



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

H. H. II... 2.

~~*G... 2... 12... Draw.*~~

UNS 158 a. 22

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

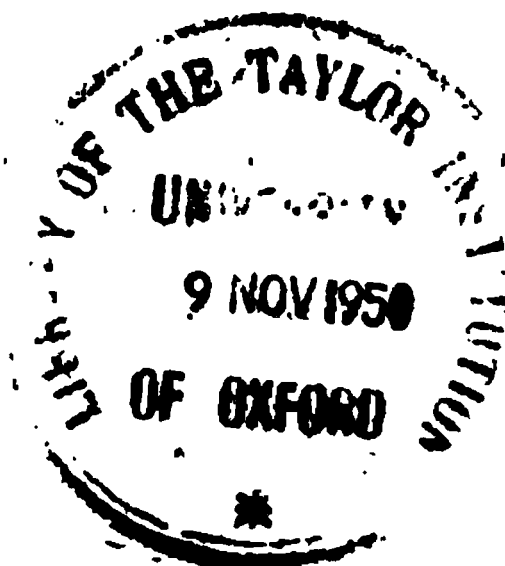
PAR

M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHANCELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.

TOME III.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.

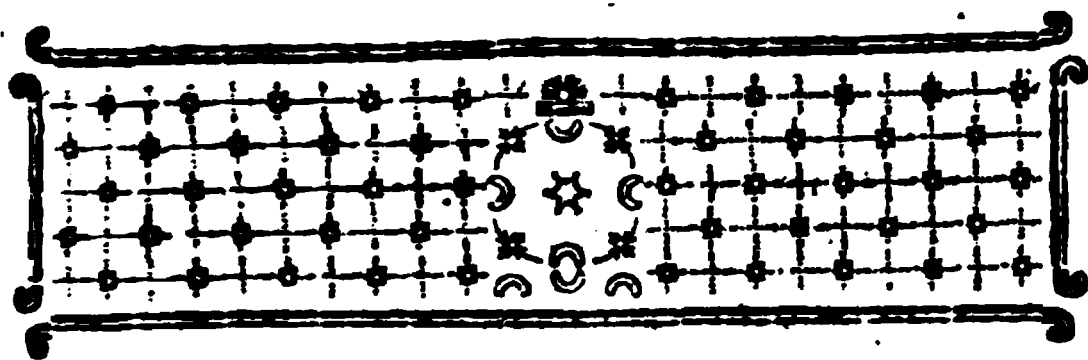
UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY
123456789
1011121314151617181920
21222324252627282930
31323334353637383940
41424344454647484950
51525354555657585960
61626364656667686970
71727374757677787980
81828384858687888990
91929394959697989900



M É M O I R E S
S E C R E T S
ET UNIVERSELS
D E L A
R E P U B L I Q U E
D E S
L E T T R E S

TOM. III.

A



LETTRE SEPTIEME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens Philosophes sur les Principes généraux de la Physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop légèrement la découverte & l'invention aux Physiciens modernes.

MONSIEUR,

Pour suivre exactement le plan que je me suis prescrit dans les deux dernières Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & parcourir dans celle-ci les sentimens des anciens Philosophes sur les principales Questions de la Physique, & comparer les anciennes opinions avec les nouvelles. Je trouverai ainsi le moyen de vous parler de l'étendue des connoissances des Physiciens; qui se distinguèrent autrefois dans la Grèce, & de ceux qui ont fleuri dans ces derniers

tems. Il ne me restera plus après cela pour achever de vous tenir ma parole, qu'à faire quelque réflexions particulières sur les sentimens moraux des Philosophes modernes, & sur ce qu'ils ont pensé de l'essence de Dieu & de celle de l'Âme, ayant déjà rapporté les opinions des Anciens sur ces différens Articles.

Je commence donc par établir un sentiment, qui peut-être vous surprendra d'abord ; mais qui dans la suite vous paroîtra très-vraisemblable. C'est que les Physiciens modernes connoissent bien peu de choses, qui n'aient été sues, ou du moins apperçues par quelques-uns des anciens Philosophes. Ces connoissances furent oubliées dans la suite, ou tout-à-fait négligées ; & lorsque l'étude de la Philosophie revint en usage, & qu'après plus de cinq ou six cens ans d'ignorance on commença à établir la Doctrine d'Aristote dans les Ecôles, on s'y attacha si fort, qu'on négligea absolument tous les Ecrits des autres Philosophes.

Le Bon-Sens après avoir été enseveli pendant plus de trois Siècles par le mauvais goût, l'amour de la dispute, & l'envie de briller par des Thèses aussi subtiles qu'inutiles, commença à reparoître. On osa soutenir qu'Aristote n'étoit point infailible : que
Scol

Scot & St. Thomas avoient souvent très-mal expliqué les sentimens de ce Philosophe; & qu'ils en avoient eu eux mêmes de très-faux. On étudia la Nature dans elle-même: on parcourut également les Ouvrages de tous les Auteurs anciens; & l'on trouva que plusieurs d'eux avoient pensé, dans bien des occasions, beaucoup plus sensément qu'Aristote & ses adhérens. Plusieurs Savans firent un nouveau Corps de Philosophie: ils proposèrent des Systèmes qui furent parfaitement reçus du Public: on les regarda comme inconnus jusqu'alors, quoique presque toutes les différentes parties en eussent été connues par les Grecs & par les Romains, & que les Philosophes modernes n'eussent fait que les joindre ensemble, & composer une Hypothèse nouvelle des suppositions très-anciennes.

Il faut cependant rendre aux Physiciens des derniers Siècles la gloire qu'ils méritent. Non-seulement ils se sont servis utilement des découvertes des Anciens; mais ils en ont fait aussi quelques-unes de très-utiles, & ils ont beaucoup perfectionné la Physique expérimentale. Mais pour ce qui regarde celle qui n'est fondée que sur le raisonnement, on n'est guère plus avancé aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille cinq cents ans. Je

vais, en vous faisant parcourir les principales opinions, tâcher de vous démontrer cette vérité.

§. II.

PHÉRECYDE.

Phérécide, le plus ancien des Philosophes Grecs dont le nom soit venu à la Postérité ne nous a laissé aucun Ouvrage ¹ qui puisse nous faire juger de l'étendue de ses connoissances. Il devoit cependant être fort versé dans la connoissance des Soufres, des Minéraux, &c. car Cicéron ² nous apprend „que „ce Philosophe ayant considéré de l'eau qu'on „venoit de tirer d'un Puits, prédit qu'il arri- „veroit bien-tôt un tremblement de terre.“ Pour annoncer un pareil événement, il de- voit

¹ Il avoit cependant écrit sur la physique, & même sur la metaphysique, *τοῦτοι φησι Θεόπομπος πρῶτος περὶ φύσεως, καὶ Θεῶν ἑλλήσι γράψαι* Eum Theopompus asserit, primum omnium de natura, & de Diis scripsisse. *Diog. Laert. Lib. I. pag. 101.* Phérécide avoit été disciple de Pittacus, un des sept sages de la Grece. Ainsi quand on dit qu'il est le plus ancien philosophe de la Grece, cela signifie simplement, le premier des philosophes qui ont écrit.

² *Pherecydes quidem Pythagoræ Magister, potius divinus habebitur quam Physicus: qui cum vidisset ha-*

volt avoir apperçu des Sels acides, detachés par l'embrasement souterrain, qui s'étoient fondus ensemble & avoient communiqué à l'eau du Puits une couleur particulière qui étoit connue de Phérécide, & qui lui avoit fait croire que la croute extérieure de la terre étoit menacée de quelque dérangement. Cela étant, il falloit que ce Philosophe eût la même science que les Chimistes d'aujourd'hui qui s'apperçoivent par la présence de certains Sels que *les corps vont se décomposer, & se pénétrer de qualités toutes différentes des premières.*

III.

THALES.

Thalès³ Discipline de Phérécide, pensoit que l'Eau étoit le Principe de toutes choses.

Il

flam aquam de juge puteo, terræ motus dixit instare
Cic. de Div. Lib. 1.

3 Il est certain que Thales entendit Phérécide, quoi que Diogene Laerte prétende qu'il n'eut d'autres maîtres que les Prêtres Egyptiens. Οὐδὲν τι αὐτῷ καθήγετο πλὴν ὅτ' εἰς Αἴγυπτον τοὺς ἱερεῖς συνδιετριψεν. Nullo præceptore usus est nisi quod Aegyptiis sacerdotibus, eo profectus familiariter adhæsit. Diog. Laert. Lib. I.

Il se figuroit que, par sa nature homogène, elle trouvoit le moyen de prendre toutes sortes de figures, & de se transmuer en tous les différens corps. Avec de l'eau ⁴ Thalès croyoit que la Nature formoit des Arbres, des Métaux, des Hommes, des Animaux, des Pierres, des Montagnes. Cela est absurde: j'en conviens. Car quoiqu'il soit évidemment vrai que l'eau serve à l'accroissement & à la multiplication d'un nombre de corps; & que les Plantes, les Animaux lui soient redevables d'une partie de leur augmentation, & les Diamans, les Métaux, les Perles, les Minéraux, &c. de leur première essence, elle n'est cependant, comme l'a fort bien dit un savant ⁵ Auteur moderne „qu'un véhicule „propre à charrier les parties de différent „genre lesquelles se trouvant en suffisante „quantité & en certaine disposition, forment „des assemblages ou durs, ou friables ou „opaques, ou transparens. Mais seule, elle „n'est capable que de fluidité & de congelation „&

⁴ Ἀρχὴν δὲ τοῦ πάντων ὕδωρ ἐπιστήσατο, καὶ τοῦ κόσμου ἑμψυχον. καὶ δαιμόνιον πλήρη. Principium omnium aquam esse dixit & animatum mundum ac

„& ce qui mérite d'être observé, c'est qu'elle
 „ne peut offrir des corps réels & durables,
 „à moins qu'on ne suppose qu'elle est impré-
 „gnée ou de Sels, ou de Souffres, dont elle
 „tenoit les molécules écartés, les uns des
 „autres; & que lorsque ces molécules se rap-
 „prochent, soit par l'évaporation de l'eau,
 „soit de quelque autre manière, alors se for-
 „ment des corps véritablement dignes de ce
 „nom. Mais l'Eau n'en a point l'honneur,
 „si ce n'est que son mouvement naturel & in-
 „térieur contribue à l'arrangement de leurs
 „parties intégrantes; arrangement pourtant
 „qui ne se feroit qu'avec beaucoup de lenteur
 „si d'autres causes ne s'y joignoient.“

On ne sauroit mieux démontrer la fausseté
 du Système de Thales que le fait l'Ecrivain
 que je viens de citer. Je ne me ferois point
 arrêté sur l'opinion de ce Philosophe Grec,
 si plusieurs Modernes n'avoient tâché de la
 renouveler, & de lui donner quelque répu-
 tation. Jean Baptiste Van-Helmont assûroit
 qu'il

*demonibus plenum. Diog. Laert. Lib. I. Segm.
 XXVII.*

*1 Histoire Critique de la Philos. Tom. II. pag. 17.
 2 Amster. chez Fr. Changuion.*

qu'il avoit un *Alkaest*, ou un Dissolvant Général, avec lequel il décomposoit les corps les plus durs & les plus compactes, & les réduisoit en liqueur. Vous demanderez peut-être, *Monsieur*, si jamais ce Chimiste a communiqué à quelqu'un le secret de ce fameux Dissolvant; je vous répondrai qu'il auroit été bien embarrassé de le faire, parce qu'il n'avoit existé que dans son imagination. Cet *Alkaest* n'avoit pas plus de réalité que la Poudre de *projection*, si vantée par les Artistes.

Thalès fut assez bon Géometre ⁶, & assez bon Astronome. Il composa un Ouvrage sur les Equinoxes & sur les révolutions des Astres, mais ce n'est point ici le lieu de vous parler de cela; je me réserve d'en faire mention lorsque je ferai voir la supériorité des Astronomes modernes sur les anciens. Il ne s'agit maintenant des Philosophes qu'en ce qui regarde les Principes généraux & la Physique expérimentale.

§. IV.

⁶ Thales Milesius fuit Geometriae penes Graecos primus repertor; & naturae rerum certissimus explorator, & Astrorum peritissimus contemplator. Ap. Flor. 4.

§. IV.

ANAXIMANDRE.

Anaximandre fut Disciple de Thalès, & s'il n'en adopta que certaines opinions, il en soutint plusieurs qui avoient été inconnues à son Maître : il prétendit que tout ⁷ venoit de l'Infini & rentroit dans l'Infini ; c'est-là du galimatias d'autant plus pompeux, que ce Philosophe donnoit des explications de son Système aussi obscures que le Système même. Il fut cependant le premier qui osa dresser une Table Géographique. C'est lui qu'on peut & qu'on doit regarder comme le ⁸ Pere des Géographes. Depuis l'invention des Tables dont le Public lui fut redevable, on les recut beaucoup, & on les porta presque jusqu'à la perfection où l'on voit aujourd'hui les Cartes particulières de certains Païs. On attribue encore à Anaximandre l'établissement des Cadrans Solaires. Voilà, *Monsieur*, deux choses bien utiles, dont on lui est redevable.

§. V.

⁷ Is (Anaximander) enim infinitatem naturæ dixit esse, e qua omnis gigneretur. Cic. in Quæst. Acad.

⁸ Καὶ γὰρ καὶ θαλάσσης περιμετρον πρῶτος ἔγραψεν. ἀλλὰ καὶ σφῆραν κατασκευάσει. Primus terræ ma-

§. V.

ANAXIMÈNES.

Anaximène, Elève & Sectateur d'Anaximandre, imita la liberté & l'esprit d'indépendance de son Maître. Il crut, ainsi que lui, que l'Infini ⁹ étoit le Principe qui produisoit & absorboit, tour-à-tour, tous les Etres. Selon lui, „ toute la Nature ¹⁰ étoit corporelle, c'est-à-dire, inanimée, brute, sans aucune force, mais le mouvement qui lui étoit „ communiqué l'avoit élevée, pour ainsi dire, „ à la Divinité; cette Divinité pourtant n'étoit point une suite de la nature des corps, „ mais seulement de la totalité des corps „ rangés dans le meilleur ordre où ils peuvent être.“

Ce Système étoit le germe de celui de SPINOSA, & de tous ceux qu'ont inventés les Athées, qui n'ont reconnu d'autre Divinité que la Matière infinie dans ses trois dimensions &

risque circuitus descripsit, & Sphæram insuper construxit. *Diog. Laert. Lib. II. Segm. x.*

⁹ Il ajouta l'air à l'infini, ou, pour parler plus clairement, il crut que tout étoit produit par un air infini οὐτος αἰὲς αἰὲς αἰὲς, οὐκ ἔστιν ἀρχή. Hic initium dixit aëra & infinitum. *Diog. Laert. Lib. II. Segm. x.*

& contenant en elle tous les autres Etres. Je ne m'arrêterai pas à vous faire sentir le ridicule de cette opinion; je vous ai déjà assez parlé des monstruosités qui découlent de toutes les Hypothèses, qui ont quelque ressemblance avec celle de Spinoza.

Anaximène avoit un sentiment aussi absurde, sur le Soleil que sur les premiers Principes des choses. Il croyoit que cet Astre ne tournoit point jusqu'au-dessous de la Terre, ainsi que le supposoient presque tous les Philosophes ses contemporains; mais il pensoit qu'il se cachoit, lorsqu'il se couchoit, derrière une Montagne qui en déroboit la lumière. Selon lui ¹¹, la Terre étoit un simple Plan, une espèce de Table, autour de laquelle le Soleil tournoit comme un chapeau sur la tête d'une personne.

Ces opinions n'ont guère fait honneur à Anaximène dans la suite des tems; & il méritoit d'être beaucoup moins considéré que
ses

¹¹ Histoire Critique de la Philosoph. Tom. II. pag. 25.

¹² Anaximenes . . . non . . . subter Terram dicit Sidera commoveri, sed perinde ac circum caput nostrum vertitur pileus, circa Terram verri. *Origen. Philosoph. cap. VII.*

ses premiers Maître, si Pline ¹² ne lui attribuoit l'invention des Cadrans Solaires, & ne le faisoit auteur d'une découverte, que plusieurs autres Auteurs ont attribuée à Anaximandre, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger que, si ce Philosophe ne fut point l'inventeur des Cadrans Solaires, il dut du moins perfectionner les premières expériences de son Maître, puisque les Ecrivains ont partagé entre eux deux la gloire de cette invention.

§. VI.

ANAXAGORE.

Anaximène fut le Maître d'Anaxagore. Ce dernier Philosophe s'éleva infiniment au-dessus

¹² Plin. Hist. Lib. II. pag. 169.

¹³ Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem, & modum mentis infinita vi ac ratione designari & confici voluit. Clæ. de Nat. Deorum. Lib. I.

¹⁴ Ceci merite une explication. Anaxagore admettoit, ainsi que tous les Philosophes payens, l'éternité de la matiere. Il soutenoit simplement qu'elle avoit été de tout tems dans le desordre; jusques au moment que l'esprit ou l'intelligence lui donne l'ordre & la forme. Il admettoit non seulement l'éternité, mais encore l'immensité de la matiere. Ainsi son système ressembloit

los de ceux qui l'avoient précédé. ¹³ Il reconnut combien il étoit absurde de supposer que la Matière se fût donnée à elle-même le mouvement. Il condamna le sentiment ¹⁴ de ceux, qui n'admettoient qu'une Substance aussi vile, & qui croioient que le hasard étoit la seule cause de l'arrangement & de l'ordre qu'on voyoit dans l'Univers.

C'est dommage qu'un homme qui pensoit aussi sensément qu'Anaxagore, ait voulu se mêler de faire le Charlatan, & qu'il ait annoncé qu'il devoit tomber une grande Pierre du Soleil sur la Terre. Ce qu'il y a de plus honteux pour la Philosophie & pour les Philosophes, c'est que de savans Ecrivains ont eu la bonté de transmettre à la Postérité la chute de

beaucoup à celui de l'ame du monde: l'esprit, ou l'intelligence étoit cette ame; car la matiere aiant les attributs de l'éternité & de l'immensité, étoit indépendante pour la durée & pour les trois dimensions (la longueur, la largeur, la profondeur) de l'esprit, qui ne l'avoit ni créée, ni vivifiée mais seulement arrangée. Ecoutons Cicéron. *Anaxagoras, inquit, materiam infinitam, sed eas particulas singulas inter se mixtas eas primam confusas, postea in ordinem adductas mente divina.* Cicér. Quest. Acad, Lib. II. Ce Systeme étoit précisément celui du débrouillement du Cahos, comme nous le voions expliqué au commencement des metamorphoses d'Ovide.

de cette Pierre, Plin¹⁵ assure fort sérieusement qu'il l'avoit vue, & qu'on disoit de son tems que c'étoit la même, dont Anaxagore avoit prédit la chute.

Quelques anciens Physicien ont fait tomber fort aisément des choses des Astres & des Planetes. Héraclite a eu la bonté & la complaisance de faire s'écrouler la Lune d'un homme très bien formé qu'on vit tomber sur la Terre. Je ne sais lequel de ces deux Faits est le plus ridicule, celui de la Pierre ou de l'Homme : mais je pense que vous conviendrez que l'un est beaucoup plus divertissant que l'autre. Pour moi, je me figure qu'il n'y auroit rien de plus amusant que de voir arriver par les airs quelques Habitans de la Lune.

Après avoir condamné le mensonge, & la vision chimérique d'Anaxagore, rendons-lui
cepen-

¹⁵ *Modicus lapis quem casurum Anaxagoras prædixisset narratur colitur. Ego ipse vidi. Plin. Lib. II. cap. 58.*

¹⁶ *Hic (Anaxagoras) probandus est, quid Materie Artificem adjunxit. Plur. de Placit. Lib. I.*

¹⁷ *Nunc & Anaxagoræ scrutentur Homœdimerian, Quam Græci memorant, nec nostra dicere Lingua Concedit nobis patrii sermonis egestas. Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis:*

cependant la justice qu'il mérite. Convenons qu'on ne doit faire aucune comparaison entre lui & ceux dont il fut l'Elève. Plutarque le loue ¹⁶ avec raison d'avoir admis une Intelligence divine, un premier principe, qui avoit donné l'arrangement & l'ordre à l'Univers. Son Système en détail étoit même assez sensé ; & comme il raisonna beaucoup plus juste sur l'Hipothèse générale qu'Anaximandre & Anaximène, il développoit d'une manière plus probable les effets & les ressorts cachés de la Nature. Il prétendoit que les Elémens de l'Univers n'étoient que les parties les plus subtiles de chaque tout ; de sorte que chaque Corps étoit formé des particules qui n'étoient uniquement propres qu'à la formation ; & il appelloit ces particules des *Homœométries* ¹⁷. Les os, selon lui, étoient formés de petits os : les intestins

Principium rerum quam dicit Homœomerian :
 Oſſa videlicet è pauxillis, atque minutis
 Oſſibus: Sic & de pauxillis atque minutis
 Viſceribus viſcus gigni, ſanguenque creari.
 Sanguinis inter ſe multis coëuntibu' guttis ;
 Ex aurique pucat micis conſiſtere poſſe
 Aurum ; & de terris terram concreſcere parvis ;
 Ignibus ex ignem , humorem ex humoribus eſſe ;

stins des Animaux étoient un assemblage de petits intestins : le sang devoit son existence à la coagulation de ses gouttes : l'Or étoit composé de parties d'or ; la Terre, le Feu, l'Eau & tout ce qui est enfin dans la Nature, n'avoient point d'autres principes que leurs petites parties.

Lucrèce à réfuté d'une manière victorieuse ces *homœoméries*. „C'est abuser. *dit-il*¹⁸, du „nom de Principes que de le donner à des „choses, qui sont de même nature que celle „qu'elles composent, & qui par cette raison „sont sujettes à la dissolution & à la destruction

Cetera consimili fingit ratione, putatque.

T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. 78. Vers. 830. & seq. Edit. Lugd.

Adde quod imbecilla nimis primordia fingit :
Si primordia sunt, simili quæ prædita constant
Natura, atque ipsæ res sunt ; æqueque laborant,
Et pereunt : neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppressu valido durabit eorum.
Ut mortem effugiat, leti sub dentibus ipsis ?
Ignis, an Humor, an Aura ? quid horum, Sangui,
an Os ?

Nihil, ut opinor : ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifesta videmus
Ex oculis nostris aliqua vi victa perire.

Idem, ibid. p. 80. Vers. 846. & seq.

„tion. Car lorsque le composé viendra à
 „être détruit, comment ces prétendus prin-
 „cipes, pourront ils se garantir, & se conserver,
 „sans recevoir aucun dommage? Il faudra
 „qu'ils soient absolument dissous & divisés,
 „puisque le Feu, l'Air, le Sang, les Os;
 „quelque déliés qu'on suppose ces corps, sont
 „manifestement aussi périssables que ceux
 „dont nous pouvons par le secours de nos
 „yeux appercevoir la destruction. ¹⁹ D'ail-
 „leurs, peut-on nier que les Veines, le Sang,
 „les Os & les Nerfs ne soient composés de
 „parties étrangères, puisque c'est par la nour-
 riture

Præterea quoniam cibus auget corpus alitque :
 Scire licet nobis venas, & sanguen, & ossa,
 Ex nervos alienigenis ex partibus esse :
 Sive cibus omneis commisto corpore dicent
 Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
 Ossaque, & omnino venas, partesque cruoris :
 Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,
 Ex alienigenis rebus constare putetur,
 Ossibus & nervis, venisque, & sanguine mixto,
 Præterea quæcunque è terra corpora crescunt ;
 Si sunt in terris ; terras constare necesse est
 Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.

Idem, ibid. p. 82. Vers. 859. & seq.

„ritare que le corps augmente, grandit, &
 „grosfit ? Que si l'on dit, que dans les ali-
 „mens qui se répandent dans le corps, il y
 „a de petits os, de petits nerfs, de petites
 „goutes de sang, il faudra alors soutenir que
 „dans la nourriture & le breuvage, qui ser-
 „vent à l'augmentation des corps, il y a des
 „os, des nerfs, des veines & du sang; ce
 „qu'on ne sauroit avancer sans être forcé de
 „convenir que les corps ne sont pas toujours
 „composés de parties qui sont propres à el-
 „les-seules. D'ailleurs, si tous les corps qui
 „sont produits de la terre sont faits de pe-
 „tites parties de terre, il faut aussi que parmi
 „ces parties il y en ait d'étrangères, puisque
 „la terre produit & sert à l'augmentation d'un
 „nombre d'êtres différens. ²⁰. Si l'on ob-
 „jecte que le mélange des choses est tellement
 „caché, que ce qui semble n'être qu'une
 „seule chose, est souvent la mixtion de plu-
 „sieurs,

» Id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus om-
 neis .

Res putet immistas rebus latitare ; sed illud
 Apparere unum , cujus sunt pluria mista,
 Et magis in promptu , primaque in fronte locata ;
 Quod tamen a vera longe ratione repulsum est ;
 Conveniebat enim fruges, quoque sæpe minutas,

„fleurs, qui selon la forme & l'arrangement
 „d'un corps se montrent sur la surface : je
 „soutiendrai que cela est absolument impos-
 „sible, parce qu'il faudroit que les grains de
 „bled étant broyés par la meule rendissent
 „des gouttes de sang, des nerfs, des os, ou
 „quelque autre chose propre à la nourriture
 „destinée à l'augmentation du corps humain,
 „& que les cailloux frappés, par des coups
 „reciproques, les uns contre les autres, jet-
 „tassent du sang, les herbes & les eaux eus-
 „sent du lait, dont le goût fût semblable à
 „celui des Brebis, &c.

Quelque faux de soit le Système d'Anaxa-
 gore, il a été cependant très-utile à beaucoup
 de Philosophes modernes, qui en le rédui-
 sant à un point plus raisonnable, & en lui
 ôtant ce qu'il avoit d'outré & d'absurde, s'en
 sont servis pour établir une Hypothèse qui
 paroît assez vraisemblable. Le sage Auteur
 de

*Robore cum saxi franguntur, mittere signum
 Sanguinis, aut aliquid, nostra quo corpora aluntur,
 Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
 Consimili ratione herbas quoque sæpe decebat,
 Et lacices, dulces guttas, similique sapore
 Mittere, lanigeræ quali sunt ubera lactis, &c.
 Idem, ubi supr. pag. 82. Vers. 874. & seq.*

de la Critique de la Philosophie convient tacitement que ce Philosophe a donné l'idée aux Modernes des Substances primordiales. „Ma dernière observation, *dit-il*²¹, fait honneur à Anaxagore elle suppose „quelque conformité entre son Système des „*homœoméries* & celui des plus judicieux Philosophes de notre âge, qui sont persuadés „qu'il y a des Substances primordiales répandues dans tous les Mixtes, lesquelles, „quoi qu'il arrive à ces Mixtes, gardent leur „figure déterminée, ainsi que des Elémens „inaltérables, & sont invincibles, à tous les „chocs, & à toutes les attaques du dehors. „Telles sont les particules salines, nitreuses, „gypseuses, métalliques, sulphureuses, arsenicales, &c. qui entrent dans la composition „des Mixtes, & qui, malgré leurs différens „changemens, ne souffrent jamais aucune altération, reparoissent sous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premières qualités, soit par un effet naturel, soit par le „secours de l'Art qui met la Nature en „état d'agir.“

Voilà,

²¹ Histoire Critique de la Philos. Tom. II. pag. 36.

Voilà, *Monsieur*, le Système d'Anaxagore réduit à un point beaucoup plus raisonnable, L'on peut cependant soutenir hardiment que les Modernes qui l'y ont amené ne doivent point être regardés comme inventeurs; mais comme réparateurs. Il reste encore bien des difficultés qu'ils ne résolvent point, ou qu'ils résolvent presque aussi mal qu'Anaxagore. Car n'en déplaît à ces Philosophes & au savant Mr. Deslandes: *Ces parties naturelles qui, malgré leurs différens changemens, ne souffrent jamais d'altération, reparoissant sous leurs formes ordinaires & reprenant leurs premières qualités* révoltent d'abord l'esprit. On en est étonné; & quant à moi, j'avoue que je ne comprends point comment une chose est sujette à la dissolution, sans que ses parties puissent jamais se ressentir de cette dissolution. *Ces parties si dures* m'ont tout l'air des prétendus Atomes indivisibles; or c'est une chose un peu dure à digérer que la supposition de leur indivisibilité. D'ailleurs, la cause de la nouvelle apparition de ces parties *sous leurs formes ordinaires & reprenant leurs mêmes qualités*, tient beaucoup des *Vertus Occultes* d'Aristote. Ce n'est rien expliquer que de dire, qu'une chose se fait par un effet naturel, ou par le secours de l'Art

qui met la Nature en état d'agir. Cela n'éclaircit guère plus la difficulté dont il s'agit, que si quelqu'un interrogé sur les raisons & les causes qui ont produit un Phénomène extraordinaire, repondoit gravement: qu'il a été occasionné, ou par des effets naturels, ou par des effets surnaturels. Grand merci, pourroit-on lui dire, Mr. le Philosophe, de votre éclaircissement. Il est dans le goût de plusieurs que le divin Aristote a donnés, il y a plus de deux mille ans: il faut bien que j'aye la même docilité pour vous que les Gres eurent pour leur Conci-toyen; il ne reste qu'à savoir si les hommes qui viendront quelques siècles après nous, croiront vous être beaucoup plus redevables, que ceux qui vivent aujourd'hui ne pensent l'être à Aristote d'avoir dit que l'Aiman attire le Fer, parce qu'il a dans soi une vertu attractive.

9. VIII.

PYTHAGORE.

Je viens à Pythagore, dont je vous ai dit, *Monsieur*, assez de mal dans mes dernières Lettres. Il faut cependant convenir que, quoiqu'il fût un grand Fourbe, & qu'il mît
tout

tout en œuvre pour passer pour un illustre
 Sorcier, il ne laissoit pas d'avoir du génie.
 Il avança beaucoup la Géométrie parmi les
 Grecs, & cette Science lui fut redevable de
 son accroissement. Il fut aussi le premier,
 à ce que l'on dit, qui réduisit la Musique en
 Art. Comme il passoit auprès d'une Forge,
 frappé par la différence des sons causés par
 les Marteaux qui tomboient sur l'Enclume,
 il pensa dit „*l'Auteur de l'Histoire Critique de*
 „*la Philosophie* ²², qu'on pourroit donner
 „à l'Oïe quelque secours qui assurât ses dé-
 „cisions, à peu près comme on en a donné
 „à la Vue & au Toucher, deux Sens princi-
 „paux, dont l'un se rectifie par l'usage de
 „l'Equere & de la Règle, l'autre par celui de
 „la Balance & des mesures. Plein de cette
 „pensée, il entendit par hazard le bruit de
 „plusieurs Marteaux, qui, tombant sur une
 „Enclume, formoient un mélange assorti de
 „sons & rendoient des accords parfaits. Il
 „Il y distingua, l'Octave, la Quinte, la Quarte.
 „Un si heureux événement l'engagea d'entrer
 „dans la Forge, & il s'y assura par beaucoup
 „de

22 Histoire Critique de la Philos. Tom. II. page 48.
 & 49.

„de répétitions faites à propos, que la diffé-
„rence de ces sons n'étoit fondée que sur les
„différentes pesanteurs des Marteaux, & qu'on
„ne devoit point tenir compte, ni de leurs
„figures, ni de la situation du fer qu'on bat-
„toit, ni de la diversité qui pouvoit se ren-
„contrer dans l'impétuosité du coup. Il exa-
„mina donc avec toute l'attention possible la
„pesanteur de ces Marteaux, & s'en retourna
„après chez lui. Là ayant planté un long
„bâton en forme de cheval & d'un angle de
„sa Chambre à l'autre, il y attacha quatre
„cordes de même longueur, de même grosseur
„& afin que son expérience fût plus exacte,
„il eut soin que ces cordes fussent tendues,
„ou tirées par des poids; il remarqua en-
„suite dans leurs accords les mêmes consonan-
„ces, qu'il avoit remarquées à la Forge. Car
„le ton de la première corde tendue par un
„poids de 12 livres, comparé au ton de la se-
„conde tendue par un poids de 6 livres, étoit
„dans le rapport de 2 à 1. qui est l'*Octave*. La
„plus voisine de celle-ci, tirée par un poids
„de 8 livres, rendoit un ton, qui étoit à
„celui de la première comme 3 sont à 2,
„ou 12 à 8; ce qui forme la *Quinte*. En-
„fin la quatrième corde, tirée par un poids
„de 9 livres, rendoit un ton, qui, comparé
à ce-

„à celui de la première, formoit la *Quarte*.
 „Tous ces rapports convinquirent Pythagore
 „à tel point, qu'il inventa un Instrument, sur
 „lequel il trouva moyen de rapporter la
 „même tension que les poids avoient pro-
 „duite dans les cordes; & comme il vit
 „avec plaisir que cette règle étoit toujours sû-
 „re, il l'appliqua dans la suite à plusieurs
 „autres Instrumens.“

Il est fâcheux pour la gloire de Pythagore, qu'il y ait quelque chose qui s'oppose à ces louanges qu'on lui donne, comme au premier inventeur de l'art où l'on a réduit la Musique. La même Antiquité qui a bien voulu nous instruire de l'avanture de la Forge & des Marteaux attachés aux cordes, &c. nous parle de la Lyre d'Orphée & des talens de ce fameux Musicien. Or je demande, si l'on ignoroit avant Pythagore l'art de tendre des cordes de manière que le son de l'une répondit à l'*Octave* de l'autre, que la *Quinte* & la *Tierce* se trouvassent dans d'autres accords; comment jouoit-on de la Lyre, & comment accordoit-on cet instrument? Se contenoit-on de tourner les chevilles au hasard, & de tendre les cordes de même? Si cela étoit, comment le Musicien pouvoit-il savoir les sons qu'il alloit tirer de son Instrument?
 Or-

Orphée & tous les Musiciens avant Pythagore ne devoient pas jouer de la Lyre plus délicatement & plus savamment qu'un Polisson qui, trouvant un Violon desaccordé, racle dessus tant qu'il peut avec l'archet.

Si l'on offroit aujourd'hui un Instrument aux plus grands Musiciens, qui ne fût point d'accord, il leur feroit presque impossible de pouvoir jouer une Pièce, quelque facile qu'elle fût. Je conviens pourtant qu'après avoir examiné attentivement les différens sons que rendroient les cordes dérangées, ils suppléeroient à cet inconvenient, & forgeroient dans leur imagination une espèce d'accord & d'arrangement particulier, au lieu qu'ils trouveroient l'*Octave* ou la *Tiere* sur une certaine corde, si l'Instrument étoit monté comme il faut. Ils y chercheroient la *Quinte*; ou la *Quarte*; mais vous sentez, *Monsieur*, qu'il faut être bien parfait Musicien pour pouvoir faire une pareille chose. On doit donc convenir, qu'il étoit impossible que des Joueurs d'Instrumens, avant Pythagore, pussent se servir d'une Lyre qui n'étoit point d'accord. On doit encore avouer, qu'ils ne pouvoient jouer plus agréablement sur une Lyre desaccordée, qu'un homme qui remue les doigts sur le manche d'un Violon, sans

ens savoir cequ'il fait, & qui traîne l'archet dessus avec l'autre main. On assure cependant, qu'Orphée & les anciens Musiciens enchantoient tous ceux qui les entendoient. Ils devoient donc savoir accorder leurs Instrumens à certains tons justes & déterminés. Or ces tons ne pouvant être que l'*Octave*, la *Quinte*, la *Tierce*, la *Seconde*, & n'y en ayant point d'autres dans la Musique, il s'ensuit qu'ils étoient connus avant Pythagore.

Voilà toute l'Histoire de la Forge & des Marteaux pour le moins très-incertaine : mais ce qui la rend encore moins croyable, c'est ce qu'on raconte des merveilles qu'opéroit la Musique avant Pythagore ; du tems de ce Philosophe elle inspiroit aux hommes toutes les différentes passions, en les rendant tristes, gais, furieux, mélancoliques, selon que les Musiciens jouoient des airs sombres, sérieux, badins, animés ou lugubres. On ne vient pas à bout de produire de tels miracles en jouant sur des Instrumens désaccordés ; je le répète encore, la vénérable Antiquité nous a transmis des Fables, de quelque façon qu'on prenne les choses. Car, si l'on regarde Pythagore comme le premier inventeur de la connoissance & de la distinction des sons, il faut

faut absolument que toutes les Histoires qu'on raconte des premiers Musiciens soient des Fables, & voilà la respectable Antiquité convaincue de mensonge. Si au contraire elles sont véritables, l'Histoire de Pythagore doit être mise au nombre des Contes; & voilà encore l'Antiquité coupable du crime de faux. Avouons, *Monsieur*, qu'on nous a transmis bien des faits incertains & que la Vérité a été souvent bien altérée avant que de venir jusqu'à nous.

Quelque partisan de Pythagore sera peut-être fâché que je fasse ces réflexions, au détriment & au rabais de la réputation de ce Philosophe; mais, en vérité, il ne mérite guère qu'on ait des ménagemens pour sa mémoire, puisqu'il en a eu si peu pour les hommes, & qu'il les a méprisés jusqu'au point de les croire capables de recevoir, comme des vérités évidentes, les folies les plus ridicules & les plus absurdes, parmi lesquelles je place (malgré les beaux raisonnemens de certains Modernes) le sentiment qu'il avoit sur les Nombres, qu'il regardoit, comme les Principes de tous les Êtres. Je ne crois pas qu'on puisse rien inventer de plus fou, que de supposer de simples rapports, pour Créateurs & Fabricateurs des corps

corps & des Substances corporelles. Car les nombres n'ont d'eux-mêmes aucune réalité: ils ne roulent que sur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaisons. &c.; y a-t-il en tout cela de quoi former de la matière? Les nombres, en tant que nombres, ont-ils les trois dimensions absolument nécessaires à l'essence du corps? „Qu'on les élève, *dit un habile Critique*²³, à telle puissance qu'on voudra, „qu'on en tire les racines quarrées ou cubiques, qu'on les réduise en fraction ou en *infinitésimales*, qu'on en forme même des *series*, ou des suites, soit déterminées soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant, ou en diminuant; que trouvera-t-on après tout? Des nombres rangés, „il est vrai, des manières différentes & variées à l'infini; mais on ne trouvera rien „de plus.“

Lorsque j'examine, *Monsieur*, les deux principaux Systèmes de Pythagore, celui de la Métempsychose & celui des Nombres, je ne sai quel est celui que je dois regarder comme le plus extravagant. Après
y avoir

y avoir pensé quelque tems, je me résous à dire qu'ils le sont tous les deux à un tel point, qu'il est impossible de pouvoir se déterminer sur le différent degré de leur absurdité. Mais en voilà assez sur Pythagore, venons à Héraclite.

§. VIII.

HERACLITE.

Ce Philosophe prétendoit que le feu étoit le principe de toutes les choses naturelles; il croyoit que le Monde étoit fini, & que le même Feu, auquel il devoit son origine, causeroit un jour sa ruine. „N'est-ce pas une „folie, dit *Lucrèce* ²⁴, que d'outrager la „Nature jusqu'à la croire une production du „Feu? Héraclite par son opinion insensée „com-

²⁴ Dicere porro Ignem res omneis esse, neque ullam Rem veram in numero rerum constare, nisi Ignem Quod facit hic idem: perdelirum esse videtur. Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat: Et labefaciat eos, unde omnia credita pendent: Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat Ignem. Credit enim sensus ignem cognoscere vere: Cetera non credit, nihilo quæ clara minus sunt: Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.

„combat les Sens-mêmes , & détruit les seules choses par lesquelles non puissions avoir de véritables certitudes. N'est ce pas par les Sens que le Feu , qu'il appelle le Principe de tous les Etres, a fait sur lui quelque impression , & qu'il a été sensible à sa chaleur? Comment peut-il donc, quand il est convaincu du pouvoir des Sens pour la connoissance du Feu, nier par un fol orgueil des choses qui sont aussi évidentes? Peut-on trouver une règle plus certaine que les Sens pour décider du vrai & du faux? Qui ne seroit pas indigné d'une opinion qui préfère le Feu, pour construire tous les Etres aux autres choses de la Nature? „

En vérité; *Monsieur* , je suis charmé de la maniere vive & éloquente avec laquelle *Lucretée* démontre le faux du Système du lugubre

Quo referemus enim? quid nobis cerrius ipsis
Sensibus esse potest, qui vera, ac falsa notentur?
Præterea quare quisquam magis omnia tollat,
Et velit ardoris naturam liquere solam;
Quam neget esse Ignis, summam tamen esse relin-
quat?

Æqua videtur enim dementis dicere utrumque.

T. Lucr. de Rerum Natura, Lib. I. p. 66. Vers. 692. & seqq.

bre Héraclite. En effet, ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la Raison, pour établir des premiers Principes qui ne peuvent exister sans d'autres Principes antérieurs? Car enfin, le Feu n'est que par le moyen d'un autre corps qui l'a précédé, & n'a d'existence que par le moyen de ce même corps.

Lucreté n'a pas seulement condamné le Système d'Héraclite; il a encore fait un portrait peu flatteur de ce Philosophe. „Ceux „qui prétendent, *dit-il* ²⁵, que le Feu est „la première cause des Etres, sont dans l'erreur; Héraclite est le Chef de ces gens-là. „Il n'eut d'autre mérite que l'obscurité de „ses

Quapropter, qui materiam rerum esse putarunt
 Ignem, atque ex igni summam consistere solo:
 Magnopere a vera lapsi ratione videntur:
 Heraclitus init quorum dux praelia primus,
 Clarus ob obscuram linguam magis inter inanes
 Quamde graveis inter Grajos, qui vera requirunt.
 Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
 Inversis quæ sub verbis latentia cernunt;
 Veraque constituunt quæ belle tangere possunt
 Aures, & lepido quæ sunt fucata sonora.
 Nam cur tam variae res possent esse, requiro,
 Ex vero si sunt igni, puroque creatæ.
 Nil prodesset enim calidum densaret ignem,
 Nec rarefieri, si parteis ignis eandem

les discours & de ses expressions. Aussi
fut-il méprisé par tous les plus illustres
Grecs, & il n'eut pour lui que quelques-
uns de ces faux Savans, qui, peu touchés
de la Vérité, ne cherchent que des phrases
& des expressions figurées qui les éblouif-
sent, & n'approuvent que ce qu'on leur dit
d'une façon brillante, & qui flatte leurs oreil-
les. Je voudrois bien que les partisans
d'Heraclite voulussent m'apprendre, com-
ment il est possible que tant d'Êtres & de
Substances différentes soient produites par
le Feu. Ils ne pourroient dire que c'est
par la condensation, ou par la raréfaction,
les

*Naturam quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset;
Languidior porro disjectis, disque supatis.
Amplius hoc fieri nihil est, quod posse rearis
Talibus in causis: nedum variantia rerum
Tanta queat densis, rarisque ex ignibus esse
Atque hi & faciant admittum rebus inane:
Denseri poterunt ignes rarisque relinqui:
Sed quis multa sibi cernunt contraria, mustant
& fugitant in rebus inane relinquere purum;
Atque dum meruunt, amittunt vera vial
Nec rursus cernunt exempto rebus inani
Cuncta denseri, fierique ex omnibus unum.*
Idem, Lib. I. p. 60. Vers. 67, & seqq.

„les parties du Feu étant de la même nature
„que le feu. Et quoique son ardeur soit
„plus violente par l'union de ses parties, &
„qu'elle ait moins d'ardeur lorsqu'elles sont
„plus divisées, il est cependant impossible
„qu'il ait d'autre action que celle de se con-
„denser, ou de se raréfier, & cela ne sauroit
„produire qu'une violence un peu plus ou
„moins forte; mais il seroit toujours im-
„possible qu'il pût être l'auteur de la variété
„& de la diversité des corps par la manière
„dont ses parties seroient plus ou moins
„serrées & plus ou moins rares.“

Si un Journaliste peignoit aujourd'hui un Auteur moderne des mêmes couleurs, que Lucrece en a employées au portrait d'Héraclite, je ne pense pas qu'il fût remercié par la personne qu'il auroit critiquée de la sorte. Il falloit que les Ecrits d'Héraclite fussent bien obscurs & bien inintelligibles, puisque Lucrèce qui a gardé une grande modération en critiquant les autres Philosophes, s'est emporté jusqu'à injurier celui là.

Si le caractère lugubre d'Héraclite ne m'imprimoit un certain respect, je serois tenté de me joindre à Lucrèce, & de lui dire aussi quelque injure, pour avoir soutenu une opinion cent fois plus extraordinaire, & cent fois

fois plus ridicule, que celle qui a si fort irrité le Poète Latin. Ce Philosophe Grec prétendoit que l'Ame étoit un feu²⁶ ardent, qui, selon son degré de chaleur, rendoit les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins sages, plus ou moins vertueux. Les Ames des Philosophes devoient être aussi ardentes que la flamme d'une Forge à trois Soufflets, & celles des Ignorans ressembloient à ces feux de paille, qui peuvent à peine agir sur les corps. Selon ce Système, la Science, la Prudence, & toutes les Vertus, dépendoient d'un certain degré de chaleur, comme les Alchimistes prétendent qu'en dépend l'opération parfaite de la Pierre Philosophale.

Héraclite étoit si grand partisan du Feu, que peu s'en fallut qu'il ne hait autant l'Eau, que ce fameux *Tyrogne* qui se faisoit faire la barbe avec du Vin de Champagne. Il assureroit qu'il n'y avoit point de sort plus triste que celui de se noyer, parce que l'Ame s'éteignoit dans l'Eau, & qu'elle y étoit totalement détruite. Ne voilà-t-il pas un beau
raison-

²⁶ Ignens est ollis vigor, & celestis origo. *Virgil. Eneid, Lib. VI.*

raisonnement! Et comment se peut-il faire que l'Eau détruise la nature de l'Ame, si l'Eau même est de la même nature qu'elle? Tous les Etres, selon Héraclite, étoient produits par le Feu; l'Eau par conséquent & les Ames des hommes avoient été formées par les mêmes Principes. D'où venoit donc cette antipathie qui se trouvoit entre elles? une Ame qui tomboit dans une Rivière n'auroit pas dû s'éteindre plutôt qu'une qui traversoit les airs, puisque tous les Eléments venoient d'une même source, & que leur nature découloit également du Feu, seul & unique Principe de toutes choses.

La seule ressource qu'il reste pour excuser les pitoyables raisonnemens d'Héraclite, c'est de dire, comme fait Cicéron²⁷, qu'il est difficile de comprendre quel a été son véritable sentiment; parce que, quoiqu'il ait beaucoup écrit, & d'un stile très-élevé, il semble cependant que son but ait été qu'on ne l'entendit point. En recevant cette excuse pour bonne & valable, il reste encore à ju-

stifier

²⁷ Cicér. De finib. Bon. & Mal. Lib. II.

²⁸ Quæ cum magna modis multis miranda videntur

Gentibus humanis Regio visendaque fertur,

finier Héraclite de la façon d'écrire. A quoi bon publier des Ouvrages que l'on ne veut point qu'on entende! un Livre écrit dans ce goût n'est pas plus utile qu'un Volume qu'on imprimeroit en arrangeant les lettres sans dessein & au hazard.

Héraclite peut être regardé comme le Patriarche des Chimistes. Comme eux, il a eu un respect infini pour le Feu; comme eux, il a écrit pour n'être pas entendu; & comme eux, il est mort sur le fumier, d'une mort à la vérité un peu plus tragique, que celle des Chercheurs de Pierre Philosophale. Car ce Philosophe, pour guérir l'hydropisie, dont-il étoit attaqué s'étant couvert de fiente de Bœuf, fut dévoré par des Chiens, qui se jetèrent sur lui pendant qu'il dormoit.

§. IX.

EMPEDOCLE.

Lucretius parle d'une manière aussi honorable d'Empedocle, que méprisante d'Héraclite. Il dit ²⁸ que „quoique la Sicile soit admi-

*Rebus opima bonis, multa munita virum vi:
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis, & mirum, earumque vi-*
detur.

„admirée de toutes les Nations, & 'qu'elle
 „jouisse abondamment de tous les biens que
 „la Nature lui prodigue, elle préfère cepen-
 „dant à tous ces avantages l'honneur qu'elle
 „a reçu par la naissance d'Empedocle, & n'a
 „rien qui lui soit plus précieux que sa MÉ-
 „moire.“

Que sont devenus, *Monsieur*, ces tems heu-
 reux; où des Nations entières se glorifioient
 davantage d'avoir produit un grand Philo-
 sophe, que de posséder les plus riches Tre-
 fors? Aujourd'hui quel cas fait-on en
Europe, d'un homme qui par ses rares talens
 illustre sa Patrie? on le considère un peu
 plus qu'un Danseur de corde, ou qu'un
 Joueur de Gobelets; mais beaucoup moins
 que le Portier d'un Financier. Ce qu'il y
 a de certain, c'est que le dernier domestique
 d'un Sous-Fermier est plus assuré de ne pas
 manquer de pain, que bien des Savans, dont
 Car-

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
 Vociferantur, & exponunt præclara reperta:
 Ut vix humana videatur stirpe creatus.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 68. Vers. 736. & seqq.

» Par le terme d'exil j'entends une persécution sour-
 de qui degouta ce grand homme de sa patrie & le força
 d'aller vivre en Hollande & mourir en Suede.

les Ouvrages sont dignes de passer à la postérité la plus reculée. Quelle honte n'est-ce pas pour notre Siècle que d'habiles Physiciens, que des Poètes illustres, aient été à la veille de mourir de faim !

Il est encore une Isle, où l'on pense d'une manière aussi noble qu'on faisoit autrefois en Sicile ; l'Angleterre respecte , honore, protège les Sciences. Hé quoi, n'est-il donc permis qu'aux Habitans des Isles de penser sagement ; & ceux qui vivent dans le Continent sont-ils privés de cet avantage ? Par quelle grace du Ciel les Anglois sont-ils assez heureux pour rendre justice au mérite de Newton, tandis que les François²⁹ exilent Descartes, & l'obligent de chercher un Azyle chez les Nations Etrangères ?

Revenons, *Monsieur*, au Système d'Empédocle. Lui & ses Disciples admettoient³⁰ le mouvement dans le *Plein*, & bannissoient le

» Primum quò motus exempto rebus inani,
Constituant, & res molles rarasque relinquunt,
Aëra, Solem, Ignem, Terras, Animalia, Fruges :
Nec tamen admiscunt in eorum corpus inane :
Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt : neque pausat stare fragori :
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam :

le *Vuide*. Ils disoient que les corps mous & fluides se prêtoient les uns aux autres. Ils soutenoient que la Matière étoit divisible à l'infini, & qu'il n'y avoit point de bornes dans l'affection des corps. Voilà, *Monsieur*, tous les Principes généraux du Cartésianisme :
le

Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur :
Conjicere ut possis ex hoc quæ cernere non quis
Extremum quod habent minimum consistere rebus.

Idem, ibid. p. 70. Vers. 742. & seqq.

3^a PROPOSITIO IV.

Nullæ dantur Atomæ.

DEMONSTRATIO.

Atomæ sunt partes Materie indivisibiles ex sua natura (per Def. 3.) sed cum natura materie consistat in extensione (per Prop. 2. hujus), quæ natura sua, quantumvis parva, est divisibilis (per Ax. 9. & Def. 7.); Ergo pars Materie, quantumvis parva, natura sua est divisibilis, h. e. nullæ dantur Atomæ, sive partes Materie natura sua indivisibiles q. e. d. *Renat. Descartes* Princip. Philos. Part. I. & II. more Geometrico demonstrata per *Bened. Spinos.* Part. II. pag. 50.

3^a PROPOSITIO II.

Corporis sive Materie natura in sola extensione consistit.

DEMONSTRATIO.

Natura corporis non tollitur ex sublatione sensilium

le mouvement qui se fait dans le Plein par la flexibilité & la souplesse des corps, qui se prêtent mutuellement les uns aux autres : les atomes détruits &³¹ invisibles à l'infini ; & le vuide³² rempli par une étendue corporelle.

Les

quæstionum (per Propos. 1. hujus); ergo neque constituent ipsius essentiam (per Ax. 2. (Nihil ergo remanet præter extensionem; & ejus affectiones (per Ax. 7.): quare, si tollatur extensio, nihil remanebit, quod ad naturam corporis pertineat, sed prorsus tollitur. ergo (per Ax. 2.) in sola extensione corporis natura consistit. q. e. d.

C O R O L L A R I U M.

Spacium & corpus in re non differunt.

D E M O N S T R A T I O.

Corpus & extensio in re non differunt (per præced.) Spacium etiam & extensio in re non differunt (per Defin. 6.); ergo (per Axiom. 15.) spatium & corpus in re non differunt. q. e. d.

P R O P O S I T I O III.

Repugnat, ut detur vacuum.

D E M O N S T R A T I O.

Per vacuum intelligitur extensio sine substantia corporea (per Def. 5.). hoc est (per Propos. 2. hujus), corpus sine corpore, quod est absurdum. Idem, ibid. pag. 47. & 48.

Les Péripatéticiens & quelques autres Philosophes soutiennent aussi les mêmes opinions. Il me suffit de vous faire remarquer quant à présent leur ancienneté. Je vous prie donc de vous souvenir que nous avons déjà vu l'invention des Cadrans Solaires, celle des Cartes Géographiques, celle de la Musique réduire en art, & les Hypothèses, (sur les principes généraux) de plusieurs Philosophes modernes. Plus nous avancerons, & plus nous nous appercevrons que les Anciens ont eu connoissance de plusieurs choses, dont les Savans de ces derniers tems auroient fort souhaité de s'attribuer entièrement l'invention, quoiqu'ils n'aient que la gloire d'avoir perfectionné ce qu'on avoit déjà fort ébauché.

Empedocle avoit autant de vanité que de génie. Il se fourra dans la cervelle de passer pour un Dieu; son imagination frappée de l'espérance & de la flatteuse vanité d'être regardé comme une nouvelle Divinité, lui fit faire une action plus folle, que toutes celles qu'ont faites plusieurs pieux Insensés, pour

*Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles; ardentem frigidus Ætænam*

pour obtenir une place dans le Calendrier des Saints. Ce Philosophe résolut de se jeter dans un des Gouffres du Mont Etna. Il crut qu'en disparoissant pour toujours, lorsqu'on ne le verroit plus sur la Terre, on concluroit sans doute delà qu'il devoit être dans les Cieux. Sur cette belle & sage supposition il exécuta son dessein, & se précipita dans un Gouffre : mais, malheureusement pour lui, soit qu'il eût oublié un de ses souliers d'airain, soit que la flâme l'eût rejeté, ce soulier ³⁰ trouvé sur le bord du précipice décela la folie d'Empedocle, & sa réputation fut très endommagée par le genre de sa mort. Sans cette maudite pantoufle, le Philosophe Grec eût été regardé par ses Concitoyens comme un Dieu ; car de tout tems les hommes ont été assez crédules, & il ne falloit guère plus de mystère & de façon pour placer autrefois quelqu'un au rang des Dieux, qu'il en faut aujourd'hui pour être mis au rang des Saints.

La chaussure d'Empedocle lui fut aussi funeste qu'une Sandale le fut à un Cordelier, qui

Infinit

Q. Horat. Flac. de Art. Poët. V, 464. & seq.

qui s'étoit inttroduit, pendant l'absence du, mari dans la maison d'une jeune & très-jolie femme. Un Moine Franciscain, dans un tête à tête, ne s'amuse pas à conter des fleurettes : il étoit occupé à quelque chose de beaucoup plus essentiel, lorsqu'il entendit venir le Maître de la Vigne à laquelle il travailloit : à peine eut-il le tems de se jeter sous le lit ; mais en montant dessus il avoit laissé par terre deux sandales qui frappèrent la vûe du mari. Qu'est-ce que ceci, dit-il à la femme ? la chaussure d'un Cordelier ! voyons un peu d'où viennent ces sandales. Le Moine fut bien-tôt découvert. Combien n'y à-t-il pas de Galants à qui une Epée, une Canne, un Chapeau, &c. ont presque été aussi funestes qu'une pantoufle à Empedocle ?

§. X.

34 Ipsa illa essentia quam interrogationum responsio numque vi definimus, quod revera existat utrum æqualiter semper eodem modo habet an alias aliter : ipsam nimirum æquale, ipsum pulchrum, ipsum singultum (id est id quod revera existit) numquamne ullam mutationem suscipit ? aut certe ipsorum unum quodque, quod nimirum est uniforme, illud quod revera existit, ipsum per se ipsum similiter eodem modo habet, & nunquam usquam ullo modo ullam alterationem suscipit ? eodem inquit Cebes, modo & similiter habere necesse

§. X.

PLATON.

Vous avez vu, *Monsieur*, dans les Lettres que j'ai déjà eu l'honneur de vous écrire, que Platon avoit établi deux sortes d'Êtres ³⁴; celui qui a toujours existé, & celui qui a eu un commencement. Le premier de ces Êtres, qui étoit le Dieu ³⁵ Suprême, ne pouvoit être sensible qu'à l'Esprit & connu par la Raison; le second qui change toujours, qui naît, qui meurt, qui passe, qui coule continuellement, étoit du ressort des Sens. Ce Philosophe croyoit qu'après que Dieu eut donné au Monde la forme qu'il a aujourd'hui, il avoit créé les principaux Êtres, dont il est peuplé. Il prétendoit encore que ces Êtres, comme les Dieux, les

ge-

est. *Plat. in Phæd. Oper. Tom. I. pag. 78. Edit. in folio.* Je me sers de la traduction de Serranus.

35 Principia mea quidem sententia hæc ponenda & distinguenda sunt, quid est quod semper sit neque ullum habet orrum, & quod gignatur nec unquam sit, quorum alterum intelligentia, & ratione comprehenditur, & unum semper atque idem est: alterum vero opinione cum sensu quodam rationis experte opinabile. & gignitur & interit, nec unquam esse vere potest. *Idem, ibid. in Timæo op. Tom. III. pag. 28.*

genies ou les Demons, les ames humaines &c. seroient tous éternels, qu'ils ne retourneroient jamais dans le premier état, dont ils avoient été tirés, & que telle étoit la volonté de Dieu. „Ma puissance, *fait-il dire à la* „*Divinité qui parle aux Etres qu'elle vient de* „*créer*, peut plus pour votre conservation, „que votre foible nature pour votre destruction; je vous garantirai éternellement de „la mort & de la destruction ³⁶.

Il n'est pas étonnant que Dieu, selon le Système des Platoniciens, assurât au Monde une éternité future, puisque ce Monde étoit Dieu lui même, & formé, ainsi que le disoit Platon, *d'une Substance que Dieu poussa hors de son Sein*. Or eût-il convenu que Dieu eût laissé périr son fils, & qu'après avoir eu tant de peine à lui donner la forme

³⁶ Hæc vos qui Deorum fatu orti estis, attendite : quorum operum ego parens effector sum, quæ per me facta sunt indisolubilia , quantum quidem voluero. Quamquam omne colligatum solvi potest : sed haudquaquam boni est, ratione victum velle dissolvere , idcirco, quoniam orti estis, immortales quidem esse & indissolubiles non potestis : neutiquam tamen dissolvemini neque vos ulla mortis fata periment , nec fraus valentior quam consilium meum quod majus est vinculum ad

forme & son arrangement, il eût consenti à le voir détruire dans la suite des tems.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'opinion de Platon sur la formation de l'Univers; ce que je vous ai dit, dans mes Lettres précédentes, des sentimens de ce Philosophe sur la nature de Dieu, & sur celle des Ames, doit suffire pour votre éclaircissement. Je passe à ses connoissances particulières dans la Physique, & je ne crains pas que vous me traitiez de téméraire en vous disant d'avance, que si Platon fut de tous les Anciens le meilleur Métaphysicien, & le plus grand Moraliste, il fut aussi le plus mauvais Physicien. Toutes les explications qu'il donne des Phénomènes de la Nature ne sont fondées que sur la facilité³⁷, que les Elémens ont de se mêler l'un dans l'autre. Ce Philosophe n'ap-
porte

perpetuam vestram quam illa quibus, quum gignimini, estis colligati. Id. ib. pag. 41.

³⁷ Itaque dum ipsa (elementa) cum se ipsis atque inter se sibi aliis commisceantur, varietate sunt ipsa infinita: quæ tamen ab illis intelligenda percipiendaque est, qui uti decet & consentaneum est in natura cognitione versantur. *Plat. in Timæo. Oper. Tom. III. pag. 97. Edit. in folio.*

porte aucune raison pour appuyer ce prétendu mélange, il ne l'autorise par aucune expérience; & tous ses principes sur la Physique n'ont d'autre fondement que ceux qu'il a plu à son imagination de leur établir. Il faut pourtant avouer, que Platon a été le premier Philosophe; si nous devons en croire Diogène-Laërce ³⁸, qui ait enseigné qu'il y avoit des Antipodes. Ainsi on doit le regarder comme l'Auteur d'une découverte, dont les Modernes ont éclairci la vérité, & quoiqu'on n'ait été aux Antipodes que dans ces derniers Siècles, on ne peut pas dire que les Anciens n'en avoient aucune connoissance.

L'Anatomie n'étoit guère connue de Platon: il croyoit que les veines étoient le siège & le véhicule des Sensations: & il ignoroit une chose sue aujourd'hui des plus novices Anatomistes: que ce sont les nerfs & les filets nerveux à qui l'on doit attribuer cet avantage.

§. XI.

³⁸ *Diog. Laert. Lib. III. pag. 75.*

³⁹ C'est ce qu'on peut voir dans tous les endroits de ses ouvrages, où il parle de la structure

DE L'ESPRIT HUMAIN. 31

§. XI.

A R I S T O T E.

Aristote fut bien meilleur Physicien que son Maître: il fit un Corps complet de Physique, dans lequel il parla amplement des Principes des corps, du Mouvement, du Ciel, des Planètes, des Météores, des Couleurs, des Sons, &c. Ses VIII. Livres des Principes Naturels doivent être regardés comme un ramas de plusieurs observations, & un assemblage de dissertations sur plusieurs sujets différens, plutôt que comme un Ouvrage arrangé sur les mêmes vûes, & tendant à la même fin. Ces VIII Livres traitent de l'extension des corps; ce qui fait, selon Aristote, le principal & premier objet de la Physique. Ils sont écrits d'une manière obscure, quelquefois incompréhensible, chargés de divisions, de subdivisions, & de définitions, qui ne servent qu'à les rendre plus embrouillés & moins utiles.

Le

du Corps humain; & surtout dans le Dialogue de Timée.

Le Caractère orgueilleux d'Aristote se découvre dès le commencement de cet Ouvrage. ⁴⁰ Il insulte tous les Philosophes qui l'ont précédé, & leur reproche d'avoir admis ou trop ou trop peu de principes: quant à lui il en établit trois, la Matière, la Forme, & la Privation. Il prétend que la Matière est éternelle, qu'elle a existé & qu'elle existera toujours: elle est le sujet général sur lequel la Nature travaille ⁴¹, elle produit & engendre tous les Etres, aidée & secondée par la Forme, qui constitue le corps & détermine, pour ainsi dire, la vertu opérante de la Matière.

Il faut en suivant, cette opinion, admettre autant de formes naturelles, naissantes & mourantes tour à tour, qu'il y a de différens corps primitifs élémentaires.

Quant à la Privation, troisième Principe d'Aristote, de quelque manière qu'on s'y prenne

✦ Atque ea, ex quibus demonstrant, solvere non est difficile. Utrique enim litigiose ratiocinantur tam Melissius quam Parmenides, & enim falsa sumunt neque concludunt: sed magis importuna est ratio Melissi, nec habet ullum dubitationem; verum uno absurdo dato cætera sequuntur . . . sed & adversus Parmenidem idem est rationum modus . . . falsa

preme, pour vouloir le défendre, il faut absolument avouer, (lorsqu'on ne veut point soutenir aveuglément une erreur, parcequ'elle vient d'un Philosophe que l'on respecte), qu'il est ou ridicule, ou inutile. Si Aristote, comme le veulent plusieurs Sarnes, a établi la Privation pour une manière de forme, & par conséquent pour une Substance, il mérite justement le reproche, que lui a fait Montagne, de mettre le Néant parmi les Principes des choses. Car qu'est-ce que la Privation? qu'un *Rien*, un *non être*, enfin le *Néant*. Et si Aristote ne regardoit ce Principe que comme une suite nécessaire des autres; il étoit inutile, ainsi que le remarque très à propos le Pere Mallebranche, de se donner tant de peine pour expliquer une chose connue des génies les plus bornés. Qui est - ce qui ignore que, pour qu'une chose acquière une nouvelle forme, il

sonit quatenus accepit ens simpliciter dici, cum dicatur multis modis. *Arist. Phisic. Lib. I. cap. IV.*

* La matière selon Aristote est purement le sujet passif. Forme autem atque fines habitus quidam sunt, et materies ut materies passiva est. *Arist. de gener. & corrup. Lib. I. Cap. VIII.*

il faut qu'elle ne l'ait pas eue auparavant, c'est-à-dire, qu'elle en ait eu *la privation*.

Un des défauts principaux de la Physique d'Aristote, ce n'est pas qu'elle contienne des opinions fausses, mais c'est qu'elle n'apprend presque rien de nouveau: je dis presque, car il y a certaines choses qu'Aristote a parfaitement développées, qui avant lui étoient très-obscurcs & même inconnues. Je trouve que le Pere Mallebranche a donné dans un excès condamnable, lorsqu'il a dit, sans restriction, qu'Aristote ⁴² ne donne que des raisons de Logique, & qu'il n'explique les effets de la Nature „que par les notions confuses des Sens, principalement lorsqu'il décide hardiment sur des questions qu'on ne voit

⁴² Mallebranche, Rech. de la Vérité, Liv. III. pag. 180. Edit. in 4. d'Amsterdam.

⁴³ L'Origine ancienne de la Physique Nouvelle, &c. par le P. Regnault de la Comp. de Jésus. Tom. I. pag. 53. Edit. de Hollande.

⁴⁴ Plaçons ici l'Eloge que Plin le Naturaliste fait de l'histoire des Animaux par Aristote. Aristoteles diversatradit, vir quem in iis magna sequuturus ex parte, profundum reor. Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi delegataque hac

„voit pas qu'il soit jamais possible aux hommes de pouvoir résoudre.“

Je conviens qu'il y a plusieurs choses qu'Aristote éclaircit très-peu, d'autres qu'il obscurcit & qu'il embrouille; mais il faut aussi avouer qu'il approfondit plusieurs questions en grand Maître. Il a même fait des recherches très-utiles & très-curieuses. Un Auteur moderne a dit avec raison ⁴³, „Que „l'Histoire des Animaux de ce Philosophe „paroît un Ouvrage qui caractérise le Maître d'Alexandre le Grand, & qu'il falloit un „Prince comme Alexandre, qui fit les dépenses nécessaires pour tant d'observations, & „un Génie comme Aristote pour en faire „usage ⁴⁴,“

Un

commentatione Aristoteli, summo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Asia Græciæque tractu parere iussa: omnium quos venatus, aucupio, piscatus alebant. Quibus vivaria, armenta, alvearia, piscine, aviaria, in cura erant: ne quid usquam gentium ignoraretur ab eo: quos pertractando quinquaginta ferme volumina illa præclara de animalibus condidit. *Plin. Hist. nat. Lib. VIII. Cap. XVI.* Il n'en reste plus que dix Livres aujourd'hui.

Un Ecrivain plus impartial que ce premier, & dont l'autorité est bien d'un plus grand poids, a justifié en partie Aristote des reproches outrés du Pere Mallebranche. Plus, *dit-il* ⁴⁵, „Aristote s'avance, & plus il embrasse de terrain; le Fini & l'Infini, le Vuide „& les Atomes, l'Espace & le Tems, le Lieu „& les Corps qui y sont contenus, tout se „represente devant ses yeux. Il ne confond „rien, il passe d'une Proposition à l'autre : „& quoiqu'il le fasse d'une manière très-rapide, on y sent toujours une sorte de liaison; „mais en cela même je lui reproche deux „choses. 1°. Il ne distingue point ce qui „existe de ce qui peut exister, ce que Dieu „a fait de ce qu'il auroit pu faire. 2°. Il „confond le naturel & le surnaturel, ou plutôt il fait voir qu'il n'y a rien, dont la Nature ne soit capable. Mille effets, *dit-il*, „nous paroissent au-dessus de leur cause; „mais cela vient de ce que nous ne connoissons

⁴⁵ Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 297.

⁴⁶ Aristote a cru que le monde étoit éternel, & qu'il avoit toujours été doué du mouvement qui le vivifioit. Cette force motrice étoit ce qu'il appelloit Dieu. Aussi disoit-il, que cette action étoit ce qu'on apelloit l'immortalité: & regardant la force motrice comme l'ame

„sans point quelle est cette cause, c'est-à-dire , de ce que nous la croyons sans force & sans activité, sans un Principe intérieur qui la porte à tout.“

Je crois , *Monsieur*, que de tous les jugemens, qu'on a prononcés dans ces derniers tems sur le mérite ou le démérite d'Aristote, celui du sage Auteur que je viens de citer est un des plus vrais & des plus sensés. Quoiqu'en disent certains Modernes , il faut convenir que ce Philosophe Grec fut un grand Génie, qu'il eut plusieurs talens admirables; mais il faut aussi ne point donner dans l'ex-
cès, où tombent bien des Péripatéticiens & des Scholastiques, qui veulent nonseulement excuser & soutenir toutes les erreurs d'Aristote, mais encore placer au rang des Saints ce Philosophe, qui fut Athée ^{4^e} selon toutes les apparences, & qui enseigna clairement la mortalité de l'Ame.

Lors-

de l'univers, il disoit que Dieu étoit un Etre toujours en mouvement. Ecoutons parler Aristote lui-même.
„Dei vero operatio immortalitas est, hoc autem est perpetua vita. Quare Deo perpetuum inesse motum necesse est: cum autem Cœlum sit tale (est enim corpus quoddam divinum) ideo corpus rotundum habet

Lorsqu'on s'avise de vouloir canoniser un Physicien ; aussi peu orthodoxe que SPINOSA, on peut bien prétendre que tout est expliqué clairement dans ses Livres, & qu'il est l'*accomplissement & la perfection de l'Intelligence humaine*. Averroès n'a pas fait difficulté d'employer ces expressions outrées : *Aristotelis Doctrina*, dit-il ⁴⁷, *est summa Veritas, quo-*

„quod suapte natura semper conveſtitur.“ *Arist. de Cælo Lib. II. Cap. III.* Aristote regarde le Ciel comme une chose divine, c'est à dire, faisant partie de la Divinité, parcequ'elle est toujours en mouvement, toujours vivifiée par la force motrice ; il attribuoit au même Ciel l'éternité antérieure & postérieure. „Cælum igitur univ-
„versum neque ortum esse, neque corumpi posse, ut
„quidam inquiunt. Sed unum esse ac sempiternum
„principium quidem, & exitum æternitatis universæ
„non habens, infinitum autem habens, & continens in
„se ipso tempus.“ *Arist. de Cælo Lib. II. Cap. I.* On voit qu'Aristote étoit à peu de chose près dans l'opinion de Spinoza ; car il admettoit une Substance incréée, & qui de tout tems avoit été vivifiée par une force motrice. Ainsi quand on voit de grands éloges dans certains endroits de ses Ecrits de Dieu, on doit entendre par ce mot *la force motrice* qui de tout tems avoit mu & vivifié le Ciel & l'Univers. Cette force motrice opéroit une convenance & une conjonction dans la nature, ou plutôt étoit elle-même cette conjonction & cette convenance qui ne dependoit point des Dieux, mais

quoniam ejus Intellectus fuit finis humani Intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus, & datus nobis a Divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri. Le Pere Mallebranche, qui rapporte ce passage, a raison d'ajouter ⁴⁸ „qu'Averroès devoit „même dire, que la Divine Providence nous „avoit donné Aristote, pour nous appren-
dre

de la Nature. „*Illā vero coheret & permanet natura „viribus, non Deorum, estque in ea iste quasi consensus „quam *sympulchra* vocant.*“ Cicer. de Nat. Deor. Lib. II. Voici encore un nouveau temoignage du même Auteur. „*Ex quadam convenientia & conjun- „ctione naturæ quam vocant *sympulchra**“ Cicer. de Divinatio Lib. II.

Nous avons dit qu'Aristote ne croioit par l'immortalité de l'ame. Cela découloit naturellement de son Systeme; mais il dit lui-même que l'ame ne peut subsister sans le corps. „*Animam igitur non esse separabilem a corpore Non est obscurum,*“ Arist. de anima. Lib. II. Cap. I. On verra dans l'article d'Averroès, celebre commentateur d'Aristote, que la doctrine de cet ancien philosophe grec sur la nature de l'ame ressembloit beaucoup à celle qu'a soutenue Spinoza.

⁴⁷ Averroès cité par Malleb. Recher. de la Vérité. Liv. III. Chap. III. pag. 180.

⁴⁸ Idem, ibid.

„dre ce qu'il n'est pas possible de savoir ;
 „car il est vrai que ce Philosophe ne nous
 „apprend pas seulement les choses que l'on
 „peut savoir ; mais, puisqu'il le faut croire
 „sur sa parole, sa Doctrine étant la souve-
 „raine Vérité, *Summa Veritas*, il nous ap-
 „prend même les choses qu'il est impossible
 „de savoir.“

Ce sont les éloges déplacés qu'on a donnés à Aristote, qui ont occasionné, en partie, les critiques outrées qu'on a faites de ses Ouvrages. Il semble qu'il ait été impossible presque à tous ceux qui ont parlé de ce Philosophe, de ne point aller au-delà des justes bornes ; ou ils l'ont blâmé sans mesure, ou ils l'ont loué avec excès. Cependant l'on peut dire que jamais Savant ne mérita de plus justes éloges que lui, & ne donna en même tems plus de sujets à une vaste & solide critique.

Je n'imiterai pas, *Monsieur*, ces Ecrivains, dont je condamne la prévention, & après avoir blâmé le peu de précision, de netteté,
 de

49 Essais de Michel de Montaigne, Liv. II. pag. 541.
 onzième Edit.

50 Origine de la Physique Nouvelle, Tom. I. pag. 167.

51 Stoici vocem dicunt esse corpus mover

de clarté & d'évidence, qui régnerent dans les VIII. Livres de Physique d'Aristote; après être convenu avec Montagne que les Principes de ce Philosophe ⁴⁹ ne sont pas plus exempts du doute - horts qu'étoient d'autres plus anciens, je soutiendrai qu'il a connu parfaitement plusieurs secrets de la Nature, & éclairci beaucoup de choses, dont on ignoroit les causes avant lui. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on lui a fait dire très-souvent tout le contraire de ce qu'il a dit, & que les Modernes, en profitant de ses découvertes, ont voulu se les approprier, & lui en ôter la gloire. Il avoit connu aussi-bien que d'autres Philosophes la cause du Son, celle de l'Echo, & celle du bruit du Tonnerre; cependant les Modernes, en disant la même chose que lui, ont prétendu qu'il avoit ignoré tout cela. Le Jésuite Regnault a assez bien relevé la mauvaise foi & la dissimulation de ces Philosophes *grapilleurs*. „Le Son, dit-il ⁵⁰, „la voix même, est un corps: il y a long-tems que les Stoïciens & le Timée ⁵¹ le pensoient

concreta sonorum quidquid mover, corpus est. Plat. de Plac. Phil. Lib. IV. Cap. 20. cité par le P. Regnault.

„soient comme vous; que dis-je? dès le
 „Siècle d'Empedocle ⁵², c'étoit un air agité,
 „qui portoit son impression dans la coquille
 „de l'oreille jusque sur l'organe de l'Oùïe.
 „L'Echo qui redisoit à Anaxagore ce qu'Ana-
 „xagore ⁵³ venoit de lui dire, n'étoit qu'un
 „air réfléchi. Aristote avoit-il une autre idée
 „là-dessus? on lui fait dire que le Son n'est
 „point ⁵⁴ un mouvement de l'air; écou-
 „tez Aristote lui même sur ce point. *Le Son,*
 „dit-il ⁵⁵, *est un mouvement de l'air: de-*
 „mandez-lui ce que c'est que l'Echo: *l'Echo*
 „répond-il ⁵⁶, *est un air réfléchi par une surface*
 „*concave.* Aristote s'expliquoit en Grec,
 „& d'une manière assez obscure d'elle même;
 „est-il étonnant que l'on ait mis sur son
 „compte des qualités inconcevables, qu'il ne
 „connoissoit guère? Le bruit affreux du
 „Ton-

52. Empedocles auditionem fieri dicit aëre accidente
 ad auris partem, quem cochleæ instar in gyros contorta.
 Plat. de Plac. Philos. Lib. IV. Cap. 16. cité par le
 même.

53. Anaxagoras vocem edi, si spiritus occurrat solido
 aëri, & adversus retro objectum usque ad aures refera-
 tur: quo modo etiam fiat Echo, quæ est, cum sonus
 percutitur. Plat. de Placit. Philos. Lib. IV, Cap. 19.
 cité par le même.

„Tonnerre n'étoit dans la pensée que l'air agit violemment; que dis-je? c'étoit un air alternativement resserré & dilaté ⁵⁷; par conséquent un mouvement alternatif, un frémissement des vibrations de l'air. C'est ainsi que vous vous exprimez après Aristote; & malgré votre prévention contre les Anciens, malgré votre penchant pour les Modernes, enfin vous voilà Péripatéticiens.“

On pourroit faire à bien des gens le reproche qu'Eudoxe fait à Ariste, & leur dire qu'ils sont Péripatéticiens dans le tems qu'ils déclament le plus vivement contre Aristote. On seroit aussi quelquefois très-fondé de leur représenter qu'ils tombent dans les mêmes défauts que ceux qu'ils blâment avec le dernier mépris, & qu'ils oublient les principes dont ils avoient résolu de ne s'écarter jamais.

Mal-

⁵⁴ Sed qualitas orta ex motu. *Circul. Pison.* pag. 97. cité par le même.

⁵⁵ Sonus est motus aëris. *Arist.* Tom. I. de Anima Lib. II. cap. 8. pag. 34. cité par le même.

⁵⁶ Echo fit quando . . . propter vas terminans . . . aër repellitur quasi pila. *Idem* pag. 32. cité par le même.

⁵⁷ Voces oriri solent . . . quod aër . . . contractus & extensus & comprehensus cœatur. *Arist.* Tom. II. de Aud. pag. 783. cité par le même.

Mallebranche, qui a dit avec beaucoup de raison „qu'il faut avoir bien de la foi „pour croire Aristote, lorsqu'il ne nous „donne que des raisons de Logique, & qu'il „n'explique les effets de la Nature que par „les notions confuses des Sens,“ a eu la bonté de vouloir expliquer philosophiquement la cause du Peché originel, & a prétendu prouver qu'il n'étoit point au-dessus de la Raison d'approfondir le mystère de la condamnation des enfans morts sans hâterme.

Un Auteur moderne, à l'occasion de ce bizarre sentiment, a vengé Aristote de ces critiques mordantes du Métaphysicien François. „Il a donné, dit-il ⁵⁸, dans un travers plus „grand que tous ceux qu'il reprochoit à Aristote; & dans quatre lignes il a plus „écrit de choses extravagantes, & a voulu „expliquer plus de mystères inintelligibles, „que le Philosophe Grec n'a prétendu en „avoir découverts dans les VIII. Livres de sa „Physique Ainsi une mere, dit ce „Philosophe, dont le cerveau est rempli de „traces, qui par leur nature ont rapport aux choses

⁵⁸ Lettres Jans. Tom. V. Lett. CXXXVIII. Edit. de la Haye. p. 139. & 140.

„choses essentielles, & qu'elles ne peut effacer,
 „à cause que la concupiscence demeure en
 „elle, & que son corps ne lui est point sou-
 „mis, les communiquant nécessairement à
 „son enfant l'engendre pecheur, quoiqu'il soit
 „juste. Cette mere est juste, parce qu'ai-
 „mant actuellement, ou qu'ayant aimé Dieu
 „par un amour de choix, cette concupiscence
 „ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en
 „suive les mouvemens dans le sommeil;
 „mais l'enfant qu'elle engendre n'ayant point
 „aimé Dieu par un amour de choix, & son
 „cœur n'ayant point été tourné vers Dieu,
 „il est évident qu'il est dans le desordre & dans
 „le dérèglement, & qu'il n'y a rien dans lui
 „qui ne soit digne de la colère de Dieu.
 „Recherche de la Vérité Lib. II. Chap. I.
 „pag. 98. Toutes ces illusions sublimes se
 „réduisent à ceci: Une mere engendre son
 „fils pécheur, parce qu'elle lui communique
 „la concupiscence dont elle est coupable; elle
 „a cependant le droit de pouvoir se sauver,
 „parce qu'elle a la liberté de faire usage de sa
 „Raison & d'aimer la Divinité, au lieu que
 „son fils doit être damné n'ayant point la fa-
 „culté de réfléchir sur lui-même & de pou-
 „voir connoître Dieu. Ne voilà-t-il pas
 „un beau raisonnement & fondé sur d'ex-
 Tom. III. E „cel-

„cellens principes! Je suppose pour un moment, que je sois ce même Aristote que Mallebranche a si grièvement injurié: dites moi, lui demanderois-je, Mr. le Méta-physicien François, qui vous a appris qu'une mere puisse communiquer à une Créature, qui ne peut réfléchir des desirs de concupiscence qui doivent la rendre malheureuse? quelle preuve avez-vous pour montrer, qu'il est de la justice de Dieu de punir un innocent d'une faute, qu'il fait sans le savoir, & qu'il est nécessité de faire? je voudrois bien que vous m'appriessiez, s'il dépend d'un enfant de résister aux impressions que font sur lui les mouvemens que ressent sa mere? S'il n'est pas le maître d'y apporter aucune résistance, & s'il est déterminé à les suivre par les loix générales de la Nature, n'est il pas ridicule de dire qu'il est puni, parce qu'il a fait ce qui convenoit à son essence qu'il fit? J'aimerois mieux soutenir qu'un enfant devient pécheur en naissant, parce qu'il suce le lait d'une Nourrice qui a péché, que de dire qu'il l'est par les mouvemens & les impressions qu'il reçoit dans le sein de sa mere. La première de ces deux propositions est moins contraire au Bon-Sens, car un enfant peut vivre,

„vre sans teter ; mais il ne le peut sans ressentir les mouvemens de sa mere, lorsqu'il est encore dans son sein.“

Si les Péripatéticiens relevoient de tems en tems les fautes des plus célèbres Philosophes modernes, & s'ils les barroient avec les mêmes armes dont ils offensent Aristote, peut-être viendroient-ils à bout de les rendre plus modestes, ou plutôt moins orgueilleux. Les Cartésiens, & sur-tout Mallebranche, ont affecté de parler des anciens Philosophes avec le dernier mépris. On croiroit à les entendre qu'ils ont toujours écrit les choses les plus sensées & les plus évidentes ; il s'en faut bien cependant que cela soit, & ils sont tombés souvent dans des fautes qu'ils avoient relevées dans les autres avec une hauteur insupportable. J'espère vous faire convenir dans quelque tems de cette vérité. Ils ont même outré leurs critiques dans bien des endroits : ils ne se sont pas contentés de condamner tous les Ouvrages de Physique d'Aristote ; ils ont encore décrié & blâmé, sans restriction, ⁵⁹ la Logique de ce Philosophe.

II

» Les Règles de la Logique d'Aristote . . .
sont plus propres pour diminuer la capacité de l'esprit.

Il est vrai qu'elle est beaucoup moins instructive que les Péripatéticiens ne le disent, mais enfin elle sert à former le jugement, pourvu qu'on en rejette les Catégories, & qu'on ne s'amuse point à une étude aussi inutile & aussi infructueuse.

Il faut donc convenir de bonne foi avec les Cartésiens, que les *Catégories*⁶⁰ d'Aristote, dont on fait tant de mystère, sont d'elles-mêmes très-peu utiles, & non-seulement ne servent guères à former le jugement; mais souvent y nuisent beaucoup. Il faut aussi avouer qu'Aristote dans sa Logique a prescrit plusieurs Principes très utiles pour démêler les bonnes raisons de fausses objections, & pour détruire & anéantir les Sophismes, c'est la justice que lui rendent de grands Auteurs modernes. Un sage & savant Ecrivain en condamnant les défauts de la Logique de ce Philosophe en a loué les beautés. „Où Aristote a le mieux réussi, dit-il⁶¹, c'est dans sa Logique: il y découvre les principales four-

que pour l'augmenter, parce qu'il est visible que, si l'on veut se servir dans la recherche de quelque vérité des règles qu'elle nous donne, la capacité de l'esprit en sera partagée; de sorte, qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du su-

sources de l'Art de raisonner : il perce dans le fond inépuisable des pensées de l'homme. Il démêle ses pensées, fait voir la liaison qu'elles ont entr'elles, les suit dans leurs cours & dans leurs contrariétés, & les ramène enfin à un point fixe. Je m'imagine que, si l'on pouvoit atteindre le bout de l'Esprit, Aristote l'auroit atteint ; mais sa Méthode, quoique louée par tous les Philosophes, n'est point exempte de défauts. 1^o Il s'étend trop, & par-là il rebute : on pourroit rappeler à peu de pages tout son Livre des Catégories & celui de l'interprétation ; le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2^o. Il est obscur & embarrassé : il veut qu'on devine & qu'on produise avec lui ses pensées : quelque habile qu'on soit, on ne peut guère se flater de l'avoir totalement entendu, ré-
moin les Analytiques, où tout l'Art du Syllogisme est enseigné ; d'ailleurs cet Art ne mérite pas de si grands éloges. Les hom-
mes

et qu'il examine. *Mallebr. Recher. de la Vérité. Lib. III. Chap. 3. pag. 181.*

⁶ *La Logique. ou l'Art de Penser, pag. 21.*

⁷ *Hist. Critique de la Phil. Tom. II. pag. 273.*

„mes apprennent de la Nature à tirer des con-
 „sequences d'un Principe établi ; il ne leur
 „faut point d'étude pour cela, ou du moins
 „il leur faut peu d'étude.“

Pour fortifier ce dernier sentiment de l'Au-
 teur de l'Histoire Critique de la Philosophie,
 je joindrai un passage de Locke à celui que
 je viens de rapporter. „Ce n'est point, *dit cet*
„Illustre Anglois ⁶², par les règles du Syllo-
 „gisme, que l'Esprit Humain apprend à rai-
 „sonner ; il a une faculté naturelle d'apperce-
 „voir la convenance ou la disconvenance de
 „ses idées, & il peut les mettre en bon or-
 „dre sans toutes ces répétitions embaras-
 „santes.“

Convenons donc, *Monsieur*, qu'Aristote
 a été un grand Génie : qu'on lui est rede-
 vable d'avoir prescrit des Règles utiles & né-
 cessaires à la solution & même à l'anéantisse-
 ment des Sophismes ; mais n'allons point
 comme les Péripatéticiens outrés & les Scho-
 lastiques, jusqu'à croire que Dieu a été si
 avare de ses faveurs envers les hommes,
 „que

⁶² Locke, Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain,
 Liv. IV. Chap. XVII. pag. 126.

⁶³ *Idem*, *ibid.*

⁶⁴ Tradita autem sunt quædam a Majoribus nostris, &

DE L'ESPRIT HUMAIN. 71

„que se contentant ⁶³ d'en faire des Créatures à deux jambes, il a laissé à Aristote le „soin de les rendre Créatures raisonnables.“ Je finirai, *Monsieur*, l'examen des défauts & des vertus de ce Philosophe Grec par l'éloge qu'il mérite, d'avoir condamné hautement toutes les chimères & les folies que la Superstition & le Paganisme attribuoient à la Divinité. „Les additions, *dit-il* ⁶⁴, que l'on „a fait à la nature divine sont des Fables accommodées à la portée du Peuple & aux intérêts de la Société. C'est par cette raison „que l'on a donné aux Dieux non-seulement „la figure humaine; mais quelquefois celle „des Bêtes.“

§. XII.

XENOPHANE.

Laissons Aristote, & passons à d'autres Philosophes Platoniciens, qui avoient établi une Secte, qui n'a subsisté que peu de tems, eu égard à la Péripatéticienne. Xenophanes, natif

admodum antiquis, ac in Fabulæ figura Posterioribus relicta, quod hi Dii sint, universamque naturam divinam contineant. Cætera vero fabulosa ad Multitudinis persuasionem, & ad Legum, ac ejus quod conferat oportet.

natif de Colophon , en fut le Fondateur : elle fut appelée la Secte d'Elée, parce qu'elle fut accrue par les soins de Zénon d'Elée ; elle ne fut jamais cependant fort considérable & fort suivie, mais elle produisit plusieurs grands Hommes.

Xenophane tourna en ridicule les Divinités d'Homère & se moqua de la manière indécente dont Hésiode avoit parlé de la Divinité. Il se récrioit avec raison sur l'aveuglement des hommes, qui s'imaginoient que les Dieux avoient pris naissance : qu'ils s'habilloient, se nourrissoient, se perpétuoient comme les simples mortels ; & que non contents de les imiter dans leur façon de vivre, ils combattoient mutuellement les uns contre les autres, & se déclaroient la guerre pour les plus petites choses.

Après avoir raisonné aussi sensément sur les Divinités des Poëtes, Xenophane supposoit à son tour un Dieu aussi absurde & aussi

cri-

tunitatem jam illata sunt. Hominiiformes namque, ac aliorum Animalium nonnulli similes eos dicunt, ac alia consequentia, & similia ejus que dicta sunt. Arist. Metaph. Lib. XII. Cap. 8. pag. m. 744. E.

⁂ Xenophanes . . . dicit . . . unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque

criminel. A la vérité il n'admettoit qu'un Etre ⁶⁵ éternel & immuable; mais il lui donnoit une figure sphérique, & cet Etre étoit l'Univers; voilà le Système de SPINOSA dans tout son jour, à la figure sphérique près que ce Philosophe moderne ne soutenoit point, croyant la Matière indéfinie, ou plutôt infinie.

Il n'est pas surprenant que Xenophane ne connoissant d'autre Divinité que la Matière, se moquât des Dieux d'Homère: il ne faut point regarder son mépris comme une marque de la supériorité de son génie, car il est pour le moins aussi absurde de supposer un Dieu matériel, & d'une forme sphérique, tel qu'une boule faite au tour, que d'admettre des Dieux qui sont revêtus de la figure humaine. L'Argument de Cicéron ne devoit point paroître méprisable à ceux qui cherchoient à soutenir les Divinités des Poètes. „De toutes les formes disoit ⁶⁶ cet Illustre „Ro-

rum quidquam & sempiternum, conglobata figura. Cic. Acad. Quest. Lib. IV. ,

“ Quod si omnium Animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans est: ea figurâ profecto est, quæ pulcherrima sit omnium; quoniamque Deus beatissimos esse constat, beatus autem esse sine

„*Romain*. la plus parfaite & la plus belle est
 „celle de l'homme. Dieu a une forme; il
 „doit donc avoir celle de l'homme. D'ailleurs
 „personne ne peut-être heureux sans la Vertu,
 „& vertueux sans la Sagesse: la Vertu & la
 „Sagesse ne se rencontrent que dans une fi-
 „gure humaine; il faut donc que Dieu soit
 „revêtu de la figure humaine.“

Ce raisonnement vaut beaucoup mieux, quoiqu'il soit faux, que celui de Xenophane, qui, pour soutenir la figure sphérique de la divinité & détruire celle des Dieux d'Homère, disoit que si les Animaux se forgeoient des Dieux, ils les revêtiroient de leurs formes: *ex falso supponenti sequitur ridiculum*. Si les Bêtes raisonnoient distinctement, elles connoistroient, sans doute, que leur figure & leurs facultés sont au-dessous de celles des hommes, & par conséquent elles donneroient à la Divinité la forme la plus noble; mais à quoi sert de tirer des conséquences d'un principe évidemment faux? En supposant que l'Eau de la Mer peut acquérir le même gout que le Vin de Bourgogne, il
 me

• *Virtute nemo potest, nec virtutes sine Ratione constare, nec Ratio usquam inesse nisi in hominis figura: homi-*

me feroit aisé de conclure que les Allemands, même ceux qui sont les plus attachés au Pape, en feroient plus de cas que de l'*Eau-Bénite*.

Dès qu'on suppose Dieu matériel & qu'on lui attribue une forme déterminée, l'humaine est sans doute la plus noble, & la plus raisonnable. Xenophane n'avoit-il pas bonne grace de plaisanter sur les Dieux d'Homère dans le tems qu'il en admettoit un rond, voyant & entendant, ne respirant point & n'ayant rien de semblable aux hommes? Voilà un Animal d'une espèce aussi noble que la Taupe & la Marmote; le seul avantage qu'il ait sur ces deux derniers, c'est que ne respirant point & n'ayant point de poumon, il ne peut souffrir de l'*asthme* & ne craint pas de devenir pulmonique.

Il est surprenant qu'il se soit trouvé d'habiles gens qui aient voulu excuser les sentimens de Xenophane. L'Auteur de l'Art de penser, en parlant du Sophisme appelé par Aristote *Ignoratio Elenchi*, c'est-à-dire l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre

mis esse specie Deos confutandum est. Cicor. de Nat Deor. Lib. I. Cap. 18.

tre son Adversaire , dit ⁶⁷ qu'il „eût été à
 „souhaiter qu'Aristote, qui a eu soin de nous
 „avertir de ce défaut , eût eu autant de soin
 „de l'éviter. Car on ne peut dissimuler qu'il
 „n'ait combattu plusieurs des anciens
 „Philosophes en rapportant leur opinion peu
 „sincèrement. Il réfute Parménide & Melif-
 „sus pour n'avoir admis qu'un seul Prin-
 „cipe de toutes choses , comme s'ils
 „avoient entendu par-là le Principe dont el-
 „les sont composées, au lieu qu'ils enten-
 „doient le seul & unique Principe, dont tou-
 „tes les choses ont tiré leur origine, qui est
 „Dieu.“

L'Envie qu'ont eue certains Philosophes
 modernes de rendre orthodoxes les sentimens
 des plus célèbres Anciens sur la nature de
 Dieu & la connoissance de son unité, a séduit
 l'Auteur de l'Art de penser : il n'a pas pris
 garde

⁶⁷ La Logique, ou l'Art de Penser, Part. III. Chap.
 XIX.

⁶⁸ Bayle, Dict. Hist. & Critiq. Article, Xenophanes,
 Remarq. B.

⁶⁹ Coactus vero illa quæ apparent, sequi, & unum
 ratione, plura vero secundum sensum putans esse, duas
 causas rursus, ac duo Principia ponit, Calidum & Fri-

garde que la prévention faisoit sur lui le mauvais effet qu'il croyoit qu'elle avoit produit sur Aristote. „Il a fait plus d'honneur, dit „un fameux Philosophe, ⁶⁸ à Parménide & à „Melissus qu'ils n'en méritent. Il les représente comme des gens orthodoxes sur l'origine des Créatures, néanmoins ils étoient „aussi impies que SPINOSA, ou peu s'en falloit: ils ne reconnoissoient point de différence entre le Principe dont les choses sont „composées & celui qui les a produites: ils n'admettoient qu'un seul Etre, & ils prétendoient „que tout étoit éternel, voilà ce qu'on leur „impute dans Eusebe . . . Aristote ne leur „impute point tout cela à tous égards: il reconnoit ⁶⁹ que Parménide enseignant d'un côté „que réellement il n'y a qu'un Etre, mais que „selon les apparences il y en a plusieurs, s'est „accommodé à l'apparence, & à supposé deux „autres

gidum, velut Ignem & Terram dicens. *Aristoteles, Metaphysicæ. Libr. I. Cap. V. p. 648.*

Je dirai en passant que Bayle qui a cité le passage de l'Art de penser, que je rapporte, n'a pas cité juste. Il renvoie au XVIII. Chap. de la III. Part. & c'est au XIX. A Dieu ne plaise que je veuille taxer un aussi grand Homme d'inexactitude: je ne fais cette remarque, que pour faire sentir combien on est malheureux de passer

„autres Principes, le Chaud & le Froid, le
„Feu & la Terre.“

Je trouve Monsieur dans la façon de penser de Xenophane autant de ressemblance avec celle de SPINOSA, que dans les sentimens de ces Philosophes : tous deux étoient également Athées, ne reconnoissant d'autre Divinité que l'Univers qu'ils croyoient avoir été de tous tems ; & tous deux vouloient également couvrir leurs Dogmes impies par quelques opinions qu'ils soutenoient seulement par forme, & pour ne pas heurter les apparences. Le *Tractatus Theologicus & Politicus* de SPINOSA est rempli de phrases fort belles à la louange de l'Ecriture, des Prophètes & de de la Religion : au fond toutes ces phrases ne signifient rien : on connoit aisément où veut en venir cet Athée ; on s'appërçoit qu'il joue le même rôle que Xenophane, & qu'il ne travaille qu'à sauver les apparences.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas été le seul qui ait pris assez mal à propos la de-
fen-

par les mains de certaines gens. J'ai trouvé en lisant le Dictionnaire de ce savant & judicieux Critique cinq cens quatre vingt-trois Citations fausses.

7^o Aristoteles Xenophanem . . .

sense de ce dernier Philosophe contre Aristote. Le Jésuite Lescalopier dans le Commentaire qu'il a fait sur l'Ouvrage de Cicéron, intitulé *De la Nature des Dieux*, est tombé dans la même faute. Il soutient^{7°} que le sentiment que Xenophane avoit sur l'unité de Dieu est une preuve qu'il avoit le génie vaste, sublime, & qu'il ne méritoit point les reproches d'ignorance & de grossièreté que lui a fait Aristote. Il n'est pas nécessaire, *Monsieur*, que je vous fasse sentir le défaut de la Critique du Jésuite, vous lui appliquerez sans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un instant, sur l'Auteur de l'Art de penser.

Xenophane prétendoit qu'il n'y avoit aucun mouvement réel dans le Monde, ou du moins il soutenoit qu'on ne pouvoit le prouver; car il croyoit fortement l'incompréhensibilité de toutes choses, & pensoit qu'on ne pouvoit s'assurer de rien touchant leur nature. En vous parlant des Disciples de ce Philosophe, je vous dirai les principales raisons

a toto Philosophorum senatu relegandum censet. Eam tamen Xenophani de Deo sententiam adscribit, quam minime agreste ingenium sapiat. *Lescalopier*, in *Cicer. de Nat. Deorum. Lib. I.*

sons sur lesquelles on appuyoit l'opinion qui rejettoit le mouvement: je vous avertis d'avance qu'elles vous paroîtront fort mauvaises: aussi ne sont-elles pas trop bonnes; mais quelque'extraordinaire, quelque faux que soit le sentiment qui rejette le mouvement, quelque ridicule qu'il entraîne après lui, il faut cependant avouer que Xenophanes & ses Disciples ont été de grands Génies, & qu'il falloit même avoir autant d'esprit qu'ils en avoient, pour donner quelque vraisemblance à une opinion aussi absurde, & pour défendre aussi-bien une aussi mauvaise cause.

§. XIII.

PARMÉNIDE.

Parménide fut un des plus célèbres Disciples de Xenophanes: il ajouta quelques nouvelles opinions à celles de son Maître, on peut le regarder comme le Modèle de Malbranche. C'est lui qui soutint le premier „que

⁷ Histoire Critique de la Philos. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII, pag. 312.

„que nos idées ont une existence réelle & indépendante de notre volonté: qu'elles subsistent de deux manières, en nous & hors de nous, &c.“ L'Auteur de l'Histoire Critique de la Philosophie a parfaitement exposé toute la Doctrine de ce Philosophé sur les Idées, & il a eu raison de dire que les sentiments de Parménide⁷¹, que Platon a rapportés dans un Dialogue, se trouvent mieux placés dans les Ouvrages de St. Augustin & dans ceux de Mallebranche, ce dernier ayant surtout démontré que nos idées sont hors de nous: que nous ne les créons pas, qu'elles sont éternelles, inaltérables, l'essence même de Dieu, & que lui seul connaît généralement toutes les perfections des Êtres créés.“

En accordant au Pere Mallebranche la gloire d'avoir perfectionné le Système des idées, il s'ensuivra toujours qu'il n'en a point été l'inventeur: St. Augustin plus de mille ans avant lui l'avoit soutenu dans ses Ouvrages; & Parménide plusieurs Siècles avant St. Augustin. Combien y a-t-il peu de Mallebranchistes qui pensent que leur Maître n'est pas l'Auteur d'une opinion qui lui a donné tant de réputation, & qu'il n'a fait que la présenter à ses Lecteurs d'une manière un peu

Tom. III. F plus

plus subtile & plus sublime (j'ai pensé dire obscure), que Parménide. Voilà, *Monsieur*, deux Philosophes de la Secte d'Elée, qui ont servi de Modèles dans ces derniers tems à deux Auteurs bien opposés, Spinoza & Mallebranche.

Parménide eut une opinion sur le Soleil assez extraordinaire: il falloit que cet Astre produisît sur lui un effet différent que sur le reste des hommes; car il soutenoit ⁷³, qu'il étoit froid & chaud tout à la fois. Ce sont-là de ces découvertes qui sont si extraordinaires, que le reste des hommes ne pouvant les appercevoir, l'Auteur a travaillé à pure perte. En vérité, je ne sais *Monsieur*, à quoi songeoit Parménide; peut-être croyoit-il que la singularité de ses opinions Physiques devoit répondre à ses sublimes illusions Métaphysiques. Un Philosophe, qui veut prouver que l'essence de Dieu, diversement modifiée, représente tous les Êtres possibles, peut bien soutenir que le Soleil est froid & chaud.

Avant

⁷³ Parmenides . . . dixit Solem ipsum calidum esse atque frigidum. *Laertius, Menag. Lib. IX.*

Avant que de quitter Parménide, souffrez, *Monsieur*, que je vous fasse appercevoir de deux sortes de Spinofisme, ou plutôt de *Parmenidisme* : le premier matériel, qui prétend, que tous les corps ne sont que des modifications d'une Substance unique, qui est Dieu ; le second spirituel, qui rend toutes les idées des hommes des modes d'une seule & unique Substance immatérielle, qui est Dieu. Je vous ai montré dans mes Lettres précédentes les absurdités, qui découlent du Spinofisme matériel ; dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire au premier jour sur les Philosophes modernes, j'espère vous prouver que le spirituel n'est sujet à guère moins d'inconvéniens.

§. XIV.

M E L I S S U S

ET

Z E N O N D' E L E E

Je viens à Melissus, qui ayant été d'abord Disciple de Xenophane se perfectionna ensuite sous Parménide, il soutint, ainsi que ses Maîtres, l'unité, l'immobilité, & l'incompréhensibilité de toutes choses.

Zénon d'Elée fut un des principaux Elèves de Melissus. Ce Philosophe n'est point le même Zénon, dont je vous ai déjà parlé, & qui se pendit, parce qu'il avoit fait une chute: ce dernier est appelé Zénon Cyprior; il étoit natif de la Ville de Cytie; je retourne à celui d'Elée. On assure qu'il étoit beau, bien fait, & qu'il parloit bien & avec beaucoup de grâce. Il avoit un génie vif, sublime, pénétrant, mais il n'employa pas trop utilement de si rares qualités. Il s'attacha fortement aux Dogmes de Xenophane & de Melissus, soutint tous leurs Paradoxes avec beaucoup de vivacité, ou plutôt avec beaucoup d'opiniâtreté. Il voulut surtout prouver qu'il n'y avoit point de mouvement: il se servit pour cela des argumens captieux de ses Maîtres, & leur donna de nouvelles forces. Un corps, disoit-il, ne sauroit être en deux lieux différens dans la même tems: or s'il étoit vrai qu'une flèche, qui semble se mouvoir vers certain lieu, se meut réellement, il faudroit qu'elle fût tout ensemble en repos & en mouvement, car la flèche est à chaque moment dans un espace qui lui est égal, & elle y doit être en repos; puisqu'on n'est point dans un espace que l'on quitte: il n'est donc aucun instant où elle se

le meuve ; si cela arrivoit elle seroit tout-ensemble en repos & en mouvement.

Le savant Bayle, qui s'est fait un plaisir de donner aux argumens de Zénon toute la force qu'ils peuvent avoir, après s'être assez étendu sur ce premier, qui dans le fond n'est qu'un Sophisme, en propose plusieurs autres : je me contenterai de vous en rapporter un des principaux : si vous êtes curieux de les voir tous, vous pourrez les chercher dans l'Original. „S'il y avoit du mouvement, *fait dire le Philosophe moderne à l'ancien* ⁷³, il faudroit que le mobile put passer „d'un lieu à un autre : car tout mouvement „enferme deux extrémités, *terminum a quo, & „terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, „& le lieu où l'on arrive : or ces deux extrémités sont séparées par des espaces qui „contiennent une infinité de parties, vû que „la Matière est divisible à l'infini ; il est donc „impossible que le mobile parvienne d'une „extrémité à l'autre. Le milieu est composé „d'une infinité de parties qu'il faut parcourir „successivement les unes après les autres, sans „que

⁷³ Bayle, Diction. Histor. & Critiq. Article Zénon, Rem. K.

„que jamais vous puissiez toucher celle de
 „devant en même tems que vous touchez
 „celle qui est en deça ; de sorte que pour
 „parcourir un pied de matiere , je veux dire,
 „pour arriver du commencement du pre-
 „mier ponce à la fin du douzième, il faudroit
 „un tems infini ; car les espaces qu'il faut
 „parcourir successivement entre ces deux bor-
 „nes étant infinis en nombre , il est clair
 „qu'on ne les peut parcourir que dans une
 „infinité de momens, à moins qu'on ne vou-
 „lut reconnoître que le mobile est en plu-
 „sieurs lieux à la fois, ce qui est faux & im-
 „possible.“

Tous ces raisonnemens sont fort subtils
 & fort captieux ; mais au fond, ce sont des
 Sophismes qui ne méritent d'autre réponse
 & d'autre réfutation, que celle dont se ser-
 vit un Philosophe Cynique , qui entendant
 parler contre le mouvement, se leva de sa
 place, & se mit à marcher à grands pas dans
 la Salle. Bayle a eu tort de dire qu'une pa-
 reille réponse étoit plus sophistique, que les
 raisons de Zenon : il est des choses où il ne
 faut recourir qu'aux voyes les plus simples
 & les plus communes : & lorsque des gens
 sont

sont assez enivrés & opiniâtres, pour préférer des subtilités à l'évidence, on doit leur dire : bercez-vous de chimères, niez les choses les plus sûres, cela vous amuse ; nous y consentons. Bayle a commis une faute en voulant excuser Zénon. Il dit ⁷⁴, „que la réponse du Philosophe Cynique est le Sophisme que les Logiciens appellent *Ignoratio Elenchi*. C'étoit sortir, ajoute-t-il, de la question, car ce Philosophe ne rejettoit pas le mouvement apparent : il ne nioit pas qu'il ne semble à l'homme qu'il y a du mouvement ; mais il soutenoit que réellement rien ne se meut.“ Je m'étonne que l'illustre Bayle ait refusé de croire que Zénon nioit même qu'il y eût des apparences & des illusions. Il n'accordoit point qu'il y eût aucune vraisemblance : il avoit porté l'incertitude jusqu'à cet excès ; & se voyant pressé de toutes parts, Xenophane & Melissus, dit-il, ont prétendu que tout n'est qu'apparence & illusion, & moi je soutiens qu'il n'y a ni apparence, ni illusion, puisqu'il n'y a rien du tout. Sénèque s'est moqué avec raison d'une folie aussi singulière : *omnia negotia dejecit*, écrit-il ⁷⁵ en parlant de

de ce Philosophe, *sic nihil esse*. Xenophane nioit même qu'il existoit : c'est un Auteur moderne qui sera le garand de cette particularité ; la voici telle qu'elle est dans l'Ouvrage où je l'ai trouvée. „Mais ⁷⁶ quoi, „repliquoit-on à Xenophane, quand même „il n'y auroit absolument rien au dehors, „du moins seriez-vous quelque chose, vous „qui pensez, qui soutenez de si étranges sentimens. Non encore une fois, répondoit „le Philosophe d'Elée, il n'y a rien du tout, „il n'y a rien.“

Le courage & la vertu de Zénon ont mérité de grands éloges : ses inclinations furent aussi nobles que ses sentimens parurent extraordinaires : il voulut rendre la liberté à sa Patrie qu'un Tyran avoit soumise : & malheureusement la conspiration ayant été découverte, on dit qu'il eut assez de courage ⁷⁷ pour se couper la langue avec les dents

⁷⁶ Hist. Crit. de la Philos. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII. page 316.

⁷⁷ Avulsam sedibus linguam suam cum cruento spurmine in oculos interrogantis impegit. *Amian Marcellin. Lib. XIV. Cap. IX.*

⁷⁸ Εἶνα περὶ τινῶν αἰσάν' ἔχον τινὰ ἰσχυρὸν ἀντὶ πρὸς

dents, afin de ne pouvoir être forcé de révéler les complices. Quelques-uns ajoutent qu'il la cracha au visage du Tyran; d'autres racontent ce fait d'une manière très-différente. Ils disent.⁷⁸ que Zénon après avoir nommé quelques-uns des complices demanda au Tyran de pouvoir lui parler à l'oreille, & qu'il la lui mordit, & s'y attacha si fortement, qu'on ne put lui faire lâcher prise qu'en lui donnant de grands coups d'aiguillon. Si ces dernières circonstances sont véritables, elles ne font guère d'honneur à Zénon. Un Philosophe qu'on est obligé de traiter comme un Dogue d'Angleterre, & à qui il faut piquer les fesses, pour l'obliger à ouvrir la bouche, est un Sage d'une espèce bien singulière. Aussi crois je que ce fait est un Conte; je pense même que celui de l'amputation de la langue n'est guère plus certain, quoiqu'il soit rapporté
par

τὸ ἔς τὴν λαχὼν ἐκ ἀνθρώπων ἧος ἐν ἀπικιστῇ, ταυ-
τὸν Ἀριστογίτον τῷ τυραννικῷ παθόν. Deinde cum
de quibusdam dixisset, quidquam sibi ad aurem loqui
velle, eam mordicus apprehensam non ante dimisit quam
stimulis foderetur, idem agens quod Aristogiton Ty-
rannicida. Diogen. Lib. IX. Num. 26.

par divers Auteurs ⁷⁹. Car si Zénon se coupa la langue dans la crainte que la douleur ne le forçât à trahir son secret, il eût du aussi se couper les deux mains, pour empêcher qu'on ne l'obligeât d'écrire ce qu'il ne pouvoit dire. Ainsi en recourant à l'expédient de se priver de l'usage de la parole, il ne mettoit pas son secret en sûreté, dès qu'il avoit celui des mains, & qu'il craignoit trop la douleur, pour pouvoir être maître de lui-même; peut-être ne fit-il pas cette réflexion cependant bien naturelle. Enfin, quoi qu'il en soit, il est permis de douter de cette histoire, puisqu'elle est rapportée si différemment.

§. XV.

LEUCIPPE

Leucippe fut Disciple de Zénon; mais il abandonna les Paradoxes & les sentimens extraordinaires de son Maître. Il fut l'Auteur & l'inventeur du Système, qui n'admet que

⁷⁹ Linguam suam, dentibus amputatam, in Tyrannum expuit. *Plat. advers. Colot. sub fin.*

⁸⁰ Si Possidonio credimus, antiquum de Atomis Dogma

que du vuide & des atomes dans l'Univers. Quelques Ecrivains, soit anciens, soit modernes, ont attribué à un certain Moschus l'honneur de cette invention. Il étoit Phénicien⁸⁰, natif de Sidon, & vivoit avant le Siège de Troie. Si ce fait est véritable, l'Hypothèse Gassendiste étoit connue environ douze-cens ans avant Jésus Christ. Un habile Critique doute que ce Physicien ait jamais existé. „A parler, *dit-il*⁸¹, suivant les règles de „la Critique, on ignore qui est ce Moschus. „Jofephe, Tatien & Athénée assurent qu'il „a composé l'Histoire de son Païs en Langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile & grand Physicien. Les uns „varient sur son nom, & les autres sur le „Païs où il a pris naissance; parmi toutes „ces incertitudes, je serois tenté de croire „qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté „ce nom, & que Possidonius qui lui attribue „la découverte du Systême des Atomes, s'égare prodigieusement.“

Sans

Moschi est, hominis Sidonii, qui ante Trojani Belli tempus vixit. Strab. Tom. II. Lib. XVI.

• Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 321.

Sans vouloir garantir la justesse de la Critique de Mr. Deslandes, il me suffit de vous la rapporter; vous en jugerez comme bon vous semblera. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que le Système Gassendiste avoit été mis dans un grand jour par Leucippe; il est vrai qu'il fut encore mieux développé dans la suite par Démocrite, Génie grand, vaste & sublime. Aristote, qui blâme assez volontiers tous les Philosophes qui l'avoient précédé, convient de l'étendue des connoissances de Démocrite; il avoue que ce Philosophe sembloit ⁸² avoir entrepris de posséder toutes les Sciences.

§. XVI.

D E M O C R I T E .

Démocrite fit plusieurs augmentations au Système de Leucippe; il le porta presque
jus-

⁸² Cum (Democrito) omnia fuisse curæ videntur.
Aristotel. de Gener. & Corrupt. Lib. I. Cap. II.

⁸³ Cum ramen omnia cum Cælo Terraque, Marique
Nil sint ad summam summam totius omnem.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. VI. Vers. 678. & 679.
Tom. II. p. 398.

Præterea cum Materies est multa parva,

jusqu'au point , où il fut adopté & soutenu par les Epicuriens. Ce Philosophe admit le mouvement des Atomes de toute éternité. Selon lui , chaque Atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin ; la Nature entière participe à cette divinité puisqu'elle n'est composée que des Atomes que le Hazard assembla & accrocha ensemble, lors de la formation de l'Univers. Je vous parlerai bien - tôt plus amplement de ce Système en faisant mention des opinions d'Epicure.

Démocrite soutint la pluralité des Mondes. Il seroit, disoit-il, aussi ridicule de croire qu'il n'y a qu'un Monde dans l'Infini, que de se figurer qu'il n'y a qu'un seul épi de bled dans une vaste Terre qui paroît en être couverte. Epicure & ses Disciples adoptèrent aussi ce sentiment ; ils prétendoient⁸³ que la Nature n'avoit rien produit qui fût unique dans son espèce. Pourquoi disoient-ils

*Cum locus est praesto, nec res, nec causa moratur
Ulla : geri debent nimirum , & confieri res.
Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare res Animantium non quæst omnis :
Vixque eadem , & natura manet, quæ semina rerum
Conjicere in loca quæque quæst simili ratione.
Atque hæc sunt conjecta ; necesse est conficere*

ils, n'auroit - elle donc fait qu'un Monde, elle qui aime si fort à se varier de tant de diverses manières?

Voilà, *Monfieur*, la pluralité des Mondes de Descartes, de Huygens, & de Fontenelle; deux mille ans avant eux on avoit soutenu qu'il y avoit une infinité de Soleils, de Lunes, de Planetes, de Terres.

Je pense que vous vous appercevez, que plus nous allons ^{en} avant, & plus je tiens la parole que je vous ai donnée, de vous montrer que toutes ces Hypothèses rhabillées à la *Moderne*, & dont on fait aujourd'hui tant de cas, parce qu'on les croit nouvelles, sont très-anciennes, & ne doivent point leur origine aux Philosophes de ces derniers tems.

Revenons à Démocrite. Il falloit que ce fût un grand Physicien, & qu'il connût par-
fai-

Esse alios alius Terrarum in partibus Orbes,
Et varias hominum Gentes, & Sæcla Ferarum
Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una,
Unica, quæ gignatur, & unica solaque creasca.

Quapropter Cælum, simili ratione faciendum est.
Terramque, & Solem, Lunam, Martem, cætera, quæ
sunt,

Non esse unica, sed numero magis innumerabili.

Idem, Lib. II. p. 202. & seq. Vers. 1065. & seqq.

faitemment les vertus les plus cachées des choses, puisqu'on dit qu'il trouva le secret de prolonger sa vie pendant trois jours, pour faire plaisir à sa Sœur. Cette bonne Fille s'attristoit, de ce que la mort de son Frère la priveroit d'assister aux Fêtes de Cérès: le galant Philosophe, pour consoler cette affligée, se fit apporter tous les jours des pains chauds, & en flairant l'odeur de ces pains, il prolongea sa vie jusqu'à ce que les Fêtes eussent été célébrées. Diogène-Laërce⁸⁴ rapporte ces particularités, auxquelles je pense que vous n'ajouterez guère plus de foi que moi. Si l'on peut prolonger la vie à un Vieillard pendant trois jours avec l'odeur du pain chaud, voilà un cordial plus excellent que les Gouttes d'Angleterre: *Credat Jussus Apella, non ego.* Athénée⁸⁵ raconte cette

⁸⁴ *Merentem Sororem, quod, illo in celebritate Cereris morituro, ipsa Deum vota exolvere nequiret, bono animo esse iussit, panesque calidos sibi quotidie asserri; eos igitur naribus cum admovisset, vivum se, donec ea celebritas transiret, servavit. Ubi vero dies illi transierunt, (tres autem erant) quietissime ac minime dolore conclusit vitam. Laert. Lib. IX. Sægm. 43.*

⁸⁵ *Athen. Lib. II. Cap. 7.*

cette histoire un peu différemment. Il dit que Démocrite ayant résolu de se laisser mourir, pour se délivrer des incommodités de la vieillesse, dont-il étoit ennuyé, recula sa mort de trois jours, pour faire plaisir à ses Sœurs qui souhaitoient d'assister aux Fêtes de Cérès. Il se servit pour cela d'un pot de Miel, dont l'odeur lui conserva la vie pendant quelques jours; après la célébration des Fêtes, il fit ôter son pot de Miel & mourut.

Ce second Conte n'est guère plus vraisemblable que le premier. Ce qui me détermine à rejeter entièrement ces *flairemens* de pain chaud & de pot de Miel, c'est que Lucretius qui parle de la mort de Démocrite, & qui dit que ce Philosophe se la donna lui-même, ne fait aucune mention de cette histoire. „Démocrite, écrit il ⁸⁶, écoutant „les avis que lui donna la vieillesse, & s'apercevant que son esprit baïssoit, alla au de-
vant

⁸⁶ Denique Democritum postquam matura verustas
Admonuit, memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obviis obrulit ipse.
Ipse Epicurus obit decurso lumine vite,
Qui genus humanum ingenio superavit, & omneis
Prestrinxit, Stellas exortus uti æthereus Sol.

„vant de la mort & subit volontiers l'Arrêt
 „du Sort. Epicure, qui a paru parmi les
 „Sages comme le Soleil parmi les Etoiles,
 „a de même été sujet aux loix du trépas.“
 Après ces éloges Lucrèce conclut qu'il est ri-
 dicule que des hommes ordinaires se plai-
 gnent de la fortune qui borne trop leurs jours.
 Ce Sage Poète raisonne sensément. Si
 parmi les mortels quelques-uns devoient
 avoir droit de prétendre à l'immortalité, ce
 seroit ceux dont les connoissances & les talens
 sont utiles au bonheur de la Société. New-
 ton, Locke, Descartes ont causé par leur
 mort plus de perte à l'Europe, que la nais-
 sance de trente Princes, de cent Cardinaux,
 & de dix mille Nobles, ne lui ont fait de
 bien. Un homme, comme Locke, est un
 de ces Phénomènes heureux, que la Nature
 ne montre qu'une fois pendant la durée
 d'un Monde.

Avant-

*Tu vero dubitabis, & indignabere obire,
 Mortua cui vita est prope jam vivo, atque videnti;
 Qui somno parrem majorem conteris ævi?*

*Lucr. de Rer. Nat. Lib. III. p. 332. Vers. 152. &
 seqq.*

Avant que de quitter entièrement Démocrite, je crois, devoir le justifier contre Plin, qui lui impute des opinions qu'il ne soutint jamais, selon toutes les apparences. Cet Historien ⁸⁷ se moque avec raison de certaines absurdités qui étoient insérées dans un Livre, qui traitoit de la nature & des qualités du Caméléon, & qu'on attribuoit à Démocrite; mais il auroit dû s'appercevoir qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en fût l'Auteur ⁸⁸. Aulugelle l'a très-bien justifié, & il y a d'autant plus lieu de douter que Démocrite ait composé un Ouvrage rempli de fables & de prodiges, que Lucien, ce redoutable Critique, cet ennemi mortel de presque tous les Philosophes; n'hésite pas à placer Démocrite au rang des Savans, qui ne sau-

⁸⁷ Jungemus illis . . . Chamæleonem peculiari Volumine dignum existimatum Democrito, ac per singula membra defectum, non sine magna voluptate nostra cognitis, proditiisque mendaciis Græcæ vanitatis. *Plin. Lib. X. Cap. 49.*

⁸⁸ Librum esse Democriti nobilissimi Philosophorum de natura Chamæleontis, eumque se legisse Plinius secundus in naturalis historię vigesimo octavo refert, multaque vana atque intoleranda auribus denique quasi a Democrito tradidit . . . His portentis atque prestigiis a Plinio secundo scriptis non dignum fuisse

sauroient se laisser séduire par des Contes ;
& qui ont ⁸⁹ une ame de diamant qui ne craint
point l'attaque des prodiges.

§. XVII.

E P I C U R E.

ET

L U C R E C E.

Epicure perfectionna entièrement le Sy-
stème des Atomes , & le porta au point où
Gassendi l'a renouvelé de nos jours. Il éta-
blit, comme Démocrite, deux principes, le
Vuide ⁹⁰ & les Atomes. Il suppose que les
Atomes sont indivisibles, non pas à cause
de leur petitesse, quelque imperceptible qu'elle
soit, mais à cause de leur dureté & de leur
na-

cognomen Democriti puto. Aulug. noct. artic. diss. X.
cap. XII.

⁸⁹ Ἀδαμαντίνην πρὸς ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τῇ
γνώμῃ ἔχοντες ὥς ἀπισῆσαι. Qui adversus hæc & si-
milia mentem haberet adamantinam, ut non crederet,
&c. Lactan. Tom. I. in Pseud. pag. 873.

⁹⁰ Omnis ut est igitur per se natura, duobus
Consistit rebus; nam corpora sunt, & inane,
Hæc in quo sita sunt, & quæ diversa moventur.

Lacret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 42. Vers. 419. & seqq.

nature ⁹¹, qui n'admet point de vuide ⁹², & qui par conséquent ne peut être sujette à la division, les corps n'étant assujettis à la séparation & à la destruction que par le vuide. Gassendi a soutenu de la même manière l'indivisibilité de la Matière à l'infini. „L'Atome, dit-il ⁹³, ne „doit pas être regardé comme le point des „Mathématiciens, & les *Indivisibles* des Géo- „mètres, qui n'ont ni longueur, ni largeur ; „il a au contraire des parties, qui ont leur „longueur, leur largeur, & qui ne peuvent „être desunies.“

La seule chose que Gassendi ait changée au Système d'Epicure, c'est la manière dont l'Univers à été construit. Le Philosophe Grec croyoit que rien ⁹⁴ ne se peut faire de rien, même par le pouvoir divin ; il admettoit donc l'existence des Atomes de toute éternité, & pensoit qu'en s'accrochant & s'unissant les uns

⁹¹ Sunt igitur solida primordia simplicitate. *Idem* ibid.

Nec ratione queunt aliâ servata per ævum,
Ex infinito jam tempore res reputare.

Idem, ibid.

⁹² Dicitur Atomus, non quod minima, sit, sed quod non possit dividi, cum sit patiendi incapax, & inanis expertus. *Plin. Liv. VIII. p. 3.*

uns avec les autres , dans cet espace vuide & immense, où ils avoient erré en liberté, ils avoient formé le Monde.

Cette supposition révolte. Il est absurde de se figurer que l'ordre & l'arrangement le plus parfait soient les suites d'un Hazard aveugle, & que ce même Hazard régle & régit, sans le savoir, avec toute la justesse possible, & gouverne avec une régularité parfaite ce qu'il a formé sans dessein. Une simple Pendule demande pour être réglée une Intelligence raisonnable , & l'Univers n'aura pas besoin d'un conducteur & conservateur ; il faut être bien prévenu & bien aveuglé pour soutenir une pareille opinion.

Gassendi, en admettant l'existence du Vuide & des Atomes d'Epicure, a reconnu, ainsi que la Raison & la Révélation l'exigeoient, un premier Créateur de tous les Etres, une Intel-

⁂ Hoc est nulla Atomus quæ non partes habeat, licet indissociabiles, quæ non item longitudinem cum latitudine & latitudinem cum profunditate. *Gassend. Tom. I. pag. 31. in Oper.*

⁂ Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam
Lucret. Lib. I. p. 26. vers. 150.

telligence éternelle, spirituelle, & souverainement puissante. Voilà, *Monsieur*, la seule correction que les Modernes ont apportée à l'Hypothèse d'Epicure.

Faites attention, je vous prie, que ce Vuide immense, dans lequel la Terre, le Soleil, les Planètes, la Lune, les Etoiles se trouvent; ce Vuide, dis-je, dans lequel l'Hypothèse Newtonienne ⁹⁵ fait promener tranquillement tout les Astres, a été connu & soutenu des Anciens par les mêmes raisons que les Modernes employent aujourd'hui. Lucrèce après Epicure dit que s'il n'y a point de Vuide dans l'Univers, le mouvement est impossible: Gassendi a prétendu la même chose; & Newton ⁹⁶ a cru que la Nature seroit languissante, & que tous les corps deviendroient immobiles.

Je le répète encore, *Monsieur*, ai-je eu tort de vous dire que tous les Systèmes Modernes sur les Principes généraux de la Physique, sur la construction de l'Univers, & sur bien des opinions particulières, soit Physiques, soit Métaphysiques, sont des anciennes

⁹⁵ Omnino necesse est, ut spatia caelestia omni materiâ sint vacua. *Newton. Optic.* p. 313.

nes Hypothèses *rhabillées à la Mode*, ou plutôt des *imaginations Grecques vêtues à la Françoisé, à l'Angloise, & à la Hollandoise*? Vous avez vu les modèles de Mallebranche, de Descartes, de Gassendi, de Spinoza, de Newton. Je conviens que tous ces Philosophes ont ajouté plusieurs choses considérables aux Hypothèses, dont ils se sont servis; mais enfin, ils ont toujours bari sur un fond qui ne leur appartenait pas. Ce Vuide, si nécessaire au Système Newtonien, appartient à Démocrite & à Epicure. Cette Etendue, ce Plein continuel, Descartes le doit aux Péripatéticiens: sa Matière subtile est si ressemblante à l'éthérée d'Aristote, qu'elle n'en diffère que pour le nom; l'une & l'autre remplissent également par leur fluidité & leur légèreté tous les espaces, qui pourroient se trouver vuides. L'indéfinité de la Matière appartient à Chrysippe: il avoit inventé ce mot, qui dans le fond ne signifie rien, pour diminuer les embarras qui se trouvent à admettre la Matière infinie; c'est encore un vol fait par Descartes à l'Antiquité.

Je

¶ Ordo Naturæ languesceret. *Idem, ibid.*

Je retourne, *Monsieur*, à Epicure. Il fit au Système de Démocrite un changement assez considérable. Ce dernier ne croyoit aucune qualité attachée aux Atomes, que la pesanteur & l'indivisibilité; mais comme la pesanteur ne devoit faire decrire aux Atomes que des lignes droites, & qu'il étoit impossible que par ce mouvement perpendiculaire, comme le remarque Lucrèce ⁹⁷, les Atomes pussent s'accrocher avec d'autres, Epicure leur attribua un mouvement d'inflexion, appelé *Clinamen*. „Ainsi les atomes⁹⁸, „se faisant passage pour aller droit vers la „partie inférieure, où leur propre poids les „emporte, s'éloignent peu à peu de leur „route, sans consulter ni le lieu, ni le tems. „Ce changement imperceptible fait leur dé- „clinaison, sans laquelle, ainsi que les gou-
res

97 Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citius rectum per inane feruntur,
Incidere è supero levioribus: atque ita plagas
Gignere; que possint genitales reddere motus;
Avius à vera longè ratione recedit.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 126. Vers. 225. & seqq.

98 Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur,

„res de pluie, ils se précipiteroient droit
 „dans le Vuide; & alors il n'y auroit plus
 „entre eux ni de rencontre, ni de corps; il
 „ne se feroit aucune production ni aucun af-
 „semblage.“ Ce *Cliuamen* des Atomes n'a
 rien de plus extraordinaire que les Vertus
 occultes d'Aristote, que les Tourbillons de
 Descartes, & que l'Attraction de Newton.
 Epicure a pu, également comme ces Philo-
 sophes, avoir recours à une Hypothèse pour
 éclaircir ce qu'il trouvoit d'obscur dans le
 Méchanisme de l'Univers, & l'on ne peut
 lui refuser la gloire d'avoir expliqué en grand
 Maître plusieurs secrets de la Nature. Il a
 connu une partie de ces fameuses opinions
 sur la lumière, qui dans ces derniers tems
 ont fait tant d'honneur à Newton. Ce Phi-
 losophe Anglois soutint ⁹⁹, que la lumière
 est

*Ponderibus propriis incerto tempore firmè.
 Incertisque locis spatio se pellere paulum,
 Terrum quod momen mutatum dicere possis.
 Quod nisi declinare solerent omnia deorsum,
 Imbris uni guttæ, caderent per inane profundum;
 Nec foret offensus natus, nec plaga creata
 Principiis; ita nil unquam Natura creasset.*

Idem, ibid. Vers. 217. & seqq.

99 Rejicientur simul Hypotheses, eæ, quibus lumen

est transmise du Soleil à la Terre; & que des corpuscules qui se détachent des Corps lumineux, & qui traversent des espaces d'une étendue surprenante, apportent en peu de momens les impressions de la clarté. Lucrèce nous apprend que c'étoit-là l'opinion d'Epicure. „Il est certain, *dit-il*¹⁰⁰, qu'il y a „des choses qui doivent leur vitesse à la légèreté de leur nature, comme la lumière & „la chaleur du Soleil qui sont composées d'atomes très-subtils: ils traversent aisément „tout l'intervalle de l'air; en sorte que dans „un instant une lumière est perpétuée par une „autre lumière, & que ses rayons sont toujours „poussés & pressés par de nouveaux rayons.“

Je ne pense pas qu'on puisse s'expliquer plus clairement, & c'est en vérité avoir bien envie

in pressu vel motu per istius medium propagato consistere fingitur corpuscula è corporibus lucentibus emissa. *Newton. Optic. pag. 314 & 315.*

¹⁰⁰ Principio persæpe leves res, atque minutis
Corporis factas, celeres licet esse videre.
In quo jam genere est Solis lux, & vapor ejus,
Propterea quia sunt è primis facta minutis:
Quæ quasi cudentur, perque æris intervallum
Non dubitant transire sequenti concita plaga.
Suppediatur enim confestim luminæ lumen,

envie d'attribuer toutes les connoissances aux Modernes, que de ne pas reconnoître, que la base sur laquelle Newton a établi les trois quarts de son Systême sur la lumière, avoit été posée par un autre Philosophe plus de deux mille ans avant lui ; il est vrai que l'Anglois a perfectionné infiniment ce qu'il a emprunté du Grec, & qu'il a épuré un lingot d'or mêlé de beaucoup d'alliage.

Epicure a encore expliqué parfaitement les qualités sensibles, comme les odeurs, les saveurs, &c. Tous les Philosophes raisonnables conviennent aujourd'hui que ces qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature ; Lucrèce soutient la même chose. „Ne pensez pas, *dit-il*¹, que les Principes „des choses qui n'ont point de couleur ayent d'au-

Et quasi protelo stimuletur folgore folgur.

Lucret. Lib. IV. p. 22. Vers. 183. & seqq.

¹ Sed ne forte putes solo spoliata colore,
Corpora prima manere : etiam secreta repositis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis :
Et sonitu sterila & succo jejuna feruntur :
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suam gignundis rebus odorem :

„d'autres qualités, comme le chaud, le froid,
 „le son, le suc & l'odeur. Comment pour-
 „roient ils donner aux êtres qu'ils composent
 „leur couleur & leur son, puisqu'étant soli-
 „des & simples, il n'émane rien d'eux, ils
 „sont de même sans goût, sans froid, sans
 „chaud, & n'ont aucune chose de cette na-
 „ture.“

Voilà, *Monsieur*, encore une prétendue
 découverte attribuée à la Philosophie Mo-
 derne. Quels éloges n'a-t-on pas donnés
 à Descartes, pour avoir soutenu & prouvé
 que toutes nos sensations ne sont causées que
 par l'impression des corpuscules, qui d'ail-
 leurs n'ont eux mêmes aucunes qualités que
 les trois dimensions nécessaires à tous les
 corps

Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt :
 Nec simili ratione saporem denique quemquam ;
 Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem
 Cætera &c.

*Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 180. Vers 841. &
 seqq.*

• Hinc, ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum.
 Illis quis suave est, lævissima corpora debent
 Contrestabiliter caulas intrare palati :
 At contra, quibus est eadem res intus acerba :
 Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces :

corps. Lucrèce avoit avancé la même opinion après son Maître Epicure, il y a plus de dix-sept cens ans : & il attribuoit à l'impression de ces corpuscules non-seulement la cause des odeurs, mais encore du goût ²; c'est la différente manière dont-ils frappent les Sens qui fait que l'un trouve amer ce que l'autre assure être doux. Les propriétés de l'Aimant ont été expliquées par ce même Philosophe comme par les plus habiles Modernes ; il dit ³ que la matière magnétique qui sort de l'Aimant chasse d'entre le Fer & l'Aimant l'air qui s'y trouve, qui revient ensuite sur le Fer & l'Aimant, & les force à se réunir.

Après

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæque.

Idem, Lib. IV. p. 94. Vers. 659. & seqq.

Principio, fluere à Lapide hoc permulta necesse est

Semina, sive æstus, qui discutit aëra plagis:

Inter qui Lapidem, Ferrumque est cumque locatus.

Aër, à tergo quasi provehat, atque propellat ;

Trudit, & impellit, quasi navim velaque Ventus.

Idem, Lib. VI. p. 428. Vers. 1000, & seqq.

Après avoir donné à Epicure & à Lucrèce les éloges qu'ils ont si justement mérités, il faut avouer qu'ils ont été l'un & l'autre de très-mauvais Astronomes, en prétendant ⁴ que le disque du Soleil n'étoit pas plus grand qu'il

⁴ Nec nimio Solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.

Idem, Lib. V. p. 230. Vers. 565, & 566.

⁵ Nam quibus è spatiis-cumque ignes lumina possunt
Adjicere & calidum membris adflare vaporem,
Nihil visus intervalla de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem' est contractior ignis,
Preinde calor quoniam Solis, lumenque profusum
Perveniant nostros ad sensus, & loca fulgent;
Forma quoque hinc Solis debet illinque videri,
Nihil adeo ut possis plus, aut minus addere vere,
Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactet de corpore lucem:
Quidquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam nostris oculis-quam cernimus esse videtur;
Nam prius omnia quæ longe semota tuemur
Aëra per multum specie confusa videntur,
Quam minimum filum. Quapropter Luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem-certainque figuram
Præbet ut est oris extremis cumque notata,
Quanta hæc quæque fuit, tanta hinc videatur in alto.
Postremo quoscumque vides hinc ætheris ignis,
(Quandoquidem, quoscumque in terris cernimus ignis,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur

DE L'ESPRIT HUMAIN. III

qu'il nous le paroîssoit. De quelque espace,
*dit Lacrèce*⁶, que les feux dardent leur lu-
 mière, & qu'ils communiquent leur chaleur,
 ils ne perdent rien de leur flâme dans l'inter-
 valle qui se rencontre, & leur brillant ne pa-
 roit

Alterutram in partem filum, quo longius ablit)
 Scire licet perquam pauxillo posse minores
 Esse; vel exigua majores parte, brevisque.
 Illud item non est mirandum, qua ratione
 Tenuis ille queat tantum Sol mittere lumen,
 Quod Maria ac Terras omnes, Cœlumque rigando
 Compleat, & calido perfundat cuncta vapore.
 Nam licet hinc Mundi patefactum totius unum
 Largissimum fontem scatere, atque erumpere flumen
 Ex omni Mundo, quò sic elementa vaporis
 Undique conveniant, & sic coniectus eorum
 Confluat, ex uno capite hic ut profluat ardor,
 Nonne vides etiam quam late parvus aquai
 Præta riger fons interdum, campisque redundet?
 Est etiam quoque, uti non magno Solis ab igne
 Aëra percipiat calidis fervoribus ardor;
 Opportunus ita est si forte, & idoneus aër,
 Ut queat accendi parvis ardoribus ictus.
 Quod genus interdum segetes, stipulamque videmus
 Accipere ex una scintilla incendia passim.
 Fortitan & rosea Sol alte lampade lucens
 Possidet multum cœcis fervoribus ignem
 Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
 Effiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.
Idem, ub. sup. Vers. 567. & seqq.

roit pas avec moins d'éclat à la vûe. Ainsi il faut que la circonférence du Soleil ne soit ni plus grande, ni plus petite que nous la voyons. La Lune aussi, soit qu'elle éclaire par sa propre lumière, ou par une qui lui est étrangère, ne doit être que de la grandeur qu'elle nous paroît. Ces raisonnemens sont pitoyables. Où est ce que Lucrèce avoit trouvé qu'un feu allumé sur une Montagne semble de dix lieues aussi grand, que lorsqu'il n'est vu que de deux ou trois cens pas? Les autres raisons des Epicuriens ne valent pas mieux que celle-là; vous les pouvez voir au bas de la page. Je ne dis rien du doute sur la nature de la lumière de la Lune; il est si ridicule qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Avant que de finir ma Lettre, je me crois obligé de prendre la défense de Lucrèce contre l'Auteur de l'Histoire Critique de la Philosophie. „Le Poëme de Lucrèce, dit-il ⁶, „est écrit d'une manière ferrée, quelquefois „délicate, rarement agréable. Pour moi, je „trouve

⁶ Histoire Critique de la Philos. Tom. III. p. 25.

⁷ Lucretii Poëma, ut scribis, ita sunt multis luminibus tincta, multas tamen etiam artis. Cicer. Epist. Q. Tull. Frat.

„trouve que l'art s'y fait trop sentir; ce qui
„répand sur tout l'Ouvrage je ne sai quoi de
„sombre & d'obscur. Je trouve encore que
„les matières n'y sont point assez bien nouées
„les unes avec les autres, & que les pre-
„mières preuves ne préparent point à celles
„qui doivent les suivre.“

Je suis fâché, que Mr. Deslandes, ait porté
un jugement si peu équitable sur un des plus
beaux & des plus parfaits Morceaux que
l'Antiquité nous ait transmis. Peut-on trou-
ver le Poëme de Lucrèce *rarement agréable*;
il semble être dicté par les Graces? Je con-
viens qu'il y a beaucoup d'art; mais il ne
s'y fait sentir que pour en relever les beau-
tés, au moins est-ce-là le jugement qu'en
a porté Cicéron⁷. Ovide⁸ croyoit que les
Vers de Lucrèce ne pouvoient périr que par
la destruction de l'Univers; Scaliger &
Casaubon ont égalé la diction de ce Poëte
à celle de César & de Cicéron. Il est vrai
que Quintilien⁹, en comparant assez mal à
propos Lucrèce à Macer, dit qu'il est élé-
gant

⁷ Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exilio Terras cum dabit una dies.

Ovid. Amor. Lib. I. Eleg. XV.

⁸ Nam Macer & Lucretius legendi, sed non ut phrasim,

T O M. III.

H.

gant, quoique difficile ; mais que les matières abstraites qu'il a traitées font une excuse assez légitime. Je ne comprends donc point quelle est cette différence que Mr. Deslandes met entre *délicat* & *agréable*. Si, par cette dernière épithète, il entend que Lucrèce auroit du remplir son Livre d'Episodes galants, & faire de son Poëme Philosophique un Livre digne de servir de modèle aux Combervilles & aux Calprenèdes, bien des gens remercieront Lucrèce de s'être contenté d'être délicat, sans être agréable.

§. XVIII.

S E N E Q U E.

Lucrèce n'a pas été le seul Philosophe, qui ait illustré l'ancienne Italie ; Sénèque, Précepteur de Néron, lui fit encore plus d'honneur à mon avis. Ce Philosophe naquit à Cordoue sous l'Empire d'Auguste ; il fut
améné

id est, corpus eloquentiæ faciant. Elegantes in suis quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. Quintil. de Instit. Orat. Lib. X. Cap. 1.

²⁰ (Philosophi) intelligunt Custodem Rectoremque universi, Animum ac Spiritum, mundani hujus Operis Dominum & Artificem. Senec. Natural.

amené très-jeune à Rome, & mourut l'an 65 après la Naissance de Jésus-Christ. Il admettoit ¹⁰ une Intelligence, qui avoit donné l'arrangement à l'Univers, & qui en conservoit l'ordre & l'harmonie; il reconnoissoit sagement que le Hazard ne pouvoit rien produire de réglé, encore moins conserver ce qu'il avoit produit.

Sénèque avoit un génie grand, vaste, profond: il écrivoit d'une manière serrée, exacte, il ne se permettoit aucun écart: il égayoit les matières qu'il traitoit par plusieurs Faits d'Histoire qu'il y mêloit; ses Lettres & ses Traités en contiennent un grand nombre. Sa Morale étoit sévère; par-tout il fait la guerre au Vice, moins touché de faire aimer la Vertu que de rendre le Crime odieux. Ses sentimens nobles & remplis de probité lui ont acquis l'estime de tous les honnêtes gens; mais quelques-uns de ses admirateurs outrés se sont laissés emporter à leur

Quæst. Lib. II. Cap. 45. Dans un autre endroit ce Philosophe, en parlant de l'inutilité des Dieux d'Epicure, & soutenant la nécessité d'admettre une Providence, s'explique en ces termes: Non exaudiens vota, nec nostri curiosus, atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Idem*, de Benef. Lib. IV.

à leur passion. Ils ont prétendu qu'il avoit eu un commerce de Lettres avec Saint Paul : un Impositeur avoit supposé quelques Epîtres de ce Philosophe & de cet Apôtre : ils ont cru qu'ils ne devoient point rejeter cet Ouvrage. En vérité cela est pitoyable. Cependant quelques Ecrivains ont voulu encore en soutenir l'autenticité dans ces derniers Siècles.

La Mothe-le-Vayer a parfaitement réfuté cette opinion. „L'autorité, *dis - il*¹¹, du „Pape Linus, de St. Jérôme, suivie par Sixtus Senensis & assez d'autres, qui ont cru „ces Lettres véritables, est sans doute de très „grande considération. Et néanmoins tous „les hommes de savoir du dernier Siècle les „ont regardées comme apocryphes, ou supposées, & le Jugement de l'Eglise Universelle semble avoir suffisamment réglé & communiqué déterminé ce que nous devons penser, „quand elle a défendu de mettre ces Epîtres „de St. Paul, dont nous parlons, au rang „des autres qui sont Canoniques. Pour le „regard du témoignage de Linus, on le réfute

¹¹ La-Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. I. p. 660. Edit. in Folio.

„fute, parce qu'encore qu'il soit vrai que ce
 „Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des
 „Actes de St. Pierre, si est-ce' que celui qu'on
 „voit & dont-on se sert aujourd'hui est appa-
 „remment faux au jugement de Bellarmin &
 „de Baronius, lequel y remarque même des
 „raches de l'Hérésie des Manichéens. Quant
 „à St. Jérôme, qui a pu faire faillir St.
 „Augustin & les autres, je n'oserois pas dire,
 „comme Erasme, que ce bon Père n'igno-
 „rant pas la supposition des Lettres de St.
 „Paul à Sénèque, s'est voulu prévaloir de
 „la crédulité des hommes simples, pour leur
 „faire lire plus volentiers les Oeuvres de Sé-
 „nèque, quand ils demeureroient persuadés
 „qu'il étoit Chrétien . . . car il n'est
 „pas possible de défendre les fautes & les im-
 „pertinences dont ces Lettres sont convaincues
 „par le Cardinal Baronius, ni de répondre
 „à tout ce que Louis Vives, Gesner, Bellar-
 „min, Faber, Bossuet, Lipsius, Erasme &
 „une infinité d'autres ont écrit contr'elles.
 „Et certes quand je lis dans Tacite les persé-
 „cutions qui se firent sous Néron, j'ai bien
 „de la peine à m'imaginer comment Sénèque
 „eût pu être dans un commerce si familier
 „de Lettres avec St. Paul, sans qu'il en fût
 „venu quelque chose à la connoissance de la

„Cour, & particulièrement du Prince . . .
 „ Je ne sai d'ailleurs si ce n'est pas
 „ faire tort à St. Paul, ce Vase sacré d'élection,
 „ de penser qu'il ait versé inutilement ses li-
 „ queurs dans une ame telle que celle de Sé-
 „ néque.„

Après des raisons aussi évidentes, n'est-il pas surprenant que l'Auteur de la Vie de St. Paul imprimée depuis deux ou trois ans, ait voulu faire revivre l'opinion de l'authenticité de ces Lettres. Il est encore plus extraordinaire que les sages Ecrivains du Journal des Savans ayent fait mention de ce sentiment comme étant soutenable & n'ayant rien qui répugne. Si les Lettres que nous avons de de St. Paul à Sénèque, & de Sénèque à St. Paul sont originales, il faut convenir que les autres Ouvrages qui nous restent de ce Philosophe sont tous supposés; car il ny a rien qui soit plus différent & plus dissemblable que ces prétendues Lettres & les autres Ecrits.

Après

» On peut voir ces reproches dans l'article de Dion Cassé, dans les Lettres de cet ouvrage sur les Historiens grecs. On en trouvera aussi quelques uns que lui fait Tacite, qui sont très-graves, & contre lesquels il est impossible de justifier Seneque entièrement.

» Sed uterque mensuram implevimus, & cu quan-

Après avoir rejeté toutes les fable qu'on a inventées pour honorer la Mémoire de Sénèque, je le défendrai contre la calomnie des Auteurs anciens & modernes, qui l'ont accusé de plusieurs crimes imaginaires ¹². Dion Cassius & son Abbréviateur Xiphilin ont été les sources où tous les ennemis de ce Philosophe ont puisé les reproches qu'ils lui ont faits.

Quant aux richesses de ce Philosophe, on ne sauroit nier qu'il n'en ait possédé de très-considérables, puisqu'il nous l'apprend lui-même dans le Discours que Tacite lui fait prononcer en prenant congé de Néron, & en lui remettant ce qu'il tenoit de sa libéralité. Il n'hésite pas à dire qu'il a reçu de son Prince ¹³ autant qu'un Particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit donner. Mais on peut être riche & très-honnête homme, surtout lorsqu'on fait un aussi bon usage de ses richesses que Sénèque. Juvénal ¹⁴ nous ap-

rum Princeps amico tribuere posset, & ego quantum
amicus à Principe accipere. Tacit. Annal. Lib. IV.

¹⁴ Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis

A Seneca
Juvénal. Sat. V.

apprend qu'il les employoit à soulager ses amis dans le besoin, & à aider ceux qui se trouvoient dans l'indigence. Peut-on se figurer qu'un Poëte Satirique, tel que Juvénal, qui n'épargne personne, pas même la Mémoire des Souvèrains, ait loué sans raison, la libéralité de Sénèque, mort peu d'années avant qu'il composât ses Satires?

S'il y a eu des personnes qui ont calomnié ce Philosophe, c'est une suite du malheur attaché à la condition des Ministres & des Favoris des Princes: la jalousie & la haine s'unissent pour tâcher de ternir l'éclat de leurs plus belles actions. Que n'a-t-on pas écrit contre les Cardinaux Richelieu & Mazarin? Qu'est-ce qu'on n'a pas inventé pour flétrir la gloire des Colberts & des Louvois?

C'est avoir assez fait l'apologie de Sénèque, je viens à ses Ouvrages Physiques. Nous avons de lui VII. Livres qu'il a composés sous le titre de *Questions Naturelles*, qui sont remplis de choses très-curieuses. Comme dans sa vieillesse il s'étoit entièrement adonné à la
Phy-

Occulto animi itinere subit terras & palam venit,
secreto revertitur, colaturque in transitu Mare. Senec.
Quest. Natural. Lib. III. Cap. V.

In terra quoque sunt alia itinera; per quæ Aquæ,

Physique, si la cruauté de Néron ne l'eût point obligé à se faire ouvrir les veines dans un Bain d'eau tiède, il eût sans doute publié encore d'autres Ouvrages, que nous serions fort heureux d'avoir; car ce Philosophe a fait des découvertes très utiles sur les Tremblemens de terre, sur les Eaux, sur les Méteores, &c.

Quelques Modernes se sont servis très-utilement des idées de cet Ancien, & ont voulu, selon la bonne & louable coutume, les faire passer pour neuves. Je me contenterai d'en citer deux exemples, le premier sur l'origine des Fontaines, le second sur la circulation du Sang. Vous verrez, *Monsieur*, encore deux choses dont on parle tant aujourd'hui, & de la connoissance desquelles on se félicite si fort, apperçues & même crues par un Ancien. „ Les Fontaines, *dit Sénèque* ¹⁵, „viennent de la Mer par des chemins cachés „& inconnus, & y retournent de même.“ Voyons à présent le second exemple. „De „même, *écrit ce Philosophe* ¹⁶, qu'il y a dans „la

& alia, per quæ Spiritus currit: adeoque illam ad similitudinem humanorum corporum Natura formavit, ut majores quoque nostri aquarum appellaverint venas. *Idem. Quest. Natur. Lib. III. Cap. XV.*

„la Terre des chemins pour que les eaux
 „s'écoulent continuellement, de même aussi
 „nos Veines sont les Canaux du Corps hu-
 „main.“ Dans un autre endroit ¹⁷ il dit,
 „que lorsque les esprits vitaux, qui sont dans
 „le Sang, circulent sans empêchement, le
 „corps n'est point sujet aux tremblemens.“
 Comment Sénèque auroit-il voulu que les
 esprits vitaux eussent circulé, si le Sang ne cir-
 culoit pas lui-même, s'il remplissoit tous les
 vaisseaux, & s'il bouchoit tous les passages?

§. XIX.

P L I N E.

Puisque j'ai osé vous avancer que la cir-
 culation du Sang n'étoit pas inconnue à quel-
 ques Anciens, j'ajouterai que l'opinion que
 nous avons sur le reflux n'étoit pas aussi
 ignorée d'eux. Plin autre Philosophe Latin
 pensoit à peu près comme nous là-dessus.
 Le Jésuite Regnault sera garant que je ne
 prête rien à Plin qu'il n'ait soutenu. Ecou-
 tons

¹⁷ *Quamdiu sine injuria perfluit Spiritus & ex more procedit, nullus est tremor corpori. Idem, ibid, Lib. VI. Cap. 18.*

tons ce Jésuite. „ Ce que la Mer, *dit-il* ¹⁸,
 „eut toujours de plus frappant, c'est le flux
 „& le reflux; & à vous entendre, Ariste,
 „c'est ici que la Physique triomphe. Quels
 „rapports n'a-t-elle point observés entre les
 „mouvemens de la Mer & ceux de la Lune?
 „Les mouvemens journaliers de la Lune sont
 „conformes à ceux de la Mer: la Lune re-
 „tarde chaque jour & la Marée aussi: on
 „diroit que celle-ci est sensible aux différen-
 „tes Phases de celle-là: chaque mois, & à
 „la nouvelle & à la pleine Lune, sur-tout
 „quelque tems après, la Marée croit plus
 „qu'à l'ordinaire: le flux diminue quand la
 „Lune approche de ses Quadratures; le flux
 „augmente quand la Lune revient vers les
 „Conjonctions ou les Oppositions. Quelque-
 „fois la Lune s'éloigne de la Terre & la Ma-
 „rée est plus basse: quelquefois la Lune
 „est plus proche de la Terre, & la Marée
 „est plus haute: mais les plus grandes Ma-
 „rées arrivent quelques jours après les Equi-
 „noxes, où le Soleil & la Lune semblent se
 „réunir

¹⁷ Origine ancienne de la Physique Nouvelle, Part. I.
 143. Edic. d'Amsterd.

n'ait été incrédule que sur l'existence de Dieu. Sa curiosité fut la cause de sa mort; voulant examiner de trop près les embrasements du Mont Vésuve, il fut étouffé par les exhalaisons, qui sortoient de ces Gouffres. Je suis,

M O N S I E U R,

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur, &c.*

LE T.

span Verno, &c. Plin. Harduinj. Tom. I. Lib. II.
Cap. 37. p. 117. cité par le P. Regnault, 2^e sup.



LETTRE HUITIEME.

MONSIEUR,

Avant que de vous parler des Philosophes modernes que je diviserai en deux classes différentes, la première contenant les Scholastiques, & la seconde les Savans de ces derniers Siècles, je dirai un mot de quelques Philosophes anciens, dont je n'ai pu faire mention dans mes Lettres précédentes, soit que l'occasion ne s'en soit pas présentée, soit que ces Auteurs ayant vécu après les autres, j'aye cru ne point devoir interrompre l'ordre que je me suis prescrit.

§. I.

PLUTARQUE.

Plutarque naquit à Chéronée dans la Béo-
tie : il fut le troisième Béotien qui démen-
tit l'idée que les autres Peuples avoient de
ses

* Que necessitas cogit multos esse Joves, si plures
sint Mundi, non singulis præesse Principem Universi
Deum, mente ac ratione præditum, qualis est qui a no-

les compatriotes; ils étoient si décriés pour l'esprit, que Béotien & stupide étoient des termes synonymes. Pindare natif de Thèbes, Epaminondas & Plutarque détruisirent un préjugé aussi faux, & firent voir évidemment qu'il n'est point de Pays, où l'Ame ne puisse s'élever & donner des marques qu'elle n'est point si dépendante des Elémens, qu'elle ne conserve le feu divin qu'elle tient de son origine.

Plutarque suivit la Philosophie Académique: il profita utilement de ses Préceptes; il se moquoit des Dieux du Paganisme, & avoit une idée très-claire de la nécessité d'un seul Dieu. *Puisqu'une Divinité suffit*, disoit-il ¹, *pourquoi veut-on en admettre plusieurs?* Les Ecrivains modernes ont rendu justice au mérite de Plutarque: l'Auteur de sa Vie s'explique en ces termes: ² "On ne sauroit „mieux parler de l'unité de Dieu, de son im- „mesité, de sa bonté, & de la pureté de son „essence. Il dit, que l'essence de Dieu n'est „que grandeur & majesté, que bonté, qu'a-
mour,

bis Dominus omnium ac Pater cognominatur? *Plut. de Oracul. defectu. pag. 421.*

¹ *Vie des Hommes Illustres de Plutarque Tome IX. Dacier Vie de Plutarque, pag. 37.*

„mour, que magnificence: que Dieu est par-
 „tout, que c'est un Etre heureux, immuable
 „& incorruptible: que son véritable nom
 „est *Celui qui est*.³ Il faut dire
 „de Dieu seul qu'il est, & il n'est point par
 „rapport au tems; mais par rapport à
 „l'éternité qui est immobile, non mesurée par
 „le tems, & qui n'est sujette à aucune décli-
 „naison, ni à aucun changement, & dans la-
 „quelle il n'y a rien qu'on puisse dire ni pre-
 „mier, ni dernier, ni nouveau. Dieu est un,
 „existant réellement, renfermant dans le seul
 „point présent toute l'éternité: & il n'y
 „a que lui seul qui soit véritablement, sans
 „qu'on puisse dire qu'il a été, ni qu'il sera;
 „& comme il est sans commencement, il est.
 „La véritable Théologie pourroit-elle se mieux
 „exprimer? „

Cette réflexion de l'Historien de Plutarque
 est très-juste; il faut convenir qu'on ne
 trouvera rien dans les premiers Peres de plus
 beau, de plus clair & de plus distinct sur
 l'unité de Dieu. Il est dommage que Plu-
 tarque n'ait pu connoître la spiritualité par-
 faite; mais il l'a cru un corps très-subtil,
 ainsi

ainsi que tous les autres Philosophes. Ce seroit d'ailleurs lui faire un reproche mal fondé, que de l'accuser d'être tombé dans le Polythéisme des autres Payens malgré ses beaux raisonnemens, parce que dans plusieurs endroits de ses Ouvrages il employe le terme de *Dieux* ; c'étoit un usage établi chez tous les Auteurs anciens : Cicéron , Platon, tous les Philosophes les plus unitaires s'en sont servis très-souvent ; & il auroit été impossible , qu'un homme qui pensoit aussi-bien que Plutarque, & qui reconnoissoit la nécessité de l'unité de Dieu , eût voulu en admettre un nombre infini contre sa conscience & contre ses lumières.

La maniere dont Plutarque a pensé sur l'immortalité de l'Ame est très-sensée: il a compris que la plus forte preuve contre l'anéantissement de l'Esprit découloit de l'existence de Dieu ; & qu'il étoit impossible que la Divinité toute bonne & toute-puissante, ayant formé les hommes pour faire le bien & fuir le mal, ne les punit pas lorsqu'ils desobéissoient à ses ordres. „Une seule & „même raison, *dit-il*, établit & prouve solidement ces deux vérités, qu'il y a une Providence qui régit le Monde, & que les Ames subsistent après la mort, Si 'on
 Tom. III. I „ruine

„ruïne un de ees principes, on ruïne nécessairement l'autre. L'Ame subsistant donc „après la mort, il est probable qu'elle reçoit alors les peines ou les récompenses „qu'elle a méritées; car, pendant qu'elle est „en vie, elle combat comme un véritable „Athlète, & après qu'elle a assez combattu, „elle reçoit alors ce qu'elle a mérité, mais „les récompenses ou les châtimens qu'elle „reçoit alors étant seule, c'est-à-dire dépouillée du corps, pour tout ce qu'elle a fait ici-bas, ne nous touchent point; nous qui „sommes en vie, car outre que nous ne les „connoissons pas, nous refusons souvent de „les connoître.“

Un Philosophe éclairé du flambeau du Christianisme, & guidé par la Révélation, ne pourroit pas raisonner plus sagement & plus conséquemment.

La Morale de Plutarque étoit aussi pure, que ses opinions sur l'Ame & sur la Divinité étoient raisonnables: il se déchaîne contre les Epicuriens avec autant de force qu'un Janséniste contre la Morale relâchée des Jésuites; Paschal n'est point un Sermonneur plus véhément que lui. „Ces Philosophes, „dit-il^s, n'ont aucun sentiment, ni aucune „idée des voluptés de l'Ame, ils disent même „qu'ils

„qu'ils n'en veulent point avoir ; au con-
 „traire rapportant toujours au Corps toute
 „la faculté contemplative de l'Ame , & la
 „tenant plongée dans les plaisirs de la chair,
 „comme avec des masses de plomb, ils ne dif-
 „férent en rien des Palefreniers ou des Ber-
 „gers , qui mettent devant leurs Bêtes du
 „foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la
 „propre pâture de ces Animaux, dont ils ont
 „besoin. N'est-il pas vrai qu'ils veulent de
 „même, que l'Ame s'engraisse comme un
 „Pourceau de ces voluptés du corps , tant de
 „celles qu'elle a déjà eues & dont le souve-
 „nir la chatouille encore, que de celles dont
 „elle espère de jouir , ne lui permettant ja-
 „mais de sentir, ni de rechercher aucune vo-
 „lupté qui vienne d'elle ? He que peut-on
 „imaginer de plus absurde, qu'y ayant deux
 „parties distinctes, dont l'homme est composé
 „(l'Ame & le Corps), & l'Ame ayant par sa
 „nature le premier degré d'honneur, cepen-
 „dant il y ait un bien propre & particulier
 „pour le Corps, selon sa nature , & qu'il
 „n'y en ait aucun pour l'Ame mais qu'elle
 „demeure-là, oisive, à contempler les affe-
 „ctions

1 B. ibid. pag. 1096.

„Etions & les passions du Corps, en y par-
„ticipant elle-même, & s'en jouissant en
„esclave, & qu'elle demeure-là dès sa naissan-
„ce, sans mouvement, sans aucun plaisir, sans
„aucun desir & sans aucune joye qui lui soit
„propre & particulière? Car il faut, de
„deux choses l'une, ou qu'ils fassent nette-
„ment & sans détour l'Homme tout de chair,
„comme font quelques-uns qui nient l'exi-
„stence de l'Ame, ou qu'en nous laissant ces
„deux natures distinctes, ils laissent à cha-
„cune un bien ou un mal, qui lui soit pro-
„pre ou étranger. Comme de nos cinq
„Sens de nature, chacun est destiné & appro-
„prié à un sujet sensible, quoiqu'il y ait en-
„tre eux une sympathie, qui fait qu'ils sentent
„les biens & les maux, les uns des autres, le
„principal instrument du sentiment de l'Ame
„c'est l'Entendement; or il n'y a rien de
„plus ridicule, que de ne laisser à cet Enten-
„dement aucun spectacle, aucun mouvement,
„aucune passion qui lui soit propre & na-
„turelle, & dont l'Ame puisse faire son uni-
„que plaisir.“

J'ai rapporté, *Monsieur*, ce passage sans
l'abréger, quoiqu'un peu long, parce qu'il
est capable de donner lui seul l'idée de la
beauté de la Morale de Plutarque, & de la
sagesse

sageſſe qui brille dans la plupart de ſes Ecrits Philoſophiques. Car ils ne ſont point tous égaux en mérite ; il en eſt même quelques uns que , pour ſa gloire, il auroit été à ſouhaiter qu'on eût ſupprimés. Son Traité ſur les Oracles eſt dans le cas : il recherche dans cet Ouvrage la cauſe de leur ceſſation, & il fait parler les plus grands Philoſophes de ſon tems ; mais ces Philoſophes ſont quelquefois , & même preſque toujours, de ſi mauvais raſonnemens, & débitent tant de fables abſurdes , qui n'ont ni fondement ni vraſemblance , qu'on ne reconnoit plus ce ſage Plutarque, qui au milieu des ténèbres du Paganisme trace des leçons de Morale dignes d'être pratiquées par les plus rigides Chrétiens. Ses Traités ſur la création de l'Âme & ſur le Démon de Socrate ne valent guère mieux, que celui ſur la ceſſation des Oracles.

Un autre défaut qu'on eſt en droit de reprocher à Plutarque, c'eſt que , malgré les belles choſes qu'il a dites de la Divinité, il a ſouvent porté ſi loin les Objections des Epicuriens, uſant du Privilège des Académiciens, qui pouſſoient également les deux ſentimens oppoſés, qu'il a prêté des armes aux Incrédules & aux Libertins, les Arguments des

Athées ayant souvent plus de poids dans sa bouche que dans celle des Athées mêmes. Pour n'affoiblir point ce qu'il dit sur l'injustice des Dieux, qui ont accablé les hommes de mille maux, je me servirai de la Traduction d'Amyot, qui conserve toute la force & l'énergie de l'Original. „Il n'y a pas un „homme sage, *dit-il*⁶, ni il n'y en eut ja- „mais sur la Terre, & au contraire innume- „rables millions d'hommes malheureux en „toute extrémité, en la Police & Domination „de Jupiter, duquel le gouvernement & l'ad- „ministration est très-bonne; & que pour- „roit-il être plus contre le Bon-Sens commun, „que de dire que Jupiter gouvernant souve- „rainement nous soyons souverainement mal- „heureux là où les hommes „vivent en toute extrémité misérablement & „méchamment, ne recevant plus le Vice „aucun accroissement, ni la Malheureté avan- „cement.“ Dans un autre endroit Plutarque fait encore plus sentir les mêmes difficultés. „Ils tiennent, *dit-il*⁷, que nous étant si mal- „heureux & si misérables, sommes gouver- „nés

⁶ Œuvres de Plutarque. Tome II. pag. 707. Edit. de Genève.

„nés par la Providence divine: or si les
 „Dieux se changeant nous vouloient offenser,
 „affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous
 „pourroient pas mettre en pire état que
 „nous sommes présentement, . . . &
 „ne pourroit la vie de l'homme être ne pire,
 „ne plus malheureuse qu'elle est; tellement
 „que si elle avoit langue & voix pour parler,
 „elle diroit ces paroles de Hercule, *plein suis*
 „*de maux, plus n'en pourrois avoir.*

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des défauts qu'on peut reprocher à Plutarque. Celui que je viens de condamner est assez considérable, & lui est fort familier, sur-tout lorsqu'il écrit contre les Stoïciens; en voici un autre qui régarde uniquement la personne, & qui me paroît très blâmable. Il usoit envers ses domestiques d'une rigueur étonnante; il les faisoit battre cruellement en sa présence, & croyoit excuser cette dureté en disant qu'il falloit que le vice fût châtié, & qu'il n'ordonnoit qu'on corrigeât ses Esclaves, que lorsque le premier feu de sa colère étoit passé. L'Historien moderne de sa Vie raconte à ce sujet

7 Œuvres de Plutarque, Tome II. pag. 237.

Sujet un fait assez particulier, qu'il a puisé dans Aulu-Gelle. „Plutarque, *dit-il*⁸, avoit „un Esclave d'un naturel pervers & opiniâtre, „qui avoit quelque teinture de Philosophie „& quelque connoissance des Philosophes : „un jour, pour quelque faute qu'il avoit „commise, Plutarque ordonna qu'on le dépouillât & qu'on lui donnât le fouet; pendant que cela s'exécutoit, ce malheureux „crioit de toute sa force qu'il ne méritoit „point ce châtiment, qu'il n'avoit rien „fait qui en fût digne. Comme on „continuoit toujours, il renonça aux „plaintes & aux cris, & commença à „faire à son Maître des réprimandes très „sérieuses: il lui reprocha qu'il n'étoit „nullement Philosophe, comme il s'en „piquoit: que c'étoit une chose honteuse que de se mettre en colère, qu'il „avoit souvent parlé contre cette passion: „qu'il avoit fait un beau Traité de la mansuétude; & que tout ce qu'il avoit écrit „dans ce Traité étoit démenti par ce qu'il „faisoit dans cette occasion, où il avoit la „cruauté

⁸ *Vies des Hommes Illustres de Plutarque Tome IX.*
Vie de Plutarque par Dacier. pag. 33.

„cruauté de le faire déchirer à coups de fouet
 „devant ses yeux. Comment, Coquin, ré-
 „pondit doucement Plutarque, est-ce qu'il re-
 „paroît que je suis en colere? Mon visage,
 „ma voix, ma couleur, mes paroles mon-
 „trent-elles que je suis transporté de cette
 „passion? Il me semble que ni ma bouche,
 „ni mes yeux ne marquent cet excès de fu-
 „reur : je ne crie point à tue tête : le feu
 „ne me monte point au visage : je n'écume
 „point : je ne dis aucune parole honteuse,
 „& dont je doive me repentir ; en un mot,
 „je ne suis pas dans ces mouvemens & dans
 „ces convulsions, qui accompagnent ordi-
 „nairement les transports que tu me repro-
 „ches, car voilà tous les signes de colere, si
 „tu ne les connois pas. En même tems se
 „tournant vers celui qui avoit charge de ce
 „châtiment, mon ami, lui dit-il, pendant
 „que nous disputons, lui & moi, continue
 „de faire ton office.“

Lorsque j'examine la conduite de Plutarque, je crois voir un vindicatif Jésuite, qui fait tourmenter quelque malheureux Janséniste, ou quelque infortuné Protestant pour la plus grande gloire de Dieu. Le fier & rusé Ignatien goûte un plaisir secret des maux que souffre son Adversaire : plus il affecte

d'être fâché de se voir forcé de lui nuire, plus il redouble ses persécutions; quelle est donc cette clémence & cette mansuétude qui produisent les mêmes effets que la haine la plus envenimée & la rage la plus forte? L'Auteur de la Vie de Plutarque n'a-t-il pas „raison de dire⁹ : Voilà un sang froid qui „fait bien tout ce que l'on pourroit attendre „de la fureur la plus marquée? Plutarque „croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun „mouvement de colère; mais je ne sai pas „si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son „humanité devoient souffrir d'assister lui-même à cette punition, & de la faire continuer avec ce doux acharnement qui n'est „peut-être pas moins blâmable qu'un excès „de colère.,

Epictète, le plus sage des Philosophes après Socrate, & qui vivoit dans le même tems que Plutarque, pensoit bien différemment de lui. *Il vaut mieux, dit-il¹⁰, dans son Manuel, le plus excellent Ouvrage moral que l'Antiquité nous ait laissé après les Offices de Cicéron, que ton Valet soit méchant, que si tu te rendois méprisable . . .*
„Peut-

⁹ Vie de Plutarque par Dacier, pag. 34.

Peut être, diras-tu, mon Valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible : oui mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble. On pourroit dire que la maxime d'Épictète est fort belle, mais qu'elle étoit un peu interressée : ce Philosophe, esclave d'un Maître dur & barbare, pouvoit-il se dispenser de soutenir tous les sentimens qui rendoient à la douceur ? On rapporte qu'un jour son Maître lui pressant fortement la jambe par malice, ce Philosophe lui dit avec beaucoup de tranquillité : Prenez garde vous me casserez la jambe : quelques momens après la chose arriva ; hé bien, dit froidement Épicète, ne vous l'avois-je pas dit ? Il faut avouer que voilà un exemple d'une constance & d'une fermeté surprenantes.

Après avoir condamné la trop grande rigueur de Plutarque, blâmons aussi, Monsieur, son foible & son penchant pour un grand nombre de cérémonies superstitieuses ; car quoiqu'il ait écrit un Traité contre la Superstition, jamais personne n'en fut peut-être accusé

accusé plus justement. Il étoit entêté des Signes & des Prodiges, asservi aux usages les plus insensés des Cérémonies Payennes, & il n'y avoit aucun Songe, quelque ridicule qu'il fût, qu'il ne crût devoir regarder comme un présage de l'avenir; il nous apprend ^{II} qu'il resta long-tems sans manger des œufs à cause de quelque songe qu'il avoit eu. S'il eût vécu dans ces derniers tems, il eût sans doute été grand partisan du Carême, puisqu'il condamnoit même l'usage des oeufs dans certaines saisons, comme contraire aux ordres de la Divinité. Je suis fâché qu'il ne nous ait point appris dans quel mois de l'année il avoit établi son Carême, peut-être étoit-ce au mois de Mars; en ce cas on auroit fait autrefois ce que l'on fait aujourd'hui dans bien des Païs, où les hommes deviennent demi Pythagoriciens pendant quarante jours, & ne mangent plus des Animaux terrestres.

Les mœurs de Plutarque furent chastes, tous les Auteurs qui ont parlé de lui en conviennent. Si nous l'en croyons sur sa parole, il poussa le mépris des femmes jusqu'à l'extrême;

^{II} Plutarque des Propos de Table, Liv. II. Quest. 3.

trême; il aimoit mieux lire trois ou quatre pages d'un bon Livre, que de coucher avec la plus belle personne. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'imitateurs parmi les Savans modernes: les Théologiens n'ont guère la réputation d'être chastes qu'à leur corps défendant & malgré eux: les Philosophes les plus illustres font quelques batards de tems en tems; Descartes eut une fille appelée *Francine*, & Leibnitz un garçon auquel il donna le nom de *Deniger*; je doute que ces deux Savans eussent adopté la maxime de Plutarque, & qu'ils eussent dit comme lui: ¹² „Qui est-ce qui trouveroit „plus de volupté à jouir de la plus belle „femme du monde, qu'à passer la nuit à lire ce „que Xénophon a écrit de Panthée, ou l'Histoire „de Timoclée écrite par Aristobule, ou celle „de Thèbes écrite par Théopompe?“ Je vous demande, *Monsieur*, si vous croyez qu'il ne fût pas aussi difficile de faire signer à tous les Savans cette maxime, qu'il l'est de faire accepter le Formulaire à tous les Ecclésiastiques de France. En voici une autre du même Auteur qui ne seroit guère plus goûtée

¹² *Histoire Crit. de la Philos. Tom. III. pag. 70.*

goûtée par des gens qui ont jeuné long-tems & qui ont grand appétit : „Qui est-ce qui „ayant faim ou soif prendroit plus de plaisir „à se trouver aux Festins des Phéaciens, qu'à „lire la Fable des erreurs d'Ulysse ?“ J'avoue, *Monsieur*, de bonne foi, que si après avoir voyagé ou chassé toute la matinée, on m'offroit l'Odyssée d'Homère, ou un bon morceau de pâté, je donnerois la préférence au mets le plus solide. On a bien dit que les Vers de Virgile servoient à chasser les Diables, & que St. Ignace s'en servoit très-utilement ; mais je ne pense pas que personne ait encore assuré que ceux d'Homère étoient des cordiaux fort succulens, & qu'ils pouvoient appaiser la faim d'un homme, & l'empêcher de mourir d'inanition.

Avant que de quitter entièrement Plutarque, je le justifierai contre un reproche mal fondé de M. Deslandes. „Un seul endroit, „dit-il ¹³, de Plutarque m'a paru convenir „à la nouvelle Physique, c'est celui où il assure que chaque Plante est renfermée dans „sa graine & dans sa semence. Ce qui étoit „ca-

¹³ *Histoire Critique de la Philosophie*. Tom. III. pag. 70.

„caché sous un petit volume, dit-il, acquiert
 „une grande étendue, & elle rend sensible
 „avec le tems ce que les yeux ne pouvoient
 „appercevoir dans l'origine“ Si Mr.
 Deslandes eût consulté avec attention tous les
 Ouvrages de ce Philosophe Grec, il ne l'eût
 pas comdamné avec autant de hauteur : il
 contient plusieurs Observations qui convien-
 nent parfaitement, non - seulement à la Py-
 sique Moderne ; mais même aux Systèmes
 les plus singuliers & les plus agréables des
 Philosophes de notre tems. Les habitans
 placés dans la Lune par Fontenelle n'étoient
 pas inconnus à Plutarque, il souhaitoit même
 que quelqu'un voulût bien lui en donner
 des nouvelles ¹⁴. Le Jésuite Regnault eût
 empêché Mr. Deslandes de tomber dans
 l'erreur où il a donné, s'il eût daigné consul-
 ter son Livre de l'Origine ancienne de la Phy-
 sique ; il y eût trouvé, dans un seul endroit,
 de quoi se convaincre aisément que Plutar-
 que avoit eu bien des connoissances, qui con-
 venoient à la Physique nouvelle. Mais il
 n'est pas surprenant que Mr. Deslandes n'ait
 pas

¹⁴ De his qui Lunam inhabitare dicuntur, pervellent
 aliquid audire. Plutar. Tom. II.

pas apperçu ailleurs ce qu'il s'est figuré n'avoir pas vu dans les propres Ouvrages de Plutarque; je rapporterai le passage du Jésuite, parce qu'il renferme en peu de mots tous les faits que je serois obligé d'aller puiser ailleurs avec plus de prolixité. Plutarque nous apprend que les Egyptiens disent que „la Lune est une Terre environ 70 „fois plus petite que la nôtre ¹⁵, & que „Thalès avant Pline, disoit que la Lune doit „la lumière au Soleil . . . il ajoute „ensuite . . . que la Lune a des Plaines, des Montagnes, des Creux, des Vallées, des endroits qui réfléchissent plus ou „moins de lumière, comme les Miroirs concaves, ou les Miroirs convexes; & que la „cime des Montagnes jette l'ombre tantôt „d'un côté, tantôt d'un autre. Il dit encore „que la Lune, dans sa révolution autour de „la

¹⁵ *Ægyptii, ni fallor, septuagies bis contineri in Terræ quantitate quantitatem Lunæ. Id. ibid pag. 932. cité par Regnault.*

¹⁶ *Primum (Lunæ) motum circuitiōnem, secundum volutionem vocant, Idem ibid. pag. 937. cité par le même.*

¹⁷ *Origine Ancienne de la Physique Nouvelle, par*

„la Terre, tourne sur elle-même ¹⁶, & que
„la révolution autour de la Terre empêche
„la chute de cet Astre.“ ¹⁷ Je demande si
ce sont là des opinions qui ne paroissent pas
convenir à la Physique moderne.

§. II.

DIogene LAERCE.

Après Plutarque, tous les Philosophes anciens qui nous restent, sont plutôt des Historiens de la Philosophie que des Philosophes; quelques-uns même ne méritent que le nom de Théologiens du Paganisme. Diogène-Laërce ¹⁸, qui vécut au tems de Marc-Aurèle, doit plutôt être compté au nombre des Historiens que des Philosophes. Ses Ouvrages sont remplis de recherches assez curieuses: ils contiennent les principales opinions des
anciens

le P. Regnault de la Comp. de Jésus. Part. III.
pag. 7.

Il étoit de la Secte d'Epicure. C'est ce qu'on voit par la manière dont il a parlé d'Epicure, ayant employé un seul livre pour écrire la vie de ce philosophe parmi les dix qu'il a composés pour celles de tous les autres. On croit qu'il fit cet ouvrage pour une femme appelée Aria.

anciens Philosophes : il parle surtout d'Epicure, & le traite avec beaucoup de respect ; il paroît même qu'il le préfère aux autres. Le plus grand & le plus redoutable des Critiques Modernes taxe cet Auteur¹⁹, *de n'avoir guère plus d'exactitude dans ses raisonnemens que dans ses recits*, cette décision me paroît un peu outrée. Il est vrai que Diogène-Laërcé est froid, assez diffus, & quelquefois peu exact, mais il est plein de recherches curieuses & intéressantes : & si quelques-unes paroissent tenir de la fiction, elles ne laissent pas , pour la plupart, d'être très-utiles ; de sorte que le bon dans ses Ecrits l'emporte de beaucoup sur le mauvais. Le Cardinal Bessarion disoit, qu'il avoit écrit la Vie des anciens Philosophes avec plus de décence que ceux qui avoient composé celles des Saints.

§. III.

¹⁹ Bayle, Dict. Hist. & Crit, Tom. II. pag. 365.

²⁰ Plotin, philosophe Platonicien, naquit à Lycopolis ville d'Egypte & vecut dans le troisieme siecle. Il étudia sous Ammonius, philosophe chretien, & il eut ensuite lui même à Rome des disciples payens & chretiens. Il vouloit que l'Empereur Galien fonder une ville où l'on ne suivit que les Loix de Platon. On dit que cet Empereur goûta d'abord cette idée, mais qu'il en fut ensuite désabusé par ses ministres.

§. III.

PLOTIN, PORPHYRE & JAMBLIQUE.

Plotin, Porphyre, Jamblique furent plutôt des Théologiens Payens & des Controversistes Platoniciens que des Philosophes; ils voulurent en épurant, ou plutôt en tordant les opinions de Platon, en former un Corps de Doctrine qu'ils pussent opposer au Christianisme. Théodoret est le Pere de l'Eglise qui a le mieux relevé leurs visions chimériques & les sottises de leur prétendue Magie.

§. IV.

L'EMPEREUR JULIEN.

Julien l'Apostat fut un grand Prince & un illustre Philosophe. Si l'on excepte son changement

« Porphyre vivoit dans le troisieme siècle sous Diocetien. Il fut disciple de Plotin & du rheteur Longin. Il écrivit contre les Chrétiens. Nous avons de lui une vie de son maitre Plotin.

« Jamblique vivoit dans le quatrieme Siecle. Il eut Porphyre pour maitre. Il vecut sous Constantin, sous ses fils & sous Julien, qui lui écrivit trois lettres que nous avons encore.

gement de Religion, il est peu de ses actions qui ne méritent de grandes louanges. Il attaqua vivement la Religion Chrétienne, & avec plus d'avantage que les autres Payens, parce qu'il en avoit une plus grande connoissance, l'ayant exercée pendant longtemps. Il paroît par les Morceaux qui nous restent des Ouvrages de cet Empereur, dans les Invectives de St. Cyrille, qu'il avoit écrit d'une maniere bien violente. „Il m'a paru à propos, *disoit-il*,²³ d'exposer à la vûe de tout „le monde les raisons que j'ai eues de me „persuader, que la Secte des Galiléens n'est „qu'une fourbe purement humaine, & malicieusement inventée, qui n'ayant rien de „divin, est pourtant venue à bout de séduire „la partie inférieure de l'Ame, & d'abuser „de l'affection que les hommes ont pour les „Fables, en donnant une couleur de vérité „& de persuasion à des fictions prodigieuses²⁴. „

II

²³ Καλῶς ἔχει, μὴ φαίνεται τὰς αἰτίας ἐκτίσθαι πᾶσι ἀνθρώποις, ὅφ' αὖ ἐπεισθῇ ὅτι τῶν Γαλιλαίων ἡ σπουδὴ πλᾶσμα ἐστὶ ἀνθρώπων ὑπὸ κακουργίας συνηθῆ, ἔχοντα μὲν εἶδεν θῆον, ἀποχρησμένον δὲ τῷ φιλομύθῳ καὶ παιδαριῶδει καὶ ἀνοήτῳ τῆς ψυχῆς μερίδι τῇ τερατολογίᾳ οἷς αἶτιν' ἤγαγεν τῆς ἀληθείας.

Il falloit que les Livres de Julien fussent écrits d'une manière aussi subtile qu'outrageante, car les Payens les préféroient à ceux de Porphyre & des autres; les Chrétiens même les regardoient comme capables de leur nuire; & après la mort de cet Empereur, deux Peres de l'Eglise crurent devoir prendre la plume pour le réfuter. Je vous ai déjà parlé de ce fait dans la Seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire: j'ai même condamné les injures que ces Peres avoient dites, la bonne cause n'ayant pas besoin de recourir aux invectives; aujourd'hui je relèverai plusieurs mensonges qu'ils ont insérés dans leurs Ecrits.

Il est surprenant de voir combien de faussetés la plupart des Historiens Ecclésiastiques ont débité sur le compte de Julien; & l'on ne peut, sans surprise, considérer les calomnies qu'ils ont avancées comme des vérités évidentes. La Mothe le Vayer met
dans

Julianus, in Libro II. Cyrilli contra Julianum.
pag. 39.

“ Les differens morceaux de l'ouvrage de Julien, conservés par S. Cyrille, ont été soigneusement ramassés, & forment presque l'ouvrage de Julien, tel qu'il a été

dans un seul point de vûe: une partie de ces
 Mensôges pieux. „Les Peres de l'Eglise
 „crurent, *dit-il* ²⁵, de même que bien
 „des Chrétiens, que l'interêt de la Religion
 „les obligeoit de le jeter dans la plus grande
 „diffamation qui se pourroit; & bien qu'ils
 „n'opposassent que leur patience & leurs lar-
 „mes, comme dit St. Grégoire, contre tou-
 „tes ses persécutions, ils ne laissèrent pas,
 „principalement depuis sa mort, de le dé-
 „peindre le plus horrible en toutes ses par-
 „ties qu'il leur fût possible, afin de rendre
 „sa Mémoire si exécrationnable, qu'elle fût peur &
 „servît de leçon à ses Successeurs. Ils lui re-
 „prochèrent qu'après être entré par le Bap-
 „tême dans l'Eglise, y être demeuré 20 ans,
 „& y avoir reçu dans la Ville de Nicomédie
 „la qualité d'Anagnoste, ou de Lecteur,
 „une de celles du Clergé, il avoit honteu-
 „sement manqué de foi à Dieu & aux hom-
 „mes, pour suivre les profanations du Paga-
 „nisme. St. Grégoire le représente se lavant
 „dans un Bain de sang, pour mieux effacer
 „l'impression & les marques des eaux baptis-
 males,

fait par cet Empereur. J'en ai donné une Traduction
 à laquelle j'ai joint des notes très-étendues

males. On l'accusa de Magie, & de ne tenir auprès de lui ceux qu'il faisoit mine d'honorer, en qualité de Philosophes, que pour apprendre d'eux l'invocation des Démon. St. Jean Chrysostôme dit l'avoir vu, dans la Ville d'Antioche, environné de femmes impudiques & de toutes sortes de personnes débauchées. Il lui impute même de s'être comporté en fort mauvais Capitaine, & d'avoir perdu par son imprudence la plus belle Armée, que les Romains eussent employée contre la Perse. Car ne fut-ce pas un merveilleux aveuglement que le sien, de brûler ses Vaisseaux, à la persuasion d'un traître, qui jouoit le personnage de Sinon, ou de Zopyre, & qui se moquoit de sa facilité? Enfin après avoir condamné toutes les actions de sa vie, l'Historien Soerate le fait mourir de la main d'un Démon, & St. Jean Damascène avec Nicéphore de celle des Martyrs Mercure & Artemius. Il se prend au Soleil de son trépas dans Sozomène, & dans Théodoret il prononce des blasphêmes, en expirant, contre celui qu'il nom-

La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens. Part. II. Tom. I. pag. 668. Edit. in folio.

„nommoit Galiléen. Pour le regard de St.
 „Gregoire ²⁶, après avoir parlé de cette
 „mort fort diversement & sans rien déter-
 „miner, il se plait à le rendre ridicule par
 „une envie ambitieuse qu'il attribue à cet
 „Empereur, le figurant prêt de se jeter
 „dans le Fleuve, au rivage duquel il étoit,
 „afin que son corps ne se trouvant plus, il
 „fût sans difficulté pris pour un Dieu, com-
 „me

• Comme on trouvera la refutation des mensonges, avancés par S. Gregoire de Naziance à la fin de cette citation, je placerais ici le Passage de ce Pere de l'Eglise, pour qu'on voie le peu de fond que l'on doit faire sur les autres invectives de S. Gregoire. „Parmi les marques, dit-il, de folie que Julien avoit déjà données, en voici une autre des plus éclatantes. Comme „il étoit couché sur le rivage, extrêmement affoibli de sa „blessure, il va se mettre en tête que plusieurs de ceux „qui furent fameux avant lui avoient taché de dérober „leur mort à la connoissance des hommes, & que par là „s'étant fait croire immortels ils avoient été mis au rang „des Dieux. Plein de cette idée, il ose aspirer à un „pareil honneur. Que fait-il donc pour s'ériger en Di- „vinité, & pour cacher la honte de sa mort? il tacha „(car la mechanceté ne s'éteint point avec la vie) il „tacha, dis-je, de se jeter dans le fleuve, aidé de quel- „ques amis gens affidés; gens qui assurément meritoient „bien son entiere confiance. Que si un Eunuque du Pa- „lais ne se fut apperçu de cette résolution, & n'en eut

•

„me assez d'autres que le Gentilisme a sou-
„vent consacrés, après être ainsi disparus. Il
„assure même que, sans l'opposition d'un Eu-
„nuque, qui ne voulut jamais consentir à
„cette fourberie les plus intimes amis de
„Julien lui eussent aidé à le faire.“

Il seroit malheureux pour Julien que des
Historiens, dont la candeur & la sincérité
sont connues, de tout le monde, n'eussent pas
réparé

„averti plusieurs personnes, qui s'y opposèrent fortement,
„detestant une action si noire & si impie, on auroit
„aujourd'hui en la personne de Julien, un nouveau
„Dieu que le malheur & le crime auroit enfanté, &
„que des hommes aveugles adoreroient.“ Ainsi finit ce
misérable II. Discours de S. Gregoire de Naziance
contre l'Empereur Julien, a Lyon 1734. Je me sers
de cette Traduction, parce que l'auteur y a joint plu-
sieurs remarques qui sont souvent aussi fausses & aussi
injurieuses que les invectives de S. Gregoire, il y a
même quelques unes de ces remarques qui sont très
dangereuses, entre autres celle qu'il fait sur l'incerti-
tude où l'on est, si ce fut un soldat Romain ou un Perse
qui blessa cet Empereur. Voici cette remarque. „On
„a beaucoup cherché de qui venoit le dard dont Julien
„fut percé, & on ne l'a jamais pû decouvrir. Mais qui
„que ce soit qui ait été le ministre de sa mort, il est
„certain qu'il n'a été que l'Exécuteur de la volonté &
„de la justice de Dieu.“ C'est dans Theodoret que
l'auteur moderne a pris un pareil discours, propre à

réparé le tort que les mensonges des Peres de l'Eglise auroient fait à sa réputation. Ammien, en parlant du combat où ce Prince perdit la vie, le représente volant à la première alarme au milieu des Ennemis, sans casque & sans cuirasse, se jettant dans les plus épais Escadrons, où il fut blessé par une main qu'on ne connut jamais. Des qu'on eut mis le premier appareil sur la blessure, il retourna au combat & fit paroître tant de va-

former pour les affins les Clement, les Ravailac & les Damiens. Comment peut-on dire qu'un Soldat, qui tue son Empereur, est le ministre de la volonté de Dieu, il est bien plutôt le ministre de l'Enfer. Dieu n'approuve jamais le crime quoi qu'il en puisse venir un bien. Si Dieu veut que ce bien arrive, il saura bien le produire par sa puissance sans pousser un homme à commettre un paricide.

Revenons aux mensonges de S. Gregoire. Ce qu'il dit de la mort de l'Empereur Julien est démenti par des temoins oculaires; car Ammien, que j'ai déjà cité pour la justification de ce Prince, étoit au combat où il perdit la vie. Zozime, qui écrivoit après la mort de Julien lui donne les mêmes louanges qu'Ammien. Enfin il n'est aucun homme de Lettres qui ne convienne aujourd'hui, que les invectives de S. Gregoire ne sont que de vaines déclamations produites par un faux Zèle, & par un fanatisme également contraire à la Religion & aux loix de l'honneur, qui ne permettent jamais de calomnier

valeur, qu'Ammien l'égale à Epaminondas. Cet Auteur est d'autant moins suspect qu'il n'a point déguilé les défauts de Julien : il a condamné son zèle outré pour l'aggrandissement du Paganisme, & pour la ruine de la Religion Chrétienne ; il ne dissimule point que ²⁷ le même Empereur usa pendant long-tems de ruse, feignant d'être encore Chrétien , quoiqu'il eût déjà renoncé au Christianisme.

Un

nos ennemis, & d'inventer des mensonges pour les rendre odieux, quelque criminels qu'ils paroissent à nos yeux. „ Julien, dit Mr. de la Bletterie dans la vie qu'il „ a écrit de ce Prince, a eu de grandes qualités, & la „ religion qui nous ordonne de prier pour nos persecu- „ teurs, tandis qu'ils peuvent se convertir, ne nous per- „ met pas de noircir injustement leur memoire.“ Je dirai en finissant cette note, que quoique l'Ouvrage de Mr. de la Bletterie soit très bon, il a cependant craint de justifier quelque fois Julien dans certaines occasions où il lui eût été très - facile de le faire. C'est ce que j'ai prouvé évidemment dans les Reflexions sur l'Empereur Julien qui se trouvent dans la cinquieme Edition des Lettres Chinoises à la Haye 1756.

²⁷ Ut omnes nullo impedimento ad sui favorem illiceret, adherere Cultui Christiano fingebar, a quo jam pridem occulte desciverat, arcanorum participibus paucis. *Ammian. Marcell. Lib. XXI. Capite II. pag. 206.*

Un sage Moderne, en songeant aux grandes vertus dont cet Empereur fut doué, au mépris qu'il témoigna de la mort, à la constance avec laquelle il consola ceux qui pleuroient autour de lui, à son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur l'immortalité de l'Ame, dit qu'il y a bien de quoi s'étonner, qu'après des témoignages aussi authentiques d'une vertu à laquelle il n'a manqué que la foi pour être tenue bienheureuse, St. Cyrille ait voulu faire passer Julien pour un Prince lâche & sans cœur. Ceux qui jugent des hommes qui ont vécu dans les Siècles passés par ceux qui ont été dans ces derniers tems, sont moins surpris du procédé de St. Cyrille; il étoit Ecclésiastique & Théologien: tout étoit bon pour lui dès qu'il pouvoit nuire à ceux qu'il n'aimoit pas. Nous avons vu dans le Siècle passé quelque chose de plus fort & de plus condamnable que le procédé de St. Cyrille. Arnauld fut un Théologien renommé: Guillaume III. fut un des plus grands Princes; le Chef des Jansénistes écrivit contre lui un Livre rempli des invectives les plus atroces, & des calomnies les plus infâmes. Voilà le Cyrille & le Julien du dix-septième Siècle. Où en seroient nos neveux, s'ils étoient assez imbécil-

bécilles pour s'en tenir à ce qu'ont écrit de ce Roi d'Angleterre une foule d'Auteurs Ignatiens ou fanatiques? Ils auront égard (s'ils ont du sens) à des Historiens sages & desintéressés c'est ce que nous devons faire si nous voulons juger sainement du caractère de Julien.

Quel fond peut-on faire sur des gens assez extravagants, pour assurer que Belzebut avoit entrepris un voyage dans ce Monde pour tuer l'Empereur Julien, ou sur des Visionnaires assez peu sensés pour ériger des Assassins en Martyrs, & faire du Paradis la Cour du vieux de la Montagne & une retraite de Brigands? Le bon Damascène & le rêveur Nicéphore auroient bien dû avoir honte d'écrire leur Histoire absurde des Martyrs Mercure & Artemius. On ignore, il est vrai, quel étoit celui qui blessa Julien, mais si ce ne fut pas un Soldat ennemi, on pourroit soupçonner, avec raison, que le coup partit d'une main guidée par une fausse piété. Je conviens que du tems de cet Empereur il n'y avoit ni Jésuites, ni Dominicains; mais il pouvoit bien se trouver des *Cléments* & des *Guignards*. De tout tems le zèle pour l'avancement de la Religion a porté les hommes
aux

aux excès les plus coupables : les Catholiques ont assassiné des Rois, les Protestants les ont déthrônés, jusqu'où les hommes ne se laissent-ils point entraîner par un amour outré pour la bonne cause, aussi condamnable que la Superstition :

Religio peperit scelerosa ²⁸ *atque impia facta.*

En justifiant Julien des crimes imaginaires qu'on lui a imputés, nous ne déguiserons point ses défauts, comme l'aveugle croyance qu'il eut pour les prodiges, & l'attachement qu'il montra pour la divination. Ce même Ammien, qui loue sa clémence, sa valeur, son amour pour les Sciences, sa charité, sa chasteté, sa libéralité, se moque de la superstition qui lui fit dépeupler le Monde de Bœufs, par le grand nombre de Sacrifices qu'il offrit, pour chercher dans les entrailles de ces Animaux la connoissance de l'avenir.

Si

²⁸ Lucret. de Ret. Nat. Lib. I. vs. 83.

²⁹ Quant aux *Césars*, au *Misopogon*, personne ne met en doute que ces deux Ouvrages ne soient de Julien. Quelques deini-savants ont douté de l'authenticité des Lettres de cet Empereur. Mais le plus grand nombre

Si tous les Ouvrages ²⁹, qui paroissent aujourd'hui sous le nom de Julien , sont de cet Empereur , ainsi que le pensent plusieurs grands Hommes , & particulièrement le savant Pere Pétau , ils doivent achever de déciller les yeux de ceux qui pourroient être encore assez aveuglés pour ajouter foi aux invectives des Peres ; il régne dans ces Ecrits un caractère de douceur & de probité digne des plus illustres & des plus sages Philosophes.

§. V.

Examen des sentimens des principaux Philosophes modernes sur la nature de Dieu , l'essence de l'Ame , & sur certaines opinions Physiques.

La ruine de l'Empire d'Occident ayant entraîné celle des Sciences & des Arts dès le cinquième Siècle , la Philosophie commença à s'eclipser , & dans le sixième l'ignorance fut

des gens de Lettres & les plus célèbres critiques les ont toujours crues véritables , & ont rejeté l'opinion de leur supposition qui n'est fondée sur aucune raison valable. Le même principe , ou pour mieux dire le même fanatisme , qui a porté plusieurs Ecrivains à im-

fut si grande , que les Ecclésiastiques , qui par leur état sembloient être obligés nécessairement d'étudier, ne savoient, pour la plupart, ni lire, ni écrire ; c'est dans ces tems malheureux que la moitié des Manuscrits fut détruite, & que ceux qui échappèrent à la fureur & au mépris de l'ignorance Gothique, furent extrêmement maltraités & mutilés. Hincmar, Archevêque de Rheims, voulant publier la Vie de St. Remi , ne put jamais venir à bout de la donner toute entière. „Les „tems sont si déplérables, *dit-il* 3^o, que la „Religion est à peine connue dans ses pre- „miers élémens. On a enlevé de mon Eglise „tout ce qui étoit de plus précieux: les Bâ- „timens ont été ruinés, les revenus soustraits, „le peu d'Ecclésiastiques qui sont restés se „sont transformés en autant de Marchands „pour avoir de quoi subsister; & dans le „besoin d'enveloper les marchandises dont ils „faisoient trafic, ils ont rompu tous les Li- „vres & les Manuscrits qu'on gardoit, dans „la Bibliothèque de l'Eglise de Rheims.“

L'Igno-

puter faussement tant de crimes à Julien, en a poussé quelques autres à vouloir lui ravir la gloire d'avoir écrit des lettres. qui sont des temoignages autentiques de sa douceur, de sa vertu, & de sa prudence & de sa sagesse.

L'Ignorance augmenta dans chaque Siècle, & dans le dixième à peine eût-on trouvé l'idée ou le simple ressouvenir qu'il y avoit eu autrefois des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts Libéraux.

Pendant que les Chrétiens sembloient avoir oublié tout ce qui ne regardoit pas les fonctions animales, les Arabes s'appliquoient à l'étude, & l'on vit deux Philosophes renommés qui se formèrent sur les Ecrits d'Aristoté & des autres Anciens.

§. VI.

A V I C E N N E.

Avicenne, Arabe & Mahométan, vécut sur la fin du dixième Siècle & au commencement de l'onzième. Il naquit l'an 980 & mourut l'an 1036; il eut des mœurs très-dérégées, & ses débauches ayant fort altéré sa santé lui coûtèrent la vie. Il avoit cependant plusieurs excellentes qualités: il étoit doux, affable, charitable; & à ces vertus il

9° Hincmar, cité par Mr. Deslandes, Hist. Crit. de la Philof. Tom. III. pag. 254.

il joignoit un esprit pénétrant. Il s'attacha entièrement à la Philosophie d'Aristote: & l'on assure qu'avant de pouvoir parfaitement comprendre sa Métaphysique il la lut quarante fois; ce n'est pas là un éloge de la clarté des Ouvrages d'Aristote.

§. VII.

AVERROËS.

Averroës naquit à Cordoue dans le douzième Siècle, il étoit descendant d'un de ces Arabes qui avoient envahi une partie de l'Espagne. Il devint si passionné pour les ouvrages d'Aristote, qu'il les commenta en Arabe. Ses Commentaires ont eu pendant long-tems un succès prodigieux; ils avoient acquis autant de crédit que le texte. Averroës n'avoit pas moins de pouvoir dans les Ecoles qu'Aristote: son
auto-

¹ Qui Græce nescius, feliciter adeo mentem Aristotelis perspexit, quid non fecisset si Linguam scivisset Græcam? *Vossius de Philosoph. Sectis. pag. 90.*

² Sed nec potuisset explicare, etiamsi divino fuisset ingenio, cum esset humano, & quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat quo in Aristotele enarrando posset esse probe instructus? non cognitionem veteris Memoriam, non scientiam Placitorum priscae Disciplinæ, & intelligentiam Sectarum, quibus Aristo-

autorité étoit le Juge souverain des disputes, ainsi que celle du Philosophe Grec: Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Averroës fit ses Commentaires sans savoir le Grec. Cela n'empêche pas que bien des Savans n'aient prétendu qu'il avoit parfaitement compris les pensées de son Auteur ³¹; mais plusieurs autres soutiennent ³² qu'il les a fort mal entendues, soit parcequ'il avoit un génie borné, soit parcequ'il ignoroit les opinions de la plupart des Sectes dont Aristote a parlé, & qu'il n'avoit aucune connoissance de la belle littérature. Ils ajoutent qu'il cite à tort & à travers tous les anciens Philosophes: qu'il nomme Ptolomée pour Platon, Pythagore pour Protagoras, Démocrite pour Cratyle; & qu'il donne des noms ridicules à tous les Ouvrages de Platon dont il parle.

Si

telles passim scatur. Itaque videas eum pessime Philosophos omnes antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit: ignarus Græcitatæ ac Latinitatis, pro Platone Ptolomeum ponit, pro Protagora Pythagoram, pro Cratyle Democritum, Libros Platonis titulis ridiculis inscribit: & ita de iis loquitur, ut vel ideo perspicuum sit, litteram eum in illis legisse nullam. *Lud. Vives de Causis corruptæ. Artium Lib. V. pag. 167.*

Si Averroës avoit mieux connu son Original, il eut sans doute regardé, Aristote comme une véritable Divinité digne de son adoration ; car quoiqu'il ne l'entendit pas bien souvent, il n'a pas laissé d'affûrer³³ que ce Philosophe étoit la suprême Vérité, que son esprit avoit atteint au point le plus élevé où l'Esprit humain pût parvenir, & qu'il avoit été envoyé du Ciel pour apprendre aux hommes tout ce qu'il étoit possible qu'ils fussent. Cette façon de parler & ces louanges outrées sentent bien le Commentateur.

Le Cordelier Scot n'a pas pensé aussi avantageusement d'Averroës, qu'Averroës d'Aristote : il prétend que ce Philosophe Arabe a mérité d'être excommunié par le Genre Humain. Le sujet de cette excommunication vient d'une opinion qu'on lui impute, & dont on veut le faire Auteur, quoiqu'il soit certain qu'il n'a fait que développer le sen-

³³ Aristotelis Doctrina est summa Veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani Intellectus : quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datur nobis a divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri. *Aver. in Arist. Comment. in Præfat. p. 17.*

³⁴ Car cette Doctrinne, comme l'avouent plusieurs Modernes, n'est qu'une extension, & qu'un développe-

sentiment d'Aristote, qui prétendoit que *l'Entendement de tous les hommes étoit une seule & même Substance*. Ce Système est un Spinozisme parfait: il n'y a qu'une Substance générale & toutes les Ames sont des modes de cette Substance; lorsque le Corps meurt, l'Ame a le même sort, c'est-à-dire, elle se rejoint au *Tout* dont elle venoit d'être séparée par une modification particulière, comme les parties de matière qui composoient le Corps se réunissent à la Matière générale, ou pour mieux dire, à la Substance étendue, unique, dont tous les Êtres ne sont que des modifications.

Il faut convenir que le sentiment d'Averroës sur la nature des Ames étoit impie & ridicule, mais il faut aussi avouer qu'il n'a fait que dire ce qu'Aristote avoit soutenu longtems avant lui; le plus habile des Critiques³⁴ en convient, & les vains efforts des
Péri-

ment des Principes d'Aristote. Je pourrois faire plusieurs remarques pour prouver cela; mais je me contenterai de celle-ci: C'est que selon l'Hypothèse de ce Philosophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la Matière, d'où il s'ensuit que l'Entendement est unique, puisque selon Aristote il est séparé & distinct de la Matière. *Viderunt Aristotelem*

Péripatéticiens modernes, ne peuvent justifier le Philosophe Grec. Je ne m'arrêterai point à démontrer l'absurdité de cette opinion, je vous l'ai fait connoître évidemment en refusant le Système de l'Ame du Monde & celui des prétendues modifications de Spinoza.

Les sentimens d'Averroës sur la nature de Dieu étoient aussi erronés que ceux qu'il avoit sur la nature de l'Ame : il croyoit que de rien on ne pouvoit rien faire, & nioit que la Matière eût été tirée du Néant : il la faisoit coéternelle à la Divinité : il soutenoit aussi que tous les Etres spirituels étoient éternels ; parce qu'il croyoit qu'il étoit aussi impossible de créer de rien une Substance spirituelle qu'une Substance matérielle.

II

simpliciter probare Intellectum possibilem esse immixtum & immaterialem. (31) Cette observation est de Pomponace. Quod vero unicus sit intellectus in omnibus hominibus sive possibilis ponatur, patere potest ex eo quoniam apud Peripateticos est celebrata propositio, multiplicationem individuorum in eadem specie non posse esse, nisi per materiam quantam, ut dicitur 7 & 12. Metaph. & 2. de Anima. (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puisse être sur Aristote, elle est dans le fond impie & absurde. Elle est impie,

DE L'ESPRIT HUMAIN. 167

Il n'est rien de si contraire à la bonne Philosophie, que d'admettre la Matière coéternelle à Dieu. Ou il faut nier qu'il existe, ou il faut convenir que, quoique nous ne puissions avoir aucune idée de la Création, il faut qu'il ait tiré l'Univers du Néant; car tout ce qui est incréé doit être par sa nature & par son essence nécessairement infini, puisqu'il ne peut être ni borné ni limité. Or si la Matière est incréée, elle est donc infinie, & il doit y avoir deux Infinis distincts en puissance & en attributs, *Dieu & la Matière*; cela répugne. D'ailleurs, si tous les Êtres, soit matériels, soit spirituels, étoient incréés & éternels, comme le veut Averroës, ils seroient indépendants de la Divinité, ils auroient autant de pouvoir qu'elle; puisqu'elle

puisque'elle conduit à croire que l'Ame, qui est proprement la forme de l'homme meurt avec le corps (33). Elle est absurde, car que peut-on dire de plus insensé: que de soutenir que deux hommes qui s'entretient, dirigés chacun par ses actes intellectuels, ont la même ame? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux Philosophes, dont l'un nie, l'autre affirme la même thèse en même tems, ne sont qu'un seul être à l'égard de l'intellect? *Boyle, Dict. Hist. & Crit. Tom. I. pag. 336.*

qu'elle ne pourroit ni les détruire, ni les changer, ni les punir, ni les récompenser.

Quel est donc le personnage qu'Averroës fait jouer à l'Être Suprême? Il est aussi inutile pour le maintien de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, qu'un homme qui demeure à *Vienne* en Autriche, l'est pour faire aller les Machines de l'Opera de Paris. Le Dieu d'Averroës est semblable à celui d'Epicure; pour qu'on en trouvât le parallèle plus juste, ce Philosophe Arabe soutenoit que la Divinité ne connoissoit pas les choses particulières, & qu'elle n'étendoit point sa providence sur les Particuliers. N'eût-il pas mieux fait de nier l'existence de Dieu, que d'en admettre un aussi imparfait & aussi inutile? On étoit en droit de lui dire; „Dieu ne peut faire ni bien, ni mal; „pourquoi, me donnerai-je la peine de le „prier³⁵?”

Des sentimens aussi impies attirèrent de fort mauvaises affaires à Averroës. Un Médecin, nommé Ibnu-Zoar, qui le haïssoit, & plu-

³⁵ Non exaudiens vota, nec nostri curiosus: atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Senec. de Benef. Lib. IV.*

plusieurs autres Nobles & Docteurs de Cordoue, qui ne l'aimoient pas, trouvèrent le moyen de se faire remettre par ses Ecoliers quelques-unes de ses Leçons de Philosophie, des plus hardies, ou, si vous voulez, des moins orthodoxes: il les firent enrégistrer par devant un Notaire, & les envoyèrent ensuite au Roi de Maroc. Ce Prince déclara hérétique Averroës, le priva de ses biens, & lui ordonna de se tenir au Quartier des Juifs; mais Averroës ayant eu la fantaisie d'aller faire ses oraisons à la Mosquée, on l'en chassa à coups de pierres.

Je m'étonne que ce Philosophe voulût se mettre au risque d'être lapidé, pour avoir le plaisir de prier Dieu dans une Eglise Turque plutôt que dans une Juive; car on assure qu'il regardoit toutes les différentes Religions avec le même mépris. Il disoit en parlant de la Religion Chrétienne, qu'il ne trouvoit point de Secte plus ridicule, les Chrétiens mangeant & déchirant le Dieu qu'ils adorent: le Judaïsme étoit selon lui un jeu d'enfant, & le Mahométisme une Secte de Pourceaux; aussi souhaitoit-il de mourir de la mort des Philosophes, *moriatur*, s'écrie-t-il, *Anima mea morte philosophorum!*

Le Jésuite Regnault fait sur ce souhait une remarque, qui me paroît puérile, ou du moins fort obscure. „Croyez-vous, *dit-il*, „que ces paroles fassent plus d'honneur à la „Philosophie, qu'à la Religion ³⁶ ? “ J'avoue que je ne comprends point ce qu'a voulu dire ce Jésuite : si son dessein a été de faire sentir, que la Philosophie d'Averroës étoit aussi ridicule que le Mahométisme, il a grand tort : rien n'est plus mauvais que la Superstition & le Fanatisme ³⁷ ; c'est-là le vrai caractère de la Religion des Turcs. Et s'il a prétendu qu'Averroës deshonoroit la Croyance Musulmanne, parce qu'il lui préféroit celle des Philosophes, il auroit du considérer, que le souhait d'Averroës n'étoit pas moins contraire au Christianisme & au Judaïsme, puisqu'il méprisoit également ces deux Religions ; pourquoi donc faire sentir que cet Arabe ne souhaitoit de mourir de la mort des Philosophes, que parce qu'il étoit Musulman ?

Après

³⁶ Origine Anc. de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 89.

³⁷ Religio laudabilis, sed sita velut inter duos scopulos, Superstitionem & Impietatem, quem utrumque susdemus & opus est vitare. Subit miserari humanam conditionem, sive, ut Plutarchi verbis efferam, huma-

Après qu'Averroës eut été chassé de la Mosquée à coups de pierres, craignant autant que Dom Japhet la lapidation, & ne voulant plus se mettre au risque de l'essuyer, il abandonna Cordoue & se retira à Fez, où il crut pouvoir rester inconnu ; mais on l'arrêta peu de jours après qu'il y fut arrivé. Il fut résolu qu'on ne le feroit point mourir & qu'on le rétablirait devant la Porte de la Mosquée, où on leveroit l'Excommunication Musulmane, qui avoit été lancée contre sa personne. Averroës fut donc conduit, un Vendredi, sur la Porte du Temple Mahométan où on lui ordonna de rester tête nue. Comme les Turcs n'ont point d'Eau Benite pour laver & nettoyer les taches des Excommunications, ils se servent de la salive, ce qui est un peu incommode pour les Excommuniés. Le Philosophe Arabe s'en apperçut fort disgracieusement, car tous ceux qui entroient dans la Mosquée lui crachoient au visage. Après cette ablution désagréable, on de-

nam imbecillitatem, quæ finem aut modum non habet, sed alias abripitur in superstitionem & vanitatem, alias in neglectum rerum divinarum aut contemptum. Omniaque magna pestis, illa crebrior, hæc deterior; atque illa pietatis imagine se commendat, sed imagine; neque est

demanda à Averroës s'il se repentoit ? Il répondit que oui, & toute la cérémonie fut finie. On lui permit de rester à Fez, où il enseigna la Jurisprudence : il retourna ensuite à Cordoue, d'où il fut rappelé pour remplir la place de Juge de Maroc, étant rentré en grace avec son Souverain ; il mourut dans ce poste & fut enterré à Marochors de la porte des Courroyeurs.

Les mœurs d'Averroës furent très-pures : il étoit sobre, chaste, complaisant, charitable, ferme & constant dans l'adversité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit de son état pendant qu'on le persécutoit ; ma situation, lui, *dit-il*, me plaisoit & me dé-

aliud quam humanarum mentium ludibrium superstitio.
Lipsii Mon. & Ex. Polit. Cap. III. pag. 19.

38 Avicenne n'étoit pas contemporain d'Averroës ; il vecut plus de cent ans après lui, comme nous l'avons observé déjà, & comme il paroît par une vie d'Avicenne, écrite en Arabe, rapportée en Europe par un nommé Marc Fidella de Damas, où il servoit d'interprete aux Veniriens. Il traduisit cette vie en italien, & Nicolas Mossa la publia ensuite en latin. Selon cette vie Avicenne naquit dans la province d'Usbeck l'an 992. Or Averroës vivoit l'an 1140 : il est donc impossible qu'Averroës & Avicenne aient été contemporains. Mais cette rivalité d'Avicenne & d'Averroës ressemble à celle

déplaisoit ; j'étois bien aise d'être délivré du pénible Emploi de Juge, mais je sentoís une véritable douleur d'être accablé par des faux témoins.

La vanité paroît avoir été un des défauts d'Averroës ; il étoit émule & rival d'Avicenne ³⁸, étant fort habile dans la Théorie de la Médecine. Dans les Livres qu'il a écrits, il a affecté de ne nommer jamais son Adversaire, & en réfutant quelques-unes de ses opinions, il ne les attaque que comme ayant été soutenues par Galien. Cardan a voulu imiter en partie Averroës, & dans l'Histoire que ce Philosophe Milanois a donnée de sa Vie, il dit : ³⁹ Qu'il ne veut point en

de plusieurs de nos auteurs qui ne peuvent souffrir les Ecrivains qui les ont précédés, & qui ont écrit dans le même genre où ils écrivent. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à dire que les débauches extraordinaires d'Avicenne avancèrent sa mort, & lui causerent une maladie dont il mourut. Il avoit beaucoup d'esprit, une grande mémoire, un jugement solide. Le Pape Sixte IV. fit imprimer à Rome ses ouvrages en Arabe qui ont été traduits en latin. Ils renferment plusieurs excellents Trairés de Médecine & quelques uns philosophiques selon les principes d'Aristote, qu'il eut toujours en grande vénération.

Non eandem inibo rationem in enarrandis nomi-

en nommant quelques-uns de ses ennemis, les assurer d'aller à la postérité ; il condamne Galien ⁴⁰ d'avoir nommé un certain Thésale, qui sans lui seroit inconnu à l'Univers entier. Le raisonnement de Cardan me paroît fort sensé : Boileau l'a adopté :

La Satyre ne sert qu'à rendre un Fat illustre.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui n'attaquent des personnes respectables dans la République des Lettres que pour se faire un nom ? Averroës cependant n'étoit point dans ce cas : Avicenne étoit un Emule digne de lui, & il pouvoit le nommer, sans craindre de lui faire trop d'honneur ; il y a plus de vanité, que de sagesse dans sa conduite.

§. VII.

nibus inimicorum aut æmulorum ac amicorum ; quippe Galenum non parum errasse puto, qui Thesalum, dum nomen ejus proterit, aliquem esse docuerit ; & cujus rationem haberet ergo æmulos non solum spernere didici, sed eorum vanitatis miseri. Cardan. de Vita propria. Cap. XVI. pag. 74.

⁴⁰ Galien vecut sous l'empire de Marc-Antonin le philosophe. Son pere, homme de Lettres, appelé Nicon, prit grand soin de son éducation. Dans les premières années de sa vie Galien s'apliqua à la philosophie, elle

§. VIII.

ALBERT LE GRAND.

Dans le tems que les Arabes faisoient fleurir les Sciences dans cette partie de l'Espagne qu'ils avoient envahie, les Chrétiens Occidentaux, plongés depuis plus de six Siècles dans une ignorance crasse, voulurent les imiter: ils se sentirent excités par un esprit d'envie & de jalousie, qui leur fit connoître, combien étoit honteuse l'ignorance dans laquelle ils vivoient. Ils commencèrent à s'appliquer à la Philosophie; on traduisit en Latin quelques Ouvrages d'Aristote, & les Ecoles devinrent bien-tôt Péripatéticiennes. Vous avez pu vous appercevoir, *Monsieur*, par ce que je vous ai dit dans la première,

&

le rendit ennemi des Juifs & des chrétiens, qu'il disoit croire les choses les plus absurdes, dont il leur étoit impossible de démontrer la vérité. Dans un âge plus avancé il s'occupa à la médecine, & poussa cette science aussi loin qu'Hippocrate. Les Médecins regardent comme un précieux trésor les livres qui nous restent encore aujourd'hui de Galien. Plusieurs ont été perdus. Cardan dit, dans son XVI. livre de *Subtilitate*, que Galien a été un des douze plus subtils qu'il y ait eu dans le monde.

& dans la cinquième Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que ce ne fut pas sans peine qu'Aristote fut reçu dans les Colléges, un Concile sous Philippe le Bel ayant fait brûler sa Métaphysique; mais enfin, malgré ces oppositions, le Philosophe Grec fut généralement reconnu pour le Prince de la Philosophie.

Albert le Grand qui naquit en Suabe, Province d'Allemagne, en 1201. s'attacha fortement à la Philosophie Péripatéticienne: il possédoit fort bien les Philosophes Arabes, Grecs, Egyptiens & même les Hébreux: aussi composa-t-il un nombre prodigieux d'Ouvrages qu'on a tous recueillis en 21. gros

4 Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences. Il naquit à Novare ville de la Lombardie, il vint à Paris, où il acquit beaucoup de réputation dans l'Université, sa réputation devint si grande qu'il fut fait Archevêque de Paris, en mille cinq cent soixante; il mourut quatre ans après; son Ouvrage des Sentences en quatre Livres, est celui qui lui a acquis le plus de gloire. Albert le grand, St. Thomas Scot, & beaucoup d'autres Docteurs scholastiques ont fait sur cet ouvrage, d'amples & diffus commentaires. Pour donner une idée de ces sentences commentées par tant de Théologiens, deux seules seront suffisantes, puis que toutes les autres sont dans le même gout. „ Pourquoi Adam & Eve, ne

gros Volumes in Folio; sa Physique en contient trois, dans lesquels les sentimens d'Aristote sont traités amplement.

On a attribué quantité de Livres à Albert le Grand, auxquels bien des Savans nient qu'il ait eu part. Celui qui est intitulé : *De Rerum Natura* ne lui appartient point : on le donne à Thomas de Cantopré un de ses Disciples; celui qui a pour titre *De Secretis Mulierum*, lui est aussi faussement attribué. On convient aujourd'hui, qu'il eut mieux fait d'écrire avec plus de retenue & de modestie sur les questions qu'il a agitées touchant la pratique du Devoir conjugal, dans ses Commentaires sur le Maître 4^e des Sentences.

Les

„coucherent ils pas ensemble dans le Paradis terrestre ?
 „c'est qu'il n'en eurent pas le tems, Eve pecha d'abord
 „après sa Création, & elle fut chassée hors du Paradis
 „ainsi que son Mari." *Cur ergo non coierant in paradiso? quia creata muliere, max transgressio facta est, & ejecti sunt de paradiso. P. Lombard. Sent. Lib. II. dist. 20.*
 Voici la seconde Sentence, elle decide ce que seroient devenus les Enfans d'Adam, après leur naissance,
 „Quant aux Enfans d'Adam, dit Lombard, il seroit arrivé de deux choses l'une: ou qu'après leur naissance
 „ils seroient devenus grands tout à coup, Dieu ayant
 „bien fait d'une Côte, qui étoit un petit morceau du
 „Corps d'Adam, une très grande femme; ou qu'ils

Les partisans d'Albert diroient en vain, pour le justifier, qu'il est des cas qu'il faut éclaircir, en faveur des Théologiens, quelque impudiques & lascifs qu'ils soient: on sera toujours en droit de répondre, qu'il n'est jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de faire rougir la pudeur & la bienséance; on a trouvé aujourd'hui le moyen d'écrire décemment sur les matières les plus impures.

Les

„auroient été semblables aux petits poulets, qui dès
 „qu'ils sortent de la Coquille, ont l'usage des pieds,
 „des jambes, courent & suivent leur Mere; de même
 „les Enfans d'Adam auroient d'abord eu l'usage de leurs
 „membres, comme des gens formés, & auroient suivi
 „Eve, sans lui être d'aucune incommodité.“ *Super
 hoc Augustinus ambigae loquitur. Movet nbs, inquit, si
 primi homines non peccassent, utrum tales filios essent habi-
 turi, qui nec lingua, nec manibus, nec pedibus uterentur,
 nam propter uteri necessitatem forte necesse erat parvulos na-
 sti: sed quambis exigua pars corporis sit Costa, non tamen
 propter hæc parvulam viro conjugem fecit; unde & ejus
 filios poterat omnipotentia Creatoris mox natos grandes fa-
 cere: Sed ut hoc omitam, poterat certe eis præstare,
 quod multis animalibus præstitit, quorum pulli, quamvis
 sint parvuli, tamen mox ut nascuntur currunt & matrem
 sequuntur. Petr. Lombard. Lib. II. Dist. 20. Il faut
 convenir qu'on peut faire de long commentaires sur de
 pareilles décisions, mais s'ils sont dans le gout du Texte*

Les Ouvrages moraux d'Albert le Grand sont en général bons. Comme il avoit un caractère fort humain & fort charitable, il y régne une candeur & une probité, qui inspirent aux Lecteurs l'amour de la vertu; ses maximes sur les véritables qualités du cœur ⁴², la distinction qu'il en fait d'avec celles qui n'ont qu'une apparence, les préceptes qu'il donne sur la clémence ⁴³, sur l'oubli des injures, le portrait qu'il fait de la

rem.

je plains & les commentateurs, & ceux qui lisent leurs Ouvrages.

⁴² Sunt quedam vitia, quæ libenter, sive frequenter, speciem Virtutis prætendunt, ut cum vere Vitia sint, credantur esse Virtutes: sicut severitas putatur esse justitia, amaritudo mentis dicitur maturitas, dissolutio creditur spiritualis mentis læticia, pigritia, sive inordinata tristitia, judicatur morum gravitas, &c. *Alberti Magni Parad. Animæ, de Virtut. Lib. I. in Prolog.* Sicut autem denariis nihil emitur boni, sic nec Regnum Cælorum falsis comparatur virtutibus. Sunt autem quedam virtutes quasi naturales, hominibus inherentes, sicut naturalis humilitas, benignitas, modestia, largitas, misericordia, patientia. *Alber. Mag. Paradig. in Prolog.*

⁴³ Ex amore amici non potest vera charitas perpendi, nam Ethnici eos amant qui eos diligunt, sed in amore inimici vera charitas perpenditur. Amantem enim diligere naturæ est, quæ non est meritoria, non amantem vero diligere gratiæ est. *Idem, ibid. Cap. I.*

tempérance ⁴⁴, de la patience ; la définition qu'il donne de la Vérité, qu'il dit consister dans l'accord parfait de l'esprit, du cœur & de la langue ⁴⁵, sont des preuves évidentes de la bonté, & j'ose dire de la sagesse de sa Morale.

La grande passion qu'Albert le Grand avoit de pénétrer les Secrets de la Nature & l'application avec laquelle il cultiva la Chymie ont fait croire à quelques-uns que ce grand Homme avoit voulu trouver la Pierre Philosophale : quelques autres, en poussant plus loin leurs visions chimériques, se sont figuré qu'il avoit été Sorcier, se fondant sur le *Livre des choses admirables*, & sur celui du *Miroir d'Astrologie* ; mais ces deux Livres n'ont jamais été écrits par Albert. Pic de la Mirande le justifie sur l'imputation du premier, & Naudé a prouvé que Roger Bacon est l'Auteur du second. Une autre chose qui

⁴⁴ *Patentia vera & perfecta est cum quis sustinet patienter injurias, non solum cum reus est, sed etiam cum innocens est. Id. ibid. C. IV. Ille verus temperatus fuit, qui nullum offendit, & per omnia omnibus placuit. Argumentum veræ temperantiæ habet, qui se moderatur in victu & vestitu, somno & omni comodo carnali, & in lætitiâ temporali nullam superfluitatem,*

qui a acquis à Albert la réputation d'avoir été Magicien, c'est cette Tête d'airain qu'il composa , & qu'on disoit l'instruire de tout ce qui devoit lui arriver, & lui donner de bons conseils pour réussir dans ses entreprises; à cette Fable on peut répondre, *credat Judeus Appella, non ego.* Ce sont - là des contes d'enfans, & je m'étonne que Naudé se soit donné la peine de réfuter sérieusement une pareille impertinence. Albert avoit fait sans doute quelque tête, qui par quelque ressort pouvoit articuler certains mots; nous voyons la possibilité de cette Machine dans les Horloges de Lyon & de Strasbourg, où un Coq de cuivre imite parfaitement le véritable chant du Coq.

Quoiqu'Albert le Grand ait été fort attaché aux opinions d'Aristote , comme il étoit grand Chymiste, il a connu diverses choses qui étoient inconnues à son Maître, soit sur
les

nec inordinatam delectationem, sed puram necessitatem in omnibus admittens. Idem; ibid. Cap. XI.

43 *Veritas justa est, quando vere concordant mens, cor, lingua & opera, ut quod sentit quis in corde, hoc profert ore, & perficit opere. Idem, ibid. Cap. XVIII.*

les Métaux, soit sur les sources & sur l'origine des Fleuves & des Fontaines: il avoit presque prédit la découverte des Antipodes. „Personne, *disoit-il*, ⁴⁶ n'a jamais „passé la Ligne, qui est - ce qui peut donc savoir ce qu'il y a au-delà, & comment „peut-on assurer qu'il n'y a aucun País“?

Avant que de quitter Albert, je relèverai une faute d'inadvertance du Jésuite Regnault. „Le Docteur Allemand, *dit-il* ⁴⁷, méritia dans „le treizième Siècle & dans le quatorzième le „nom de *Grand*.“ Albert n'a point vécu dans le quatorzième Siècle; il est né en 1201. & est mort en 1280. selon presque tous les Auteurs qui ont parlé de lui; quelques-uns le font naître en 1193, mais cela ne change rien à la faute du Jésuite, puisqu'Albert n'a jamais vécu dans le quatorzième Siècle. Il faut avouer de bonne foi que le Pere Regnault a su ce fait; pourquoi donc dit-il le contraire? J'entrevois qu'il s'est mal
ex-

⁴⁶ Nullus unquam de quarta nostræ habitationis parte potuit transire ultra Æquinoctialem, & ideo partes ultra sitæ sunt incognitæ. *Alber. Mag. Tom. II. Lib. II. Meteor. Cap. VI. pag. 59.*

⁴⁷ Origine Anc. de la Phys. Mod. Tom. I. pag. 90.

expliqué, & qu'il a voulu dire qu'on donna le nom de *Grand* à Albert dans le treizième & le quatorzième Siècle, mais c'est encore là une faute, car on lui a donné dans le quinzième, le seizième & le dix-septième le même titre, & on le lui donne encore aujourd'hui. Le Pere Regnault a donc eu tort de s'énoncer d'une manière ambiguë, & qui contient une fausseté évidente, de quelque façon qu'on l'explique.

§. IX.

S T. T H O M A S.

St. Thomas, né l'an 1224. à Aquin Ville d'Italie, d'une Famille noble & distinguée, fut le plus grand & le plus illustre des Disciples d'Albert; il suivit, ainsi que son Maître, les opinions d'Aristote. Il n'est rien de si outré que le pompeux éloge ⁴⁸ que le Jesuite Regnault a fait de St. Thomas, mais
la

⁴⁸ Voyez (St. Thomas) dans ses Ecris sur les Principes de la Nature sur le Ciel & le Monde: le Commentateur suit Aristote, pour ainsi dire, à la piste; & démêlant avec une sagacité merveilleuse les détours d'un Physicien, qui semble se cacher dans une obscurité affectée, il le force à se découvrir.

la Critique que Mr. Deslandes ⁴⁹, a donnée du même Philosophe me paroît trop forte ; ce qu'il rapporte sur la quantité de ses Ouvrages ; qu'on a recueillis dans un grand nombre de Volumes *in folio*, semble plus équitable. „D'habiles Critiques, dit-il ⁵⁰, „soupçonnent que des Ouvrages accumulés, „qui s'offrent sous le nom de St. Thomas, „il n'y a pas la dixième partie qui lui appartienne : & ils ajoutent que les autres „ont été supposés par les Religieux de son „Ordre, afin de les faire mieux recevoir du „Public ; c'est ainsi qu'on profite d'un grand „nom, pour relever des Ecrits médiocres. „Oserois-je ajouter ici une chose, que plusieurs „Sa-

Albert le Grand étoit diffus ; c'étoit une fécondité surprenante. La précision, la netteté & la méthode sont le caractère de St. Thomas. Et tout précis qu'il étoit à l'âge de quarante-neuf, ou cinquante ans, qu'il mourut, appelé de Naples au Concile de Lyon, il avoit composé presque autant de Volumes qu'Albert le Grand même. *Orig. Anc. de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 92.*

⁴⁹ Une marque du mauvais goût des Scholastiques, c'est le grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient tant sur la Philosophie, que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court quand on traite de ces matières ? St. Thomas, tout

„Savans se souviennent encore d'avoir ouï dire
 „à l'illustre Pere Mabillon? c'est que dans
 „ses différens Voyages Littéraires il avoit ra-
 „massé des preuves plus que suffisantes, pour
 „démontrer que la *Somme* de St. Thomas
 „n'est point entierement de lui. Supposé
 „cependant que la seconde Partie doive passer
 „pour une production de son esprit, je le
 „trouve assez dédommagé de perdre tout le
 „reste.“

Les Catholiques Romains ont un respect
 trop fervile pour les Ouvrages de St. Tho-
 mas: je ne dis pas qu'ils ne renferment
 plusieurs choses excellentes mais il y en a bien
 qui ne le sont pas, & qu'on peut rejeter com-
 me

plein de Topiques d'Aristote & des Principes conten-
 tieux qu'il y avoit puisés, commença par faire des Le-
 çons sur le maître des Sentences, dont le Texte souvent
 éclairci, avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite
 de donner plus de jour aux Etudes publiques: il com-
 posa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le
 superflu l'emporte presque toujours sur le nécessaire,
 & c'est ce Corps divisé en trois Parties, dont la seconde
 plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle
 la *Somme* de St. Thomas. *Hist. Crit. de la Phil. Tom. III.*
 pag. 25.

• Au même endroit.

me fausses, ou comme inutiles; telle est la Thèse de *l'Etre de Raison, l'Objet de la Logique* ⁵¹, selon St. Thomas. Ce grand Saint n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter les subtilités Scholastiques? Est-il rien de si absurde que d'établir un rien une chose imaginaire, un Etre de Raison pour le sujet d'une Science? Or qu'est ce qu'un Etre par la seule imagination, si ce n'est un non-Etre, une fiction, ou une chimère?

Saint Thomas a soutenu aussi plusieurs opinions sur les qualités de la Divinité, qui sont très-frivoles; telle est celle que *Dieu peut avoir fait le Monde, & que le Monde peut être éternel*. Il n'est point de tems en Dieu, dit St. Thomas, en lui l'effet suit toujours la volonté: or supposons que Dieu eût voulu que le Monde eût été de tout tems; le Monde auroit donc pu l'être. Cette question est aussi fausse qu'inutile; à quoi sert-il

⁵¹ D. Thomas IV. Metaphys. Sect. IV.

⁵² Le plus grand adversaire qu'aieut St. Thomas est un Cordelier appelé Jean Duns surnommé Scot, parce qu'il étoit Ecoissois; ce Moine vivoit sur la fin du treizieme Siècle, & au commencement du quatorzieme; il affecta de combattre toutes les opinions que St. Thomas,

il de savoir si le Monde pourroit avoir été de tout tems, il suffit que nous connoissions clairement le contraire? D'ailleurs, qui est ce qui ne fait pas (je parle des gens qui raisonnent conséquemment) que Dieu ne peut point changer l'essence des choses : or l'essence d'une chose créée est de passer du être non à l'être : il faut donc qu'il y ait eu un tems, où le Monde n'ait pas été, pour pouvoir être créé; donc il n'est pas éternel. L'effet suit toujours la volonté de Dieu dans les choses qui ne sont point opposées à l'essence des choses; mais de même qu'il ne peut faire que St. Thomas n'ait vécu, de même il ne peut avoir créé une chose qu'elle n'ait eu un commencement, ni faire par conséquent qu'elle ait existé toujours dans l'éternité antérieure. ⁵²

Ce que dit St. Thomas pour excuser une sorise d'Aristote, qui soutient que Dieu peut faire le mal, est aussi peu sensé, que la re-
cher-

avoit soutenues, il s'attacha entre plusieurs à celle par la quelle St. Thomas veut avec raison que la Vierge ait été conçue comme les autres Femmes avec le peché originel; Scot soutient le contraire, & ses raisons, quelques mauvaises qu'elles fussent, lui acquirent le titre de Docteur subtil qui n'est pas cependant comparable à celui de Docteur Angeli-

cherche frivole que nous venons de condamner. Il prétend ⁵³ que Dieu peut faire le mal, parceque dès qu'il le fait le mal se change en bien. Je suis fâché qu'un aussi grand Génie que St. Thomas ait cherché à vouloir donner quelque couleur à une erreur aussi monstrueuse que celle d'Aristote : je lui passe plus facilement d'avoir souvent adopté trop à la légère plusieurs erreurs Physiques de ce Philosophe.

La

que, qu'on a donné dans l'Ecole à St. Thomas : il faut pourtant convenir que Scot ne manquoit pas d'Esprit, mais l'envie de critiquer St. Thomas, l'a très souvent jeté dans l'Erreur, d'ailleurs il n'avoit ni le jugement ni la science de ce Saint, à qui il n'a manqué que de vivre dans un Siècle plus éclairé que le sien, pour être un des plus grands hommes du Monde, les fautes mêmes qu'il a commises, & les opinions fausses qu'il a soutenues quelquefois montrent l'étendue de son Génie : lorsqu'il erre, on voit toujours dans ses discours beaucoup d'esprit, & même assez d'érudition sur tout pour un tems où elle étoit si négligée.

Scot fut célèbre dans l'Université de Paris; s'étant retiré à Cologne, il mourut âgé de trente cinq ans. Paul Jove & les ennemis qu'il s'étoit fait parmi les Thomistes, ont publié qu'étant attaqué d'une apoplexie, dont on le crut mort, il fut d'abord enterré, & que quelque tems après étant revenu à la Vie, il mourut désespéré, se rongant les mains, & se frappant la tête contre la pierre de son Tombeau. Les

La Morale de St. Thomas me paroît excellente : il est , à mon gré beaucoup plus excellent Moraliste que Physicien & Metaphysicien ; les maximes sont prudentes & sages ; on y voit régner un caractère de probité , de candeur & de bonté. St. Augustin, non content de damner tout le monde , prétendoit que les Payens n'avoient pu faire aucune action vertueuse , St. Thomas non - seulement

sauve

Scotistes, ont si bien refusé ces contes des Thomistes qu'on doit les mettre au rang de ceux que tant d'Ecrivains Catholiques, ont débité sur la Mort de Luther, & de Calvin. Il faut avouer que la haine Theologique est bien terrible, puisque la mort & le tombeau ne sauroient en garantir la Memoire de ceux qu'elle poursuit.

Si Deus peccare non potest, quia est omnipotens; quamvis Philosophus (Aristoteles) dicat in quarto Topicorum, quod potest Deus & studiosus prava agere. Sed hoc intelligitur vel sub conditione cujus antecedens sit impossibile, ut, puta, si dicamus quod potest Deus prava agere si velit. Nihil enim prohibet conditionalem esse veram, cujus antecedens & consequens est impossibile. Sicut si dicatur, si homo est asinus, habet quatuor pedes. Vel ut intelligatur quod Deus potest quædam agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen si ageret bona essent. Vel loquitur secundum communem opinionem Gentilium, qui homines dicebant transferri in Deos, ut Jovem & Mercurium. D. Thom. Q. XXV. Art. 3.

saue⁵⁴ les Payens qui avoient vécu selon la loi de nature avant Jésus Christ; mais il soutient⁵⁵ qu'ils ont pu faire des actions très-bonnes & très-louables. On est charmé de voir le Théologien, éclairé par le flambeau de la Raison & par le secours de la Philosophie, raisonner d'une manière conforme aux notions de tout le Genre Humain, & j'ose dire aux notions évidentes; à quoi pensoit le grand St. Augustin, & à quoi pensent aujourd'hui les Jansenistes?

En approuvant le sentiment raisonnable de St. Thomas, sur le salut des Payens vertueux, je ne saurois adopter son opinion sur celui de Trajan. Il a cru⁵⁶ que la Divinité, fléchie par les prières d'un Saint Pontife, avoit tiré cet Empereur des flâmes de l'Enfer. Ignoroit-il, ce grand Saint, que l'Eglise chante tous les jours, *in inferno nulla est*

⁵⁴ Gentiles perfectius & securius salutem consequantur sub observantiis Legis, quam sub sola Lege Naturali, & ideo ad eas admittebantur: sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum., & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari. D. Thomas Part. I. Quest. 98. Art. L.

⁵⁵ Tamen si Infideles divina gratia careant, quia tamen ex infidelitate non corrumpitur eorum nature bonum, possunt aliquid boni operari, quamvis id non sit meritorium vite eternæ

est redemptio? . . L'avare Acheron ne lâche point sa proie; tirer une Ame du Purgatoire avec force *Anticnas* & force *Indulgentes*, passe; mais l'arracher des mains de Belzebut, les Papes avouent eux-mêmes qu'ils n'ont pas ce pouvoir.

§. X.

C A R D A N.

Cardan naquit à Pavie le 24 Sept. de l'année 1501 : c'est du moins l'opinion la plus commune, car dans l'Histoire de sa Vie, qu'il a écrite lui-même, il y a plusieurs contradictions manifestes qui ont été cause, que tous les Auteurs ne s'accordent point sur le tems de sa naissance & de sa mort. On a peine à comprendre comment un homme a pu être tout

. Sicut enim habens fidem potest aliquid peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam mortaliter peccando: ita etiam Infidelis potest aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem infidelitatis. *Idem*, ubi supra,

§ Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent. *Idem*, ubi supra.

tout à la fois aussi savant & aussi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de soi-même si odieux, que si quelqu'un en eut dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit ⁵⁷ de demander par devant les Juges une réparation authentique, & de le faire condamner à une peine afflictive; il avoue qu'il nâquit porté par son Etoile à la faineantise, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au mensonge, à l'impudicité, à l'inconstance, à la trahison, &c. sous le vain prétexte de se piquer de sincérité, il a écrit toutes les folies qu'il

57 Atque hæc corporis & fortune sue damna fuerunt; ingenium vero si quis inimicus tale illi afinxisset, quale suum esse in Themate natalitio restatus est, potuisset in eum agere merito eâ Lege.

- *Pœnaque lata, malo quæ nolle carmine quæquam*

Describi

Nam ex Venere, Joci, Lunæ ac Mercurii Dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commista, animum sibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, infidiatorem, proditorem, magnum incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamenum, austerum, sponte etiam divinantem, zélorypum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium, anticipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam

qu'il avoit faites; peu content de se déshonorer, il a traité ses parens de la même manière. Il apprend aux Lecteurs, dès le II. Chapitre de sa Vie, que la mere fit tout ce qu'elle put pour se faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui⁵⁸; mais que les remedes qu'elle avoit pris n'ayant pu produire aucun effet, après avoir souffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au Monde Cardan, qui avoit déjà des cheveux noirs & crépés⁵⁹. Si heureusement le Soleil, Venus & Mercure n'eussent point

his cum quibus assidue versabatur. Neque profecto dubium est apud me, quin ipse talis esset, qualis omnibus aliis se conspiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores sibi a Natura fuisse inditos, non hic modo, sed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuisse censi possit; & qui penitissime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epichetorum farragine remoram fuisse deprehendat; ut mittam aliorum etiam gravissimorum Virorum judicia, qui Cardanum miras de se ipso fabulas concitasse & insipienti proximum vixisse non perperam asserunt. *Gabriel. Nudæi de Cardano. Jud.*

⁵⁸ Tentaris, ut audiui, abortivi medicamenti frustra; ortus sum anno 1508. Kal. Oct. hora noctis prima, non exacta, sed paulo magis dimidia, & ramen besse minore. *Cardan. de Vita Propr. Cap. XI. pag 7.*

⁵⁹ Et neque hic, neque locus Lunæ, nec ascendentis est idem, nec aspicit Virginis penultimam partem, de-

point été dans les Signes humains, c'étoit fait du pauvre Cardan ; il seroit né monstrueux, & c'est lui qui nous assure ce fait. Il en fut quitte pour naître avec une chevelure à la Moresque ; mais la maligne influence de sa Constellation lui joua un mauvais tour, dont-il ne s'apperçut que lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté. Il fut au désespoir de découvrir qu'il avoit été affligé aux parties ⁶⁰ génitales : cependant il falut qu'il prît patience, & depuis l'âge de vingt & un an jusqu'à celui de trente & un, il fut obligé de s'ab-

bui esse monstruosus, imo facile erat ut discerptus ex ventre matris prodirem, a quo parum abfui. Natus ergo, imo a matre extractus, tanquam mortuus, cum capillis nigris & crispis, recreatus balneo vini calidi, quod alteri potuisset esse perniciosum, mater conflata perperuis tribus diebus in partu, superstes evasi tandem. *Id. ibid. pag. 8.*

⁶⁰ Cæterum ut ad rem redeam, cum Sol & maleficæ ambæ, & Venus & Mercurius essent in Signis humanis, ideo non declinavi a forma humana ; sed cum Jupiter esset in ascendente, & Venus totius Figuræ Domina, non fui oblatus, nisi in genitalibus, ut a 21 anno ad 31 non potuerim concumbere cum mulieribus, & sæpius deflerem sortem meam, cuique alteri propriam invidens. *Id. ibid. pag. 8.*

s'abstenir du commerce des femmes, ce qui le chagrinoit fort; enfin le charme cessa, & il se maria. Lorsqu'il fut en ménage, s'il gagna du côté des plaisirs de l'amour, il eut plusieurs nouvelles inquiétudes; il étoit si pauvre qu'il étoit obligé pour vivre de faire des Almanachs ⁶¹. Quoiqu'il fût Médecin, il ne gagnoit rien : la pauvreté ne l'empêchoit pas cependant d'aimer le jeu; il joua un jour les nippes de sa femme, & qui pis est, il les perdit. L'état malheureux où il étoit, ne lui fit pourtant rien faire qui fût indigne de

“ *Alia diversa, oppignoratis ornamentis uxoris & suppellectile, ut mirum sit omnibus pousse carere praefidiis: magis, non mendicare carentem: magis, adhuc nil admisisse, ne cogitasse quidem indignum aut majoribus meis, aut virtute, aut honoribus quibus antea decoratus eram & in posterum florui, sed æquo animo tulisse omnia: hæc quindecim annis perpetuis, nec interim munere assidentis Medici perfrui voluisse. Verum dicēs, qua ratione? An docuisti privatim? Non. An mutuo accepisti sine pignore? Non. An rogasti quemquam ut dono daret? Non. Neque invenissem puto, & puduisset me. An forsan victum attenuasti? Neque illud. Quid ergo? Ephemerides scribebam, in Scholis à platinis publice docebam: medendo aliquid colligebam, domestici ferme singuli muneri quæstuofo addicti erant, Id. ibid. Cap. XXV. pag. 94.*

de ses ancêtres : c'est lui qui nous assure toutes ces particularités ; mais je ne sai si l'on peut y ajouter croyance aveuglément ; car, malgré sa prétendue sincérité, Naudé ⁶² le convainc d'être un grand & infigné menteur. Cardan se vantoit qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire Grecque & Latine ; qu'il en avoit eu l'intelligence par une espèce de miracle, en ce qu'ayant acheté les Oeuvres d'Apulée d'un homme qu'il ne connoissoit point, le lendemain il sçut parfaitement le

⁶² Sed cum veritatis amore nihil unquam antiquius sibi fuisse contendat, & ex consequenti frequenter in illas voces prorumpat : nunquam me mentitum esse memini : ergo jam securus de mendacii suspicione, ut qui in veritatis studio consenuerim, & similes alias quæ in ejus Libris passim occurrunt ; ego contra mendacissimum illum fuisse deprehendi, & ab hoc virio, reliqua demum velut e fonte promanasse, quæ a nonnullis deliramenta vocantur, non levibus de causis existimo. Hoc autem ne quis a me dictum hoc inconsulte fuisse, quoniam res est magni momenti, sibi persuadeat ; en signatis tabulis ipsum confirmo, quarum fidem ne Cardanus ipsemet, si nunc vivat, elevare merito possit. Quippe cum Capite XII. de propria Vita dixisset : *Grammaticam nunquam didici, ut neque Græcam aut Gallicam, aut Hispanicam Linguam, sed usum solum mihi nescio quo modo tributum* : & antea Cap. IX. asseruisset se miraculo adjutum fuisse ad intelligendam Linguam La-

le Grec & le Latin. Pour connoître, dit Naudé, la vérité de cette belle histoire, il n'y a qu'à faire attention que Cardan assure en termes précis, dans un autre endroit, qu'il avoit étudié la Grammaire & la Dialectique depuis l'âge de 23. jusqu'à 25. ans.

Ce mensonge évident de Cardan dispense le Lecteur d'ajouter foi à ce qu'il conte des prétendues révélations qu'il avoit, soit en dormant, soit en veillant. Il rapporte, d'un grand air de confiance, qu'il étoit averti
par

tinam, quale tandem fuerit miraculum istud Capite XXXXI. sic explicat: Quis fuit ille qui mihi vendidit Apulejum, jam agenti, ni fallor, annum 20, Latinum, & statim discessit; ego vero qui eo usque neque fueram in Ludo litterario nisi semel, qui nullam haberem Linguae Latinae cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postmodum coasi qualis nunc sum in Lingua Latina, nec non Graecam, quasi simul & Gallicam & Hispanicam acceperim, dumtaxat ut Libros intelligam, ignarus sermonis & narrationum & regularum Grammaticae prorsus. Hoc autem quam sit veritati consentaneum declarant verba illa ex Opusculo de Libris propriis, quod sub finem Librorum de Sapientia & de Consolatione reperitur; interim vero Grammaticae & Dialecticae operam dabam, (circa videlicet annum aetatis suae 23. nam circa 35. addiscendae Linguae Graecae sedulo operam impendit), unde praesenti, inquit, anno, nimis intentione studii Graecarum Litterarum laborans, nihil ardui molitus sum: subjungitque paulo

par des songes ⁶³ des biens ou des maux qui devoient lui arriver, & même des événemens les plus médiocres; il avoit encore une autre ressource plus jolie ⁶⁴, & plus divertissante pour connoître l'avenir. En examinant ses doigts, tous les secrets du Ciel lui étoient développés: s'il lui devoit survenir quelque infortune, il appercevoit sur l'ongle du doigt du milieu une tache noire: si c'étoit un bonheur, la tache étoit blanche & paroissoit au pouce: si c'étoient des richesses, c'étoit au second doigt; si cela regardoit les Belles-Lettres, la tache se montroit sur l'ongle du petit. La main de Cardan ressembloit, si on veut l'en croire, à ce fameux Bouclier ⁶⁵ que Venus donna à Enée, & sur lequel on voyoit tous les événemens futurs de l'Empire Romain.

Un

post, *Librum Micylli in Epitomen redegi, quem conjunxi Libro de Græcæ Litteraturæ Institutione.* Gabr. Naud. de Card. Judic.

⁶³ Omnium quæ mihi eventura sunt imaginem video per somnium, neque unquam, ausim ferme dicere, vere autem dicere possam, meminisse quod quicquam boni aut mali vel mediocris mihi evenerit, de quo prius, & raro ante multum, non fuerim per somnium præmonitus. *Cardan. de Rer. Variet. Lib. VIII. Cap. 43.*

⁶⁴ Eorum quæ mihi eventura sunt, quanquam sint

Un homme qui debite de pareilles extravagances, doit-il être mis au rang des Philosophes? Eh pourquoi n'y seroit-il pas placé, & même avec distinction? les hommes ne sont-ils pas approchant les mêmes aujourd'hui qu'ils étoient il y a deux mille ans? n'ont-ils pas regardé Pythagore comme un Personnage au-dessus de l'humanité? Les visions de Cardan n'ont rien de plus extraordinaire & de plus insensé que les métamorphoses différentes de Pythagore. Le Philosophe Grec, malgré ses opinions ridicules, ne laissa pas que de pénétrer dans bien des Secrets de la Nature; il eut d'excellentes qualités, de grands talens & de vastes connoissances. Cardan fut doué des mêmes dons; ses Livres quoique diffus & quelquefois obscurs, sont remplis d'excellentes choses

perexigua, vestigia in unguibus apparent: nigra & livida malorum in medio digito: feliciū alba & ad honores in pollice: ad divitias in indice: ad studia & res majoris momenti in annulari: ad exiguas inventiones in minimo; coepta, res firmas. Id. ibid.

63 — — Clypei non enarrabile textum,
Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatū ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerat Ignipotens

Virgil. Æneid. Lib. VIII.

ses. Lorsqu'il parle comme Astrologue & comme Devin, il extravague ; mais dès qu'il n'est que simple Physicien , il raisonne presque toujours d'une manière savante, profonde, & même agréable. Ses Livres *De Subtilitate*, malgré la critique qu'en a fait Scalliger, sont encore goûtés par bien de véritables Savans ; ceux *De Rerum Varietate* ne sont point méprisables. Si Cardan fût né dans

“ Hippocrate naquit dans l'isle de Cos, la première année de la quatorzième olympiade, l'an de Rome 294. Il est regardé par tous les habiles médecins comme le créateur de la bonne médecine ; nous avons encore beaucoup d'ouvrages de lui, qui montrent son grand jugement & sa longue & savante expérience ; c'étoit principalement sur ces deux qualités qu'Hippocrate fendoit la médecine : „l'art est long à acquérir „dit-il, dans son premier axiome, la vie est courte le jugement difficile, & les épreuves qu'on fait très souvent „dangereuses, *ars longa, vita brevis, judicium difficile, experimentum periculosum* : combien de sages avis pour les médecins dans ce peu de paroles ! Nous avons deux différentes traductions latines des ouvrages d'Hippocrate. La première est de Marcus Fabius Calvus, la seconde est d'Anurius Foësius.

Hippocrate pensoit, que ce que l'on appelloit ame dans les hommes, & dans l'univers, & à quoi l'on donnoit le nom d'immortel n'étoit que la chaleur innée, *Δικαιε δε μοι ο παλαιμενος θεμος αθανατος τε εναι ην*

dans un autre tems, & qu'il eût pu secouer entièrement le joug de la Philosophie Péripatéticienne, sous lequel il gémissoit, ainsi que tous les Savans de son tems, il auroit été fort loin : il avoit un génie vaste, hardi; il n'y a qu'à jeter les yeux sur son commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, ⁶⁶ & sur le grand nombre d'Ouvrages qu'il a écrits, pour connoître sa prodigieuse érudition.

Cardan

ποτα πάντα, καὶ οὐκ καὶ αὐτοῖς, καὶ εἶναι πάντα, καὶ τα ὄντα, καὶ τα μέλλοντα ἰστέον. *Quod calidum vocamus, id mihi immortale esse videtur; cunctaque intelligere, videre, audire, scireque omnia, tum praesentia, tum futura. Hippocrat. de carn. pag. 249.*

Après Hippocrate, Galien & Celse furent chez les anciens les plus grands & les plus celebres medecins, dont les ouvrages nous restent aujourd'hui. J'ai parlé de Galien, dans l'article d'Averoës; quant à Celse, il vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de Tibere, nous avons encore de lui huit livres sur la medecine: la meilleure édition, qu'on en ait donnée est celle qui fut faite à Amsterdam en 1687, avec les notes de divers scavans ramassées par Mr. d'Almeloven. L'on a donné depuis quelque tems à Paris une très bonne traduction françoise de l'ouvrage de Celse. Quintilien parle beaucoup de ce scavant medecin, qui avoit aussi écrit sur la rhétorique. Moreri dit, que Quintilien loue Celse; mais ce rheteur aucontraire le blame très souvent, au sujet de ce qu'il avoit écrit sur l'éloquence & les arts, il

Cardan passe chez bien des gens pour avoir cru l'Ame mortelle, quoiqu'il ait publié un Livre sur son immortalité; ils prétendent que, dans la plupart de ses autres Ecrits, il découvre ses sentimens, & qu'il avoit composé un Ouvrage sur la matérialité de l'Ame, qu'il ne montrait qu'à ses amis. Le Jésuite Théophile Regnaut le range au rang des Athées & le fait Chef de ceux de la seconde classe

Je traite même d'esprit médiocre. Avant que de citer Quintilien, remarquons que Mr. le Clerc, qui avoit corrigé l'édition de Moreri, y a laissé cette faute grossière, ainsi qu'un million d'autres. C'est une chose étonnante que l'inexactitude & les fautes grossières, qu'on trouve dans toutes les vastes compilations, auxquelles on a donné le nom de Dictionnaires, celui de Bayle est le seul qui mérite d'être estimé. Aussi doit il moins être considéré comme un dictionnaire, que comme un recueil de sçavantes dissertations, rangées par ordre alphabétique, pour la commodité des lecteurs. Revenons aux reproches que Quintilien fait à Celse. „Cornelius „Celsus, dit il, ne s'éloignoit pas du sentiment de ces „Sophistes, il disoit que l'orateur ne cherche que le vrai- „semblable: en effet, ajoute-t-il, ce n'est pas la „bonne conscience, mais le gain de la cause qui fait la „gloire & l'avantage des plaideurs. S'il en étoit ainsi „ne seroit-ce pas le comble de la méchanceté de pré- „ter à la méchanceté humaine des armes, pour favoriser „l'injustice: c'est aux auteurs d'un pareil sentiment à

classe. On ne peut nier véritablement que les Ouvrages de ce Philosophe ne soient remplis de choses très condamnables ; mais je le crois plus visionnaire qu'Athée. Il en étoit de ses sentimens sur la nature de Dieu & sur celle de l'Ame, comme des autres Questions abstraites qu'il traitoit ; il se laissoit emporter au feu de son tempérament, & suivoit les impressions d'une espèce de fanatisme, dont-

„montrer comment ils peuvent en sauver les dangereux.
 „les conséquences. “ *Consensisse autem illis superioribus videri potest etiam Cornelius Celsus cujus hæc verba sunt : orator simile veri tantum petit, deinde paulo post : non enim bona conscientia, sed victoria litigantis est præmium. Quæ si vera essent, pessimorum hominum foret, hæc tam perniciose nocentissimis moribus dare instrumenta, & nequitiam præceptis adjuvare. Sed illi rationem opinionis suæ viderint. F. Quint. Inst. orat. lib. 2. cap. 15.*
 Ajoutons encore un autre passage à ce premier, pour mieux faire sentir la faute de Moreri. „Cornelius Celsus avec un esprit mediocre a non seulement embrassé tous les beaux arts, mais il nous a donné encore des préceptes, sur la manière de faire la guerre, sur la vie champêtre & sur la médecine.“ *Cum etiam Cornelius Celsus mediocris vir ingenii non solum de his omnibus conscripserit artibus ; sed amplius rei militaris, & rusticæ etiam, & medicinæ præcepta reliquerit. Fab. Quintil. instit. orator. Lib. XII. Cap. XI.*

dont il étoit assez souvent agité. Comment peut-on croire qu'un homme qui ajoutoit foi aux superstitions les plus marquées, & qui pratiquoit certaines dévotions avec autant de respect que la Dévote la plus scrupuleuse, fût persuadé de la mortalité de l'Âme? Il raconte ⁶⁷ qu'ayant trouvé dans les Manuscrits de son Pere, que si quelqu'un prioit la Vierge à genoux le 1. d'Avril, à 8. heures du matin, & disoit à son honneur un *Pater* & un *Ave*, il obtiendrait ce qu'il demanderoit; il se servit de ce remède & fut délivré quelque tems après d'une incommodité. Il ajoute que depuis il avoit eu recours plusieurs fois au même expédient, & qu'il s'en étoit parfaitement bien trouvé, ayant été délivré de la goutte.

Je

⁶⁷ Legeram in Collectis a Patre meo, si quis horâ matutinâ octavâ Kal. Aprilis, exoraret Virginem Sanctam, ut Filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjunctâ Oratione Dominicâ, nec non Salutatione Virginis Angelicâ, obtenturum quod petierit; observavi diem, horamque, peregi supplicationem, & non tunc statim, sed Die Corporis Christi, eodem anno, liberatus prorsus sum. Sed & alias multo post, memor facti pro podagrâ supplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla perter adducebat eorum, qui liberati erant) & multum profuit: inde etiam sanatus sum; sed in hoc auxiliis

Je vous demande, *Monsieur*, si vous pensez qu'un homme qui croit être guéri d'une maladie, en priant le 1 d'Avril, plutôt qu'un autre jour, soit bien persuadé de la mortalité de l'Âme? On pourroit dire que cette histoire est un de ces mensonges que Cardan a mis dans ses Ouvrages, pour les rendre aussi singuliers, qu'il l'étoit lui-même; mais il y a des preuves évidentes dans sa Vie, qu'il étoit réellement très attaché au culte des Saints & des Images; il refusa d'aller en Dannemarck, & d'avoir du Roi une pension assez considérable, parce qu'il ⁶⁸ prévoyoit qu'il seroit obligé, pour être heureux dans ce Royaume, d'embrasser le Protestantisme.

Il faut donc attribuer les sentimens différens & opposés qu'on trouve dans Cardan,
au

eriam Artis usus sum. *Cardan. de Vita Propria, Cap. XXXVII. pag. 159.*

⁶⁸ Eram etiam infinuatus ab anno 1542. in amicitiam Principis Istonii, qui aliquid dedit, plura dabat quæ nolui accipere, sed post ætatem redi ad profitendi munus, & sequenti anno, instante Andrea Veselio Viro clarissimo, & amico nostro, oblata est conditio 800, Coronatorum in singulos annos a Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impensam suppeditaret, non solum ob Regionis intemperiem, sed quod alio Sætorum modo consuevissent: ut vel ibi male acceptus

au Livre qu'il avoit écrit sur l'immortalité de de l'Ame, plutôt à des mouvemens de Philosophie Epicurienne, qu'à une véritable conviction. Comment auroit il pu être le maître de réprimer entièrement les saillies de son imagination, puisque pour en diminuer la fougue & l'impetuosité, il étoit obligé de se faire du mal; & que la douleur lui étant beaucoup plus supportable, il se mordoit les levres, ou se tordeoit les doigts, pour détourner les esprits ⁶⁹ qui se portoient avec trop de violence au Cerveau. Un Capucin se fesse & s'écorche le derrière pour amortir

futurus essem, vel patriam Legem meam, majorumque relinquere coactus. *Id. ibid. Cap. IV. pag. 20.*

⁶⁹ Fuit mihi mos (de quo plures admirabuntur) ut causas doloris, si non haberem, quærerem, ut dixi de podagra: unde plerumque causis morbificis obviam ibam. (Ut solum devitarem quantum possem vigilias) quod arbitrarer voluptatem consistere in dolore præcedenti sedato: si ergo voluntarius sit facile sedari poterit; & quoniam experior me nunquam posse prorsus carere dolore, & si modo contingat, subit in animum impetus quidam adeo molestus, ut nihil possit esse gravius ut multo minus malus sit dolor, aut doloris causa, in qua nulla prorsus inest turpido, periculumve. Itaque ob hoc, morsum labii, & digitorum contorsionem, & compressionem cutis, ac tenuis musculi bra-

tir la concupiscence de la chair: Cardan se maltraitoit, pour diminuer la fougue de son génie; voilà deux personnes qui employent le même remède pour des maux bien différens.

Je suis assuré que Cardan ne se fût pas fouetté pour appaiser les desirs lascifs; car parmi les quatre grands chagrins qu'il a essuyés dans sa vie ⁷⁰, il compte l'abstinence du Beau-Sexe, & la chasteté forcée qu'il fut obligé de garder, jusqu'à trente & un an, attendu le mauvais tour que les Astres avoient joué à ses parties génitales. Les trois autres
vin-

chiu sinistri, usque ad lacrymas, excogitavi: quo presidio sine calumniis adhuc vivo. Natura alta loca timeo, quonquam latissima, & ea ubi suspicionem rabiei Canis habuerim. Laboravi interdum etiam amore heroico, ut me ipsum trucidare cogitarem; verum talia etiam aliis accidere suspicor, licet hi in Libros non referant. Id. ibid. Cap. VI. pag. 30.

⁷⁰ In universum quatuor fuere extrema pericula, id est in quibus nisi occurrissem de vita actum esset: submersionis primum, Canis rabidi secundum, casus cimenti tertium, minus, quia non inchoatum, rixa denique in domo Nobilis Veneti; totidem maxime impedimenta & detrimenta, primum concubitus, secundum mortis sævæ filii, tertium carceris, quartum improbicitis filii natu minoris. *Id. ibid. Cap. XXX. pag. 116.*

vinrent, 1. de la mort ignominieuse de son fils aîné, qui fut pendu pour avoir empoisonné sa femme: 2. de la prison dans laquelle, lui Cardan, fut enfermé quelque tems; 3. des débauches & de la mauvaise conduite du plus jeune de ses fils. Il semble que tout ce qui arrivoit d'extraordinaire à Cardan dût se rapporter au nombre quatre; car il fait aussi mention de quatre dangers éminents qu'il courut: il parle entre autres d'une querelle qu'il eût dans la Maison d'un Noble de Venise; il lui arriva dans cette Ville une affaire qui ne lui fait guère d'honneur. Un jour de la Vierge ^{7^e}, jour à la vertu duquel il avoit tant de foi & de croyance, il joua avec un fripon; il fit la même chose le lendemain, & acheva de perdre son argent. Ayant reconnu que les cartes étoient pré-

^{7^e} Cum Venetiis essem, Natali Virginis, pecuniam alea amisi, sequenti die reliquum. Eram autem in domo Collusoris, cumque animadvertissem chartas esse adulterinas, pugione ipsum vulneravi in facie, tenuiter tamen: aderant presentes duo ejus familiares adolescentes; & duæ hastæ laquearibus affixæ, & janua domus clave conclusa: sed ego ubi, pecuniam omnem rursus suam quam propriam abripuissem, ac vestes meas, cum annulos quos pridie perdideram, sequenti ab initio victor recuperassem, domumque per puerum meum jam

préparées & qu'il avoit été dupé, il donna un coup de stilet dans le visage du filou, se fit rendre non-seulement son argent, mais le força d'y ajouter le sien ; cependant touché du sang qui sortoit de sa blessure il lui en rendit une partie.

Il étoit juste que le genre de mort de Cardan répondit à la façon dont-il avoit vécu ; on dit, qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il se laissa mourir de faim, pour ne pas nuire à sa réputation & à celle de l'Astrologie. Mr. de Thou rapporte ⁷² ce fait comme un bruit public, & il n'en assure point l'authenticité ; Scaliger ⁷³ s'explique en termes précis, & quoiqu'il ait été ennemi de Cardan, il semble que si sa folie n'avoit pas été avérée & connue de tout le monde, il n'auroit pas osé assurer qu'il ne
pré-

amendasset, partem pecuniæ sponte abjeci quod illum vulneratum viderem. Id. ibid. pag. 112.

⁷² Eodem quo prædixerat anno & die, videlicet XI. Kal. Oct. defecit, ob id, ne falleret, mortem suam inedia accelerasse creditus, *Thuan. Libro LXII.*

⁷³ Quanquam jam octogenario major, ne Artem contumeliæ exponeret, inedia constituit mori . . . res nota est, neque nostrum est mentiri. *Scaliger. Prolog. ad Manil.*

disoit que ce que tout le public savoit parfaitement.

§. XI.

MONTAGNE.

Dans le tems que tous les Philosophes sembloient être beaucoup plus occupés à commenter les Ouvrages d'Aristote, qu'à rechercher la vérité : & que la Philosophie Péripatéticienne avoit autant de crédit que la Religion, les Ouvrages du Philosophe Grec allant presque de pair avec les Livres Sacrés, un sage Pyrrhonien osa le premier s'opposer à la prévention publique. Montagne Gentil-homme François, vainquit les Pré-

74 Je ne sçai pas pourquoi je n'acceptasse autant volontiers, ou les Idées de Platon, ou les Atomes d'Epicurus, ou le Plein & le Vuide de Leucippus & Democritus, ou l'Eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximandre, ou l'Air de Diogenes, ou les Nombres & la Symmetrie de Pythagoras, ou l'Infini de Parmenides, ou l'Un de Muses, ou l'Eau & le Feu d'Appollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde & amitié d'Empedocles, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confusion d'avis & de sentences, que produit cette belle Raison humaine par sa certitude & clairvoyance, en tout ce de quoi elle se

Préjugés. Soit par la force de son génie soit par l'étude qu'il fit des Anciens, il comprit qu'Aristote n'avoit été qu'un ⁷⁴ simple mortel, sujet comme les autres hommes à faire des fautes : il alla plus loin : il se démontra à lui-même que ce Grec en avoit fait plusieurs ; il osa les lui reprocher dans un tems où cela passoit pour un attentât énorme. S'étant affranchi de l'esclavage du Péripatétisme, il inventa une nouvelle manière de philosopher, qui tenoit assez de celle de Sénèque ; il écrivit ses *Essays*, Livre qui ne peut être assez loué par les honnêtes gens, & assez lu par les Philosophes. On y voit partout le caractère d'un homme raisonnable qui aime la vertu, mais qui ne la rend point in-

mesle, que je ferois l'opinion d'Aristote sur ce sujet des Principes des choses naturelles : lesquels Principes il bâtit de trois pièces, Matière , Forme & Privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité même cause de la production des choses qui sont ? Cela toutefois ne s'oseroit ébranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'Auteur de l'Ecole, des objections étrangères : son autorité, c'est le but au-delà duquel il n'est pas permis de s'enquérir. *Essais de Montagne, Liv. II. Ch. XII. pag. 252.*

impraticable comme les Stoïciens: qui propose ses sentimens d'une maniere modeste: qui n'exige point d'être cru comme un Oracle: qui doute des choses qu'il ne peut comprendre⁷⁵: qui ne se rend entièrement qu'à l'evidence, à la démonstration; & qui fait parfaitement les raisons & les causes qui doivent fonder une incertitude raisonnable.

La modeste retenue de Montagne lui a attiré plusieurs Adversaires, les Dévots toujours aussi décisifs que hargneux & bilieux, l'ont injurié grossièrement. Deux Philosophes sont tombés dans un défaut aussi grand Mallebranche & Nicole se sont déchaînés non seulement contre les Livres de Montagne,

75 Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que les communes impressions on ne les efface jamais, on n'en sonde point le pied, où git la faute, ou la foiblesse: on ne debat que sur les branches: on ne demande pas si cela est vrai; mais s'il a été ainsi, ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille; mais s'il a dit ainsi, ou autrement. Vrayement c'étoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugemens, & cette tyrannie de nos créances, s'étendit jusques aux Ecoles & aux Arts. Le Dieu de la Science Scholastique c'est Aristote: c'est Religion de debatre de ses Ordonnances, comme

tagne ; mais même contre sa personne. Le sage la Bruyère, Auteur unique dans son genre, bien souvent imité & jamais égalé, a défendu Montagne ⁷⁶, & l'a bien vengé des critiques de ces deux Ecrivains. Le Public a souscrit à son jugement ; chez tous les gens de goût il n'y a aujourd'hui qu'une seule voix sur le mérite des Ouvrages de cet ingénieux Philosophe. L'on peut dire, avec Mr. Coste : ⁷⁷ „Tous les bons „Esprits sont d'accord depuis longtems sur „le mérite des Essais de Montagne : il est „inutile d'en faire l'éloge dans les formes, „ni d'entrer dans la discussion des critiques „qu'on en a faites : on ne pourroit rien „dire de nouveau sur le premier Article, & „ceux

de celles de Lycurgus à Sparte. Sa Doctrine nous sert de Loi magistrale : qui est à l'avanture autant fautive que une autre. *Id. libid.*

⁷⁶ Deux Ecrivains, dans leurs Ouvrages, ont blâmé Montagne, que je ne crois pas, aussi-bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière ; l'un ne pensoit pas assez, pour goûter un Auteur qui pense beaucoup, l'autre pense trop subtilement, pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. *Caract. ou Mœurs de ce Siècle* Tom. I. pag. 156.

⁷⁷ Préf. sur les Essais de Montagne.

„ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application , seront aisément convaincus du „peu de solidité de la plupart de ces critiques.“

Les doutes de Montagne sont toujours conformes à la saine raison, qui considère de tous les côtés une opinion avant de l'adopter. Et c'est avec raison que ce sage philosophe examinant combien il y a de choses douteuses se moque des dogmatiques. Je ne dirai pas, comme le Pere Mallebranche ⁷⁸,
 „Que

⁷⁸ Recherche de la Vérité. Part. I. Chap. VI.

„C'est pitié que nous pippons de nos propres singeries & inventions.

Quod stixere timent

comme les enfans, qui s'effrayent de ce même visage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagne: *Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua signenta dominantur*; c'est bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer ceux que nous avons faits. Auguste eut plus de Temples que Jupiter, servis avec autant de religion & créance de miracles. Les Thasiens, en récompense des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Agésilaus, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canonisé. Votre Nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir, de faire Dieu qui bon lui semble? faites-en, pour voir, l'un d'entre vous, & puis quand j'aurai veu comme il s'en sera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre.

„Que peut-on penser d'un homme qui confond l'Esprit avec la Matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la Nature humaine sans les mépriser . . . qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos Ames, & qui pense que la Raison humaine ne peut la connoître?“

Montagne pensoit ⁷⁹ sensément comme St. Thomas, & comme plusieurs autres Pères de l'Eglise avoient pensé. „Parmi les phi-

L'homme est bien insensé: il ne sauroit forger un Ciron & forge des Dieux à douzaines! Oyez Trismégiste louant notre suffisance: de toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'Homme ait pu trouver la Divine Nature & la faire. Voici des argumens de l'Ecole même de la Philosophie:

Nosse cui Divos & Cæli Nomina soli

Aut soli nescire datum

Si Dieu est, il est Animal: S'il est Animal, il a sens; & s'il a sens il est sujet à corruption. S'il est sans Corps, il est sans Ame, & par conséquent sans action: & s'il a Corps, il est périssable. Voilà pas triomphe? Nous sommes incapables d'avoir fait le Monde: il y a donc quelque Nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce seroit une sorte d'arrogance de nous estimer la plus parfaite chose de cet Univers: il y a donc quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand

„philosophes, ~~de L'Asie~~, aucun d'eux n'a
 „connu la véritable nature de l'ame, savoir
 „qu'elle ne meurt pas, parce que les hom-
 „mes ne peuvent avoir une juste idée de la
 „nature de l'ame sans la revelation.“

St. Thomas est encore plus précis sur
 cette question. „Il a été nécessaire, dit-il,
 „que l'esprit humain fut élevé par la foi à la
 „connoissance de plusieurs choses, qui sont
 „trop élevées pour qu'elles puissent être com-
 „pris

vous voyez une riche & pompeuse demeure, encore que
 vous ne sachiez qui en est le Maître, si ne direz-vous
 pas qu'elle soit faite pour des Rars; & cette divine
 structure que nous voyons du Palais céleste, n'avons-
 nous pas à croire, que ce soit le Logis de quelque
 Maître, plus grand que nous ne sommes? Le plus haut
 est-il pas toujours le plus digne? & nous sommes pla-
 cés au plus bas. Rien sans Ame & sans Raison ne peut
 produire un Animal capable de Raison: le Monde nous
 produit; il a donc Ame & Raison. Chaque part de
 nous est moins que nous: nous sommes part du Monde;
 le Monde est donc fourni de sagesse & de raison, & plus
 abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose
 que d'avoir un grand Gouvernement: le Gouverne-
 ment du Monde appartient donc à quelque heureuse Na-
 ture. Les Astres ne nous font point de nuisance: ils
 sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nou-
 riture, aussi ont donc les Dieux, & se paissent des va-
 peurs deçà bas. Les Biens mondains ne sont pas biens

„prises par la raison ; & parmi ces choses
 „on doit mettre principalement ce que la
 „Religion nous apprend des biens spirituels
 „& éternels après la mort. Car il y a dans
 „ces biens éternels plusieurs choses, qui ex-
 „cedent la portée de la raison humaine.

Il n'y a rien de si clair que ce que dit St. Thomas. Or la doctrine de St. Thomas est celle de l'Eglise. Montagne a donc pu dire, que sans la revelation la nature de l'ame nous seroit in-
 con-

à Dieu : ce ne sont donc pas biens à nous. L'offen-
 ser & en être offensé sont également témoignages d'im-
 bécillité ; c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est
 bon par sa nature, l'homme par son industrie ; qui est
 plus ? La Sagesse divine , & l'humaine Sagesse, n'ont
 autre distinction, sinon que celle-là est éternelle : or
 la durée n'est aucune accession à la Sagesse ; parquoy
 nous voilà compagnons. Nous avons vie, raison, & li-
 berré, estimons la bonté, la charité & la justice : ces
 qualités sont donc en lui ; somme, le bâtiment & les
 débatiment, les conditions de la divinité se forgent par
 l'homme selon la relation à soi ; quel patron & quel
 modèle ! Etirons, élevons & grossissons les qualités hu-
 maines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme,
 & encore, & encore,

. . . Non si te ruperis, inquit.

Montagne, ibid. pag. 240.

connue, puis qu'il ne répétoit que ce que ⁸⁰ Lactance & St. Thomas ⁸¹ avoient dit.

§. XII.

FRANÇOIS BACON.

Le fameux François Bacon de Vérulam, Vicomte de St. Alban, Grand-Chancelier d'Angleterre, rendit à sa Patrie le même service que Montagne à la sienne : il fut comme lui le premier destructeur des chimères Scholastiques ; & quoiqu'il vécût dans un tems où l'on ignoroit l'art de bien écrire, & où l'on ne connoissoit d'autre Philosophie que celle d'Aristote, rendue tout-à-fait absurde par les visions & les explications ridicules de ses Commentateurs, il trouva le moyen d'être grand Philosophe & excellent Historien. Son Histoire de Henri VII.

⁸⁰ Nemo enim vidit quod est verissimum, & nasci animas & non occidere, quia cur id fieret, aut que ratio esset, homines nescierunt. *Lact. de falsa Sapientia, Lib. III. Cap. XVIII.*

⁸¹ Oportuit mentem evocari in aliquid aliud, quam ratio nostra in presenti possit pertingere, ut sic disceret aliquid desiderare, & studio tendere in aliquid quod totum statum presentis vite excedit ; & hoc precipue chri-

ri VII. est un Morceau digne d'être comparé à ceux qui nous restent des Tacite & des Saluste; on a eu raison, dans les Editions nouvelles qu'on en a faites, de l'intituler *Historia Regni Henrici VII. Anglia Regis; Opus vere politicum*. La politique en effet la plus fine & la plus sensée regne dans tout ce Livre, écrit comme tous les autres de Bacon avec beaucoup d'élégance.

Un des plus beaux Ouvrages de ce Philosophe Anglois est son *Novum Organum Scientiarum, sive Judicia vera de Interpretatione Naturæ*. Il a ouvert les yeux des Savans & leur a fait connoître le ridicule des chimères dont ils étoient préoccupés, il a prescrit les règles qu'il falloit tenir pour trouver les chemins qui conduisoient à la Nature. „L'Homme, dit Bacon⁸², dans „le commencement de ce Traité, est le Ministre

stians religioni competit quæ singulariter bona spiritualia & æterna promittit: unde & in ea plurima humanum sensum excedentis proponuntur. S. Thomæ Aquin. Summ. Cath. fidei contra gentiles. Lib. I. Cap. V. pag. 13.

A P H O R I S M U S I.

⁸² Homo Naturæ Minister & Interpres tantum facit & intelligit, quantum de Naturæ ordine, re, vel mente observavit; nec amplius scit, aut potest.

„stre & l'Interprète de la Nature; mais il ne
 „peut se flater de la connoître, qu'autant
 „qu'il en observe exactement les opérations,
 „& qu'il les approfondit par des expériences;
 „ces deux choses sont également nécessaires
 „& s'entreservent mutuellement.“

Il auroit été surprenant qu'un homme
 qui pensoit de la façon de Bacon, qui vou-
 loit qu'au raisonnement on joignit les expé-
 riences; qui n'admettoit pour évident que
 ce qui l'étoit, eût pu se payer des impertinen-
 ces du Péripatétisme. Aussi condamna-t-il
 fortement le respect servile qu'on avoit pour
 la Philosophie d'Aristote⁸³: il fit connoître
 que c'étoit une opinion absurde de prétendre,
 qu'elle devoit être meilleure, que celle des
 autres Philosophes anciens; puisqu'elle avoit
 été

A P H O R I S M U S II.

Nec manus nuda, nec Intellectus sibi permissus mul-
 tum valet: instrumentis & auxiliis res perficitur, qui-
 bus opus est non minus ad intellectum quam ad ma-
 num: atque ut instrumenta manus motum aut crient aut re-
 gunt; ita & instrumenta mentis, intellectui aut suggerunt,
 aut cavent. *Franc. Bacon. Nov. Organ. Scient. Libr. I. di-*
gestus in Aphorism. p. 279. & 281. Edit. Lipsiæ, in folio.

⁸³ Quod vero putant homines, in Philosophia Aristoteli-
 telis magnum utique consensum esse cum post illam
 editam Antiquorum Philosophiæ cessaverint & exole-

été méprisée pendant long-tems chez les Grecs & les Romains, qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux admirateurs que dans les tems d'ignorance, & après que les Sciences avoient été négligées. D'ailleurs, ajoute-t-il, la véritable approbation, & dont on doit faire cas, est celle qui vient d'un jugement sage & équitable, & qui est donnée par des gens qui ont une parfaite connoissance de ce à quoi ils applaudissent; mais ceux qui sont si prévenus en faveur de la Philosophie d'Aristote, suivent les seules impressions de leurs préjugés, & se conforment aux opinions & aux sentimens de leurs Maîtres; l'admiration qu'on a pour elle est donc plutôt une soumission aveugle qu'une approbation raisonnée.

Ba-

verint: est apud tempora, quæ sequuta sunt, nil melius inventum fuerit: adeo ut illa tam bene posita & fundata videatur, ut utrumque tempus ad se traxerit. Primo, quod de cessatione antiquarum Philosophiarum post Aristotelis Opera edita homines cogitant, id falsum est, diu enim postea, usque ad tempora Ciceronis, & Secula sequentia, manserunt Opera veterum Philosophorum, sed temporibus insequentibus, ex inundatione Barbarorum in Imperium Romanum, postquam Doctrina humana velut naufragium perpessa esset, cum demum Philosophiæ Aristotelis & Platonis, tanquam Ta-

Bacon, dans ses Ouvrages, ne s'est pas contenté de montrer le besoin de réformer l'ancienne Philosophie; il l'a corrigée lui-même dans plusieurs endroits, en relevant les fautes d'Aristote, comme lorsqu'il l'accuse ⁸⁴ d'abuser de son esprit, & de chercher à se rendre obscur & inintelligible, en admettant cette Quintessence, cinquième Element, dont - il compose le Ciel, & qui n'est sujet ni à la chaleur ni au changement.

Dans

bulae ex materia leviores & minus solida per fluctus temporum servatae sunt. Illud etiam de-consensu fallit homines, si acutius rem introspiciant. Verus enim consensus is est, qui ex libertate judicii (repius explorata) in idem convenienti consistit. At numerus longe maximus eorum, qui in Aristotelis Philosophiam consenserunt, ex praepudicio & autoritate aliorum se illi mancipavit, ut sequacitas sit potius & coitio, quam consensus. Quod si fuisset ille verus consensus, & late patens, tantum abest ut consensus pro vera & solida autoritate haberi debeat, ut etiam violentam praesumptionem inducat in contrarium. Pessimum enim omnium est augurium, quod ex consensu capitur in rebus intellectuslibus: exceptis divinis & politicis, in quibus suffragiorum ~~pro~~ est. Id. ibid. Aphor. LXXVII. pag. 298.

⁸⁴ Inque ponitur primo ea quaestio: An substantia Coelestium sit heterogenea ad substantiam inferiorum? Nam Aristotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Co-

Dans un autre Ouvrage ⁸⁵ il se moque avec raison d'une impertinente opinion du Philosophe Grec; qui prétend que la couleur des plumes des Oiseaux est plus vive que celle du poil des Bêtes, parce que les Oiseaux sont plus souvent exposés au Soleil que les autres Animaux. Voila, dit Bacon, une chose manifestement fausse, car les Troupeaux sont plus exposés au Soleil que les Oiseaux, qui sont très souvent dans les Forêts, & qui cherchent l'ombre des Arbres. La
veri-

Ium phantasticum, ex Quinta Essentia, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque misso in presenti Errore de quatuor Elementis, quæ Quinta Essentia illa supponit; erat certe magnæ cujusdam fiduciæ, cognitionem inter Elementaria, quæ vocant, & Cœlestia prorsus dirimere, cum duo ex Elementis, Aër videlicet & Ignis, cum Stellis & Æthere tam bene conveniant, nisi quod moris erat illi viro ingenio abuti, & sibi ipsi negotium facessere, & obscuriora malle. Bacon. Descript. Globi Intellect. Cap. VII. pag. 618.

⁸⁵ Aristoteles ineptam reddit causam, quare plumæ Avium vividi magis sint coloris, quam pili Animalium; nulla enim Bestia Cyani Lapidis, vivæque carnis colorem representantes, aut virides pilos habet. Causa est, inquit, quod Aves frequentius in radiis Solis versentur, quam Bestiæ. Sed id manifeste falsum est; nam Pecudes crebrius in Sole agunt quam Aves, quæ plerumque

véritable cause, ajoute - t - il ensuite, de cette différence de couleur, c'est la différence des humeurs & des excréments, qui servent de nourriture au poils & aux plumes.

Je finirai l'éloge de Bacon, par celui qu'en fait l'Auteur des Lettres sur les Anglois. „Personne, *dit-il* ⁸⁶, avant lui n'avoit connu „la Philosophie expérimentale, & de toutes les épreuves Physiques qu'on a faites depuis, il n'y en a presque pas une qui ne „soit indiquée dans son Livre. Il en avoit „fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de Machines Pneumatiques par lesquelles il devina l'élasticité de l'Air. Il a tourné „tout autour de la découverte de sa pesanteur. Il y touchoit; cette vérité fut saisie par Toricelli. Peu de tems après, la „Physique expérimentale commença tout d'un „coup à être cultivée, à la fois, dans presque toutes les parties de l'Europe. C'étoit „un Tresor caché dont Bacon s'étoit douté, &

in sylvis aut umbraculo vivunt. Verissima causa est, quod humor excrementitius Animantium, qui æque constituit plumas in Avibus ac pilos in Bestiis, in Avibus tenuiori, & delicatiori colatura transmittatur, quam in Bestiis; plumæ enim transeunt pennas, pili vero

„& que tous les Philosophes encouragés par
„la promesse, s'efforcèrent de déterrer. „

Les grandes qualités & les vertus de Bacon furent ternies , par l'envie d'amasser des trésors ; s'il en faut croire presque tous les Historiens de son tems, & si l'on doit s'en rapporter à l'Arrêt qui le condamna à perdre sa Dignité de Chancelier & à une amende considérable , pour s'être laissé corrompre pour de l'argent. Quelques Auteurs ont voulu justifier la conduite de Bacon, & il me paroît qu'ils ont apporté des raisons assez probables. „Le crime, disent-ils ⁸⁷, dont on l'accusoit, „étoit d'avoir mis le Sceau à des Patentes injustes ; mais premièrement ce crime ne fut „jamais que soupçonné, & l'on en eut pour „toute preuve les aveux volontaires de l'Accusé ; aveux que probablement son humeur douce & paisible lui - arracha , pour „appaîser ses ennemis & pour achever sa vie „en repos, parmi les Livres. Secondement,
„ceux

entem. Bacon. Sylv. Sylvar. *ſive* Hiftor. Natural. Centur. I. Art. V. pag. 754.

⁸⁶ Mr. de Voltaire, Lettres ſur les Anglois. Lett. XII. pag. 86.

⁸⁷ Journal Littéraire Tomes XII. Partie II. pag. 357.

„ceux même des Historiens Anglois qui ont
 „voulu le noircir, confessent qu'il pensoit ce
 „qu'il avoit dit: *Que l'argent, semblable au*
„fumier, n'est bon que quand on le répand:
 „& ils reconnoissent que plein de mépris pour
 „les richesses, il abandonnoit les siennes,
 „avec l'indifférence la plus philosophique, à
 „ceux qui étoient à son service. Troisiè-
 „mement, on reconnoît que jamais il ne pro-
 „nonça de Sentence injuste, & qu'il donna
 „toujours à son Maître les Conseils les plus sa-
 „ges, & les plus propres à lui concilier les cœurs
 „des Peuples. En dernier lieu, c'est une chose
 „connue, que l'amende si médiocre, à la-
 „quelle il fut condamné, étoit tout ce qu'il
 „pouvoit payer; & qu'il ne vécut dans la
 „suite que du léger revenu de ses études.“

Ajoutons, *Monsieur*, à cette Apologie, ce
 que dit l'Auteur des Lettres sur les Anglois.
 Voici ses termes originaux⁸⁸: „Aujourd'hui
 „les Anglois révèrent sa Mémoire (de Bacon)
 „au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait
 „été coupable.“ Il semble que cet Ecri-
 vain pense comme les Anglois, car il avoit
 ajouté à ces premiers mots, *ses vertus ont*
fait

⁸⁸ *Mr. de Voltaire Lettres sur les Anglois, pag. 86*

fait oublier ses vices : mais il a retranché cette phrase dans une dernière Edition ; du moins elle n'est point dans celle de Jacques Desbordes de 1735.

Avant que de quitter entièrement Bacon, je relèverai quelques inadvertances de Mr. de Voltaire qui regardent ce Philosophe. Il lui donne le nom de Comte de Vérulam ; il est surprenant que cet ingénieux Auteur ait commis une pareille faute ; s'il eût fait attention à la première page du Livre de Bacon, il auroit vu qu'il étoit Baron de Vérulam & Vicomte de St. Alban. *Francisci Baconi Baronis de Verulamio, Vice Comitum S. Albani, Summi Angliæ Cancellarii Opera omnia, &c.* Une autre erreur de Mr. de Voltaire c'est d'avoir dit qu'on imposa à ce Chancelier une Amende de quatre cens mille Livres. Les Historiens Anglois conviennent qu'on ne savoit pas à quoi se montoit cette Amende ; & elle devoit être bien légère, puisqu'un des Lords proposa de la réduire à quarante schellins, attendu l'indigence du Chancelier qui ne pouvoit pas payer davantage. Mr. de Voltaire s'est encore trompé, lorsqu'il a dit qu'on ôta à Bacon sa Dignité de Pair : il la conserva toujours ; on lui ôta simplement le droit de séance dans la Chambre Haute.

Ce sont-là des fautes légères ; mais il est toujours bon de les faire connoître , pour que la juste réputation que s'est acquis l'Ecrivain que je critique , ne fasse point tomber d'autres personnes dans les mêmes erreurs.

§. XIII.

LA MOTHE LE VAYER.

La Mothe-le-Vayer, homme de qualité & Conseiller d'Etat, imita la sage retenue de Montagne ; il suivit, aussi-bien que lui, beaucoup plus la Raison que l'autorité d'Aristote. On le soupçonna d'avoir peu de Religion, parce qu'il faisoit paroître trop de penchant au Pyrrhonisme. Il faut convenir que dans les Dialogues, qu'il a publiés sous le nom d'*Oratius Tubero*, il a poussé quelquefois ses objections assez loin sur les matières les plus délicates, qui demandent d'être traitées avec beaucoup de circonspection, & où, pour me servir des termes de Montagne ⁸⁹, „il se trouve plusieurs avis qui valent mieux rus, que publiés aux foibles esprits.,,

⁸⁹ Essais de Montagne. Lib. I. pag. 189. Edit. in 12, d'Amst.

„esprits., „Voici un de ces endroits de la
 Mothe - le - Vayer, qui me paroissent peu mé-
 magés. „Ce n'est pas, ⁹⁰ dit-il, hors d'ap-
 „parence & de probabilité, qu'Epicure & Ari-
 „stippe soutenoient qu'il n'y avoit rien qui
 „fût naturellement juste, ou injuste, ce qu'ils
 „avoient appris d'Archelaüs qui disoit *Iustum*
 „*Et Turpe non natura constare sed Lege*, &
 „Héraclite que le Bien & le Mal étoient d'une
 „même essence. Aussi n'y a - t - il point de
 „partie en la Philosophie si débattue, que
 „celle qui traite de *finibus Bonorum Et Malo-*
 „*rum*, bien qu'il n'en soit point de plus im-
 „portante, *est enim non de terminis sed de totâ*
 „*possessione contentio*; & toute la Morale
 „de votre Aristote est nommée Ethique
 „*Απὸ τῆ ἔθης*, a *Consuetudine*, les mœurs dé-
 „pendant absolument de la Coustume qui
 „justifie & approuve en un, ce qu'elle blâme
 „& condamne en un autre. Ainsi l'oïiveté
 „estimée très-honnête chez les Thraciens du
 „tems d'Hérodote, & de laquelle fait encore
 „aujourd'hui profession la plupart de la No-
 „blesse de l'Europe, étoit un crime puni de
 „mort

• ⁹⁰ Dialogues faits à l'imitat. des Anciens par Oratius
 Tubero pag. 11. Edit. de Mons.

„mort par la Loi d'Amasis, laquelle Solon
„fit passer des Egyptiens aux Athéniens;
„*Adeo ut qui sectaretur otium, omnibus accu-*
„*sare volentibus obnoxius esset.* Tacite par-
„lant de quelque Peuple, *profana illic om-*
„*nia, quæ apud nos incesta.* Et est très-vrai
„le dire de Sénèque: *nulli vitio Advocatus*
„*desuit.* Nous connoissons autant de Na-
„tions qui respectent l'yvrognerie qu'il y en
„a qui la détestent: les Allemands, les Po-
„lonois, les Moscovites & autres infinis,
„n'ont point de plus grandes Fêtes que cel-
„les de Comus & des Bacchanales. *Post lar-*
„*gius vinum de rebus maxime seriis consulta-*
„*bant Persæ,* disent Hérodote & Strabon; &
„nous avons trouvé les Américains faisant si
„grande gloire de s'enyvrer, que ceux de
„Mexico ne pouvant plus boire, se faisoient
„seringuer le vin par le fondement. La lu-
„bricité est non - seulement honnête, mais
„même méritoire; il y a des Bordels pu-
„blies à la Chine, dans l'Arménie & ailleurs,
„que la dévotion a fondés aux Deserts, &
„sur les grands chemins, pour être d'usage
„gratuit aux passans. Les Temples de Ve-
„nus étoient anciennement destinés à une
„même fin, sinon que souvent les filles y ga-
„gnoient leur dot & leur mariage. Com-
bien

„bien de Nations qui s'accouplent publique-
 „ment à la Cynique , fans y trouver, selon le
 „dire de Diogène , plus grande vergogne
 „qu'au boire & au manger ? Ceux d'Irlande
 „le practiquoient anciennement ainsi, dit
 „Strabon , avec leurs Sœurs & leurs propres
 „Meres ; ce qui n'est pas encore aujourd'hui
 „sans exemple en beaucoup de lieux. Si
 „nous examinons le reste de la Morale, nous
 „y trouverons partout autant de variété, ce
 „qui montre bien qu'il n'y a rien de solide &
 „d'arrêté, *Et quod nostra vitia sunt quæ puta-*
 „*mus rerum*, comme parle Sénèque ; cette Ver-
 „tu même , que nous chimérifons dans les
 „Ecoles, n'étant peut-être qu'un titre vain,
 „& un nom servant à l'ambition de ceux qui
 „se disent Philosophes , & qui n'ont encore
 „pu convenir de ce en quoi elle consiste. Bru-
 „tus mourant semble avoir été de ce senti-
 „ment, par ses dernières paroles qu'on dit-
 „être les plus véritables : „

*Te colui Virtus ut rem , ast tu nomen
 inane es.*

„Toutes les Sciences contemplatives, ne
 „sont qu'obstinées contestations entre les
 „Professeurs d'icelles : plus vous les péné-
 „trerez, plus vous les trouverez ineptes & ri-

„dicules : *In multa superstitia, multa indigna-*
 „*tio, & qui addit scientiam, addit & dolo-*
 „*rem*; n'y en ayant point qui souscrivent
 „plus franchement au titre d'Agrippa de leur
 „*Vanité*, que ceux qui en ont pris plus de
 „connoissance. Attachons-nous plutôt, pour
 „suivre notre pointe, à quelques notions qui
 „semblent être plus universelles, & à certai-
 „nes pensées qu'on croiroit être de tout le
 „Genre Humain: comme, que nous soyons
 „très-redevables à ceux qui nous ont mis au
 „Monde nous donnant la vie: que les plus
 „sains en jouissent le plus long-tems: que le
 „bon Sens y donne un grand avantage pour
 „la passer; que le séjour des Villes y contri-
 „bue,

Les uns estiment qu'on ne peut être trop religieux, l'excès étant louable aux choses bonnes, & qu'en tout cas il vaut mieux être superstitieux, qu'impie ou Athée; Les autres favorisent l'opinion de Plutarque, qui a fait voir en un Traité exprès, le revers de cette Médaille. L'Athéisme, dit le Chancelier Bacon, dans ses Essais moraux Anglois, laisse à l'Homme le Sens, la Philosophie, la Piété Naturelle, les Loix, la Réputation, & tout ce qui peut servir de guide à la Vertu: mais la Superstition détruit toutes ces choses, & s'érige une Tyrannie absolue dans l'Entendement des hommes: c'est pourquoi l'Athéisme ne trouble jamais les Etats, mais il en rend l'homme plus prévoyant à soi-même comme

„bue, le Climat tempéré; la demeure en
 „un Etat bien policé; bref que la Nature
 „fasse tout pour le mieux, que le cours du
 „Soleil soit merveilleusement vîte, & s'il y
 „a encore quelque chose de plus vraisemblable!
 „Car si nous trouvons non-seulement
 „de l'incertitude, mais même de la fausseté
 „apparente en ces choses considérées de près,
 „de quoi nous pourrons-nous assurer doré-
 „navant, & pourquoi n'userons-nous pas
 „de la modeste retenue & suspension Scepti-
 „que en toute sorte de propositions?“

Ce morceau n'est pas le plus fort des Dialogues d'Oratius Tuberò, il y en a plusieurs ⁹¹ qui roulent sur des questions aussi délicates.

P 5

Je

ne regardant pas plus loin; & je crois, ajoute-t-il, que les rems inclinés à l'Archéisme, comme le rems d'Auguste César & le notre propre en quelques Contrées, ont été rems civils, & le sont encore, là où la Superstition a été la confusion de plusieurs Etats, ayant porté à la nouveauté le premier Mobile, qui ravit toutes les autres Spbères des Gouvernemens, c'est-à-dire le Peuple: Les uns disent qu'il faut craindre ce trois fois Grand Dieu, & trembler devant la face du Seigneur. David prononçant en son Cantique que son Dieu est horrible *super omnes Deos*, & Charron soutenant à ce propos dans sa *Sagesse*, que toutes Religions sont étranges, & horribles en Sens-Commun: les autres répondent au contraire

P 5

Je sens parfaitement que les observations que fait la Mothe-le-Vayer sont remplies d'excellentes choses, & qu'on ne sauroit mieux défendre le sentiment d'Horace, qui prétend que l'homme ne peut distinguer, d'une manière certaine, le véritable Bien du véritable Mal:

Nec Natura potest justo discernere iniquum.

Mais il seroit à souhaiter que tous les gens qui lisent ses Ouvrages, lui rendissent la même justice & qu'avant que de condamner ses doutes, ils voulussent examiner s'ils sont véritablement fondés. Car enfin, douter des choses qui ne sont point évidentes, c'est le partage des véritables Philosophes: accepter aveuglement les opinions les plus incertaines, c'est celui des Esprits médiocres & livrés aux pré-

Deos nemo sanus timet, furor est enim metnere salutaris, nec quisquam amat quos timet. Senec. IV. de Benef. Cap. XIX. Et VII. Cap. I. Il fait que son Sage Deorum, hominumque formidinem ejicit, scit enim non tantum ab homine timendum, a Deo nihil. Les uns ont fait les Dieux mâles, les autres femelles; Trismegiste & Orphée nous représentent les leurs Androgynes. Les uns comme Zénon & Xénophane, ont fait Dieu

préjugés qu'ils ont reçus; soumettre ses doutes & ses incertitudes Philosophiques aux décisions de la Révélation, & après avoir agité des matières selon les connoissances humaines, s'en tenir aux décisions de la Religion, c'est la conduite d'un homme sensé.

Loin que les discours, ou plutôt les calomnies des ennemis de la Mothe-le Vayer aient nui à sa réputation, il fut choisi pour Précepteur de Monseigneur, frere de Louis quatorze, & fit même pendant plus d'une année la fonction de celui du Roi. Rapportons ici la réflexion d'un grand Critique. „Le „Cardinal Mazarin, *dit-il*,⁹² se connoissoit „trop en gens pour ne savoir pas, qu'un Phi- „losophe qui se laisse aller au Pyrrhonisme „de Religion par une certaine enfilade de raisonnemens, est d'un tout autre caractère „qu'un homme qui devient impie par brutali-

de figure toute ronde, c'est pourquoi Platon vouloit que le Monde eût encore la forme sphérique, *quod Conditoris esset rotunda figura*. Les autres ne se peuvent imaginer des Dieux, s'ils ne sont comme ceux d'Epicure . . .

. . . de figure humaine. Et nous voyons que la Théantropie sert de fondement à tout le Christianisme. *Idem*, *ibid.* pag. 317.

⁹² Bayle, Diction. Tom. IV. pag. 408.

„talité & par débauche: un tel Philosophe,
„s'il ressemble d'ailleurs à la Mothe-le-Vayer,
„seroit bien marri que des personnes capables
„d'en faire mauvais usage, fussent imbuës de
„ses sentimens: il a toujours la discrétion
„d'en éloigner la Jeunesse, & a plus forte
„raison un Prince, dont la solide piété peut
„contribuer extrêmement au bonheur pu-
„blic.“

Pour être bien persuadé de la candeur & de la droiture des sentimens de la Mothe-le-Vayer, il ne faut que lire ses Ouvrages, surtout ceux qu'il a composés pour l'usage de Monsieur le Dauphin; on y trouve partout la solidité du raisonnement jointe à l'amour de la Vertu. Son Livre de *l'Instruction de Monsieur le Dauphin* est rempli de préceptes sages & politiques: un Peuple seroit parfaitement heureux, s'il étoit gouverné par un Souverain qui les suivit exactement; les Sciences & les Arts fleuriroient, le Vice seroit puni, la Vertu toujours récompensée. Son *Traité de la contrariété des humeurs* est curieux & amusant: celui sur les *Historiens Grecs & Romains*, est, à mon avis, un *Chef-d'Oeuvre*; les jugemens de l'Auteur sont sensés, ses louanges bien placées, ses critiques fondées, & ses remarques inte-
res-

ressantes. Le Traité de la Vertu des Payens est fort savant, & quoiqu'il n'ait pas été du goût de bien des Théologiens, il n'en est pas moins bon. Ses Lettres, ou petites Dissertations, sont remplies d'Anecdotes curieuses & instructives : elles ont pour la plupart un caractère de sincérité & d'impartialité qui fait plaisir aux honnêtes gens ; & l'Esprit Sceptique qui y régné plaît à tous ceux, qui avant que de se déterminer sur une opinion, sont bien aise de la considérer de tous les côtés.

Le Cours de Philosophie qu'a fait la Mothe-le Vayer, est, à mon gré, le plus foible de ses Ouvrages : la Morale n'est qu'un précis des Maximes les plus connues : la Physique est un ramas des opinions d'Aristote & de quelques autres Philosophes anciens : la Logique se ressent du mauvais goût de celle de l'Ecole ; & quoiqu'il ait voulu l'affranchir de la Barbarie Scholastique, en faveur du nom pompeux de LOGIQUE DU PRINCE, qu'il lui a donné, il n'a pu réussir entièrement. „Le Syllogisme, dit-il⁹³, „a trois

⁹³ La Mothe-le-Vayer, Logique du Prince. Tom. I. de ses Oeuvres, pag. 928.

„a trois parties qui l'ont fait nommer le Tri-
„dent des Philosophes.“ Cette façon de s'é-
noncer ne sent guère le stile des Fontenelles.
La Marquise de l'ingénieux Auteur de la Plura-
lité des Mondes , se fut à coup sûr ennuyée,
si on lui eût expliqué le Systême de Copernic,
comme la Mothe-le-Vayer expliquoit au
Prince les trois parties du Syllogisme. Elle
lui auroit eu obligation de finir son entretien,
& de dire ainsi que la Mothe-le-Vayer,
après avoir fait mention de la Majeure, de
la Mineure , &c. „Je ne parlerai point ⁹⁴
„à Votre Majesté de la disposition des trois
„termes du Syllogisme, de ses conditions ou
„propriétés, de ses trois figures, sans une
„autre de Galien, ni de ses dix-neuf Modes;
„parce que les difficultés, qui s'y trouvent,
„sont telles, qu'elles desespèrent souvent les
„esprits, même de ceux qui sont obligés de
„s'y arrêter, à cause qu'ils doivent passer
„toute leur vie dans la poussière de l'Ecole.“

Il eût été beaucoup mieux de ne faire
aucune Observation sur le Syllogisme même,
& de le traiter aussi cavalièrement que la dis-
position de ses trois termes.

Le

Le Compliment que la Mothe-le-Vayer fait au Roi sur la fin de sa Logique, me paroît un tant soit peu pédantesque; il y a des expressions qui sentent le Savant en us, qui veut paroître enjoué. „C'est Sire, *dit-il*⁹⁵, „ce que j'ai cru pouvoir tirer utilement de la „Logique Artificielle, pour fortifier la Logique Naturelle de Votre Majesté. Car pour „ce que cette Science a de plus particulier, „de plus épineux, &, s'il faut ainsi dire, de „plus ergotant, j'ai déjà dit, sans le mépriser absolument, qu'il n'étoit bon que pour „l'Ecole. Le Philosophe Synésius, considérant où cette façon classique d'argumenter „avoit déjà réduit ceux de son tems, n'a pas „fait difficulté d'écrire dans son *Dion*, que si „les Beliers vouloient se mêler de philosopher, „(*Si Arietes philosophari vellent*), ils ne pourroient pas le faire autrement, ni se choquer „plus rudement qu'on fait souvent en beaucoup de Controverses Philosophiques. „Aussi avons-nous vu que la Philosophie „a des Argumens qu'elle nomme *Cornus*, à „quoi peut-être Synésius vouloit faire allusion.

Cette

⁹⁵ *Id. ibid.*

Cette Logique artificielle qui fortifie la Logique naturelle, ces Arguments connus à quoi Synésius fait allusion; tout cela ne vaut pas grand' chose pour plaire à un jeune Prince, & pour lui donner du goût pour les Sciences.

Puisque j'ai condamné les fautes que j'ai cru appercevoir dans les Ouvrages de la Mothe-le Vayer, je dirai, avec la même liberté, que son Discours Chrétien sur l'immortalité de l'Ame, quoique rempli d'excellentes choses, ne me paroît pas aussi bon que bien d'autres de ses Ecrits. Il l'a composé dans un goût Sceptrique; mais il me semble qu'il n'a pas bien fait sentir les Objections des deux Partis opposés; qu'il les

96 Je vous veux dire au sujet de ses excellentes compositions, une chose qui, pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoître son équanimité par-tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers endroits de ses Ecrits, & vous pouvez vous souvenir que dans son Commentaire sur le dixième Livre de Diogenes-Laërtius, qui contient la Vie d'Epicure, il combat la Doctrine de ce Philosophe touchant la mortalité de l'Ame humaine, comme il fait toujours, ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raisons qui se peuvent tirer des Livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de 33. que j'ai réduites en forme de Syllogismes dans mon Traité de l'Immortalité de l'Ame. Mais parce

les a foiblement attaqués; & encore plus foiblement défendus. Les Argumens qu'il a rangés l'un après l'autre, pour prouver l'immortalité de l'Ame, sont très-foibles, & en vérité, il n'auroit pas dû trouver mauvais que Gassendi ⁹⁶ en eût oublié le nombre; car si l'on ne comptoit que ceux qui sont de quelque poids, je doute qu'il en restât plus de deux ou trois. Un court examen des principaux justifiera ce que j'avance.

„Toute ⁹⁷ Substance spirituelle & incorporelle est éternelle : or l'ame humaine est spirituelle & incorporelle; elle est donc nécessairement immortelle.“

Cet

qu'au lieu de 33. il ne m'en attribue par inadvertance que 23; je lui dis un jour, en riant, qu'il m'avoit soustrait dix Argumens dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçut très-bien le reproche que je lui faisois dans cette figure; mais il m'assura néanmoins fort sérieusement qu'à la première occasion, ou dans une seconde impression de son Livre, s'il s'en faisoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me priant d'excuser la bévue. En vérité, la bonté de son naturel, & l'innocence de ses mœurs ne sont pas exprimables, & nous n'en saurions conserver un trop tendre & trop exact souvenir. *Id. ibid. pag. 521.*

⁹⁷ *Id. ibid. pag. 509. & suiv.*

C'est admettre un principe qui n'est pas accordé, car l'Ame peut être matérielle: il faut avant que d'assurer qu'elle est immatérielle, prouver que Dieu ne peut pas accorder la faculté de penser à de certaines particules déliées de matière & que son pouvoir est assez borné pour cela: sans quoi on ne peut décider hardiment de la nature de l'Ame.

„Ce qui se meut de soi-même, se meut
„toujours, & partant est immortel: or l'Ame
„a cela de propre qu'elle se meut d'elle-même;
„il s'ensuit donc qu'elle est immortelle.“

Cet argument contient une hérésie & une absurdité. Car une Substance créée ne peut se mouvoir d'elle-même: il faut que celui qui lui a donné l'être, lui ait donné aussi son premier mouvement: il faut aussi qu'il lui continue la puissance de se mouvoir, dès qu'il cessera de le faire, le mouvement de la Substance cessera aussi.

„Les Principes sont de leur nature incorruptibles: or l'Ame est un principe de
„mouvement, puisqu'elle se meut d'elle-même; elle est donc nécessairement incorruptible & conséquemment immortelle.“

Cette

Cette Objection est la même que la précédente & contient les mêmes erreurs : l'Ame n'est un principe de mouvement, qu'autant que le pouvoir divin entretient ce principe ; ainsi , si Dieu a créé l'Ame mortelle, le mouvement n'empêchera point son anéantissement.

„Ce qui ne peut être offensé, ni au dedans, „ni au dehors ne meurt jamais : or l'Ame „est de cette condition ; par conséquent elle „est immortelle.“

Puisqu'on ne connoît point la nature de l'Ame, qu'on ne fait point si elle est matérielle ou spirituelle ; comment peut-on connoître si elle ne peut être offensée ni au dedans, ni au dehors ?

„Ce qui est essentiellement vie ; ne peut jamais mourir ; or l'ame est essentiellement vie, „elle ne peut donc mourir.“ Ce Syllogisme, avec celui qui suit, sont de Porphyre.

Voilà encore une pétition de principe. Comment sait-on que l'Ame est essentiellement vie ? par la Révélation ? mais il ne s'agit ici que des preuves Philosophiques ; or si l'Ame est matérielle, ainsi que le corps, elle n'est pas par son essence plus essentiellement vie que le corps.

„Ce qui donne la vie aux autres , ne peut „pas être, quant à lui, sujet à la mort : le

„Sel qui préserve de pourriture ne se cor-
 „rompt point : or l'Ame est celle qui ani-
 „me & fait vivre tout ce qui possède la vie ;
 „les Allemands l'ayant nommée *Seel* fort à
 „propos , puisqu'elle est comme le Sel du
 „corps, s'il est permis de se jouer par allu-
 „sion dans une matière si sérieuse, elle est
 „donc exempte , quant à elle, des Loix ri-
 „goureuses de la mort.“

L'Ame ne donne la vie au corps que par le pouvoir qu'elle en reçoit de Dieu ; ainsi s'il veut lui ôter ce pouvoir, elle cesse d'animer le corps qu'elle vivifioit, & il arrive alors que le *Seel* des Allemands se fond, & que les Jambons se gatent & se pourrissent.

„Ce qui subsiste de soi-même est incorruptible : or l'Ame raisonnable subsiste d'elle-même ; elle est donc incorruptible.“

Voilà encore un Argument pitoyable : L'Ame, ainsi que tous les Etres & toutes les Substances, ne subsiste que par la puissance de Dieu, puisqu'un Etre créé doit nécessairement avoir une fin, s'il n'est conservé par le pouvoir du Créateur.

„Tout ce qui est indivisible est nécessairement immortel, parceque la mort n'est rien qu'une division du tout ou de certaines parties : l'Ame est indivisible, puisqu'elle n'a
 „point

„point de parties , & qu'étant une forme substantielle, elle ne peut pas être placée dans la catégorie de la quantité ; il faut donc par nécessité, qu'elle soit immortelle. La démonstration est de Plotin.“

La Mothe - le Vayer & Plotin raisonnent assez foiblement ; car avant que de fonder l'immortalité de l'Ame sur son indivisibilité, il faut connoître son essence, prouver par des raisons évidentes qu'elle ne peut être matérielle, & dire comment on fait qu'il n'a pas plu à Dieu de la faire une Substance corporelle.

„Ce qui est simple ne se résout point, & partant est incorruptible, pour ce que la corruption ne se peut faire sans résolution : or l'Ame est une Substance simple, & un pur acte, selon Aristote même ; elle est donc incorruptible & immortelle.“

La réponse à l'argument qui précède sert aussi à celui-ci.

„Si l'Ame peut faire ses opérations sans le corps, elle peut subsister sans lui ; or nous voyons que pendant l'extase de certaines personnes, qui ont perdu l'usage de tous leurs sens, l'Ame raisonnable, qui s'est comme détachée du corps, contemple des choses sublimes & fait ses fonctions beaucoup plus

„noblement que quand elle l'anime parfait-
 „tement; l'Ame donc peut subsister sans le
 „corps, & par conséquent elle est immor-
 „telles; puisqu'aux choses naturelles, l'acte
 „suit toujours la puissance, *Idem est esse &*
 „*posse.*„

L'Ame pendant les extases ne s'est point
 détachée du corps, elle y est toujours liée
 très-fortement; car comme les esprits
 se portent avec rapidité vers elle, & aban-
 donnent, pour ainsi dire, entièrement les
 autres parties du corps, il n'y a que celles
 où la pensée se forme qui paroissent sensi-
 bles; mais on ne doit pas conclure pour
 cela qu'elle puisse subsister sans le corps; &
 si dans le tems qu'un homme est en extase,
 on affecte certaines parties de son corps, &
 qu'on fasse circuler les esprits; alors ceux
 qui s'étoient portés au cerveau, se répandant
 par-tout le corps, l'extase cesse sur le champ.
 Ce sont donc les Esprits animaux qui sont la
 cause des extases, & non point une séparation
 de l'Ame & du corps.

„Tout ce qui est matériel a sa vertu & son
 „opération limitée: or l'Ame, tant à l'é-
 „gard de l'entendement, que de la volonté,
 „connoit & desire ce qui est infini, n'y
 „ayant point de nombre si grand, auquel
 „l'In-

„l'Intellect ne puisse ajouter, ni de bien si
„excellent que la Volonté ne le souhaite en-
„core plus accompli; l'Ame n'est donc pas
„matérielle, & conséquemment elle est im-
„mortelle.“

Puisque l'homme est doué de la Raison, il n'est pas surprenant qu'il souhaite le bien, & qu'il porte ses vûes à celui qu'il croit le plus grand : nous voyons que les Bêtes, de la mortalité de l'Ame desquelles nous convenons, cherchent tout ce qui peut leur être utile & fuient ce qui peut leur nuire ; si elles pouvoient être entendues, peut-être nous apprendroient-elles qu'elles savent mieux prendre leurs mesures que nous.

„On ne peut pas douter que l'Ame
„ne vaille beaucoup mieux que le corps :
„or est-il que le corps est une Substance ;
„l'Ame sera donc aussi une Substance & de
„meilleure condition que l'autre, c'est-à-dire
„immortelle. Cet argument est de St. Augu-
„stin avec le suivant.„

Si l'Ame est matérielle, ainsi que le corps, je ne vois pas pourquoi elle ne doit pas être sujette à la destruction, ainsi que lui, cette différence de valeur n'est fondée que sur la supposition de sa spiritualité.

„L'Ame ne peut pas être de pire condition
„que le corps : or nous voyons que le corps
„ne périt point , de sorte qu'il se réduise à
„néant ; l'Ame ne s'anéantira donc pas non
„plus , & par conséquent elle sera immor-
„telle.“

Tout ce que peut prouver St. Augustin par cet argument, c'est l'existence de l'Ame du Monde , en sorte que l'Ame se rejoindroit au Tout dont elle étoit une modification, ou une partie, comme le corps se rejoint à la Matière principale. Je vous prie, *Monsieur*, de considérer si c'est-là une objection bien convaincante pour la spiritualité ou la mortalité de l'Ame ; convenons donc que tous ces argumens sont bien foibles. Pour leur donner quelque force, il auroit fallu prouver que l'Ame est spirituelle, & ne peut être matérielle, même par le pouvoir divin : alors ces objections auroient eu un peu plus de force ; mais dès qu'on n'admet point la Révélation, & qu'on ne raisonne que sur de simples notions Philosophiques, il est impossible de prouver, que Dieu, qui de rien a créé toutes les Substances matérielles, n'ait pu accorder à quelques-unes la faculté de penser. Mais, dit-on, la Matière n'a que de l'étendue, de la longueur, & de la profondeur.

je

je conviens que nous n'y appercevons que ces qualités; mais Dieu peut lui en avoir accordé cent autres qui nous sont inconnues. Comprenons-nous comment la Matière est capable de produire les mouvemens, les passions, les sentimens, les sensations que nous voyons dans les Bêtes? Pourquoi voulons-nous nous figurer, que Dieu ne puisse pas lui donner quelques qualités un peu plus éminentes? Nous n'avons donc aucune preuve philosophique évidente, que l'Âme ne soit pas matérielle: son immortalité est dans le même cas. Quel est le Philosophe, qui pourra démontrer qu'une chose qui a eu un commencement ne doit point avoir de fin: qu'une chose enfin, dont il ignore l'essence, sera éternelle? Avouons-le de bonne foi, si la Révélation ne nous avoit point éclairés, il seroit impossible d'éclaircir des questions aussi douteuses, & que la Divinité a couvertes d'un voile impénétrable à nos regards.

Avant que de quitter la Mothe-le-Vayer, je le défendrai contre la fade & impertinente critique d'un Moine, qui s'étant caché sous le nom de Vigneul Marville publia un Ouvrage intitulé *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, dans lequel il attaqua la mémoire & les Ouvrages de la Mothe-le-Vayer. Il

eut l'impudence de dire, que les Livres de cet illustre Ecrivain n'étoient qu'un amas indigeste de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ses lectures: qu'on lisoit autrefois *ces rapsodies*; mais qu'elles étoient méprisées aujourd'hui par les gens de goût. Le Public a bien vengé la Mothe le-Vayer d'une critique aussi fausse & aussi outrageante: l'Ouvrage du prétendu Vigneul-Marville est aujourd'hui aussi ignoré que ceux de la Mothe-le-Vayer font les délices des sages Philosophes. Il n'est pas étonnant que ce Moine ait méprisé ce grand Homme, puisqu'il a traité la Bruyere avec le dernier mépris; je vous parlerai quelque jour de cette impertinente critique, dont Mr. Coste a si bien fait voir le ridicule. Au reste, *Monsieur*, jugez du cas qu'on doit faire des décisions d'un homme, qui prend à tâche de blâmer tout ce qu'il y a, je ne dis pas de plus sensé, mais de plus respectable dans la République des Lettres.

Opposons au sentiment hétéroclite de ce Moine celui du plus grand Critique, & du plus savant Connoisseur de ces derniers tems:

„Il

⁹⁸ Bayle Diction. Tom. IV. pag. 411.

⁹⁹ Je veux ajouter ici une petite Apostille touchant

„Il y a, dit-il ⁹⁸, beaucoup de profit à faire,
 „dans la lecture de la Mothe-le-Vayer, &
 „nous n'avons point d'Ecrivain François qui
 „approche plus de Plutarque que celui-ci.
 „On trouve de belles pensées répandues dans
 „ses Ouvrages: on y trouve de solides rais-
 „onnemens; , l'esprit & l'érudition y mar-
 „chent de compagnie: l'esprit paroîtroit
 „sans doute beaucoup plus s'il étoit seul;
 „mais en plusieurs endroits il tire son plus
 „grand brillant de l'application de quelque
 „pensée étrangère.“

A la décision de *Bayle*, joignons celle de *Baillet*, qui rend à la Mothe-le-Vayer la justice qu'il mérite, & qui, en condamnant ses défauts, fait sentir toutes ses excellentes qualités & ses rares talens; nous verrons alors le cas qu'on doit faire de l'opinion de *Vigneul Marville*. Je croirois volontiers, que la Mothe-le-Vayer, par un pressentiment secret de ce qui devoit lui arriver après sa mort, avoit travaillé à peindre son Critique d'après nature, lorsqu'il écrivoit à un de ses amis; il fait le portrait d'un Fat ⁹⁹ & d'un Pédant, qui se moquoit du Pyrrhonisme raison-

son-
 ce plaisant Personnage, qui taxe ceux qui examinent les choses, Académiquement, ou sans rien décider, ce qu'il

sonnable, & qui tournoit en ridicule la manière d'écrire des Sceptriques. Ceux qui aujourd'hui imitent la conduite de ce Critique, devroient profiter des leçons que la Mothe-le-Vayer lui donna. Si Vigneul Marville y eut fait attention, peut-être ne fut-il pas tombé dans la même faute; mais enfin c'est le sort de tous les grands Hommes d'être critiqués & critiqués par des Grimauds; par quelle raison

appelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a cru dire une grande injure, de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raison de soutenir qu'il connoît mal le caractère de Pédant, peut-être parcequ'il ne se connoît pas lui-même, comme étant un chose trop difficile. Il est certain que mérite ce titre celui qui fait profession de ne douter de rien, & qui assurant toutes-choses veut être cru, parce qu'ayant accoutumé de parler, soit à des enfans, soit à des personnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me semble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit son impertinence, qui ne peut faire tant de tort à personne qu'à lui-même. A la vérité, sans être chargé beaucoup de Lann, comme vous dites, Montagne & Charron le devoient avoir mieux instruit. Car pour les Livres du Cardinal Cusa, *De la docte Ignorance*, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui eussent appris que la Science humaine ne s'élève jamais plus haut, que quand elle donne jusqu'à la connoissance de ses doutes par les raisons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à son compte, Socrate devoit

son la Mothe-le-Vayer n'auroit-il pas été le même sort que tous ses Confrères ?

§. XIV.

BÉRIGARD.

Bérigard né à Moulins en Bourbonnois vécut dans le dix-septième Siècle. S'il faut l'en croire sur sa parole, il fut peu touché de

être un franc Pédant, avec son génie négatif & prohibitif seulement, dont ses Disciples ont tant écrit, puisqu'il n'assûroit jamais rien, formant des doutes ingénieux sur tout ce que les Dogmatiques de son temps avançoient avec le plus de résolution. Cette grande injure, Pédant, regardoit fort encore ce Pere commun de tous les Philosophes, autant de fois qu'il proféroit son mot ordinaire, *hoc nunc scio, quod nihil scio*. Moquez-vous sans vous flâcher de semblables bassesses d'esprit, & si une louable piété vous fait pardonner aux plus coupables, *qui nesciunt quid faciunt*, usez d'une indulgence plus aisée envers ceux qui ne savent ce qu'ils disent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un Ouvrage, où l'Auteur ayant employé tous ses bons mots, à peine en trouvera-t-on une douzaine d'assez passables, pour devoir être un peu considérés :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Sans mentir c'est une chose étrange, qu'une personne de son talent, connu par les maximes qu'il veut faire passer pour bonnes, aime mieux dire des bagatelles de son

de la gloire; il loue ¹⁰⁰ Démocrite d'avoir été sensible au plaisir de n'être connu de personne, lorsqu'il fut à Athènes, & le blâme d'avoir montré tant d'envie de faire passer son nom à la postérité.

Une chose qui me feroit douter de la grande simplicité & de l'humilité de Bérigard, c'est que, quoiqu'il dise ^r qu'il a vécu inconnu dans les Académies, où il s'est trouvé, il est pourtant certain qu'il y fut très-recherché & même très-estimé: il s'acquit une telle réputation dans celle de Paris, que le Grand-Duc de Florence l'attira à celle de Pise dans laquelle il fut pendant douze ans Professeur en Philosophie; il eut ensuite le même Emploi dans celle de Padoue. Pendant qu'il l'y exerçoit, il fit imprimer un Ouvrage intitulé *Circulus Pisanus*; il est divisé en plusieurs Parties, & chacune est munie

eru, que de bonnes choses après d'autres *Oeuvr. de la Mothe-le-Vayer. Tom. II. pag. 822.*

¹⁰⁰ Sapienter Democritus gavisus est, cum Athenis venisset, a nullo se cognitum, sapientius fortasse si Scripsit suis agnosci ab omnibus non quæxivisset. Nihil enim, si credimus morienti Theophrasto, inanius est amore gloriæ, cui velificatur & Democritus, & quisquis futilis gloriolæ desiderio Libros edit, atque in iis

nie d'une Epitre Dédicatoire à quelque Prince de la Maison de Médicis.

Le premier Traité dont le titre est *Circulus Pisanus Claudii Berigardi Molinensis, olim in Pisano, jam in Lyceo Patavino Philosophi Primarii de Veteri & Peripatetica Philosophia in priores Libros Phys. Aristotelis*, est dédié au Grand-Duc.

Le second Traité in *VIII. Lib. Phys. Arist.* au Prince Jean-Charles.

Le troisième in *Arist. Lib. de Ortu & Incrementu* au Prince Léopold.

Le quatrième in *Lib. III. Arist. de Anima*, au Cardinal Charles de Médicis.

Si chaque Epitre Dédicatoire rapportoit un present considérable à Bérigard, & tel qu'il convient d'en faire à des Princes généreux, son *Circulus Pisanus* dut lui valoir de quoi former un héritage.

Ce

ipsis, ut ait Cicero, quos scribit de contemnenda gloria nomen suum inscribit. *Claud. Berigardi Molinensis. Circuitus Pisanus de veteri & Peripatetica Philosoph. Proem. pag. 1.*

• Ego vero non modo letitiam hanc haurire possum, quod vixi ignotus Academiis quibus interfui, sed etiam quod Libris a me de veteri & Peripatetica Philosophia conscriptis obscurior sum remansurus, & mecum ipse

Ce Livre, quoique muni de l'approbation de l'Inquisition ², & d'autant de Certificats de Prêtres & de Moines que d'Epîtres Dédicatoires, est rempli d'opinions non-seulement dangereuses, mais tendantes au Pyrrhonisme le plus condamnable, c'est-à-dire à l'Athéisme; c'est ce qui me feroit croire que les bons Inquisiteurs & Théologiens qui l'ont examiné, ou n'entendoient pas le Latin, ou avoient des notions bien foibles des opinions Philosophiques, & se laissoient séduire à quel-

ac paululis amatoribus Veritatis locuturus es quorum illi ne inscriptionem quidem audire dignabuntur. Id. ibid.

PRO IMPRESSIONE.

Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum pervenusta Sapientie arcana complectentem, ac, tanquam Solem radios Orbi porrigentem, ego infra scriptus inspexi: nihil impuri in illo est; imo tenebrarum ignorantiam pellit, Peripateticas veritates ab errorum caligine vindicat, novi Veris delicias Orbi prægeminat, prelo orienti Studiosorum perpetuo committatur ac stabiliatur.

Ego, F. Franciscus Berotus Doctor Theologus primæ sedis in Academia Patavina Logicus vidi, &c.

Die 2 Julii 1643.

Circulus Pisanus præsens Excellentiss. D.D. Claudii Berigardi Molinensis in Lyceo Patavino Philosophi primi,

à quelques foibles palliatifs & correctifs que Bérigard a répandus dans plusieurs endroits de son Livre. Sans cela, seroit-il possible qu'ils lui eussent donné le titre de très-Excellent Claude Bérigard, *Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum*, & qu'ils eussent certifié que dans son Livre, il n'y avoit pas la moindre chose qui put intéresser la Religion, *non trova se cosa alcuna contra la Santa Fede Cattolica.*

Pour

paris, cujus initium *Sapienter Democritus*, &c. & finis rejici debent, fuit pro impressione admissus & approbatus, fante superscripta attestazione, cum nihil contra fidem Principis, ac bonos mores in ipso reperiat.

In fidem &c.

Ego F. Antonius Vercellus a Leudenaria Inquisitor Generalis Padue manu propria.

Die 14 Julii 1643.

Visis attestationibus superscriptis conceditur licentia imprimendi Utini.

Ita est, F. Ludovicus Syllanus de Gualdo Inquisitor Generalis Aquileie & Concordie.

Noi Riformatori dello Studio di Padua.

Havendo veduto per fede del M. R. P. Inquisitor di Padua che nell Libro intitolato *Circulus Pisanus Claudii Berigardi de Veteri & Peripatetica Philosophia in priores Libros Phys. Arist.* non si trova cosa alcuna contra la Santa

Pour être convaincu de la fausseté de ces attestations, il ne faut qu'examiner légèrement les Ouvrages de Bérigard, à peine jette-t-on les yeux dessus qu'on connoît combien il avoit peu de Religion. Il étoit grand partisan d'Aristote, quoiqu'il dise ³ qu'il ne le regardoit point comme infail-
 lible, & qu'il n'ajoute pas assez de foi à ses décisions, pour croire que tous les autres Philosophes anciens n'ayent pu con-
 noître

Petle Cattolica, e parimente per attestata del Segretario nostro, che non vi sia cosa alcuna contra Principi, e buoni costumi; concedeme licenza, che sia Stampato, dovendosi osservar quanto per legge in proposito di stampe; con condizione, che non sia venduto se prima non vien portato, uno legato per la Libreria publica, giusta la parte del Excellenissimo Senato de 2 Decembre 1622, In quor. fid. &c.

Dat. a 5 Luglio 1643.

Barista Nani Reform.

Aluise Valareffo, Cau. Proc. Reform.

Aluise Querini seg.

³ More Platonico, dum in utramque partem disputa-
 tur, sibi caditur in eorum offensionem quibus integrum
 relinquitur, ut ipsi statuant, & amplectantur quod con-
 sentaneum est Veritati; hanc amiciorem oportet esse
 quam Aristotelem & Antiquos, neque tantum illius au-
 soritati deferendum, ut istos rationis expertes fuisse cre-
 damus, neque omnino tribuendum Antiquitati, ut jure

notre la Vérité aussi bien que lui ; c'est elle , ajoute-t-il , qu'il faut aimer au-dessus de tout.

Bérigard avoit choisi le Dialogue par préférence à toute autre manière d'écrire, parce qu'elle lui paroissoit très-propre à réveiller l'attention des Lecteurs, & à balancer également les deux partis opposés. Dans les Dialogues, il n'oppose pas un seul Philosophe à Aristote , parce que chaque

Ancien

in multis Aristoteles eam non reprehendat. Ut vero magis elucescat, quidquid veritatis est in utraque Philosophia, operæ pretium existimavi duos introducere Philosophos Charilaum, & Aristæum, quorum ille Placita Peripatetica, ille Veterum opinionem tueatur. Neque putavi quemquam Antiquorum opponi debere Aristoteli, non Empedoclem, non Anaxagoram, non Democritum, quoniam singuli aliquod habent quod Aristoteles argumentis suis facile evertit, maxime si eorum sententias accipiamus, ut ipse refert: quin potius ex omnibus quæ ab Antiquis præclare dicta videri possunt, malui seligere Placita inter se magis coherentia, unde Doctrina conficeretur, quam Aristoteles non ita facile suis machinis labefactaret, & quæ vicissim Arcem Peripateticam aggredi auderet; ex Anaximandro tamen & Anaxagora non plura deprompsi, quam ex aliis, nec aliis attendi, nisi ut referrem, quid dicere possent Veteres, ut se ab Aristotelis aggressionibus tuerentur. C.

Bérig. Circul. Proœmium. pag. 2.

Ancien a soutenu quelque opinion qu'il est facile de détruire, sur-tout si on l'établit, telle que ce Grec la met dans ses Ouvrages; mais il fait entrer en lice contre lui tous les autres Philosophes; il est vrai qu'Anaximandre & Anaxagoras sont les principaux Adversaires.

Charile & Aristée sont les deux Interlocuteurs des Dialogues de Bérigard: le premier soutient le parti ⁴ d'Aristote: le second celui des autres Philosophes; mais ils conviennent tous deux, dès l'ouverture de leur entretien, qu'en cherchant la Vérité, ils se déferont des Préjugés de l'Ecole,

4 CHAR. *Opportuna dies illuxit tandem, Optimè Vir re & nomine Aristæ, quæ jam pridem conditam a nobis disputationem auspicemur, ego Aristotelis, tu Veterum Placita defendendo, non clamorosa contentione, ut in nostris Circulis Pisanis sæpe fieri solet, sed amica voluntatum consensione, ad Veritatem indagandam. ARIST. An quidquam mihi jucundius accidere possit & exoptatus, quem cum Alumno Gratiarum; Charilao, investigare quid veritatis sit, in Veteri, & Peripaterica Philosophia? Si placet, ut jam statuimus, rem aggredere, missis longioribus præludiis, quæ apud alios videri possunt. Claud. Berigard. in Lib. I. Phys. Præludia Phys. pag. 7.*

le, & en éviteront les cris & la manière mesléante de disputer.

Je vous ai dit, *Monsieur*, que les Ouvrages de Bérigard contenoient des opinions très-dangereuses, & que l'Auteur, quoique Péripatéticien, tendoit beaucoup au Pyrrhonisme outré, ou plutôt à l'Athéisme; voyons actuellement des preuves de ces deux accusations. Charile ⁵ soutient que, si on ne peut prouver, par des raisons naturelles, l'immortalité de l'Ame, il n'en est pas de même de l'existence de Dieu. Il n'y a rien, répond Aristée ⁶, de plus visible que l'existence de Dieu, & rien de si inconnu que l'essence de ce Dieu. D'où vient

⁵ CHAR. Detur non posse convinci ratione naturali qui immortalitatem Animæ negat, et tanta est divini Luminis exuperantia, ut omnium percellat oculos, ac propterea anteponatur Topazio Æthiopico, qui terra occultari non potest, inquit Nilus,

— — — — lucetque latetque

Calculus, & viridem distinguit glarea muscum. *Bérig. Cir. in VIII. Librum Phys. Arist. Circulus XVIII. p. 106.*

⁶ ARIST. Omnino nihil notius est quam Deum esse, nihil ignotius quam ostendere quid sit Deus, unde Athenis inscriptio omnium sapientissima habita est, IENOTE DIO. *Id. ibid.*

vient donc, reprend Charile ⁷, qu'il y a eu tant de Nations barbares qui ont reconnu l'existence d'un seul Dieu, & qu'aujourd'hui les Turcs, les Perses, & plusieurs autres Peuples aussi barbares, conviennent de cette vérité ?

Ce que répond Aristée à cette dernière objection me paroît peu digne de l'approbation de l'Inquisiteur. Si ces Peuples, *dit-il* ⁸, ont quelque connoissance de Dieu, c'est par les instructions qu'on leur a données & non par aucunes notions naturelles qu'ils aient eues par eux-mêmes. D'ailleurs l'idée qu'ils ont de la Divinité, est une idée très-fausse, & si elle étoit juste, & qu'elle leur vint par des raisons naturelles, il faudroit qu'elle pût servir à les éclairer

⁷ CHARIL. Quomodo igitur tam multe Gentes olim Græcæ, ac Barbaræ, absque Fidei illustratione aliquos habuere, qui Deum unum agnoverunt; atque nunc etiam unum agnoscunt & colunt. Turcæ, Tartari, Persæ & alii plurimi Religionis nostræ perduelles? *Id. ibid. pag. 107.*

⁸ ARIST. Si illi omnes habent Dei veri cognitionem, id fit ope solius divini instinctus; non efficacitate ullius rationis naturalis: si vero, ut res est, hallucinantur, non agnoscunt Deum, sed Dæmonem aliquem sibi fabricant, cui totius Universi moderatio committatur, hoc uno re-

rer, au-lieu de les égarer comme elle fait; car nous voyons que les Turcs sont plus difficiles à convertir au Christianisme que les Payens, le contraire devoit pourtant arriver.

Ce discours tend à prouver que l'Athéisme n'est pas plus vicieux, que les fausses Religions; cette opinion me paroît contraire non-seulement à la saine Théologie, mais encore au bien Public, & à la tranquillité de la Société civile, par les conséquences qui en peuvent découler.

Les observations & les réflexions que Bérigard fait sur la Providence divine, me paroissent encore bien plus condamnables que ses objections sur la connoissance de l'essence de Dieu. Charile parlant du bonheur

liquis sapientiores, quod Aristocratiz Monarchiam Demonum ipsi præferunt: quam potro nihil rationibus humanis conficiatur ad veri Dei cognitionem adipiscendam, vel ex eo parer, quod Turcæ maxime qui illis utuntur, omnium difficillime ad Christianam Religionem pelliciantur: atque oportebat ut hujusmodi rationes, si quid efficiunt, redderent intellectum apriorem ad Veritatem cognoscendam; ita ut Mahometani citius quam olim Ethnicij veri Dei cognitionem amplecterentur. Berig. Circ. in VIII. Lib. Phys. Arist. Circ. XVIII. pag. 107.

heur dont jouissent les méchans, & des maux dont les bons sont souvent accablés, dit ⁹, qu'il faut recourir aux secrets jugemens de Dieu qui peuvent bien nous être inconnus, mais qui sont toujours justes. La réponse d'Aristée est des plus cavalières. En admettant ce principe, *dit-il* ¹⁰, on trouvera le moyen de rendre toutes les choses cachées, & les disputes seront bientôt terminées.

Après ce raisonnement qui me paroît un tant soit peu imple, Aristée examine en détail la conduite de la Divinité. D'où vient, *dit-il* ¹¹, Dieu, qui est infiniment bon, & qui n'est pas moins puissant, a-t-il permis le mal ? Puisqu'il avoit prévu les
fautes

⁹ Quod si non semper bonis & malis ita cedat, recurrendum sit ad occulta Dei judicia, quæ, ut ait Augustinus, occulta quidem sunt, sed non injusta, *Id. ibid. Circ. XX, pag. 121.*

¹⁰ ARIST. Arque ita rationes omnes occultæ erunt, nec quicquam erit amplius, quod ultra citraque referri possit.

¹¹ Cur Deus infinite bonus & potens, tam culpæ, quam pœnæ malum permiserit: culpæ quidem ex infinito numerum rerum possibilium præviderit quæ bonæ vel malæ nulla y, sed sponse suæ futuræ essent, plures tamen malas, quarum scelera prænoverat, quam bonas

fautes sans nombre que les hommes commet-
troient, pourquoi ne leur a-t-il pas
donné un moyen certain pour les éviter?
Il leur distribue des graces qu'il fait ne
leur pouvoir être d'aucune utilité, & qui
n'ont aucune efficacité; autant vaudroit
qu'il ne les leur donnât pas. Pourquoi
Jésus-Christ, qui est venu pour sauver les
hommes, n'a-t-il pas demandé à son Pere
de les rendre véritablement bons? Ils sont
aussi mauvais qu'auparavant, & la mort du
Sauveur n'a servi qu'à les rendre plus cou-
pables. Mais enfin, supposons qu'il faille
que les hommes fassent certaines actions,
d'où vient que la Divinité s'en offense; elle
qui n'a aucune liaison avec les foiblesses
humai-

*creverit: deinde cum ea scelera posset, nullam vim
asserendo libertati, gratiarum donis efficacibus impe-
dire, non impedit, sed largitur gratias, quas prævidet
fore non efficaces? Efficaces certe meruit, easque po-
tuit a Patre postulare Christus, qui ad Salutem omnium
venit, cur non postulavit, cur tam graviter adhuc pec-
cant homines, & poenas luunt criminum quæ prohiberi
videtur melius? Si vero ea non prohibet cum possit,
cur adeo iis offenditur, nec, ut Diogenes, dicere potest,
isti me volunt offendere, sed ego propterea non offen-
dor? Id. ibid. pag. 122.*

humaines ? Pourquoi n'imité-t-elle pas l'exemple de Diogène, & ne dit-elle pas, comme ce Philosophe, ils veulent m'offenser, & moi je ne veux point être offensé ?

Les châtimens que Dieu fait subir aux hommes, continue Aristée ¹², n'ont pas moins besoin d'être rangés au nombre des secrets jugemens. Pourquoi la Souveraine Bonté ne s'est-elle pas contentée d'infliger des peines légères ? Non contente d'affliger les malheureux Mortels dans cette vie par des douleurs aiguës, par des maladies fâcheuses, elle les condamne dans l'autre à des tourmens éternels ; & la rigueur de Dieu est si grande, que si, lorsqu'il crée les hommes, il les consultoit sur l'état qu'il leur donne, il n'y en auroit aucun, qui ne fût beau-

« Jam de malo pœnæ non minus occulta sunt Dæi judicia. Quare tanta Bonitas non fuit contenta levissimis pœnis, sed primum in hac vita intolerabili dolore elidi ac frangi sæpe permittit homines, & secundum obitum cadere in cruciatus sempiternos, ut si homini creando proponi posset, an vellet in lucem suscipi, renueret omnino, neque tantum spe gloriæ cœlestis alliceretur, quantum reformidaret supplicium horribile, malletque nihil esse, quam vitam ingredi tanto periculo circumfessam ? Cur ad remittendam pœnam statuit hanc vitam, & in alia nunquam accipit preces, quibus æque moveri

beaucoup plus épouvanté par les maux qui le menacent , qu'encouragé par les biens qu'il peut espérer , & qui ne choist de rester toujours dans le néant plutôt que d'essuyer les risques auxquels l'expose la création. Par quelle raison Dieu pardonne-t-il les fautes dans cette vie , & est-il inflexible aux prières des hommes après leur mort ? Pourquoi sommes-nous punis de la faute d'Adam à laquelle nous n'avons jamais eu aucune part ? Les Rois , il est vrai , vengent sur les enfans , & punissent sur les parens , les crimes de Léze-Majesté , dont les Peres & les Chefs de famille se sont rendus coupables : leur sûreté les oblige à cette rigueur : ils assurent ainsi leur vie & leur Trône ; mais Dieu avoit-il à craindre que les

poterat , si voluisset ? Quid vero Adami pœna , qua scelerum parentum liberorum malis vindicantur , & quam judicii divini ignarus Deo magis ridiculum dicebat Medico , qui ob Patris , vel Avi morbum , nepoti medicinam adhiberet.

Delicta majorum immeritis læs,

Romane

Reges quidem perduellium liberos animadvertunt ad terrorem , ne vitam , aut regnum amittant , quod metuendum non erat Deo. *Id. ibid. pag. 123.*

les hommes n'attendaient à ses jours, ou ne voulussent lui ravir sa Couronne? Comment donc peut-on excuser la damnation de tant de personnes? Et s'il falloit absolument, que la postérité d'Adam fût malheureuse, d'où vient ne pas faire venir les hommes par un autre canal que par le sien?

Par quel motif ¹³ la Souveraine Bonté panche-t-elle plutôt vers la rigueur, - que vers la clémence? Les Payens se sont plaints de cette inégalité: Tacite remarque que les meurtres, les desordres & les carnages, commis dans les guerres de la République, étoient des preuves que les Dieux s'étoient plu davantage à la vengeance qu'à la miséricorde. Lucain dit que les Romains auroient été heureux, si les Dieux avoient eu autant de soin de conserver leur liberté que de les punir.

Quelle

¹³ Cur tanta Bonitas propensior ad poenas quam ad beneficia videri voluit? Unde illa Taciti Lib. II. querimonia: Tot Romanæ Reipublicæ cladibus manifestum est fuisse curæ Deis vindictam, non fuisse salutem: & Lucani:

Felix Roma quidem, Civesque habitura superbos

Si libertatis Superis tam cura fuisset,

Quam vindicta placet.

Quelle est la raison pourquoi la Divinité ne punit pas toujours les fautes dès cette vie, puisque les punitions pourroient être utiles & corriger les vicieux; au lieu qu'en différant les châtimens jusqu'à l'autre Monde, ils ne servent de rien?

Comment peut-on approuver la partialité qu'on voit dans les jugemens de Dieu? David ¹⁴ souillé par un adultère & par un homicide, à peine a-t-il reconnu qu'il a péché, que Dieu lui pardonne sa faute; Saül confesse plusieurs fois son crime, qui est bien plus léger que celui de David, & il ne peut en obtenir le pardon.

Après cette réflexion, Bérigard parcourt tout le Vieux Testament, & l'examine avec autant de liberté que ce qui regarde David & Saül. Il passe ensuite au Nouveau, & n'est pas plus réservé; voici ce qu'il dit sur les

Cur hic non punit delinquentes, sed in alia vita differt penas, quæ ad presentis vite emendationem parum conferunt? Id. ibid. pag. 124.

¹⁴ At David adulter, & homicida, vix dixerat peccavi, cum Dominus transtulit culpam. Ibidem Saul frustra dixit, iterum se peccasse, forte quia non ex animo, sed raptum ad poenam declinandam. Si rem duntaxat consideremus, levissima Saülis videretur culpa. *Id. ibid. pag. 125.*

les Miracles. Dieu accorde, *dit-il* ²⁵, tant de puissance aux Démons, & ils opèrent des prodiges si grands, qu'il est impossible de pouvoir distinguer les Miracles divins de ceux qui ne le sont point. Il permit autrefois que Simon le Magicien fît des Statues, qui eussent la faculté de marcher: il lui accorda le pouvoir de se conserver sain & sauf au milieu des flammes, de voler vers les nuées, de changer les pierres en pain; lorsqu'il tomba après s'être élevé dans les airs, Néron n'attribua pas sa chute à Dieu, mais à un Demon plus puissant que ce Magicien; de sorte que le Miracle divin ne put détruire l'impression qu'avoit fait le faux. Une foule de Peres de l'Eglise nous apprennent que par un Decret de l'Empereur Claude on éleva dans une Isle du Tibre une Statue à Simon, sur la base de laquelle on avoit mis cette Inscription: A SIMON
DIEU

²⁵ Tantum Demonibus a Deo conceditur, ut fictis miraculis præcipuum argumentum, quod a mortuorum excitatione, desumitur, labefacterur, & suspicionem ingerant, eandem in omnibus esse simulationem. Concessit Deus, inquit Anastasius Nyssenus Quart. 25. ut Simon Magus Statuas efficeret quæ ambulant, in igne volutatus non ureretur, in aëre volaret, ex lapidibus panem faceret; & si ex aëreo volatu dejectus est, id

DIEU SAINT. Jugez donc combien peu la raison & la connoissance que Dieu a données aux hommes leur servent, pour connoître les Miracles divins, & pour en profiter; & de quelle précaution les gens sensés doivent user, avant que d'ajouter foi à aucun prodige. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas jugé à propos, pour obvier à ces inconveniens, de marquer les Miracles divins par quelque signe, qui les fît reconnoître aisément, visiblement, & qui les rendît aussi utiles qu'ils le sont peu ordinairement?

Bérigard examine ensuite le profit que les hommes peuvent retirer des Prophètes & des Révélations; il ne le trouve guère plus considérable que celui qu'ils reçoivent des Miracles.

N'est-il pas étonnant, qu'un Ouvrage pareil à celui de ce Philosophe ait été approuvé par des Inquisiteurs, tandis que ces

Nero factum vi potentioris Demonis arbitrabatur. At Justinus Apolog. ad Anton. Pium, Irenæus, Tertullianus, Eusebius, ajunt Simoni Mago ex Senatus Consulto a Claudio Imperatore erectam Statuam in Insula Tiberina, cum hac inscriptione: SIMONI DEO SANCTO; vide quam parum absque fidei Dono viros prudentes juvat humana Ratio, & quam pronum sit suspicari non facile Miraculis esse fidendum. Id. ibid. pag. 132.

ces Moines se font une peine de permettre la lecture des plus excellens Livres ; parce qu'il y a quelques choses qui pourroient décréditer le Cordon de St. François, & les vieilles Pantoufles de Sté Aldegonde ? Je ne crois pas que les Ouvrages de Spinoza, soient plus dangereux que ceux de Bérigard, vous pouvez en juger par les morceaux que je viens de vous en rapporter. Lorsqu'il raisonne sur des matières Physiques, il est encore moins Orthodoxe, si cela est possible, que dans celles qui concernent la Méthaphysique ; & c'est avec raison, qu'un savant Archidiacre de Cantorbery l'accuse ¹ d'être Athée & d'avoir cru, malgré les correctifs qu'il apporte quelquefois aux opinions des Philosophes anciens, que le Monde n'avoit point été formé & arrangé, par une Intelligence divine.

Vous me demanderez sans doute, *Monsieur* : Quel est donc l'enchantement qui peut avoir assez aveuglé les Inquisiteurs, qui ont approuvé le *Circulus Pisanus* ? Je pour-

* Uno eodem Opere diversas cum Epicureæ, tum Peripateticæ impietatis rationes adornavit, quanquam Aristotelis disciplinam fusius & ardentius excoluit, atque eam potissimum quam Libro Physicorum VIII, Libris-

pourrois vous dire qu'ils ne l'ont peut-être point lu, ou que s'ils l'ont lu, ils ne l'ont guères entendu ; mais je veux bien croire le contraire. En supposant qu'ils ont compris le Latin de l'Ouvrage, qu'ils approuvoient ; je pense qu'ils se sont laissés séduire & éblouir par quelques réflexions, & quelques raisonnemens assez foibles, que Bérigard fait de tems en tems, pour opposer aux opinions qu'il met dans tout leur jour, & auxquelles il donne toute la force possible. Voici un exemple de ces feintes plus dangereuses que des attaques.

Aristote, comme vous le savez, *Monsieur*, & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ma Lettre, en parlant d'Averroës ; Aristote, dis-je, croyoit que l'Entendement de tous les hommes, étoit une seule & même Substance ; par conséquent l'Ame étoit mortelle selon lui, parce que n'étant proprement que la forme de l'Homme, elle devoit mourir avec le corps, ou si l'on veut, changer de face, & souffrir
un

que de Cœlo, & rerum generatione tradidit, quibus universam mundi fabricam, sine Providentia architectrice, extruxisse se putat Philosophus, *Samuel Parker*. Disp. de Deo & Provid. pag. 67.

un changement total & se réunir au Tout. Bérigard, qui dans tous ses Ouvrages ne manque guère d'appuyer sur les arguments qui vont à prouver la mortalité de l'Ame, se récrie contre ceux qui disent qu'Aristote a cru les Ames mortelles. Il dit ¹⁷ qu'il s'est seulement trompé dans le nombre, & non pas dans l'essence, c'est-à-dire qu'au lieu d'admettre autant d'Ames qu'il y a d'hommes, il n'en a supposé qu'une, commune à tous: unique Substance des esprits, comme la Matière

17 Sed hoc nihil est aliud quam errasse Aristotelem circa numerum Animarum; non circa naturam earum incorruptam, neque hoc sufficit, ut quis dicat Animam, qua & cognoscit homo, & sapit, esse mortalem, ut Aristoteli imponunt Alexander, Aveimpaces, Alpharabius, Jandunus, Pomponatius, Portius, Cajetanus, Vincencius Madius, Scotus & alii nonnulli; sed cæteri contra, inter quos Philoponus in Tex. 65 & 66, calumniantur, inquit, Aristotelem, quicumque eum rationalem Animam mortalem, dicere, suspicantur, & dementes vocat qui id asserunt. Maxime vero de mentis plenum videatur illud Pomponarii, & eorum qui dicunt Animam rationalem secundum Fidem esse immortalem, sed mortalem secundum Philosophiam: quibus immerito quidem adscribunt Scotum in 4. Dist. 43. Q. 2. tantum enim habet non posse demonstrari ejus immortalitatem, quod de exacta demonstratione concedi potest. Recte

Matière l'est des corps; mais qu'il a cru cette Substance éternelle. Après ce beau raisonnement en faveur de l'immortalité de l'Ame, il s'emporte contre quelques Commentateurs d'Aristote, & sur-tout contre Pomponace, parce qu'il a prétendu que la Raison paroïssoit contraire à l'immortalité de l'Ame; Bérigard prend alors le feu d'un grave Théologien, & décide que rien ne peut être véritable selon la Foi & faux selon la Raison, la Lumière naturelle n'étant qu'une

enim monet Aristoteles I. Ethic. c. 3. accuratas demonstrationes non simili modo in unoquoque genere querendas esse. Est enim, inquit, eruditi eatenus exactam in unoquoque genere explicationem requirere, quatenus pari rei ipsius natura potest: nam & Mathematicum suasionibus utentem approbare, & ab Oratore demonstrationes exigere, simile vitium est. Verum quod spectat ad modum loquendi Pomponatii, certum est eum damnatum esse in Concil. Later. sub Leone X. Sess. 8. Neque enim potest ulla res vera esse secundum Fidem, & falsa secundum Naturæ lumen, quod nihil aliud est quam participatio divini Luminis. Potest aliquid esse certum Fide divina, quod humana ratio non demonstrat, sed non potest ulla ratio humana demonstrare esse falsum, quod lumen Fidei ut verum proponit, quia verum vero contrarium non est. Berig. Circul. in III. Libros Aristot. de Anima, Circ. XX. pag. 125.

ne émanation, & une participation de la divine.

Je ne doute pas que ce ne soient quelques endroits semblables qui ont ébloui les Inquisiteurs, qui, pour la plupart du tems, ou n'entendent point les Livres qu'ils examinent, ou sont occupés à prendre garde qu'il ne s'y trouve quelque chose qui puisse diminuer la superstition des Peuples, en faveur des Saints, dont le crédit fait vivre grasement les Moines, ou qui aille au détriment des Indulgences. Voici un exemple de ce que je dis, des plus convaincans. Les Révérends Peres Inquisiteurs obligèrent Bérigard de mettre quelques éclaircissemens à la fin de ses Dialogues sur le VIII. Livre de la Physique d'Aristote. Voici le seul qui regarde tous les endroits que je vous viens de rapporter: *Dieu ^{1.8} n'entend point dans l'autre vie les prières, c'est-à-dire les prières des damnés.* Cette explication a paru nécessaire aux Inquisiteurs, sans doute, parce qu'ils ont craint que quelqu'un n'allât se figurer, qu'il étoit inutile de s'adresser
aux

^{1.8} Deus in alia Vita preces non accipit: intelligitur, damnatorum, quorum preces non audiuntur ad meri-

aux Manes des Moines canonisés: une semblable croyance est plus criminelle en Italie, que de nier la procession du Saint Esprit; un Arien, que dis-je, un Arien? un Athée trouveroit plus de clémence, & plus de douceur auprès du St. Office qu'un homme qui parleroit contre les vertus du Scapulaire.

Avant que de cesser de parler de Bérigard, je dirai deux mots, qui suffissent pour renverser & détruire tout ce qu'il dit contre les Decrets de la Providence. Je ne pense pas qu'il eût été assez fou pour prétendre avoir existé de tout tems: or je suppose qu'il soit encore en vie, & que je lui demande: Si vous n'avez pas été éternellement, il faut donc que quelque chose ait existé avant vous, & en remontant plus haut, & allant de génération en génération, que quelque Etre ait subsisté dans tous les tems, car il est impossible que le Néant puisse produire une Substance réelle: or cet Etre qui est éternel doit nécessairement avoir en lui toutes les facultés & toutes les puissances,

tum & premium, occulto plane judicio. Id. ibid. Observ. in Lib. VIII. Phys. pag. 129.

ces, puisque les autres Etres n'ont reçu que de lui toutes les qualités qu'ils ont: par une suite nécessaire, il faut que ce premier Principe soit intelligent, puisque les hommes n'ont de raison, de lumière naturelle, & de connoissances, qu'autant que ce premier Etre leur en a communiqué; voilà donc l'existence de Dieu aussi évidente que votre existence même.

Dès que je sai qu'il y a un Etre souverainement puissant, éternel, intelligent, parfait; quelques extraordinaires que ses actions me paroissent, je dois être certain qu'il fait toujours le bien, puisque je suis assuré que son essence ne lui permet pas de faire le mal. Je ne comprends pas à la vérité, comment le crime a pu s'introduire dans le Monde, comment l'homme émané d'un Etre parfaitement heureux, peut être sujet à tant d'infortunes; je dois m'en prendre à mon ignorance, à la distance infinie qu'il y a de mon état à celui du Créateur; mais je ne dois pas abandonner les notions évidentes que j'ai, & qui me font connoître que le mal ne peut venir de Dieu, ni être commis par lui. Je conçois ces deux choses clairement, je connois qu'elles sont une suite nécessaire de son existence, toutes les
diffi-

difficultés qui se présentent à mon esprit ne doivent faire sur moi aucune impression, puisqu'elles ne peuvent détruire ces deux principes dont j'ai une certitude évidente : *Il existe un Dieu , & ce Dieu est parfait* ; il faut donc chercher ailleurs que chez lui la cause du malheur des créatures, ou se soumettre à l'ordre de ses jugemens secrets. Je suis

M O N S I E U R ,

Votre très humble & très Sc.





LETTRE NEUVIEME.

MONSIEUR,

§. I.

G A S S E N D I.

Gassendi nâquit à Chanterlier, petit Bourg¹⁹, du Diocèse de Digne, à une lieue de la Ville de ce nom, le 22. Janvier 1592. Sorbière s'est trompé lourdement, lorsqu'il a dit²⁰ que le pere & la mere de Gassendi étoient peu connus dans leur Province, & que la pureté de leurs mœurs & leur probité étoient les seules choses qui les rendissent recommandables. François de Fabre, mere de Gassendi, étoit d'une des plus

» Petrus Gassendus vulgò Diniensis habitus ob Ecclesie illius Præposituram, quo functus est munere annos viginti non tamen Diniam, quam appellavit Patriam, sed Campotercerium Agri Diniensis Pagum, seu Oppidulum, una ab Urbe leuca in Occasum distans, natalitium habuit, Anno superioris Sæculi nonagesimo secundo, Ja-

plus anciennes familles de Provence. Il y a encore actuellement à Aix plusieurs personnes de cette Maison annoblie par les anciens Comtes de Provence, Rois de Naples & de Sicile. Ce n'est pas-là le seul mensonge que Sorbière ait dit en sa vie. Il est cependant étonnant qu'un homme, qui étoit si ami & si admirateur de Gassendi, ait si mal connu ses parens. Le fait que j'avance ici est certain, & je n'ai aucune raison de relever la faute de Sorbière, que celle de dire la vérité. J'aurois été bien aise de savoir ce que le Pere Bougerel Provençal, a dit à ce sujet de Gassendi, mais je n'ai pu avoir cette satisfaction; je me plains tous les jours que bien des Livres me manquent, & quelque soin que je me donne pour remédier à cet inconvénient, je n'en puis venir à bout.

Gassendi embrassa de bonne heure l'Etat Ecclésiastique : il obtint un Canoniat à
Digne,

novi die vigesima secunda. *Samuelis Sorberii Præfatio*, de Vita & Moribus Petri Gassendi, pag. 2.

20 Pater illi fuit Antonius Gassendus, & Mater Francisca Fabria, morum suavitate, & fidei in Religione majorum perseverantia potius, quam genere & divitiis in Patria conspicui. *Idem. ibid.*

Digne; & la vie tranquille & paisible qu'il menoit, lui laissoit tout le tems qu'il falloit pour cultiver son esprit; aussi fit-il dans la Philosophie des progrès infinis. Mais il se dégoûta bien-tôt de la Philosophie des Ecoles; il avoit trop d'esprit, trop de pénétration, & trop de jugement pour pouvoir s'en accommoder. Il écrivit un Livre contr'elle, intitulé *Exercitationes paradoxæ adversus Aristoteleos*, dans lequel il porta de terribles coups à la Philosophie d'Aristote, & ruina en particulier sa Dialectique. Il se préparoit à critiquer avec autant de force sa Physique, sa Métaphysique & sa Morale; mais l'indignation & la fureur des Péripatéticiens l'épouvantèrent. Sa noble audace avoit révolté tout ce Peuple idolâtre de l'Antiquité, auquel il ne manque plus que des Prêtres & des Victimes

²¹ Et de pietate quidem ut primum dicam, strenendum sedulo ad ea, quæ Gassendus voce, & scriptis docuit, ad vitæ rationem quam instruit, & a qua ne letum quidem unguem unquam discessit: ad amicos quibuscum conjunctissimus sine querela vixit, & ad ea tandem quibus moriens ultimum vitæ actum clausit; nam veræ voces tum demum pectore ab imo eliciuntur, & eripitur persona, manet res. *Idem*, *ibid.* pag. 3.

²² In Hollandia Gassendus tantam sui admirationem

mes, pour rendre aux Anciens les mêmes honneurs que ceux-ci rendoient à leurs Dieux. Gassendi abandonna son projet ; & pour vivre tranquille, il fut obligé d'épargner les erreurs & les préjugés des Péripatéticiens. Son tempérament le portoit naturellement à la paix : il avoit l'esprit & le caractère aussi doux & aussi affable que le cœur sincère & vertueux ²¹ ; aussi gaignoit-il l'amitié & l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Sorbière dit ²² qu'il enleva les suffrages de tous les Savans de la Hollande dans un voyage qu'il fit dans ce Pais, où, lui Sorbière, étant allé quelques années après, tous les Gens de Lettres lui demandoient sans cesse des nouvelles de Gassendi & de ses Ouvrages.

Pour connoître le mérite, la probité & la modestie de Gassendi il ne faut que considérer

reliquit, ut, cum ego amœnam illam & eruditissimam Regionem, post annos ab ista peregrinatione quatuordecim, incoherem, & frequens Litterarum commercium cum Gassendo haberem, percuntarentur semper Eruditiores solliciti, quid ille pararet? Cum autem significasset viissem me Lutetiae Parisiorum *Disquisitionem Metaphysicam* quam premebat, ne litem ex lite moveret, auctores fuisse omnes ut mitti quam primum curarem. *Idem*; *ibid*; pag. 6.

fidèles avec quelle sagesse & quelle retenue il agit dans la dispute qu'il eut avec Descartes. Quoiqu'elle fût très-vive, il ne laissa jamais échapper ²³ aucun terme choquant; & si quelquefois il piqua son Adversaire, ce fut avec toute la précaution & la politesse possibles. Le sujet de cette dispute vint des Objections que Gassendi fit aux Méditations de Descartes. Il faut convenir de bonne foi que ces Objections sont d'une force inexprimable, & qu'elles rendent bien douteuses & bien incertaines les preuves de Descartes, si elles n'en montrent point évidemment la fausseté.

Gassendi, en attaquant les opinions de son Adversaire, convenoit de leur vérité; il

²³ Ita se gessit Vir optimus in refutando Cartesio, ut præter lepide quædam dicta nihil invenias quod adversarium pungat: vel si quid tangat cutim extremam, illud quidem blande, inodeste, & cum significatione quadam benevolentie intorsum latentis, & cui renovandæ paratissimus esset. *Idem*, *ibid.* pag. 3.

²⁴ Infera te, posse statuere generalem hanc Regulam, illud omne verum est quod valde clare & distincte percipio. Cæterum licet hætenus Regula nulla melior in tanta rerum caligine inveniri potuerit; cum videamus tamen Ingenia tam magna, quæ videntur debuisse tam clare tamque distincte plurima percipere, censuisse rerum veritatem vel in Deo, vel in puteo esse abscondi-

il ne s'agissoit que de la bonté, ou de la foiblesse des raisonnemens sur lesquels elles étoient fondées. Descartes voulut établir une nouvelle manière de prouver l'existence de Dieu & la spiritualité de l'Ame; Gassendi prétendit qu'elle étoit peu évidente, & qu'elle ne devoit être préférée à celle qu'on avoit employée jusqu'alors.

Descartes établit comme un Principe certain dans sa troisième Méditation, & comme une Règle générale, que tout ce qu'on apperçoit clairement & distinctement ne sauroit être faux „²⁴ Gassendi lui demande comment il est possible de pouvoir „regarder cette Règle comme infailible, „lorsqu'on fait attention que tant de savans „Hom-

tam an non suspicari par est Regulam forte esse fallacem? Et certe, cum tibi ignota Scepticorum argumenta non sint, quid est, quod possimus verum inferre tanquam clare, & distincte perceptum, nisi apparere id, quod cuique apparet? Ego saporem Peponis gratum clare distincteque percipio: itaque verum est Peponis saporem apparere mihi hujusce modi: & quod propterea verum sit talem in ipso Peponis esse, quomodo mihi persuadeam? qui, puer cum essem, ac bene valerem, secus judicavi; nimirum clare distincteque alium in Peponis saporem percipiens? Video & multis hominibus secus videri; video & multis Animalibus, quæ gustu pollent optimeque valent; an ergo verum vero repugnat? an po-

„Hommes, qui sans doute auroient du
 „connoître bien des choses clairement, ont
 „assuré qu'ils n'étoient certains de rien, &
 „que la Vérité étoit cachée au fond d'un
 „Puits, ou dans le Sein de Dieu? Quel
 „fond peut-on faire, dit-il, sur les juge-
 „mens des hommes, qui sont si contraires
 „les uns aux autres? La même personne
 „forme, même en divers tems, différens ju-
 „gemens sur la même chose : on trouve
 „bon dans un certain âge des fruits & des
 „mets, qu'on désapprouvoit dans un au-
 „tre, quoiqu'on fût dans une parfaite san-
 „té, & que les Sens agissent dans toute
 „leur force ; il est mille & mille erreurs
 „qu'on

rius, non ex eo, quod aliquid clare distincteque perci-
 pitur, id secundum se verum est, sed verum, solum-
 modo est, quod clare, distincteque tale percipitur?
 Idem pene est dicendum de iis, quæ ad Mentem spe-
 ctant. Jurassem alias non posse a minore quantitate ad
 majorem transiri, nisi transeundo per æqualem: non posse
 item duas lineas, ad se se continuo magis accedentes, si
 producerentur infinite, non tandem concurrere: nempæ
 videbat mihi ista adeo clare distincteque percipere, ut
 pro Axiomatibus verissimis indubitatissimisque haberem,
 & postea tamen fuere argumenta, quæ oppositum sua-
 serint veluti perceptum clarius distinctiusque. Nunc
 vero rursus ambigo, cum ad Mathematicarum supposi-
 tionum naturam attendo. Quare & dici quidem potest

„qu'on regarde comme des vérités éviden-
 „tes, dont on ne doute point & qu'on dé-
 „couvre par l'étude & la connoissance des
 „Mathématiques. S'il est vrai que dès
 „qu'on apperçoit une chose clairement &
 „distinctement elle ne peut être fausse,
 „d'où vient cette diversité étonnante de sen-
 „timens parmi les hommes, qui pensent
 „tous connoître clairement & distinctement
 „la vérité des opinions qu'ils suivent? Il
 „seroit ridicule de dire qu'ils n'y sont at-
 „tachés que par entêtement, & qu'ils n'en
 „sont que médiocrement persuadés: il les
 „croient si sûres & si évidentes, qu'ils sa-
 „crifient pour elles leur vie, quoiqu'ils
 „voyent

verum esse me tales talesque Propositiones agnoscere,
 prout quantitatem, lineas, & similia hoc se habere modo
 suppono, aut concipio; & quod illæ propterea veræ se-
 cundum se sint, pronuntiari tuto non potest; & quic-
 quid sit rebus Mathematicis? Quæso te, quod ad cæte-
 ras, de quibus jam quæritur, spectat: cur tam tot tam-
 que variæ sunt inter homines opiniones? Putat unus-
 quisque se clare distincteque eam percipere, quam de-
 fendit: & ne dicas plerosque aut hæcere, aut fingere;
 sunt ecce, qui pro iis, quas habent, opinionibus, etiam
 mortem opperant, tamen si videant alios pro oppositis op-
 perentes: nisi vero putas tum demum a pectore imo ve-
 ras voces non ejici *Obiectio Quinta Renat. Cartes.*
 P. Gassend. pag. 16.

„voyent des gens qui regardent les senti-
 „mens opposés à ces opinions comme des
 „démonstrations évidentes.“

Ce Principe de Descartes attaqué, & j'ose dire, presque détruit, Gassendi vient à un autre, par lequel Descartes établit que l'homme par sa nature connoît le vrai. La Vérité, répond Gassendi ²⁵, n'étant „qu'une conformité d'une chose au jugement „qu'on en fait, elle n'est par conséquent que „la suite des idées qu'on a de cette chose; en „sorte que l'idée de la vérité & l'idée des choses „dont on juge, sont les mêmes idées. La „connoissance de la Vérité n'est donc point „innée dans les hommes; ils l'acquièrent „ainsi que celle des choses, par les sons & „par

²⁵ Dicis quoque te habere a tua natura, ut intelligas quid sit Veritas, seu, ut ego interpretor, ideam Veritatis. Porro, si Veritas nihil aliud est, quam conformitas judicii cum re, de qua fertur judicium, Veritas est quædam relatio, ac proinde nihil distinctum ab ipsis re ideaque ad se relatis, seu, quod idem est, ab ipsa rei idea; quippe quæ & se, & rem, qualis est, representat. Quare & non alia est Veritatis idea, quam idea rei; quatenus rei conformis est, seu quatenus ipsam representat cujusmodi est, adeo proinde ut si idea rei non innata, sed adventitia sit; idea quoque veritatis adventitia sit, non innata? *Idem, ibid. pag. 17.*

„par les instructions; or si les instructions
„sont fausses, jamais ils ne connoîtront la
„Vérité, loin qu'ils soient doués par leur
„nature d'un don particulier pour la con-
„noître“.

Les deux Piliers sur lesquels Descartes
bâtit son Système étant sapés, Gassendi lui
demande par quelle raison il croit devoir
conclurre que, puisque l'idée qu'il a de
Dieu, qu'il regarde comme un Etre infini,
souverainement puissant, intelligent, créa-
teur de toutes choses, ne peut venir im-
médiatement de lui, il faut qu'elle vienne
de Dieu lui-même, qui l'a empreinte dans
son Ame, & que par conséquent Dieu
existe? Je conviens, *dit Gassendi* ^{2^o}, „que
l'idée

^{2^o} *Concludis: Itaque sola restat idea Dei, in qua con-
siderandum est, an aliquid sit, quod a me ipso non po-
tuerit proficisci. Dei nomine intelligo Substantiam
quandam infinitam, independentem, summe intelligen-
tem, summe potentem, & a qua tum ego ipse, tum
aliud omne, si quid aliud extrat, est creatum. Quæ sunt
omnia talia sunt, ut quo diligentius attendo, tanto mi-
nus a me solo profecta esse posse videantur, ideoque ex
ante dictis, Deum necessario existere est concludendum.
Scilicet hic est, quo tendebas. Ego vero, ut conclusio-
nem amplector: ita non video quæ sic concludas. Dictis
istis, quæ de Deo intelligis, hujusmodi esse, ut proficisci*

„l'idée que vous avez de Dieu ne vient
 „point de vous seul, & que vous n'avez
 „pas connu par vous-même, & sans au-
 „cun secours l'existence de la Divinité; mais
 „je soutiens qu'elle vous est venue par les
 „choses que vous avez vues, par les in-
 „structions que vous avez eues de vos Maî-
 „tres & des gens parmi lesquels vous avez
 „vécu. Mais, dites-vous, je ne suis qu'un
 „esprit; j'ai supposé qu'il n'y avoit rien
 „hors de moi; & que je n'avois point d'o-
 „reilles pour entendre les discours des
 „hommes.

„Vous pouvez faire toutes ces belles sup-
 „positions, ou plutôt dire que vous pré-
 „tendez

a te solo non potuerint; id nempe intendis, ut debue-
 rint ab ipso Deo proficisci. Sed primum nihil verius est,
 quam quod a te solo profecta non fuerint; seu quod il-
 lorum intelligentiam a te, vel per te duntaxat non ha-
 bueris: sunt enim profecta, habitaque a rebus, a paren-
 tibus, a Magistris, a Doctoribus, a societate hominum,
 in qua es versatus. At Mens sola sum, inquires, nihil ad-
 mitto extra me; ne aures quidem quibus audiverim,
 neque homines mecum colloquutos. Hæc dicere potes,
 sed dicere scilicet nisi auribus nos audires, ac nisi essent ho-
 mines, a quibus verba acciperes? Loquamur serio, & dic
 bona fide: Voces illas, quas de Deo effers, nonne ha-
 bes a societate hominum quibus convivisti? Et cum ab

„tendez les faire; mais auriez-vous le pou-
 „voir de les établir, si vous n'aviez point
 „d'oreilles pour entendre, & qu'il n'y eût
 „aucun homme qui vous eût jamais instruit?
 „Parlons sérieusement & bannissons les vai-
 „nes subtilités. Ces mots, ces termes que
 „vous prononcez, & qui conviennent aux
 „attributs de Dieu & à Dieu lui-même,
 „de qui les avez-vous appris? N'est-ce pas
 „des hommes que vous avez fréquentés, &
 „n'avez-vous pas aussi reçu d'eux ces no-
 „tions qui regardent les qualités de Dieu
 „& qui sont désignées par ces mots? Je
 „conviens donc que ce n'est point par vous-
 „même que vous avez l'idée de Dieu, mais
 „je

*illis voces habens, nonne & notiones subjectas designa-
 tasque vocibus? Igitur non sint a te solo, videntur ta-
 men non propterea a Deo, sed aliunde esse. Deinde
 quidnam in illis est, quod, accepta primum a rebus oc-
 casione, habere ex te ipso deinceps non poteris? An-
 ne propterea aliquid capis, quod, sit supra humanum
 caput? Sane si intelligeres Deum, cujusmodi est, esset
 tunc a Deo te doctum putares: hæc vero omnia, quæ Deo
 attribuitur nihil aliud sunt, quam observata aliqua in ho-
 minibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens Humana
 valent intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties
 dictum jam est. Idem, ibid. pag. 25.*

„je soutiens que c'est par les instructions
„que vous avez reçues. Cette idée n'est
„donc point une preuve de l'existence de
„Dieu, puisque les instructions qu'on vous
„a données pouvant être fausses, ainsi que
„je l'ai déjà prouvé, cette idée peut l'être
„aussi.

„Dites-moi, ajoute Gassendi aux raisons
„que je viens de vous rapporter, qu'y a-t-il
„d'extraordinaire & de surprenant dans l'i-
„dée que vous avez de Dieu, pour qu'elle
„ne puisse point être produite par les le-
„çons de vos parens? Concevez-vous quel-
„que chose qui soit au-dessus de la portée
„de l'Esprit humain? Si vous aviez une
„connoissance parfaite de Dieu & de sa na-
„ture, sans doute je croirois que vous ne
„pouvez avoir été instruit que par lui-mê-
„me; mais toutes les qualités que vous lui
„attribuez ne sont que les mêmes que vous
„avez apperçues dès votre enfance dans les
„hommes; vous ne faites que mettre ces
„qualités dans un degré plus éminent.

Cette objection, *Monsieur*, est accablante
contre ceux qui, pour prouver l'existence
de Dieu, abandonnent les excellentes preu-
ves que nous en avons, & vont recourir
comme Descartes aux idées innées. Car
enfin

enfin ces prétendues idées innées, qu'on veut que nous ayons des qualités de Dieu, ne diffèrent des idées que nous avons des qualités des hommes, que comme le positif diffère du superlatif. Nous disons *un tel Roi est juste, sage, équitable, puissant : Dieu est très-juste, très-sage, très-équitable, très-puissant* ; il n'y a rien dans tout cela que l'Esprit de l'homme ne soit capable de faire par le simple secours du raisonnement & de l'instruction. Lorsque on examine cette question, sans préjugé & sans prévention, il est difficile de ne pas être du sentiment de Gassendi, & de ne pas dire avec lui : *nihil aliud sunt, quam observata aliqua in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam est.*

J'aurai occasion, Monsieur, de vous parler plus amplement des idées innées en faisant mention du sage & illustre Locke ; poursuivons actuellement l'examen du démêlé de Descartes & de Gassendi ; & voyons si ce dernier réfuta aussi-bien les principes & les raisonnemens sur lesquels le premier vouloit établir la spiritualité de l'Ame, qu'il attaque fortement les preuves dont son Ad-

verfaire vouloit faire dépendre l'existence de Dieu.

J'ai, dit *Descartes*, deux idées distinctes : une de moi-même, comme étant une chose qui pense & qui n'est point étendue ; l'autre de mon corps, comme étant une Substance non pensante & étendue. „Comment savez-vous, répond *Gassendi* ²⁷, „que la Matière ne peut recevoir la faculté „de penser, & qu'elle est incapable de penser ? Jusqu'à ce que vous ayez donné des „preu-

²⁷ At, inquis, habeo ex una parte clarum & distinctam ideam mei ipsius; quatenus sum tantum Res cogitans, non extensa; & ex alia parte distinctam ideam corporis, quatenus est tantum Res extensa, non cogitans. Enim vero quod spectat primum ad ideam corporis, non videtur multum de eo laborandum. Nam si id quidem pronunciaris de idea corporis univ. se, repetendum esset, quod objecimus probandum esse tibi, repugnare nature corporee; ut sit cogitationis capax, sicque principium peteretur, cum questione de te instituta sit, an tenue nempe corpus non sis, quasi cogitare corpori repugnet. *Ibid.*, *ibid.* pag. 50.

²⁸ Verum, quis id pronuncias, & agis certe solum, de crasso isto Corpore, a quo te esse distinctam, & separabilem conrendis; Ideo non tim. inficior, quin habeas ipsius ideam, quam te habere posse inficior, si inextensa quidem Res sis. Quis te enim, quomodo existimes in

» preuves évidentes que vous connoissez par-
 » faitement toutes les qualités dont la Ma-
 » tiere peut-êre investie selon les différen-
 » tes modifications où elle se trouve, vous
 » ne pouvez pas établir la distinction que
 » vous faites; peut-êre êtes-vous simple-
 » ment un Corps léger pensant. Par quel
 » moyen ²⁸, si vous êtes une chose sans
 » étendue, pouvez-vous recevoir dans vous
 » l'idée d'une chose étendue? D'où vous
 » vient cette notion? Si elle procède du
 » corps,

*se Subjecto inextenso recipi posse speciem, ideamve cor-
 poris quod extensum est? Seu anim talis species, pro-
 pedit ex corpore, illa haud dubie corporea est, habetque
 partes extra partes, atque adeo extensa est: seu aliunde
 impressa est quia necessarium semper est, ut representet
 corpus extensum, oportet adhuc, ut habeat partes, &
 perinde extensa sit. Alioquin certe si partibus careat,
 quomodo partes representabis? Si extensione, quomodo
 rem extensam? Si figura, quomodo rem figuratam? Si
 positione, quomodo rem habentem superiores, inferio-
 res, dextras, sinistras, obliquas partes? Si varietate,
 quomodo colores varios &c? Non ergo videtur idea ex-
 tensione prorsus carere: nisi vero careat, quonam mo-
 do tu, si inextensa fueris, illi subjiceris? Quomodo il-
 lam tibi aptabis? quomodo usurpabis? quomodo sen-
 sim obliterari, evanescereque tandem experieris? Idem,
 ibid. pag. 50.*

„corps, il faut que vous ne soyez pas sans
 „extension; apprenez-nous comment il se
 „peut faire que l'espèce ou l'idée du corps,
 „qui est étendu, puisse être reçue dans
 „vous, c'est-à-dire dans une Substance non
 „étendue. Ou cette idée est produite par
 „le corps, ou elle vient d'ailleurs. Si elle
 „est produite par le corps, il faut absolu-
 „ment qu'elle soit corporelle, qu'elle ait
 „ses parties les unes hors des autres, &
 „par conséquent qu'elle soit étendue: si
 „elle vient d'ailleurs, & qu'elle émane d'un
 „autre endroit, comme il est nécessaire
 „qu'elle vous représente un corps étendu,
 „il faut absolument qu'elle ait des parties,
 „& qu'elle soit par conséquent étendue;
 „car si elle n'avoit point de parties, com-
 „ment pourroit-elle vous en représenter?
 „Si elle étoit sans extension, comment
 „vous

» Deinde, quod spectat ad ideam tui, nihil est adden-
 dum ad ea, quæ jam dicta sunt, ac in Meditationem præ-
 fertim secundam. Exinde enim evincitur tantum abesse,
 ut ideam tui claram distinctamque habeas, quin penitus
 nullam habere videaris; qui, tametsi agnoscas cogitare
 te, nescies tamen qualis Res sis, quæ cogitas? Adeo ut,
 cum sola hæc operatio nota sit, lateat te tamen quod est
 præcipuum, Substantia nempe, quæ operatur. Unde

„vous offriroit-elle une chose étendue ? Si
 „elle n'avoit point de figure, comment
 „vous représenteroit-elle une chose figurée ?
 „Si elle n'avoit pas de situation, comment
 „une chose qui a des parties différentes,
 „dont les unes sont basses les autres hau-
 „tes, les unes courbées les autres droites, &c.
 „Si elle étoit enfin sans variété, comment
 „vous feroit-elle connoître la variété & la
 „différence des couleurs ? Il faut donc
 „avouer que l'idée du corps n'est point en-
 „tièrement déstituée d'extension : or si elle
 „en a, & que vous soyez une chose qui
 „n'en ait point, par quel moyen pouvez-
 „vous la recevoir & vous en servir : & par
 „quelle raison éprouvez-vous qu'elle s'effa-
 „ce, s'eclipse & s'évanouit peu à peu ?

„J'en ajouterai rien, *poursuit Gassendi* 29,
 „à ce que j'ai déjà dit sur ce qui regarde
 l'idée

fuccurrit comparatio, qua dici potes similis cæco, qui
 calorem sentiens, admonitusque eum esse a Sole, putat
 se habere claram & distinctam ideam Solis, quatenus si
 ex eo queratur quid sit Sol, respondere possit est Res
 calefaciens. Sed inquires, hic addo non tantum quod
 sim Res cogitans, sed etiam quod Res non extensa.
 Veruntamen, ut taceam sine probatione id dici, cum
 in questione tamē sit, queso primum, | id circo-

„l'idée de vous-même; je vous ai fait voir
 „que bien loin que vous en ayez une clai-
 „re & distincte, il paroît au contraire que
 „vous n'en avez presque aucune. Il est
 „vrai que vous connoissez que vous pensez;
 „mais vous ignorez quelle espèce de sub-
 „stance vous êtes, vous qui pensez. Ainsi,
 „quoique l'opération de la pensée vous
 „soit connue, le principal de votre essence
 „vous est caché, & vous ne savez point
 „quelle est la nature de cette substance,
 „dont l'une des opérations est de penser.
 „Vous ressemblez à un Aveugle, qui sen-
 „tant la chaleur du Soleil, & étant averti
 „qu'elle est causée par le Soleil, croiroit
 „avoir une idée claire & distincte de cet
 „Astre; parce que si on lui demandoit ce
 „que c'est que le Soleil, il pourroit répon-
 „dre que c'est une chose qui échauffe.
 „Peut-

ne ideam tui claram & distinctam habes? Dicis te
 non extensam; dicis quid non sis; non vero quid sis.
 An ad habendam claram distinctamque, seu quod ideam
 est, veram germanamque alicujus rei ideam, non est ne-
 cesse ipsammet rem positive, & ut ita dicam affirmative,
 nosse sufficitque nosse quod illa non sit alia quæpiam res?
 Ergone clara, distinctaque erit Bucephali idea, si quis
 solum norit de Bucephalo, quod Musca non sit? sed ne
 hoc urgeam, requiro potius, tu igitur Res non extensa es
 An non es diffusa per corpus? Nescio quid responsura sis

„Peut-être, direz-vous, que vous n'assurez
 „pas simplement que vous êtes une chose
 „qui pense ; mais que vous ajoutez que
 „vous êtes une chose sans étendue. Je
 „pourrois vous répondre que vous avancez
 „cela sans preuve, & que vous posez pour
 „principe ce dont nous sommes en dispute
 „; mais quand même je vous passerois
 „cette supposition, penseriez-vous pour ce-
 „la avoir une idée claire & distincte de
 „vous-même ? En vérité vous vous trom-
 „periez. Vous dites que vous êtes une
 „chose sans étendue : vous m'apprenez par-
 „là ce que vous n'êtes point ; mais non
 „pas ce que vous êtes. N'est-il pas né-
 „cessaire, pour connoître une chose claire-
 „ment & distinctement, pour en avoir une
 „notion juste, évidente & positive, de sa-
 „voir précisément & sans confusion quelle
 „est

nam licet ego ab initio te agnoverim in cerebro solum,
 id tamen conjiciendo potius, quam planè assequendo
 opinionem tuam, conjecturam dixi ex iis verbis, quæ
 postea sequuntur, dum ais te non ab omnibus corporis
 partibus affici, sed tantummodo a cerebro, vel etiam ab
 una tantum exigua ejus parte. Verum egrus plane nan-
 fui, an esses propterea tantum in cerebro, parte vail-
 lius, cum possis esse in corpore toto, & in una solum
 parte affici ; ut vulgo fatemur animam diffusam toto cor-
 pore, & in oculotamen diuturnè valere. *Ibid.* pag. 30.

„est la nature, & en quoi consiste son essence; enfin ce par quoi elle est telle „qu'elle est? Pour en parler affirmativement, est-ce assez de connoître ce qu'elle n'est pas? Un homme qui diroit que „Bucéphale n'est pas une Mouche, & qui „n'auroit aucune autre connoissance de lui, „en auroit-il une idée claire & distincte? „Mais allons plus avant. Vous êtes, ditesvous, une chose qui n'a aucune extension: „je vous demande donc si vous n'êtes pas „diffus par tout le corps? J'ignore ce que „vous pouvez répondre; car, quoique je „vous aye considéré pendant un tems, „comme résidant dans le cerveau, c'étoit „plutôt par conjecture que par une véritable „table

3^o Dubium similiter moverunt verba illa sequentia. Et quamvis toti corpori tota mens unita esse videatur, &c. Quippe illic loci non asseris quidem te esse unitam toti corpori: sed te esse tamen unitam non negas. Utcumque sit, Esto primum, si placet, diffusa toto corpore, sive idem cum anima sis, sive quid diversum, queso te, inextensa es, quæ es a capite ad calcem protensa quæ conquareis corpori, quæ tot illius partibus correspondentes partes habes? An dicis te te ideo esse inextensam, quod tota in toto sis, & tota in qualibet parte? Queso te si dicas, quomodo id capis? Itane potest unum, quid esse simul totum in pluribus locis? Fides nos id docet de Sacro Myfterio, de te ut de re naturali disputatur

„table croyance que j'ai suivie votre opi-
 „nion. J'avois fondé ma conjecture sur ce
 „que vous dites que l'Ame ne reçoit pas
 „immédiatement l'impression de toutes les
 „parties du corps; mais seulement du cer-
 „veau, ou de l'une de ses plus petites par-
 „ties. Je n'étois point cependant assuré,
 „& je ne le suis point encore, que vous y
 „fassiez votre demeure; car vous pouvez
 „être répandu dans tout le corps, & ne
 „sentir qu'en une seule partie; nous disons
 „même assez souvent que l'Ame est diffu-
 „se par tout le corps, & que néanmoins
 „elle ne voit que dans l'œil.

„Supposons donc ^{3^o} un moment, que
 „vous soyez diffus par tout le corps, com-
 „ment

*hic, & ex lumine quidam naturali. Licet-ne intelligere
 plura esse loca, & non esse plura locata? Et nunquid
 centrum sunt plura uno? Et nunquid, si res aliqua tota
 est in uno loco, poterit esse in aliis; nisi ipsa sit extra se.
 uti locus est extra loca? Dicito quod voles, saltem &
 obscurum, & incertum erit, sis-ne in qualibet parte tota,
 & non potius in singulis partibus per singulas etiam partes.
 Et cum sit longe evidentius nihil posse totum simul esse
 in pluribus locis etiam, evidentius evadet non esse re to-
 tum in singulis partibus; sed totam duntaxat in toto,
 atque adeo per cui partes diffusam per totum, sicque ha-
 bere extensionem. Idem, Ibid. pag. 31.*

303 HISTOIRE

„ment est-il possible que vous n'avez point
 „d'étendue, vous qui êtes étendu depuis
 „la tête jusqu'aux pieds, qui êtes de la mê-
 „me grandeur que votre corps; & qui avez
 „assez de parties pour correspondre à toutes
 „celles de votre corps? Si vous dites que
 „vous n'avez point d'étendue, parce que
 „vous êtes tout entier dans chaque partie,
 „comment comprenez-vous une pareille
 „merveille? Est-il possible qu'une seule &
 „même chose puisse se trouver entière tout
 „à la fois en plusieurs lieux? Je conviens
 „que la Foi nous enseigne cela du Mystère
 „de l'Eucharistie; mais vous n'êtes point
 „une chose miraculeuse, vous êtes au con-
 „traire une substance naturelle; & nous ne
 „considérons ici les choses que par le seul
 „secours de la lumière naturelle; comment
 „peut-on donc concevoir qu'il y ait plu-
 „sieurs lieux & qu'il n'y ait pas plusieurs
 „choses logées? Cent lieux ne font-ils pas
 „plus

Et deinde in cerebro solum, aut in exiguo solum ejus
 parte: cernis idem plene incommodè esse: quoniam
 -quantumcumque sit illa pars, extensa eam est, & tu illi
 -comprehenderis, atque idcirco extenderis, particulasque par-
 -ticulâ illius responderes habes. An dicis se cerebri par-
 -tem pro puncto accipere? Incredibile sane; sed esto
 punctum. Si illud quidem Physicum sit, eadem rema-

„plus qu'un, & si une chose se trouve toute
 „entière dans un seul, comment pourra-t-
 „elle être dans les autres, si elle n'est réelle-
 „ment hors d'elle-même comme le lieu qu'
 „la contient est hors des autres lieux? Ré-
 „pondez à cela tout ce que vous voudrez,
 „vous ne prouverez jamais qu'il ne soit
 „très-incertain & très-difficile à croire que
 „vous soyez tout entier dans chaque partie.
 „Or, comme il est beaucoup plus raisonna-
 „ble, & beaucoup plus probable, d'admettre
 „que rien ne peut être tout à la fois en
 „plusieurs lieux que de soutenir le contraire,
 „il est donc aussi plus évident que vous n'êtes
 „pas tout entier dans chaque partie, mais
 „diffus par tout le corps; par conséquent
 „vous êtes étendu & vous avez la même
 „extension que votre corps.“

Mais supposons ^{3^e} actuellement que
 vous soyez seulement dans le cerveau, dans
 quelque-une de ses plus petites parties, &
 confi-

net difficultas, quia tale punctum extensum est, æque
 partibus prorsus caret. Si Mathematicum, nosti pri-
 mum id nisi imaginatione non dari. Sed detur vel fig-
 gatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui
 in adjungaria, & in quo existas, vide quam futura sit
 inutilis fictio. Nam ut fingatur, sic fingi debet, ut sit
 in concursu nervorum per quos omnes partes informare

considérons dans les différens Systèmes qu'on peut établir, si vous pouvez être sans extension. Il se présente d'abord des difficultés insurmontables : „car quelque „petite que soit cette partie que vous occupez, elle est néanmoins étendue, & vous „nécessairement vous l'êtes autant qu'elle ; „vous n'êtes donc point sans extension, & „vous avez des parties, quelque déliées „qu'elles soient, qui correspondent aux siennes. Je ne crois pas que vous disiez par „hazard que vous prenez pour un point la „petite partie à laquelle vous êtes uni ; mais „supposons que vous ayez recours à ce subterfuge. Il faut alors que ce point soit „Physique ou Mathématique : s'il est Physique, la difficulté n'est point ôtée, parce „que ce point est étendu, quelque petit „qu'il soit, & n'est pas entièrement sans „parties ; s'il est Mathématique, c'est un „point

animæ transmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum. Ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, sed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorso in eam abeunt : seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed demum concurrere omnes ; nihilominus concursus illorum in

„point imaginaire , qui n'a aucune existence
 „que dans notre imagination ; & qui n'existe
 „pas réellement. Mais poussons les choses
 „à l'extrême , & feignons qu'il est possible
 „qu'il se trouve dans le cerveau un de ces
 „points Mathématiques auquel vous êtes
 „étroitement uni , & dans lequel vous rési-
 „dez : cette fiction deviendra inutile ; car
 „malgré que nous feignons , il faut cepen-
 „dant que vous vous trouviez dans le con-
 „cours des nerfs , par lesquels les parties que
 „l'ame *informe* transmettent au cerveau les
 „notions & les espèces des choses qui ont
 „été apperçues & découvertes par les Sens.
 „Or prenez garde d'abord que tous n'abou-
 „tissent pas à un seul point ; le cerveau étant
 „continué & s'étendant jusqu'à la moelle de
 „l'épine du dos , plusieurs nerfs qui sont
 „répandus dans le dos aboutissent & se ter-
 „minent simplement à cette moelle.

„Dail-

Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora,
 non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathe-
 maticum punctum. Et ut demum coire, spiritus per il-
 los traducti exire è nervis, aut subire nervos non po-
 terunt, ut pote cum corpora sint, & corpus esse in non
 loco, seu transire per non locum, cujusmodi est pun-
 ctum Mathematicum, non possit. *Idem*, *ibid.* pag. 52.

TOM. III.

V

„D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le
 „milieu de la tête, ne vont point finir éga-
 „lement dans le même endroit du cerveau,
 „& aboutissent en différens lieux; & quand
 „il seroit vrai qu'ils se terminent tous au
 „même, il seroit ridicule de prétendre les
 „réunir à un point Mathématique, puis-
 „qu'ils sont des corps & non pas des lignes
 „Mathématiques.

„Mettons pour un instant que cela soit
 „possible; alors les esprits animaux qui s'e-
 „coulent le long des nerfs ne pourront ni
 „en sortir ni y entrer, puisqu'ils sont des
 „corps, & que le corps ne sauroit n'être
 „point dans aucun lieu, ce qui arriveroit
 „s'il étoit dans un point mathématique, qui
 „n'a qu'une existence imaginaire. Mais
 „enfin je pousse les choses à l'extrême & je
 „veux

Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen
 tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra,
 sinistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non
 potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem au-
 tem dico de iis, quos tu debeas ad sentiendum, renun-
 ciandumve, & ad movendum transmittere. Ut præter-
 eam capi non posse, quomodo tu modum illis imprimas,
 si ipsa in puncto sis, nisi ipsa corpus sis, seu nisi corpus
 habeas, quo illos conringas, simulque propellas. Nam
 si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere

„veux qu'il y puisse être. Je demande 3°
 „comment il est possible que vous , qui exi-
 „stez dans un point, où il n'y a ni Contrées,
 „ni Régions , où il n'est rien qui soit à
 „droite , à gauche , en 'haut , ou en bas,
 „puissiez discerner d'où vous viennent les
 „choies & ressentir leur impression ? La
 „même difficulté regarde encore les esprits
 „que vous devez envoyer dans tout le corps,
 „pour lui communiquer le sentiment & le
 „mouvement. N'est-il pas impossible que
 „cela puisse arriver, si vous existez dans un
 „point Mathématique, si vous n'êtes point
 „corps, ou si vous n'en avez pas un par le
 „moyen duquel vous touchiez & poussiez
 „celui que vous animez. Si vous dites que
 „les esprits se meuvent d'eux-mêmes, & que
 „vous dirigez seulement leur mouvement,
 „je

*ipsorum motum: memento te alicubi negasse moveri
 corpus per se, ut proinde inferri possit te esse motus il-
 lius causam: ac deinde explica nobis, quomodo talis di-
 rectio sine aliqua tui contentione atque adeo morione
 esse valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, &
 morio illius, sine contractu mutuo moventis & mobilis?
 Quomodo contractus sine corpore, quando (ut lumine
 naturali est adeo perspicuum) tangere nec tangi sine cor-
 pore nulla potest res? Idem, ibid. pag. 53.*

„je vous prierai de vous souvenir que vous
 „convenez que le corps ne se meut point
 „soi-même ; ainsi par vos propres princi-
 „pes je suis en droit de conclurre que vous
 „êtes la cause de son mouvement. Appre-
 „nez-nous de grace comment la conduite
 „& la direction des esprits peuvent se faire
 „sans quelque sorte de contention , & par
 „conséquent sans quelque mouvement &
 „quelque impulsion de votre part ? Dites-
 „nous par quel moyen une chose peut agir
 „sur une autre , faire effort sur elle , la met-
 „tre en mouvement , sans un mutuel contact
 „du Moteur & du Mobile , & une pulsation
 „réelle : or comment cette pulsation peut-
 „elle se faire sans corps ; car enfin la lumière
 „naturelle nous apprend , & nous fait voir
 „évidemment , qu'il n'y a que les corps , qui
 „peuvent toucher & être touchés ?

Cette dernière Objection de Gassendi est
 frappante , & quoique toutes les autres
 soient d'une grande force , il faut convenir
 qu'elle est la plus victorieuse , & j'ose dire
 la plus évidente ; car enfin jamais on ne
 pour-

33 Hic queris, quomodo existimem in me subjecto in-
 extenso recipi posse speciem, ideam-ve corporis quod
 extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in

pourra donner aucune raison évidente pour prouver qu'une chose qui n'a point d'étendue, qui est dénuée de parties, puisse agir sur une qui en a, la frapper, la toucher & la mettre en mouvement.

Ce que Descartes répondit à Gassendi me paroît bien foible, & j'ose dire, peu digne d'un aussi grand Génie que lui. Vous demandez „dit-il³² comment l'espèce ou „l'idée du corps étendu peut être reçue dans „moi, qui suis sans extension? Je vous réponds qu'aucune espèce corporelle n'est „dans l'esprit; mais que la conception, ou „l'intellection pure des choses, soit corporelles, soit spirituelles, se fait sans aucune „image, ou espèce corporelle.

A cela Gassendi est en droit de repliquer: Vous prouvez un Principe contesté par un autre que je rejette également, & vous tombez dans une pétition visible de principe. Je vous soutiens que l'esprit ne peut recevoir aucune impression par le corps; ni en donner aucune à ce même corps; s'il n'est étendu comme lui; & pour vous tirer de cette

mente recipi, sed puram intellectionem tam rei corporeæ quam incorporeæ fieri absque ulla specie corporea. Renat. Cartes. Responsio ad Quintas Objectiones, pag. 76,

cette difficulté, vous inventez d'abord une nouvelle opinion, & vous accordez à l'Esprit le don de former lui seul ses idées, sans avoir besoin du secours des Sens. Or votre raisonnement se réduit à ceci : Il n'est pas nécessaire que je sois étendu, pour avoir la conception des choses, parce que ce qui est inétendu peut penser sans le secours des Sens. J'aimerois autant que vous disiez : Je suis fondé dans l'opinion que je soutiens, parce que je dis qu'elle est vraie.

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des Réponses que Gassendi auroit pu faire, & permettez que, pour un instant, j'ose me mettre à la place de cet illustre Philosophe. „Quant à l'imagination, dit *Descartes* ³⁴, „qui ne peut être que des choses corporelles, „je conviens que pour en former une il est „nécessaire d'une espèce qui soit un véritable „corps, à laquelle l'esprit s'applique sans „pourtant qu'elle soit reçue dans lui.

Ce raisonnement est une suite de l'autre, & une seconde pétition de principe. Avant que d'admettre que les idées & les espèces
des

³⁴ Ad imaginationem vero, quæ non nisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem est specie quæ sit ve-

des corps ne sont point reçues dans l'Esprit, il faut avoir prouvé que l'Esprit n'est point étendu, & démontré comment une chose peut agir, ou, si l'on veut, s'appliquer sur une qui a de l'extension, sans le contact mutuel du Moteur & du Mobile. Jusqu'alors raisonner comme Descartes, c'est dire simplement que l'Ame ne fait pas les fonctions d'une chose étendue, parce qu'elle est sans extension. Je vous prie de voir, *Monsieur*, si cet argument est fort convaincant pour prouver l'inextension de l'Ame.

Un Cartésien zélé, qui liroit ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ne manqueroit pas de se récrier, & d'assurer que Descartes, avant que d'admettre que l'Esprit a les idées des choses par la pure intelligence, a prouvé qu'il ne devoit point être étendu, puisque tout ce qui est étendu est matériel, & que la Matière ne sauroit penser. Il n'y a dans elle que de l'étendue, de la solidité, elle ne peut avoir que du mouvement & de la figure : or il est impossible que le mouvement, la figure, l'étendue & la solidité puissent

rum corpus, & ad quam Mens se applicet, sed non que in Mente recipiatur. *Idem*, *ibid.*

puissent produire la pensée : il faut donc que l'Ame ne soit pas étendue, puisqu'elle ne sauroit être matérielle ; par conséquent il faut qu'elle ait le pouvoir de concevoir les choses *par pure intelligence*, que l'Esprit puisse s'appliquer sur une espèce qui soit un véritable corps, mais non pas qui soit reçue dans l'Esprit.

Tout ce beau raisonnement tant de fois répété, non-seulement par les Cartésiens, mais par bien d'autres Philosophes, se réduit à ceci : Je ne connois point du tout la Matière : j'en ai quelques notions excessivement confuses ; j'en devine quelques qualités & quelques propriétés : j'ignore entièrement si ces propriétés peuvent être jointes à la pensée, & si elle peut leur être réunie ; or, parce que je ne fais rien de tout cela, j'affûre fort hardiment que l'Esprit

35 Quod ais de idea Solis, quod ex solo ejus calore Cæcus elicit, facile refutatur. Potest enim cæcus ille claram & distinctam habere ideam Solis, ut rei calefacientis, etsi non habeat ejusdem, ut rei illuminantis. Nec rectè me illi cæco comparas: primo quia cognitio Rei cogitantis multo latius patet, quam Rei calefacientis, imo etiam latius quam quicquid de ulla alia re cognoscimus, ut suo loco ostensum est: ac deinde, quia nulli

prit ne sauroit être étendu, & je fonde l'impossibilité qu'il y a que la Matière puisse penser sur l'ignorance où je suis de ses qualités & de ses attributs.

Voilà je l'avoue un raisonnement aussi singulier qu'il puisse y en avoir; revenons, *Monsieur*, aux Réponses de Descartes. „Ce „que vous rapportez, *continue-t-il* ³⁵, en „s'adressant à Gassendi, de l'idée du Soleil, „qu'un Aveugle-né forme par la simple „connoissance de sa chaleur, est très-aisé à „détruire. Car il est certain que cet Aveugle peut avoir une idée claire & distincte „du Soleil, comme d'une chose qui échauffe, „quoiqu'il n'en ait pas l'idée comme „d'une chose qui répand & donne la clarté. Vous me comparez donc mal à propos avec cet Aveugle. Premièrement, „parce que la connoissance d'une chose qui „pense

possunt arguere ideam illam Solis, quam format cæcus, non omnia quæ de Sole percipi possunt continere, nisi qui visu præditi ejus lumen. & figuram insuper agnoscunt: tu vero non modo nihil, amplius, sed nequidem id ipsum quod ego, de Mente cognoscis; adeo ut hæc in parte tu potius cæcus, ego ad summum lusciosus cum tota humana gente dici possim. *Idem*, ib. p. 77.

„pense est beaucoup plus étendue que celle
 „d'une chose qui échauffe : elle est même
 „plus grande que celle d'aucune autre cho-
 „se qui nous soit connue. Secondement,
 „parce qu'il n'y a personne qui soit en état
 „de montrer que l'idée que l'Aveugle for-
 „me du Soleil ne contienne pas tout ce
 „que l'on peut connoître de lui, excepté
 „cependant ceux qui, étant doués du Sens
 „de la vûe, apperçoivent outre cela sa fi-
 „gure & sa lumière : or vous n'êtes point
 „dans le cas de ces derniers, car non-seu-
 „lement vous n'en connoissez pas d'avanta-
 „ge que moi touchant l'Esprit, mais vous
 „n'y voyez pas tout ce que j'y apperçois ;
 „vous ressemblez donc plus que moi à un
 „Aveugle, & je ne suis, tout au plus, à
 „votre égard que louche, ou peu clair-
 „voyant.“

Je ne crois pas (sauf le respect qu'on
 doit à un aussi grand Homme que Descar-
 tes, & qui eut autant de génie) qu'on
 puisse raisonner aussi pitoyablement ; le plus
 petit Régent de Collège ne pourroit rien
 dire de pis. Qui doute que l'idée que
 l'Aveugle a du Soleil, entant que d'une
 chose qui échauffe, ne puisse être évidente :
 il ne s'agit point de cela ; mais de savoir
 si

si cette idée d'une chose échauffante répond parfaitement à celle du Soleil & contient la connoissance de l'essence. & de la figure de cet Astre. Il est manifeste que cela n'est point, puisque la vertu d'échauffer n'est qu'une des qualités du Soleil ; or je demande si connoître cette qualité, c'est connoître le Soleil ? Supposons qu'une chose doive avoir trente attributs inséparables les uns des autres : prenons en dix ; aurons-nous pour cela la chose qui doit en avoir trente ? nous aurons au contraire l'idée d'une autre chose qui ne demandera que ces dix attributs ; ainsi l'idée que l'Aveugle a du Soleil, comme d'une chose qui échauffe, peut convenir plutôt à un fer chaud, ou à une pierre brûlante qu'au Soleil, puisque ces deux premiers corps n'ont ordinairement ni clarté, ni lumière, & ne la répandent point.

Gassendi a donc raison de dire, qu'il seroit ridicule de prétendre qu'un Aveugle a l'idée du Soleil, parce qu'il a l'idée d'une chose qui échauffe : de même, quoiqu'un Philosophe ait l'idée d'une chose qui pense, il est absurde qu'il veuille conclure qu'il connoît la nature de cette chose ; parce qu'il ignore si cette chose qui pense
est

est étendue, ou sans extension, comme l'Aveugle ne connoît point si cette chose qui échauffe, est ronde ou quarrée, lumineuse ou obscure, molle ou dure, petite ou grande, &c.

Quant au reste du raisonnement de Descartes, il est plus digne d'un Pédant orgueilleux, ou d'un Théologien Gascon, que d'un Philosophe aussi illustre que lui. Vous croyez appercevoir plusque moi dans la nature de l'Esprit, auroit pu lui dire Gasfendi, & vous ne vous regardez que comme touche par rapport à moi, parce que vous pensez découvrir que l'Ame n'a point d'extension ; prenez garde que vous ne ressembliez à ces Fanatiques, ou à ces malades attaqués par des frénésies dangereuses, qui prennent pour des réalités les visions chimériques que leur présente leur imagination échauffée.

Achevons, *Monsieur*, de réfuter Descartes. „Je n'ai point établi *dit-il* 36, que „l'Esprit n'étoit point étendu, pour expliquer „ce

36 Neque vero addidi Mentem non esse extensam, ut quid ipsa esset explicarem, sed tantum ut monerem illos errare qui putant esse extensam: eodem modo quo si qui affirmarent Bucephalum esse Musicam, id non frustra de ipso ab aliis negaretur. Et sane in iis quæ hic subjungis ut probes Mentem esse extensam, quia scilicet corpore utitur quod est extensum, non melius ra-

„ce qu'il est & pour en faire connoître la
 „nature : mon dessein a été seulement d'a-
 „vertir que ceux qui pensent qu'il est étendu
 „se trompent ; tout de même que s'il se
 „trouvoit des gens qui prétendissent que
 „Bucéphale est une Musique , ce ne seroit
 „pas sans fondement que d'autres nieront
 „cela ? Or tout ce que vous dites , pour
 „prouver que l'Esprit doit avoir de l'éten-
 „due, me paroît aussi peu sensé, que si de
 „ce que Bucéphale hennit & pousse des
 „sons, qui peuvent être rapportés à la Musi-
 „que, vous en vouliez conclurre que Bucé-
 „phale est une Musique ; car encore que
 „l'Esprit soit uni à tout le corps, il ne s'en-
 „suit pas qu'il soit étendu par tout ce même
 „corps, parce que ce n'est pas le propre de
 „l'Esprit d'être étendu, mais de penser.

Ces dernières réponses sont aussi foibles
 que les précédentes. Je ne trouve rien
 d'aussi comique, que de soutenir sérieuse-
 ment

*dicinari mihi videris quam si ex eo quod Bucephalus
 hinniat, vel mugiat, & ita edat sonos qui referri possunt
 ad Musicam, concluderes de Bucephalo quod sit Musica.
 Et si enim Mens sit unita toti corpori, non inde sequi-
 tur ipsam esse extensam per corpus, quia non est de ra-
 tione ipsius ut sit extensa, sed tantum ut cogitet.
 Idem, ibid.*

ment qu'on ne dit point *que l'Esprit n'est pas étendu, pour expliquer ce qu'il est, & pour faire connoître sa nature.* Hé quoi! peut-on en parler d'une manière plus décisive; & malgré l'ignorance où l'on avoue qu'on est de sa nature, peut-on la définir d'une manière qui en demande une connoissance plus claire & plus distincte, que de dire qu'il n'a ni parties ni extension? Y-a-t-il quelqu'un qui puisse parler plus affirmativement de l'essence de la Matière, que Descartes parle de la nature de l'Esprit? cependant il avoue qu'il ne songe pas à vouloir expliquer *quel il est, & à faire connoître sa nature.* Ce qu'il ajoute sur la comparaison qu'il fait entre ceux qui disent *que l'Esprit doit être étendu, parce qu'il donne des impressions au corps, qu'il en reçoit de lui,* & ceux qui prétendroient que *Bucéphale est une Musique, parce que Bucéphale en hennissant pousse des sons qui peuvent être rapportés à la Musique;* ce qu'il ajoute, dis-je, à ce sujet est pitoyable. Car ceux qui soutiendroient que Bucéphale est une Musique n'auroient aucune bonne raison pour appuyer leur sentiment, au lieu que les autres en ont de très-fortes qu'ils fondent sur l'évidence & la lumière naturelle, qui nous font voir
qu'un

qu'un corps ne peut être mu que par un autre corps , & qu'il est impossible de se figurer qu'une substance , qui n'a point de parties , puisse agir sur une qui en a ; & qu'à son tour celle qui est étendue puisse faire impression sur celle qui n'en a point. La nécessité du mobile & du moteur , pour exciter un mouvement du contact , est une chose assez évidente pour ne pas être comparée avec la ressemblance de la Musique & des hennissemens de Bucéphale. Il faut donc , pour anéantir l'extension de l'Esprit , montrer clairement comment les corps peuvent être touchés & mis en mouvement par une substance immatérielle , sans parties , & par conséquent incapable de toucher & d'être touchée. Car de raisonner simplement comme Descartes fait , & de dire qu'encore que l'Esprit soit uni à tout le corps , il ne s'ensuit pas delà qu'il soit étendu par tout le corps , parce que l'essence ou le propre de l'esprit ne consiste point dans l'extension , mais dans la pensée , c'est raisonner aussi vaguement , que si l'on disoit *qu'une chose est , parce qu'elle est*. Il n'est rien qu'on ne prouve de cette manière. Je pourrai établir , si je veux , que les Filles de l'Opera font des miracles : je n'aurai qu'à supposer que le
propre

propre des Danseuses & des Chanteuses est de guérir ceux qui les voyent danser, & qui les entendent chanter, je serai en droit de conclurre ensuite que la théâtre du palais Royal a une vertu aussi miraculeuse que le Tombeau de St. Paris.

Personne à mon gré n'a mieux tourné en ridicule cette façon de raisonner de Descartes, que le sage Locke. „C'est décider, „dit-il ³⁷, gratuitement & sans raison une „question de fait, que d'alléguer en preuve „une supposition, qui est la même chose „que l'on dispute; il n'y a rien qu'on ne „puisse prouver par cette méthode. Je n'ai „qu'à supposer que toutes les Pendules pensent, tandis que le balancier est en mouvement, & dès-là j'ai prouvé suffisamment, „& d'une manière incontestable, que ma „Pendule a pensé durant toute la nuit précédente; mais quiconque veut éviter de se „tromper soi-même doit établir son hypothèse sur un point de fait, & en démontrer „la

³⁷ Locke, Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. I. page. 72.

³⁸ Profero ergo (*dubitandi rationes*) sed ea mente, ut prolatus duntaxat velim; prolatus, inquam, non de re-

„la vérité par des expériences sensibles, &
 „non pas se prévenir sur un point de fait,
 „en faveur de son hypothèse, c'est-à-dire
 „juger qu'un fait est vrai parce qu'il le sup-
 „pose tel.

Cette manière de prouver, que blâme si justement Mr. Locke, se réduit précisément à ceci : *l'essence de l'Ame ne peut consister dans l'Etendue, parce que je la fais consister dans la pensée.*

Au reste, quoique Gassendi ait soutenu si vivement l'impossibilité de prouver démonstrativement & évidemment l'immatérialité & l'inextension de l'Ame, ce seroit une injustice criante, que de prétendre qu'il l'a crue matérielle ; il soumettoit tous les doutes à la Révélation, & il ne disputoit que de la validité des preuves de Descartes, & non pas de la vérité du fait qu'elles vouloient établir. „Je ne propose, *disoit-il à son Adversaire* ³⁸, mes difficultés, que „dans le dessein d'une simple proposition : „je

bus ipsis, quas demonstrandas suscipis, sed de Methodo, ac vi demonstrandi. Profecto enim & rer Maximi Dei existentiam & Animorum nostrorum immortalitatem profiteor; ac hæreo duntaxat circa energiam illius, ra-

„je ne les fais point contre les matières que
 „vous agitez, ni contre les choses que vous
 „voulez démontrer ; mais contre votre mé-
 „thode & contre les raisons que vous em-
 „ployez. Je crois fermement l'existence de
 „Dieu & l'immortalité de l'Âme, & je ne
 „suis en doute que de la justesse des preuves
 „que vous apportez, pour établir ces deux
 „grandes Vérités.“

Dans bien d'autres endroits Gassendi
 donne des marques évidentes de la persua-
 sion dans laquelle il étoit : il réfute avec
 beaucoup de feu & de solidité les argu-
 ments que Lucrèce a fait contre l'immor-
 talité de l'Âme ; je ne crois pas qu'on puis-
 se rien objecter de plus fort & de plus
 mortel.

*siocinii, quo tu tam ista quam alia Metaphysica cohæ-
 rentia, probas. Objectiones Quintæ Renat. Cartes. Gas-
 send. pag. 3.*

39 Er metus ille foras præceps Acherontis agendus.

Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,

Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam

Esse voluptatem liquidam, puramque relinquit.

T. Lucrer. de Rer. Nat. Lib. III. vers. 37. & seq.

40 Deinde, cum Inferorum pœnæ, qualescunque en-
 sint, non nisi malos, improbos, injustos, scelestos at-
 tineant, quid necesse est illos eximi pœnarum hujus-
 modi metu ? cum hic sit quasi justitiæ pars, ut hocce im-

mortifiant contre les prétendus Esprits Forts, que ce que dit Gassendi en condamnant le principe sur lequel Lucrèce établit l'utilité de démontrer la mortalité de l'Âme. „D'abord, *dit ce Poëte* 3^o, que j'aurai éclairci & démontré la nature de l'Esprit & de l'Âme, je procurerai aux hommes l'heureux moyen de mépriser l'Acheron, & de se moquer des Enfers, dont la crainte les inquiète toute leur vie ; l'appréhension qu'ils ont des approches de la mort empoisonne tous les plaisirs qu'ils prennent, & ne permet pas qu'ils en goûtent purement la douceur.

„Si les peines de l'Enfer, *répond Gassendi* 4^o, quelque rigoureuses qu'on les fasse

ne

mani quasi Vulture sub pectore alto habitante tundantur, ac nulla sit tam fera Erinny's, nulla tam feralis Enyo, quæ adversus illos invocanda non sit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod si liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & a flagitiis desinant; sic enim conscientiam sedabunt, & reparando, quas fecerint, quantum licebit, injurias; non desinent modo male sibi meruere, sed ipsorummet etiam causâ, quoniam hac ratione æquitas inter homines perinde non violabitur, & ipsismet tranquillitas, voluptasque animi, sincera potietur. Tertio proinde cum viris bonis, si, bique bene consciis re, nihil metuendum sit, frustra la-

„ne sont destinées qu'aux méchans & aux
 „scélérats, d'où vient est-il nécessaire de
 „détruire la croyance de ces peines qui
 „font une partie de la Justice, & qui ser-
 „vent à punir dès ce Monde les mal-hon-
 „nêtes gens ? Cette crainte de l'Enfer,
 „dont ils sont effrayés, est une Furie qui
 „les suit par-tout & un Vautour qui les
 „ronge sans cesse au fond du cœur ; ainsi
 „ils portent la punition des crimes qu'ils
 „commettent. S'ils veulent s'affranchir de
 „ce tourment, qu'ils deviennent vertueux :
 „dès lors leur appréhension se dissipera, &
 „tranquilles & exemts de remords, ils sou-
 „haiteront aussi ardemment l'immortalité
 „de l'Âme qu'ils desiroient autrefois la
 „mortalité & son anéantissement après la
 „mort

hor suscipitur, ut foras ab his merus ille Acherontis præ-
 ceptus agatur: ac interim, quatenus simul immortalitatis
 præciditur spes; tanto sit major ipsis injuria, quanto adi-
 untur. simul liquidiores, sincerioresque voluptates.
 Nam primum quidem, si adversa utantur fortuna, con-
 sistentur morbis, crucientur doloribus, quante conso-
 lationi est providere non modo esse mortem iis allatu-
 ram exitum, sed sustenturam quoque maximorum bo-
 norum jucundissimam fruitionem. Hoc profecto modo
 habere se possunt ut peregrinantes, dum facile ferunt

„mort du corps. La croyance de l'im-
 „mortalité de l'Ame est donc nécessaire,
 „non-seulement pour contenir les hommes,
 „pour les exciter à pratiquer la vertu,
 „pour épouvanter les méchans ; pour les
 „punir ; mais encore pour procurer, dans
 „ce Monde, du plaisir, de la joie, & du
 „contentement aux gens vertueux. Car est-
 „il rien de si consolant que cette croyance
 „pour un galant homme, que la Fortune
 „maltraite ici-bas, qui se trouve accablé
 „par des maladies, tourmenté par des dou-
 „leurs aiguës, & qui dans tous ses mal-
 „heurs pense qu'il jouira un jour d'une fé-
 „licité parfaite & éternelle ? Les Voya-
 „geurs supportent aisément toutes les fati-
 „gues de la route, lorsqu'ils espèrent arri-
 „ver

labores, molestiasque itinerum, spe perveniendi in Pa-
 triam, in qua cum suis suaviter degant. Nam talem qui-
 dem iis proponere mortem, qua extinguantur penitus,
 sicque miseriarum sit finis, perinde est ac si jactato tem-
 pestatum saevitia proponatur naufragium, quo submer-
 sus, suffocatusque procellam delinops sensurus non sit.
 Nisi vero non longe praestet, ostendere ut isti Porrum,
 in quem se incolumem recipiat, ita illis felicem statum,
 in quem Animo sospite emergant. *Syntagma Philosophiae Epicuri, &c. per Petrum Gassendum. pag. 31.*

„ver à un gîte, où ils pourront se délasser
 „de ces fatigues. Proposer la mortalité
 „de l'Ame à un honnête homme malheu-
 „reux, comme un remède à ses maux,
 „c'est agir aussi ridiculement, que si l'on
 „disoit à des Matelots, qui sont dans une
 „grande tempête, de se jeter dans la Mer
 „& de se dépêcher de s'y noyer pour
 „être bien-tôt tirés d'embarras. Combien
 „plus sensé, plus judicieux, & plus agréa-
 „ble seroit l'avis de celui qui leur montre-
 „roit un Port assuré, où après la tempête
 „ils iroient heureusement mouiller, & dans
 „lequel ils seroient parfaitement bien
 „reçus.“

Les Esprits - Forts & les Athées s'effor-
 cent en vain de prouver que la mortalité de
 l'Ame assure la tranquillité des hommes;
 laissons-les dire, *Monsieur*, & convenons de
 bonne

41 Si in hoc erro, inquit, quod Animas hominum im-
 mortales esse credam, libenter erro, nec mihi hunc er-
 rorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin
 mortuus, ut quidam minuti Philosophi censent, nihil
 sentiam, non veteor ne hunc errorem meum mortui
 Philosophi derideant. *Cicer. in Cal. Maj.*

42 Dans quelle classe mettrez-vous le Bel-Esprit qui
 est mort à *London* depuis quelques mois? Je ne sai pas

bonne foi qu'il n'y a rien de si triste, rien de si mortifiant, que de songer qu'on doit un jour rentrer éternellement dans le néant. Il n'y a point de véritable Philosophe, qui ne doive penser comme Cicéron, & dire avec lui: ⁴¹ : „Si je me trompe en croyant l'immortalité de l'Ame, je suis enchanté de mon erreur: je ne veux point en être desabuté: je souhaite de la conserver tousjours; & si après la mort je rentre dans le néant, ainsi que le soutiennent quelques Philosophes, je ne crains point qu'ils se moquent de ma crédulité.

J'avoue, *Monsieur*, que le desir de l'immortalité de l'Ame n'est pas une preuve évidente de cette vérité établie par la Révélation; mais enfin c'est une très-forte conjecture. St. Evremont, Disciple moderne d'Epicure, en convient ⁴², & semble puiser dans

ce que l'on dira dans la Préface de ses Ouvrages; mais je sai que plusieurs Gens de Lettres ont assuré unanimement qu'il avoit fini sa longue course en Esprit - Fort, & tel qu'il avoit vécu. Il est non-seulement vrai que ses Ecrits sont depuis long-tems l'admiration de toute l'Europe; mais qu'il a toujours passé pour un très-galant homme, & qu'il a suivi exactement les principes de l'Honneur humain. Il aimoit la bonne chère; mais com-

dans les derniers sentimens de son Maître de quoi réfuter ses opinions. „Tout est „corps, pour Epicure, *dit-il* ⁴³, Ame, „Esprit, Intelligence, tout est Matière, „tout se corrompt, tout finit; mais ne dément-il pas à la mort les Maximes qu'il a „enseignées durant sa vie? La postérité le „touche, sa mémoire lui devient chère, il „se flatte de la réputation de ses Ecrits qu'il „recommande à son Disciple Hermachus; „son Esprit, qui s'étoit si fort engagé dans „l'opinion de l'anéantissement, touché de „quelque tendresse pour lui-même, se réserve des plaisirs pour un autre état que „pour celui qu'il va quitter.

Voilà des réflexions bien belles, & un aveu bien avantageux en faveur des défenseurs

bien y a-t-il d'Orthodoxes, même dans la Cléricature, qui ne sont pas moins sensibles à ce plaisir? Quoi qu'il en soit, vous passeriez pour un grand menteur, si vous le mettiez dans votre classe. Un pareil exemple, si Platon l'avoit vu, l'auroit obligé à limiter la proposition universelle qu'il avance. *Bayle, Cont. des Pensées diverses sur les Comètes, Tom. II. pag. 786.*

⁴³ St. Evremont, Oeuvres mêlées, Tom. III. pag. 107.

⁴⁴ Profecto utcumque rationes immortalitati adstruenda allata, Mathematica evidentior, ut sumus initio re-

seurs de l'immortalité de l'Ame. Car enfin s'il est vrai, comme Gassendi 44 en convient de bonne-foi, que les raisons qu'on apporte, „pour prouver la durée éternelle „de l'Ame, ne sont pas d'une évidence Ma- „thématique ; il faut cependant avouer „qu'elles sont assez fortes pour faire une „grande impression sur les gens sensés, & „qu'elles sont d'un poids, plus considérable „que celles de ceux qui soutiennent le senti- „ment opposé. La Révélation décidant en „leur faveur, ne doivent-elles pas l'empor- „ter, sans difficulté, chez tous les gens „qui veulent faire un bon usage de leur „raison ?“

Gassendi ayant connu les erreurs, les inutilités, & les abus de la Philosophie Péripatéticien-

stati, non sint; et tamen sunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congestis aliis immortalitati impugnandæ præponderent; quæ denique superveniente auctoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile ob- rineant. Non repero quanto se bono, qui sibi ipsis vim faciunt ut immortalitatem dissuadeant, privent; addo solum objici illis apposite posse, quod habet Manilius:

*Quid juvat in semet sua per convicia ferri,
Et fraudare bonis, quæ nec Deus invidet ipse;
Quosque dedit Natura oculos deponere Mentis?*

Syntagma Philosophiæ Epicuri. pag. 72.

téticienne Scholaſtique, ſ'attacha à celle d'Epicure; il en adopta & épura en même tems le Syſtème, & le rendit, pour le moins, auſſi beau & auſſi probable que celui qu'inventa Deſcartes. Un fameux Philoſophe, bon Cartéſien, Génie ſublime & univerſel, en convient. „Les Modernes, *dit-il* ⁴⁵, „rejetent l'éternité des Atomes & leur mouvement fortuit; mais en retenant, à cela „près, l'Hypothèſe de Leucippe, ils en font „un très-beau Syſtème. C'eſt ce qu'a fait „Gaſſendi qui ne diffère de Deſcartes, quant „aux principes des Corps, qu'en ce qu'il a „retenu le Vuide.

Gaſſen-

⁴⁵ Bayle, Dict. Hiſtor. & Crit. Tom. III. Art. Leucippe.

⁴⁶ Principio ergo univerſum ex corpore, & inani conſtat; neque enim tertia natura concipi mente præterea poteſt. *Syntagma Phil. Epicur.* per P. Gaſſendium. Cap. I. pag. 26.

⁴⁷ Intelligitur autem Corpus ex congerie veluti quædam magnitudinis, ſive molis, itemque figuræ, reſiſtentiæ, (ſeu ſoliditatis ac impenetrabilitatis) & gravitatis; tale præterea, ut ipſum ſolum tangi poſſit, & tangere. *idem*, *ibid.*

⁴⁸ Inane vero, ſeu Vacuum, quod opponitur Corpori, ac ſolum ſeu proprie, & per ſe incorporeum eſt ex horum negatione intelligitur; maximeque ex eo quod naturæ inactilis ſit, expersque omnis ſoliditatis & nihil neque pati poſſit, neque agere, ſed motum duntaxat

Gassendi soutient donc, ainsi qu'Epicure, que tout l'Univers ⁴⁶ est composé de Corps & de Vuide. Par le Corps il entend ⁴⁷, ainsi que ces Anciens, tout ce qui a de la solidité, qui peut toucher & être touché. Par le Vuide ⁴⁸, il admet un pur espace, dénué de tous les corps, & capable de recevoir tous ceux que le mouvement fait changer de lieu & pousse dans un autre; le Vuide n'étant fait que pour faciliter le mouvement des corps. Les Sens démontrent ⁴⁹ évidemment l'existence des Corps, & la réflexion & la Raison ⁵⁰ font connoître qu'il y a du Vuide. Car s'il n'y en avoit point

quam liberrimum transeuntibus per se corporibus prebere. *Idem*, *ibid.* pag. 27.

Scilicet hæc natura est, quæ destituta corpore appellatur Inane; occupata a Corpore, Locus; trajecta a corpore, Regio; spectata ut diffusa, intervallum seu Spatium. *Idem*, *ibid.* pag. 27.

⁴⁹ Et quod sint quidem in Universo Corpora, attestatur Sensus; ex quo aliunde ducere conjecturam necessum est, ad id, quod est immanifestum, ut superius jam attigi. Certe non aliud sunt hæc omnia, quæ aspectamus, quæ tangimus, quæ versamur, quæ ipsi sumus, quam corpora. *Idem*, *ibid.* pag. 27.

⁵⁰ Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum sit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent Corpora neque

point, il seroit impossible que les Corps pussent se mouvoir ⁵¹, puisque ne pouvant céder les uns aux autres, & trouver de nouveaux lieux à occuper, ils seroient nécessairement dans un éternel repos. Quant à ce que disent, ajoute Gassendi, ceux qui prétendent que le mouvement des Corps dans l'Univers se fait comme celui des Poissons dans l'eau, qui nagent librement, laissant à mesure qu'ils avancent de la place par derrière, où l'eau s'écoule dans l'instant, on ne doit y avoir aucun égard. Car ils ne prennent pas garde que, s'il n'y avoit point de Voide, il n'y auroit aucune partie de l'eau qui pût commencer à céder la première & à quitter sa place, puisque tout étant également plein, le Poisson ne pourroit bouger au milieu d'une masse résistante de tous côtés. Il faut donc que les parties de l'eau qui sont mises en

ubi essent, neque quâ motus suos obirent, cum moveri ea quidem res evidens sit. Idem, ibid. pag. 27.

⁵¹ Sane si plena forent omnia, & materia rerum veluti stipata, non possent non esse omnia immobilia; quia nec moveri quicquam posset, nisi omnia protruderet, neque locus porro, in quem quicquam protruderetur, esset. Quod enim aliqui respondent, posse Pisces ideo moveri, quod relinquant locum post se, in quem pulse prorsum, & sedentes locum unde recipiantur; non ad-

en mouvement trouvent de petits vuides qui les reçoivent, & leur donnent le moyen de faire place à d'autres; ainsi elles se succèdent les unes aux autres, & l'on conçoit aisément comment se fait le mouvement.

Il faut avouer, *Monsieur*, que, malgré toutes les fortes Objections qu'on fait contre le Vuide, il est impossible de concevoir que le mouvement puisse se faire dans le Plein. Je ne prétends point ici agiter une question si souvent débattue, & si peu éclaircie; je me contente de vous dire que je la crois au-dessus de toutes les connoissances humaines, ainsi que celle de la divisibilité de la Matière à l'infini, soutenue par les Cartésiens. Je conviens qu'ils ont raison de dire que, quelque petit qu'on suppose que soit un corps, il est impossible, que le côté qui regarde l'Orient soit le même que celui
qui

vertunt primam, quæ prorsum sit, impulsionem inchonari non posse; quia nondum locus ullus est, neque retro, neque ad latus, in quem recipi aqua possit. Adeo profunda, ut sit necesse intercipi rebus, ac fluidis præsertim, spaciola inania, in quæ pulsæ particule ita recipiantur, ut compressione facta locus fiat, versus quem impellens Corpus promoveatur, ac interim ponè locum deferat, in quem compressum fluidum sese explicet, ac veluti resiliat. *Idem, ibid. pag. 27.*

qui est à l'Occident; par conséquent ce qui a deux différens côtés a plusieurs parties & peut être divisé, puisque la partie qui se trouve dans le côté de l'Occident n'est point la même que celle qui est dans celui de l'Orient. A ces difficultés les Gassendistes en opposent d'aussi embarrassantes & d'aussi fortes. Si la Matière, disent-ils, est divisible à l'infini, il faut que dans le plus petit corps il y ait autant de parties que dans l'Univers entier; Or n'est-il pas visible que cela ne se peut, soit parce qu'il se trouvera dans un Tout fini une infinité de *Touts* composés de parties infinies, soit parce qu'il faut enfin qu'il y ait nécessairement une infinité de corpuscules qui ne sont jamais divisés?

Tous les Philosophes, *Monsieur*, malgré les argumens les plus subtils, ne peuvent parvenir tout au plus qu'à la division possible de toute sorte d'étendue; mais pour la division actuelle ils sont forcés, malgré eux, de la fixer à quelque point. En leur accordant donc leur opinion, il s'ensuivroit que la définition que Gassendi ⁵² donne de l'Atome n'a rien de contraire à la véritable essence

⁵² Nulla est Atomus quæ non partes habet licet indissociabiles, quæ non item longitudinem cum latitu-

essence des corps ; car il ne prétend point qu'il est indivisible , parce qu'il n'a point de parties ; mais parce qu'il est le dernier période, le point final où la division actuelle puisse avoir lieu.

Toutes les longues disputes sur la divisibilité de la Matière sont donc très-inutiles, & ne font rien ni à la bonté , ni à la faiblesse des Systèmes Cartésiens & Gassendistes. Rohault a parlé très-sensément, lorsqu'il a dit ⁵³ : „A quoi bon ces longues „& subtiles disputes touchant la divisibilité „de la Matière ? Car, quand bien même on „ne pourroit pas décider nettement, si elle „peut, ou ne peut pas se diviser à l'infini, „ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut „diviser en des parties assez petites pour „servir à tous les besoins qu'on peut avoir ?

Avant que de quitter entièrement Gassendi, arrêtons-nous un moment, *Monsieur*, sur les excellentes qualités, dont il étoit doué. A la probité, à l'affabilité & à la modestie il joignoit beaucoup de bon-sens, une vaste érudition, une pénétration vive, un mépris infini pour tout ce qui pouvoit tendre à la
super-

dine, & latitudinem cum profunditate. Gassend. Tom. I. Oper. pag. 31.

⁵³ Rohault, Traité de Physiq. Préface.

superstition ; il étoit le fléau des Astrologues, il se moquoit de leurs prédictions, il en démontrait avec plaisir le ridicule toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Il remarque, dans la Vie de Mr. de Peiresk ⁵⁴, Personnage illustre , protecteur des Savans indigens, ami des plus renommés, homme véritablement digne de l'estime de l'Univers, & qui fait autant d'honneur à la Provence que Socrate à Athènes: il remarque, dis-je, dans la Vie qu'il a écrite de ce Magistrat Provençal, que les Astrologues avoient prédit qu'il seroit marié, qu'il auroit des enfans; ce qui n'arriva point, ainsi que bien d'autres choses qu'on lui avoit annoncées comme des prédictions indubitables.

Parmi

⁵⁴ Etenim mirum dictu est, quam multa mentiti Astrologi fuerint, seu annos spectes, quibus non vixit; seu uxorem, & liberos aliaque, quibus caruerit; seu cætera multa quæ non est consequutus. *Gassend. in Vita Peireskii, Lib. I. pag. 2.*

⁵⁵ Hinc charissimus vixit Viris quoque Nobilissimis & Principibus nonnullis, animo scilicet extiricibus quam solat esse illud genus hominum. Peireskium quid memorem, vel Campinios, Huillierum, aut Christianam Serenissimam Suecie Reginam, cujus Epistolæ fidem faciunt quanti fecerit Gassendum, quem Musis aliàs Princeps illa operaretur, tantam sui Doctis vene-

Parmi les amis qu'eut Gassendi, il y en eut plusieurs d'un rang très distingué ⁵⁵, & son mérite le rendit cher à tous ceux qui estimoient la Vertu & la Science. Il mourut (le 24 Octobre 1655, âgé de 64 ans, regretté de tous les honnêtes gens) d'une maladie qui l'avoit affoibli peu à peu ⁵⁶, & qui enfin termina sa vie. Il finit sa course en Philosophe; & reçut la mort avec cette tranquillité qui est le partage des véritables Sages.

Je ne remplirois pas le caractère que j'ai pris, & manquerois, *Monsieur*, à la promesse que je vous ai faite, si content de louer Gassendi, je passois sous silence les fautes dont je crois qu'on peut l'accuser. Quoiqu'il

rationem, & bonis Artibus tantam incrementum & futuram laudis spem ingenerans; vel Illustrissimum Cancellarium Petrum Seguierum, qui in illo honorum fastigio cum Doctis congregati, & Gassendum imprimis audire gaudebat. *Sorberiæ Prefatio, &c. pag. 12.*

Les langueurs néanmoins où je l'ai vu, avant que la suite de la Cour me l'a pu permettre, & les infirmités de son arrière saison, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. *La Morte-le-Vivier, Tom. II. pag. 519. Edit. en folio.*

qu'elles soient légères, je ne les tairai pourtant pas. Il me paroît donc que ce Savant, se confiant quelque fois un peu à sa mémoire, citoit de tems en tems certains Auteurs pour d'autres, ou se trompoit d'Ouvrages en citant les véritables Auteurs. Je me contenterai d'en donner ici trois exemples. Dans le Livre du *Syntagma Philosophiae Epicuri*, &c. il cite Lactance au lieu de Terullien, & dans le même Ouvrage il attribue à Maxime de Tyr un passage de Sénèque. Dans le premier Volume de ses Oeuvres, page quinziesme, il cite l'Andrienne de Térence vis-à-vis un passage de Perse. Il y a quelques fautes dans ses Ecrits de cette nature, bien pardonnables à un homme, qui d'ailleurs, en général, étoit aussi exact & aussi correct que Gassendi, & quoique je relève ses légères inadvertances, je souscris avec tout le plaisir possible à l'éloge que Mr. Bayle a fait de lui. On peut assurer, *dit-il*, qu'il étoit le plus excellent Philosophe qui fût parmi les Humanistes, & le plus savant Humaniste qui fût parmi les Philosophes :
Phi-

57 Nec per insequentes novem annos aliud egi, quam ut huc illuc Orbem terrarum perambulando, Spectatorem potius quam Actorem Comœdiarum, quæ in eo

Philosophorum litteratissimus, Litteratorum maxime Philosophus.

§. II.

D E S C A R T E S.

Descartes naquit à la Haye en Tourraine le 31 Mars 1596. Il étoit fort bon Gentilhomme & sa Famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang distingué en Bretagne. Il porta les armes pendant sa jeunesse & se trouva en qualité de Volontaire au Siège de la Rochelle & dans les Guerres de Hongrie. Dans tous les Voyages qu'il fit, il s'occupoit toujours à perfectionner ses connoissances, ayant fort bien étudié. Il ne perdoit jamais l'occasion de faire des expériences de Physique, & il réfléchissoit en homme sage sur les mœurs des différens Peuples qu'il voyoit. *Pendant neuf ans, dit-il ⁵⁷, j'ai couru le Monde pour être Spectateur, plutôt qu'Acteur des différentes Comédies qu'on y joue.*

Après que Descartes eut assez voyagé, il se retira dans une Maison de Campagne auprès

quotidie exhibentur, me præberem. *Renat. Cartes. de Method. pag. 107.*

près d'Egmont, Village des Provinces-Unies. Il s'appliqua pendant vingt-cinq ans dans cette solitude à la Géométrie & à la Philosophie; il ne laissa pas, malgré sa passion pour les Sciences, que de trouver le loisir de donner quelques momens à la tendresse. *Etant devenu tout-à-fait Philosophe* ⁵⁸ *il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour : il eut de sa Maîtresse une fille, nommée Francine, qui mourut jeune & dont il regretta beaucoup la perte.*

La gloire, le génie & le mérite de Descartes lui acquirent une foule d'ennemis. Les Péripatéticiens François & Hollandois s'unirent ensemble pour décrier ses sentimens; & ne pouvant l'attaquer par des raisons assez bonnes pour renverser ses opinions, ils eurent recours au reproche d'Athéisme. Ne falloit-il pas être bien impudent, pour oser accuser de nier l'existence de Dieu celui qui avoit employé toute la sagacité de son esprit à la prouver, ainsi que la spiritualité de l'Âme? Lorsque on a lu les Méditations de ce grand Homme, on a peine à se figurer qu'il se soit trouvé des gens assez effron-

⁵⁸ Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre quarzième, pag. 107.

effrontés, pour avancer des calomnies aussi fausses.

Je vous ai parlé, *Monsieur*, assez amplement des sentimens de Descartes sur la nature de Dieu & de l'Ame, en faisant mention de sa dispute avec Gassendi; ainsi je ne m'y arrêterai pas davantage. Je me contenterai de vous faire remarquer que malgré le zèle ardent avec lequel Descartes soutenoit l'immatérialité de l'Ame, il avouoit de bonne foi aux personnes avec lesquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de son immortalité. Voici comme il écrit à l'illustre Elisabeth, Princesse Palatine. „ Pour ce qui est de l'état de l'Ame après cette Vie, j'en ai bien „ moins de connoissance que Mr. Digby. „ Car laissant à part ce que la Foi nous en enseigne, je confesse que, par la seule Raison „ naturelle, nous pouvons bien faire beaucoup „ de conjectures à notre avantage, & avoir „ de flatteuses espérances; mais non point aucune assurance”.

Loin que ce sincere aveu de Descartes doive lui nuire chez les gens ds bon-sens, je suis persuadé qu'il y en a plusieurs qui lui auroient su beaucoup de gré, s'il avoit parlé aussi modestement sur la nature de

l'Ame, que sur sa durée: qu'il eût soumis ses doutes à la Révélation; mais qu'il eût moins affecté de n'en avoir aucun Philosophique sur l'immatérialité & l'inextension de l'Ame. Peut-être s'il eût moins eu de vanité qu'il n'en avoit, il auroit parlé plus sincèrement.

L'orgueil a été un des plus considérables défauts de ce Philosophe. Voici quelques preuves convaincantes de la vérité du reproche que je lui fais. Vous avez vu, *Monsieur* un échantillon des Objections que Gassendi

59 Hic nulla in re mihi contradicis, & satis multa nihilominus dicis, ut nempe Lector inde cognoscat ex prolixitate verborum, rationum tuarum multitudinem non esse æstimandam.

Hactenus vero Mens cum Carne differuit, atque ut par erat in multis, ab ipsa discessit: sed jam in conclusione verum Gassendum agnosco, illumque ut præstantissimum Philosophum suscipio, ut Virum Candore animi, atque integritate vitæ celebrem amplector, & ejus semper amicitiam quibuscunque potero obsequiis detineri conabor. Itaque rogo ne illi grave sit quod libertate Philosophica usus fuerim in ejus Objectionibus refutandis, Ut mihi profecto pergratum fuit quicquid in ipsis continetur, & inter cætera gavisus sum quod a Viro tanti nominis, in Dissertatione tam longa, & tam accurate conscripta, nulla ratio allata sit, quæ meas rationes oppugnaret, nullaque etiam in meas conclusiones

fendi fit à Descartes. Ce dernier y répondit avec une hauteur insupportable; dans les endroits où il vouloit même affecter d'être humble & poli, on découvre une vanité extrême. „ Vous n'avancez, dit-il à ⁵⁹ son „ illustre Adversaire, aucune chose qui me „ soit contraire, cependant vous parlez beau- „ coup; ainsi le Lecteur s'apercevra aisément „ qu'il ne doit pas juger de la bonté de vos „ raisons, par leur longueur. Au reste, jus- „ qu'à présent l'Esprit a disputé avec la Chair ⁶⁰, mais en finissant ma Réponse je „ re-

ad quam mihi non perfacile fuerit respondere *Respons.*
Renat. Cartes. ad Quint. Object. pag. 70.

⁶⁰ Ce passage de Descartes que je condamne avec tant de raison comme une marque de sa vanité, fut défendu par un écrivain qui n'avoit jamais lu Descartes. Voici ce que je lui repondis. Cela fera une note utile dans cet article.

L'Auteur d'une brochure intitulée, *Apologie de l'Esprit des loix*, &c. a cru, dans une note, qui tient trois pages de son ouvrage, devoir regarder comme un énorme contresens la traduction d'un passage des *Méditations de Descartes*. J'ai traduit, *hactenus mens cum carne disse-*
ruit, de cette manière: jusqu'à présent l'Esprit s'est entretenu avec la chair; & j'ai pensé que ces expressions étoient choquantes, parceque Descartes se compa- roit à l'Esprit, & mettoit Gassendi à la place de la ma- tière. Mon explication est d'autant plus naturelle,

„reconnois que je parle à Gassendi, Philoso-
 „phe célèbre, aussi estimable par son génie,
 „que

qu'elle tombe sur le sujet de la dispute de ces deux philosophes. Descartes soutenoit que l'Âme ne pouvoit être qu'un Être simple; Gassendi au contraire prétendoit qu'elle pouvoit être matérielle, ou du moins qu'on ne pouvoit pas prouver qu'elle ne peut l'être. Descartes, en finissant sa réponse, fait allusion à son sentiment & à celui de son adversaire en disant „jusqu'ici l'Esprit „s'est entretenu avec la Chair, on n'a qu'à lire la réponse de Descartes, & l'on verra que c'est la seule explication qu'on puisse donner. Car dans cette même réponse Descartes adresse souvent la parole à Gassendi, & se sert allegoriquement des mots *Cere* & *Meas*; il prévient ce philosophe au commencement de son ouvrage qu'il se mettra à la place de l'Esprit, & le considérera lui comme la Matière. „Ne pensez pas, dit il, que „vous rependant j'estime répondre à un philosophe tel „que vous êtes; mais comme si vous étiez un de ces „hommes de la Chair dont vous empruntés le visage, je „vous adresserai la réponse que je voudrois leur faire, „Medit. de Descartes, Tom. 2. pag. 185. edit. in 12. Paris, 1724. En conséquence du principe que Descartes a établi, que l'Esprit parle à la matière, & dispute contre elle, il apostrophe presque toujours Gassendi sous le nom de *Chair*: & ces apostrophes ne sont pas fort poétiques, j'en citerai ici deux exemples entre mille que je pourrois extraire, „il ne semble pas, o Chair, que vous „sachiez en façon quelconque ce que c'est que d'user „de raisons; puisque pour prouver que le rapport & „la foi de mes sens ne me doivent point être suspects,

„que par sa science & sa profonde érudition,
 „& je suis charmé qu'un Homme aussi péné-
 „trant

„vous dites &c. id. ib. pag. 193. „ Je placerai encore
 ici une autre apostrophe à Gellendi sous le nom de
 Chair. „Tout ce que vous allégués ici, ô très bonne
 „Chair, ne me semble pas tant des observations que
 „quelques murmures qui n'ont pas besoin de repartie..

Lorsque mon Critique pretend que j'ai eu tort de
 traduire, *hactenus mens cum carne differuit*, par ces mots,
jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair, il dit que
 Descartes, n'a pas su se traduire lui-même: s'il eut
 connu les ouvrages de ce Philosophe, il auroit vu qu'il
 parle en françois comme je le fais parler, personne n'ig-
 nore que la traduction des Méditations de Descartes a
 été faite de son vivant par un de ses Disciples, & qu'il
 a revû cette traduction; en sorte qu'on peut la regar-
 der comme faite par lui même. Si mon Critique veut
 y jeter les yeux, il y verra les propres termes qui l'ont
 révoqué: jusqu'ici l'Esp. it s'est entretenu avec la Chair;
 & il conclura que l'explication qu'il donne de *Hacte-
 nus mens cum carne differuit*, qui selon lui veut dire
jusqu'ici j'ai mêlé de la passion dans mes raisonnemens, est
 insoutenable, car après que Descartes a dit, *jusqu'ici
 l'Esprit s'est entretenu avec la Chair*, il ajoute tout de
 suite & comme il étoit raisonnable en beaucoup de choses, il
 n'a pas suivi ses sentimens: quel galimatias ne seroit
 point la traduction du Critique, si elle étoit jointe à la
 seconde phrase de Descartes? *J'ai mêlé de la passion à
 mes raisonnemens: & comme il étoit raisonnable en beaucoup
 de choses, il n'a pas suivi ses Sentimens.* Peut on voir un
 assemblage plus énorme d'idées qui n'ont aucune liaison?

„trant & aussi éclairé, dans un Discours si
 „long & si travaillé, n'ait apporté aucune
 „raison pour combattre les miennes, à la-
 „quelle il ne m'ait été très-aisé de répondre”.

Il régné dans tout ce compliment un air
 de vanité, (je serois tenté de dire de fatuité :)
 la comparaison de *l'Esprit qui s'entretient*
avec

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les termes
 dont se sert ce Critique pour exagérer l'absurdité de
 mon sentiment: *on s'est imaginé que Descartes, en cet en-*
droit, se comparoit à l'Esprit vis à vis Gassendi, qu'il com-
paroit à la Chair: quelle idée, quelle apparence que
 Descartes ait fait un parallele aussi offensant? Il est vrai,
 cette idée est très singulière; mais malheureusement elle
 appartient à Descartes; & c'est sur quoi roule toute la me-
 ditation? Quelle apparence! Pour voir que cette appa-
 rence étoit une réalité, il falloit lire: cela est moins pe-
 nible que d'écrire; mais la mode aujourd'hui est de
 beaucoup écrire, & de lire peu, aussi arrive-t-il qu'on
 fait des Critiques ridicules, en voulant juger de ce que
 dit un Auteur d'un livre qu'on n'a jamais vu. Est il
 quelque chose de plus singulier que de voir un Ecrivain
 prendre la defense d'un Philosophe dont il n'a jamais lu
 les Ouvrages; c'est dans cette Occasion qu'il est permis
 de faire les exclamations de mon Critique, & de dire:
quelle idée! quelle apparence?

J'ajouterai ici en passant qu'il y a un peu de mahi-
 gnité dans la manière dont mon Critique a rapporté les
 termes dont je me suis servi en parlant de Descartes;
 car il a retranché les Eloges qui les précèdent & qui les

avec la Chair est impertinente, & l'assurance qu' *aucune Objection de Gassendi n'a donné la moindre peine à résoudre*, est une fanfaronnade digne du plus hardi Gascon; mais ce n'est pas-là la plus forte preuve de l'orgueil de Descartes. Gassendi ayant répliqué une seconde fois aux Réponses qu'il avoit

suivent, ce qui les rend plus durs: il m'accuse simplement d'avoir dit que Descartes étoit *un Pedant & un Gascon orgueilleux*, je me suis bien expliqué différemment. Eh comment n'aurois je pas agi de même, moi qui regarde Descartes comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu, & qui, quinze ou vingt lignes après le reproche que je lui fais d'avoir eu de la Vanité, emploie quinze pages à le louer, voici les termes dont je me suis servi: „Quant au reste du raisonnement de Descartes, il est „plus digne d'un Pédant, d'un Théologien Orgueilleux, que „d'un philosophe aussi illustre que lui,, si quelqu'un disoit: l'Agésilas, de Corneille est plus digne d'un mauvais Poète tel que Pradon, que d'un homme aussi illustre & aussi sublime que lui; seroit ce dire que Corneille est un Poète crotté & comparable à Pradon?

En voila assez pour ma justification; je me contenterai de dire à l'Auteur qui ma critiqué, ce que Descartes dit à Gassendi: *vous n'avancez aucune chose qui me soit contraire, & cependant vous parlez beaucoup: Ainsi le Lecteur s'appercevra qu'il ne doit pas juger de vos raisons par leur longueur; j'ajouterai, & par l'air décisif avec lequel vous les proposez.*

avoit faites; voici ce qu'il écrivit à un de ses amis à ce sujet. „ Je vous suis fort obligé, „ *lui dit-il*, ⁶¹ de ce que vous étant apperçu que „ je n'avois pas daigné répondre au gros *Libre d'Instances*, que l'Auteur des Cinquièmes „ *Objections* a écrit contre mes Réponses, vous „ m'avez envoyé un extrait des plus fortes „ raisons de son Ouvrage, qui ont été recueillies & rassemblées par quelques-uns de vos „ amis, que vous aviez chargé de ce soin. Vous „ avez fait pour moi ce que je n'aurois pas „ voulu prendre la peine de faire. Car je „ vous avouerai naturellement, qu'il m'im-
„ porte

61 Magnopere me tibi devinctum agnosco, Clarissime Vir. quod videns me nullo dignatum esse responso ingentem instantiarum Librum, quem *Objectionum Quintarum Auctor* adversus Responsiones meas addidit, aliquos ex amicis rogaveris, ut præcipuas istius Libri rationes colligerent, & Epitomen ab iis factam ad me mitteris. Majorem ea in re mea fama quam egomet ipse curam gessisti. Non enim dubitabo apud te profiteri; susque deque mihi esse, sive magni, sive parvi fiam ab illis quos ejusmodi rationes movere poterint. Præsertim cum aliquot ex iis quos novi perspicacissimi ingenii homines, qui ipsius Librum eolverunt, significarint mihi se nihil in eo reperisse quod scrupulum sibi injecisset. Illis vero solis satisfacere animus est. Scio mortalium plerosque speciem veritatis facilius quam ve-

„porte peu d'être méprisé par ceux qui
 „pourroient s'être laissés persuader aux rai-
 „sons de mon Adversaire; tous les habiles
 „gens que je connois m'ont assuré qu'ils
 „n'avoient rien trouvé dans son Livre, qui
 „eût pu leur faire naître le moindre doute.
 „Or c'est à eux seuls à qui je desiré de plaire,
 „& non pas aux hommes en général, qui
 „prennent ordinairement le faux pour le
 „vrai, & qui se tiennent plutôt aux ap-
 „parences qu'à la réalité; leur appro-
 „bation ne me flate point assez, pour que
 „je daigne employer tous mes soins pour
 „l'acquies-

ritatem ipsam observare, & sæpius prava quam recta de rebus judicia ferre. Idcirco operæ pretium esse non putavi de illorum approbatione obtinenda multum laborare. Acceptissima tamen mihi est, quam misisti, Epitome, & ei me teneri respondere agnosco, sed in gratiam potius suscepti ab amicis tuis laboris, quam quod illud defensionis meæ necessitas exigat. Persuasus enim sum eos qui illam concinnarunt nunc mecum sentire, omnes istius Libri Objectiones vocibus tantum quibusdam male intellectis, aut falsis hypothesis inniti; quippe non alias nisi istiusmodi generis annotarunt, licet tanta ea in re diligentia sint usi, ut quasdam etiam quas me ibi legisse non memini adjecerint. *Renat. Cart. ad. C. L. V. Epistola, in qua ad Epitomen præcipuarum Gassendi instantiarum respondetur, pag. 143.*

„l'acquiescer. Je vous remercie cependant
 „du Recueil que vous m'avez envoyé, &
 „je veux bien y répondre, non pas à
 „cause de la nécessité où je suis de me dé-
 „fendre contre de mauvaises critiques; mais
 „en faveur de la peine que se sont donnée
 „vos amis. Ils ont dû s'apercevoir que
 „toutes les Objections de ce Livre ne sont
 „établies que sur quelques mots mal-enten-
 „dus, & sur quelques fausses hypothèses.
 „Il n'en est aucune qui ne soit aussi mal fon-
 „dée; & bien loin que nos amis en aient
 „omis quelques-unes, je crois même qu'ils en
 „ont ajouté certaines, que je ne me rappelle
 „point d'avoir lues dans le Corps de l'Ouvrage.
 Je ne pense pas, *Monsieur*, qu'on puisse
 écrire avec plus de hauteur & de fierté.
 Ce n'est pas là, à coup sûr, ce style mo-
 deste, qui convient si bien aux Philosophes
 & même à tous les Savans, sur-tout lorsqu'ils
 écrivent contre des Adversaires, dont le mé-
 rite

“ Hæc sunt, Clarissime Vir, quæ magno Instantia-
 rum Libro reponenda esse putavi. Quamvis enim for-
 tasse Auctoris Amicis rem magis gratam facturus essem,
 si omnes ejus instantias figillatim refellerem, vereretur ta-
 men ne id perinde placeret meis, & ne mihi succenserent
 quod tempus in re tam parum necessaria tererem atque

rite est généralement reconnu de tout l'Univers. Je passerois à Despreaux d'avoir écrit de cette manière contre Cotin, & je ne serois pas scandalisé si le fameux & célèbre Boerhave parloit dans ces termes du Médecin de Lille; mais que Descartes ait affecté un pareil mépris pour un Homme tel que Gassendi, pour un Personnage si illustre, cela révolte tous les honnêtes gens & ternit sa mémoire. Qui ne seroit indigné de l'air cavalier & suffisant avec lequel il conclut la même Lettre, d'où je viens d'extraire les deux passages rapportés ci-dessus? „Voilà, dit-il⁶², tout „ce que j'ai cru devoir répondre à l'énorme „Livre des Instances. Et quoique peut-être „les amis de l'Auteur eussent souhaité que „j'eusse réfuté toutes les Objections en détail, je n'ai pu m'y résoudre: i'ai craint „que les miens ne desapprouvassent ma complaisance; & qu'ils ne me blâmassent d'employer mal à propos le tems à une chose si „peu

ita uti mei dominos constituerem eos omnes, quibus suum in questionibus inutilibus mihi proponendis prodigere luberet. Sed interim pro tua de me sollicitudine gratias quam possum maximas ago. Vale, Idem, ibid. pag. 148.

„peu nécessaire. Je ne veux point d'ailleurs
 „rendre maîtres de mon loisir des gens qui
 „veulent employer le leur à me proposer des
 „questions frivoles & inutiles”.

Pour mieux sentir, *Monsieur*, l'impertinence, & la fade présomption qu'il y a dans ce raisonnement, souffrez que je mette ici les expressions modestes, polies, sensées & édifiantes, dont Gassendi se sert en finissant ses Objections qu'il adresse à Descartes. „Ce sont-là, dit-il ⁶³, les Remarques que „j'ai cru pouvoir faire sur vos Méditations; „mais souffrez que je vous répète ici ce que „j'ai eu l'honneur de vous dire au commencement de ma Lettre; elles sont si légères, que „vous devez peu vous en embarrasser; & mon „jugement est si peu de chose, que vous de-
 „vez

⁶³ Hæc sunt, Vir eximie, quæ mihi circa Meditationes tuas adnotanda occurrerunt. Repeto non esse cur ipse ea cures, quod meum judicium tanti non sit, ut haberi debeat apud te tantilli momenti. Ut enim, cum aliquis cibus palato meo suavis est, quem displicere aliis video, non defendo gustatum meum esse alieno perfectiorem, ita cum menti placet opinio, quæ non arridet ceteris, longe absum ut taceat me in veriores incidisse. At potius pure vere dictam, suo quæcumque sensu abundare: ac tam prope iniquum habeo, velle ut omnes eadem sint sententiæ, quam ut omnes eodem sint gustu. Quod

„ne n'y avoir aucun égard. Je crois qu'il
 „en est des différentes opinions comme des
 „différentes viandes. Or de même que,
 „lorsque quelqu'un condamne un mets que
 „je trouve délicat, je ne pense pas avoir pour
 „cela le goût plus fin que lui : tout de même
 „aussi, quand un sentiment me plaît & qu'une
 „autre personne le condamne, je suis bien
 „éloigné de me figurer que je ne saurois être
 „dans l'erreur : je crois au contraire que
 „c'est avec raison qu'on prétend que chacun
 „est prévenu en faveur de son opinion, &
 „abonde en son sens ; il seroit aussi injuste de
 „vouloir que tous les hommes pensassent de
 „même, que de prétendre qu'ils eussent le
 „même goût. Je vous prie donc de porter
 „tel jugement que vous voudrez sur mes Ob-
 „servations.

dico, ut existimes tibi per me, liberum esse, hæc, quæ
 censui, omnia flocci facere ; nulloque plane loco habere.
 Abunde erit, si promptus meum erga te affectum agno-
 scas, & non ducas pro nihilo venerationem tuam virtu-
 tis. Potest forte aliquid esse inconsideratius prolatum,
 ut inter dissidendum proclivius nihil est, id, si occur-
 rat plane devoto. Tu quoque iuram, & sic habeto ni-
 hil mihi fuisse antiquius, quam ut demererer, & festam
 testamque tuerer amicitiam tuam. Vale ; scribebam Pa-
 risiis, postridie Idus Maias, An. Sal. Object. Quint. Rens.
 Cartes. (P. Gessend. pag. 55, sub. fin.

„servations, vous pouvez même les mépriser entièrement; je serai trop heureux si vous voulez bien agréer l'affection que j'ai pour vous, & si vous faites quelque cas de l'estime, & de la vénération que j'ai pour vos rares qualités. Au reste, il pourroit peut-être m'être échappé quelque chose qui ne seroit point assez respectueux, ceux qui disputent se laissant aisément emporter au feu de leur imagination; si cela est, je désavoue tous ce qui pourroit vous déplaire, & vous supplie de le faire supprimer de mes Ecrits. Car j'ose vous protester que mon seul & unique but a été d'acquérir votre estime & votre amitié, dont la conservation m'est précieuse”,

Comparez, *Monsieur*, la manière d'écrire de Gassendi à celle de Descartes, & décidez ensuite du caractère différent de ces deux Philosophes: vous voila Juge, je ne suis que le Rapporteur, prononcez définitivement sur les
Piè-

64 Dū dūm mīhi nūciatū fūerat vobis Librum aliquem in me parare, jamque ecce sex prima ejus folia tandem recepi & multo plura dicuntur sub prelo esse. Verum quia ex paucis paginis, quas mox evolvi, facile cognosco non opere esse, ut multum temporis in eo examinando impendam, nec fortè etiam ut totum expectem,

Pièces originales que je vous produis; le procès me paroît si bon pour Gassendi, que je ne crains pas que vous rendiez un Arrêt qui soit contraire à mon sentiment.

Quelque zélé Cartésien trouveroit sans doute extraordinaire, *Monsieur*, si vous lui montriez ma Lettre, que content de relever les foiblesses de son Maître j'oubliaisse de faire sentir toutes ses excellentes qualités; je vai bien-tôt me mettre en en état de me garantir de ce reproche; mais souffrez auparavant que je fasse encore mention de quelques-uns de ses démêlés Philosophiques. Il en eut un considerable avec le celebre Voetius à qui il rendit amplement, dans une Lettre qu'il lui écrivit, les injures qu'il en avoit reçues: il le traita avec encore plus de hauteur qu'il n'avoit traité Gassendi; & ne jetta ⁶⁴ les yeux sur ses Ecrits que dans ses momens perdus. Il est vrai que Descartes n'eut pas beaucoup de tort de ne point ménager

antequam de eo judicium feram, idque ad te perscribam: legam hæc sex folia iis horis quas animi relaxationi dare consuevi; & quidquid in iis effatu dignum advertam, eodem ordine quo inter legendum occurret, hic notabo. *Epist. Renat. Cartes. ad Gisbertum Voetium;* pag. 7.

nager cet Adversaire, car il étoit fondé à se plaindre des expressions injurieuses, dont il s'étoit servi aussi le Ciel se déclara en faveur de la bonne Cause, & Descartes remporta la victoire, soit dans le fond de la chose dont il s'agissoit, soit dans la manière d'en disputer. Il y a dans sa Lettre des traits d'une finesse ⁶⁵ & d'un enjouement infini. Il eut encore une querelle aussi vive avec un Jésuite, Professeur de Philosophie, Auteur des Septiemes Objections contre les Méditations. Ces Objections sont écrites dans le véritable stile Jésuitique: le fiel y est répandu par-tout, & les injures y fourmillent;

⁶⁵ Nondum habeo folium illud quod integrum Titulum continebit, ut pote quod nondum impressum est, & forte, ut fieri solet, omnium ultimum imprimerur. Sed quia in superscriptione paginarum video te Librum tuum Philosophiam Cartesianam nominare, vereor ne qui existimant te id fecisse in fraudem Lectorum, ut cum Librum non absimilis tituli, sed dissimillimi argumenti a me expectent, tuum illis in mei locum vendatur, atque ideo, agrè ferre non debebis, si maturè hanc Epistolam, ad illos instituti tui certiores faciendos, evulgem.

In primis septem paginis habes primum exordium commune in Novatores, & de laudibus Aristotelis, in quo nihil notatu dignum invenio, nisi fortè quod pag. 2,

lent; il y a aussi un grand nombre de pué-
rilités & de façons de parler basses & ram-
pantes que Descartes a relevées avec beau-
coup de raison. „Ces expressions de parler
„dit-il⁶⁶, si polies, si subtiles & si enjouées
„que vous répétez très-souvent, au nombre
„desquelles celles ci tiennent un rang distin-
„gué: *Je pense*, dites-vous: *je le nie*, moi,
„vous, *rêvez*: cela est certain & évident, ajoutez-
„vous: *je le nie*, vous *rêvés*: il vous le sem-
„ble seulement: il le paroît; mais il ne l'est
„pas, &c. si elles ne servent à rien pour au-
„toriser votre sentiment, elles sont du moins
„bonnes pour faire rire, paroissant folles,
„ridi-

queris quosdam Theologiæ Doctores immoderato con-
cordiæ zelo ipsam ac pietatem consumere,
tanquam si concordiam optare esset aliquod crimen præ-
cipuum, & vulgare Theologis; quod ego virtutem ma-
ximam & vere Christianam semper putavi. Beati pa-
cifici, Domine Voeti, sed quamdiu rixas quæres, non
eris felix. *Idem, ibid.*

⁶⁶ Elegantiæ jam sæpius dictæ, quæ hic repetuntur:
Cogito, ais: *nego*: *somnias*. Et, certum addis, & evi-
dens. *Nego*, *somnias*: videtur duntaxat, apparet, non
est, &c: hoc nomine saltem risum movent, quòd in eo
qui seriò ageret essent ineptæ. *Object. Sept. cum Notis*
Auctoris, pag. 98.

„ridicules & insensées dans la bouche d'une
„personne qui n'a pas perdu le jugement.

Les raisonnemens du Professeur Jésuite ne
valaient en général guère mieux que ces fades
plaisanteries. Il y a cependant dans son Ou-
vrage un ou deux endroits assez passables; ce-
lui où il compare Descartes à un Païsan me
paroît singulier. Un homme rustique &
„fort simple, *dit-il* ⁶⁷, apperçut un Loup
„très

⁶⁷ Si omisisti aliquid olim, si censuisti malè (homo es,
& humani a te nihil alienum putas) supervacaneus erit
omnis ille labor tuus, atque omnino vereri debes, tibi
ut ne contingat quod Rustico nuper. Is ubi primum
vidit Lupum a longe, hæsit, & egit ita cum Hero suo,
adefcente ingenue, quem comitabatur. Quid video?
Animal haud dubie. Moveretur, ingreditur. Quodnam
vero Animal? Nempe unum aliquod eorum, que novi.
Que porro illa sunt? Bos, Equus, Capra, Asinus. An
est Bos? Non. Cornua non habet. An Equus? Vix
caudatum est; non Equus est. An Capra? barbata illa;
hoc imberbe; Capra non est. Asinus ergo est, cum neo
Bos, nec Equus, nec Capra sit. Quid rides? exitum
Fabule expecta. At enim, ait adulescens Herus: Quidni
esse Equum perinde conficis, atque Asinum? Age. An
est Bos? Non. Cornua non habet. An Asinus? Mi-
nime, auriculas non video. An Capra? Nihil barbam
habet: Capra non est; est ergo Equus. Turbatus non-
nihil Rusticus Analyfi illa nova, At, at, exclamavit, non
est Animal; nempe Animalia, que novi, sunt Bos,

„très éloigné de lui: il demanda à son Maître, jeune homme fort doux & fort poli:
 „dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que je
 „vois? Sans doute c'est un Animal, puisqu'il
 „qu'il remue & qu'il marche; par conséquent c'est un de ceux que je connois, qui
 „sont le Bœuf, le Cheval, la Chèvre &
 „l'Ane. Est-ce un Bœuf? Non, il n'a pas
 „de cornes. Est-ce une Chèvre. Non, il
 „n'a

Equus, Capra, Asinus: Non est Bos, non Equus, non Capra, non Asinus: Ergo affiliens & triumphans, non est Animal: Ergo aliquid non Animal. Strenuum sane Philosophum, non ex Lyceo, sed ex Armento! Vis peccatum illius?

Sat, ais, video, male posuit apud se in animo, et sic reticuit: novi Animalia omnia, aut nullum est Animal præter ea quæ novi. At quid illud nostrum ad institutum.

Nempe lacti lac non videtur similis. Ne dissimules. Taces non nihil, quod habes in animo. An non istud, novi omnia, quæ spectant & spectare possunt ad corpus; aut illud, nihil ad corpus pertinet, præter illud, quo olim pertinere intellexi? Et vero si omnia, non nosti: si emisisti, vel unum; si aliquid quod revera sit corporis, aut rei corporeæ, ut animæ, menti tribuisti: si cogitationem, si sensum, si imaginationem malè removisti a corpore, aut anima corporea: Addo si vel suspicaris aliquid illorum a te commissum; an vereri non debes eundem exitum, ut quidquid concludas, sit conclusum male? *Idem, ibid. pag. 50.*

„n'a pas de barbe. Êtes un Cheval ? Non,
 „il a la queue trop petite. C'est donc un
 „Ane, puisque ce n'est ni une Chèvre, ni
 „un Bœuf ni un Cheval. Vous riez ? At-
 „tendez, je vous prie, la fin de la fable.
 „Le Maître voyant l'imbécillité de son Valet
 „lui dit, tu aurois pu également soutenir
 „que c'étoit un Cheval. Comment aurois-je
 „pu faire repartir le Rustre ? Ecoute, ré-
 „pondit le Maître : ce n'est point un Bœuf,
 „il n'a point de cornes : ce n'est pas une
 „Chèvre, il n'a point de barbe : ce n'est
 „point un Ane, il a les oreilles trop courtes ;
 „c'est donc un Cheval. Le Pâssan, frappé
 „& surpris de cette nouvelle analyse, s'écrie
 „d'abord : ce n'est point un Animal, car
 „tous les Animaux que je connois se rédui-
 „sent au Bœuf, au Cheval, à la Chèvre & à
 „l'Ane : Or ce n'est ni un Bœuf, ni un Che-
 „val, ni une Chèvre, ni un Ane ; donc ce
 „n'est point un Animal. Cet homme rusti-
 „que étoit bon Philosophe pour des Pâssans ;
 „mais non pas pour des personnes sorties du
 „Lycée. Prenez garde que vous lui ressem-
 „blez parfaitement, & qu'une goutte de lait
 „n'est pas plus semblable à une autre goutte.
 „Ne raisonnez-vous pas comme lui, lorsque
 „vous dites : *Je connois ce qui appartient au*
 „corps,

„corps, ou, Rien n'appartient au corps, que
 „ce que j'ai connu autrefois lui appartenir?
 „Car si vous n'avez pas tout connu, s'il y
 „a la moindre chose que vous ignoriez, si
 „vous avez attribué à l'Esprit quelques qua-
 „lités du Corps, & si vous en avez retranché
 „quelques-unes de ce dernier, soit en pri-
 „vant la Matière de la force motrice & de
 „la sensation, soit en la croyant incapable
 „de pouvoir jamais recevoir la pensée; ne
 „devez-vous pas craindre d'avoir tiré de vos
 „principes une conclusion aussi fausse, que
 „celle que ce Païsan tiroit des siens?

J'ai cru, *Monsieur*, devoir vous rapporter
 le passage de ce Jésuite pour deux raisons:
 la première, parce qu'il sert à justifier Gas-
 sendi des reproches qu'on a voulu lui faire
 d'avoir prêté des armes à ceux qui admet-
 toient la matérialité de l'Ame. D'où vient
 condamne-t-on ce Philosophe d'avoir fait les
 mêmes Objections qu'un Theologien, dont
 les Ecrits ont été approuvés par la Société?
 La seconde c'est que je m'en sers pour mon-
 trer le foible de l'opinion qui réduit les Bê-
 tes au rang des simples Machines; sentiment
 trop hazardé pour croire que Descartes en
 ait été véritablement persuadé. C'est la né-
 cessité de soutenir la distinction réelle de
 Z 5 l'Esprit

l'Esprit & du Corps qui le conduisit à refuser une ame aux Animaux; il crut rendre sa cause meilleure en niant absolument que la Matière pût jamais recevoir aucune sensation. Gassendi avoit prédit cette suppression d'Ames: il avoit compris que tôt ou tard Descartes feroit cette réforme. Je suis assuré, *lui dit-il* ⁶⁸, que vous n'accorderez point aux Animaux un esprit semblable au vôtre; ils seront fort heureux si vous les laissez en possession de leur ame.

La Connoissance de la nature de l'Ame des Bêtes est remplie de difficultés, & quelque Hypothèse qu'on embrasse, on est embarrassé à résoudre bien des doutes qui se présentent à l'esprit. Si on la considère comme une modification de la Matière, il est à craindre qu'on n'admette que celle des hommes est de la même nature. Dès qu'on convient que la Matière peut recevoir des perceptions & des sensations, en la subtilisant d'avantage, en la faisant monter à un degré de perfection plus haut, que celui de l'Ame des Bêtes, elle s'élèvera jusqu'à l'Ame des hommes. On voit dans les Animaux un exemple de cette

gra-

⁶⁸ Ut præteream idem de alijs Animalibus dictum iri, quibus tu Mèntem tibi ipsi parem non concesseris;

gradation: les uns sont beaucoup plus ingénieux & beaucoup moins lourds que les autres: on découvre la même chose chez les hommes; il y a autant de différence entre un Pallas Champenois & un Académicien, qu'entre un Cochon qui se vautre dans son auge & un Chien bien élevé, uniquement occupé du soin de plaire & de flatter son Maître. Dès que la Matière est capable de recevoir quelque perception & quelque sensation, dans le plus bas de ces quatre degrés, il est aisé de comprendre qu'en la subtilisant, en la purifiant, en l'organisant, on peut l'élever jusqu'au plus haut.

Le faux-fuyant des Péripatéticiens, pour éviter cette Objection, est pitoïable. Ils prétendent que l'Âme des Bêtes n'est qu'une forme matérielle, parce qu'elle diffère infiniment, dans la connoissance du bien & de l'honnête, de celle des hommes. A cela on leur répond que, si la différence de la nature des Âmes venoit du plus ou du moins de perception qu'elles ont, il faudroit que celle des enfans & des imbéciles ne fussent pas de la même espèce que celle des hommes sages & sensés. C'est en vain

beare illis sane, si vel animam re auctore, habeant! Pet. Gassend. Object. Quint. pag. 83.

vain que les Péripatéticiens disent que, si les Ames des enfans & des imbéciles n'ont point encore la perception des choses qui distinguent l'Homme de la Bête, c'est parce que les organes ne sont point encore formés dans les premiers, & sont très-mal disposés dans les derniers; on montre aisément à ces Philosophes tout le foible de ce raisonnement. „Puisqu'il n'y a, *leur dit-on*⁶⁹, que les or-
 „ganes qui déterminent le degré de l'intelli-
 „gence & de la conception des Ames, qui
 „peut vous assurer que, si celle d'un Cheval
 „se fût trouvée placée dans le corps d'Ari-
 „store ou de Scot, elle n'eût pas acquis les
 „qualités qu'ont eu celles de ces Philosophes?
 „De même, si les leurs eussent animé le
 „corps d'un Baudet, toutes les marques de
 „raisonnement qu'elles eussent données se fus-
 „sent bornées à choisir dans un Pré les meil-
 „leurs chardons. Les organes étant, selon
 „vous, la seule chose à laquelle on doit at-
 „tribuer la différence étonnante qu'on ap-
 „perçoit entre les opérations de l'Ame des
 „enfans & les conceptions de celle des hom-
 „mes, vous ne devez point trouver étonnant
 „que

⁶⁹ Lettres Juives, Tom. VI. Lettr. cent cinquante-troisième. Edit. de la Haye.

„que le même Être intellectuel, placé dans
 „un corps humain bien organisé tel que celui
 „d'Aristote, fasse un Philosophe; & ne pro-
 „duise que des Actions lourdes, simples &
 „uniformes, dans le corps d'un Ave cent fois
 „peut-être moins bien organisé que celui
 „d'un enfant.

Il faut donc convenir, *Monsieur*, qu'il
 n'y a que par la Révélation qu'on peut
 prouver que l'Ame des Bêtes est d'une na-
 ture différente de celle de hommes. Car
 en raisonnant par le secours de la simple lu-
 mière naturelle, dès qu'on avouera, comme
 les Péripatéticiens, les Gassendistes, les
 Lockistes, que la Matière est capable de re-
 cevoir la perception & la sensation, de for-
 mer enfin l'Ame des Bêtes, on sera en droit
 de dire qu'en subtilisant cette Matière, & en
 la faisant agir sur des organes plus parfaits,
 elle pourra former l'Ame des hommes, &
 des hommes les plus savans & les plus judi-
 cieux.

Descartes avoit parfaitement senti toutes
 ces difficultés, & comme elles s'opposoient
 à la distinction précise qu'il avoit établie en-
 tre l'Esprit & le Corps, soutenant que la
 Matière ne pouvoit avoir que de l'étendue,
 de la profondeur, de la largeur, de la du-
 reté,

ré, n'osant d'un autre côté admettre que l'ame des Bêtes étoit spirituelle, pour se délivrer de cet embarras, il en fit des Machines, & changea en Pendules bien réglées tous les Animaux de l'Univers; mais la Raison & l'Expérience montrent évidemment la fausseté de cette Hypothèse; & pour peu qu'on ait d'attention aux actions des Bêtes, on découvre qu'elles ont dans leur conduite souvent plus de sagesse que bien des hommes. D'ailleurs, n'est-ce pas vouloir s'aveugler que de ne pas reconnoître qu'elles sont sensibles à la pitié, à la reconnoissance, à la tendresse, &c. Ce sont là des passions dont les principales opérations sont produites par l'ame & se passent dans elle.

Je vous avouerai, *Monsieur*, que je crois que ceux qui ont soutenu que les Animaux n'étoient que de simples Machines, se moquoient dix fois par jour de leur opinion; du moins devoient-ils en plaisanter, lorsqu'ils voyoient un Animal, qui par quelque action détruisoit leur Système de fond en comble. Je pense comme Monsieur de Voltaire, qu'il est démontré que les Bêtes ne peuvent être de

⁷⁰ Mr. de Voltaire, Lettre sur les Anglois, Lettre XIII. pag. 100. Edit. d'Amsterdam.

de simples Machines; & je dis avec lui:
 „Dieu ⁷⁰ leur a fait précisément les mêmes
 „organes de sentiment que les nôtres: Or
 „Dieu n'a fait rien d'inutile: donc si elles ne
 „sentent point, Dieu a fait un Ouvrage inu-
 „tile; Donc il n'a point fabriqué tant d'orga-
 „nes de sentiment. pour qu'il n'y eût point
 „de sentiment; Donc les Bêtes ne sont pas
 „de pures Machines”.

Joignons ces raisons à un passage de Montagne. „ Le Renard, *dit-il* ⁷¹ „de quoi se
 „servent les Habitans de la Thrace, quand
 „ils veulent entreprendre de passer au-dessus de
 „la glace de quelque Rivière gelée & le lâchent
 „devant eux pour cet effet: quand nous le
 „verrions au bord de l'eau approcher son
 „oreille bien près de la glace pour sentir s'il
 „oira, d'une longue ou d'une voisine distance,
 „bruire l'eau courant au-dessous, & selon
 „qu'il trouve par-là qu'il y a plus ou moins
 „d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'avan-
 „cer, n'aurions-nous pas raison de juger
 „qu'il lui passe par la tête ce même discours
 „qui seroit en la nostre: & que c'est une ra-
 „tiocination & conséquence tirée du Sens na-
 turel?

⁷¹ Essais de Michel de Montagne. Liv. II, Chap. XII.
 pag. 148. Edit. in 4. de Londres.

„rue? Ce qui fait bruit se remue: ce qui
 „se remue n'est pas gelé: ce qui n'est pas
 „gelé est liquide; & ce qui est liquide plie
 „sous le faix. Car d'attribuer cela seulement
 „à une vivacité du sens de l'ouïe, sans dis-
 „cours, sans conséquence, c'est une chimère,
 „& ne peut entrer en notre imagination;
 „de même faut-il estimer de tant de sortes de
 „ruses & d'inventions de quoi les Bêtes se
 „servent des entreprises que nous faisons
 „sur elles. . . . Je ne veux omettre d'allé-
 „guer cet autre exemple d'un Chien que Plu-
 „tarque dit avoir vu . . . lui étant dans un
 „Blasire. Ce Chien étant en peine d'avoir
 „l'huile qui étoit dans le fond d'une Cruche,
 „où il ne pouvoit arriver de la langue pour
 „l'étroite embouchure du Vaisseau, alla que-
 „rir des cailloux & en mit dans cette Cruche
 „jusques à ce qu'il eût fait hausser l'huile
 „près du bord où il pût atteindre. Cela
 „qu'est-ce, si ce n'est l'effet d'un esprit bien
 „subtil?”

Quel-

Incredibile enim . . . apparet quomodo fieri
 possit line ullius animæ ministerio, ut lumen à Lupi cor-
 pore reflexum in Ovis oculos tenuissima nervorum opti-
 corum fila moveat, & ex illa motione ad cerebrum
 usque pertingente spiritus animales in nervos diffundan-

Quelque partisan qu'Arnaud ait été de la Philosophie de Descartes, ayant écrit ses Objections plutôt pour fortifier les sentimens de ce dernier, que pour les détruire, il avoue cependant qu'il y a apparence que l'opinion qui prive les Bêtes de l'ame ne sera jamais reçue par les hommes. Il me paroît, „impossible, dit-il ⁷², qu'il se puisse faire „que, sans le ministère & le secours d'aucune ame, la lumière qui réfléchit du corps „d'un Loup dans les yeux d'une Brebis, remue tellement les petits filets de ses nerfs „optiques, qu'en vertu de ce mouvement qui „va jusqu'au cerveau, les esprits animaux soient „répandus dans les nerfs en la manière qui „est requise pour faire que cette Brebis prenne „la fuite”...

Faisons, Monsieur, ces réflexions par quelques-unes de l'excellent Traducteur de Mr. Locke. Ce Philosophe Anglois ayant soutenu que ⁷³ „si l'on ne pouvoit douter „que les Bêtes ne composent & n'étendent „leurs

sur eo pacto, quo necesse est ad hoc ut Ovis fugam ar-
cipias. *Objectiones Quarta in Meditat. Renat. Cartes.* p. 112.

⁷³ Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain Liv. II.
Chap. XI. pag. 112.

„leurs idées à un certain degré, d'un étoit
 „cependant en droit de supposer que la puis-
 „sance de former des abstractions ne leur
 „avoit pas été donnée; & que cette faculté
 „de former des idées générales est ce qui met
 „une parfaite distinction entre l'Homme &
 „les Brutes: excellente qualité qu'elles ne
 „sauroient acquérir en aucune manière par le
 „secours des facultés de leur ame". Mr.
 Coste remarque sur cela que tant qu'on ig-
 norera jusqu'à quel degré les Bêtes raison-
 nent, & sont à cet égard plus parfaites les
 unes que les autres, on ne pourra jamais
 définir précisément leur manière de raisonner
 ni en déterminer les bornes. „Ne pourroit-il
 „pas être, dit-il ⁷⁴, qu'un Chien qui, après
 „avoir couru un Cerf tombe sur la piste d'un
 „autre Cerf & refuse de la suivre, connoît
 „par une espèce d'abstraction que ce dernier
 „Cerf est un Animal de la même espèce que
 „celui qu'il a couru d'abord, quoique ce ne
 „soit pas le même Cerf? Il me semble
 „qu'on devroit être fort retenu à se déter-
 „miner sur un point aussi obscur. On fait
 „d'ailleurs, que non-seulement les Bêtes
 „d'une certaine espèce paroissent fort supé-
 „rieu-

⁷⁴ Remarq. de Mr. Coste à la pag. citée ci-dessus.

„ricieuses par le raisonnement à des Bêtes
 „d'une autre espèce; mais qu'il s'en trouve
 „aussi constamment qui raisonnent avec plus
 „de subtilité que quantité d'autres de leur
 „espèce. J'ai vu un Chien, qui en hyver
 „ne manquoit jamais de donner le change
 „à plusieurs autres Chiens, qui le soir se
 „rangeoient autour du foyer. Car toutes
 „les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer aussi
 „avantageusement que les autres, il alloit hors
 „de la Chambre leur donner l'alarme d'un
 „son qui les attiroit tous après quoi rentrant
 „promptement dans la Chambre, il se pla-
 „çoit auprès du foyer fort à son aise, sans
 „se mettre en peine de l'aboyement des au-
 „tres Chiens, qui quelques semaines après
 „donnoient encore dans le même panneau.

Il faut avouer, *Monsieur*, que si le Sy-
 stème de Descartes est véritable, voilà une
 Pendule qui se conduisoit aussi finement que
 l'homme le plus rusé. En vérité, soutenir
 sérieusement que les Bêtes ne sont que de
 simples Machines, c'est vouloir éprouver jus-
 qu'où peut aller la licence du Paradoxe.

C'est avoir assez critiqué les opinions de
 Descartes, venons actuellement, *Monsieur*,
 à l'énumération de ses excellentes qualités
 & de ses grands talens Tout le monde con-

vient que la Géométrie est son Chef-d'Œuvre; je fai bon gré à Mr. de Voltaire d'avoir pris la défense de cet illustre Philosophe contre ces gens qui, aveuglés par leur passion & par leurs préjugés, ont prétendu que Descartes n'étoit pas un excellent Géomètre. „ Dans une Critique, dit-il ⁷⁵, qu'on „ a faite à Londres du Discours de Mr. de „ Fontenelle, on a osé avancer que Descartes „ n'étoit pas grand Géomètre. Ceux qui „ parlent ainsi peuvent se reprocher de battre „ leur Nourrice. Descartes a fait un si „ grand chemin du point où il a trouvé la „ Géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, „ que Newton en a fait après lui. Il est le „ premier qui ait enseigné la manière de „ donner les équations algébriques des Courbes. „ Sa Géométrie, grâce à lui devenue com- „ mune, étoit de son tems si profonde, qu'au- „ cun Professeur n'osa entreprendre de l'ex- „ pli-

⁷⁵ Mr. de Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre XIV. pag. 110. & suiv.

⁷⁶ *Sequentia (præcepta) quatuor mihi suffectura esse arbitratus sum* — Primum erat, ut nihil unquam veluti verum admitterem, nisi quod certò & evidenter verum esse cognoscerem . . . Alterum, ut difficultates . . . in tot partes dividerem, quot expèdiret ad illas commu-

„pliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande
„que Schooten, & en France que Fermat,
„qui l'entendissent.

„Il porta cet esprit de Geométrie & d'in-
„vention dans la Dioptrique, qui devint en-
„tre ses mains un Art tout nouveau; & s'il
„s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un
„homme qui découvre de nouvelles Terres
„ne peut pas tout d'un coup en connoître
„toutes les propriétés”.

La Méthode, ou la Logique de Descartes,
est aussi excellente que celle de l'Ecole est ri-
dicule & pitoyable. Elle consiste dans qua-
tre Points principaux, & qui tous tendent
également à apprendre aux hommes à rai-
sonner conséquemment & sur des notions
claires & distinctes. „J'ai suivi, *dit-il* ⁷⁶, avec
„soin les Préceptes suivans. Premièrement,
„je

dius resolvendas . . . tertium, ut cogitationes omnes
. . . certo semper ordine promoverem . . . Postre-
mum, ut tum in querendis mediis, tum in difficultatum
partibus percurrendis, tam perfecte singula enumera-
rem, & ad omnia circumspicerem, ut nihil a me omitti
esset certus. *Renat. Cartes. de Method. pag. 11. & 12.*

je n'ai jamais admis pour certain que ce
 „que je voyois évident & certain. Seconde-
 „ment, j'ai toujours divisé & séparé les dif-
 „ficultés en autant de parties différentes que
 „je croyois qu'il étoit expédient de le faire,
 „pour les résoudre commodément. Troi-
 „sièmement, j'ai toujours donné un ordre à
 „mes discours & à mes pensées, & j'ai été
 „des choses simples au mixtes par degrés &
 „peu à peu. Quatrièmement, j'ai employé
 „tant de précautions dans la recherche de la
 „vérité, & j'ai examiné les choses avec tant de
 „soin & tant d'exactitude, que je crois pou-
 „voir être assuré d'avoir employé tous les
 „moyens pour discerner le vrai du faux.”

Qui-

77 La Raison même, dit Descartes, nous convainc que le Monde a été créé au commencement dans la perfection, comme la Foi nous l'apprend. Mais pour comprendre mieux de quelle manière Dieu l'a créé, & le conserve, remontons plus haut, & voyons dans la construction d'un Monde imaginaire, non pas comment il a créé le Monde réel; mais comment il a pu le créer, & le conserver, en suivant certaines loix de mouvement, quoiqu'il ne l'ait pas créé réellement selon cette Hypothèse.

Dans cette Hypothèse Dieu crée la Manière indéfinie & homogène. Dieu établit certaines loix de mouvement. Selon ces loix, tout corps mu doit tendre à se mouvoir en ligne droite. Dieu produit une quantité

Quiconque voudra mettre en pratique ces quatre Maximes de Descartes, sera certain de découvrir plus de vérités dans un jour que tous les Philosophes Scholastiques n'en ont connu pendant cinquante ans. Si ce Philosophe s'y fût toujours tenu fortement attaché, il auroit encore poussé ses découvertes plus loin ; mais enfin il abandonna lui-même les principes qu'il avoit établis. Il laissa la Géométrie qu'il avoit choisie pour guide pendant un tems, & se livra si fort à l'esprit de Système, que sa Philosophie ne fut plus dans bien des endroits qu'un Roman ingénieux. Le Jésuite Regnault a assez bien mis dans un seul point de vûe ⁷⁷ toute l'Hypothèse

de mouvement qui subsistera la même, sans diminuer, sans augmenter ; il divise la Matière en parties égales & cubiques, auxquelles il donne un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Dans ce mouvement, l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule ; & les angles brisés fournissent une poussière infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La poussière infiniment déliée, c'est la Matière subtile, ou le premier Élément. Les petits globes ou les petites boules sont la Matière globeuse, ou le second Élément. De l'assemblage de ces trois Élémens naissent les Tourbillons, le Soleil, les Etoiles & les Planètes, enfin l'Univers matériel.

thèse de ce Philosophe. Il a raison au reste de dire que Descartes croyoit dans le fond du cœur la Matière infinie ⁷⁸. Car que signifie ce terme d'indéfini, dont il se sert ⁷⁹ & qui n'exprime rien? Ou il faut que la Matière soit finie, ou infinie, il n'y a aucun milieu entre ces deux choses. L'Auteur de la Philosophie du Bon-Sens me paroît être fondé de se récrier sur cette définition, & de dire ⁸⁰ :
N'est.

Tandis que les globules du second Élément se meuvent sur leur centre propre, différentes Masses de ces trois Matières diverses tournent chacune sur un centre commun; delà les Tourbillons.

La Matière subtile, ou la matière du premier Élément, ayant moins de force, que les petits globes du second Élément, pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée & se trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du Tourbillon; & c'est le Soleil, ou quelque Étoile fixe.

En divers Tourbillons, les parties les plus grossières de la Matière subtile, & les parties branchues du troisième Élément s'accrochent s'enchaînent les unes dans les autres, font une sorte de croûte qui environne l'Astre intérieur: & ce sont les Planètes, & les Comètes. Les Astres incrustés errent-ils de Tourbillons en Tourbillons? ce sont des Comètes. Demeurent-ils absorbés dans un Tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement? ce sont des Planètes: la Terre en

„N'est-il pas absurde de prétendre qu'une
 „chose n'est point finie, & qu'elle n'est point
 „infinie; mais qu'elle est *indéfinie*. J'aime-
 „rois autant qu'un homme; à qui l'on de-
 „manderoit si les Bouteilles de vin qui sont
 „dans sa cave sont en nombre pair ou impair;
 „répondit qu'elles sont en nombre *indépair*.
 „S'il en avoit bu quelques unes, je lui passe-
 „rois cette réponse, car il faut réellement
 „avoir

est une, qui tourne autour du Soleil, emportée par le
 Tourbillon du Soleil même.

Enfin le mouvement & la fissure des parties insen-
 sibles sont les différentes propriétés des Corps; de là
 l'Univers. *Regnault, Origine ancienne de la Phys. nou-*
velle, Tom. I. pag. 100.

71 *Regnault, Origine ancienne de la Physique nou-*
velle, ibid.

79 Nous savons aussi que ce Monde, ou la Matière
 étendue qui compose l'Univers, n'a point de bornes,
 pour ce que quelque part où nous veuillions feindre;
 nous pouvons encore imaginer au-delà des espaces in-
 définiment étendus, que nous n'imaginons pas seule-
 ment; mais que nous concevons tels en effet que nous
 les imaginons. De sorte qu'ils contiennent un corps in-
 définiment étendu; car l'idée de l'étendue que nous
 concevons en quelque espace que ce soit, est la vraie
 idée que nous devons avoir du corps. *Princip. de la*
Philos. par René Descartes, Seconde Partie, nombre 21. p.92.

80 *La Philosophie du Bon-Sens, &c. pag. 299.*

„avoir le cerveau troublé, pour affirmer qu’une chose est & n’est d’aucune manière”.

Descartes ne voulant point admettre de vuide, & faisant consister l’essence de la Matière dans l’étension, fut obligé d’admettre cette prétendue indéfinie pour ne point être forcé d’avouer que la Matière étoit infinie. Cette opinion est très-dangereuse, contraire à la Religion, & Spinoza s’en est servi comme d’un échafaud pour bâtir son Système. Par-
 „tout où il y a de l’étendue, dit-il, il y a
 „de la matière, puisque l’étendue est l’essence
 „de la Matière; car quelque part que nous
 „veuillions feindre, il nous est facile d’ima-
 „giner au-delà des espaces étendus, & qui
 „sont tels réellement que nous les imaginons;
 „l’Etendue est donc immense & infinie, par
 „conséquent la Matière. Or il ne sauroit y
 „avoir deux Infinis distincts & séparés, Dieu
 „& la Matière: cela répugne, l’idée de l’in-
 „fini emportant tout ce qui est; par consé-
 „quent la Matière est donc Dieu elle-même
 „puisque’elle est infinie, & il n’est aucune
 „autre Substance. Tout ce qui existe, existe
 „en

* Discours prononcé par Mr. Le Cat à l’ouverture de ses Cours d’Anatomie & d’Opérations, inséré dans le

„en elle & par elle, & n'en est que des modifications.

Descartes sentoît qu'on pouvoit lui prêter des sentimens aussi impies & qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Il eut donc recours au terme vague d'indéfini, dont il n'eut point eu besoin s'il avoit voulu admettre le Vuide; mais il le combattit vivement, & il faut convenir que les raisons qu'il a employées contre son existence sont d'une grande force. Nous en ferons mention dans la Lettre suivante en examinant le Système de Mr. Newton; & nous parlerons des Tourbillons du Philosophe François lorsque nous serons parvenus à Mr. de Fontenelle.

Bien des personnes accusent Descartes de n'avoir pas été bon Anatomiste. Il est vrai qu'il a fait quelques fautes dans les Traités qu'il a donnés sur l'Anatomie; mais c'est être injuste que de ne pas le regarder comme un des plus savans Philosophes dans cette Science. Un habile Chirurgien, connu de toute l'Europe & qui fait admirer aujourd'hui ses vastes connoissances l'a justifié contre ses accusateurs. „Savez-vous, dit-il ⁸¹, „quel

„quel étoit Descartes qui a renouvelé la face
„de toutes les Sciences? Anatomiste des plus
„subtils, il s'en faisoit gloire contre ces De-
„mi-Savans qui lui reprochoient d'être le
„Disciple des Bouchers. Comme un autre
„Démocrite, il n'étoit pas chez lui sans quel-
„que Morceau d'Anatomie, & c'étoit-là tout
„le Cabinet qu'il avoit à montrer aux véri-
„tables Savans; aussi son exactitude alla-t-elle
„si loin dans l'examen des moindres parties
„de l'Animal, que pas un Médecin de pro-
„fession, dit Mr. Baillet, ne pouvoit se van-
„ter d'y avoir pris garde de plus près que
„lui. Il assuroit dans une Lettre au Pere
„Merfene qu'après onze ans de recherches
„dans l'Anatomie, il n'y avoit point de partie
„dans le Corps Humain, si petite qu'elle pa-
„rût, dont il ne crût pouvoir expliquer la
„formation par les causes naturelles. On
„le voit persuadé dans son Livre de la Mé-
„thode, que ces connoissances le conduiront
„infailliblement nonseulement à guérir les
„Corps & à prolonger la vie; mais même,
„ce qui vous surprendra peut-être, à guerir cel-
„les de l'Esprit, & rendre les hommes plus sages,
„plus habiles. L'Esprit, dit-il, est si dépendant
„du Corps que, s'il est possible de trouver
„quelque moyen qui rende les hommes plus
„sages

„sages & plus habiles qu'ils ne sont, je crois
que c'est dans la Médecine qu'on le doit
chercher.

Je crois devoir défendre Descartes contre
une décision un peu trop Angloise de Mr.
de Voltaire. „Très peu de personnes à
Londres; dit-il ⁸², lisent les Ecrits de
Descartes dont effectivement les Ouvrages
sont devenus inutiles”. Tant pis pour
ceux qui sont assez prévenus & assez livrés
à leur préjugés, pour ne point goûter les
belles choses qui sont répandues dans les
Ouvrages de ce Philosophe. Ceux qui les
regardent comme inutiles méritent d'être
considérés ou comme des ignorans, ou
comme ces personnes dont Mr. de Voltaire,
se moque lui-même, qui ont été choquées
de la comparaison que Mr. de Fontenelle a
faite de Descartes à Newton, uniquement
parce que Descartes étoit François. Car en-
fin, si les opinions qu'il a soutenues ne
sont point d'une évidence Mathématique,
celles de ses Adversaires sont dans le même
cas. Je laisse à part tous les Systèmes Phy-
siques & je ne considère actuellement Des-
cartes que comme Logicien & Métaphysi-
cien;

⁸² Lettres sur les Anglois, Lettre quinziesme, pag. 109.

cien; tout ce qu'on a pu dire de plus fort pour autoriser la distinction du Corps & de l'Esprit a été avancé par lui. Ses plus grands Adversaires en conviennent. Hé quoi! est-il donc inutile de lire des Ouvrages qui contiennent les preuves les plus fortes de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame? Je conviens qu'il ne faut pas les regarder comme évidentes & Mathématiques, dès qu'elles ne le sont point; mais on doit les étudier, les approfondir & les adopter aveuglément, puisqu'étant aussi probables & aussi vraisemblables que celles qu'on leur oppose, elles sont encore autorisées par la Révélation. En vérité, Mr. de Voltaire s'est un peu trop laissé emporter à l'enthousiasme Newtonique. J'aime peut-être & je respecte autant les Anglois que lui: je ne suis

T E M O I G N A G E .

De la Reine. Christine de Suède, en faveur de Mr. Descartes, imprimé sur l'Original qui est dans la Bibliothèque des Religieux de Sainte Geneviève.

Christine-Alexandra, Reine Nous faisons sçavoir par ces Présentes, qu'ayant été suppliée d'honorer d'une marque d'estime la Mémoire du feu Sieur Descartes, qui s'est acquis, avec justice, le titre d'un grand Philosophe de notre Siècle; Nous n'avons pas voulu refuser à la Mémoire d'un si grand Homme, l'honneur

mais guère François sur cet Article; mais je tâche de n'être point la dupe de ma prévention.

Je justifierai encore Descartes contre un trait malin & Jésuitique du Pere Regnault, „On fait même dire à la Reine Christine que Descartes contribua beaucoup à la faire entrer dans le Sein de l'Eglise Romaine”, Il cite Rohault, Entretiens sur la Philosophie. pag. 217. Qui ne croiroit en lisant ce passage, qu'il n'est rien de si incertain que ce fait, & qu'il n'est constaté que par un bruit sans fondement rapporté par Rohault? Cependant ce Jésuite n'a pu ignorer que l'on ne faisoit rien dire à la Reine de Suède; mais que c'étoit elle-même qui avoit parlé, & parlé très-expressément dans un Certificat⁸³, qu'elle donna peu de tems après la mort de

de notre approbation, & le témoignage de notre estime, dont il a reçu pendant sa vie des marques assez éclatantes, pour accorder à ses amis après sa mort, ce témoignage qu'ils nous demandent. Nous confessons donc que la réputation de ses Ecrits nous donnèrent autrefois envie de le connoître: que ce desir Nous fit employer le crédit du Sieur Chanur, Ambassadeur Ordinaire de France, alors en notre Cour, pour le disposer à Nous donner cette satisfaction: Que l'amitié intime qui étoit entre ces deux excellens Hommes, & celle que

de Descartes. L'Original est à Paris dans la Bibliothèque des Religieux de Ste. Geneviève. On en a imprimé des Extraits à la tête de presque tous les Ouvrages de ce Philosophe; jugez, *Monsieur*, si le Jésuite Regnaudt ne l'avoit jamais vu, & s'il étoit en droit de paroître douter de ce fait & de se servir de ces termes: *On fait même dire à la Reine Christine.*

Les Jésuites auroient plus du ménager Descartes qu'ils n'ont fait & qu'ils ne font encore.

Le Sieur Chanut avoit pour Nous, le fit travailler heureusement à notre dessein, & à le disposer à quitter son Hermitage pour Nous venir trouver; ce qu'il fit, & fut reçu de Nous avec tous les honneurs & témoignages d'estime que Nous avons cru convenir à la personne, & à son mérite. L'ayant disposé à quelque séjour en notre Cour, Nous voulumes recevoir d'un si bon Maître quelque teinture de la Philosophie & des Mathématiques, & Nous avons employé les heures de notre loisir à cette agréable occupation, autant que nos grandes & importantes affaires le pouvoient permettre. Cependant Nous eumes la douleur de Nous voir privé par la mort d'un si illustre Maître, à qui Nous avons voulu donner cette marque de notre estime & bienveillance. Et Nous certifions même par ces Présens, qu'il a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion; & que la Providence de Dieu s'est servie de lui, & de notre illustre Ami, le Sieur Chanut, pour Nous en donner les premières lumières en sorte que sa grace & sa

core. Car ce grand Homme eut la foiblesse de vouloir leur plaire & de les flater, soit pour les engager à protéger sa Philosophie, soit pour les empêcher de le décrier dans l'esprit du Peuple : ruse ordinaire à la Société : stratagème sur lequel elle fonde la perte de tous les gens qu'elle n'aime point. „Je déclare, dit-il ⁸⁴, en écrivant au Père „Dinet Provincial des Jésuites, que je n'entre- „prendrai rien qui puisse blesser le re- „spect

miséricorde achevèrent après à nous faire embrasser les Vérités de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine ; que le dit Sieur Descartes a toujours constamment professée, & dans laquelle il est mort, avec toutes les marques de la vraie piété que notre Religion exige de tous ceux qui la professent. En foy de quoy Nous avons signé ces Présentes, & y avons fait apposer notre Sceau Royal. Fait à Hamburg le 30 d'Août. 1667. Signé, Christine-Alexandra ; & plus bas M. Santini.

⁸⁴ Et omnino profiteor me nihil scienter contra Prudentiorum consilia vel Potentiorum voluntatem esse facturum. Cumque non dubitem quin ea pars in quam Societas tua se flectet, alteri debeat præponderare, summo me beneficio afficies, si tuæ tuorumque sententiæ monere velis ; ut quemadmodum in reliqua vita vos semper præcipue colui & observavi, sic etiam hæc in re, quam alicujus momenti esse puto, nihil nisi vobis faventibus suscipiam *Epist. Renat. Cartes. P. Dinet. Sec. Jes.*

„spect que je dois aux Puissances, & que j'au-
 „rai toujours soin de suivre les avis des gens
 „sages; or comme je suis assuré que le parti
 „que choisit votre Société est toujours le plus
 „sensé je vous prie de m'apprendre vos senti-
 „mens & ceux de vos Confreres, afin que je
 „puisse en profiter, & qu'ayant toujours eu
 „pour tout votre Corps un respect infini,
 „je n'entreprenne rien à l'avenir dans une
 „affaire qui me paroît considérable, sans être
 „certain, au préalable, de vos conseils & de
 „votre protection.

Tant d'humilité conviendroit bien à un Phi-
 losophe, si son but avoit été différent, & si'il eût
 eu pour des veritables Sages les égards qu'il
 affectoit pour les Boute-feux de la France.

Descartes mourut le 11. Février 1650.
 à Stockholm, où la Reine de Suède l'avoit
 appelé, pour être son Maître & son Guide
 dans l'étude de la Philosophie. Le sort de
 ce grand Homme fut plus beau après sa
 mort que pendant sa vie. Son génie & ses
 vastes connoissances lui avoient fait des en-
 nemis qui ne le laissèrent guère tranquile.
 „Tant de persécutions, dit *Mr. de Voltaire* ⁸⁵,
 „supposoient un très grand mérite & une ré-
 „puta-

⁸⁵ Lettres sur les Anglois, Lettre XIV. pag. 108.

„putation éclatante; aussi avoit-il l'un &
 „l'autre. La Raison perça même peu à peu
 „dans le Monde à travers les ténèbres de
 „l'Ecole & les Préjuges de la superstition po-
 „pulaire. Son nom fit enfin tant de bruit
 „qu'on voulut l'attirer en France par des ré-
 „compenses. On lui proposa une Pension
 „de mille écus: il vint sur cette espérance,
 „paya les fraix de la Patente qui se vendoit
 „alors, n'eut point la Pension; & s'en re-
 „tourna philosopher dans sa Solitude de
 „Nord-Hollande, dans le tems que le Grand
 „Galilée, à l'âge de 80 ans, gémissoit dans les
 „prisons de l'Inquisition, pour avoir dé-
 „montré le mouvement de la Terre.

Gassendi & Descartes eurent plusieurs il-
 lustres Disciples. Bernier fameux Voyageur,
 a donné un Abregé, en François, de la Phi-
 losophie de Gassendi; il a ajouté des doutes
 à la fin de cet Ouvrage, qui marquent autant
 de science & de pénétration que de candeur
 & de probité.

Rohault a fait un Traité de Physique, con-
 forme aux Principes de Descartes. Quoiqu'il
 ne soit pas fort étendu, il est très-bon, & écrit
 d'une manière nette, précise & fort claire.

Regis & Pourchaut ont suivi ce même
 Philosophe dans leurs Cours de Philosophie.

§. III.

MALLEBRANCHE.

Le plus célèbre des Disciples des Descartes, & celui qui a fait & fait encore le plus de bruit, est le Pere Mallebranche, Oratorien, & un des plus illustres Membres qu'il y ait eu dans l'Académie des Sciences. Il avoit le génie grand, vaste, profond; mais il se laissoit trop emporter au feu de son imagination. Il donnoit quelquefois dans des illusions, sublimes à la vérité; mais qui n'en étoient pas moins fausses & moins chimériques. Les deux sentiments qu'il a soutenus dans son Livre de la Recherche de la Vérité, & qui ont fait beaucoup de bruit, dont le premier établit que nous voyons tout en Dieu; & le second qu'il ny a aucune preuve Philosophique de l'existence des Corps, ont été vivement attaqués, & j'ose dire détruits & renversés. Examinons-les, *Monsieur*, l'un après l'autre. Voici sur quoi il fonde le premier.

„On doit, *dit-il*, remarquer que comme il
„n'y a que Dieu qui connoisse par lui-même
„ses volontés, lesquelles produisent tous les
„Etres, il nous est impossible de savoir
„d'autre que de lui s'il y a effectivement
„hors de nous un Monde matériel, semblable
„à celui

„à celui que nous voyons ; parce que le
 „Monde matériel n'est ni visible, ni intelli-
 „gible par lui-même. Ainsi, pour être plei-
 „nement convaincu qu'il y a des Corps, il
 „faut qu'on nous démontre non-seulement
 „qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'est pas
 „trompeur ; mais encore que Dieu nous a
 „assuré qu'il en a effectivement créé, ce que
 „je ne trouve point prouvé dans les Ouvra-
 „ges de Mr. Descartes.

„Dieu ne parle à l'Esprit & ne l'oblige
 „à croire qu'en deux manières ; par l'Evidence
 „& par la Foi. Je demeure d'accord que la
 „Foi oblige à croire qu'il y a des Corps ;
 „mais pour l'évidence, il me semble qu'elle
 „n'est point entière, & que nous ne sommes
 „point invinciblement portés à croire qu'il y
 „ait quelque autre chose que Dieu & notre
 „Esprit. Il est vrai que nous avons un
 „penchant extrême à croire qu'il y a des
 „Corps qui nous environnent : je l'accorde
 „à Mr. Descartes ; mais ce penchant, tout
 „naturel qu'il est, ne nous y force point par
 „evidence, il nous incline seulement par im-
 „pression. Or nous ne devons suivre dans
 „nos jugemens libres, que la lumière & l'evi-
 „dence, & si nous nous laissons conduire à
 „l'impression sensible, nous nous tromperons

„presque toujours. Pourquoi nous trom-
„pons-nous dans les jugemens que nous fai-
„sons sur les qualités sensibles, sur la gran-
„deur, la figure & le mouvement du Corps,
„si ce n'est que nous suivons une impression
„semblable à celle qui nous porte à croire
„qu'il y a des Corps? Ne voyons-nous pas
„que le feu est chaud, que la neige est blanche,
„que le Soleil est tout éclatant de lumière?
„Ne voyons-nous pas que les qualités sen-
„sibles, aussi bien que les Corps sont hors
„de nous? Cependant il est certain que ces
„qualités sensibles, que nous voyons hors de
„nous, ne sont point effectivement hors de
„nous; ou si l'on veut il n'y a rien de cer-
„tain sur cela. Quelle raison avons-nous
„donc de juger qu'outre les corps intelli-
„gibles que nous voyons, il y en a encore
„autres que ceux que nous regardons? Quelle
„évidence a-t-on qu'une impression qui est
„trompeuse, non-seulement à l'égard des
„qualités sensibles; mais même encore à l'é-
„gard de la figure & du mouvement des
„Corps, ne le soit pas à l'égard de l'existence
„actuelle des mêmes Corps? Je demande
„quelle évidence on en a? car pour des
„vraisemblances, je demeure d'accord qu'on
„n'en manque pas”. *Recherche de la Vérité,*
Eclair.

Eclaircissement sur le Premier Livre pag. 499.
Edit. in 40.

Il est certain, *Monsieur*, quoi qu'en dise le Pere Mallebranche, que nous connoissons sans le secours de la Foi l'existence des Corps : il est même absurde, lorsqu'on admet la Révélation, de douter physiquement de la réalité du Monde materiel ; car, ou nous n'en avons aucune preuve par la Foi, ou le rapport des Sens doit être cru. Puisque cette Foi ne nous est connue & n'est fondée que sur l'existence des Sens, comment serons-nous sûrs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autre preuve que celle de la croyance de cette Incarnation ; & si les Sens ne nous assurent point authentiquement qu'il y a des Corps, & que par conséquent le Fils de Dieu a pu en prendre un ? Si le Pere Mallebranche eût fait attention à cette difficulté, ou il eût soutenu purement & simplement qu'il n'y avoit aucune preuve évidente des Corps d'aucune manière, ou il eût abandonné son opinion. Il auroit agi sagement, à mon avis ; car en vérité, il faut aimer à soutenir d'étranges Paradoxes, pour vouloir prouver qu'on ne peut être certain de la chose la plus sûre & la plus évidente.

Le Jésuite Regnault a réfuté assez bien & avec beaucoup de précision le sentiment de Mallebranche. „Nous connoissons, *dit-il* „⁸⁶, l'existence des corps sans le secours de „la Foi si le rapport constant des Sens, un „penchant naturel gravé dans notre Ame „par l'Auteur de la Nature, l'idée de Dieu, „la Raison nous l'apprennent de concert. Dans „une matiere importante, où il s'agit de savoir si l'on doit ou non à Dieu un culte extérieur, on doit s'en fier à de pareilles règles de jugement réunies : Or tout cela conspire à la fois à nous faire connoître l'existence des corps. Car 1. à toute heure, constamment & dès ma naissance, j'apperçois par les Sens mille corps différens ; & dans cette variété j'apperçois les mêmes corps. 2. Je trouve en moi-même un penchant nécessaire à croire ce que me dit sur l'existence des Corps le rapport constant de mes Sens divers : ce penchant n'a rien que de légitime, je l'ai reçu avec la vie ; je l'ai donc reçu de l'Auteur de la Nature. 3. L'Auteur de la Nature est également bon & sage : l'idée de Dieu m'en convainc. Cet Etre également bon & sage „per-

⁸⁶ Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, Tom. I. Ent. II. pag. 22.

„permettroit - il que je me trompasse en ju-
 „geant & sur le rappot constant de mes Sens
 „& sur un penchant nécessaire & legitime
 „qu'il a mis dans mon Ame; & sur l'idée
 „que j'ai de sa bonté dans une chose de con-
 „séquence, où je ne fais rien de contraire à
 „ma Raison, où je suis avoué par la Raison?
 „ma Raison me dit que Dieu ne le permet
 „pas, au moins sans déroger par un miracle
 „aux loix de sa Providence ordinaire, dont
 „une me porte invinciblement à juger qu'il
 „y a des Corps; je connois donc sans le se-
 „cours de la Révélation l'existence des Corps”.

Venons actuellement, *Monsieur*, au senti-
 timent du Pere Mallebranche, par lequel il
 prétend que nous voyons tout en Dieu. „
 „Il est absolument, nécessaire, *dit-il*, que
 „Dieu ait en lui-même les idées de tous les
 „Etres qu'il a créés, autrement il n'auroit
 pu les produire; ainsi il voit les Etres en
 considérant les perfections qu'il renferme
 aux quelles ils ont rapport. Il faut de plus
 savoir que Dieu est très-étroitement uni à nos
 Ames par sa présence; de sorte qu'on peut
 dire qu'il est le lieu des Esprits, de même que les
 espaces sont les lieux des Corps. Ces deux
 choses étant supposées, il est certain que l'Es-
 prit peut voir ce qu'il y a en Dieu, qui
 B b 5 repré-

représente les Etres créés, puisque cela est très-spirituel très intelligible & très-présent à l'esprit ; ainsi l'Esprit peut voir en Dieu les Ouvrages de Dieu, supposé que Dieu veuille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les représente. Or voici les raisons qui semblent prouver qu'il le veut, plutôt que de créer un nombre infini d'idées dans chaque Esprit.

Premièrement, c'est qu'encore qu'on ne nie pas absolument que Dieu ne puisse faire une infinité de nombre infini d'Etres représentatifs des objets avec chaque Esprit qu'il crée ; cependant on ne doit pas croire qu'il le fasse ainsi. Car nonseulement il est très-conforme à la Raison ; mais encore il paroît par l'économie de toute la Nature que Dieu ne fait jamais par des voyes très difficiles, ce qui peut se faire par des voies très simples & très faciles. Dieu ne fait rien inutilement & sans raison. Ce qui marque sa sagesse, sa puissance, n'est pas de faire de petites choses par de grands moyens : cela est contre la Raison, & marque une Intelligence bornée ; mais au contraire c'est de faire de grandes choses par des moyens très simples & très faciles. C'est ainsi qu'avec l'étendue toute seule, il produit tout ce que nous voyons d'admirable dans la Na-

Nature, & même ce qui donne la vie & le mouvement aux Animaux. Car ceux qui veulent absolument des formes substantielles, des facultés & des âmes dans les Animaux différentes de leur sang, & des organes de leurs corps, pour faire toutes leurs fonctions, veulent en même tems que Dieu manque d'intelligence, & qu'il ne puisse pas faire ces choses admirables avec l'étendue toute seule. Ils mesurent la puissance de Dieu & sa souveraine sagesse par la petitesse de leurs esprits. Puis donc que Dieu peut faire voir aux Esprits toute chose en voulant simplement qu'ils voyent ce qui est au milieu d'eux-mêmes, c'est-à-dire ce qu'il y a dans lui-même, qui a rapport à ces choses & qui les représente; il n'y a pas d'apparence qu'il le fasse autrement & qu'il produise pour cela autant d'infinités de nombre infini d'idées qu'il y a d'Esprits créés. *Recher. de la Vérité*, Liv. III. Chap. VI. pag. 299.

J'ai eu l'honneur, *Monsieur*, de vous dire, dans la Septième Lettre que je vous ai écrite, qu'il y avoit deux sortes de *Spinozisme*, ou plutôt de *Parménidisme*: le premier matériel, qui prétend que tous les corps ne sont que les modifications d'une
Sub-

Substance unique & matérielle qui est Dieu ; le second spirituel, qui rend toutes les idées des modes d'une seule & unique substance immatérielle, qui est Dieu également. Je pense que le Système du Pere Mallebranche a beaucoup de ressemblance & d'uniformité avec ce dernier sentiment ; car supposer que nous voyons tout en Dieu, n'est-ce pas, pour ainsi dire, prétendre que Dieu soit l'Ame commun de tous les Etres. Si nos idées sont hors de nous, si nous n'avons pas le pouvoir de les créer, si elles sont inaltérables, éternelles, si elles sont enfin une partie de l'essence divine : cette essence de Dieu diversement modifiée est sujette à tous les inconvéniens de la Substance Spinoziste ; les deux Systèmes sont également dangereux. „Je ne connois par le moyen de cette „essence, *dit un Critique*⁸⁷, que deux choses „dans l'Univers, mon Entendement, & les „Natures universelles, immuables, en quoi „consiste l'essence de Dieu. Mon Entende- „ment est quelque chose de réel, puisque „c'est

⁸⁷ Mr. Deslandes, Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. pag. 512.

⁸⁸ Διὸ καὶ ἀντιγράφας προσήγαγον δεικνύοντες πικρῶς, ὅτι ἔξω τῆ νῦ ὑφίσταται τὸ νόημα. Quapropter

„c'est moi-même : ma Raison, ou la vérité
 „de mes idées, est aussi quelque chose de réel.
 „Hors delà que puisse concevoir, si toutes
 „ces Natures universelles font l'essence de
 „Dieu ? Il n'y a rien qui détruise plutôt ce
 „qu'on appelle Religion, rien qui mette
 „plus à l'aise l'Esprit de l'homme. Chaque
 „idée a je ne fais quoi d'absolu, de distinct,
 „d'indépendant de mon Entendement : cha-
 „cune de ces idées est l'essence même de
 „Dieu ainsi modifiée ; donc toutes les idées
 „composent toute la Divinité ; donc elle est
 „répandue partout, & subsiste dans tous les
 „Entendemens”.

Ce Système n'est pas nouveau : il avoit
 été soutenu par plusieurs anciens Philosophes.
 Porphyre avoit proposé, par écrit ⁸⁸, à Plotin
 plusieurs Objections pour montrer que
 nos idées étoient hors de notre entendement.
 Bayle a prétendu que le germe du sentiment
 du Pere Mallebranche se trouvoit dans la
 doctrine de Démocrite touchant la nature
 divine. Si cela est, le Système des idées hors
 de

cum contra scribendo provocare tentavi, conatus ostendere ea quæ intelliguntur extra intellectum esse. *Porphy.*
in Vit. Plotini.

„Cicéron ²² fera dire tant qu'il lui plaira par
 „l'un de ses Personnages, que ces pensées de
 „Démocrite sont dignes d'un Abdéritain, c'est-
 „à-dire, d'un sot & d'un fou; je suis sur
 „qu'un petit Esprit ne les formera jamais.
 „Pour les former il faut comprendre toute
 „l'étendue de pouvoir, qui convient à une
 „Nature capable de peindre dans notre Es-
 „prit les images des objets. Les espèces
 „intentionnelles des Scholastiques sont la honte
 „des Péripatéticiens: il faut être je ne sai
 „quoi pour se pouvoir persuader qu'un
 „Arbre produit son image dans toutes les
 „parties de l'air à la ronde, jusqu'au cerveau
 „d'une infinité de Spectateurs. La cause qui
 „produit toutes ces images est bien autre
 „chose qu'un Arbre. Cherchez-la tant qu'il
 „vous plaira, si vous la trouvez au deça de
 „l'Être infini, c'est signe que vous n'enten-
 „dez pas bien cette matière. Je ne discon-
 „viens pas qu'au fond ces Dogmes de De-
 „mocrite ne soient très-absurdes.

§. IV.

22 Democritus . . . tum censet imagines divinitate
 præditas inesse universitati rerum: tum principia men-
 tesque quæ sunt in eodem Universo Deos esse dicit:
 tum Animantes imagines, quæ vel prodesse nobis solent
 vel nocere: tum ingentes quasdam imagines tætarumque

§. IV.

S P I N O S A.

On peut placer Spinoza au nombre des Disciples & des Sectateurs de Descartes; le premier Ouvrage de ce Philosophe Juif, contient les Principes de la Philosophie Cartésienne ⁹³.

Je vous ai parlé dans différens endroits de cet ouvrage des principaux sentimens, qui furent particuliers à Spinoza, vous connoissez sa manière de penser sur la nature de la Liberté; sur l'essence de Dieu, & sur celle de l'Âme; je ne ferai pas mention davantage de ses Ouvrages. Quant à la personne, tous ceux qui l'ont connu ont assuré, que ses mœurs étoient très-pures, qu'il étoit fort honnête homme, qu'il vivoit très-frugalement, & en véritable Philosophe. Il abandonna la Communion des Juifs, parce que leur étant devenu suspect, à cause de quelques-uns de ses sentimens, un d'eux lui don-

ut universum Mundum complectentur extrinsecus, Que quidem omnia sunt Patria Magis Democriti, quam Democrito digna. Cicero de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 33.

⁹³ Il est intitulé *Renat. Cartes. Princip. Philosoph. Pars I. more Geometrico demonstrata per Bened. Spinoz.*

donna un coup de couteau en sortant un soir de la Synagogue. Depuis ce jour-là il quitta entièrement le Judaïsme, ne s'attacha à aucun sentiment, & forma le *Système*, que vous connaissez. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire avec beaucoup de constance & de fermeté. Soit par vanité, soit par entêtement, soit peut-être par une véritable persuasion de ses sentiments, il ne voulut jamais voir pendant qu'il fut malade, aucun Ecclésiastique. Son Hôtesse lui ayant demandé deux heures avant que de mourir, s'il vouloit qu'elle fit appeler un Ministre? Je vous suis bien obligé, lui dit-il; mais je veux mourir tranquillement & sans dispute.

Quittons, *Monsieur*, les Cartésiens & les Gassendistes; & venons à un célèbre Philosophe Anglois, je veux dire à Hobbes.

§. V.

94 Quæ quidem nulla fuit, ut conjicere licet, vel acutissima disquisitione Metaphysica, quam intra paucos dies tam miro ordinavit artificio ut Adversario subtilissimo omnem respondendi ansum omnino præripuerit. Opus sanè tereti filo & eximia sagacitate ad umbilicum perductum satis mirari non poterat Thomas Hobbins, quâ

§. V.

H O B B E S.

Thomas Hobbes naquit à Mafmelbury, en Angleterre, le 5. d'Avril 1588. Il étudia dans sa jeunesse la Philosophie Péripatéticienne, & voyagea ensuite en France & en Italie, avec un jeune Seigneur Anglois, en qualité de son Gouverneur. Il prit du goût dans ces différens Pays, pour la nouvelle Philosophie; il fit connoissance, étant à Paris, avec le fameux Pere Merfene & avec Gassendi, dont il fut toujours l'admirateur zélé⁹⁴. Le Philosophe Anglois avoit un grand génie, mais il faut avouer qu'il y a plusieurs sentimens, dans ses Ouvrages Philosophiques, qui l'ont pu faire soupçonner justement, d'avoir donné dans l'Atheïsme. Les principaux Livres de Hobbes sont ceux-ci.

Elementorum Philosophiæ Sectio Prima de Corpore.

Præ-

Heroem nostrum nusquam majorem apparere pronuntiabat quam in retundendis larvis, tenues in auras tam facile diffugientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ excipientibus. *Samuel Serberii Dissert. de Vita & Moribus Petri Gassendi.*

Prælectiones sex ad Professores Sevilianos, de Homine sive Elementorum Philosophiæ Sectio Secunda.

Quæstiones de Libertate, Necessitate & Casu, contra Doctorem Bramallum Episcopum Deriensem. Tous ces différens Ecrits, quoique remplis, de sentiments très-hardis, lui causèrent beaucoup moins de chagrin, qu'un Traité qu'il composa à Paris, intitulé *De Cive*, dans lequel il voulut prouver, que l'Autorité des Rois étoit au-dessus de toutes les Loix, & que l'extérieur de la Religion étant la cause la plus ordinaire des Guerres Civiles & des Troubles, devoit dépendre de leur volonté. Ces sentiments révoltèrent tous les Parlementaires & lui firent un grand nombre d'ennemis; en sorte que lorsqu'il fut retourné en Angleterre, quoiqu'il y eût de très puissants amis, tout ce qu'ils purent faire, fut de l'empêcher d'être opprimé. Il passa le reste de sa vie chez le Comte de Devonshire, où il mourut le 4 de Décembre 1679. âgé de plus de 91. ans, estimé même des gens qui le haïssoient. Il avoit toujours aimé sa Patrie, & s'il alla trop loin dans les Ouvrages de Politique qu'il publia, il faut l'excuser en faveur de l'indignation qu'il avoit conçue contre les Principes des Parlementaires, qui le forçoient de vivre loin de sa

la Patrie, & qui par leur rebellion triomphoient de l'Autorité Royale. Hobbes aimoit véritablement son Roi; il étoit naturel qu'il ne pût conserver toute la moderation que demande le caractère d'un Ecrivain impartial.

Au reste, ce savant Anglois étoit un parfait honnête, homme, à qui l'on n'auroit eu rien à reprocher si ses opinions Philosophiques avoient moins senti l'Athéisme. „De „toutes les Vertus morales, *dit Bayle en parlant de lui* ⁹⁵, il n'y avoit guère que la „Religion qui fut une matière problématique dans la personne de Hobbes. Il étoit „franc, civil, communicatif de ce qu'il savoit, „bon ami, bon parent, charitable envers les „pauvres, grand observateur de l'équité; & „il ne se soucioit nullement d'amasser du bien. „Cette dernière qualité est un préjugé favorable pour sa bonne vie; car il n'y a point de „source d'où sortent plus de mauvaises actions „que de l'avarice. Ainsi, quand on connoissoit „Hobbes, on n'avoit que faire de demander s'il „estimoit, & s'il aimoit la Vertu; mais on pouvoit être tenté de lui faire cette question :

Heus age responde, minimum est quod scire laboro,
De Jove quid sentis?

„La

⁹⁵ Diction. Hist. & Crit. Tom. II. pag. 777.

„La réponse qu'il auroit pu faire sincé-
 „rement, si l'on en croit ceux qui ont com-
 „posé sa Vie, auroit été qu'il y a un Dieu
 „qui est l'Origine de toutes choses, & qu'il
 „ne faut pas enfermer dans la sphère de nô-
 „tre petite Raison. Il eut ajouté qu'il em-
 „brassoit le Christianisme, tel qu'on le trouve
 „établi en Angletterre selon les Loix; mais
 „qu'il avoit de l'aversion pour les disputes
 „des Théologiens; qu'il estimoit principale-
 „ment ce qui sert à la pratique de la piété,
 „& aux bonnes mœurs; & qu'il avoit accou-
 „tumé de blamer les Prêtres qui gâtoient la
 „simplicité de la Religion, par le mélange
 „ou d'un Culte superstitieux, ou de plusieurs
 „vaines, & profanes spéculations”.

Hobbes ⁹⁶ est l'Auteur des Troisièmes
 Objections contre les Méditations Méthaphy-
 „si-

⁹⁶ Et ne qua in re illorum votis desim, eadem operâ
 hic significabo, Primarum Objectionum Auctorem esse
 doctum quemdam Fœderati Belgii Theologum; Secun-
 das Lutetiæ à Marino Mersenno ex diversorum Philoso-
 phorum & Theologorum ore exceptas fuisse; Tertias
 esse Thomæ Hobbii celeberrimi Philosophi Angli; Quartas
 Antonii Arnaldi Doctoris Theologiæ Sorbonici; Quin-
 tas nomen Auctoris sui Petri Gassendi præferre; Sextas
 rursus ab eodem Mersenno ex aliorum ore fuisse excep-
 tas; Septimas denique apparere ex Epistola ad Patrem
 Dinet esse Jesuitæ cujusdam.

liques de Descartes : elles ont moins de force que celles de Gassendi ; mais elles ne laissent pas de contenir plusieurs objections très-subtiles, & quoique Descartes ne les estimât guères, ainsi que tout ce qu'on écrivoit contre lui, elles n'en sont pas moins dignes de l'approbation des Connoisseurs.

MONSIEUR,

*Votre très-humble
& très Ec.*



1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

2. The second part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

3. The third part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "John A. Smith", "John B. Smith", "John C. Smith", "John D. Smith", "John E. Smith", "John F. Smith", "John G. Smith", "John H. Smith", "John I. Smith", "John J. Smith", "John K. Smith", "John L. Smith", "John M. Smith", "John N. Smith", "John O. Smith", "John P. Smith", "John Q. Smith", "John R. Smith", "John S. Smith", "John T. Smith", "John U. Smith", "John V. Smith", "John W. Smith", "John X. Smith", "John Y. Smith", and "John Z. Smith".

2-3-2015

1990

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME IV.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1766.

LIST OF

OF

THE

ON

THE

THE

THE

THE

THE

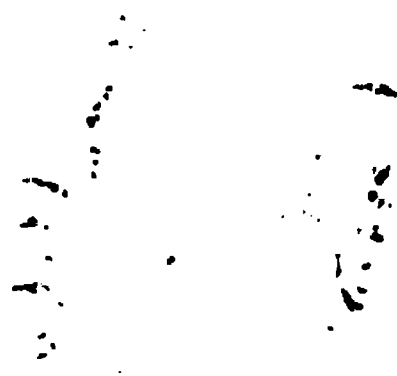
THE

THE

THE

THE

THE



THE

THE

THE

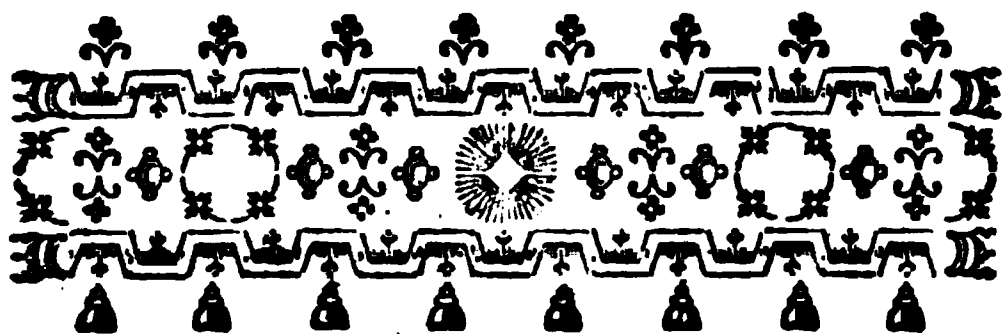
THE

THE

M É M O I R E S
S E C R È T S
ET. UNIVERSELS
DE LA
R E P U B L I Q U E
DES
LETTRES.

TOM. IV.

A



LETTRE DIXIEME.

§. I.

LOCKE.

MONSIEUR,

Jean Locke un des plus illustres Philosophes du dernier Siecle naquit à Wington, à sept ou huit milles de Bristol, vers l'an 1632. Il fit ses premieres études jusqu'en l'an 1651 à Londres, dans l'Ecole de Westmunster, d'où il alla au Collège de l'Eglise de Christ à Oxford. Comme l'on ne connoissoit alors, dans cet endroit, qu'un Péripatétisme embarrassé de mots obscurs & de recherches inutiles, il y trouva si peu de satisfaction, qu'il fut en quelque manière découragé de l'étude, & lia pendant quelques années commerce avec plusieurs personnes d'un esprit aisé & agréable, plutôt que savantes, & se divertit à s'entretenir avec elles, & à leur écrire. Les premiers Livres qui lui firent renaître le

goût de l'étude de la Philosophie, furent ceux de François Bacon & de Descartes ; mais comme il trouva que ce dernier écrivoit avec plus de clarté que de solidité, il s'attacha davantage aux sentimens du premier, qu'on doit regarder comme le Restaurateur de la bonne Philosophie.

Il est peu de Philosophes qui aient écrit avec plus de solidité que Locke, & qui aient été plus sinceres amateurs de la vérité, & moins prévenus de leurs sentimens, n'ayant jamais rien avancé, dont il ne fût sincèrement convaincu lui-même. Quelque sinceres & quelque droites qu'aient été ses vûes, ses Ouvrages n'ont point été épargnés ; on a prétendu que ses sentimens étoient dangereux, qu'ils tendoient à détruire l'immortalité de l'Ame, & qu'ils fournissent des armes aux Athées. On peut cependant assûrer que les plus grands hommes, & les plus capables d'une solide piété, sont ceux qui ont toujours fait un cas infini de ses Ouvrages ; & que ceux qui ont voulu les combattre sont ou des personnes qui n'avoient point assez de lumières

* D'ailleurs, penser souvent, & ne pas conserver un seul moment le souvenir de ce qu'on pense, c'est penser d'une manière bien inutile. L'Ame dans cet état-

DE L'ESPRIT HUMAIN. §

mières pour les comprendre, ou qui s'imaginoient que la Pieté n'est pas compatible avec l'exactitude du raisonnement, & l'étude de la Philosophie, & qui pensoient que la Religion n'est faite que pour ceux qui ne raisonnent point. Son Traité de l'Entendement Humain est celui qui est sur-tout en bute à cette espece de gens qui ignorent & méprisent les avantages de la Raison; & qui semblent ne point savoir que la plus solide pieté ne se trouve qu'avec la raison la plus épurée.

On a cru qu'en niant que l'essence de l'Ame consiste dans la pensée, & en soutenant que la pensée n'est pas plus essentielle à l'Ame que le mouvement l'est au corps, Mr. Locke détruisoit son immortalité: l'on a prétendu que les preuves qu'il en donnoit, & qui sont toutes fondées sur ce que nous observons, n'étoient point convaincantes; mais si l'Ame pense toujours, & qu'elle ne se ressouvienne point toujours de ce qu'elle a pensé, quelle nécessité y a-t-il que l'Ame ait été créée¹ pour penser toujours? Ne pourroit-on point la

la n'est que fort peu, ou point du tout au-dessus de la condition d'un Mirroir, qui recevant constamment diverses images ou idées, n'en retient aucune. Ces

la comparer dans ce cas à une Horloge dont le mouvement est continuel, mais qu'on ne

images s'évanouissant & disparoissant, sans qu'il y en reste aucune trace, le Miroir n'en devient pas plus parfait, non plus que l'Ame par le moyen de ces sortes de pensées dont elle ne sauroit conserver le souvenir un seul instant. On dira peut-être que lorsqu'un homme éveillé pense, son corps a quelque part à cette action, & que le souvenir de ses pensées se conserve par le moyen des impressions qui se font dans le cerveau, & des traces qui y restent après qu'il a pensé; mais qu'à l'égard des pensées que l'homme n'aperçoit point lorsqu'il dort, l'Ame les roule à part elle-même, sans faire aucun usage des organes du Corps; c'est pourquoi elle n'y laisse aucune impression, ni par conséquent aucun souvenir de ces sortes de pensées. Mais sans répéter ici ce que je viens de dire de l'absurdité qui suit d'une telle supposition, savoir que le même homme se trouve par-là divisé en deux personnes distinctes; je réponds outre cela, que quelques idées que l'Ame puisse recevoir & considérer sans l'intervention du Corps, il est raisonnable de conclure, qu'elle peut aussi en conserver le souvenir sans l'intervention du Corps, ou bien la faculté de penser ne sera pas d'un grand avantage à l'Ame & à tout autre Esprit séparé du Corps. Si l'Ame ne se souvient pas de ses propres pensées, si elle ne peut point les mettre en réserve, ni les rappeler pour les employer dans l'occasion; si elle n'a pas le pouvoir de réfléchir sur le passé, & de se servir des expériences, des raisonne-

DE L'ESPRIT HUMAIN. 7

ne connoît que parce qu'on l'entend de
tems en tems sonner les heures ; de même
l'Ame

mens & des réflexions qu'elle a faits auparavant , à
quoi lui sert de penser ? Ceux qui réduisent l'Ame à
penser de cette manière n'en font pas un Etre beau-
coup plus excellent , que ceux qui ne la regardent que
comme un assemblage des plus subtiles parties de la
Matière , gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant
de hauteur. Car enfin , des caractères tracés sur la
poussière que le premier souffle de vent efface, ou bien
des impressions faites sur un amas d'atomes ou d'esprits
animaux , sont aussi utiles & rendent le sujet aussi ex-
cellent que les pensées de l'Ame qui s'évanouissent à
me sure qu'elle pense ; ces pensées n'étant pas plutôt
hors de sa vue , qu'elles se dissipent pour jamais , sans
laisser aucun souvenir après elles. La Nature ne fait
rien en vain , ou pour des fins peu considérables : & il
est bien mal-aisé de concevoir que notre divin Créa-
teur , dont la sagesse est infinie , nous ait donné la fa-
culté de penser , qui est si admirable , & qui approche
le plus de l'excellence de cet Etre incompréhensible ,
pour être employée , d'une manière si inutile , la qua-
trième partie du tems qu'elle est en action , pour la
moins ; de sorte qu'elle pense constamment durant tout
ce tems là , sans se souvenir d'aucune de ses pensées ,
sans en retirer aucun avantage pour elle-même , ou
pour les autres , & sans être par-là d'aucune utilité à
quoi que ce soit dans ce Monde. Si nous pensons bien
à cela , nous ne trouverons pas , je m'assure , que le
mouvement de la Matière , toute brute & toute insen-

l'Ame, quoiqu'elle pense, l'ignore, & ne fait qu'elle pense que lorsqu'elle communique les pensées.

Peut-

sible qu'elle est, puisse être, nulle part dans le Monde, si inutile, & si absolument hors d'œuvre.

Essai Philosophique concernant l'Entendement humain, &c. par M. Locke, Liv. II. Chap. I. pag. 67, & suiv. troisième Edition de Pierre Mortier 1735.

« L'ame pense, disent ces gens-là, pendant le plus profond sommeil. Mais lorsque l'Ame pense, & qu'elle a des perceptions, elle est, sans doute, aussi capable de recevoir des idées de plaisir ou de douleur, qu'aucune autre idée que ce soit, & elle doit nécessairement sentir en elle-même ses propres perceptions. Cependant si l'Ame a toutes ces perceptions à part, il est visible, que l'homme qui est endormi, n'en a aucun sentiment en lui-même. Supposons donc que Castor étant endormi, son ame est séparée de son Corps pendant qu'il dort: supposition qui ne doit point paroître impossible à ceux avec qui j'ai présentement affaire, lesquels accordent si librement la vie à tous les autres Animaux différens de l'Homme sans leur donner une Ame, qui connoisse & qui pense. Ces gens-là, dis-je, ne peuvent trouver aucune impossibilité ou contradiction à dire, que le Corps puisse vivre sans ame, ou que l'Ame puisse subsister, penser, ou avoir des perceptions, même celles de plaisir ou de douleur, sans être jointe à un Corps. Cela étant, supposons que l'Ame de Castor, séparée de son Corps pendant qu'il dort, a ses pensées à part: supposons encore, qu'elle choisisse pour théâtre de ses pensées le Corps

DE L'ESPRIT HUMAIN. 9

Peut-on croire que l'Ame, si son essence étoit de penser, ignoreroit ^a qu'elle pense ? Quelle autre faculté doit lui en faire

d'un autre homme, celui de Pollux, par exemple, qui dort sans ame ; car si, tandis que Castor est endormi, son Ame peut avoir des pensées dont il n'a aucun sentiment en lui-même, n'importe quel lieu son ame choisisse pour penser. Nous avons par ce moyen le Corps de deux hommes, qui n'ont entr'eux qu'une seule Ame, & que nous supposons endormis, & éveillés tour à tour ; de sorte que l'Ame pense toujours dans celui des deux qui est éveillé, dequoi celui qui est endormi n'a jamais aucun sentiment en lui-même, ni aucune perception quelle qu'elle soit. Je demande présentement, si Castor & Pollux n'ayant qu'une seule Ame qui agit en eux par tour, de sorte qu'elle a, dans l'un, des pensées & des perceptions, dont l'autre n'a jamais aucun sentiment, & auxquelles il ne prend jamais aucun intérêt ; je demande, dis-je, si dans ce cas-là Castor & Pollux ne sont pas deux personnes aussi distinctes, que Castor & Hercule, ou que Socrate & Platon ; & si l'un d'eux ne pourroit point être fort heureux, & l'autre tout-à fait misérable ? C'est justement par la même raison que ceux qui disent, que l'Ame a en elle-même des pensées dont l'homme n'a aucun sentiment, séparent l'Ame d'avec l'Homme, & divisent l'Homme même en deux personnes distinctes. Car je suppose qu'on ne s'avisera pas de faire consister l'identité des personnes dans l'union de l'Ame avec certaines particules de matière qui soient les mêmes en nombre ; parce que si cela étoit nécessaire pour constituer l'identité de

faire ressouvenir? L'on prétend prouver que l'Ame peut avoir des pensées dont elle ne se rappelle jamais le souvenir, parce que nous oublions souvent les songes que nous sayons avoir faits pendant notre sommeil, & que nous nous rappelons quelquefois, lorsque nous sommes éveillés; mais en raisonnant de cette manière, on n'a point fait attention que ces raisons ne prouvent point que l'Ame pense toujours, ou qu'elle agisse par elle-même dans les songes; elles concluent seulement qu'elle a été affectée pendant le sommeil par des causes internes de la même manière qu'elle l'étoit par les choses qui font l'objet de ses songes. Car pour mettre en évidence que l'Ame pense toujours, il faudroit qu'indépendamment de la disposition du corps, l'Homme eût toujours des songes³; ce qui ne pouvant être prouvé met en droit de nier que l'Ame pense toujours.

On

la personne; il seroit impossible dans ce flux perpétuel où sont les particules de notre Corps, qu'aucun homme pût être la même personne, deux jours, ou même deux momens de suite. *Essai Philosophique* concernant l'Entendement Hum. &c. Liv. II. Chap. I. p. 66, & suiv.

3 Ainsi le moindre assoupissement où nous jette le sommeil, suffit, ce me semble, pour renverser la doctrine de ceux qui soutiennent que l'Ame pense toujours.

DE L'ESPRIT HUMAIN. II

On demande si un Enfant qui est obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze vers de Virgile, après les avoir lus trois ou quatre fois immédiatement avant que de s'endormir, & les récitant fort bien le lendemain à son réveil ; on demande, dis-je, si l'Ame de cet Enfant a pensé à ces vers pendant qu'il étoit enlevé dans un profond sommeil ? On suppose que l'Enfant ne fait point si son Ame a pensé à ces vers, cependant-l'on croit pouvoir soupçonner avec quelque apparence de raison que son Ame a effectivement ruminé sur ces vers ; mais quelle apparence de raison y a-t-il de croire que cet Enfant a ruminé sur ces vers pendant son sommeil, puisqu'il ne s'en ressouvient point ? Ne suffit-il point que nous ayons la faculté de rappeler les idées que nous avons conçues, pour connoître que cet Enfant se ressouviendra le lendemain de sa leçon, sans qu'il soit

Du moins ceux à qui il arrive de dormir sans faire aucun songe, ne peuvent jamais être convaincus que leurs pensées soient en action, quelquefois pendant quatre heures, sans qu'ils en sachent rien ; & si on les éveille au milieu de cette contemplation dormante, & qu'on les prenne, pour ainsi dire, sur le fait, il ne leur est pas possible de rendre compte de ces prétendues contemplations. *Idem, ibid. p. 67.*

soit besoin pour cela de supposer que son Ame ait été occupée pendant la nuit à ruminer sur ces vers ?

En vérité je ne conçois point quelles sont ces pensées secrètes qu'on accorde à l'Ame, & je pense que Mr. Locke est fondé lorsqu'il dit 4: „On supposera peut-être, que „dans le plus profond sommeil l'Ame a des „pensées, que la Mémoire ne retient point ; „mais il paroît bien mal-aisé à concevoir „que dans ce moment l'Ame pense dans un „homme endormi, & le moment suivant „dans un homme éveillé, sans qu'elle se „ressouvienne, ni qu'elle soit capable de „rappeller la mémoire de la moindre circonstance de toutes les pensées qu'elle „vient d'avoir en dormant. Pour persuader une chose qui paroît si inconcevable, „il faudroit la prouver autrement que par „une simple affirmation. Car qui peut se „figurer, sans en avoir d'autre raison, que „l'assertion magistrale de la personne qui „l'affirme, qui peut, dis-je, se persuader „sur un aussi foible fondement, que la plus „grande partie des hommes pensent durant „toute leur vie, plusieurs heures chaque „jour, à des choses dont ils ne peuvent se „ressou-

• *Idem, ibid. p. 67.*

„ressouvenir le moins du monde, si dans
 „le tems même que leur Esprit en est ac-
 „tuellement occupé, on leur demande ce
 „que c'est? Je crois pour moi que la plu-
 „part des hommes passent une grande par-
 „tie de leur sommeil sans songer; & j'ai su
 „d'un homme, qui dans sa jeunesse s'étoit
 „appliqué à l'étude & avoit la mémoire
 „assez heureuse, qu'il n'avoit jamais fait
 „aucun songe, avant que d'avoir eu la fié-
 „vre dont il venoit d'être guéri dans le tems
 „qu'il me parloit. Il avoit alors 25 ou 26
 „ans. On pourroit, je crois, trouver plu-
 „sieurs exemples semblables dans le Monde.
 „Il n'y a du moins personne qui, parmi
 „ceux de sa connoissance, n'en trouve assez
 „qui passent la plus grande partie des nuits
 „sans songer“.

. Le sentiment, *Monsieur*, que l'illustre
 Locke a renouvelé & soutenu avec toute
 la solidité possible, que toutes les idées
 nous viennent par les Sens & par la réflé-
 xion, a été combattu avec beaucoup de
 force; mais c'est en vain qu'on a voulu le
 détruire. Les plus fortes preuves parlent
 en sa faveur, & font voir qu'il n'y a point
 d'idée primitive qui ne nous vienne par
 les Sens. Ce Philosophe Anglois montre
 d'abord

d'abord que la principale raison ⁵, par laquelle on prétend prouver qu'il y a certaines idées innées, & qui se tire *du consentement universel que tous les hommes donnent à certaines propositions*, ne sert à rien. Il entre

⁵ Il n'y a pas d'opinion plus communément reçue que celle qui établit qu'il y a de certains Principes, tant pour la spéculation que pour la pratique, (car on en compte de ces deux sortes) de la vérité desquels tous les hommes conviennent généralement: d'où l'on infère qu'il faut que ces Principes-là soient autant d'impressions, que l'Ame de l'Homme reçoit avec l'existence, & qu'elle apporte au monde avec elle aussi nécessairement, & aussi réellement, qu'aucune de ses facultés naturelles. Je remarque d'abord que cet Argument, tiré du consentement universel, est sujet à cet inconvénient: que quand le fait seroit certain, je veux dire qu'il y auroit effectivement des vérités sur lesquelles tout le Genre Humain seroit d'accord, ce consentement universel ne prouveroit point que ces vérités fussent innées, si l'on pouvoit montrer une autre voie, par laquelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de sentiment sur les choses dont ils conviennent; ce qu'on peut fort bien faire, si je ne me trompe. *Idem, ibid.* Liv. I. Chap. I. p. 8.

⁶ Mais ce qui est encore pis, la raison qu'on tire du consentement universel, pour faire voir qu'il y a des Principes innés, est, ce me semble, une preuve démonstrative qu'il n'y a point de semblable principe; parce qu'il n'y a effectivement aucun principe sur lequel tous

tre ensuite dans le détail de ces Propositions; ⁶
 & fait voir que les plus claires & les plus évi-
 dentes ne sont pas même reçues universelle-
 ment, & qu'elles ne peuvent être gravées dans
 l'Ame, puisqu'elles ne sont pas connues ⁷
 des

les hommes s'accordent généralement. Et pour com-
 mencer par les notions spéculatives, voyez deux de ces
 principes célèbres, auxquels on donne, préférablement
 à tout autre, la qualité de Principes innés: „Tout ce
 „qui est, est; & il est impossible qu'une chose soit &
 „ne soit pas en même tems“. Ces Propositions ont
 passé si constamment pour des Maximes universellement
 reçues, qu'on trouvera, sans doute, fort étrange, que
 qui que ce soit ose leur disputer ce titre. Cependant
 je prendrai la liberté de dire, que tant s'en faut qu'on
 donne un consentement général à ces deux Propositions,
 qu'il y a une grande partie du Genre Humain à qui
 elles ne sont pas même connues. *Idem, ibid.*

⁷ Car premièrement, il est clair que les Enfans & les
 Idiots n'ont pas la moindre idée de ces Principes, &
 qu'ils n'y pensent en aucune manière; ce qui suffit pour
 détruire ce consentement universel, que toutes les véri-
 tés innées doivent produire nécessairement. Car de di-
 re, qu'il y a des vérités imprimées dans l'Ame, que
 l'Ame n'apperçoit ou n'entend point, c'est, ce me sem-
 ble, une espèce de contradiction, l'action d'imprimer
 ne pouvant marquer autre chose, (supposé qu'elle signi-
 fie quelque chose de réel en cette rencontre) que faire
 appercevoir certaines vérités. Car imprimer quoi que
 ce soit dans l'Ame, sans que l'Ame l'apperçoive, c'est,

des Enfans , des Idiots, des gens simples,

à mon sens, une chose à peine intelligible. Si donc il y a de telles impressions dans les Ames des Enfans & des Idiots, il faut nécessairement que les Enfans & les Idiots apperçoivent ces impressions, qu'ils connoissent les vérités qui sont gravées dans leur Esprit, & qu'ils y donnent leur consentement ; mais comme cela n'arrive pas, il est évident qu'il n'y a point de telles impressions. Or si ce ne sont pas des notions imprimées naturellement dans l'Ame, comment peuvent-elles être innées ? Et si elles y sont imprimées, comment peuvent-elles lui être inconnues ? Dire qu'une notion est gravée dans l'Ame, & soutenir en même tems que l'Ame ne la connoît point, & qu'elle n'en a eu encore aucune connoissance, c'est faire de cette impression un pur néant. On ne peut point assurer qu'une certaine Proposition soit dans l'Esprit, lorsque l'Esprit ne l'a point encore apperçue, & qu'il n'en a découvert aucune idée en lui-même ; car si l'on peut le dire de quelque Proposition en particulier, on pourra soutenir par la même raison, que toutes les propositions qui sont véritables, & que l'Esprit pourra jamais regarder comme telles, sont déjà imprimées dans l'Ame. Puisque, si l'on peut dire qu'une chose est dans l'Ame, quoique l'Ame ne l'ait pas encore connue, ce ne peut être qu'à cause qu'elle a la capacité ou la faculté de la connoître ; faculté qui s'étend sur toutes les vérités qui pourront venir à sa connoissance. Bien plus, à le prendre de cette manière, on peut dire qu'il y a des vérités gravées dans l'Ame, que l'Ame n'a pourtant jamais connues, & qu'elle ne connoitra jamais. Car un

ples, &c. Il va ensuite plus avant, & il exami-

homme peut vivre long-tems, & mourir enfin dans l'ignorance de plusieurs vérités que son Esprit étoit capable de connoître, & même avec une entière certitude. De sorte que si par ces impressions naturelles qu'on soutient être dans l'Ame, on entend la capacité que l'Ame a de connoître certaines vérités, il s'ensuivra de là, que toutes les vérités qu'un homme vient à connoître, son autant de vérités innées. Et ainsi cette grande question se réduira uniquement à dire, que ceux qui parlent des Principes innés, parlent très improprement : mais que dans le fond ils croient la même chose que ceux qui nient qu'il y en ait ; car je ne pense pas que personne ait jamais nié, que l'Ame ne fût capable de connoître plusieurs vérités.

C'est cette capacité, dit on, qui est innée, & c'est la connoissance de telle ou telle vérité qu'on doit appeller acquise. Mais si c'est-là tout ce qu'on prétend, à quoi bon s'échauffer à soutenir qu'il y a certaines maximes innées ? Et s'il y a des vérités qui puissent être imprimées dans l'Entendement, sans qu'il les aperçoive, je ne vois pas comment elles peuvent différer, par rapport à leur origine, de toute autre vérité que l'Esprit est capable de connoître. Il faut, ou que toutes soient innées, ou qu'elles viennent toutes d'ailleurs dans l'Ame. C'est en vain qu'on prétend les distinguer à cet égard. Et par conséquent quiconque parle de Notions innées dans l'Entendement, (s'il entend par-là certaines vérités particulières) ne sauroit imaginer que ces Notions soient dans l'Entendement de telle manière, que l'Entendement ne les ait jamais ap-

examine ⁸ si les hommes connoissent ces prétendues vérités dès qu'ils font usage de leur

perçues, & qu'il n'en ait effectivement aucune connoissance. Car si ces mots, être dans l'Entendement, emportent quelque chose de positif, ils signifient, être apperçu & compris par l'Entendement. De sorte que soutenir qu'une chose est dans l'Entendement, & qu'elle n'est pas conçue par l'Entendement, qu'elle est dans l'Esprit, sans que l'Esprit l'aperçoive, c'est autant que si l'on disoit, qu'une chose est & n'est pas dans l'Esprit, ou dans l'Entendement. Si donc ces deux propositions : „Cé qui est, est; & il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même tems“, étoient gravées dans l'Ame des hommes par la Nature, les Enfans ne pourroient pas les ignorer; les petits enfans, dis-je, & tous ceux qui ont une Ame, devroient les avoir nécessairement dans l'Esprit, en reconnoître la vérité, & y donner leur consentement. *Idem, ibid. p. 9. & suiv.*

⁸ Pour éviter cette difficulté, les défenseurs des idées innées ont accoutumé de répondre, que les hommes connoissent ces vérités & y donnent leur consentement, dès qu'ils commencent à avoir l'usage de leur Raison; ce qui suffit, selon eux, pour faire voir que ces vérités sont innées. *Idem, ibid. p. 10.*

Je répons à cela, que des expressions ambiguës qui ne signifient presque rien, passent pour des raisons évidentes dans l'esprit de ceux qui, pleins de quelque préjugé, ne prennent pas la peine d'examiner avec assez d'application ce qu'ils disent pour défendre leur propre sentiment. C'est ce qui paroît évidemment dans cette occasion.] Car pour donner à la réponse que je viens

leur Raison. Il conclut 9 que, quand cela seroit vrai, il ne s'ensuit pas qu'elles soient innées,

de proposer, un sens tant soit peu raisonnable, par rapport à la question que nous avons en main, on ne lui peut faire signifier que l'une ou l'autre de ces deux choses, savoir, qu'aussi-tôt que les hommes viennent à faire usage de la Raison, ils s'aperçoivent des principes qu'on suppose être imprimés naturellement dans l'Esprit, ou bien, que l'usage de la Raison les leur fait découvrir & connoître avec certitude. Or ceux à qui j'ai affaire, ne sauroient montrer par aucune de ces deux choses qu'il y ait des Principes innés. *Idem, ibid. pag. 10.*

9 S'ils disent que c'est par l'usage de la Raison que les hommes peuvent découvrir ces Principes, & que cela suffit pour prouver qu'ils sont innés, leur raisonnement se réduira à ceci, que toutes les vérités que la Raison peut nous faire connoître & recevoir comme autant de vérités certaines & indubitables, sont naturellement gravées dans notre Esprit; puisque le consentement universel qu'on a voulu faire regarder comme le sceau auquel on peut connoître que certaines vérités sont innées, ne signifie dans le fond autre chose, si ce n'est qu'en faisant usage de la Raison, nous sommes capables de parvenir à une connoissance certaine de ces vérités, & d'y donner notre consentement. Et à ce compte-là, il n'y aura aucune différence entre les Axiomes des Mathématiciens & les Théorèmes qu'ils en déduisent. Principes & Conclusions, tout sera également inné: puisque toutes ces choses sont des découvertes, qu'on fait par le moyen de la Raison, & que

innées, puisque toutes ces choses sont découvertes par le moyen de la Raison, & que ce sont des vérités qu'une Créature raisonnable peut connoître en s'appliquant à les chercher; & que ce qui prouve ¹⁰ évidemment que ces Propositions qu'on appelle innées ne le sont pas, c'est qu'elles ne sont connues qu'après qu'on les a proposées.

Je vous avouerai, *Monsieur*, que je suis fort porté à croire que toutes les idées, ainsi que le dit Mr. Locke, nous viennent
par

ce sont des vérités qu'une Créature raisonnable peut connoître certainement, si elle s'applique comme il faut à les rechercher. *Idem, ibid. p. 10.*

¹⁰ Mais il reste encore une chose à remarquer sur le consentement qu'on donne à certaines Propositions, dès qu'on les entend prononcer & qu'on en comprend le sens; c'est que, bien loin que ce consentement fasse voir que ces Propositions sont innées; c'est justement une preuve du contraire; car cela suppose que des gens, qui sont instruits de diverses choses, ignorent ces Principes jusqu'à ce qu'on les leur ait proposés; & que personne ne les connoît avant que d'en avoir ouï parler. Or si ces vérités étoient innées, quelle nécessité y auroit-il de les proposer, pour les faire recevoir? Car étant déjà gravées dans l'Entendement par une impression naturelle & originale; suppose qu'il y eût une

par les Sens & la réflexion. Je n'ignore pas les difficultés que font les Cartésiens sur le plus ou le moins de facilité que nous avons d'appercevoir certaines vérités plutôt que d'autres ; mais il me semble que cela marque seulement la facilité que nous avons de concevoir le rapport qu'une vérité inconnue a avec une autre dont nous avons déjà l'idée. Je crois encore avec le Philosophe Anglois, que la nécessité qu'il y avoit que Dieu imprimât l'idée de son existence dans notre Esprit ne prouve rien en faveur des

telle impression, comme on le prétend, elles ne pourroient qu'être déjà connues. Dira-t-on qu'en les proposant on les imprime plus nettement dans l'Esprit que la Nature n'avoit su faire ? Mais si cela est, il s'ensuivra de là , qu'un homme connoît mieux ces vérités après qu'on les lui a enseignées, qu'il ne faisoit auparavant. D'où il faudra conclurre, que nous pouvons connoître ces Principes d'une manière plus évidente, lorsqu'ils nous sont exposés par d'autres hommes, que lorsque la Nature seule les a imprimés dans notre Esprit ; ce qui s'accorde fort mal avec ce qu'on dit qu'il y a des Principes innés, rien n'étant plus propre à en affoiblir l'autorité. Car dès-là, ces principes deviennent incapables de servir de fondement à toutes nos autres connoissances, quoi qu'en veuillent dire les Partisans des idées innées, qui leur attribuent cette prérogative. *Idem, ibid. pag. 17, & suiv.*

des idées innées, puisqu'il nous a donné les Sens ^{II} pour appercevoir ses merveilles, & les facultés pour en juger.

Quoi-

« Si aucune Idée peut être regardée comme innée, on doit pour plusieurs raisons recevoir en cette qualité l'idée de Dieu, préférablement à toute autre : car il est difficile de concevoir comment il pourroit y avoir des Principes de Morale innés sans une idée innée de ce qu'on nomme Divinité ; parce que ôté l'idée d'un Législateur, il n'est plus possible d'avoir l'idée d'une Loi, & de se croire obligé de l'observer. Or sans parler des Athées dont les Anciens ont fait mention, & qui sont flétris de ce titre odieux sur la foi de l'Histoire, n'a-t-on pas découvert, dans ces derniers Siècles, par le moyen de la Navigation, des Nations entières qui n'avoient aucune idée de Dieu, à la Baye de Soldanie dans le Brésil, & dans les Iles Caribes, &c. Voici les propres termes de Nicolas del Techo dans les Lettres qu'il écrit du Paraguai touchant la conversion des Caaignes : *Reperi eam Gentem nullam nomen habere quod Deum, & Hominis Animam significet, nulla Sacra habet, nulla Idola* ; c'est-à-dire, „j'ai trouvé que cette Nation n'a aucun „mot qui signifie Dieu & l'Ame de l'Homme ; qu'elle „n'observe aucun Culte religieux, & n'a aucune Idole“. Ces exemples sont pris de Nations où la Nature inculte a été abandonnée à elle-même sans avoir reçu aucun secours des Lettres, de la Discipline, & de la culture des Arts & des Sciences. Mais il se trouve d'autres Peuples, qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-considérable, ne laissent pas d'être privés de l'idée & de la connoissance de Dieu.

Quoique très-porté en faveur de l'opinion de Mr. Locke je ne la regarde cependant pas comme d'une évidence Mathématique ;

Bien des gens seront sans doute surpris, comme je l'ai été, de voir que les Siamois sont de ce nombre. Il ne faut pour s'en assurer, que consulter *La Loubère*, Envoyé du Roi de France Louis XIV. dans ce Pays-là, lequel ne nous donne pas une idée plus avantageuse à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et si nous ne voulons pas l'en croire, les Missiornaires de la Chine, sans en excepter même les Jésuites, grands Panégyristes des Chinois, qui tous s'accordent unanimement sur cet Article, nous convaincront que dans la Secte des Lettrés, qui sont le Parti dominant, & se tiennent attachés à l'ancienne Religion du Pays, ils sont tous Athées. Voyez *Navarette*, & le Livre intitulé, *Historia Cultus Sineusum*, Histoire du Culte des Chinois.

Et peut-être que si nous examinions avec soin la vie & les discours de bien des gens qui ne sont pas si loin d'ici, nous n'aurions que trop de sujet d'appréhender que dans les Pays les plus civilisés il ne se trouve plusieurs personnes qui ont des idées fort foibles & fort obscures d'une Divinité, & que les plaintes qu'on fait en Chaire du progrès de l'Athéisme, ne soient que trop bien fondées. De sorte que, bien qu'il n'y ait que quelques Scélérats entièrement corrompus, qui aient l'imprudence de se déclarer Athées, nous en entendrions, peut-être, beaucoup plus qui tiendroient le même langage, si la crainte de l'Epée du Magistrat, ou les censures de leurs voisins ne leur fermoient la bouche ; tout prêts d'ailleurs à publier aussi ouvertement

tique; mais j'y donne mon approbation, parce qu'elle a plus de probabilité que celle qu'on

leur Athéisme par leurs discours, qu'ils le font par les dérèglemens de leur vie, s'ils étoient délivrés de la crainte du châtiment, & qu'ils eussent étouffé toute pudeur.

Mais supposé que tout le Genre Humain eut quelque idée de Dieu dans tous les endroits du Monde (quoique l'Histoire nous enseigne directement le contraire), il ne s'ensuivroit nullement de-là que cette idée fût innée. Car quand il n'y auroit aucune Nation qui ne désignât Dieu par quelque nom, & qui n'eût quelques notions obscures de cet Etre suprême, cela ne prouveroit pourtant pas que ces notions fussent autant de caractères gravés naturellement dans l'Ame; non plus que les mots de Feu, de Soleil, de Chaleur, ou des nombres, ne prouvent point que les idées que ces mots signifient soient innées, parce que les Hommes connoissent & reçoivent universellement les noms & les idées de ces choses. Comme au contraire, de ce que les hommes ne désignent Dieu par aucun nom, & n'en ont aucune idée, on n'en peut rien conclurre contre l'existence de Dieu, non plus que ce ne seroit pas une preuve, qu'il n'y a point d'Aimant dans le Monde, parce qu'une grande partie des hommes n'ont aucune idée d'une telle chose, ni aucun nom pour la désigner; ou qu'il n'y a point d'Espèces différentes & distinctes d'Anges ou d'Etres intelligens au-dessus de nous, par la raison que nous n'avons point d'idée de ces Espèces distinctes, ni aucun nom pour en parler. Comme c'est

qu'on lui oppose. Car puisque nous n'avons aucune connoissance évidente de la nature

par le langage ordinaire de chaque País que les hommes viennent à faire provision de mots, ils ne peuvent guères éviter d'avoir quelque espèce d'idée des choses dont ceux avec qui ils conversent, ont souvent occasion de les entretenir sous certains noms : & si c'est une chose qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui interesse par quelque endroit, & qui s'imprime dans l'Esprit sous l'idée d'une Puissance absolue & irrésistible qu'on ne puisse s'empêcher de craindre, une telle idée doit, suivant toutes les apparences, faire de plus fortes impressions, & se répandre plus loin qu'aucune autre, sur-tout si c'est une idée qui s'accorde avec les plus simples lumières de la Raison, & qui découle naturellement de chaque partie de nos connoissances. Or telle est l'idée de Dieu : car les marques éclatantes d'une Sagesse & d'une Puissance extraordinaires paroissent si visiblement dans tous les Ouvrages de la Création, que toute Créature raisonnable, qui voudra y faire une sérieuse réflexion, n'y sauroit manquer de découvrir l'Auteur de toutes ces merveilles ; & l'impression que la découverte d'un tel Etre doit faire nécessairement sur l'Ame de tous ceux qui en ont entendu parler une seule fois, est si grande & entraîne avec elle une suite de pensées d'un si grand poids, & propres à se répandre dans le Monde, qu'il me paroît tout-à-fait étrange, qu'il puisse se trouver sur la Terre une Nation entière, d'hommes, assez stupides pour n'avoir aucune idée de Dieu ; cela, dis-je, me semble aussi sur-

nature de notre Ame, nous ne pouvons par conséquent en avoir de celle de nos idées.

Ce qui me fait croire que le sentiment de ceux qui disent que *toutes les idées que nous avons sont innées* ; & que les Sens ne servent qu'à les développer, n'est point sans apparence de vérité, c'est que l'on ne conçoit point comment le simple attouchement d'un Nerve, communiqué au Cerveau, produit l'idée de la chose qui l'a incité. Car quel rapport y a-t-il entre le mouvement d'un nerf qui affecte d'une certaine manière le Cerveau, & l'idée ou la sensation qu'il produit ? L'on peut dire que c'est en vertu de la loi générale que Dieu a établie ; mais l'on pourra demander si Dieu crée à chaque instant de nouvelles idées dans notre Ame à proportion que de nouveaux objets se présentent & qu'ils agissent différemment sur nos Sens ? Dans la supposition que toutes les idées sont innées, il ne me paroît point qu'il soit besoin de cette création continuelle, il suffit alors qu'un homme fasse un bon usage de ses Sens pour acquérir toutes les idées que Dieu a imprimées dans son Ame, & dont il

prenant que d'imaginer des hommes qui n'auroient aucune idée des Nombres ou du Feu. *Essai Philosophique*

il a besoin dans cette vie; peut-être même que les Théologiens trouveroient leur compte dans cette opinion pour expliquer la diversité des dons & des talens qu'il a confiés aux hommes, ayant imprimé dans les Ames des uns les idées de plus de choses que dans celles des autres.

Si je voulois, *Monsieur*, entrer dans le détail de toutes les beautés répandues dans les différens Ouvrages de Mr. Locke, & surtout dans son Essai sur l'Entendement Humain, un Volume entier ne suffiroit pas. Souffrez donc, *Monsieur*, que je ne passe pas les bornes que je me suis prescrites, & que je me contente de vous rapporter quelques particularités de la Vie & de la Mort de ce grand Homme, extraites de l'Eloge qu'on a placé à la tête de son Livre, & qui se trouve aussi dans les Nouvelles de la République des Lettres.

La simplicité, la modestie, la politesse & la probité furent les principales vertus de Mr. Locke. Il n'eut ni l'orgueil de certains Philosophes, ni la présomption de presque tous les Savans, ni le maintien affecté des
Théolo-

Théologiens , dont l'air austère & sérieux fait bien souvent tout le mérite. Il est vrai qu'on en peut trouver quelques-uns qui aiment la paix ; mais on ne doit jamais espérer d'en rencontrer qui ayent l'air simple, naturel , & qui dérident entièrement leur front. Mr. Locke paroissoit toujours tel qu'il étoit : chez lui rien n'étoit affecté ; l'Auteur de son Eloge ne nous laisse sur cela aucun doute,

„Mr. Locke *dit-il* ¹², étoit si éloigné de
 „prendre ces airs de gravité, par où certai-
 „nes gens , savans & non savans, aiment à
 „se distinguer du reste des hommes , qu'il
 „les regardoit au contraire comme une
 „marque infallible d'impertinence. Quel-
 „quefois même il se divertissoit à imiter cet-
 „te gravité concertée , pour la tourner plus
 „agréablement en ridicule ; & dans ces ren-
 „contres il se souvenoit toujours de cette
 „Maxime du Duc de la Rochefoucault, qu'il
 „admiroit sur toutes les autres. *La Gravité*
 „*est un mystère du Corps, inventé pour cacher*
 „*les défauts de l'esprit.* Il aimoit aussi à con-
 „firmer son sentiment sur cela par celui du
 „fameux

¹² Eloge de Mr. Locke, placé à la tête de son *Essai* Philosophique, p. XXIII.

„fameux. Comte. de Shaftsbury , à qui il
 „prenoit plaisir de faire honneur de toutes
 „les choses qu'il croyoit avoir apprises dans
 „sa conversation.

La modestie de Mr. Locke étoit aussi grande que sa politesse. Il ne se prévalut jamais , non seulement de son mérite personnel & de la réputation qu'il lui avoit acquis ; mais encore des Emplois & des Charges considérables qu'il exerça. L'Esprit & la Vertu furent toujours d'accord chez lui.

„Je ne sai ¹³ si sous le Roi Guillaume,
 „le mauvais état de sa santé lui fit refuser
 „d'aller en Ambassade dans une des plus con-
 „sidérables Cours de l'Europe : il est certain
 „du moins , que ce grand Prince le jugea
 „digne de ce Poste ; & personne ne doute
 „qu'il ne l'eût rempli glorieusement.

„Le même Prince lui donna après cela,
 „une place parmi les Seigneurs Commissai-
 „res qu'il établit pour avancer, l'intérêt du
 „Négoce & des Plantations. Mr. Locke
 „exerça cet Emploi durant plusieurs années
 „& l'on dit (*absit invidia verbo*) qu'il étoit
 „comme l'Ame de ce noble Corps. Les
 „Marchands les plus expérimentés admiroient
 qu'un

¹³ *Idem ibid.* p. XXIV, & suiv.

„qu'un homme qui avoit passé sa vie à
„l'étude de la Médecine, des Belles-Lettres,
„ou de la Philosophie, eût des vûes plus
„étendues & plus sûres qu'eux sur une chose
„à quoi ils s'étoient uniquement appliqués
„des leur première jeunesse. Enfin, lorsque
„Mr. Locke ne put plus passer l'Eté à Lon-
„dres sans exposer sa vie, il alla se démettre
„de cette Charge entre les mains du Roi, par
„la raison que sa santé ne pouvoit plus lui
„permettre de rester longtems à Londres.
„Cette raison n'empêcha pas le Roi de solli-
„citer Mr. Locke à conserver son Poste,
„après lui avoir dit expressément qu'encore
„qu'il ne pût demeurer à Londres que quel-
„ques semaines, ses services dans cette Place
„ne laisseroient pas de lui être fort utiles;
„mais il se rendit enfin aux instances de Mr.
„Locke, qui ne pouvoit se résoudre à garder
„un Emploi aussi important que celui-là,
„sans en faire les fonctions avec plus de ré-
„gularité. Il forma & exécuta ce dessein
„sans en dire mot à qui que ce soit, évitant
„par une générosité peu commune ce que
„d'autres auroient recherché fort soigneuse-
„ment. Car en faisant savoir qu'il étoit
„prêt à quitter cet Emploi, qui lui portoit
„mille Livres sterling de revenu, il lui étoit
„aisé d'entrer dans une espèce de compo-
„sition

„tion avec tout Prétendant, qui averti en
 „particulier de cette nouvelle & appuyé du
 „crédit de Mr. Locke, auroit été par-là en
 „état d'emporter la place vacante sur toute
 „autre personne. On ne manqua pas de le
 „lui dire, & même en forme de reproche.
 „Je le savois bien, répondit-il, mais ç'a été
 „pour cela même que je n'ai pas voulu com-
 „muniquer mon dessein à personne. J'avois
 „reçu cette Place du Roi, j'ai voulu la lui
 „remettre pour qu'il en pût disposer selon
 „son bon plaisir.

Je vous demande, *Monsieur*, si l'on trouve beaucoup de Savans aujourd'hui qui pensent de la manière de Mr. Locke ? En Hollande, en France, en Angleterre même, que ne viendrait-on pas à bout de faire faire pour de l'argent ? Ce Métal précieux a autant de crédit dans la République des Lettres, que dans les Etats où l'avarice & la cupidité dominent le plus. On s'étonne qu'il y ait en Italie des gens, qui se louent pour faire des meurtres, & dont le métier est d'assassiner, comme celui d'un Cordonnier est de faire des Souliers : je conviens que cela paroît le comble de l'infamie ; mais combien ne trouve-t-on pas d'Auteurs mercenaires, qui imitent parfaitement ces Bandits, & qui, pour un Ecu donné par un Libraire avide,

vo-

missent dans une Préface, ou dans quelque autre endroit, les injures les plus infâmes & les calomnies les plus atroces ? On fait avec la plume dans la République des Lettres ce qu'on exécute à Naples avec le fer. Cette différence est bien petite & la perte de l'honneur est bien aussi sensible que celle de la vie. Entre Dominico Pinci, fameux chez des Bandits Napolitains, & un Journaliste de Trevoux, ou un Auteur tel que celui des Anecdotes Historiques & Littéraires, tout me paroît égal : je crois même que, puisque le crime est pareil, la punition devrait être semblable. Elle le seroit sans doute, s'il y avoit des Tribunaux dans la République des Lettres, qui jugeassent des crimes qui méritent une punition exemplaire.

Revenons à Mr. Locke. Ses vertus lui acquirent non seulement l'estime ; mais même l'amitié de tous les honnêtes gens. Le fameux Comte de Shaftsbury, Chancelier d'Angleterre sous le Règne de Charles II. fut son intime ami. Mr. Locke l'estimoit infiniment & „rien ne ¹⁴ le flattoit plus „agréablement que l'estime que ce Seigneur „conçut pour lui presque aussi-tôt qu'il l'eut „vu

¹⁴ Eloge de Mr. Locke, pag. XXIII. & suiv.

„vu & qu'il conserva depuis tout le reste de
 „sa vie. Et en effet, rien ne met dans un
 „plus beau jour le mérite de Mr. Locke que
 „cette estime constante qu'eut pour lui My-
 „lord Shaftsbury, le plus grand Génie de
 „son Siècle, supérieur à tant de bons Esprits
 „qui brilloient de son temps à la Cour de
 „Charles II. non-seulement par sa fermeté,
 „par son intrépidité à soutenir les véritables
 „intérêts de sa Patrie; mais encore par son
 „extrême habileté dans le maniment des af-
 „faires les plus épineuses.

Mr. Locke avoit trop de mérite & trop
 de réputation pour n'avoir pas des ennemis
 & des adversaires; aussi en eut-il en quan-
 tité. Les faux Dévots, grand nombre de
 Théologiens, quelques imbéciles, crièrent
 qu'il vouloit détruire la croyance de l'im-
 mortalité de l'Ame, parce qu'il avoit avan-
 cé que „quoique nous ayons des idées de la
 „Matière & de la Pensée, nous ne serons
 „peut-être ¹⁵ jamais capables de connoître
 „si un Etre purement matériel pense ou non,
 „par la raison qu'il nous est impossible de
 „découvrir par la contemplation de nos pro-
 „pres idées, sans Révélation, si Dieu n'a
 „point

¹⁵ Essai Philosop. concernant l'Entendement Humain.
 Liv. IV. Chap. III. p. 440, & suiv.

„point donné à quelques amas de Matière,
„disposés comme il le trouve à propos, la
„puissance d'appercevoir & de penser; ou
„s'il a joint & uni à la Matière ainsi disposée,
„une Substance immatérielle qui pense. Car,
„par rapport à nos notions, il ne nous est
„pas plus mal-aisé de concevoir que DIEU
„peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de
„la Matière la faculté de penser, que de
„comprendre qu'il y joigne une autre Sub-
„stance avec la faculté de penser, puisque
„nous ignorons en quoi consiste la Pensée,
„& à quelle espèce de Substances cet Etre
„tout-puissant a trouvé à propos d'accorder
„cette puissance, qui ne sauroit être dans au-
„cun Etre créé, qu'en vertu du bon plaisir
„& de la bonté du Créateur. Je ne vois pas
„quelle contradiction il y a que Dieu, cet
„Etre pensant, éternel & tout-puissant,
„donne, s'il veut, quelques degrés de senti-
„ment, de perception & de pensée à certains
„amas de Matière créée & insensible, qu'il
„joint ensemble comme il le trouve à pro-
„pos; quoique j'aye prouvé, si je ne me
„trompe, Liv. 4. Chap. 10., que c'est une
„parfaite contradiction de supposer que la
„Matière, qui de sa nature est évidemment
„déstituée de sentiment & de pensée, puisse
„être ce premier Etre pensant qui existe de
„toute

„toute éternité. Car comment un homme
 „peut-il s'assurer, que quelques perceptions,
 „comme vous diriez le Plaisir & la Douleur,
 „ne sauroient se rencontrer dans certains
 „Corps, modifiés & mus d'une certaine ma-
 „nière, aussi-bien que dans une Substance
 „immatérielle, en conséquence du mouve-
 „ment des parties du Corps? Le Corps, au-
 „tant que nous pouvons le concevoir, n'est
 „capable que de frapper & d'affecter un
 „Corps, & le Mouvement ne peut produire
 „autre chose que du mouvement, si nous
 „nous en rapportons à tout ce que nos Idées
 „nous peuvent fournir, sur ce sujet; de sorte
 „que lorsque nous convenons que le Corps
 „produit le Plaisir ou la Douleur, ou bien
 „l'idée d'une Couleur ou d'un Son, nous
 „sommes obligés d'abandonner notre Raison,
 „d'aller au-delà de nos propres idées, &
 „d'attribuer cette production au seul bon
 „plaisir de notre Créateur. Or puisque
 „nous sommes contraints de reconnoître que
 „Dieu a communiqué au Mouvement des ef-
 „fets que nous ne pouvons jamais compren-
 „dre que le Mouvement soit capable de pro-
 „duire, quelle raison avons-nous de con-
 „clurre qu'il ne pourroit pas ordonner que
 „ces effets soient produits dans un Sujet que
 „nous ne saurions concevoir capable de les

„produire, aussi-bien que dans un Sujet sur
„lequel nous ne saurions comprendre que le
„Mouvement de la Matière puisse opérer en
„aucune manière? Je ne dis point ceci pour
„diminuer en aucune sorte la croyance de
„l'*Immatérialité* de l'Ame. Je ne parle point
„ici de probabilité, mais d'une connoissance
„évidente ; & je crois que non-seulement
„c'est une chose digne de la modestie d'un
„Philosophe de ne pas prononcer en Maître,
„lorsque l'évidence requise pour produire
„la connoissance, vient à nous manquer,
„mais encore, qu'il nous est utile de distin-
„guer jusqu'où peut s'étendre notre Connois-
„sance. Car l'état où nous sommes présen-
„tement, n'étant pas un *état de vision*, com-
„me parlent les Théologiens, la Foi & la
„Probabilité nous doivent suffire sur plu-
„sieurs choses ; & à l'égard de l'*Immatérialité*
„de l'Ame, dont il s'agit présentement, si
„nos Facultez ne peuvent parvenir à une
„certitude démonstrative sur cet Article,
„nous ne le devons pas trouver étrange.
„Toutes les grandes fins de la Morale & de
„la Religion sont établies sur d'assez bons
„fondemens, sans le secours des preuves de
„l'immatérialité de l'Ame tirées de la Philo-
„sophie ; puisqu'il est évident que celui qui
„a commencé à nous faire subsister ici com-
„me

„me des Etres sensibles & intelligens, & qui
 „nous a conservés plusieurs années dans cet
 „état, peut & veut nous faire jouir encore
 „d'un pareil état de sensibilité dans l'autre
 „Monde, & nous y rendre capables de rece-
 „voir la rétribution qu'il a destinée aux hom-
 „mes selon qu'ils se seront conduits dans
 „cette Vie. C'est pourquoi la nécessité de
 „se déterminer pour ou contre l'immatéria-
 „lité de l'Ame n'est pas si grande, que cer-
 „taines gens, trop passionnés pour leurs pro-
 „pres sentimens, ont voulu le persuader:
 „dont les uns ayant l'Esprit trop enfoncé,
 „pour ainsi dire, dans la Matière, ne sau-
 „roient accorder aucune existence à ce qui
 „n'est pas matériel; & les autres ne trou-
 „vant point que la *pensée* soit renfermée dans
 „les facultés naturelles de la Matière, après
 „l'avoir examinée en tout sens avec toute
 „l'application dont ils sont capables, ont
 „l'assurance de conclure de-là, que Dieu
 „lui-même ne sauroit donner la vie & la
 „perception à une Substance solide. Mais
 „quiconque considérera combien il nous est
 „difficile d'allier la sensation avec une Matié-
 „re étendue, & l'existence avec une Chose
 „qui n'ait absolument point d'étendue, con-
 „fessera qu'il est fort éloigné de connoître
 „certainement ce que c'est que son Ame.

„C'est-là, dis-je, un point qui me semble
 „tout-à-fait au-dessus de notre Connoissan-
 „ce. Et qui voudra se donner la peine de
 „considérer & d'examiner librement les em-
 „barras & les obscurités impénétrables de
 „ces deux Hypothèses, n'y pourra guère
 „trouver de raisons capables de le détermi-
 „ner entièrement pour ou contre la matéria-
 „lité de l'Ame; puisque de quelque manière
 „qu'il regarde l'Ame, ou comme une Sub-
 „stance non-étendue, ou comme de la Ma-
 „tière étendue qui pense, la difficulté qu'il
 „aura de comprendre l'une ou l'autre de ces
 „choses l'entraînera toujours vers le senti-
 „ment opposé, lorsqu'il n'aura l'Esprit ap-
 „pliqué qu'à l'un des deux : Méthode dérai-
 „sonnable qui est suivie de certaines person-
 „nes, qui voyant que des choses considérées
 „d'un certain côté sont tout-à-fait incom-
 „préhensibles, se jettent tête baissée dans le
 „parti

¹⁶ Le Docteur Stillingfleet, savant Prélat de l'Eglise Anglicane, ayant pris à tâche de réfuter plusieurs Opinions de Mr. Locke répandues dans cet Ouvrage, se récria principalement sur ce que Mr. Locke avance ici, que nous ne saurions découvrir, si Dieu n'a point donné à certains amas de matière, disposés comme il le trouve à propos, la puissance d'appercevoir & de penser. La question est délicate; & Mr. Locke ayant

„parti opposé; quoiqu'il soit aussi inintelligible à quiconque l'examine sans préjugé.“

Je n'ajouterai rien, *Monsieur*, à ce que dit Mr. Locke pour mettre l'opinion qu'il soutient dans tout son jour; on ne sauroit parler plus sagement, &, j'ose dire, plus conformément à la modestie qui convient à un véritable Philosophe, qui craignant également de se tromper & de tromper les autres, n'assûre jamais hardiment que ce qu'il connoît clairement & évidemment.

Parmi les adversaires de Mr. Locke le Docteur Stillingfleet tient le premier rang. Ce Prélat attaque vivement plusieurs sentimens du Philosophe Anglois. Il s'efforça surtout de détruire ce qu'il avoit dit sur la connoissance parfaite de l'immatérialité de l'Ame. Le sage & savant Traducteur de Mr. Locke a donné dans une Note ¹⁶ un précis

eu soin dans le dernier Ouvrage qu'il écrivit pour repousser les attaques du Docteur Stillingfleet, d'étendre sa pensée sur cet Article, de l'éclaircir, & de la prouver par toutes les raisons dont il put s'aviser, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de donner ici un Extrait exact de tout ce qu'il a dit pour établir son sentiment. La connoissance que nous avons, dit d'abord le D. Stillingfleet, étant fondée, selon Mr. Locke, sur nos Idées; &

précis très-exact & très-bon de cette dispute

l'idée que nous avons de la Matière en général, étant une Substance solide; & celle du Corps une Substance étendue, solide & figurée, dire que la Matière est capable de penser, c'est confondre l'idée de la Matière avec l'idée d'un Esprit. Pas plus, répond Mr. Locke, que je confonds l'idée de la Matière avec l'idée d'un Cheval, quand je dis que la Matière en général est une Substance solide & étendue; & qu'un Cheval est un Animal, ou une Substance solide, étendue, avec sentiment & motion spontanée. L'idée de la Matière est une Substance étendue & solide: par-tout où se trouve une telle Substance, là se trouve la Matière & l'essence de la Matière; quelques autres qualités non connues dans cette essence, qu'il plaise à Dieu d'y joindre par dessus. Par exemple, Dieu crée une Substance étendue & solide, sans y joindre par-dessus aucune autre chose; & ainsi nous pouvons la considérer en repos. Il joint le mouvement à quelques unes de ses parties, qui conservent toujours l'essence de la Matière. Il en façonne d'autres parties en Plantes, & leur donne toutes les propriétés de la *végétation*, la vie & la beauté qui se trouvent dans un Rosier & un Pommier, par dessus l'essence de la Matière en général, quoiqu'il n'y ait que de la matière dans le Rosier & le Pommier. Et à d'autres parties il ajoute le sentiment & le mouvement spontanée, & les autres propriétés qui se trouvent dans un Eléphant. On ne doute point que la puissance de Dieu ne puisse aller jusque là, ni que les propriétés d'un Rosier, & d'un Pommier, ou d'un Eléphant, ajoutées à la Matière,

re. Comme il est d'une étendue assez bornée,
je

changent les propriétés de la Matière. On reconnoît que dans ces choses la Matière est toujours matière. Mais si l'on se hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la Matière, la Pensée, la Raison, & la Volition, aussi-bien que le sentiment & le mouvement spontanée; il se trouve aussi-tôt des gens prêts à limiter la puissance du Souverain Créateur, & à nous dire que c'est une chose que Dieu ne peut point faire, parce que cela détruit l'essence de la Matière, ou en change les propriétés essentielles. Et pour prouver cette assertion, tout ce qu'ils disent se réduit à ceci, que la pensée & la raison ne sont pas renfermées dans l'essence de la Matière. Elles n'y sont pas renfermées, j'en conviens, dit *Mr. Locke* : mais une propriété qui n'étant pas contenue dans la Matière, vient à être ajoutée à la Matière, n'en détruit point pour cela l'essence, si elle la laisse être une Substance étendue & solide. Par-tout où cette Substance se rencontre, là est aussi l'essence de la Matière ; mais si dès qu'une chose qui a plus de perfection, est ajoutée à la Substance, l'essence de la Matière est détruite, que deviendra l'essence de la Matière dans une Plante, ou dans un Animal, dont les propriétés sont si fort au-dessus d'une Substance purement solide & étendue?

Mais, ajoute-t-on, il n'y a pas moyen de concevoir comment la Matière peut penser. J'en tombe d'accord, répond *Mr. Locke* : mais inférer de là que Dieu ne peut pas donner à la Matière la faculté de penser, c'est dire que la toute-puissance de Dieu est renfermée dans des bornes fort étroites, par la raison

je crois vous faire plaisir de vous en envoyer
un

que l'Entendement de l'Homme est lui-même fort borné. Si Dieu ne peut donner aucune puissance à une portion de matière que celle que les hommes peuvent déduire de l'essence de la Matière en général, si l'essence ou les propriétés de la Matière sont détruites par toutes les qualités qui nous paroissent au-dessus de la Matière, & que nous ne saurions concevoir comme des conséquences naturelles de cette essence, il est évident que l'essence de la Matière est détruite dans la plupart des parties sensibles de notre Système, dans les Plantes, & dans les Animaux. On ne sauroit comprendre comment la Matière pourroit penser; donc Dieu ne peut lui donner la puissance de penser. Si cette raison est bonne, elle doit avoir lieu dans d'autres rencontres. Vous ne pouvez concevoir que la Matière puisse attirer la matière à aucune distance, moins encore à la distance d'un million de milles; donc Dieu ne peut lui donner une telle puissance. Vous ne pouvez concevoir que la Matière puisse sentir ou se mouvoir, ou affecter un Etre immatériel & être mue par cet Etre; Donc Dieu ne peut lui donner de telles puissances; ce qui est en effet nier la Pesanteur, & la révolution des Planètes autour du Soleil, changer les Bêtes en pures Machines, sans sentiment ou mouvement spontanée, & refuser à l'Homme le sentiment & le mouvement volontaire.

Portons cette règle un peu plus avant. Vous ne sauriez concevoir comment une Substance étendue & solide pourroit penser; Donc Dieu ne sauroit faire qu'elle pense. Mais pouvez-vous concevoir comment votre propre Ame, ou aucune Substance pense? Vous trouvez

un Extrait entier : vous le trouverez au bas de

à la vérité, que vous pensez. Je le trouve aussi. Mais je voudrois bien que quelqu'un m'apprit comment se fait l'action de penser ; car j'avoue que c'est une chose tout-à-fait au-dessus de ma portée. Cependant je ne saurois en nier l'existence ; quoique je n'en puisse pas comprendre la manière. Je trouve que Dieu m'a donné cette faculté, & bien que je ne puisse qu'être convaincu de sa puissance à cet égard, je ne saurois pourtant en concevoir la manière dont il l'exerce ; & ne seroit-ce pas une insolente absurdité de nier sa puissance en d'autres cas pareils, par la seule raison que je ne saurois comprendre comment elle peut être exercée dans ces cas-là ?

Dieu, continue *Mr. Locke*, a créé une Substance : que ce soit, par exemple, une Substance étendue & solide : Dieu est-il obligé de lui donner, outre l'être, la puissance d'agir ? c'est ce que personne n'osera dire, à ce que je crois. Dieu peut donc la laisser dans une parfaite inactivité. Ce sera pourtant une Substance. De même, Dieu crée ou fait exister de nouveau une Substance immatérielle, qui, sans doute, ne perdra pas son être de Substance, quoique Dieu ne lui donne que cette simple existence, sans lui communiquer aucune activité. Je demande à présent, quelle puissance Dieu peut donner à l'une de ces Substances qu'il ne puisse point donner à l'autre ? Dans cet état d'inactivité, il est visible, qu'aucune d'elles ne pense : car penser étant une action, l'on ne peut nier que Dieu ne puisse arrêter l'action de toute Substance créée, sans anéantir la Substance : & si cela est ainsi, il peut aussi créer ou faire exister une telle Substance, sans lui donner aucune action. Par la même rai-

de la page : il vous mettra parfaitement au fait

fon il est évident qu'aucune de ces Substances ne peut se mouvoir elle-même. Je demande à présent, pourquoi Dieu ne pourroit-il point donner à l'une de ces Substances, qui sont également dans un état de parfaite inactivité, la même puissance de se mouvoir qu'il peut donner à l'autre : comme, par exemple, la puissance d'un mouvement spontanée, laquelle on suppose que Dieu peut donner à une Substance non-solide, mais qu'on nie qu'il puisse donner à une Substance solide ?

Si l'on demande à ces gens-là pourquoi ils bornent la toute-puissance de Dieu à l'égard de l'une plutôt qu'à l'égard de l'autre de ces Substances, tout ce qu'ils peuvent dire se réduit à ceci : Qu'ils ne sauroient concevoir comment la Substance solide peut jamais être capable de se mouvoir elle-même. A quoi je réponds, qu'il ne conçoivent pas mieux comment une Substance créée non-solide peut se mouvoir. Mais dans une Substance immatérielle il peut y avoir des choses que vous ne connoissez pas. J'en tombe d'accord ; & il peut y en avoir aussi dans une Substance matérielle. Par exemple, la gravitation de la Matière vers la Matière selon différentes proportions qu'on voit à l'œil, pour ainsi dire, montre qu'il y a quelque chose dans la Matière que nous n'entendons pas, à moins que nous ne puissions découvrir dans la Matière une faculté de se mouvoir elle-même, ou une attraction inexplicable & inconcevable, qui s'étend jusqu'à des distances immenses & presque incompréhensibles. Par conséquent il faut convenir qu'il y a dans les Substances solides, aussi-bien que dans les Substances non-solides, quelque chose que

**fait des principales raisons des deux Parties;
&**

nous n'entendons pas. Ce que nous savons, c'est que chacune de ces Substances peut avoir son existence distincte, sans qu'aucune activité leur soit communiquée, à moins qu'on ne veuille nier que Dieu puisse ôter à un Etre la puissance d'agir; ce qui passeroit, sans doute, pour une extrême présomption. Et après y avoir bien pensé, vous trouverez en effet qu'il est aussi difficile d'imaginer la puissance de se mouvoir dans un Etre immatériel, que dans un Etre matériel; & par conséquent, on n'a aucune raison de nier qu'il soit au pouvoir de Dieu de donner, s'il veut, la puissance de se mouvoir à une Substance matérielle, tout aussi-bien qu'à une Substance immatérielle, puisque nulle de ces deux Substances ne peut l'avoir par elle-même, & que nous ne pouvons concevoir comment cette puissance peut être en l'une ou en l'autre.

Que Dieu ne puisse pas faire qu'une Substance soit solide & non-solide en même tems, c'est, je crois, ce que nous pouvons assurer, sans blesser le respect qui lui est dû: mais qu'une Substance ne puisse point avoir des qualités, des perfections & des puissances qui n'ont aucune liaison naturelle ou visiblement nécessaire avec la solidité & l'étendue, c'est témérité à nous, qui ne sommes que d'hier & qui ne connoissons rien, de l'assurer positivement. Si Dieu ne peut joindre les choses par des connexions que nous ne saurions comprendre, nous devons nier la consistance & l'existence de la Matière même; puisque chaque partie de Matière ayant quelque grosseur, a ses parties unies par des moyens que nous ne saurions concevoir. Et par conséquent, toutes les

& vous verrez aisément que la cause du Philosophe

difficultés qu'on forme contre la puissance de penser attachée à la Matière, fondées sur notre ignorance ou les bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune manière la puissance de Dieu, s'il veut communiquer à la Matière la faculté de penser; & ces difficultés ne prouvent point qu'il ne l'ait actuellement communiquée à certaines parties de Matière disposées comme il le trouve à propos, jusqu'à ce qu'on puisse montrer qu'il y a de la contradiction à le supposer.

Quoique dans cet Ouvrage Mr. Locke ait expressément compris la sensation sous l'idée de pensée en général, il parle dans sa réplique au Dr. Stillingfleet, du sentiment dans les Brutes comme d'une chose distincte de la pensée; parce que ce Docteur reconnoît que les Bêtes ont du sentiment. Sur quoi Mr. Locke observe que si ce Docteur donne du sentiment aux Bêtes, il doit reconnoître, ou que Dieu peut donner & donne actuellement la puissance d'appercevoir & de penser à certaines particules de Matière, ou que les Bêtes ont des Ames immatérielles, & par conséquent immortelles, selon le Docteur Stillingfleet, tout aussi-bien que les hommes. Mais, ajoute Mr. Locke, dire que les Mouches & les Cirons ont des âmes immortelles aussi-bien que les hommes, c'est ce qu'on regardera peut-être comme une assertion qui a bien la mine de n'avoir été avancée que pour faire valoir une Hypothèse.

Le Dr. Stillingfleet avoit demandé à Mr. Locke ce qu'il y avoit dans la Matière qui pût répondre au sentiment intérieur que nous avons de nos actions? Il n'y a rien de tel, répond Mr. Locke, dans la Matière considé-

lofophe étoit bien plus raifonnable que celle
du

rée fimplément comme Matière : mais on ne prouvera jamais que Dieu ne puiſſe donner à certaines parties de Matière la puiſſance de penſer, en demandant, comment il eſt poſſible de comprendre que le fimple corps puiſſe appercevoir qu'il apperçoit. Je conviens de la foibleſſe de notre compréhenſion à cet égard : & j'avoue que nous ne ſaurions concevoir comment une Subſtance folide, ni même comment une Subſtance non-folide créée penſe ; mais cette foibleſſe de notre compréhenſion n'affecte en aucune manière la puiſſance de Dieu.

Le Dr. Stillingfleet avoit dit qu'il ne mettoit point des bornes à la Toute-puiſſance de Dieu, qui peut, dit-il, changer un Corps en une Subſtance immatérielle. C'eſt dire, répond Mr. Locke, que Dieu peut ôter à une Subſtance la folidité qu'elle avoit auparavant & qui la rendoit Matière, & lui donner enfuite la faculté de penſer qu'elle n'avoit pas auparavant, & qui la rend Eſprit, la même Subſtance reſtant. Car ſi la même Subſtance ne reſte pas, le Corps n'eſt pas changé en une Subſtance immatérielle ; mais la Subſtance folide eſt annihilée avec toutes ſes appartenances, & une Subſtance immatérielle eſt créée à la place ; ce qui n'eſt pas changer une choſe en une autre, mais en détruire une, & en faire une autre de nouveau.

Cela poſé, voici quel avantage M. Locke prétend tirer de cet aveu.

1. Dieu, dites-vous, peut ôter d'une Subſtance folide la folidité, qui eſt ce qui la rend Subſtance folide ou Corps ; & peut en faire une Subſtance immatérielle, c'eſt-à-dire une Subſtance ſans folidité. Mais cette pri-

du Théologien. Mr. de Voltaire a pensé à
ce

vation d'une qualité ne donne pas une autre qualité; & le simple éloignement d'une moindre qualité n'en communique pas une plus excellente, à moins qu'on ne dise que la puissance de penser résulte de la nature même de la Substance, auquel cas il faut qu'il y ait une puissance de penser, partout où est la Substance. Voilà donc, ajoute Mr. Locke, une Substance immatérielle sans faculté de penser, selon les propres principes du Dr. Scillingfleet.

2. Vous ne nierez pas en second lieu, que Dieu ne puisse donner la faculté de penser à cette Substance ainsi dépouillée de solidité, puisqu'il suppose qu'elle en est rendue capable en devenant immatérielle; d'où il s'ensuit que la même Substance numérique peut être en un certain tems non-pensante, ou sans faculté de penser, & dans un autre tems parfaitement pensante, ou douée de la puissance de penser.

3. Vous ne nierez pas non plus, que Dieu ne puisse donner la solidité à cette Substance, & la rendre encore matérielle. Cela posé, permettez-moi de vous demander pourquoi Dieu ayant donné à cette Substance la faculté de penser, après lui avoir ôté la solidité, ne peut pas lui redonner la solidité, sans lui ôter la faculté de penser? Après que vous aurez éclairci ce point, vous aurez prouvé qu'il est impossible à Dieu, malgré sa Toute-puissance, de donner à une Substance solide la faculté de penser: mais avant cela, nier que Dieu puisse le faire, c'est nier qu'il puisse faire ce qui de soi est possible, & par conséquent mettre des bornes à la Toute-puissance de Dieu.

ce sujet quelque chose de très-joli. „Le
„Docteur

Enfin, Mr. Locke déclare que s'il est d'une dangereuse conséquence de ne pas admettre comme une vérité incontestable l'immatérialité de l'Ame; son Antagoniste devoit l'établir sur de bonnes preuves, à quoi il étoit d'autant plus obligé que, selon lui rien n'assûre mieux les grandes fins de la Religion & de la Morale que les preuves de l'immortalité de l'Ame, fondées sur sa nature & sur ses propriétés; qui font voir qu'elle est immatérielle: Car quoiqu'il ne doute point que Dieu ne puisse donner l'immortalité à une Substance matérielle; *il dit expressément*, que c'est beaucoup diminuer l'évidence de l'immortalité que de la faire dépendre entièrement de ce que Dieu lui donne ce dont elle n'est pas capable de sa propre nature. Mr. Locke soutient que c'est dire nettement; que la fidélité de Dieu n'est pas un fondement assez ferme & assez sûr pour s'y reposer, sans le concours du témoignage de la Raison; ce qui est autant que si l'on disoit que Dieu ne doit pas en être cru sur sa parole, ce qui soit dit sans blasphème; à moins que ce qu'il révèle ne soit en soi-même si croyable qu'on en puisse être persuadé; sans révélation. Si c'est là; *ajoute Mr. Locke*; le moyen d'accréditer la Religion Chrétienne dans tous ses Articles, je ne suis pas fâché que cette méthode ne se trouve point dans aucun de mes Ouvrages. Car pour moi, je crois qu'une telle chose m'auroit attiré, & avec raison, un reproche de Scepticisme. Mais je suis si éloigné de m'exposer à un pareil reproche sur cet Article, que je suis fortement persuadé qu'encore qu'on ne puisse pas montrer que l'Ame est immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence de son immortalité; parce que la fidélité de

„Docteur Stillingfleet s'est fait, dit-il 17,
 „une réputation de Théologien modéré,
 „pour n'avoir pas dit positivement des inju-
 „res à Mr. Locke. Il entra en lice contre
 „lui: mais il fut battu; car il raisonnoit en
 „Docteur, & Locke en Philosophe instruit
 „de la force & de la foiblesse de l'Esprit hu-
 „main

Dieu est une démonstration de la vérité de tout ce qu'il a
 révélé, & que le manque d'une autre démonstration ne
 rend pas douteuse une proposition démontrée.

Au reste, Mr. Locke ayant prouvé par les passages de
 Virgile & de Cicéron que l'usage qu'il faisoit du mot
 d'Esprit en le prenant pour une Substance pensante sans
 en exclure la matérialité, n'étoit pas nouveau, le Dr.
 Stillingfleet soutient que ces deux Auteurs distinguoient
 expressément l'Esprit du Corps. A cela Mr. Locke ré-
 pond qu'il est très-convaincu que ces Auteurs ont distin-
 gué ces deux choses, c'est-à-dire, que par Corps ils ont
 entendu les parties grossières & visibles d'un homme, &
 par Esprit une Matière subtile, comme le Vent, le Feu ou
 l'Ether, par où il est évident qu'ils n'ont pas prétendu
 dépouiller l'Esprit de toute espèce de matérialité. Ainsi
 Virgile décrivant l'Esprit ou l'Ame d'Anchise que son fils
 veut embrasser, nous dit:

Ter conatus ibi collo dare bracchia circum;
 Ter frustra comprensâ manus effugit linago,
 Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Æneid. Lib. VI. v. 700; & seqq.

DE L'ESPRIT HUMAIN. se

„main, & qui se battoit avec des armes dont
„il connoissoit la trempe.

Combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui, *Monsieur*, de Docteurs bien moins savans que le Docteur Stillingfleet, mais beaucoup plus bilieux, qui osent attaquer Mr. Locke; & qui plus est, le taxer d'avoir
nui

Et Cicéron suppose dans le premier Livre des Questions Tusculanes, qu'elle est air ou feu, *Anima, sive Animus*, (a) dit-il, *ignisve nescio*, ou bien un air enflammé, (b) *inflammata Anima*, ou une quintessence introduite par Aristote, (c) *quinta quaedam natura ab Aristotèle introducta*.

Mr. Locke conclut enfin, que, tant s'en faut qu'il y ait de la contradiction à dire que Dieu peut donner, s'il veut, à certains amas de Matière, disposés comme il le trouve à propos, la faculté d'appercevoir & de penser, personne n'a prétendu trouver en cela aucune contradiction avant Descartes, qui pour en venir là dépouille les Bêtes de tout sentiment, contre l'Expérience la plus palpable. Car autant qu'il a pu s'en instruire par lui-même ou sur le rapport d'autrui, les Peres de l'Eglise Chrétienne n'ont jamais entrepris de démontrer, que la Matière fût incapable de recevoir, des mains du Créateur, le pouvoir de sentir, d'appercevoir, & de penser. *Essai Philosoph. concernant l'Entendement Humain, Lib. IV, Chap. III. Not. p. 440, & suiv.*

(a) Cap. 25.

(b) Cap. 18.

(c) Cap. 26.

87 Voltaire Lettres sur les Anglois, Lett. XIII. p. 97.

nui à la Religion, lui dont Dieu s'est servi, comme de la Foudre, pour réduire en poudre les Athées. J'ose le dire, la plus forte démonstration qu'on ait donnée de l'existence & de la spiritualité de Dieu se trouve dans son Essay sur l'Entendement humain. Si l'on faisoit attention au mérite & à la capacité de la plupart de ceux qui ont injurié Mr. Locke & décrié ses Ouvrages divins, je suis très-assuré qu'on n'en trouveroit pas beaucoup qui se soient rendus recommandables par leur génie & leur sagesse.

Il est entr'autres une sorte de gens qui se sont déchaînés contre cet illustre Philosophe Anglois. Les Catholiques Jésuitiques, & presque toute cette foule d'aveugles & d'imbéciles soumis aux ordres, aux caprices & aux décisions d'une Société ambitieuse, toujours ennemie du mérite, dès qu'il n'est point dans un de ses Membres, & sur-tout lorsqu'il se trouve dans un Janséniste ou dans un Protestant: ces imbéciles, dis-je, ont reçu aveuglément les impressions qu'on leur a données contre Mr. Locke; mais si pour un instant il étoient capables d'ouvrir les yeux & d'examiner les choses par eux-mêmes, s'ils vouloient oublier pendant quelques momens qu'ils se sont faits esclaves des Jésuites, pour se ressouvenir qu'ils étoient
nés

nés hommes libres, il verroient bien-tôt que sous l'ombre d'une fausse piété, les Jésuites qui ont prétendu que le Livre de Mr. Locke étoit dangereux, ont caché la haine qu'ils portent à tous les habiles gens d'un parti qu'ils n'aiment point.

Pour être convaincu entièrement de la piété, de la probité & de la Religion de Mr. Locke, après l'avoir examiné pendant sa vie, il faut le considérer dans ses derniers momens, où il fut toujours aussi Chrétien que Philosophe. „Ses forces commencement 18 „à défaillir plus visiblement que jamais, dès „l'entrée de l'Eté dernier, Saison, qui, les „années précédentes, lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. Dès „lors il prévint que sa fin étoit fort proche. „Il en parloit même assez souvent, mais toujours avec beaucoup de sérénité, quoiqu'il „n'oubliât d'ailleurs aucune des précautions „que son habileté dans la Médecine pouvoit „lui fournir pour se prolonger la vie. Enfin, ses jambes commencèrent à s'enfler; & „cette enflure augmentant tous les jours, ses „forces diminuèrent à vue d'œil. Il s'aperçut alors du peu de tems qui lui restoit „à vivre; & se disposa à quitter ce Monde, „péné-

18 Eloge de Mr. Locke, &c. p. XXVII.

„pénétré de reconnoissance pour toutes les
 „graces que Dieu lui avoit faites, dont il
 „prenoit plaisir à faire l'énumération à ses
 „Amis, plein d'une sincère résignation à sa
 „Volonté, & d'une ferme espérance en ses
 „promesses, fondées sur la parole de Jésus-
 „Christ envoyé dans le Monde pour mettre
 „en lumière la vie & l'immortalité par son
 „Evangile.“

Mr. Locke, bien différent des Hypocrites
 & des faux Dévots qui l'ont attaqué, ne se
 contentoit pas de remercier publiquement la
 Divinité des graces qu'elle lui avoit accor-
 dées, il se prosternoit souvent en secret de-
 vant elle, même dans un tems où le soin de
 sa santé eût pu le dispenser de se tenir à ge-
 noux. C'est Mr. Coste dont la vertu & la
 science sont connues de toute l'Europe qui
 nous apprend ces particularités si remar-
 quables.

¹⁹ „Enfin, les forces, *dit-il*, lui manqué-
 „rent à tel point que le 26. d'Octobre 1704.
 „deux jours avant sa mort, l'étant allé voir
 „dans son Cabinet, je le trouvai à genoux;
 „mais dans l'impuissance de se relever de lui-
 „même.“

Théo-

²⁰ *Idem, ibid.*

Théologiens persécuteurs, que repondez-vous à cela ? Direz-vous encore que Mr. Locke avoit peu de religion ? L'accuserez-vous toujours d'avoir songé à détruire le Christianisme ? Si cette première preuve de sa piété ne suffit pas pour dissiper vos soupçons injurieux, s'il faut vous en donner de plus grandes marques, lisez donc le récit de sa mort ; rougissez ensuite de confusion, & souhaitez enfin que vous puissiez mourir en aussi bons Chrétiens que lui.

20 „Le Lendemain, quoiqu'il ne fût pas
„plus mal, il voulut rester dans le lit. Il
„eut tout ce jour-là plus de peine à respirer
„que jamais : & vers les cinq heures du soir
„il lui prit une sueur accompagnée d'une ex-
„trême foiblesse, qui fit craindre pour sa vie.
„Il crut lui-même qu'il n'étoit pas loin de
„son dernier moment. Alors il recomman-
„da qu'on se souvint de lui dans la Prière
„du soir : là-dessus Madame Masham lui dit
„que, s'il le vouloit, toute la Famille vien-
„droit prier Dieu dans sa Chambre. Il ré-
„pondit qu'il en seroit fort aise si cela ne
„donnoit pas trop d'embarras. On s'y ren-
„dit donc, & on pria en particulier pour lui.
„Après cela il donna quelques ordres avec
„une

20 *Idem, ibid. & suiv.*

„une grande tranquillité d'esprit ; & l'occa-
 „sion s'étant présentée de parler de la Bonté
 „de Dieu, il exalta sur-tout l'amour que
 „Dieu a témoigné aux hommes en les justi-
 „fiant par la Foi en Jésus-Christ. Il le re-
 „mercia en particulier de ce qu'il l'avoit ap-
 „pellé à la connoissance de ce divin Sauveur.
 „Il exhorta tous ceux qui se trouvoient au-
 „près de lui de lire avec soin l'Ecriture Sain-
 „te ; & de s'attacher sincèrement à la prati-
 „que de tous leurs devoirs, ajoutant expres-
 „sément, que par ce moyen ils seroient plus
 „heureux dans ce Monde, & qu'ils s'assure-
 „roient la possession d'une éternelle félicité
 „dans l'autre. Il passa toute la nuit sans
 „dormir. Le lendemain, il se fit porter
 „dans son Cabinet, car il n'avoit plus la for-
 „ce de se soutenir ; & là sur un fauteuil &
 „dans une espèce d'assoupissement, quoique
 „maître de ses pensées, comme il paroissoit
 „par ce qu'il disoit de tems en tems, il ren-
 „dit l'Esprit vers les trois heures après midi
 „le 28. d'Octobre vieux stile.“

Je ne ferai, *Monsieur*, aucune réflexion
 sur la mort de Mr. Locke ; je sens qu'il me
 seroit impossible de pouvoir m'y arrêter
 plus

21 Voyez l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de Leib-
 nitz qui est à la tête de sa Théodicée imprimée à Amster-

plus long-tems sans mouiller ma Lettre de mes larmes. Oui, *Monsieur*, Mr. Locke étoit un homme dont tous les hommes véritablement hommes doivent éternellement regretter la perte. L'Univers lui a des obligations infinies, il a montré non-seulement bien des vérités qui étoient inconnues avant lui ; mais il a détruit & ruiné de fond en comble les chimères & les mensonges qu'on avoit regardés jusqu'à lui comme des choses certaines. Que peut-on faire de plus utile pour la Société civile ? Pourquoi faut-il que des gens qui lui sont aussi nécessaires soient soumis à la mort, & que leur vie ne soit pas éternelle, ainsi que leur réputation est immortelle. Mais je m'appcrçois que le plaisir secret de louer Mr. Locke me rappelle sans cesse à lui : en voilà cependant assez sur son sujet ; passons à un illustre Philosophe Allemand, qui ne fait guère moins d'honneur à sa Patrie que Mr. Locke à la sienne.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipzig le 2^{me}. de Juillet 1646, mort à Hanover le 14 Novembre de l'année 1716. ²¹ étoit un de ces Génies supérieurs qui relèvent le
prix

-dam en 1734 écrite, par Mr. de Neufville. Il rapporte à la page 4 que dès que Leibnitz fut assez avancé pour

prix de la Nature Humaine, & qui déterminent à quel degré de connoissance des Intelligences qui sont unies à des Corps peuvent parvenir. D'une inclination égale pour toutes les Sciences il les embrassa toutes avec ardeur : ses productions aussi rapides que variées étoient reçues du Public très-favorablement; & toute Brochure, ²² tout Livre qui porte sur le Titre ces trois lettres G. G. L. est marqué au coin d'un grand Maître. Les Essais de Théodicée se trouvent entre les mains de tous les gens de goût : cet Ouvrage est bon, quoiqu'il s'en faille bien qu'il soit sans défauts; nous en examinerons quelques-uns dans la suite."

§. II.

entendre les Auteurs qui ont écrit en Latin & en Grec, il résolut de s'affranchir des Exercices puériles parmi lesquels la Jeunesse passe & perd de belles Années qu'on pourroit lui faire employer utilement . . . il se mit à lire en particulier les Auteurs Classiques de l'une & de l'autre Langue, sur-tout les Histoires de Tite-Live & les Poésies de Virgile."

²³ Dans tous les Ouvrages que Mr. Leibnitz a publiés lui-même, il ne s'est jamais désigné que par les trois lettres initiales de son nom. Vie de Leibnitz p. 194.

²³ Tous les Journaux des Savans, particulièrement celui de Leipzig, en offrent des preuves. Son nom est à la

§. II.

LEIBNITZ.

Leibnitz avoit reçu de la Nature un génie vaste & presque universel, il faisoit succéder à une démonstration Mathématique la plus compliquée & la plus subtile ²³ une Dissertation Etymologique, dans laquelle par le moyen des mots usités, il parvenoit à la connoissance des choses, remontoit à leur origine, en tiroit des conséquences ²⁴.

De même qu'un Pantomime jouoit seul les différens personnages d'une Pièce Dramatique, Leibnitz représentoit plusieurs Savans de la plus haute volée. Il paroissoit dans ses Ouvrages profondément versé dans la

tête des plus sublimes Problèmes qui ayent été résolus sur la fin du Siècle passé. Il est mêlé dans tout ce que la Géométrie moderne a fait de plus relevé, de plus difficile, & de plus important. Vie de Leibnitz page 143 &c.

²⁴ Les principales Pièces dans ce Genre sont la suivantes: *Brevis Designatio meditationum de originibus Gentium ductis potissimum in Indicio Linguarum*, insérée aux *Miscellanea Berollinensia* Berolini 1710, de *Origine Francorum Disquisitio Hanoveræ* 1715. traduite par l'Auteur même & insérée dans le Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie par Mr. des Malzeaux, imprimées en 1720.

la Théologie, dans le Droit, dans l'Histoire, dans la Politique, dans la Philosophie, dans les Mathématiques ²⁵. Semblable en quelque façon aux Anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit Cheveux de front, il mena de front toutes les Sciences ²⁶. Que de talens réunis dans Leibnitz ! Qui les examineroit en détail, trouveroit un esprit d'ordre, d'invention ²⁷, une lecture vaste ²⁸, une Mémoire prodigieuse ²⁹, une application forte & continuée, une expérience fondée sur des Voyages dans toutes les parties de l'Europe civilisées par les Arts & les Sciences, un commerce de Lettres avec les Savans les plus distingués dans toutes les professions, & avec les personnes qui brilloient par la délicatesse des pensées, & par une érudition ornée.

Je

²⁵ Voyez la Vie de Leibnitz, page 131, &c.

²⁶ Mr. de Fontenelle se sert de cette expression dans l'Eloge de Leibnitz ; si on la trouve un peu trop guindée, j'indique la source où je l'ai prise.

²⁷ Tous ses Ouvrages sont remplis de beaucoup d'ordre, de subtilité, de précision. Vie de Leibnitz p. 136. Et plusieurs Machines de son invention démontrent son goût & son habileté en Mécanique, p. 188. &c.

Je rapporterai, *Monsieur*, avec la même sincérité les endroits foibles de Leibnitz ; il a les siens. Il étoit galant, tendre & passionné ; ce n'est pas là le caractère d'un Philosophe. Il avoit des défauts qui lui sont encore plus opposés : il étoit vain, présomptueux, avare ; il formoit des projets chimériques, inventoit des Systèmes souvent faux, quelquefois dangereux.

Voilà, *Monsieur*, le revers de ce Philosophe que je viens d'admirer ; il faut sur ce qui regarde les grands Hommes, se munir d'une force d'esprit qui aille au vrai, sans s'effrayer des conséquences. On ne doit point se laisser si fort éblouir par l'éclat de leur mérite qu'on n'ait plus d'yeux pour voir leurs défauts. Il est vrai qu'il faut aussi se mettre en garde contre un faux esprit critique ; ne point convertir par une malicieuse

se

28 Ce n'étoit point uniquement les bons Livres qu'il lisoit, il parcouroit aussi ceux qui n'étoient que médiocres & presque inconnus : C'étoit son opinion qu'il n'existoit point de si mauvais Ouvrage, où il n'y eût quelque profit à faire, p. 192.

29 Il l'avoit si heureuse qu'il pouvoit encore dans sa vieillesse réciter presque des Livres entiers de Virgile. Aussi le feu Roi d'Angleterre George I. l'appelloit à Hanover son Dictionnaire vivant, p. 192.

se subtilité leurs vertus en vices ; & ne pas trouver difforme la régularité même.

Je ne fai, *Monsieur*, quel est le motif qui peut avoir déterminé l'Auteur judicieux de la Vie de Leibnitz à ne faire aucune mention des amours de ce Philosophe ; on en trouve des preuves dans le Recueil de Littérature imprimé à Amsterdam en 1730, pag. 154. Mr. Leibnitz, dit l'Auteur de ce Livre, *a eu un bâtard dans sa jeunesse, dont il se servoit pour le servir : il avoit beaucoup de confiance en lui : Mr. Kirch, qui l'a souvent vu, a observé qu'il lui ressembloit ; il s'apelloit guillaume Dimiger.* On se seroit familiarisé aisément avec ce fait mêlé parmi les autres, s'il eût été placé dans la Vie de Leibnitz ; aujourd'hui il est devenu entièrement anecdote.

Si

2^e Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle.

3^e L'on fait que Mr. Leibnitz n'a point été marié. Il avoit pensé l'être à l'âge de cinquante ans : la personne qu'il vouloit épouser demanda un délai pour faire ses réflexions ; pendant cet intervalle il en fit aussi de nouvelles, & conclut avec d'habiles gens que le Mariage est bon ; mais que le Philosophe & l'Homme de Lettres y doivent songer toute leur vie. Vie de Leibnitz, p. 191.

Si nous avions des Mémoires secrets & sincères des intrigues amoureuses de Leibnitz, nous saurions ce qui avoit si fort animé contre lui la femme du Doyen de la Faculté en Droit à Leipzig, qu'il ne put obtenir le degré de Docteur qu'il demandoit ³⁰ ; & quelles étoient les réflexions qui le détournèrent d'un Mariage projeté & prêt à conclure ³¹.

La tendresse de Leibnitz me paroît bien plus excusable que sa présomption : la passion de passer dans l'esprit des hommes pour un prodige de Science le dominoit entièrement ; il étoit idolâtre de ses travaux & de ses découvertes. Le premier Ouvrage qu'il a donné au Public, qui est la *Nouvelle* ³² *Méthode d'enseigner & d'apprendre la Jurisprudence*, finissoit par ce trait d'orgueil : *Il n'y a pas un paragraphe dans tout mon Livre*

³² Le Titre de son Livre est *Nova Methodus discendæ docendæque Jurisprudentiæ, Francofurti, 1667 in 12.* Voici le passage : Nullus propè Paragraphus sine nova vel inventione vel contemplatione abiit. Non gloriam sed utilitatem quæsi publicam, alioquin nomen præscriptissem. Si quid me effecisse videro . . . , sin minus ego me invidiæ notâ absolvi, contemptoribus satis supplicii ignominia erit. Veniet fortasse aliud tempus dignius nostro, quo debellatis odiis, verum triumphabit.

vre qui ne renferme quelque invention ou réflexion nouvelle. Je n'ai cherché dans cette entreprise que l'utilité du public; & non ma gloire particulière; autrement je m'en serois déclaré l'Auteur. Si l'on juge que j'ai eu quelque succès : : : sinon; je crois avoir assez fait pour me mettre au-dessus de l'envie: j'abandonne ceux qui me mépriseront à leur ignorance: ce sera un assez grand supplice pour eux; il viendra peut-être un tems où l'on me rendra plus de justice, & où la vérité triomphera sur la passion:

La présomption de Leibnitz paroît encore davantage dans le Traité qu'il composa sur la manière de rajuster le Corps de Droit, pour être adopté par toutes les Puissances Chrétiennes ³³. Quelle témérité de faire le Législateur de toutes les Nations à 22 ans! Un Projet de cette nature est au-dessus de la prudence & de la science la plus conformée; c'est changer la face de la Société Civile; c'est rendre conformes les mœurs & les usages de tous les Peuples; autant distingués

³³ Ce Projet porté pour titre *Corporis Juris reconstituendi Ratio*; *Moguntiae*, 1668. in 12.

³⁴ Voyez *Miscellanea Leibnitiana*, page 230, Lipsiæ 1718, in 8.

gués par la diversité des Religions que par la différente exposition des Climats.

Il y a dans les *Leibnitiana* un exemple des Eloges les plus outrés que Leibnitz se donnoit à lui-même. *Je me suis*, dit-il 34, *entièrement préparé sur les matières qui ne dépendent que de la méditation : la plupart de mes sentimens ont été enfin arrêtés après une délibération de 20 ans je n'avois pas 15 ans que je me promenai des jours entiers pour prendre parti entre Aristote & Démocrite ; ce n'est que depuis environ 12 ans que je me trouve satisfait, & que je fais arrivé à des démonstrations sur des Matières qui n'en paroissent pas capables. Cependant de la manière que je m'y prends, ces démonstrations peuvent être sensibles comme celles des nombres, quoique le sujet passe l'imagination. Le premier des Poètes Anglois (Pope) s'exprime d'une manière toute opposée, mais sincère, au sujet des bornes de notre science 35.*

Après

34 Pope, dans son Poème, *Essai sur la Critique*, traduit de l'Anglois par Mr. l'Abbé Renel.

Après de longs travaux on est surpris de voir

Que plus on fait, & plus il en reste à savoir.

Sans craindre les hauteurs & plein de confiance,

Vers les Alpes, ainsi le Voyageur s'avance :

Les lieux semblent d'abord s'abaisser sous ses pas ;

Mais quel lointain affreux ! des neiges, des frimars,

Des Rochers escarpés, ses yeux confus se troublent,

Et les Monts enraffés sur les Monts, se redoublent.

Un Auteur aussi vain que Leibnitz pardonne rarement à celui qui le critique, c'est l'attaquer par l'endroit le plus sensible ; de là vient la haine de Leibnitz contre Joachim Becher, fameux Chimiste & Médecin, qui dans son Livre de la Sagesse folle, avoit inféré quelques traits moqueurs & ironiques contre ses Ouvrages ³⁶. Tous les éloges qu'on avoit prodigués à Leibnitz ne purent diminuer l'amertume des railleries de Becher ; il en fut sensiblement piqué.

En vain les Muses favorables

Nous placeroient aux premiers rangs,

Toujours de gloire insatiables

Nous ressemblons aux Conquérans.

Qu'un seul peuple manque à leur chaîne,

L'ambition qui les entraîne

Leur

³⁶ Voyez Vie de Leibnitz, pag. 190.

³⁷ La Motte, Ode sur la réputation.

³⁸ Il laissoit aller le détail de sa Maison comme il plaisoit à ses domestiques, & il dépensoit beaucoup par

Leur tâche de qu'ils ont conquis ;
Ainsi, le refus d'un suffrage
Seul nous occupe davantage
Que mille suffrages acquis 37.

La vanité de Leibnitz ne peut être justifiée : il n'en est pas de même de l'avarice qu'on lui reproche ; c'est aux personnes qui le voyoient en particulier d'en décider. L'envie qui grossit & altère les objets pourroit bien avoir arraché l'accusation de ce défaut à tant des Savans réduits dans une triste situation. Leibnitz ne donnoit point dans les grands airs & jouïssoit cependant de gros revenus ; ce qui le mettoit en état non-seulement de subvenir aux dépenses de ses voyages & à celles que lui causoit la construction des Machines qu'il inventoit. Malgré cela il a laissé après sa mort un plus gros Capital que celui qu'il avoit trouvé ; cette dernière circonstance est contre Leibnitz. En voici une pour lui. Il est bien rare qu'un avare soit négligent dans son Domestique : il l'étoit extrêmement ; tous ceux qui l'ont connu particulièrement en conviennent 38.

On

sa négligence, *Eloge de Leibnitz, par Mr. de Fontenelle, p. 57.* On compte que Mr. Leibnitz a laissé une soixantaine de mille Ecus. Outre cela on trouva dans sa chambre une grosse somme d'argent, qu'il avoit caché, c'étoient

On peut ranger les projets de Leibnitz dans deux différentes Classes, celle des chimeriques & impraticables, celle des utiles, possibles & agréables. A la première appartiennent les projets de concilier ³⁹ Platon & Aristote, Aristote & Descartes: l'Arithmétique ⁴⁰ Binaire; le Langue universelle. Nombre de Savans ont fait des efforts pour rendre conformes les sentimens de ces Philosophes, & ont échoué; le Philosophe qui soutenoit si gravement & si solidement que le blanc est noir, y auroit peut-être réussi. D'ailleurs, les Systèmes de ces Philosophes anciens pour être le même feroit il plus vray? L'Arithmétique Binaire offre d'abord l'agrément d'une grande simplicité; mais les nombres se multiplient beaucoup dans

un

deux ou trois années de son revenu. La découverte de ce dernier Tresor fut funeste à la femme de son unique héritier Mr. Lœfflerus, fils de sa Sœur utérine, & Curé d'un Village près de Leipzick. Cette femme fut si saisie de plaisir à la vue de cet argent qui lui tomboit en partage, qu'elle en mourut subitement. *Voyez Vie de Leibnitz, p. 200.*

³⁹ Leibnitz lut les anciens Philosophes Grecs, & ses réflexions l'amenerent à ne pas regarder comme chimérique la réconciliation de Platon & d'Aristote. Il lui arrivoit souvent de passer des journées entières dans un

un calcul très-borné ; on revient au plutôt à la manière de progression d'un à dix.

Que d'esprit & d'application à pure perte dans l'invention d'une Langue universelle, rationnelle, formée par des Caractères très-simples ; précis, qui au lieu de noms exprimassent les idées ! Les difficultés insurmontables de ce projet sont déduites au long dans la Vie de Leibnitz. Les Lettrez de la Chine se servent d'une Langue qui a du rapport avec celle-ci ; leurs Caractères offrent des images entières ; mais leur nombre est prodigieux, & bien des années se consomment , avant qu'on y soit médiocrement versé.

Venons, *Monsieur*, aux projets de la seconde Classe. Les Mathématiciens s'intéressent

petit Bois agréable, qui est proche de Leipzick, à méditer sur ce sujet. *Là-même*, pages 13, 43, 47.

☞ Il n'y employe que deux Caractères, 1. & 0. Le zero a la puissance de multiplier tout par deux. Ainsi 1. selon lui fait un, 10 deux, 11 trois, 100 quatre, 101 cinq, 110 six, 111 sept, 1000 huit, 1001 neuf, 1010 dix, & ainsi du reste. Leibnitz la communiqua en 1702. à l'Académie Royale, & Mr. Dancicourt a inséré une pièce curieuse sur la même Arithmétique Binaire dans les *Mélanges de Berlin*. Voyez *Vie de Leibnitz*, p. 83. & suiv.

ressent à celui de la science de l'infini, dans laquelle ce sublime Géometre prétendoit unir le Calcul différentiel avec le Calcul intégral. Les Littérateurs dévoroient d'avance son Histoire de Brunswick, ⁴¹ il la faisoit précéder par une ample Dissertation sur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Histoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les Monumens naturels, qui en étoient restés, des Coquillages pétrifiés dans les terres, des Pierres où se trouvent des empreintes de Poissons, ou de Plantes, & même de Poissons & de Plantes qui ne sont pas du Pays, Médailles incontestables du Déluge. De-là il passoit aux plus anciens Habitans dont on ait mémoire, aux différens Peuples qui se sont succédés les uns aux autres dans ces Pays, & traitoit de leurs Langues & du mélange de ces Langues, &c. Il répandoit une lumière toute nouvelle sur le moyen âge, il transportoit la Barbarie du 10^e Siècle au 13 & 14. Ce Tresor précieux de Littérature s'est perdu par la mort de celui qui l'avoit découvert, & qui s'étoit proposé de le grossir.

Leib-

⁴¹ Elle devoit former plusieurs Volumes in folio, ornés de figures en Taille-douce, d'anciens Monumens, de

Leibnitz n'avoit pas moins de goût pour les Systèmes que pour les projets, c'est ce goût qui a jeté une espèce d'obscurité & de sécheresse sur son stile. Plus je réfléchis sur l'Esprit de Système, plus je le trouve rempli d'orgueil & de témérité. C'est vouloir arranger la Nature selon ses propres principes, c'est se donner pour la connoître à fond, c'est déterminer les liens de toutes ses parties, & comment elles agissent. Les Systèmes ne pouvant se fonder que sur de foibles conjectures, & des apparences qui se diversifient, il faut nécessairement qu'ils s'écroulent. Delà vient la succession des différens Systèmes; les hommes las de conspirer avec l'orgueil d'un Savant, qui les trompant par un faux éclat, leur a imposé le joug de son autorité, commencent à examiner, & forment bien-tôt des doutes. Quelque Génie hardi & pénétrant découvre le faux du Système reçu, le met dans tout son jour, & se donne lui-même pour un meilleur Guide: la foule court à lui jusqu'à ce qu'il ait le sort de son prédécesseur; les égaremens varient & ne finissent pas.

Leib-

Médailles, &c. Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle page 17, & suiv.

Leibnitz s'éloignant des grands Maîtres qui l'ont formé ⁴², tenta de donner un nouveau Système Méthaphysique : il prétendit „qu'il résulte de la suprême perfection de Dieu, qu'en produisant l'Univers, „il a choisi le meilleur plan possible ⁴³, où il „y ait le plus de variété avec le plus grand „ordre ; l'espace, le lieu, le tems, les mieux „ménagés ; le plus d'effets produits par les „loix les plus simples ; le plus de puissance, le „plus de connoissance, le plus de bonheur & „de bonté dans les Créatures, que l'Univers „en pouvoit admettre ; car tous les Etres possibles prétendant à l'existence dans l'Entendement de Dieu , à proportion de leurs „perfections, le résultat de toutes ces productions doit être le Monde actuel, & le „plus parfait qu'il soit possible.

„Ce Monde corporel est une Machine „ou une Montre, qui va toujours sans que „Dieu la corrige, parce qu'il a tout prévu „& remédié à tout par avance. Il y conserve la même quantité de la Force totale & absolue, de la Force respective, directive ;

⁴² Aristote, Platon, Descartes, &c.

⁴³ Voyez Vie de Leibnitz, p. 137. & suiv. Voyez aussi la Théodicée en divers endroits.

⁴⁴ Voyez Théodicée en divers endroits & le Système

„réflexive ; les loix de la convenance sont
„mêlées avec les loix Géométriques. Rien
„n'existe, ni n'arrive, sans une raison suffi-
„sante : les changemens ne se font point
„brusquement ou par sauts ; mais par de-
„grés & par nuances comme dans la suite
„des nombres 44. Voilà les Principes gé-
„néraux ; voici les particuliers.

„La Substance est un Etre capable
„d'action, & est active, l'ame sur-tout.

„Toute la nature est pleine de vie, ou de
„Substances simples sans parties.

„Un Corps est un assemblage de Sub-
„stances simples, ou de Monades.

„Les Monades indépendantes de toute
„autre chose créée, & qui peuvent dire
„Moi, reçoivent des lieux où elles sont, des
„impressions de tout l'Univers ; mais con-
„fuses à cause de leur multitude.

„Chaque Monade est un Miroir vivant,
„doué d'une action interne, représentative
„de l'Univers suivant son point de vue ;
„c'est en cela que consiste la perception.

„Une

nouveau de la Nature & de la communication des Sub-
stances, aussi-bien que de l'Union qu'il y a entre l'A-
me & le Corps inséré au Journal des Savans des XXVII
Juin & XXVII Juillet 1695.

„Une Monade est d'autant plus parfaite
„qu'elle a des perceptions plus distinctes;
„la Monade des Animaux qui a une per-
„ception provenant de la Mémoire des
„faits est au-dessus de la Monade simple.
„La Monade raisonnable ou celle des hom-
„mes, dont la perception vient de la con-
„naissance des causes, est supérieure à
„celle des Animaux, & n'est pas seulement
„un Miroir de l'Univers, des Créatures;
„mais encore une image de la Divinité, en-
„trant en vertu de la raison & des vérités
„éternelles, dans une espèce de société avec
„Dieu, & devenant membre de la Cité de
„Dieu, c'est-à-dire du plus parfait Etat
„formé & gouverné par le plus grand & le
„meilleur des Monarques; Etat où il se
„trouve autant de bonheur & de vertu qu'il
„est possible.

„Dieu est la grande & la plus excellen-
„te Monade; qui se représente de la ma-
„nière la plus distincte, & tout à la fois,
„tous les Etres possibles.

„Dieu a créé l'Ame d'abord de telle fa-
„çon qu'elle doit se produire & se repré-
„senter par ordre ce qui se passe dans le
„Corps, & le Corps aussi de telle façon,
„qu'il doit faire de soi-même, ce que
„l'Ame ordonne; de sorte que les loix qui
„tiennent

„tiennent les pensées de l'Ame dans l'ordre
 „des causes finales du bien. & du mal, qui
 „inclinent la volonté sans la nécessiter, sc-
 „lon l'évolution des perceptions qui lui sont
 „affectées, & qui naissent naturellement les
 „unes des autres, doivent produire des
 „images qui se rencontrent & s'accordent
 „avec les impressions des Corps sur nos or-
 „ganes, & que les loix du mouvement dans
 „les Corps, qui s'entresuivent dans l'ordre
 „des causes efficientes, se rencontrent aussi,
 „& s'accordent tellement avec les pensées
 „de l'Ame, que le Corps est porté à agir
 „dans le tems que l'Ame le veut.

„L'Ame n'a pas besoin de recevoir au-
 „cune influence physique du Corps, & le
 „Corps aussi s'accommode aux volontés de
 „l'Ame par ses propres loix, & ne lui obéit
 „qu'autant que les loix l'exigent.

„Les Monades ne sauroient être formées,
 „ni défaites, elles durent autant que l'Uni-
 „vers qui sera changé, mais non pas
 „détruit.

„La génération apparente de tout Ani-
 „mal ou de toute Substance organisée n'est
 „qu'un développement ; la mort qui est une
 „destruction des parties grossières de l'Ani-
 „mal le réduit à une petiteffe qui échape
 „à nos

„à nos Sens, pareille à celle où elle étoit
„avant que de naître.

„L'Animal ayant toujours été vivant &
„organisé, le demeure toujours.“

Comme Leibnitz n'avoit communiqué son Système au Public que par pièces en différentes Brochures & dans sa Théodicée, il étoit peu connu & moins entendu; mais le célèbre M. Wolf ramassant toutes ses idées, les appuyant de nouvelles observations, rédigeant le tout dans un ordre Géométrique, a rendu ⁴⁵ le Système du choix du meilleur Monde, ou de l'Harmonie préétablie, aussi complet que ceux qui ont eu le plus de vogue.

Si vous demandez à un Partisan de Leibnitz ce qu'il pense de son Système, il vous dira qu'il offre un enchaînement des vérités les plus importantes: qu'il donne non-seulement des preuves invincibles de l'existence de Dieu, mais aussi les idées les plus nobles de son essence, de ses perfections, de ses attributs & de sa providence: qu'il lie étroitement tout le bonheur possible des
Créa-

⁴⁵ Mr. Wolf, ci devant Professeur à Halle, & présentement à Marbourg, a enrichi le Public de plusieurs beaux Ouvrages, qui établissent & défendent ce Système, & dont les principaux sont ses *Capitationes de Deo, Animis &*

Créatures avec la suprême félicité du Créateur ; & qu'il évite également la nécessité & la liberté totale. Un Adversaire au contraire dira, que la nouveauté & la méthode d'établir ce Système lui a gagné cette multitude de Sectateurs : qu'il est rempli d'erreurs, hérissé de difficultés insurmontables, qu'il a beaucoup de rapport au Spinosisme, & conspire avec lui à ruiner de fond en comble toute sorte de liberté.

Leibnitz, *dira-t-il*, en supposant 1. Que tout l'Univers est rempli de Monades, Substances représentatives, pensantes, qui sont comme les premiers Eléments : 2. Que tout ce qui est n'est qu'un assemblage de Monades : 3. Que les simples Monades, celles des Animaux, des hommes, celle de Dieu, ne sont pas seulement de même nature, mais ne diffèrent entr'elles que dans le degré du plus ou du moins de confusion dans les perceptions ; par cette supposition, *dira-t-il*, Leibnitz multiplie des chimères, donne un Système de pur *Idealisme*, & devient Spinosiste. Spinoza n'admet qu'une seule

Mémoire, in 4. 1720. *Théologia Naturalis*, in 4. 1736. Si je laisse passer le nom de Mr. Wolf sans éloge, c'est qu'il l'emporte avec lui.

seule Substance, qui a deux attributs la pensée & l'étendue: tout Etre particulier, toute pensée, toute figure est une modification de cette unique Substance: selon Leibnitz, Dieu, l'Ame, le Corps, tout ce qui existe est Monade; Substance simple, représentative; c'est ainsi que tout l'Univers n'est qu'une représentation réciproque.

Il s'est agité à l'occasion de ce Système de Leibnitz une question d'autant plus extraordinaire, que ce Système a pour sincères Défenseurs des personnes fort distinguées par leur esprit; par leur pénétration, par leurs connoissances, & par leur subtilité dans les Mathématiques. On demande si l'Auteur même du Système ne l'a pas regardé comme un pur jeu d'esprit, & s'il ne l'a pas donné au Public dans le même dessein, qu'on jette en pleine Mer un tonneau pour amuser la Baleine? Mr. Pfaff, Chancelier à Tubingue, a mis à la fin de son Traité des Institutions au Droit Ecclésiastique quelques Lettres que Leibnitz lui avoit écrites, dans lesquelles il déclare qu'il ne regarde que
comme

⁴⁶ Mr. le Clerc, dans la Bibliothèque Ancienne & Moderne, Tom. XV. Part. 1.

⁴⁷ De tant de passages que je pourrais citer, je ne mets que le dernier paragraphe du Discours préliminaire, digne

comme un jeu d'esprit le Système qu'il a établi dans la Théodicée par rapport à l'origine du mal ; comment concilier ces Lettres avec la Préface de la Théodicée, dans laquelle tout respire la candeur ? „*On espère* „dit Mr. Leibnitz, *réussir d'autant plus, que c'est la cause de Dieu qu'on plaide; Et qu'une des maximes que nous soutenons ici porte, que l'assistance de Dieu ne manquera pas à ceux qui ne manquent pas de bonne volonté.*“

Cette manière de s'exprimer marque un zèle, qui va même à l'enthousiasme : cela diminue le crédit & la croyance qu'on pourroit accorder aux Lettres adressées à Mr. Pfaff ; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il est le seul des amis de Leibnitz qui ait révoqué en doute sa sincérité à ce sujet. Mr. le Clerc paroît bien pancher de ce côté ⁴⁶ ; mais il se dispense d'alléguer aucune raison pour autoriser son sentiment. Il y a de l'apparence que le dépit de voir Mr. Leibnitz agir dans la dispute contre Mr. Bayle avec tant de politesse & d'équité ⁴⁷, l'a porté à supposer sans preuve, que Mr. Leib-

d'être gravé sur l'Airain. Cependant St. Augustin, aussi bien que Mr. Bayle, ne désespère pas qu'on puisse trouver ici-bas le dénouement qu'on souhaite ; mais ce Père le croit réservé à quelque saint homme éclairé par une

Leibnitz étoit véritablement dans les sentimens de Mr. Bayle, quoiqu'il ait voulu paroître l'attaquer dans sa Théodicée.

Vous me demanderez peut-être, *Monsieur*, quel est mon sentiment sur le Système de Leibnitz ; je vous avouerai naturellement que je le trouve sujet à mille difficultés insurmontables, qui regardent également les principes sur lesquels il est fondé & les circonstances qui en découlent. Examinons d'abord, *Monsieur*, les Objections qu'on peut former en général contre l'Hypothèse de l'Harmonie préétablie : nous entrerons ensuite dans un détail des principales opinions particulières qu'il renferme.

La base du Système de Leibnitz, c'est
1. que de tous les Mondes possibles le meilleur est celui que Dieu s'est librement déterminé de produire. 2. Que la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, soit qu'on les
con-

grace toute particulière. Luther réserve la connoissance du Mystère de l'Élection à l'Académie céleste. Il est à espérer que Mr. Bayle le trouve maintenant, environné de ces lumières, qui nous manquent ici-bas, puisqu'il y a lieu de supposer qu'il n'a point manqué de bonne volonté.

connoisse par la lumière naturelle, ou d'une manière extraordinaire.

Il me semble d'abord, *Monsieur*, que ce Système est une chimère qui n'a aucun fondement réel, & que la supposition des différens Mondes possibles est absurde & fautive, en ce que pour qu'une chose soit possible & faisable, on ne doit pas seulement la regarder en elle-même ; mais il faut la considérer par rapport à son Auteur. Car s'il manque de pouvoir ou de puissance pour la produire, si son essence, si quelques-unes de ses qualités sont contraires à cette production, cette chose ne peut plus être faite, & ne sauroit avoir lieu. Mr. Leibnitz convient que Dieu agiroit contre sa nature, contre sa sagesse, contre sa prudence, qu'il seroit enfin contraire à lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur des Mondes possibles ; il faut donc qu'il avoue que les autres, c'est-à-dire, que les moins

Candidus insueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & sidera Daphnis,
Virgil. Eclog.

. . . . Illis postquam se lumine verò
Implevit, Stellasque vagas miratus, & Astra
Fixa polis, vidit quanta sub nocte jaceret
Nostra dies *Lucan.*

moins bons n'étoient pas possibles, Dieu faisant toujours nécessairement ce qu'il y a de meilleur. A quoi sert donc la supposition des autres Mondes possibles ? A rien, puisqu'elle est fautive, impossible & chimérique.

Si Leibnitz a voulu dire simplement que le Monde ayant été créé par Dieu, qui agit nécessairement d'une manière parfaite, le Monde doit par conséquent n'avoir aucun défaut, & être dans toute la perfection qu'il demande & qu'il exige selon son essence : on lui accordera cela, parce que la Foi nous oblige à le croire : mais dès qu'il voudra démontrer ces vérités philosophiquement, il se trouvera accablé de mille difficultés insurmontables, & celles qu'on lui opposera sur l'origine du Mal ne seront pas moins embarrassantes.

La bonté d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon, infiniment miséricordieux, ne seroit point infinie, si l'on pouvoit concevoir une bonté plus grande que la sienne, & avoir l'idée d'une miséricorde plus étendue ; il faut donc que les bienfaits & les presens que Dieu accorde aux hommes ne puissent jamais leur nuire. Il n'y a qu'un Etre mal-faisant qui soit capable d'accorder des dons à ses ennemis parce qu'il fait qu'ils leur
: devien-

deviendront pernicieux dans la suite. Or si nous ne raisonnons que par le secours de la Philosophie, & que nous ne nous soumettions pas à la Révélation, nous verrons l'Homme accablé de maux, presque un instant après sa création. Si Dieu a créé le Monde sans défaut: „*il a choisi le meilleur Monde parmi les possibles*“, pour me servir des expressions de Leibnitz; d'où vient donc le malheur des Créatures? Il a tout prévu, il a tout réglé: rien ne se fait sans sa permission & sans sa volonté; & cependant le Mal domine dans le Monde. Mais, dira-t-on, l'Homme seul en est la cause, Dieu depuis le péché d'Adam donne des grâces à tous les hommes; tant pis pour ceux qui n'en profitent point.

Je pourrois d'abord demander, d'où vient est-ce qu'Adam pécha, & pourquoi Dieu souverainement bon & miséricordieux, ayant prévu sa chute, ne l'empêcha pas? mais je laisse cette question épineuse si souvent débattue & si peu éclaircie; & je dis, en parlant des grâces accordées à des gens qui assurément n'en feront aucun usage, & que Dieu connoît ne devoir leur être d'aucune utilité, qu'il paroît qu'il étoit plus convenable à la nature d'un Etre souverainement bon, d'empêcher absolument le mal, pou-

vant le faire, que d'établir un remede très-incertain & souvent inutile pour le détruire. Mr. Bayle dans les Objections qu'il fit à Mr. Leibnitz appuya fortement sur celle-là : „Un véritable bienfaiteur donne promptement, & n'attend pas à donner que ceux „qu'il aime ayent souffert de longues misères par la privation de ce qu'il pouvoit „leur communiquer d'abord & sans se faire „aucune incommodité, à moins peut-être „que la limitation de ses forces ne lui permette pas de faire du bien sans faire sentir „de la douleur ou quelque autre incommodité. La plus grande & la plus solide gloire „que celui qui est le Maître des autres „puisse acquérir, c'est de maintenir parmi „eux l'ordre, la paix, la vertu & le contentement d'esprit : la gloire qu'il tireroit de „leur malheur ne sauroit être qu'une fausse „gloire : le plus grand amour que ce Maître-là puisse témoigner pour la Vertu est „de faire, s'il le peut, qu'elle soit toujours „pratiquée sans aucun mélange de vices ; „permettre au vice de lever la tête, sauf à le „punir, après l'avoir long-tems toléré, ce „n'est pas avoir pour la Vertu la plus grande affection que l'on puisse concevoir. De „même la plus grande haine que l'on puisse „témoigner pour le Vice, c'est de l'empêcher ;

„cher ; & , s'il le faut , de l'écraser dès sa nais-
 „sance. . . . La permission d'un mal n'est
 „excusable , que lorsqu'on n'y sauroit remè-
 „dier , sans introduire un plus grand mal. . . .
 „On est autant la cause d'un événement , lors-
 „qu'on le procure par des voyes Morales ,
 „que lorsqu'on le procure par des voyes
 „Phyiques. . . . C'est toute la même cho-
 „se d'employer une cause nécessaire , ou
 „d'employer une cause libre , quand on choi-
 „sit les momens où on la connoît déter-
 „minée“.

Après avoir examiné les principales Ob-
 jections qu'on peut faire contre les Princi-
 pes généraux de l'Hypothèse de *l'Harmonie*
préétablie & du choix du meilleur Monde par-
mi les possibles , parcourons brièvement ,
Monsieur , & autant que nous le peuvent per-
 mettre les bornes étroites que nous avons
 prescrites à ces Lettres , les difficultés qui se
 rencontrent dans les principales opinions
 qu'il renferme.

Qu'est-ce qu'une *Monade* que Leibnitz
 dépeint comme un Miroir actif ? Dans quel
 lieu est-elle placée , pour se représenter le
 plus commodément le Corps qui lui est af-
 signé , & par ce Corps tout l'Univers ? D'ail-
 leurs , comment est-il possible que les Corps
 qui ne sont qu'un assemblage de Monades ,

c'est à dire de Substances simples & sans parties, ainsi que sans figure, puissent causer une image dans un autre Monade, lui faire recevoir une figure, quoique la simplicité de cette Substance la rende incapable de figure en elle-même?

Allons plus avant, *Monsieur*, & nous trouverons à chaque pas de nouvelles difficultés. Comment le Corps fait-il les volontés, quelquefois opposées d'un instant à l'autre, de la Monade pensante; volontés qui introduisent & déterminent souvent des actions contraires & nuisibles sur bien du Corps? S'il étoit vrai, comme le prétend Leibnitz, que Dieu eût créé l'Ame de telle manière, que par le moyen de l'Harmonie préétablie elle n'eût pas besoin de recevoir aucune influence Physique du Corps, & que le Corps s'accommodât de même aux volontés de l'Ame par ces loix préétablies : si les perceptions internes de l'Ame lui arrivoient par sa propre constitution originale, c'est-à-dire représentatives, capables d'exprimer les Etres hors d'elle par rapport à ses organes, qui lui a été donnée dès sa création & qui fait son caractère individuel : il faudroit regarder les hommes comme des doubles Pendules, ou comme des Marionnettes corporelles & spirituelles; car le premier mouvement de la Monade
corpo-

corporelle entraîne le second nécessairement, & la première pensée de la Monade spirituelle fait succéder indispensablement la seconde.

„Il faut selon ce Système, dit un fameux
„*Critique* ⁴⁸, soutenir que le Corps de Ju-
„les-César exerça de telle sorte sa vertu mo-
„trice, que depuis sa naissance jusqu'à sa
„mort il suivit un progrès continuel de
„changemens, qui répondoit dans la derniè-
„re exactitude aux changemens perpétuels
„d'une certaine Ame qu'il ne connoissoit pas,
„& qui ne faisoit aucune impression sur lui.
„Il faut dire que la règle, selon laquelle cet-
„te faculté du Corps de César devoit pro-
„duire ses actes, étoit telle, qu'il seroit allé
„au Sénat un tel jour, à une telle heure,
„qu'il y auroit prononcé telles & telles paro-
„les, &c. quand même il auroit plu à Dieu
„d'anéantir l'Ame de César le lendemain
„qu'elle fut créée. Il faut dire que cette ver-
„tu motrice se changeoit, & se modifioit
„ponctuellement selon la volubilité des pen-
„sées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se
„donnoit précisément un tel état plutôt que
„tout autre; parce que l'Ame de César pas-
„soit

⁴⁸ Bayle, Diction. Hist. & Critiq. Tom. IV. Art. Ro-
rarius.

„soit d'une telle pensée à une telle autre.
„Une force aveugle se peut-elle modifier si
„à propos en conséquence d'une impression
„communiquée trente ou quarante ans auparavant, & qui n'a jamais été renouvelée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais connoissance de sa leçon ? Cela n'est-il pas beaucoup plus incompréhensible que la navigation dont j'ai parlé dans le Paragraphe précédent ?

„Ce qui augmente la difficulté, est qu'une
„Machine humaine contient un nombre,
„presque infini d'organes, & qu'elle est continuellement exposée au choc des Corps qui l'environnent, & qui par une diversité innombrable d'ébranlemens excitent en elle mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette harmonie préétablie, & qu'elle aille toujours son train pendant la plus longue vie des hommes, non-obstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuscules, tantôt froids, tantôt chauds, tantôt secs, tantôt humides, toujours actifs, toujours piquotans les nerfs, ou de cette manière-ci, ou de celle-là ? Je veux que la multiplicité des organes & la multiplicité
„des

„des agens externes soient un instrument né-
 „cessaire de la variété presque infinie des
 „changemens du Corps humain : mais cette
 „variété pourra-t-elle avoir la justesse dont
 „on a besoin ici ? Ne troublera-t-elle ja-
 „mais la correspondance de ces changemens
 „& de ceux de l'Âme ? C'est ce qui paroît
 „du tout impossible.

„On a beau faire Bouclier de la puissance
 „de Dieu, pour soutenir que les Bêtes ne
 „sont que des Automates ; on a beau repré-
 „senter que Dieu a pu faire des Machines si
 „artistement travaillées , que la voix d'un
 „homme, la lumière réfléchie d'un objet, &c.
 „les frappent précisément où il faut, afin
 „qu'elles se remuent de telle ou de telle ma-
 „nière : tout le monde, horsmis une partie
 „des Cartésiens, rejette cette supposition ; &
 „il n'y a point de Cartésien qui la voulût
 „recevoir, si on la vouloit étendre jusqu'à
 „l'Homme ; c'est-à-dire, si l'on vouloit sou-
 „tenir que Dieu a pu faire des Corps qui fe-
 „roient machinalement tout ce que nous
 „voyons faire aux autres hommes. En niant
 „cela on ne prétend pas donner des bornes
 „à la puissance & à la science de Dieu ; on
 „veut seulement signifier que la nature des
 „choses ne souffre point que les facultés
 „communiquées à la Créature n'ayant pas

„nécessairement certaines limitations, il faut
 „de toute nécessité que l'action des Créatures
 „soit proportionnée à leur état essentiel, &
 „qu'elle s'exécute selon le caractère qui con-
 „vient à chaque machine; car, selon l'Axi-
 „me des Philosophes, tout ce qui est reçu se
 „proportionne à la capacité du sujet. On
 „peut donc rejeter comme impossible l'Hy-
 „pothèse de Mr. Leibnitz, puisqu'elle enfer-
 „me de plus grandes difficultés que celle des
 „Automates: elle met une harmonie conti-
 „nuelle entre deux Substances qui n'agissent
 „point l'une sur l'autre; mais si les Valets
 „étoient des Machines, & qu'ils fissent pon-
 „ctuellement ceci ou cela toutes les fois que
 „leur Maître l'ordonneroit, ce ne feroit pas
 „sans qu'il y eût une action réelle du Maître
 „sur eux; il prononceroit des paroles, il fe-
 „roit des signes, qui ébranleroient réellement
 „les organes des Valets“.

Je n'examinerai point ici les difficultés
 qu'on peut former sur les animalcules ou
 formes primitives & permanentes: la for-
 mation de l'Univers est un miracle; l'Esprit
 de l'homme, fait pour admirer encore plus
 que

⁂ Voyez la belle Dissertation de Messieurs les Freres
 Gesner, imprimée à Gœttingen en 1737.

que pour savoir, voudroit vainement connoître certains Secrets de la Nature. Je vous ferai seulement remarquer que l'Hypothèse de la Substance organisée & de l'Animal toujours vivant, bien loin d'avoir les graces de la nouveauté, est fort ancienne : elle a pour Auteur Héracite, & Hippocrate ⁴⁹ nous l'a conservée dans son Livre de la Diète. En voilà assez, *Monsieur*, sur le Système de l'Harmonie préétablie ; revenons à son Auteur.

Je ne déciderai point qui des deux plus grands Mathématiciens de ce Siècle (*Leibnitz & Newton*) est l'Inventeur du Calcul différentiel : la Société Royale de Londres a prononcé en faveur de Newton : l'Allemagne n'eut qu'une voix pour Leibnitz ; l'Europe savante partagée encore au sujet de ce différend se réunit en ceci, qu'un trait de vanité enveloppé dans une équivoque, & que les Anglois ont démêlé, a donné occasion à ce Plaidoyer si célèbre & unique dans ce genre. Voyez, *Monsieur*, au bas de la page un passage ⁵⁰ qui se trouve aux Actes de Leipfick du mois de Janvier 1705.

Leib-

⁵⁰ Cujus calculi (scilicet differentialis) Elementa ab inventore D. Godefrid. Guiljelmo Leibnitio in his Actis

Leibnitz fut accusé d'irreligion ; il étoit juste qu'il participât de toutes les façons au sort des grands Hommes, qu'on a fait passer de tout tems, ou pour Magiciens, ou pour Athées. Les accusations d'irreligion par rapport à Leibnitz se réduisent à celle-ci, qu'il alloit rarement aux Assemblées religieuses. Tout homme qui a du discernement sent la foiblesse de cette preuve. Partisan sage & sensé de la Tolérance, lié avec les Savans des trois Religions qui dominent dans l'Empire, il ne pouvoit que déplaire aux Théologiens de sa Confession, qui pour la plupart ne sont nullement tolérans. Le reproche qu'on lui fait est si mal fondé, que ce Philosophe a résisté, en homme persuadé de la croyance qu'il professoit, aux vives sollicitations dont on l'importunoit, & aux offres avantageuses qu'on lui a faites, s'il vouloit devenir Catholique. Il est vrai qu'il n'avoit aucune haine pour la Cour de Rome & même pour les *Béatilles* spirituelles. On dit qu'un jour dans une de ses cour-

sunt tradita, varique usus tum ab ipso tum a D. Fratribus Bernoulliis, tum & D. Marchione Hospitalio sunt ostensi. Pro Differentiis igitur Leibnitianis Dominus Newtonus adhibet, semperque adhibuit Fluxiones, quæ sint quam proxime ut fluentium augmenta aequalibus

courfes sur la Mer d'Italie, il s'éleva une furieuse tempête : le Pilote déconcerté, qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, qu'il regardoit comme la cause de l'orage, le croyant hérétique, proposa de le jeter dans la Mer ; le Jonas Luthérien, sans marquer aucun trouble, tira un Chapelet de sa poche, & le tourna d'un air assez dévot, pour parer le coup qu'un zèle superstitieux lui préparoit. Vous demanderez peut-être, *Monsieur*, par quel hazard un Chapelet se trouvoit dans la poche de Leibnitz ? Je vous répondrai qu'il y apparence qu'il l'avoit acheté, pour en faire présent à quelque Dame Catholique de ses amies ; car étant Protestant ce meuble dévot lui étoit aussi inutile qu'un Bréviaire à un Prélat de Cour, ou un Cicéron à un Capucin.

Leibnitz après avoir fourni sa carrière en grand homme, la finit de même. Il conserva la vigueur de son esprit jusqu'à la fin de ses jours : il vit venir les approches de la mort, sans surprise, sans regret & sans crainte.

temporis particulis quam minimis genita : quibusque tum in suis Principiis Naturæ Mathematicis, tum in aliis postea editis eleganter est usus, quemadmodum & Honoratus Fabrius in sua Synopsi Geometrica motuum progressus Cavallerianæ Methodo substituit.

te. Les uns disent que peu d'heures auparavant il raisonna sur la manière dont le fameux Furstenbeck avoit changé la monnaie d'un clon de fer en or; les autres assurent qu'il lisoit l'Argenis de Barclay. Mr. Eccard ^{sr}, qui se chargea de faire à Mr. Leibnitz un Convoi funèbre très-honorable, invita à ses funérailles toute la Cour: mais la Philosophie ne trouva pas chez les Allemands les mêmes honneurs & les mêmes distinctions que chez les Anglois. Les principaux de la Nation Angloise se disputèrent l'honneur de porter le Poêle au Convoi de Mr. Newton; aucun Seigneur Allemand ne parut à celui de Leibnitz. Je vous laisse le soin, *Monsieur*, de décider quelle est la façon de penser la plus respectable & la plus sensée, celle des Mylords, ou celle des Barons Allemands? Passons à Mr. Bayle, son Article finira cette Lettre.

§. III.

B A Y L E.

Pierre Bayle naquit au Carlat, petite Ville du Comté le Foix le 18. Novembre 1647. Il étoit fils d'un Ministre Protestant très-

sr Elève, compagnon de travail, intime ami de Leibnitz, qui a vécu près de dix-neuf ans avec lui, &

très-galant homme, & non-seulement estimé parmi ceux de sa Religion; mais encore chez les Catholiques, qui ne pouvoient s'empêcher de rendre justice à son mérite.

Monsieur Bayle donna des marques dès son enfance, qu'il auroit non-seulement les vertus de son pere; mais qu'il le surpasseroit beaucoup par la beauté de son génie. A l'âge de treize ans, il commença à apprendre la Langue Greque: à vingt-un, il fit la Logique dans l'Académie de Puylaurens; à vingt-deux, il alla à Toulouse pour achever ses Etudes. Il fut sollicité dans cette Ville de changer de Religion, & croyant que les raisons qu'on lui apportoit pour le convaincre étoient évidentes, il embrassa le Catholicisme; mais quelque tems après il changea de sentiment. Il reprit ses premières opinions, & retourna à la Religion Réformée; il fit son abjuration entre les mains de Mr. Rival Ministre de Saverdun.

Quelques personnes ont cru mal à propos qu'elles étoient en droit de décrier Mr. Bayle à cause de ce double changement de Religion. On peut leur répondre deux choses: la première qu'un homme qui cherche la vérité

qui lui a succédé dans son Emploi d'Historiographe & de Bibliothécaire du Roi à Hanover.

vérité ne doit jamais être blâmé de l'embrasser dès qu'il pense l'avoir trouvée : Mr. Bayle crut que les Catholiques étoient ceux fondés dans leurs prétentions que les Réformés, il se rangea parmi eux ; il fit ce que tout honnête homme devoit faire, & suivit les mouvemens de sa conscience. Dans la suite il fut persuadé qu'il s'étoit trompé, il retourna dans le chemin qu'il regardoit comme le meilleur ; il agit en homme sage & prudent, il donna dès-lors des preuves certaines de la future grandeur de son génie & de l'élévation de son esprit. Faire des fautes, c'est le partage de la foiblesse humaine : les reconnoître, c'est celui des grands Hommes. La seconde raison qu'on peut apporter pour justifier l'inconstance de Mr. Bayle, c'est qu'il étoit encore très-jeune, lorsqu'il choisit ces différens partis. La Jeunesse est le tems des fautes : heureux ceux chez qui elles tarissent après cette Saison !

En partant du Languedoc Mr. Bayle fut pendant quelque tems chez le Comte de Duona

²² Rarement fait-on signifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut néanmoins un Astrologue Suisse, qui ayant remarqué en mille six cents soixante & un qu'une Comete avoit passé par le Signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venue mourir à ses pieds, assura que cela présa-

Duona & le Marquis de Beringhem. En sortant de chez ces Seigneurs il eut la Chaire de Professeur en Philosophie dans l'Académie de Sedan, & il emporta ce Poste sur plusieurs Concurrents, ayant soutenu des Thèses pendant deux jours de suite avec un applaudissement universel.

L'Académie Protestante de Sedan ayant été abolie lors de la révocation de l'Edit de Nantes, Mr. Bayle, qui se trouvoit sans Emploi, partit pour Paris, où après avoir resté quelque tems il fut appelé à Rotterdam pour y remplir la Charge de Professeur en Philosophie & en Histoire dans l'Ecole illustre nouvellement établie. Ce fut peu de tems après qu'il publia son excellent Ouvrage sur les Comètes. Il y prouve d'une manière aussi claire qu'évidente, que les Comètes ne sont que des Phénomènes ordinaires, dont l'apparition ne signifie rien pour le bonheur ou le malheur des hommes, & n'influe que sur les cerveaux fêlés des Astrologues ^{s^a}, qui prédisent toujours, ainsi que les

geoit la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne; ce que l'événement a si peu justifié, que deux ans après les Turcs pensèrent ruiner toute la Hongrie, & eussent apparemment envahi toutes les Terres Héréditaires de la Maison d'Autriche, si le secours que le Roi de France

les Poëtes, les Événemens les plus extraordinaires & les plus faux. Ce Livre est rempli d'une vaste & délicate érudition. Mr. Bayle a trouvé le secret de ramener à son sujet principal un nombre de questions aussi belles qu'intéressantes. Quelques-unes ont attiré des démêlés littéraires à ce savant Auteur; mais il a si bien défendu ses sentimens dans la continuation de son Ouvrage; il a montré avec tant de force la mauvaise foi de ses ennemis, qui lui imputoient des opinions auxquelles il n'avoit jamais pensé; il a, dis-je, si bien développé son innocence, qu'il n'y a que des Fanatiques ou des gens qui n'ont jamais lu la Réponse de Mr. Bayle qui ne soient point indignés des calomnies dont on avoit voulu flétrir sa réputation.

Ceux qui croient que Mr. Bayle perdit sa Charge de Professeur pour avoir composé son

envoya à l'Empereur ne l'est mis en état de faire la paix avec la Porte. Il en est des prédictions des Astrologues comme de celles des Poëtes: elles sont volontiers funestes les unes & les autres aux Ottomans; mais sans aucune suite. Il y a plus d'un Siècle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'Oracle, que nos Rois iront détrôner le Grand Turc, & dresser des Trophées sur les bords du Jourdain & de

son Ouvrage sur les Cometes, sont dans l'erreur. Ce Livre servit de prétexte à couvrir la véritable cause de la disgrâce de Mr. Bayle: la haine & la basse jalousie de Mr. Jurieu en furent les premiers motifs; les impressions qu'on donna au Roi Guillaume achevèrent ce Mystère d'iniquité que Mr. des Maizeaux a parfaitement éclairci. „Ce „grand Prince, dit-il ⁵³ en parlant du Pro- „jet de Paix qu'on imputoit à Mr. Bayle, qui „n'avoit pas le tems d'examiner cet Ecrit „ridicule, s' alarma sur l'idée de la Paix, & „s'imagina qu'il y avoit, comme le disoit „Mr. Jurieu, une Cabale pour la faire con- „clurre, dont Mr. Bayle étoit le Chef connu. „Il ordonna aux Magistrats de Rotterdam de „lui ôter sa Charge de Professeur & sa pen- „sion; & cet ordre fut exécuté, sans qu'on „l'eût appelé ni entendu, malgré les pro- „messes qu'on lui avoit faites du contraire.

Il

l'Euphrate. Le redoutable Mr. Despréaux, qui s'étoit tant moqué de ces folies, y est tombé lui-même à la fin :

Je t'attends dans deux ans au bord de l'Hellepont;
Et il a été aussi mauvais Prophete que ses Confreres.
Pensées diverses sur les Cometes, &c. Tom. I. p. 28.

⁵³ Vie de Mr. Bayle par Mr. des Maizeaux, p. 70.

„Il est très-certain que *l'Acte aux Réfugiez*
„n'y entra pour rien. Le Roi Guillaume
„ne pouloit pas l'attention pour les Réfugiez
„jusques à s'embarasser des plaintes
„qu'ils pouvoient faire contre ce Livre;
„mais le Projet de paix l'inquiétoit, & il en
„craignoit les suites. Les Magistrats de
„Rotterdam, quoique mieux au fait de ce
„Projet chimérique, obéirent aux ordres du
„Prince, dont ils étoient les Créatures; ce-
„pendant il semble qu'ils eurent honte de
„leur conduite, puisqu'ils en cachèrent la
„cause à Mr Bayle. Il paroît même que
„ceux qui étoient du secret donnèrent le
„change à ceux qui n'en étoient pas, & leur
„firent accroire qu'il s'agissoit du Livre sur
„les Comètes.

La perte de la pension de Mr. Bayle, ne
servit qu'à faire paroître son mérite avec
plus d'éclat; l'indifférence qu'il témoigna
dans cette occasion n'a d'exemple que dans
un Philosophe aussi grand & aussi sage que
lui. Je sai par un homme qui l'a connu
très-particulièrement, que lorsqu'on lui
annonça la suppression de sa Charge, il ré-
pondit avec beaucoup de tranquillité : *Voilà*
un des plus heureux jours de ma vie : je ne
serai point obligé de me détourner de mes
occupations ordinaires ; & deormais rien ne
m'obli-

m'obligera à sortir de mon Cabinet. Ce desintéressement est d'autant plus beau, que Mr. Bayle n'étoit point riche; il s'en falloit même beaucoup qu'il le fût. „Je n'ai ja-
 „mais eu, *écrit-il à Mr. de Naudis*, un sou
 „de mon Patrimoine, jamais eu l'honneur
 „d'amasser du bien; jamais été en état de
 „faire des épargnes. Je me fendois sur ma
 „pension que je croyois devoir durer autant
 „que ma vie; mais je vois à cette heure qu'il
 „n'y a rien de ferme en ce Monde. Vous
 „pouvez juger que j'avois de grandes raisons
 „de m'inquiéter pour l'avenir dans un País
 „où il fait cher vivre; par la grace de
 „Dieu je n'ai encore senti nulle inquiétude,
 „mais une parfaite résignation aux ordres
 „d'enhaut.

A cette première marque du desintéressement de Mr. Bayle joignons en une autre, *Monsieur*, qui nous est attestée par Mr. des Maizeaux, & qui n'est pas moins digne d'un Philosophe que la première; elle dépeint parfaitement le caractère de Mr. Bayle, & doit servir de leçon à tous les Gens de Lettres. „On avoit en Angleterre, *dit Mr. des Maizeaux* ⁵⁴, une idée si avantageuse du „Dictionnaire de Mr. Bayle, qu'un Seigneur
 „qui

⁵⁴ *Ibid.* p. 75.

„qui ne se distinguoit pas moins par son
 „esprit, que par son rang & par ses Emplois;
 „souhaita que cet Ouvrage lui fût dédié.
 „Il chargea Mr. Basnage d'assurer Mr. Bayle
 „qu'il lui en témoigneroit sa reconnoissance
 „par un présent de deux cens Guinées. Les
 „Amis de Mr. Bayle, & particulièrement
 „Mr. Basnage, le sollicitèrent longtems de
 „satisfaire au desir de ce Seigneur: mais ils
 „le

ss Loin d'être avide de présens; il n'acceptoit qu'avec peine ceux qu'il ne pouvoit honnêtement refuser. En voici un exemple qui ne m'a pas paru indigne de la curiosité du Public. Mr. le Comte de Schafsbury ayant remarqué que Mr. Bayle n'avoit point de Montre, en acheta une dans un voyage qu'il fit en Angleterre, pour la lui donner lorsqu'il seroit de retour à Rotterdam. La difficulté étoit de la lui faire accepter. Il la tiroit souvent de sa poche, quand ils étoient ensemble, comme pour voir quelle heure il étoit; sans que Mr. Bayle y fit aucune attention; enfin, il la prit un jour entre ses mains; & après l'avoir considérée, il ne put s'empêcher de dire, que cette Montre lui paroissoit très-bien faite. Mylord Schafsbury saisit cette occasion pour la lui présenter; mais Mr. Bayle confus & piqué de ce que ce Seigneur sembloit avoir pris ce qu'il avoit dit sans dessein, comme un moyen indirect de lui demander sa Montre, s'excusa fortement & avec beaucoup d'action. Ils contestèrent long-tems, & Mylord Schafsbury ne put le faire consentir à la recevoir,

„le sollicitèrent en vain. Il dit qu'il s'étoit
„si souvent moqué des Dedicaces, qu'il ne
„vouloit pas s'exposer à en faire.“

Voyez encore, *Monsieur*, au bas de la
page 55 une troisième preuve du défintéresse-
ment de ce Philosophe.

La modestie de Mr. Bayle égaloit son mé-
pris pour les richesses. Quelque succès
qu'ayent eu ses Ouvrages, quelque aplau-
applau-

qu'après l'avoir assuré qu'il l'avoit apportée exprès d'An-
gleterre pour lui, & après avoir confirmé ce qu'il di-
soit en lui faisant voir sa propre Montre.

Quelques années après, ce Seigneur me dit qu'il
vouloit envoyer à Mr. Bayle quelques Livres Grecs &
Latins imprimés en Angleterre, & me chargea de dres-
ser une liste de ceux qui pourroient lui être les plus
agréables. J'en fis confidence à Mr. Bayle, afin qu'il
me marquât lui-même ceux qui lui conviendroient le
mieux : mais il ne voulut pas le faire. Il n'est point
nécessaire, me répondit-il, de donner à Mylord Schafts-
bury aucune liste de Livres : je l'en remercie très-hum-
blement : j'ai un assez bon Memento par une belle
Montre qu'il voulut à toute force que j'acceptasse de sa
part : un tel meuble me paroissoit alors très-inutile,
mais présentement il m'est devenu si nécessaire, que je
ne saurois plus m'en passer ; de sorte qu'à tous momens
je sens combien je lui suis redevable d'un si beau pre-
sent. *Idem*, *ibid.* p. 107.

dissement qu'ils aient reçu, jamais il ne se crut en droit de tirer vanité de l'approbation du Public; il n'en profita que pour s'appliquer à la mériter d'avantage. Il exécuta même ce que les plus petits Demi-Savans ne sauroient se résoudre de faire; il fut oublier les outrages dont les envieux avoient tâché de flétrir non-seulement ses Ouvrages, mais encore sa personne. Bel exemple pour les Gens de Lettres, dont ils ont fort peu profité jusqu'à présent, & dont il n'y a pas apparence qu'ils retirent plus d'utilité dans la suite. Les Demi-Savans surtout ne sauront jamais modérer leur amour propre. Mr. Bayle vit avec un œil Stoïque l'impertinente Critique que l'Abbé Renaudot fit de son Dictionnaire Historique & Critique: Le Public, dit Mr. ⁵⁶ *des Maizeaux en parlant de l'excellent Dictionnaire Historique & Critique*, fut agréablement surpris de trouver que cet Ouvrage surpassoit l'idée avantageuse qu'on s'en étoit faite. Les Libraires de Paris voyant qu'on le demandoit avec beaucoup d'empressement, formèrent le dessein de le réimprimer; & demandèrent un privilège à Mr. Boucherat, Chancelier de France. Mr. Boucherat chargea Mr. l'Abbé Renaudot, Auteur de la Gazette, de l'exa-

⁵⁶ *Idem, ibid. p. 76.*

l'examiner pour voir s'il n'y avoit rien contre l'État, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé au lieu de s'attacher à ces deux points, dressa un Mémoire Critique, où il dit que cet Ouvrage étoit plein de digressions; qu'on n'y trouvoit aucun Système de Religion; que Mr. Bayle n'y citoit les Peres que pour les tourner en ridicule; qu'il établissoit par-tout le Pélagianisme, & le Pyrrhonisme; qu'il avoit placé en différens endroits tout ce qui s'étoit dit ou écrit de plus mauvais depuis cinquante ans contre la Religion Catholique; qu'il faisoit par-tout des éloges des Ministres Calvinistes pleins de faussetés, & qu'il trouvoit aussi par-tout de quoi rendre le Règne de Louis XIV. odieux à l'occasion de la révocation des Edits, & des plaintes des Réfugiez: qu'il y régnoit par-tout une affectation visible de ramasser tout ce qu'il y avoit d'odieux, & d'infamant sur la Personne de nos derniers Rois, & qu'il avoit recueilli de propos délibéré plusieurs Histoires fabuleuses pour rendre suspecte la conversion de Henry IV. que dans l'Article de François I. il y avoit une digression très-injurieuse contre le Roi d'Angleterre, pour donner lieu à établir la possibilité de la supposition du Prince de Galles; qu'il y régnoit par-tout une obscénité insupportable: que

Mr. Bayle n'avoit aucune lecture que des Livres modernes de Religion & des hérétiques; qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de l'Histoire: que son Antiquité & sa Littérature rouloient sur des Extraits de ce qu'il avoit pris dans des Traductions Francoises; qu'il mesuroit ridiculement le Moderne avec l'Ancien, & comparoit l'Abbé de St. Réal avec *Cornelius Nepos*. Lorsqu'il s'agit du mérite de Pomponius, on peut juger, dit-il, de la capacité d'un homme, qui dans l'Extrait de la Vie de Pomponius Ancien traduit *Librariis*, par Libraires. Cet exemple que l'Abbé Renaudot rapportoit, de l'ignorance de Mr. Bayle, est une preuve bien marquée de la précipitation de ce Censeur; car Mr. Bayle avoit averti à la marge, qu'il faut entendre par ce mot les Copistes & les Relieurs, selon la manière d'accommoder les Livres en ce tems-là.

Après l'absurde & ridicule jugement de l'Abbé Renaudot sur un des plus beaux, des plus brillans, des plus savans & des plus parfaits Ouvrages qu'il y ait, un Homme de Lettres, de quelque mérite qu'il soit doué, doit-il s'étonner d'être traité avec des airs hautains & méprisans par quelque Grimand du Parnasse? Lorsqu'on a osé accuser Bayle d'être non-seulement un ignorant; mais de
n'en-

n'entendre pas les termes Latins les plus communs & la véritable signification qu'il leur falloit donner , à quoi ne doit-on pas s'attendre de l'impudente audace de quelques misérables Barbouilleurs de Papier , dont l'effronterie égale celle de Thersite ? Comme lui ils osent tenter de flétrir la gloire des plus grands Héros. Chaque Achille dans la République des Lettres a souvent à se défendre contre les calomnies de deux ou trois Thersites ; le fils de Pélée n'eut à imposer silence qu'à un seul ; Bayle pendant sa vie fut exposé à la fade censure de vingt *Critiques Littéraires*. L'Abbé Renaudot doit être placé parmi eux. Il étoit vain, présomptueux , très-médiocre Savant , dévot outré, ou plutôt fanatique, Janséniste bilieux. C'est cette dernière qualité qui engagea Boileau à lui faire l'honneur de lui adresser son Epître sur l'amour de Dieu. L'on sait que cet habile Poëte ne fut pas toujours assez scrupuleux sur la vérité de ses censures & de ses louanges. Le talent de mentir fut un de ceux que l'Abbé Renaudot poussa le plus loin : il faisoit la Gazette, ainsi il remplissoit les fonctions de son Ministère, il est aussi rare qu'un Gazetier se pique de ne point mentir, qu'un homme d'affaires de ne point voler.

Bayle eut à se défendre contre plusieurs autres ennemis; le Ministre Jurieu fut non pas le plus redoutable par le mérite, mais par ses intrigues. Il n'est rien qu'il ne mit en pratique pour perdre entièrement un homme qui ne lui avoit fait d'autre offense que celle de mériter l'estime du Public & d'effacer par ses Ouvrages tous ceux qu'il avoit mis au jour. C'est-là la seule cause de la longue & cruelle persécution que Mr. Jurieu fit essuyer à Mr. Bayle. Non-content de le vouloir décrier dans l'esprit de tous les honnêtes gens, il tenta plusieurs fois, mais inutilement, d'exciter contre lui le zèle des Magistrats. M. Jurieu avoit de l'esprit, il savoit assez; mais il étoit fanatique, & sur la fin de sa vie il devint tout-à-fait fou. Sa folie étoit d'autant plus dangereuse qu'elle tenoit de la rage: il avoit la malice de cacher ses transports frénétiques sous le voile de la Religion; il étoit au reste bien inférieur à Mr. Bayle, soit pour la science, soit pour le génie, soit enfin pour la hardiesse & la force du stile. Entre ces deux hommes, un homme de goût ne trouvera guère plus d'égalité pour ce qui regarde les connoissances, que pour les qualités du cœur.

Jaque-

Jaquelot fut encore un adversaire de Mr. Bayle: il avoit moins d'esprit que Jurieu; mais il étoit plus fourbe & plus hypocrite. Il se brouilla avec Mr. Bayle, parce qu'il trouva mauvais que ce sage Philosophe, en louant son *Traité sur l'Existence de Dieu*, n'eût pas toujours employé le superlatif, & qu'il se fût contenté d'employer le positif; qu'il eût dit simplement cet *Ouvrage est bon*, au lieu de dire *très-bon, très-excellent*. La dispute que Mr. Bayle eut avec Jaquelot acheva de montrer la mauvaise foi de ce Ministre, qui, après avoir mangé le pain des Orthodoxes dix-huit ans, avec des protestations solennelles dans tous les Synodes qu'il n'étoit point Arminien, alla à Berlin, attiré dans cette Ville par un Emploi, & y embrassa publiquement l'Arminianisme.

Bernard démentit par les Ouvrages qu'il écrivit contre Mr. Bayle, la gloire qu'il s'étoit acquise par plusieurs Livres très-ingénieux & remplis d'érudition. Il voulut pour effacer les justes soupçons qu'on avoit de son Orthodorie, & pour faire sa cour au Ministre Jurieu, dont il avoit été lui-même persécuté, attaquer Mr. Bayle. Il écrivit quelques plates rapsodies contre la *Continuation des Pensées sur les Comètes*. Ces fades Écrits moisissent aujourd'hui, & à peine sauroit-

sauroit-on qu'ils ont été composés, si Bayle n'eût pas eu la complaisance d'y répondre avec autant de force que d'érudition. Le plus illustre & le plus estimable des adversaires de Mr. Bayle fut Mr. le Clerc; au mérite duquel l'Europe entière a rendu justice: mais la vanité & la douleur de se voir critiquer avec beaucoup de solidité le rendit son ennemi. Il ne put souffrir que Mr. Bayle en parlant du Système de Mrs. Cudworth & Grew sur les *Natures plastiques & vitales*, qu'ils supposoient être des Substances immatérielles, qui ont la faculté de construire les Plantes & de former les Animaux, eût remarqué que ces prétendues natures plastiques affoiblissoient la preuve la plus sensible & la plus convaincante de l'existence de Dieu; prise dans la structure, dans l'ordre & dans l'arrangement de l'Univers, & prôtoient des sophismes & des fauxfuyans aux Libertins, en leur donnant occasion d'employer les argumens des Stratoniciens, & d'éluder par retorsion ceux qu'on pourroit leur objecter tirés de la construction admirable de ce Monde: puisque, s'il est vrai que Dieu ait pu accorder à une Nature plastique la faculté de produire l'organisation des Animaux, sans avoir l'idée de ce qu'elle fait, on est fondé à prétendre qu'il se

se peut faire, que ce qu'il y a dans l'Univers de plus merveilleux ait été produit par un Principe aveugle, & que la formation des Corps les mieux organisés n'est pas incompatible avec le manque de connoissance. Mr. le Clerc, qui avoit adopté le Système des Natures plastiques & vitales, se crut obligé de le défendre : il répondit à Mr. Bayle. Ce dernier répliqua de nouveau ; & dans cette dispute, qui fut d'assez longue durée, il eut toujours l'avantage. Cela irrita Mr. le Clerc, qui naturellement étoit vain, & dont le tempérament étoit assez bilieux. Il devint ennemi mortel de Mr. Bayle : il oublia que dans vingt occasions il avoit rendu justice publiquement au mérite, aux talens, aux rares connoissances de son adversaire : il se déchaîna contre lui sans égards & sans ménagemens. Il l'attaqua sur les choses qu'il crut les plus propres à le rendre odieux au Public : mais ce même Public rendit toujours à Mr. Bayle la justice qu'il méritoit. Comme cela ne pouvoit servir à modérer les transports de Mr. le Clerc, il continua toujours d'écrire avec le même emportement ; il eût du cependant faire attention que le respect qu'on est obligé d'avoir pour le jugement du Public exigeoit qu'il affectât moins de mépriser son adversaire.

20. Quand il s'est déclaré en faveur d'un Auteur & de ses Ouvrages, on s'expose en le condamnant, & sur-tout en le condamnant avec des airs hautains, à devenir la risée de ce Public irrité, qui ne voit qu'avec indignation qu'un particulier, dans quelque rang qu'il soit, ose lui seul le combattre de front, & le contredire ouvertement. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid devroient servir d'exemple à cette foule d'Auteurs aussi jaloux & aussi enjoux que ce Ministre; mais bien moins élevés & bien moins estimables que lui. . .

En vain contre le Cid un Ministre se ligue : 77

Tout Paris pour Châtène a les yeux de Rodrigue;

L'Académie en Corps a beau le censurer

Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Les faux Dévots, les Hypocrites, les Jésuites, les Jansénistes fanatiques ou convulsionnaires, quelques Ministres intolérans, ont crié & crient encore journellement contre Bayle, ils sont forcés de convenir de la beauté de son génie, de l'étendue de son érudition, de la netteté, de la subtilité de ses raisonnemens (car un homme qui aujourd'hui oseroit dire le contraire seroit même sifflé des Grimauds du Parnasse : la

scien-

Science de Bayle n'est plus révoquée en doute par les plus grands ennemis;) mais ils l'accusent d'avoir voulu établir le Pírrhonisme, en poussant également les opinions de toutes les différentes Sectes Philosophiques & Hérétiques, & en donnant à leurs sentimens toute la force qu'ils pouvoient recevoir. Mr. Bayle a répondu amplement à ces fausses critiques. Quel est l'homme de bon sens qui puisse douter qu'un Historien & qu'un Philosophe qui font l'Histoire d'une Secte, & qui en exposent les opinions, ne doivent rapporter les faits tels qu'ils sont, & dire toutes les raisons sur lesquelles on les appuie, quelque fortes qu'elles soient? Il n'est jamais permis à personne de déguiser la vérité, ni de la voiler en partie: mais cela est encore plus contraire au caractère d'un Philosophe & d'un Historien. Or Mr. Bayle écrivoit en qualité de l'un & de l'autre. Outre les premiers motifs qui l'engageoient à n'avoir aucune foiblesse & à dire hardiment ce qu'il pensoit, il étoit poussé par un autre bien plus noble & plus charitable: il voyoit avec douleur les maux que causent les querelles & les démêlés Théologiques, qui naissent toujours de la présomption, de l'orgueil & de la bonne opinion des Théologiens, qui ne sauroient comprendre qu'ils

TOM. IV. H puissent

puissent se tromper; il vouloit donc les humilier, leur faire connoître la nécessité de suspendre leurs jugemens, les rendre plus humbles, si cela est possible, & leur apprendre que les choses qu'on croit les plus claires,

88 Bayle vouloit mortifier la Raison Humaine; du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissent trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assurance; & de leur montrer, que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnus évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. *Banuel, Histoire des Ouvrages des Savans, Décembre 1706. pag. 361.*

89 Persuadé que les disputes de Religion, qui ont causé des maux infinis dans le Monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque Parti ont en leurs lumières, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus modérés, en montrant qu'une Secte aussi ridicule que celle des Manichéens leur peut faire des objections sur l'origine du Mal & la permission du Péché, qu'il n'est

res, sont quelquefois très-épineuses & très-incertaines. Des Savans d'une probité reconnue certifient que ç'a été-là le principal but de Mr. Bayle. Et sur ce fait Mr. de Beauval ¹⁸ & Mr. des Maizeaux ¹⁹ se réunissent.

pas possible de résoudre. Il va même plus loin : il établit en général que la Raison Humaine est plus capable de réfuter & de détruire, que de prouver & de bâtir ; qu'il n'y a point de Matière Théologique ou Philosophique sur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés, de manière que si on vouloit la suivre avec un esprit de dispute aussi loin qu'elle peut aller, on se trouveroit souvent réduit à de fâcheux embarras ; qu'il y a des Doctrines certainement véritables qu'elle combat par des objections insolubles ; qu'il faut alors n'avoir point d'égard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'Esprit humain, & l'obliger elle-même à se captiver sous l'obéissance de la Foi ; & qu'en cela la Raison ne se dément point, puisqu'elle agit conformément à des principes très-raisonnables. Il donne en même tems plusieurs exemples des difficultés que la Raison trouve dans la discussion des sujets les plus importants ; & le plus souvent il le fait en simple Rapporteur. Il tâchoit d'inspirer la même retenue à l'égard des Matières Historiques. Il faisoit voir que plusieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqués en doute, étoient très-incertains, ou même évidemment faux ; d'où il étoit facile de conclurre qu'il ne faut pas croire légèrement les Historiens, mais plutôt s'en défier, & suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait assurés de la vérité de leurs recits. *Vie de Bayle, p. 76.*

nissent. Quelles obligations tous les honnêtes gens ne lui ont-ils donc pas d'avoir tâché de rendre plus modestes & plus réservés les Théologiens de toutes les différentes Communions? Je compare Mr. Bayle à ce fameux Romain qui, pour le bien de sa Patrie, se dévoua à la mort, & se jeta dans le Gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome. Il s'est exposé pour servir l'Europe à la haine de tous les Théologiens bilieux dont le nombre surpasse bien celui des pacifiques. Il s'est en vain offert comme une victime qu'il falloit sacrifier à l'orgueil Théologique, pour rendre à la Raison l'empire qu'elle avoit perdu, & pour garantir, s'il étoit possible, la Société civile des maux que la présomption des Ecclésiastiques lui a attirés très-souvent.

Avant que de quitter entièrement ce qui regarde le Dictionnaire Historique & Critique de Mr. Bayle, je répondrai à deux objections faites contre ce Livre par deux hommes illustres & qui se sont rendus respectables

Voici l'éloge que St. Evremont a fait de Bayle; je voudrois savoir si Mr. de Crouzat regarde St. Evremont comme le sectateur du Pédantisme.

Qu'on admire le grand savoir,
L'érudition infinie,

bles dans la République des Lettres. Car je croirois perdre mon tems, vous faire tort, & vous supposer sans goût, sans jugement & sans connoissances, si je m'amusois à vous montrer les absurdités, les mauvais raisonnemens, les sophismes, les platitudes; les bêtises, enfin toutes les impertinences qui sont répandues dans l'énorme *in folio* que Mr. Crousat a écrit contre Bayle. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il lui reproche d'écrire en pédant. Il faut en vérité avoir fait banqueroute à la Raison pour oser avancer une pareille chose; jamais Auteur n'écrivit d'un air plus naturel & plus cavalier. La preuve évidente de ce fait, c'est l'estime que tous les ⁶⁰ Courtisans les plus spirituels font des Ouvrages de Bayle. Ils les lisent beaucoup plus que certains prétendus Docteurs qui les critiquent. Si Mr. de Crousat veut parler du stile de pédant, je lui conseille de faire mention du sien; je n'en connois pas de plus propre à faire bâiller. La lecture

Où l'on ne voit sens, ni génie,
Je ne saurois le concevoir;
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui, profond autant qu'agréable,
Me met en état de choisir,
L'instruction; ou le plaisir,

ture d'une demi-feuille de son Traité sur le Pirrhonisme vaut pour un homme d'esprit une forte dose d'opium. Je crois même qu'il seroit dangereux qu'il en lût une entière : la prise d'ennui deviendrait trop forte ; du moins connois-je bien des Savans de la première classe qui m'ont assuré qu'ils n'y résisteroient pas.

Revenons donc, *Monsieur*, aux deux Auteurs illustres dont je vous ai parlé. Le premier de ces Auteurs est Mr. de Beaufo-bre ⁶¹. Vous savez, *Monsieur*, que mon estime pour lui va jusqu'à l'admiration, & que je le regarde comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu & qu'il y ait encore
 aujourd'hui.

⁶¹ Mort depuis que cette Lettre a été composée.

⁶² Feu Mr. Bayle nous a donné, dans son Dictionnaire, un Article de Maniché & des Manichéens ; mais il me semble, qu'il auroit mieux fait, ou de l'omettre, ou de le composer autrement. Il devoit traiter cette matière en Critique ; aller prendre l'Histoire de cet Hérétique, ses Dogmes, les Cérémonies de sa Secte, &c. dans les premiers Auteurs qui en ont parlé ; & se servir de toute sa sagacité, pour y démêler le faux d'avec le vrai. N'est-ce pas ce qu'annonce au Public le Titre de son grand Ouvrage, & ce qu'il a si fort bien exécuter sur d'autres sujets ? Mais c'est aussi ce qu'il a souvent négligé ; &, si je l'ose dire, ce qu'il semble avoir

aujourd'hui en Europe: mais je ne saurois approuver qu'en rendant justice ⁶² au vaste & sublime génie de Mr. Bayle, il dise qu'il semble qu'il ait voulu en employer la sagacité à nuire à la Religion, parce qu'il a plutôt affecté de traiter les opinions des Manichéens en Philosophe qu'en Historien. Pour détruire cette objection, il ne faut que répondre, comme a fait Mr. Bayle, que son Dictionnaire n'étant pas moins Philosophique qu'Historique & Critique, il a du parler sur certaines matières de la manière qu'il a crue propre à les rendre brillantes. En laissant à part toute prévention, l'Article des Manichéens est un des plus beaux & des plus savans.

négligé à dessein, quand il a parlé de plusieurs Sectes Chrétiennes. Je ne crois pas que ce fût sa pensée; mais on diroit presque qu'il étoit bien aise de trouver dans le Corps des Chrétiens, le Fanatisme le plus insensé & les obscénités les plus folles & les plus impudentes. Je crois donc, que feu Mr. Bayle auroit du nous donner une Histoire aussi exacte qu'on peut l'avoir de l'Hérésie Manichéenne, & nous marquer précisément ses opinions, plutôt que de s'amuser à pousser & à orner, comme il a fait, les argumens des Manichéens. Un Dictionnaire Historique & Critique demandoit qu'il fût le premier, & le dispensoit certainement du second. *Histoire Critiq. de Manichée, &c. Tom. 1. p. 3. Discours préliminaire.*

savans. Mr. de Beausobre a senti lui-même combien les grands Hommes sont souvent soupçonnés mal à propos de vouloir nuire à la Religion: les fades & maussades Journalistes de Trevoux ont répandu sur lui une partie du venin qu'ils distillent tous les mois dans leur infame Libelle; les Jésuites ont vengé Bayle; & le même Livre où on l'accusoit de détruire la Religion a été traité comme un Ouvrage très-dangereux, quoiqu'il méritât l'estime la plus profonde de tous les gens de goût. Nous éprouvons quelquefois le même sort que celui que nous avons fait essuyer aux autres.

Le second Auteur, c'est Mr. de Voltaire. Vous connoissez & la sincere estime que j'ai pour ses Ouvrages, surtout pour sa Henriade, Chef-d'œuvre qui, malgré une foule de pâles & lâches envieux, passera à la postérité la plus reculée. Cependant j'ose dire qu'il mérite les chagrins que lui ont causés & que lui causent encore quelques Auteurs subalternes, qui semblent à des Corbeaux croassent autour du Cigne dont le chant ravit tous ceux qui l'entendent; il mérite, dis-je, d'être assiégé par cette troupe importune,

4. Voir la Temple du Goût. Edit. d'Amsterdam.

tune & criarde, pour avoir fait (je tranche le mot,) une Critique très-mauvaise du Dictionnaire de Bayle, qu'il veut réduire à un seul Volume. Selon lui les trois quarts de cet Ouvrage ⁶³ sont superflus. S'il avoit réfléchi que ce Livre étoit fait non-seulement pour des Poëtes, mais pour des Philosophes; non-seulement pour des Philosophes, mais pour des Historiens; non-seulement pour des Historiens, mais pour des Théologiens; non-seulement pour des Théologiens, mais pour des Professeurs: il ne se feroit point étonné d'y trouver plusieurs Articles qui lui paroissent moins intéressans que les autres; il auroit sans doute dit: Ceci ne m'accorde pas, mais il sera très-utile à quelque autre. Il auroit admiré la vaste littérature & les connoissances immenses de Bayle, & auroit dit avec beaucoup de respect & d'étonnement: Quel génie ne devoit point avoir un homme, qui a trouvé le secret d'être très-utile à tous les Savans, quelque soit le genre de littérature auquel ils s'appliquent!

On a joint, *Monsieur*, au Dictionnaire de Bayle la Vie de cet illustre Auteur écrite par
Mr.

chez Etienne Ledet & Compagnie, & Jacques Desbordes,
1739, p. 37.

Mr. des Maizeaux, homme rempli d'esprit & qui a parfaitement réussi dans cet Ouvrage : mais la Table qu'on a mise à la fin de ce Livre est détestable, elle est remplie de fautes, & dans le seul endroit où il est parlé de St. Basile, quoiqu'il n'y ait guère que trois ou quatre lignes, il y a cinq ou six indications fausses. J'oserois presque dire que dans cette Table le tiers des chiffres est fautif. Quant au Corps du Dictionnaire, je vous ai parlé du grand nombre que j'y ai trouvé & qui rend vicieuses les citations. On voit très-souvent dans les nombres Romains IV pour VI & XI pour IX, &c. & dans les chiffres Arabes 6. pour 9. ; on y trouve des zero de plus, quelquefois de moins. Bayle des les premières Editions s'aperçut de ces fautes, auxquelles il n'avoit point de part ; il fut obligé de s'en plaindre.

„Il y a des fautes, dit-il, des Imprimeurs
 „qui ont introduit des obscurités & de faux
 „raisonnemens dans mon Ouvrage, que l'on
 „croira pouvoir m'imputer avec raison, &
 „dont je suis néanmoins très-innocent. En-
 „voici un exemple. Dans les Exemplaires,
 „dont j'ai revu les épreuves il y a : Le Règne
 „de Tullus Hostilius est enfermé entre la
 „première année de la 27. Olympiade, & la
 „première année de la 35 ; mais dans les
 „autres

„autres Exemplaires on ne trouve que ceci :
 „Le Règne de Tullus Hostilius, est enfermé
 „entre la première année de la 35. Mon-
 „strueux discours ! Je ne dis rien des chiffres,
 „& des noms propres, que ces gens-là, le
 „fleau né des Auteurs, ont brouillés & défi-
 „gurés. Je me pourvois ici contre eux, &
 „contre l'avantage que mes Critiques en vou-
 „droient tirer“.

Si l'on a corrigé quelques fautes dans les Editions qui ont été faites du Dictionnaire de Mr. Bayle après sa mort, il s'y en est glissé plusieurs nouvelles. Quant à la Table que l'on a mise à celle d'Amsterdam, elle est également mauvaise : il y a des inadvertances si grandes, & j'ose dire des bêtises si grossières, qu'on auroit peine à le croire, si on ne les vérifioit soi-même. Par exemple, le nom de Newton ne se trouve point dans cette Table, non plus que celui d'Avicène ; qui ne croiroit que Mr. Bayle ne doit point avoir parlé de ces fameux Auteurs ? Car enfin, qu'on oublie dans une Table des Matières le nom d'un Ecrivain médiocre, cela est pardonnable : mais de passer sous silence celui de Newton, du plus grand, du plus illustre, du plus célèbre des Philosophes : que peut-on dire d'une pareille faute, & quelle idée doit-on avoir de la justesse de la Table

Table où elle se rencontre ? Mr. Bayle a parlé de Newton en divers endroits de son Dictionnaire ; mais sur-tout dans l'Article de Zénon , où il examine fort au long une partie de son Système, & entre autres choses s'il y a du *Vuide*, & s'il est possible que les Planetes se meuvent & soient suspendues dans ce *Vuide*. Il eût été à souhaiter que Mr. des Maizeaux eût pu avoir le loisir d'examiner les feuilles de la dernière Edition du Dictionnaire, & qu'il eût été à Amsterdam lors de son impression : le Public n'auroit rien à souhaiter pour la perfection de ce Livre : mais la correction des plus excellens Ouvrages est souvent donnée par les Libraires à des gens dont tout le mérite consiste à savoir mettre des point sur les *i*, & la science à placer des *Vergules*.

Les autres Ouvrages de Mr. Bayle ne sont ni moins estimables, ni moins beaux que son Diction-

« Mais, je dis en second lieu, que cet Empereur ne pourra être blâmé par aucune personne raisonnable, de ce qu'il jugera par cette première conversation, que la Religion des Missionnaires est ridicule & diabolique : ridicule, en ce qu'il verra qu'elle est fondée par un Auteur, qui dit, d'un côté qu'il faut être humble, debonnaire, patient sans aigreur, pardonnant les injures ; &

Dictionnaire ; on les a recueillis après sa mort en quatre Volumes *in folio*.

La Critique de l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg est un Chef-d'œuvre, & la postérité aura peine à croire qu'il n'a coûté que quinze jours de travail à son Auteur.

Le Commentaire Philosophique est, à mon gré, le Livre le plus utile qu'on ait écrit pour inspirer aux honnêtes gens l'horreur de la persécution ; & il seroit à souhaiter que les Princes & les Magistrats en lus-
sent tous les jours attentivement quelques Chapitres, & qu'ils méditassent sur les vérités qu'ils contiennent, qui sont si nécessaires au bien de la Société, & à l'avancement de la véritable Religion. Car rien ne fait plus de tort à la bonne Cause que de vouloir l'établir par la violence, Dieu nous ayant ordonné expressément d'employer toujours les voies de la douceur. J'ose le dire hardiment, ainsi que ⁶⁴ Mr. Bayle, le faux zèle & la
fureur

de l'autre, qu'il faut rouer de coups de bâton, emprisonner, exiler, pendre, fouetter, abandonner au pillage du Soldat, tous ceux qui ne voudront pas le suivre : diabolique puisqu'outre son opposition diamétrale aux lumières de la droite Raïson, il verra qu'elle autorise tous les crimes, dès qu'ils seront entrepris pour son avantage, & qu'elle ne laisse plus d'autre règle du juste

furéur des Théologiens intolérans font capables de rendre non-seulement méprisable, mais

& de l'injuste, que son profit, ou sa perte, & qu'elle ne tend qu'à rendre l'Univers un Théâtre affreux de carnages & de violences.

Enfin, je dis que, si cet Empereur croit une Divinité, comme il est sûr que tous les Payens en ont connue, il doit, par un principe de conscience, Loi éternelle & antérieure à toutes les Religions de Droit positif, chasser les Chrétiens de son Etat. En voici la preuve. Il apprendroit par ces Missionnaires, que c'est une des loix fondamentales du Christianisme, & un des ordres les plus exprès & les plus clairs du Fils de Dieu, de contraindre les hommes, par les tourmens & les violences, à la profession de l'Evangile. Or, c'est une chose, humainement parlant, très-inséparable d'une infinité de crimes contre la première & la plus indispensable de toutes les loix; plus noirs, par conséquent, & plus offensans la Divinité, que tout ce que l'on pourroit faire contre le Christianisme mal connu. Donc tout Prince est obligé, en conscience, d'empêcher qu'une telle chose ne s'introduise dans son Royaume; & l'on ne conçoit pas que Dieu puisse le censurer de ce qu'il a chassé des Chrétiens lorsqu'il a clairement reconnu qu'ils deviendroient les causes moralement nécessaires de cette longue suite de crimes. Car tout homme qui craint Dieu, doit employer toute son autorité à prévenir le Crime; & quels crimes y a-t-il qu'il faille le prévenir davantage que les hypocrisies de Religion, que les actes que l'on fait contre les instincts & les lumières de la conscience? Or, voilà ce que produi-

mais même odieuse la Religion qu'ils prêchent. Quoi! dira un Catécumene, embrasserai-

sent infalliblement les maximes du sens littéral. Etablissez des peines contre tous ceux qui pratiqueront certains actes de Religion & qui refuseront d'en pratiquer d'autres: exposez-les à la violence des gens de guerre: battez-les: enfoncez-les dans des cachots puans: privez-les des honneurs, & des charges, envoyez-les aux Mines, ou aux Galeres: pendez ceux qui feront plus les entendus: comblez de biens & d'honneurs ceux qui abandonneront leur culte; vous pouvez être assuré qu'une infinité de gens renonceront, quant à l'extérieur, la Religion qu'ils croient bonne, & professeront celle qu'ils croient mauvaise. Actes d'hypocrisie & de félonie contre la Divine Majesté, au premier chef; puisqu'elle n'est jamais plus directement offensée, que lorsqu'on fait ce que la conscience, je dis la conscience la plus erronée, dicte clairement lui être désagréable. De sorte qu'un Prince, qui veut empêcher, autant qu'en lui est, que ses Sujets ne deviennent méchans, & ne commettent le crime le plus désagréable à Dieu qui se puisse commettre, & le plus certainement crime, doit chasser soigneusement les Chrétiens persécuteurs. Et qu'on ne me dise pas, que c'est une erreur de fait en lui; car, absolument, universellement, & dans les idées éternelles de Dieu, Règle primitive, originale, & infallible de la droiture, c'est un péché très-criant que de faire semblant d'être Chrétien, lorsque la conscience nous montre que la Religion Chinoise, que nous abjurons extérieurement, est la meilleure de toutes. Ainsi cet Empereur ne se pourroit empêcher d'éloigner

serai-je des sentimens dont je ne suis convaincu que par la crainte & par la force? Tâchons de me garantir d'un joug insupportable, en détruisant, s'il est possible, une Religion qui ordonne de persécuter, & en chassant des Prêtres qui n'en suivent que trop les Maximes.

Il est tems, *Monsieur*, de songer à finir ma Lettre: la brièveté que je me suis prescrite ne me permet pas de m'arrêter davantage sur les autres Ouvrages de Mr. Bayle, dont vous trouverez une liste & un précis à la fin de sa Vie écrite par Mr. des Maizeaux. Je m'étonne que ce sage Ecrivain ait parlé si brièvement de la mort de Mr. Bayle; peut-être qu'il n'en a su que les particularités qu'il rapporte. Les voici.

“ „Mr. Bayle est mort fort tranquillement „& sans qu'il y eût personne auprès de lui. „La veille de sa mort, après avoir travaillé „toute

ces Missionnaires, sans exposer ses Sujets à la tentation presque insurmontable de commettre le plus grand de tous les crimes, & sans s'y exposer lui-même. Car, comme personne ne peut s'assurer qu'une Religion nouvelle, qu'on lui présente, lui paroisse véritable; & qu'un Roi exposé à l'alternative, ou de se voir détrôné, ou de faire semblant d'être d'une Religion qu'il croit fautive, doit craindre très raisonnablement de succomber à la

„toute la journée, il donna de la copie de sa
 „Réponse à Mr. Jaquelot mon Correcteur,
 „lui disant qu'il se trouvoit très-mal. Le
 „lendemain, à neuf heures du matin, son
 „Hôtesse entra dans sa chambre: il lui de-
 „manda, mais en mourant, si son feu étoit
 „fait, & mourut un moment après, sans que
 „ni Mr. Basnage, ni moi, ni aucun de ses
 „amis ayent été présens. Il mourut le
 „vingt-huitième Décembre de l'année 1706.
 „âgé de cinquante-neuf ans, un mois, &
 „dix jours“.

Beaucoup de gens ont publié dans le
 monde que Mr. Bayle étoit mort en Esprit-
 Fort. Ils ont eu d'autant plus occasion de
 fomentier ces faux bruits qu'il paroît par ce
 que dit Mr. des Maizeaux, qu'il auroit été
 impossible de leur donner des preuves évi-
 dentes du contraire. Mais je vous déclare,
Monsieur, & je le déclare à l'Univers entier,
 que

tentation: l'amour qu'il a pour la droiture & pour la
 Divinité, qui reluit dans sa conscience, quoiqu'il se
 trompe, l'engage nécessairement à prévenir ces dangers,
 par l'expulsion de ceux qui les apportent avec eux par-
 tout où ils viennent, avec leur *Maxime* prétendue Evan-
 gélisme, Contrains-les d'entrer. *Commentaire Philosophi-
 que sur ces paroles*, Contrains-les d'entrer. Tom. I. p. 1621

6; Vie de Mr. Bayle, p. 105.

TOM. IV.

I

que le hazard m'en a fait découvrir qui mettent la gloire & la religion de Mr. Bayle à couvert de toutes les insultes des Hypocrites. J'ai eu l'occasion de connoître en Hollande un ancien ami de Mr. Bayle : c'est Mr. Terfon, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, & Capitaine dans les Gardes Hollandoises ; il vit encore & est généralement estimé dans les Sept Provinces, soit par la façon distinguée dont il a toujours servi, soit par ses connoissances & par ses lumières. Il m'a assuré plusieurs fois, & m'a permis de le publier, que Mr. Terfon son cousin, ami de Mr. Bayle, étoit allé chez lui pour le voir, environ deux ou trois heures avant qu'il mourût. Mr. Bayle se sentant excessivement mal, ordonna qu'on refusât tout le monde ; mais ayant su qu'on avoit renvoyé Mr. Terfon son ami, il crut devoir lui en faire des excuses, & lui écrivit quelques tems avant d'expirer, ce Billet : „Mon cher ami, ce n'étoit pas pour vous que j'avois donné les ordres qui m'ont privé du plaisir de vous
„voir

.. 66 Mr. Bayle was a man of great probity. It is a great mistake to fancy, that he was not fully persuaded of the first Article of Religion. He told me in a private conversation three or four years before he died, that it was impossible for the most subtil Atheist to

„voir encore une fois. Je sens que je n'ai
 „plus que quelques momens à vivre ; je
 „meurs en Philosophe Chrétien , persuadé,
 „pénétré des bontés & de la miséricorde de
 „Dieu, & vous souhaite un bonheur parfait.
 „Je suis, &c. “ L'Original de ce Billet fut
 remis à Mr. Basnage. Mr. le Colonel Terfon
 m'a encore assuré ce fait , & m'a dit avoir
 été présent lorsque son cousin le lui donna.

Pour achever de fermer la bouche à ceux
 qui veulent , à quelque prix que ce soit,
 faire passer Mr. Bayle pour un Athée, il
 faut leur montrer que dans tous les différens
 Pays, des gens respectables, & qui avoient
 connu particulièrement Mr. Bayle , ont té-
 moigné hautement combien il étoit éloigné
 d'avoir les sentimens qu'on lui prêtoit.
 Voici ce que dit à ce sujet Mr. de la Roche,
 Auteur des Mémoires de la Grande-Breta-
 gne, dans un Journal Anglois.

„Mr. ⁶⁶ Bayle étoit un homme de grande
 „probité. C'est une grande faute ; que de
 „s'imaginer qu'il n'étoit pas pleinement per-
 „suadé

confut the arguments grounded upon the contrivance
 and wisdom conspicuous in the several parts of the
 Universe. Mr. Bayle was more Orthodox than many
 People fancies. *Mém. Litt. May. 1714. p. 100. col. 2.* cité
 par l'Auteur du Voyage Littéraire.

„suadé du premier Article de la Religion.
 „Il me dit , dans une conversation particu-
 „lière, trois ou quatre années avant sa mort,
 „qu'il étoit impossible au plus subtil Athée
 „de renverser l'argument qui est fondé sur
 „l'art & la sagesse sensibles dans les différen-
 „tes parties de l'Univers. Mr. Bayle étoit
 „plus Orthodoxe que bien des gens ne s'i-
 „maginent“.

Monfieur Bayle étant aussi savant & aussi honnête homme qu'il l'étoit, il n'est pas surprenant qu'il ait eu un aussi grand nombre d'amis dans toutes les parties de l'Europe ⁶⁷. Les Princes, les Seigneurs, se sont disputé l'avantage de le connoître & d'être en relation avec lui, ils ont pensé que le commerce qu'ils avoient avec un aussi grand Person-
 nage

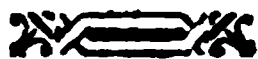
⁶⁷ Il étoit en relation avec un grand nombre de personnes distinguées. Outre celles que j'ai déjà nommées dans ces Mémoires, il avoit pour Amis en France, Mr. le Duc de Noailles, Mr. de Bontepaux, Mr. l'Abbé Bignon, Mr. Thomassin de Mazaugues, Conseiller au Parlement d'Aix, le Père Malebranche, les deux Peres Lamy, Mr. & Mademoiselle de la Sablière, Mr. l'Abbé Nicaise, Mr. l'Abbé du Bos, Mr. Rainfant & Mr. Oudinet Gardes du Cabinet des Médailles du Roi, Mr. Bayle Médecin & Professeur à Toulouse, Mrs. Perault, de Longepierre, de la Monnoye, &c. En Angleterre, Mr. Burnet Evêque de Salisbury, Mrs. Cappel, Dubordieu, Abba-

nage que ce Philosophe, les illustroit encore plus que leur Noblesse.

Il ne nous reste plus, *Monsieur*, que Newton, Fontenelle, s'Gravesande & le Jé-
suite Regnault: conservons-les tous les
quatre pour la dernière Lettre que je vous
écrirai sur les Philosophes. - Nous passerons
ensuite aux Historiens; & j'espère que vous
me verrez toujours le même amour pour la
Vérité, le même respect pour les grands
Hommes, la même hardiesse à condamner
les mauvais Auteurs, & la même fermeté à
défendre la réputation des honnêtes gens.
Je suis avec respect,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très Ec.



LET-

die, la Rivière le Vassor, Pujolas, &c. En Allemagne,
Mr. le Comte de Reckheim, Mrs. Leibnitz, Thomafius,
Buddæus, &c. En Italie, Mr. Magliabecchi, Bibliothéca-
re du Grand-Duc de Toscane: En Hollande [Mr. le
Comte de Frise, Mr. le Marquis de Bougi. Mr. le Leu
de Wilhelm, Mr. Fremont d'Ablancourt, Mr. Basnage,
Mr. Basnage de Flottemanville, Mrs. Grævius, Drelin-
court, Regis, &c. En Flandres, Madame la Comtesse de
Tilly, Mr. le Baron le Roi, &c. A Genève, Mrs.
Chouet, Turretin, Leger, Pictet, &c. *Vie de Bayle*,
pag. 106.



LETTRE ONZIEME.

§. I.

MONSIEUR,

Me voici enfin arrivé aux trois dernières lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire sur les Philosophes: mais les matières dont il me reste à vous entretenir ne sont pas les plus aisées; bien des choses m'arrêtent & me font de la peine. Le Monde Littéraire est partagé aujourd'hui en deux Sectes directement opposées, qui se disputent avec autant de vivacité que de force l'Empire de la Philosophie. Les Cartésiens & les Newtoniens sont aussi échauffés pour la gloire de leurs Maîtres que les Jansénistes le sont pour celle de St. Augustin, & les Jésuites pour celle de la Bulle. Il est presque impossible de pouvoir conserver un juste milieu dans les disputes Philosophiques. Ne pas approuver entièrement Descartes, c'est au sentiment de presque tous les Cartésiens vouloir renouveler les erreurs prosrites du Péripatérisme. Trouver quelque chose à redire dans les opinions de Newton, c'est

c'est n'être point Géometre , c'est fuivré les mouvemens des anciens préjugés, c'est refuser la vérité, parce qu'elle est offerte par un Etranger.

Dans ce conflit de juridiction , où il ne s'agit pas de moins que d'un triomphe parfait ou d'une entière défaite, il est bien dangereux d'oser dire ce que l'on pense , surtout lorsqu'on n'adopte aucun parti. Une chose me rassure cependant : c'est qu'il y a un très-grand nombre de personnes qui, malgré les guerres Philosophiques, ont refusé constamment jusqu'ici de vouloir se déclarer entièrement. Ils approuvent dans tous les deux philosophes ce qu'ils croient y trouver de vrai & de bon , condamnent ce qu'ils pensent être faux, & regardent comme incertain ce dont ils n'ont aucune certitude évidente. Vous êtes, *Monsieur*, dans le nombre de ces gens neutres & impartiaux : ainsi vous me passerez la liberté que je prendrai de dire avec franchise ce que je penserai ; & vous ne regarderez point cela comme un attentat & comme un manque de respect pour la mémoire de Descartes & de Newton, ayant pour ces deux grands Hommes, & sur-tout pour le dernier, un respect qui va jusqu'à la vénération la plus profonde.

Une autre chose qui ne me cause pas un médiocre embarras, c'est que je suis obligé de parler de plusieurs personnes qui vivent encore. Jusqu'ici je n'ai guère fait mention que des morts : j'avois peu à craindre qu'ils se fâchassent dans le tombeau, qu'ils trouvassent mes expressions trop peu mesurées, mes critiques mal fondées, & mes réflexions déplacées ou malignes ; actuellement il faut ou que je me résolve à déguiser une partie de ce que je pense, ou que je coure risque de déplaire à des personnes que j'estime infiniment, & que je me fais un honneur d'estimer.

§. II.

Exposition de certains Principes du Cartésianisme extraits des Livres de Mr. de Fontenelle, accompagnée de quelques réflexions sur les Ouvrages de cet ingénieux Auteur.

Si je suivois, Monsieur, l'ordre que je me suis prescrit en général jusqu'ici, je devrois parler de Mr. Newton avant que de faire mention de Mr. de Fontenelle, le premier étant né plutôt que l'autre : mais je pense qu'étant assez nécessaire de rappeler à l'esprit des Lecteurs certains Principes de Descartes avant que d'examiner les raisons que Newton a apportées pour les détruire, je

je ne saurois mieux faire que d'extraire ces Principes des Ouvrages de Mr. de Fontenelle, où le Système de Descartes est expliqué bien plus clairement, & d'une manière bien plus gracieuse que dans les Livres de ce Philosophe.

Personne n'a jamais eu l'art, & peut-être personne ne l'aura-t-il jamais, de mettre les choses les plus difficiles & les plus abstraites à la portée de tout le monde, comme Mr. de Fontenelle. Son Livre de la *Pluralité des Mondes* est un Chef-d'œuvre dans son espèce. Il a été souvent imité, rarement approché, & jamais égalé. Il falloit un génie aussi profond & en même tems aussi enjoué, que celui de Mr. de Fontenelle pour répandre cette gaieté amusante sur les Questions de Physique les plus difficiles, & sur les Observations Astronomique, les plus relevées.

On trouve beaucoup de Savans qui parlent savamment: on en voit peu qui parlent savamment & galement. Il semble que le bel esprit soit une hérésie en Philosophie, & qu'un Physicien soit dispensé de plaire en instruisant. Je ne m'étonne point si tant d'habiles Professeurs n'ont pu obtenir auprès de bien des gens que le titre de Pédans. N'accusons point tout-à-fait l'ignorance

d'un pareil jugement, attribuons en une partie à la sévérité & à la dureté Philosophique. Que tous les Philosophes s'expliquent comme Mr. de Fontenelle, bien-tôt on verra l'Univers entier écouter leurs leçons avec une avide curiosité.

La Nature a fait tous les hommes pour aimer ce qui est agréable : mais elle n'a accordé qu'à une petite partie le talent de pouvoir goûter le bon enveloppé dans une écorce amère. La même personne qui s'instruira avec plaisir de la vérité sous les auspices de Mr. de Fontenelle, s'ennuiera bien-tôt de la rechercher avec Mallebranche, qui le conduira par un chemin sublime pour deux ou trois mortels ; mais obscur, épineux, ennuyeux & impraticable pour le reste du Genre humain. Il en est d'un Philosophe comme de tous les autres Ecrivains : s'il veut emporter & réunir tous les suffrages, il faut absolument qu'il joigne l'agréable à l'utile : *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* ; qu'il se rende intelligible, & qu'il mette à la portée de tout le monde les choses qui semblent par elles-mêmes demander la plus sérieuse méditation. Personne n'a possédé ce talent comme Mr. de Fontenelle. Voyons en un exemple dans l'exposition des Systèmes Astronomiques.

„Avant

„Avant que je vous explique le premier
 „des Systèmes, *dit-il* ¹, il faut que vous
 „remarquiez, s'il vous plaît, que nous som-
 „mes tous faits naturellement comme un
 „certain Fou Athénien, dont vous avez en-
 „tendu parler, qui s'étoit mis dans la fan-
 „taisie que tous les Vaisseaux qui abordent
 „au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre
 „folie, à nous autres, est de croire aussi que
 „toute la Nature, sans exception, est desti-
 „née à nos usages; & quand on demande à
 „nos Philosophes, à quoi sert ce nombre
 „prodigieux d'Etoiles fixes, dont une partie
 „suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes,
 „ils vous répondent froidement quelles ser-
 „vent à leur réjouir la vie. Sur ce principe on
 „ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il
 „falloit que la Terre fût en repos au Centre
 „de l'Univers, tandis que tous les Corps
 „célestes qui étoient faits pour elle, pren-
 „droient la peine de tourner à l'entour
 „pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessous
 „de la Terre qu'on plaça la Lune; & au
 „dessous de la Lune on plaça Mercure; en-
 „suite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Sa-
 „turne. Au-dessous de tout cela étoit le
 „Ciel

¹ Entretiens sur la Pluralité des Mondes, Premier Soir, p. 21. Edit. de la Haye chez Vander Kloot.

„Ciel des Etoiles fixes. La Terre se trou-
„voit justement au milieu des Cercles que
„décrivent ces Planetes, & ils étoient d'au-
„tant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés
„de la Terre; & par conséquent les Planetes
„les plus éloignées employoient plus de
„tems à faire leur cours, ce qui effective-
„ment est vrai.

„Mais je ne fai pas, interrompit la Mar-
„quise, pourquoi vous semblez n'approuver
„pas cet ordre-là dans l'Univers: il me
„paroît assez net, & assez intelligible; &
„pour moi, je vous déclare que je m'en
„contente.

„Je puis me vanter, répliquai-je, que
„je vous adoucis bien tout ce Systeme. Si
„je vous le donnois tel qu'il a été conçu par
„Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y
„ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans
„une épouvante horrible. Comme les
„mouvemens des Planetes ne sont pas si ré-
„guliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite,
„tantôt plus lentement, tantôt en un sens,
„tantôt en un autre; & qu'elles ne soient
„quelquefois plus éloignées de la Terre,
„quelquefois plus proches, les Anciens
„avoient imaginé je ne fai combien de Cer-
„cles différemment entrelacés les uns dans
„les autres, par lesquels ils fauvoient toutes
„cea

„ces bizarreries. L'embarras de tous ces
 „Cercles étoit si grand, que, dans un tems
 „où l'on ne connoissoit encore rien de
 „meilleur, un Roi de Castille, grand Mathé-
 „maticien, mais apparemment peu dévot,
 „disoit, que si Dieu l'eût appelé à son Con-
 „seil quand il fit le Monde, il lui eût donné
 „de bons avis. La pensée est trop liberti-
 „ne : mais cela même est assez plaisant, que
 „ce Système fût alors une occasion de pé-
 „ché, parce qu'il étoit trop confus. Les
 „bons avis que ce Roi vouloit donner, re-
 „gardoient sans doute la suppression de
 „tous ces Cercles, dont on avoit embar-
 „rassé les mouvemens célestes. Apparem-
 „ment ils regardoient aussi une autre sup-
 „pression de deux ou trois Cieux superflus
 „qu'on avoit mis au-delà des Etoiles fixes.
 „Ces Philosophes, pour expliquer une sorte
 „de mouvement dans les Corps célestes, fai-
 „soient au-delà du dernier Ciel que nous
 „voyons, un Ciel de crystal, qui imprimoit
 „ce mouvement aux Cieux inférieurs.
 „Avoient-ils nouvelle d'un autre mouve-
 „ment ? c'étoit aussi-tôt un autre Ciel de
 „crystal. Enfin, les Cieux de crystal ne
 „leur coûtoient rien.

„Et pourquoi ne les faisoit-on que de
 „crystal, dit la Marquise ? N'eussent-ils
 „pas

„pas été bons de quelque autre ma-
„tière ?...

„Non, répondis-je, il falloit que la lu-
„mière passât au travers : & d'ailleurs il
„falloit qu'ils fussent solides : il le falloit
„absolument, car Aristote avoit trouvé que
„la solidité étoit une chose attachée à la
„noblesse de leur nature ; & puisqu'il l'avoit
„dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais
„on a vu des Cometes, qui étant plus éle-
„vées qu'on ne croyoit autrefois, brise-
„roient tout le crystal des Cieux par où
„elles passent, & casseroient tout l'Univers ;
„& il a fallu se résoudre à faire les Cieux
„d'une matière fluide, telle que l'air. En-
„fin, il est hors de doute par les Observa-
„tions de ces derniers Siècles, que Venus
„& Mercure tournent autour du Soleil, &
„non autour de la Terre ; & l'ancien Sys-
„tème est absolument insoutenable par cet
„endroit. Je vais donc vous en proposer
„un qui satisfait à tout, & qui dispense-
„roit le Roi de Castille de donner des avis ;
„car il est d'une simplicité charmante, &
„qui seule le feroit préférer.

„Il sembleroit, interrompit la Marquise,
„que votre Philosophie est une espèce d'en-
„chère, où ceux qui offrent de faire les cho-
„ses

„les à moins de frais ; l'emportent sur les
„autres.

„Il est vrai, repris-je, & ce n'est que
„par-là qu'on peut attraper le Plan sur
„lequel la Nature a fait son Ouvrage.
„Elle est d'une épargne extraordinaire : tout
„ce qu'elle pourra faire d'une manière qui
„lui coûtera un peu moins, quand ce moins
„ne seroit presque rien, soyez sûre qu'elle
„ne le fera que de cette manière-là. Cette
„épargne néanmoins s'accorde avec une
„magnificence surprenante qui brille dans
„tout ce quelle a fait. C'est que la magni-
„ficence est dans le dessein, & l'épargne
„dans l'exécution. Il n'y a rien de plus
„beau qu'un grand dessein que l'on exécu-
„te à peu de frais. Nous autres, nous
„sommes sujets à renverser souvent tout
„cela dans nos idées. Nous mettons l'é-
„pargne dans le dessein qu'a eu la Natu-
„re, & la magnificence dans l'exécution.
„Nous lui donnons un petit dessein, qu'elle
„exécute avec dix fois plus de dépense
„qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait
„ridicule.

„Je serai bien aise, dit-elle, que le Sy-
„stème dont vous m'allez parler, imite de
„fort près la Nature ; car ce grand ména-
„ge-là tournera au profit de mon imagi-
„nation

„nation, qui n'aura pas tant de peine à
„comprendre ce que vous me direz.

„Il n'y a plus ici d'embarras inutiles,
„repris-je. Figurez-vous un Allemand,
„nommé Copernic, qui fait main-basse sur
„tous ces Cercles différens, & sur tous ces
„Cieux solides qui avoient été imaginés
„par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met
„les autres en pièces. Saisi d'une noble
„fureur d'Astronome, il prend la Terre, &
„l'envoie bien loin du Centre de l'Univers,
„où elle s'étoit placée ; & dans ce Centre,
„il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit
„bien mieux dû. Les Planetes ne tournent
„plus autour de la Terre, & ne l'enferment
„plus au milieu du Cercle qu'elles décri-
„vent. Si elles nous éclairent, c'est en quel-
„que sorte par hazard, & parce qu'elles
„nous rencontrent en leur chemin. Tout
„tourne présentement autour du Soleil : la
„Terre y tourne elle-même ; & pour la
„punir du long repos qu'elle s'étoit attri-
„bué, Copernic la charge le plus qu'il
„peut de tous les mouvemens qu'elle don-
„noit aux Planetes & aux Cieux. Enfin,
„de tout cet équipage céleste, dont cette
„petite Terre se faisoit accompagner & en-
„vironner, il ne lui est demeuré que la Lune,
„qui tourne encore autour d'elle.

„Atten-

„Attendez un peu, dit la Marquise, il
 „vient de vous prendre un enthousiasme
 „qui vous a fait expliquer les choses si
 „pompeusement, que je ne crois pas les
 „avoir entendues. Le Soleil est au Centre
 „de l'Univers, & là il est immobile ; après
 „lui, qu'est-ce qui suit ?

„C'est Mercure, répondis-je, il tourne
 „autour du Soleil ; ensuite que le Soleil est
 „à peu près le Centre du Cercle que Mercure
 „décrit. Au-dessus de Mercure est Venus,
 „qui tourne de même autour du Soleil.
 „Ensuite vient la Terre, qui étant plus éle-
 „vée que Mercure & Venus, décrit autour
 „du Soleil un plus grand Cercle que ces
 „Planètes. Enfin, suivent Mars, Jupiter,
 „Saturne, selon l'ordre où je vous les nom-
 „me : & vous voyez bien que Saturne doit
 „décrire autour du Soleil le plus grand Cer-
 „cle de tous ; aussi emploie-t-il plus de
 „temps qu'aucune autre Planète à faire sa
 „révolution. Et la Lune ? vous l'oubliez,
 „interrompit-elle. Je la retrouverai bien,
 „repris-je. La Lune tourne autour de la
 „Terre, & ne l'abandonne point : mais
 „comme la Terre avance toujours dans le
 „Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la
 „Lune la suit, en tournant toujours autour
 „d'elle ; & si elle tourne autour du Soleil

: TOM. IV. K „ce

Ice n'est que pour ne point quitter la „Terre.”

Convenons, Monsieur, qu'il faut avoir autant de netteté, de précision & de légèreté qu'en a l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, pour donner aux Démonstrations Astronomiques autant d'enjoûment. Il a eu raison de dire, en parlant de l'exposition qu'il faisoit du Système de Ptolomée, qu'il pouvoit se vanter qu'il l'édoucissoit bien, & que s'il le donnoit tel qu'il a été conçu par son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il jetteroit la Marque dans une épouvante horrible. Mr. de Fontenelle auroit pu, s'il n'avoit été aussi modeste & aussi grand partisan des Modernes, avancer qu'il avoit rendu le même service à Copernic qu'à Ptolomée; mais il a craint sans doute, ou de se louer trop, ou de diminuer la gloire de Copernic en ne lui accordant pas autant de clarté que de science. C'est apparemment par la même raison qu'il veut que l'idée des Tourbillons de Descartes soit aussi agréable que leur nom est terrible. Je conviens qu'elle l'est dans les Ouvrages de Mr. de Fontenelle; & si Descartes revenoit aujourd'hui, il seroit bien surpris de voir qu'on eût rendu si aisé & si clair, ce qui chez lui ne l'é-

soit pas trop. Voyons, Monsieur, encore cette ingénieuse explication.

„Ah! Madame, répliquai-je, si vous saisissez ce que c'est que les Tourbillons de Descartes, ces Tourbillons dont le nom est si terrible, & l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites.

„La tête me doit-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de savoir ce que c'est que les Tourbillons : achevez de me rendre folle : je ne me ménage plus : je ne connois plus de retenue sur la Philosophie ; laissons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons.

„Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens, repris-je, c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, & se meuvent toutes en un même sens ; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi un Tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air, qui

„Entretiens sur la Pluralité des Mondes, quatrième Soir, p. 84.

„qui tournent en rond toutes ensemble,
 „& enveloppent ce qu'elles rencontrent.
 „Vous savez que les Planètes sont portées
 „dans la Matière céleste, qui est d'une subtilité
 „& d'une agitation prodigieuses. Tous
 „ce grand amas de Matière céleste, qui est
 „depuis le Soleil, jusqu'aux Broiles fixes,
 „tourne en rond, & emportant avec soi les
 „Planètes, les fait tourner toutes en un
 „même sens autour du Soleil, qui occupe
 „le Centre; mais en des tems plus ou
 „moins longs; selon qu'elles en sont plus
 „ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au
 „Soleil qui ne tourne sur lui-même, par-
 „ce qu'il est justement au milieu de toute
 „cette Matière céleste; & vous remarquerez
 „en passant, que quand la Terre seroit
 „dans la place où il est, elle ne pourroit en-
 „core faire moins que de tourner sur elle-
 „même.

„Voilà quel est le grand Tourbillon
 „dont le Soleil est comme le Maître: mais
 „en même tems les Planètes se composent
 „de petits Tourbillons particuliers à l'imi-
 „tation de celui du Soleil. Chacune d'el-
 „les en tournant autour du Soleil ne laisse
 „pas de tourner autour d'elle-même, &
 „fait tourner aussi autour d'elle en même
 „sens une certaine quantité de cette Matière
 „céleste

„céléste qui est toujours prête à suivre
 „tous les mouvemens qu'on lui veut don-
 „ner, s'ils ne la détournent pas de son mou-
 „vement général. C'est-là le Tourbillon
 „particulier de la Planete, & elle le pousse
 „aussi loin que la force de son mouvement
 „se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans
 „ce petit Tourbillon quelque Planete moi-
 „dre que celle qui y domine, la voilà em-
 „portée par la grande, & forcée indispen-
 „sablement à tourner autour d'elle ; & le
 „tout ensemble, la grande Planete, la petite,
 „& le Tourbillon qui les renferme, n'en
 „tourne pas moins autour du Soleil. C'est
 „ainsi qu'au commencement du Monde
 „nous nous fîmes suivre par la Lune, par-
 „ce qu'elle se trouva dans l'étendue de no-
 „tre Tourbillon, & tout-à-fait à notre
 „bienfaisance. Jupiter, dont je commençois
 „à vous parler, fut plus heureux ou plus
 „puissant que nous. Il y avoit dans son
 „voisinage quatre petites Planetes, il se les
 „assujettit toutes quatre ; & nous qui som-
 „mes une Planete principale, croyez-vous
 „que nous l'eussions été si nous nous fus-
 „sions trouvés proche de lui ? Il est mille
 „fois plus gros que nous : il nous auroit
 „engloutis sans peine dans son Tourbillon,
 „& nous ne serions qu'une Lune de sa dé-

„pendance, au lieu que nous en avons une
„qui est dans la nôtre; tant il est vrai que
„le seul hazard de la situation décide sou-
„vent de toute la fortune qu'on doit avoir.”

Si Mr. de Voltaire eût fait attention à la
faute de ce passage, il n'auroit pas apporté
pour détruire l'existence des Fourbillons,
une objection que Mr. de Fontenelle avoit
prévenue, & qu'il a fait faire par la Mar-
quise; cependant Mr. de Voltaire la donne
comme une des plus décisives & qui ruine
entièrement l'Hypothèse Cartésienne.

„Pour comble enfin, dit-il 3, tout le
„monde voit ce qui arriveroit à deux
„Fluides circulant l'un vis-à-vis de l'autre.
„Ils se confondroient nécessairement, & for-
„meroient le Chaos au lieu de le débrouil-
„ler. Cela seul auroit jeté sur le Système
„Cartésien un ridicule qui l'eût accablé, si
„le goût de la nouveauté & le peu d'usage
„où l'on étoit alors d'examiner, n'avoient
„prévalu.”

Mettons ici *Monsieur*, l'objection de la
Marquise, & la réponse de Monsieur de
Fontenelle : elle servira également à l'argu-
ment de Mr. de Voltaire.

„Et

1 Elémens de la Philof. de Newton, mis à la portée de
tout le monde, par Mr. de Voltaire, Chap. XVI. p. 204.

„Et qui nous assure, dit la Marquise 4,
 „que nous demeurerons toujours où nous
 „sommes? Je commence à craindre que
 „nous ne fassions la folie de nous appro-
 „cher d'une Planete aussi entreprenante que
 „Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous, pour
 „nous absorber; car il me paroît que dans
 „ce grand mouvement, où vous dites qu'est
 „la Matière céleste, elle devoit agiter les
 „Planetes irrégulièrement, tantôt les appro-
 „cher, tantôt les éloigner les unes des autres.
 „Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y
 „perdre, répondis-je: peut-être, irions-
 „nous soumettre à notre domination Mer-
 „cure, ou Mars, qui sont de plus petites
 „Planetes, & qui ne nous pourroient rési-
 „ster. Mais nous n'avons rien à espérer,
 „ni à craindre: les Planetes se tiennent où
 „elles sont, & les nouvelles Conquêtes
 „leur sont défendues, comme elles l'étoient
 „autrefois aux Rois de la Chine. Vous
 „savez bien que quand on met de l'huile
 „avec de l'eau, l'huile surnage: qu'on met-
 „te sur ces deux liqueurs un Corps extrê-
 „mement léger, l'huile le soutiendra, & il
 „n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un
 „autre

4 Entretiens sur la Pluralité des Mondes, quatrième Boir, p. 86. & suiv.

„autre Corps plus pesant, & qui soit juste-
 „ment d’une certaine pesanteur, il passera
 „au travers de l’huile, qui sera trop foible
 „pour l’arrêter, & tombera jusqu’à ce qu’il
 „rencontre l’eau, qui aura la force de le
 „soutenir. Ainsi dans cette liqueur, com-
 „posée de deux liqueurs qui ne se mêlent
 „point, deux Corps inégalement pesans, se
 „mettent naturellement à deux places diffé-
 „rentes, & jamais l’un ne montera, ni l’au-
 „tre ne descendra. Qu’on mette encore
 „d’autres liqueurs qui se viennent séparées,
 „& qu’on y plonge d’autres Corps, il ar-
 „rêvera la même chose. Représentez-vous
 „que la Matière céleste qui remplit ce grand
 „Tourbillon, a différentes couches, qui
 „s’enveloppent les unes les autres, & dont
 „les pesanteurs sont différentes comme cel-
 „les de l’huile & de l’eau, & des autres li-
 „queurs. Les Planètes ont aussi différentes
 „pesanteurs, chacune d’elles par conséquent
 „s’arrête dans la couche qui a précisément
 „la force nécessaire pour la soutenir, & qui
 „lui fait équilibre; & vous voyez bien qu’il
 „n’est pas possible qu’elle en sorte jamais.”

En ne regardant pas l’Objection de Mr.
 de Voltaire comme insurmontable, je suis
 bien éloigné d’être persuadé de la réalité
 des Tourbillons de Descartes. Je veux
 seule-

seulement vous montrer que parmi plusieurs excellentes raisons que les Adversaires des Cartésiens apportent pour ruiner les Tourbillons, celle que Mr. de Voltaire a considérée comme la plus forte & mettant le comble à la destruction de ce Système, ne l'étoit point autant que bien d'autres.

Revenons aux Tourbillons de Descartes, & avouons que quelque ingénieuse que soit cette Hypothèse, elle est aujourd'hui insoutenable, & qu'on en a démontré le faux.

Il est prouvé évidemment que le petit Tourbillon de la Terre ne peut pas toujours conserver son premier mouvement, & qu'il doit le perdre peu à peu. Les grands Tourbillons sont aussi chimériques que celui de la Terre, ils sont directement opposés aux règles de Kepler, dont la vérité est démontrée. Or toute Hypothèse contraire à l'Expérience & à des démonstrations évidentes, ne doit trouver aucun crédit dans l'esprit de ceux qui ne cherchent que le vrai, & qui n'aiment point à courir après des chimères.

Mr. de Voltaire a parfaitement bien choisi parmi les démonstrations de Kepler qui anéantissent les Tourbillons, lorsque parmi tant d'autres il a par préférence rap-

porté celle-ci. „Par une des grandes loix
 „de Kepler, dit-il, toute Planete décrit
 „des aires égales en tems égaux : par une
 „autre loi non moins sûre chaque Planete
 „fait sa révolution autour du Soleil en telle
 „sorte, que si, par exemple, la moyenne
 „distance au Soleil est 10, prenez le cube de
 „ce nombre, ce qui fera 1000, & le tems de
 „la révolution de cette Planete autour du
 „Soleil sera proportionné à la racine quad-
 „rée de ce nombre 1000. Or s'il y avoit
 „des courbes de matière qui portassent des
 „Planetes, ces courbes ne pourroient suivre
 „ces loix ; car il faudroit que les vitesses
 „de ces torrens fussent à la fois propor-
 „tionnelles à leurs distances au Soleil, & aux
 „racines quarrées de ces distances ; ce qui
 „est incompatible.”

Mr. de Voltaire joint plusieurs autres Ob-
 jections, idout quelques-unes moins fortes
 que les autres, ne laissent pas d'être très-
 embarrassantes. Il en a puisé une grande
 partie dans le sublime Livre des Principes
 de Newton de destructeur du Système Car-
 rélien. Ce fameux & illustre Anglois trai-
 tant de la résistance des milieux au mou-
 vement

Eléments de la Philof. de Newton, &c. Chap. XVI.
 p. 204.

vement qui doit entrer dans les principaux Phénomènes de la Nature; tels que les mouvemens des Corps célestes; la Lumière, le Son : & établissant & fondant uniquement sur la Géométrie ce qui résulte de cette résistance selon toutes les causes qu'elle peut avoir, la densité du milieu, la vitesse du corps mu, la grandeur de sa surface; a tiré des conclusions de ces premiers Principes qui renversent entièrement les Tourbillons de Descartes. Il démontre & démontre évidemment, que le mouvement des Planètes ne pourroit avoir lieu, & que leur cours seroit sans cesse affoibli & même bien tôt interrompu, s'il étoit vrai qu'elles se fussent autour du Soleil dans un milieu rempli de Matière, quelque déliée & subtile qu'on la suppose, puisque malgré cela elle résisteroit également, & n'en arrêteroit pas moins le cours. Mais enfin, une raison qui détruit jusque dans ses fondemens l'Hypothèse Cartésienne, c'est l'impossibilité qu'il y a que les Comètes traversent les Tourbillons librement & en tout sens, sans que leur mouvement en soit dérangé ni altéré, quoiqu'elles aient très-souvent des directions contraires au leur. D'ailleurs, par quel moyen ou plutôt par quel enchantement les Comètes, ces Torrens d'une

d'une grandeur immense & si rapides; n'absorbent-elles pas le mouvement particulier d'un Corps qui n'est qu'un Atome eu égard à leur prodigieuse étendue; & ne le déterminent-elles pas, par leur force si supérieure à suivre leur cours? Il faut donc convenir que les Corps célestes se meuvent dans le *Vuide*, & que l'existence du *Plein* est fautive & impossible: que la Matière subtile ne serviroit qu'à empêcher le cours des Astres: qu'elle causeroit un obstacle à tous les mouvemens qui se font dans l'Univers, puisque tout Corps ne peut être mu, lorsqu'un autre corps l'empêche de changer de lieu; & qu'il est démontré évidemment que, quelque subtil, quelque petit que soit un Atome, il ne pourra jamais se mouvoir, si celui qui le touche ne cède; & par conséquent un troisième à ce second. Or comment cela pourra-t-il arriver, s'il n'y a point de *Vuide*, & si tout est plein? Tous les Atomes, ou, si l'on veut, toutes les parties de la Matière subtile se résistent également, tout sera beaucoup plus compacte dans l'Univers que dans le morceau d'or

• Ce fut cette heureuse & sage hardiesse qui lui fit entreprendre la résolution d'un Problème fondamental pour toute l'Astronomie, déjà résolu plusieurs fois sans

d'or le plus serré & le moins poreux ; & il n'y aura aucun mouvement.

En voilà assez, *Monsieur*, sur les Tourbillons de Descartes, leur fausseté ne diminue point le mérite de la manière ingénieuse dont Mr. de Fontenelle en a expliqué l'existence.

- Si l'Ouvrage sur la Pluralité des Mondes mérite l'estime du Public, celui qui contient les Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences en est encore plus digne. C'est, à mon gré, le Chef-d'œuvre de cet excellent Auteur. Il a trouvé le moyen de renfermer dans les Eloges des Académiciens morts, non-seulement les principales circonstances de leurs Vies ; mais il a fait un précis de leurs opinions & de leurs Ouvrages, toujours aussi instructif que l'Ouvrage même dont il parle, & souvent beaucoup plus agréable. Il est peu de découvertes Astronomiques & Mathématiques dont il n'instruise les Lecteurs, & sa brièveté n'ôte rien à sa clarté. Jugez en, *Monsieur*, par le passage que vous trouverez au bas de la page 6, & qui contient tout le détail des fameuses découvertes de Mr. Cassini.

Lors-

succès par les plus habiles Mathématiciens, & même jugé impossible par le fameux Kepler & par Mr. Bouillaud grand Astronome François. Deux intervalles en-

1. Lorsque Mr. de Fontenelle fait mention de quelques Anecdotes qui regardent ou le

général, ou le particulier, ou le lieu vrai & le lieu moyen d'une Planete étant donnés, il falloit déterminer géométriquement son Apogée, & son Excentricité. Mr. Cassini en vint à bout, & surprit beaucoup le Monde sçavant. Son Problème commençoit à, lui ouvrir une route à une Astronomie nouvelle & plus exacte: mais comme, pour profiter de sa propre invention, il avoit besoin d'un plus grand nombre d'Observations qu'il n'avoit encore eu le tems d'en faire, car à peine avoit-il alors 26 ans, il écrivit en France à Mr. Cassendi, & lui demanda celles qu'il pouvoit avoir principalement sur les Planetes supérieures. Il les obtint sans peine d'un homme aussi zélé pour les Sciences, & aussi favorable à la gloire d'autrui. Mais il restoit encore dans le fond de l'Astronomie des doutes importants, & des difficultés essentielles. Il est certain, & que le Soleil paroît maintenant aller plus lentement en Été qu'en Hyver, & qu'il est plus éloigné de la Terre en Été. Ce plus grand éloignement doit diminuer l'apparence de sa vitesse; mais n'y a-t-il point de plus dans cette vitesse une diminution réelle? C'étoit le sentiment de Kepler, & de Bouillaud: mais les autres tant Anciens que Modernes croyoient le contraire; & la certitude de la Théorie du Soleil & des autres Planetes dépendoit en grande partie de cette question. Pour la décider, il falloit observer si, lorsque le Soleil étoit plus éloigné de la Terre, la diminution de son diamètre, car il doit alors paroître plus petit, suivait exactement la même proportion que la diminution de sa vitesse; en ce cas bien certainement toute la dis-

genre de vie des Académiciens; ou leurs occupations domestiques, ou leur commerce

ce

minution de vitesse n'étoit qu'apparente; mais la difficulté étoit de faire ces observations avec assez de sûreté. Comme il ne s'agissoit que d'une minute de plus, ou de moins, dans la grandeur du diamètre du Soleil; & que les Instrumens étoient trop petits pour la donner sûrement, chaque Observateur, pouvoit la mettre, ou l'ôter à son gré, & en disposer en faveur de son Hypothèse; & la question demouroit toujours indécidée. Nous ne donnerons que cet exemple, de l'extrême importance dont peuvent être chez les Astronomes, de petites grandeurs, indignes par tout ailleurs d'être comptées. En général il est aisé de concevoir que quand on se sert d'un Quart de Cercle pour observer, la proportion aux grandeurs qu'il doit mesurer est presque infiniment petite, & qu'à l'épaisseur d'un fil de soye sur cet Instrumens il répond dans la Ciel, des millions de lieues. Ainsi la précision de l'Astronomie demande de grands Instrumens.

Il se présenta heureusement à Mr. Cassini une occasion d'en avoir un, le plus grand qui eût jamais été; précisément lorsqu'il étoit dans le dessein de refondre toute cette Science. Le desordre où le Calendrier Julien étoit tombé, parce qu'on y avoit négligé quelques minutes, avoit réveillé les Astronomes du seizième Siècle: ils voulurent avoir par observation les Equinoxes & les Solstices que le Calendrier ne donnoit plus qu'à dix jours près; & pour cet effet Egnazio Danti Religieux Dominicain, Professeur d'Astronomie à Boulogne, tira en 1575. dans l'Eglise de St. Pétrone, une

es Epistolaires, il les rend agréables & intéressantes par les circonstances qu'il y entre-mêle.

ligne qui marquoit la route du Soleil pendant l'année, & principalement son arrivée aux Solstices. On ne crut point mettre une Eglise à un usage profane, en la faisant servir à des observations nécessaires pour la célébration des Fêtes. En 1633. on fit une augmentation au Bâtimant de St. Pétrone. Cela fit naître à Mr. Cassini la pensée de tirer dans un autre endroit de l'Eglise une ligne plus longue, plus utile, & plus exacte que celle de Daut qui n'étoit pas même une Méridienne. Comme il falloit qu'elle fût parfaitement droite, & que par la nécessité de sa position elle devoit passer entre deux Colonnes, on jugea d'abord qu'elle n'y pouvoit passer, & qu'elle iroit buter contre l'une ou l'autre. Les Magistrats qui avoient soin de la Fabrique de St. Pétrone doutoient s'ils consentoient à une entreprise aussi incertaine. Mr. Cassini les convainquit par un Escri imprimé, qu'elle ne l'étoit point. Il avoit pris ses mesures si justes que la Méridienne alla raser les deux dangereuses Colonnes, qui avoient pensé faire tout manquer.

Un trou rond, horizontal, d'un pouce de Diamètre, porté dans le toit, & élevé perpendiculairement de mille poncez au-dessus d'un pavé de marbre où est tracée la Méridienne, reçoit tous les jours & envoie à midi, sur cette Ligne, l'Image du Soleil qui y devient ovale, & s'y promène de jour en jour, selon que le Soleil s'approche ou s'éloigne du Zénith de Boulogne. Lorsqu'il en est le plus près qu'il puisse être, à une minute de variation dans sa hauteur, répondant sur la

mêle. Ainsi en rappelant quels étoient les Savans avec qui Mr. de Montmort étoit en

Méridienne, quatre lignes du pied de Paris, & lorsque le Soleil est le plus éloigné, deux pouces & une ligne; de sorte que cet Instrument donne une précision telle qu'on n'eût osé l'espérer. Il fut construit avec des attentions presque superstitieuses. Le P. Riccioli, bon juge en ces matières, les a nommées plus angéliques que humaines. Le détail en seroit infini. Dans les Sciences Mathématiques la Pratique est une Esclave, qui a la Théorie pour Reine : mais ici cette Reine est absolument dépendante de l'Esclave.

Ce grand Ouvrage étant fini ou du moins assez avancé, Mr. Cassini invita par un Ecrit public tous les Mathématiciens à l'observation du Solstice d'Été de 1655. Il disoit dans un stile Poétique que la sécheresse des Mathématiques ne lui avoit pas fait perdre, qu'il s'étoit établi dans un Temple un nouvel Oracle d'Apollon ou du Soleil, que l'on pouvoit consulter avec confiance sur toutes les difficultés d'Astronomie. Une des premières réponses qu'il rendit fut sur la variation de la vitesse du Soleil. Il prononça nettement en faveur de Kepler & de Bouillaud, qu'elle étoit en partie réelle; & ceux qui étoient condamnés se soumirent. Mr. Cassini imprima cette même année sur l'usage de sa Méridienne un Ecrit qu'il dédia à la Reine de Suède, nouvellement arrivée en Italie, & digne par son goût pour les Sciences qu'on lui fit une pareille réception.

Les nouvelles Observations de Mr. Cassini furent si exactes & si décisives, qu'il en composa des Tables du Soleil, plus sûres que toutes celles qu'on avoit eues

en correspondance, il développe tous les troubles littéraires qui s'élevèrent à l'occasion de la dispute de Leibnitz & de Newton, dans laquelle toute l'Europe & l'Allemagne s'intéressèrent.

En 1714, dit-il, Mr. de Montmort fit une nouvelle Edition de ses Jeux de Hazard

, très-

jusqu'alors. On auroit pu lui reprocher que la Méridienne étoit un grand secours, que d'autres Astronomes n'avoient pas; mais ce secours même, il se l'étoit donné.

Cependant ses Tables avoient encore un défaut, dont son Oracle ne manqua pas d'avertir: Tycho s'étoit aperçu le premier que les Réfractions augmentoient les hauteurs apparentes des Astres sur l'Horizon; mais il crut qu'elles n'agissoient que jusqu'au 45. degré, après quoi elles cessoient entièrement. Mr. Cassini l'avoit suivi sur ce point; mais après de plus grandes recherches & un examen Géométrique de la nature des Réfractions, que l'on n'avoit connues jusque-là que par des observations toujours sujettes à quelque erreur, il trouva qu'elles s'étendoient jusqu'au Zénit, quoiquedepuis le 45 degré jusqu'au Zénit il n'y ait qu'une minute à distribuer sur les 45 degrés qui restent, autre minutie Astronomique d'une extrême conséquence. C'est la sort. des nouveautés même les mieux prouvées, que d'être contredites. Il ne faut compter pour rien un tireur d'Horoscopes, qui écrit contre son Système des Réfractions, & lui objecta qu'il n'étoit pas encore assez âgé, pour les connoître. Le Pere Riccioli lui-même

„très-considérablement augmentée, & enrichie de son commerce Epistolaire avec Mrs. Bernoulli, Oncle & Neveu, qui ne respiroient alors, comme lui, que Combinaisons & Suites infinies de Nombres. Ce n'étoit pas seulement avec ces deux illustres Mathématiciens qu'il étoit en commerce, „mais

fit d'abord quelque difficulté de s'y rendre ; mais Mr. Cassini le tira à Saint Pétrone, où il étoit bien fort.

Il se servit de la nouvelle Théorie des Réfractions pour faire de secondes Tables plus exactes que les premières. Il y joignit la Parallaxe du Soleil, qu'il croyoit, quoiqu'encore avec quelque incertitude, pouvoir n'être que de dix secondes ; & par-là il éloignoit le Soleil de la Terre six fois plus que n'avoit fait Kepler, & dix-huit fois plus que quelques autres. Le Marquis Malvasia calcula sur ces Tables les Ephémérides pour cinq ans à commencer en 1661. Mr. Gemignano Montanari Professeur en Mathématique à Boulogne, a imprimé quand on avoit supputé par ces Ephémérides l'instant où le Soleil devoit arriver, à un point déterminé de la Méridienne de St. Pétrone, il ne manquoit point de s'y trouver. On a autrefois convaincu Landsberge d'avoir falsifié ses Observations pour les accorder avec ses Tables, tant les Astronomes sont flattés d'arriver à cet accord, & les Hommes de jouir de l'opinion d'autrui même sans fondement. *Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences par Mr. de Fontenelle Secrétaire perpétuel. Tom. I. Eloge de Mr. Cassini, p. 239. & suiv. Edit. de la Haye, chez Isaac van der Kloot.*

„mais avec tous les autres de l'Europe, Mrs.
„Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor,
„Herman, Poleni; tous les plus grands noms
„dans ce genre composent la liste de ses
„amis. Il apprenoit par eux les nouvelles
„les plus fraîches des Mathématiciens, leurs
„vues particulières, leurs projets d'Ouvra-
„ges, leurs réflexions sur ce qui paroissoit
„au jour, l'Histoire Anecdote des Sciences :
„il recevoit & rendoit des solutions de Pro-
„blèmes difficiles, des Jugemens raisonnés,
„des Dissertations méditées avec soin ; un
„Géometre médiocre auroit été souvent fort
„embarrassé de pareils commerces. Pour
„lui, il ne pouvoit l'être que quand il fal-
„loit se ménager entre des Savans brouillés
„ensemble, comme dans la querelle qui s'é-
„leva sur l'invention des nouveaux Calculs,
„& dont nous avons parlé en 1716. D'un
„côté étoit toute l'Angleterre en armes pour
„Mr. Newton, & de l'autre Mr. Leibnitz, &
„après sa mort Mr. Jean Bernoulli, qui,
„aussi-bien que Jacques son frere, ayant pris
„les premières idées de ces Calculs dans
„des Ecrits de Mr. Leibnitz où tout autre
„qu'eux ne les eût pas prises, les avoit pouf-
„sées si loin, qu'il y pouvoit prendre le mê-
„me intérêt que Mr. Leibnitz. Mr. Ber-
„noulli seul, comme le fameux Coclès, sou-
„tenoit

„tenoit sur le Pont toute l'Armée Angloise.
 „On en étoit venu aux grandes hostilités, à
 „des défis de Problèmes, & Mr. de Mont-
 „mort toujours posté entre les deux Partis
 „ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à
 „soi, reconnu presque pour Juge en quel-
 „ques occasions, avoit besoin de toute sa sa-
 „gesse. Il étoit peut-être plus lié avec les
 „Anglois qu'il connoissoit personnellement ;
 „cependant il se maintint parfaitement neu-
 „tre, en usant du seul artifice qui pût réus-
 „sir ; il disoit toujours vrai de part & d'au-
 „tre, mais du ton qui fait passer la Vérité ?”

L'Ouvrage de Géométrie que Mr. de Fontenelle a donné au Public sur l'Infini, montre toute l'étendue des vastes connoissances de cet Auteur. Les Savans Mathématiciens, j'entends ceux qui ont pu surmonter l'envie & n'être point sensibles à la jalousie qu'inspire la gloire d'un Conquérant, ont joint leurs suffrages à ceux du Public ; & si quelques Adversaires de ce grand Homme, après avoir sué long-tems pour trouver des défauts dans son Livre, sont venus à bout de pouvoir relever certaines fautes assez légères qu'ils y ont appercues, le mérite de l'Ou-

7 Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 119, & suiv. Elog. de Mr. de Montmort.

l'Ouvrage & celui de l'Auteur n'en doivent pas être moins prisés. Quel est le mortel qui puisse être exempt tout-à-fait des faiblesses attachées à l'Humanité, & qui ne se soit jamais trompé ? Il n'est d'ailleurs permis qu'à certains Génies de tomber dans certaines erreurs. Soyez assuré, *Monsieur*, qu'il n'est aucun des ennemis de Mr. de Fontenelle qui ne se fût estimé fort heureux d'avoir ses talens & ses connoissances.

L'Histoire des Oracles n'est pas un des moindres Ouvrages de Mr. de Fontenelle ; le Bon-Sens y règne par-tout, & développe les ruses & les fourberies des anciens Prêtres. Quel malheur pour l'Univers qu'un Génie aussi beau & aussi éclairé que Mr. de Fontenelle n'ait pu appliquer à la Superstition moderne tout ce qu'il a si bien dit de l'ancienne ! Son Histoire des Oracles est excellente ; mais je ne doute pas que s'il eût écrit en Hollande, ou en Angleterre, elle ne fût encore plus parfaite. Par quel funeste sort, *Monsieur*, n'est-il permis aux François que de condamner les anciennes impostures ? Après avoir rendu à Mr. de Fontenelle toute la justice qu'il mérite, je ne déguiserai point les défauts qu'on peut lui reprocher. Il a trop affecté de vouloir décrier les Anciens & sur-tout les Philosophes.

Lorsque je vous parlerai de lui comme Poëte, j'espère vous prouver que non-seulement il n'a pas jugé assez favorablement des Auteurs Grecs & Latins ; mais qu'il leur a reproché souvent des fautes qu'ils n'avoient point faites. Il les a insultés quelquefois sur leur peu de connoissance dans la Physique avec trop de hauteur. Aussi semble-t-il que par un juste retour il a été mis par bien des Savans dans le rang de ceux qu'il avoit méprisés. Il s'étoit moqué des raisons que les Anciens avoient données de la cause de la pesanteur & du mouvement des Corps, qu'il attribuoit à l'Impulsion ; mais l'Attraction Newtonienne a détruit auprès de bien des gens l'impulsion. Nous examinerons bien-tôt ces deux différentes opinions ; actuellement je vas me contenter de vous faire remarquer que Newton n'a pas hésité de rejeter le sentiment de Descartes. Ainsi Mr. de Fontenelle, selon tous les Newtonistes, ne fait pas davantage ce qui se passe derrière le Théâtre que Pythagore, Platon, &c. Voici le passage où cet Auteur plaisante assez vivement & toujours ingénieusement ces anciens Philosophes. „Représentez-vous, dit-il à la Marquise⁸, tous les

„Sages
⁸ Entretiens sur la Pluralité des Mondes, 1^{er} tome, p. 17.

„Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons,
 „ces Aristotes & tous ces gens dont le nom
 „fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreil-
 „les : supposons qu'ils voyoient le Vol de
 „Phaëton que les Vents enlèvent; qu'ils ne
 „pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils
 „ne savoient point comment le derrière du
 „Théâtre étoit disposé. L'un d'eux disoit;
 „*c'est une certaine Vertu secrète qui enlève*
 „*Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de*
 „*certains nombres qui le font monter.* L'au-
 „tre, *Phaëton a une certaine amitié pour le*
 „*haut du Théâtre;* il n'est point à son aise
 „quand il n'y est pas... L'autre, *Phaëton*
 „*n'étoit pas fait pour voler;* mais il aime
 „*mieux voler, que de laisser le haut du Thê-*
 „*âtre vuide;* & cent autres rêveries que je
 „m'étonne qui n'ayent perdu de réputation
 „toute l'Antiquité. A la fin Descartes, &
 „quelques Modernes sont venus qui ont dit:
 „*Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cor-*
 „*des, & qu'un poids plus pesant que lui descend.*
 „Ainsi on ne croit plus qu'un Corps se re-
 „mue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un
 „autre Corps; on ne croit plus qu'il monte
 „ou qu'il descende; si ce n'est par l'effet d'un
 „contre-poids ou d'un ressort; & qui ver-
 „roit la Nature telle qu'elle est, ne verroit
 „que le derrière du Théâtre de l'Opera.”

Je

Je suis assuré que lorsque Mr. de Fontenelle composa son Livre sur la *Pluralité des Mondes*, il ne pensoit pas que les *Attractions* & le *Vuide*, bannis par Descartes, seroient rappelés bien-tôt par un Physicien aussi profond que Mr. Newton, qui leur prêteroit des armes redoutables pour détruire l'*Impulsion*. Les Systèmes se succèdent les uns aux autres comme les flots de la Mer; celui qui fit l'Univers connoît quel est le véritable.

Mr. de Fontenelle est tombé quelquefois dans les fautes qu'il reprochoit aux Anciens; &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans le même endroit où il condamnoit ces fautes. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul que je prends dans son agréable Livre des *Dialogues des Morts*, aussi instructif que celui de Lucien, peut-être plus ingénieux, du moins aussi estimable. Auguste répondant, à P. Arétin qui lui reproche les louanges outrées que Virgile lui a données, dit à cet Italien 9:

„Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce
„front-là. Quand on est loué, on ne prend
pas

9 Dialogues des Morts, par Mr. de Fontenelle, Dialogue d'Auguste & de P. Arétin, p. 40, & suiv.

„pas les louanges avec tant de rigueur on
 „aide à la lettre ; & la pudeur de ceux qui
 „les donnent, est bien soulagée par l'amour
 „propre de ceux à qui elles s'adressent. Sou-
 „vent on croit mériter des louanges qu'on
 „ne reçoit pas ; & comment croiroit-on
 „ne pas mériter celles qu'on reçoit ?”

Après quelques autres réflexions aussi spi-
 rituelles P. Aretin dit à l'Empereur :

„Mais quoi ! Ne vous venoit-il jamais
 „aucun scrupule sur tous les Eloges dont on
 „vous accabloit ? Etoit-il besoin de raffi-
 „ner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils
 „étoient attachés à votre rang ? Les louan-
 „ges ne distinguent point les Princes : on
 „n'en donne pas plus aux Héros qu'aux au-
 „tres ; mais la Postérité distingue les louan-
 „ges qu'on a données à différens Princes.
 „Elle en confirme les unes, & déclare les
 „autres de viles flatteries.”

On ne sauroit condamner plus fortement
 les louanges fausses & outrées, ni en faire
 sentir plus vivement le ridicule. Qui croi-
 roit que Mr. de Fontenelle va tomber, &
 grossièrement, si j'ose le dire, dans le défaut
 qu'il vient de blâmer ? Lisez, *Monsieur*, ce
 qui suit, & vous verrez si Virgile n'est pas
 en droit d'user de représailles.

„Augu-

„*Auguste.* Vous conviendrez donc du
 „moins que je méritois les louanges que
 „j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la Postérité
 „les a ratifiées par son jugement. J'ai mê-
 „me en cela quelque sujet de me plaindre
 „d'elle ; car elle s'est tellement accoutumée à
 „me regarder comme le Modèle des Prin-
 „ces, qu'on les loue d'ordinaire en me les
 „comparant, & souvent la comparaison me
 „fait tort..

„*P. Arétin.* Consolerez-vous ; on ne vous
 „donnera plus ce sujet de plainte. De la
 „manière dont tous les Morts qui viennent
 „ici, parlent de Louis XIV. qui régne au-
 „jourd'hui en France, c'est lui qu'on regar-
 „dera désormais comme le Modèle des
 „Princes, & je prévois qu'à l'avenir on croi-
 „ra ne les pouvoir louer davantage, qu'en
 „leur attribuant quelque rapport avec ce
 „grand Roi.

„*Auguste.* Hé bien ! Ne croyez-vous
 „pas que ceux à qui s'adressera une exagéra-
 „tion si forte, l'écouteront avec plaisir ?

„*P. Arétin.* Cela pourra être. On est si
 „avide de louanges, qu'on les a dispensées, &
 „de la justice, & de la vérité, & de tous
 „les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.”

„Certainement les louanges que Virgile a
 „données à *Auguste* ne sont ni plus fausses,
 „ni

ni plus outrées que celles que Mr. de Fontenelle prodigue à Louis XIV. Je ne prétends point diminuer la gloire de ce Roi, qui fut réellement un grand Prince ; mais n'étoit-ce pas se moquer de lui & du Public, que de dire qu'on ne pourra louer davantage les Princes qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce Monarque, & que ce rapport devra être regardé comme une exagération ? Eh quoi ! n'est-il pas évident & connu de l'Univers entier, qu'un grand nombre de Souverains ont eu des vertus & des qualités bien plus éminentes que celles de Louis XIV. ? Osera-t-on le comparer avec Henri IV. pour la bravoure & pour les connoissances dans l'Art Militaire : avec Charles XII. & Louis XIII. pour la pureté des mœurs : avec Guillaume III. pour l'étendue du génie : avec Louis XII. pour la bonté du cœur ? En vérité, c'est louer outre mesure que d'avancer des paradoxes aussi faux. Qu'il me soit permis de critiquer encore le reste de ce Dialogue.

„*Auguste.* Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit „n'en donner que de bonnes, qui se mêle- „roit d'en donner ?

„*P. Arctin.* Tous ceux qui en donne- „roient sans intérêt. Il n'appartient qu'à „eux

„eux de louer. D'où vient que votre Vir-
 „gile a si bien loué Caton, en disant qu'il
 „préside à l'Assemblée des plus Gens de
 „bien, qui dans les Champs Elysées sont sé-
 „parés d'avec les autres ? C'est que Caton
 „étoit mort ; & Virgile qui n'espéroit rien
 „ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné
 „qu'un seul Vers, & a borné son Eloge à
 „une pensée raisonnable. D'où vient qu'il
 „vous a si mal loué en tant de paroles, au
 „commencement de ses Géorgiques ? Il
 „avoit Pension de vous.”

J'ai dit, *Monsieur*, que Virgile pouvoit
 faire à son Critique les mêmes reproches
 qu'il lui faisoit. Si ce Poëte vivoit encore,
 ne seroit-il pas en droit de parodier les
 dernières lignes de ce passage, & de dire :
*D'où vient que Mr. de Fontenelle a si bien
 loué certains Académiciens ? C'est qu'il n'espé-
 roit rien d'eux, ni de leur famille. D'où
 vient a-t-il si mal loué Louis XIV. Et avec
 tant d'exagération ? C'est qu'il espéroit obte-
 nir une pension.*

On a reproché depuis longtems à Mr.
 de Fontenelle, & on lui reproche encore
 aujourd'hui d'avoir introduit dans le Lan-
 gage une manière de s'expliquer affectée,
 recherchée, guindée, qui ayant été imitée
 par beaucoup d'Ecrivains qui n'avoient pas
 son

son génie; a nui considérablement à la bonne diction; & perdu le stile des trois quarts des Auteurs. Ce reproche est fondé : & tous les *Singer* de Fontenelle sont de fades Copies d'un bon Original; mais très-dangereux à copier. On trouve même des choses dans ce bon Original qui sont vicieuses. Quelque soin qu'on ait pris d'en adoucir les défauts; on les a fardés, & on n'a pu les cacher aux yeux des véritables Connoisseurs.

Il faut convenir que Mr. de Fontenelle s'est trop livré quelquefois aux saillies du Bel-Esprit; & au plaisir séducteur d'une pensée plus brillante que solide. Je vais en apporter deux exemples; pris non pas dans des Ecrits badins, où le genre de l'Ouvrage auroit pu les rendre excusables; mais extraits d'un Livre d'où le seul Titre exclut le brillant trop recherché pour faire place uniquement à la raison & au stile mâle & nerveux. Le premier de ces exemples se trouve dans l'Eloge de Mr. Egon, où l'Auteur change le Logis de ce Médecin en Temple de Jupiter.

— Sa

¹⁰ Eloges des Acad. Elog. de Mr. Egon. Tom. II. pag. 101.

„Sa Maison, dit-il ¹⁰, ressembloit à ces
 „Temples de l'Antiquité, où étoient en dé-
 „pôt les Ordonnances & les Recettes qui
 „convenoient aux maux différens.” La fi-
 „gure de Rhétorique est trop forte: elle eût
 pu convenir dans un Poëme; elle est dépla-
 cée dans l'Eloge d'un Physicien... Les com-
 paraisons magnifiques coûtent trop peu à
 Mr. de Fontenelle. Je lui passerois plutôt
 celle du Temple & du Logis de Mr. Fagon
 que celle du *Lieutenant de Police* & de la
Divinité; de l'ordre établi dans les rues de
Paris & de la *régularité du cours des Pla-*
netes. „Les Citoyens d'une Ville bien
 „policée, dit-il ¹¹, jouissent de l'ordre
 „qui y est établi, sans songer combien
 „il en coûte de peine à ceux qui l'établis-
 „sent, ou le conservent, à peu près com-
 „me tous les hommes jouissent de la ré-
 „gularité des Mouvements célestes, sans en
 „avoir aucune connoissance: & même plus
 „l'ordre d'une Police ressemble par son uni-
 „formité à celui des Corps célestes, plus
 „il est insensible; & par conséquent il est
 „toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus
 „parfait.”

Voilà

¹¹ Eluges, &c. Tom. II. Elog. de Mr. d'Argenson.
 pag. 181.

Voilà bien de belles choses déplacées & qui visent tant soit peu au galimatias. Est-il nécessaire pour faire l'Eloge de la vigilance & des soins de Mr. d'Argenson, d'entrer dans le détail des Mouvements célestes, & de faire une espèce de Dissertation Astronomique? Si un Ancien avoit loué de cette manière quelque Prêtre Grec ou Romain, grand Dieu! quelle critique n'est-on pas fait de son Elogé? Le reproche des comparaisons à longue queue n'auroit pas été oublié.

En voilà assez, *Monsieur*, pour ce qui regarde Mr. de Fontenelle, venons à Newton; & souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez approuvé, qu'en conservant le respect qu'on doit à la mémoire & à la personne des grands Hommes, je ne sois point, comme bien des gens, idolâtre des défauts qu'ils peuvent avoir eus.

§. III.

Sur Mr. Newton.

Isaac Newton, le plus grand Physicien qu'il y ait eu, & peut-être ne risqueroit-on rien à dire qu'il y aura jamais, naquit le jour de Noël en 1642. à Wolstroppe dans la Province de Lincoln. Son pere & sa
mere

mere étoient d'une famille noble & distinguée. Le premier étant mort, Newton resta très-jeune sous la tutelle de sa mere, qui, quoiqu'elle se fût remariée, eut toujours beaucoup de soin de l'éducation de son fils. Elle l'envoya, à l'âge de douze ans, à la grande Ecole de Grantham. Il y prit tant de goût pour l'étude, que lorsqu'elle voulut l'en retirer pour qu'il commencât à s'appliquer à ses affaires & à les conduire lui même, il fut impossible de l'y faire résoudre. La mere ne crut point devoir s'opposer à l'inclination & au penchant d'un fils qui donnoit de si belles espérances; elle le renvoya à Grantham, où il resta jusqu'à ce qu'il allât au Collège de la Trinité dans l'Université de Cambridge. Il avoit pour lors 18 ans, âge plus propre pour les plaisirs que pour les profondes méditations: mais il semble que la Nature, qui avoit accordé tant de rares talens à Newton, voulut se hâter de les conduire à leur perfection, & qu'elle abbrégea tous les degrés par où elle fait passer les autres hommes.

„Pour apprendre les Mathématiques,
„Newton, dit l'inimitable Panégyriste ¹² des
„Acadé-

¹² Eloges des Académiciens, &c. Elog. de Mr. Newton. Tom. II. p. 293. & suiv.

„*Académiciens*, n'étudia point Euclide, qui
 „lui parut trop clair, trop simple, trop in-
 „digne de lui prendre du tems; il le savoit
 „presqu'avant que de l'avoir lu, & un coup
 „d'œil sur l'énoncé des Théorèmes les lui
 „démontrait. Il sauta tout d'un coup à des
 „Livres tels que la Géométrie de Descartes
 „& les Optiques de Kepler. On lui pour-
 „roit appliquer ce que Lucain a dit du Nil,
 „dont les Anciens ne connoissoient point la
 „source, *Qu'il n'a pas été permis aux hom-*
 „*mes de voir le Nil foible & naissant.* Il y
 „a des preuves que Mr. Newton avoit fait
 „à vingt-quatre ans ses grandes découvertes
 „en Géométrie, & posé les fondemens de
 „ses deux célèbres Ouvrages, les *Principes*,
 „& *l'Optique.*”

On a vanté avec raison les rares qualités
 dont Pic de la Mirande avoit été doué par le
 Ciel: on a regardé comme un miracle les
 Ouvrages que ce Comte Italien produisit
 dans un âge où à peine les Gens de Lettres
 sont en état de pouvoir commencer à étu-
 dier sans Maître. Peu de Savans volent de
 leurs ailes avant trente ans: Pic de la Mi-
 rande

¹³ Nicolas Mercator né dans le Holstein, mais qui a
 passé sa vie en Angleterre, publia en 1668, sa *Loga-*

rande avoit déjà écrit à vingt-huit plusieurs Ouvrages excellens ; entr'autres il avoit composé ses douze Livres contre l'Astrologie Judiciaire, dont il fut le destructeur. Mais il y a bien de la différence entre les Matières que Newton a agitées, éclaircies, & mises au jour pour la première fois, & celles que Pic de la Mirande a traitées. Si le Comte Italien passa pour un homme rare, Newton doit être regardé comme un prodige. Le premier de ces Savans ne fit guère que combattre & anéantir des erreurs plus grossières que subtiles : le second dévoila les Mystères les plus cachés de la Nature, inventa une nouvelle Géométrie ; l'on ne sauroit parler autrement lorsqu'on considère les decouvertes qu'il a faites dans cet Art ; & ce qu'il y a de plus étonnant, dans un âge où la modestie l'empêchoit d'oser paroître aussi grand Géometre qu'il l'étoit. Il lui sembloit que sa jeunesse ne cadroit point avec l'exposition des sublimes vérités dont il étoit le seul dépositaire ; il poussa la défiance de lui-même, jusqu'au point de craindre de n'être point regardé comme le véritable Maître des trefors qu'il avoit trouvés ¹³.

Il

ritmotechnie, où il donnoit par une Suite ou Série infinie, la Quadrature de l'*Hyperbole*. Alors parut pour

Il est vrai que Newton risquoit moins qu'un autre Savant d'être prévenu dans ses décou-

la première fois dans le monde savant une Suite de cette espèce, tirée de la nature particulière d'une Courbe, avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illustre Mr. Barrow qui étoit à Cambridge, où étoit aussi Mr. Newton âgé de 26 ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vu la même Théorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes sortes de Courbes, même Mécaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs révolutions, aux Surfaces de ces Solides; de sorte que quand les déterminations étoient possibles, les Suites s'arrêtoient à un certain point; ou, si elles ne s'arrêtoient pas, on en avoit les sommes par Règle; que si les déterminations précises étoient impossibles, on en pouvoit toujours approcher à l'Infini, supplément le plus heureux, & le plus subtil que l'Esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Géometre de posséder une Théorie si féconde & si générale; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Théorie si surprenante & si ingénieuse; & Mr. Newton averti par le Livre de Mercator que cet habile homme étoit sur la voye, & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant, devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors, pour s'en assurer la véritable propriété, qui consiste dans la découverte. Mais il se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum*, qu'il avoit cru que

découvertes; & quoique la Nature n'eût point oublié comment elle avoit formé son
cerveau,

son Secret étoit entièrement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assez mûr pour composer. Il se laissoit enlever sans regret ce qui avoit du lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces espérances de cette espèce, & il attendoit l'âge convenable pour composer ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choses. Son Manuscrit sur les Suites infinies fut simplement communiqué à Mr. Collins & à Mylord Brounker habiles en ces matières; & encore ne le fut-il que par Mr. Barrow, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu. Ce Manuscrit tiré en 1669. du Cabinet de l'Auteur, porte pour Titre, *Méthode que j'avois trouvée autrefois, &c.* Et quand cet autrefois ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24 ans toute la belle Théorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuscrit contient, & l'invention & le Calcul des fluxions, ou Infinitement petits, qui ont causé une si grande contestation entre Mr. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Histoire en 1716. dans l'Eloge de Mr. Leibnitz; & quoique ce fût l'Eloge de Mr. Leibnitz, nous y avons si exactement gardé la neutralité d'Historien, que nous n'avons présentement rien de nouveau à dire pour Mr. Newton. Nous avons marqué expressément, que Mr. Newton étoit certainement Inventeur, que sa gloire étoit en sûreté, & qu'il n'étoit question que de savoir si Mr. Leibnitz avoit pris de lui cette idée. Toute l'Angleterre en est convaincue, quoique la Société Roya-

cerveau, elle produit si rarement des Génies aussi sublimes que celui de cet Anglois, que, s'il eût été moins modeste, sa crainte se fût bien-tôt dissipée.

Newton sembloit n'avoir des Rivaux à redouter que parmi des Intelligences supérieures aux hommes : encore eût-il forcé ces Rivaux immortels de rendre justice à la sagacité de son esprit. Un des plus grands Poètes de l'Univers autorise ce sentiment. *Lorsque dans ces derniers tems, dit-il ¹⁴, les Etres Supérieurs virent un homme mortel développer les loix de la Nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terrestre.* Il seroit à souhaiter que les louanges des Poètes fussent toujours données aussi à propos. On rameneroit alors la Poésie à son premier état : elle ne seroit employée qu'à chanter les actions des véritables Héros. Quel est celui à qui ce titre soit plus justement dû qu'à Newton, si on l'accorde à ceux

le ne l'ait pas prononcé dans son jugement, & l'ait tout au plus insinué. Mr. Newton est constamment le premier Inventeur, & de plusieurs années le premier. Mr. Leibnitz de son côté est le premier qui ait publié le Calcul, & s'il l'avoit pris de Mr. Newton, il ressembleroit du moins au Prométhée de la Fable qui déroba

ceux qui ont été utiles à l'Univers ? Quel avantage tous les hommes ne pourront-ils pas retirer, pour perfectionner leurs connoissances, des Ouvrages que cet illustre Anglois a donnés au Public ! Ce fut en 1687. qu'il se résolut de publier *ses Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, par lesquels il établit une Physique uniquement fondée sur l'Expérience & sur la Géométrie la plus sublime. Il agit d'une manière entièrement opposée à celle de presque tous les Philosophes qui l'avoient précédé. Il déduisit ses Principes des Expériences, au lieu que les autres ne faisoient des expériences que pour tâcher d'en autoriser les Principes qu'ils avoient préalablement donnés comme évidens.

Newton rejetta le Système de Descartes, parce qu'il regarda l'existence des Tourbillons comme *une chose impossible* ¹⁵, & qu'il étoit nécessaire que le mouvement fût conservé
 &

Je le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.
Elog. des Acad. Tom. II. p. 294. & suiv.

¹⁴ Essay sur l'Homme par Mr. Pope, Epitre II. p. 103.

¹⁵ La Force d'inertie est un Principe passif par lequel les Corps persistent dans leur mouvement ou dans leur

Et renouvelé par des principes actifs ; Descartes au contraire prétendoit que Dieu avoit produit une quantité de mouvement qui

repos, reçoivent du mouvement à proportion de la force qui l'imprime, & résistent autant qu'on leur résiste. Ce Principe tout seul n'auroit jamais pu introduire aucun mouvement dans le Monde. Il en falloit nécessairement quelque autre pour mettre les Corps en mouvement ; & à présent qu'ils sont en mouvement, quelque autre Principe est nécessaire pour conserver leur mouvement. Car il s'ensuit très-certainement de la différente composition de deux Mouvements, qu'il n'y a pas toujours la même quantité de mouvement dans le Monde. Car si deux Globes, joints par une petite Verge, tournent d'un mouvement uniforme autour de leur commun Centre de gravité, tandis que ce Centre se meut uniformément sur une ligne droite tirée sur le Plan de leur mouvement circulaire, la somme des mouvemens de ces deux Globes sera plus grande, toutes les fois que les Globes seront dans la ligne droite décrite par leur commun Centre de gravité, que n'est la somme de leurs mouvemens lorsque ces mêmes Globes sont dans une ligne perpendiculaire à cette ligne droite. Il paroît par cet Exemple que le mouvement peut naître & périr. Mais à cause de la ténacité des Corps fluides & de l'attrition de leurs parties, & de la foible élasticité des Corps solides, le mouvement est beaucoup plus sujet à périr qu'à être produit ; & en effet il va toujours en dépérissant. Car les Corps qui sont ou parfaitement durs, ou si mous qu'ils n'ont aucune élasticité,

qui subsistera la même sans diminuer
& sans augmenter.

Le

ne rejailliront point en se choquant. Tout ce que fait l'impénétrabilité, c'est d'arrêter leur mouvement. Si deux Corps égaux se rencontrent dans le Vuide, par les loix du Mouvement ils s'arrêteront où ils viendront à se rencontrer, perdront tout leur mouvement, & demeureront en repos, à moins qu'ils ne fassent ressort, & que le ressort ne leur donne un nouveau mouvement. S'ils ont un degré d'élasticité qui suffise pour les faire rejaillir avec un quart, ou la moitié, ou les trois quarts de la force qui les pousse l'un contre l'autre, ils perdront les trois quarts, ou la moitié, ou le quart de leur mouvement. C'est ce qu'on peut éprouver en faisant tomber, de hauteurs égales, deux Pendules égaux l'un contre l'autre. Si les Pendules sont de plomb, ou d'argile molle, ils perdront tout, ou presque tout leur mouvement. Si ce sont des Corps élastiques, ils perdront tout leur mouvement, excepté celui qui leur revient de leur élasticité. Si l'on dit qu'ils ne peuvent perdre qu'autant de mouvement qu'ils en communiquent à d'autres Corps, il s'ensuivra de-là que dans le *Vuide* ils ne peuvent point perdre de mouvement, & que lorsqu'ils viennent à se rencontrer ils doivent continuer d'aller en avant, & de pénétrer réciproquement les dimensions l'un de l'autre. Si l'on remplit trois Vases ronds d'une égale capacité, l'un d'Eau, l'autre d'Huile, & le troisième de Poix fondue; & qu'on agite également en rond ces Liqueurs pour leur donner un mouvement de tourbillon, la Poix perdra bien-tôt

„Le Philosophe Anglois ayant rejeté les
 „opinions du François, établit qu'il est
 „très-probable ¹⁶ qu'au commencement
 „Dieu forma la Matière en particules soli-
 „des, massives, dures, impénétrables, mo-
 „biles, de telles grandeurs & figures, avec
 „telles autres propriétés, en tel nombre, en
 „telle

son mouvement à cause de sa ténacité : l'Huile le conservera plus longtems, parce qu'elle est moins ténace ; & l'Eau qui est moins ténace que l'Huile, le conservera encore davantage, mais le perdra pourtant en peu de tems. D'où il est aisé d'inférer, que, si plusieurs Tourbillons contigus, composés de Poix fondue, étoient chacun aussi vastes que ceux que certains Philosophes supposent tourner autour du Soleil & des Etoiles fixes, ces Tourbillons & toutes leurs parties s'entrecommuniqueroient leur mouvement par leur ténacité & leur roideur, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réduits dans un parfait repos. Des Tourbillons l'Huile, ou d'Eau, ou de quelque autre matière plus fluide, pourroient continuer plus long-tems en mouvement : mais à moins que la matière de ces Tourbillons ne fût absolument exempte de ténacité, d'attrition dans ses parties, & de communication de mouvement (ce qu'on ne sauroit imaginer) leur mouvement iroit sans cesse en dépérissant. Puis donc que les divers mouvemens qu'on observe dans le Monde, diminuent incessamment, il est nécessaire que le Mouvement soit conservé & renouvelé par des Principes actifs, tels que sont la Cause de la gravité, qui fait que les Planetes & les Cometes conservent leur mouve-

„telle quantité , & en telle proportion à
 „l'Espace , qui convenoient le mieux à
 „la fin pour laquelle il les formoit ; &
 „que par cela même que ces Particules
 „primitives sont solides, elles sont incompa-
 „rablement plus dures qu'aucun des Corps
 „poreux qui en sont composés ; & si dures
 „qu'el-

ment dans leurs Orbes, & que le mouvement des Corps
 augmente si fort en tombant ; la Cause de la fermenta-
 tion, qui fait que le cœur & le sang des Animaux se
 conservent dans un mouvement & une chaleur conti-
 nue ; que les parties intérieures de la Terre sont
 constamment échauffées, & acquièrent en certains en-
 droits un très-grand degré de chaleur ; que les Corps
 brûlent & jettent une lumière éclatante ; que les Mon-
 tagnes s'enflamment ; que les Cavernes de la Terre
 sont enlevées ; que le Soleil continue d'être extrême-
 ment chaud & lumineux, & qu'il échauffe toutes cho-
 ses par sa lumière. Car ôté le mouvement qui provient
 de ces principes actifs , nous en observons fort peu
 dans le Monde. Et sans ces Principes actifs, le Corps
 de la Terre, les Planetes, les Cometes, le Soleil avec
 tout ce qu'ils contiennent, deviendroient froids & gla-
 cés, & ne seroient que des Masses inactives ; il n'y au-
 roit plus ni corruption, ni génération, ni végétation,
 ni vie ; & les Planetes, & les Cometes ne resteroient
 point dans leurs orbes. *Traité d'Optique, &c. par Mr.*
Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coste, Liv. III.
 p. 568. & suiv.

16 *Idem, ibid. p. 573. & suiv.*

„qu'elles ne s'usent ni ne se rompent ja-
„mais, rien n'étant capable, selon le cours
„ordinaire de la Nature, de diviser en plu-
„sieurs parties ce qui a été fait originale-
„ment un, par la disposition de Dieu lui-
„même. Tandis que ces Particules conti-
„nuent dans leur entier, elles peuvent con-
„stituer dans tous les siècles des Corps d'une
„même nature & contexture : mais si elles
„venoient à s'user, ou à être mises en piè-
„ces, la nature des choses qui dépend de ces
„Particules, telles qu'elles ont été faites d'a-
„bord, changeroit infailliblement. L'Eau
„& la Terre, composées de vieilles Particu-
„les usées & de fragmens de ces particules,
„ne feroient pas à présent de la même na-
„ture & contexture que l'Eau & la Terre
„qui auroient été composées au commence-
„ment de particules entières. Et par con-
„séquent, afin que la Nature puisse être du-
„rable, l'altération des êtres corporels ne
„doit consister qu'en différentes séparations,
„nouveaux assemblages & mouvemens de
„ces particules permanentes ; les Corps
„composés étant sujets à se rompre, non par
„le milieu de ces Particules solides, mais
„dans les endroits où ces Particules sont
„join-

17 Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. vers. 485, & seq.

„jointes ensemble & ne se touchent que par
 „un petit nombre de points . . . Ces parti-
 „cules n'ont pas seulement *une force d'inertie*, accompagnée des loix passives du
 „Mouvement, qui résultent naturellement
 „d'une telle *force*; mais elles sont aussi
 „mues par certains Principes actifs, tel
 „qu'est celui de la *Gravité*, & celui qui pro-
 „duit la fermentation, & la cohésion des
 „Corps.”

Voyons un détail plus précis du Système de Newton. Les premières particules de la Matière sont selon lui inaltérables; elles ont la dureté, la solidité des Atomes d'Epicure.

Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis

Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

Ces Atomes, ou pour me servir des termes de Newton, ces Particules permanentes ont la liberté, lorsqu'elles ne sont point accrochées les unes avec les autres, & qu'elles ne sont point arrêtées par quelque empêchement, de se mouvoir dans le *Vaide*. Newton est encore Epicurien sur l'Espace; il regarde le *Plein* comme impossible. Lucrèce a dit :

Aut igitur motu privandum est corpora quæque:

Aut esse admistum dicendum est rebus inane.

Newton.

Idem, ibid. vers. 381.

Newton prétend que sans le *Vuide* la Nature languiroit, & que le mouvement ne pourroit avoir lieu: ¹⁹ *Ordo Naturæ languesceret.*

Ces deux premiers Principes, la solidité des Atomes, & la nécessité du *Vuide*, étant établis, les Planètes & les Comètes se trouvent suspendues par la puissance du Créateur dans l'Espace immense, & placées, celles-là dans des Cercles différens autour d'un même centre; celles-ci dans des Cercles excentriques, inégaux, & différemment dirigées, font leur révolution, qui ne pourroit avoir lieu, si la Matière subtile existoit, leur mouvement étant peu-à-peu non-seulement retardé, mais bien-tôt entièrement détruit.

Les Astres ont reçu d'abord deux directions, l'une perpendiculaire qui les emporte vers le centre de leur révolution, & l'autre horizontale qui les en éloigne; de sorte que, pour se prêter à ces deux différentes directions, ils sont forcés de décrire un Cercle.

La pesanteur, qui donne aux Astres une tendance continuelle vers le centre de leur
mouve-

mouvement, les retient dans leurs Orbes; ils ne peuvent s'en écarter, quoiqu'ils soient dans un Vuide immense.

Avec le seul secours de la pesanteur on peut expliquer clairement les révolutions des Planètes & des Comètes sans avoir besoin d'admettre la Matière subtile.

La pesanteur consiste dans l'Attraction générale qui régné dans l'Univers; cette attraction donne à certains Corps une tendance qui les porte les uns vers les autres, tandis qu'une autre force contraire en écarte certains autres. „La Nature, dit *Newton* ²⁰, „se trouve ainsi très-simple produisant tous „les grands mouvemens des Corps Célestes „par l'attraction d'une pesanteur réciproque „entre ces Corps, & presque tous les petits mouvemens de ses particules par quelques autres Puissances attractives & repoussantes, qui sont réciproques entre ces Particules.”

L'attraction agit sur les Corps en raison inverse du quarré des distances.

„Le rapport trouvé par Kepler entre les „révolutions des Corps ²¹ Célestes & leurs „distances à un centre commun de ces ré- „volu-

²⁰ Optiq. de Newton, Liv. III. p. 568.

²¹ Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 298.

„volutions, régnent constamment dans tout le
 „Ciel. Si l'on imagine, ainsi qu'il est né-
 „cessaire, qu'une certaine force empêche
 „ces grands Corps de suivre pendant plus
 „d'un instant leur mouvement naturel en
 „ligne droite, d'Occident en Orient, & les
 „retire continuellement vers un centre, il
 „s'agit de la règle de Kepler, que cette for-
 „ce qui sera centrale, ou plus particulié-
 „rement *centripète*, aura sur un même
 „Corps une action variable, selon ses dif-
 „férentes distances à ce centre, & cela
 „dans la raison renversée des quarrés de
 „ces distances; c'est-à-dire, par exemple,
 „que si ce Corps étoit deux fois plus
 „éloigné du centre de sa révolution, l'ac-
 „tion de la force centrale sur lui en seroit
 „quatre fois plus foible.”

Tous les Corps pesent les uns sur les autres, &, par les loix inviolables & inaltérables de l'Attraction, s'attirent mutuellement en raison de leurs masses: ils attirent le centre commun autour duquel ils tournent, & sont aussi attirés par ce même centre; de sorte que leurs forces attractives changent & varient en raison in-
 verse

” Il paroît que Mr. Newton est parti de-là pour toute la Physique du Monde pris en grand. Nous pouvons

verse du quarré des distances, c'est-à-dire en raison inverse de leurs distances à ce centre.

En multipliant les rapports, on voit qu'il faut que les mêmes règles soient observées, lorsque tous les Corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres Corps qui tournent autour de certains centres particuliers, & autour du général.

Par cette règle établie dans la Nature toutes les Planetes & tous les Corps Célestes passent les uns sur les autres, & s'attirent mutuellement en raison inverse du quarré de leurs distances. Chacun des Cinq Satellites de Saturne pese sur les quatre autres, & les quatre autres sur lui: tous les cinq pesent sur Saturne, qui est leur centre particulier: Saturne pese sur eux: tous ces Astres pesent sur le Soleil leur centre général, ainsi que des autres Planetes; & le Soleil pese à son tour sur tous les Corps qui pesent sur lui. C'est cette pesanteur, ou cette attraction mutuelle, qui est la cause de la régularité des Mouvements célestes ²² & des merveilles qui
juss:

supposer aussi ou feindre qu'il a d'abord considéré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour Centre de son mouvement.

jusqu'ici avoient paru presque inexplicables.

L'Ac-

- Si la Lune perdoit toute l'impulsion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui restât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en suivroit uniquement la direction, & viendroît en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, Mr. Newton démontre par ce mouvement, que dans la première Minute de sa descente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa distance de la Terre est de 60 demi-diamètres de la Terre; donc si la Lune étoit à la surface de la Terre, la force seroit augmentée selon le quarré de 60, c'est-à-dire, qu'elle seroit 3600 fois plus puissante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant, si l'on suppose que la force qui agissoit sur la Lune soit la même que celle que nous appelons pesanteur sur la Terre, il s'en suivra du Système de Galilée, que la Lune qui à la surface de la Terre parcourroit 3600 fois 15 pieds en une minute, devrait parcourir aussi 15 pieds dans la première 60^{me} partie, ou dans la première seconde de cette minute. Or on sait par toutes les expériences, & on n'a pu les faire qu'à de très-petites distances de la surface de la Terre, que les Corps pesants tombent de 15 pieds dans la première seconde de leur chute. Ils sont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas précisément, que si ayant fait autour de la Terre, avec

L'Attraction est également dans toutes les parties de la Matière : elle n'est pas seulement

la même force centrale que la Lune, la même révolution ; & à la même distance, ils se groupaient ensuite tout près de la surface de la Terre ; & s'ils sont dans le cas où est la Lune, la Lune est dans le cas où ils sont, & n'est retirée à chaque instant vers la Terre que par cette même Pesanteur. Une conformité si exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des causes.

Il est vrai que dans le Système de Galilée, qu'on a suivi ici, la Pesanteur est constante, & que la force centrale de la Lune ne l'est pas dans la démonstration même qu'on vient de donner ; mais la Pesanteur peut bien ne paroître constante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cause que la plus grande hauteur d'où nous puissions voir tomber des Corps, n'est rien par rapport à la distance de 1500 lieues, où ils sont tous du Centre de la Terre. Il est démontré qu'un boulet de Canon, tiré horizontalement, décrit, dans l'Hypothèse de la Pesanteur constante, une Parabole terminée à un certain point par la Terre ; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre sensible l'inégalité d'action de la Pesanteur, il décrirait au lieu de la Parabole, une Ellipse, dont le centre de la Terre seroit un des Foyers, c'est-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune est pesante à la manière des Corps terrestres, si elle est attirée vers la Terre par la même force

seulement dans la masse totale ; mais dans toutes les parties les plus petites & les plus subtiles qui composent les Corps. L'Atome le plus délié est doué de la vertu attractive ²³ ; ainsi l'on peut expliquer aisément par le moyen de cette propriété les choses qui jusqu'à présent avoient paru les plus obscures dans la Chymie & dans la Physique expérimentale. Par exemple, le Sel de tartre se dissout par défaillance, parce que les vapeurs qui voltigent, étant attirées

ce qui les y porte, si, selon l'expression de Mr. Newton, elle pese sur la même Terre, la cause agit dans tout ce merveilleux assemblage de Corps Célestes, car toute la Nature est une, c'est par-tout la même disposition, par-tout des Ellipses décrites par des Corps dont le mouvement se rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter pesent sur Jupiter, comme la Lune sur la Terre, les Satellites de Saturne sur Saturne, toutes les Planètes ensemble sur le Soleil. *Elog. des Académiciens, &c. Tom. II. p. 299. & suiv.*

²³ Newton a démontré que cette gravitation est également dans chaque Atome. Si toutes les parties d'un Globe n'avoient pas également cette propriété ; s'il y en avoit de plus foibles & de plus fortes, la Planète en tournant sur elle-même présenteroit nécessairement des côtés plus foibles, & ensuite des côtés plus forts à pareille distance ; ainsi les mêmes Corps dans toutes les occasions possibles éprouvent tantôt un degré de gravitation, tant

tirées par ce Sel, heurtent, brisent & dissolvent ses parties. L'Eau régale agité, desordonne & dissipe enfin les parties de l'Or, tandis qu'elles ne reçoivent aucune atteinte par l'Eau forte, parce que l'attraction attire dans les interstices & sur les particules de l'Or toute la violence de l'Eau régale; mais l'attraction étant moins forte sur l'Eau forte, elle ne peut point s'introduire dans les pores de l'Or, & ne le dissout pas.

Voilà,

est un autre à pareille distance; la loi de la raison inverse des quarrés des distances & la loi de Képler seroient toujours intetverniées; or elles ne le sont pas; donc il n'y a dans toutes les Planetes aucune partie moins gravitante qu'une autre.

En voici encore une Démonstration. S'il y avoit des Corps en qui cette propriété fût différente, il y auroit des Corps qui tomberoient plus lentement, & d'autres plus vite dans la Machine du Vuide; or tous les Corps tombent dans le même tems, tous les Pendules même font dans l'air de pareilles vibrations à égale longueur: les Pendules d'or, d'argent, de fer, de bois d'Erable, de verre, font leurs vibrations en tems égaux; donc tous les Corps ont cette propriété de la gravitation précisément dans le même degré, c'est-à-dire, précisément comme leurs Masses; de sorte que la gravitation agit comme 100 sur 100 Atomes, & comme 10. sur 10 Atomes. *Elémens de la Philosoph. de Newton, par Mr. de Voltaire, Chap. XXII. p. 275.*

Voilà, Monsieur, les fondemens sur lesquels Newton a établi toutes les Découvertes qu'il a faites. Ses partisans sont si jaloux de sa gloire, & si persuadés de la vérité de ses opinions, qu'ils sont scandalisés qu'on donne le nom de Système à ses Principes. On les a cependant combattus vivement. On a prétendu qu'ils ramenoient les Chimères du Péripatétisme & les Qualités occultes d'Aristote. Qu'est-ce que l'Attraction, a-t-on dit ? Une Vertu attractive dont on ignore la cause. On s'est moqué des Scholastiques, lorsqu'ils ont dit que l'Aiman attiroit le Fer, parce qu'il avoit dans soi une vertu attrayante; aujourd'hui on établit des verrus & des attractions dans tous les Corps; & l'on prétend avoir fait de grandes découvertes dans la Physique en rappelant des qualités prosrites & dont on ne peut donner aucune raison.

Newton avoit prévenu ces Objections & y avoit répondu d'avance. Il sentoit les reproches qu'on pourroit lui faire, & vouloit les éviter, s'il étoit possible, par ses éclaircissmens.

„Je ne considère pas, dit-il²⁴, ces „Principes comme des Qualités occultes, „qui

²⁴ Traité d'Optique par Mr. Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coste, Livre III. p. 574. & suiv.

„qui soient supposées résulter de la forme
 „spécifique des choses ; mais comme des
 „loix générales de la Nature, par lesquelles
 „les choses mêmes sont formées ; la vérité
 „de ces loix se montrant à nous par les Phé-
 „nomènes, quoiqu'on n'en ait pas encore
 „découvert les causes. Car ces Qualités
 „sont manifestes ; & il n'y a que leurs cau-
 „ses qui soient occultes. Les Aristotéliens
 „n'ont pas donné le nom de *Qualités occultes*,
 „à des Qualités manifestes, mais à des Qua-
 „lités qu'ils supposoient cachées dans les
 „Corps, & être causes inconnues d'effets ma-
 „nifestes, telles que seroient les causes de la
 „Pesanteur, des Attractionns magnétiques &
 „électriques, & des Fermentations. Si nous
 „supposons que ces forces ou actions pro-
 „cédassent de Qualités qui nous fussent in-
 „connues, & qui ne pussent jamais être
 „découvertes ; ces sortes de Qualités occul-
 „tes arrêtent le progrès de la Philosophie
 „Naturelle, & c'est pour cela qu'elles ont
 „été rejetées dans ces derniers tems. Nous
 „dire que chaque espèce de choses est douée
 „d'une qualité occulte spécifique, par la-
 „quelle elle agit & produit des effets sen-
 „sibles, c'est ne nous rien dire du tout ;
 „mais déduire des Phénomènes de la Nature
 „deux ou trois Principes généraux de mou-
 „vement,

venant, & nous expliquer ensuite comment les propriétés & les actions de toutes les choses corporelles découlent de ces Principes manifestes, ce seroit faire un progrès très-considérable dans la Philosophie, quoique les causes de ces Principes ne fussent point encore découvertes. Sur ce fondement je ne fais pas difficulté de

„propo-

25 C'est une chose connue que les Corps agissent les uns sur les autres par des attractions de Gravité, de Magnétisme, & d'Électricité : & de ces exemples qui nous indiquent le cours ordinaire de la Nature, on peut inférer qu'il n'est pas hors d'apparence qu'il ne puisse y avoir encore d'autres puissances attractives, la Nature étant très-conforme à elle-même. Je n'examine point ici quelle peut être la cause de ces Attractions. Ce que j'appelle ici *Attraction* peut être produit par impulsion, ou par d'autres moyens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les Corps tendent réciproquement, les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels Corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette Attraction, avant que de rechercher quelle est la cause qui produit l'attraction. Les Attractions de Gravité, de Magnétisme & d'Électricité s'étendent jusqu'à des distances fort sensibles, c'est pourquoi elles ont été observées par des yeux vulgaires : & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de si petites

„proposer les Principes de mouvement mentionnés ci-dessus, puisqu'ils sont d'une étendue fort générale ; & je laisse à d'autres le soin d'en découvrir les causes.”

Newton avouoit donc qu'il ignoroit la cause de l'Attraction ; mais il démonstroît, soit par les règles de la plus profonde Géométrie, soit par des expériences ²⁵ sans nombre,

distances qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos Observations ; & peut-être que l'Attraction électrique peut s'étendre à ces sortes de petites distances, sans même être excitée par le frottement.

C'est lorsque le Sel de Tartre coule par défaillance, cet effet n'est-il pas produit par une attraction entre les particules de l'Eau qui flottent dans l'Air en forme de vapeur ? Et d'où vient que le Sel commun, le Salpêtre ou le Vitriol, ne coulent point par défaillance, si ce n'est faute d'une telle attraction ? Ou bien, pourquoi le Sel de Tartre ne tire-t-il point plus d'Eau de l'Air, que selon une certaine proportion à sa quantité, si ce n'est parce qu'après que ce Sel est soulé d'eau, il n'a plus cette force attractive ? Quelle autre cause que cette force attractive peut faire que l'eau qui distille toute seule par un degré de chaleur très-moderé, ne distille point d'entre le Sel de Tartre sans une violente chaleur ? Et n'est-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'Huile de Vitriol & celles de l'Eau, qui fait que l'Huile de Vitriol tire de l'Air une grande quantité d'Eau, & qu'après s'en être soulée, elle n'en tire plus, & que mise en distillation,

nombre, que l'Attraction étoit visible. Je me contenterai, *Monfieur*, de rapporter, au

elle ne lâche l'Eau qu'avec beaucoup de peine ? Et lorsque l'Eau, & l'Huile de Vitriol, versées fucceffivement dans un même Vaisseau acquièrent un degré de chaleur très-considérable en se mêlant ensemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs sont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs mêlées ensemble s'incorporent avec violence, & que par conséquent elles concourent avec un mouvement accéléré ? Et lorsque l'Eau forte, ou l'Esprit de Vitriol versé sur la limaille de Fer, la dissout avec ébullition & une grande chaleur, n'est-ce pas un mouvement violent des parties de l'Eau forte ou de l'Esprit de Vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur se jettent avec violence sur les parties du Métal, & entrent par force dans ses pores jusqu'à ce qu'elles aient pénétré entre les particules extérieures du Métal, & la Masse dont il est composé ; & qu'entourant ces particules elles les détachent de la Masse principale, & le mettent en état de flotter séparément dans la liqueur ? Et lorsque les particules acides qui toutes seules distilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être séparées des particules du Métal que par un feu très-violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celles du Métal ? *Id. Ibid. p. 134. & suiv. Voici encore de nouvelles preuves de la réalité de l'Attraction.*

au bas de la page quelques-unes de celles sur lesquelles il l'a fondée.

Je

Si deux Plaques de verre plates & polies, de 3 ou 4 pouces de large, & de 20 ou 25 pouces de long, sont couchées, l'une parallèle à l'Horizon, & l'autre sur celle-là, de telle manière que se touchant par l'une de leurs extrémités, elles forment un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, après que leurs plans intérieurs ont été mouillés avec un linge net, trempé dans de l'Huile d'Orange ou de l'Esprit de Térébentine, & qu'on a fait tomber une ou deux gouttes de cette Huile ou de cet Esprit sur l'extrémité du Verre inférieur la plus éloignée de l'Angle susdit : aussi-tôt que la Plaque supérieure aura été placée sur l'inférieure, de sorte que (comme on vient de le dire) elle la touche par un bout, & qu'elle touche la goutte par l'autre bout, qui avec la plaque inférieure fait un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, dès-lors la goutte commencera de se mouvoir vers le concours des Plaques de verre, & continuera à se mouvoir avec un mouvement accéléré jusqu'à ce qu'elle y soit parvenue. Car les deux Verres attirent la goutte, & la font courir du côté vers lequel les attractions inclinent. Et si dans le tems que la goutte est en mouvement, vous levez en haut l'extrémité des verres par où ils se touchent & vers où la goutte s'avance, la goutte continuera de monter entre les deux Verres ; & par conséquent elle est attirée. Et à mesure que vous levez plus haut cette extrémité des Verres, la goutte montera toujours plus lentement ; & s'arrêtant enfin, elle sera autant entraînée en bas par son propre poids qu'elle étoit emportée en haut par attraction. Par ce

Je ne comprends point, il est vrai, auroit pu dire le savant Anglois, le secret
caché

moyen vous pouvez connoître par quel degré de force la goutte est attirée à toutes les distances du concours des Verres.

Or par quelques Expériences de ce genre faites par feu Mr. Hawksby, l'on a trouvé, que l'Attraction est presque réciproquement en raison doublée de la distance du milieu de la goutte au concours des Verres, savoir réciproquement en proportion simple, à raison de ce que la goutte se répand davantage, & touche chaque Verre par une plus grande surface ; & encore réciproquement en proportion simple, à raison de ce que les attractions deviennent plus fortes, la quantité des surfaces attirantes restant la même. Donc l'Attraction qui se fait dans la même quantité de surface attirante, est réciproquement comme la distance entre les Verres. Et par conséquent, où la distance est excessivement petite, l'Attraction doit être excessivement grande. Suivant la Table contenue dans la II. Partie du II. Livre, où sont exprimées les épaisseurs des lames d'eau colorées, renfermées entre deux Verres, l'épaisseur de la lame dans l'endroit où elle paroît très-noire est de $\frac{1}{1000000}$ me. de ponce. Et où l'Huile d'Orange est de cette épaisseur entre les Verres, l'Attraction déduite de la Règle précédente, paroît assez forte pour soutenir, dans un Cercle d'un ponce de diamètre, un poids égal à celui d'un Cylindre d'eau d'un ponce de diamètre, & de deux ou trois Stades de long. Et où elle est d'une moindre épaisseur, l'Attraction peut être plus

caché de cette force attractive ; cependant je ne suis pas moins certain qu'elle existe, puis-

grande à proportion , & aller en augmentant jusqu'à ce que l'épaisseur n'excede pas celle d'une simple particule d'Huile. Il y a donc dans la Nature , des Agens capables d'unir ensemble des particules des Corps par des attractions très-fortes. Et c'est à la Philosophie Expérimentale à découvrir ces Agens.

Or les plus petites particules de Matière peuvent être unies ensemble par les plus fortes attractions , & composer de plus grosses particules , dont la vertu attractive soit moins forte ; & plusieurs de ces dernières peuvent tenir ensemble , & composer des particules encore plus grosses , dont la vertu attractive soit encore moins forte , & ainsi de suite durant plusieurs successions , jusqu'à ce que la progression finisse par les plus grosses particules d'où dépendent les Opérations chimiques & les couleurs des Corps naturels , & qui jointes ensemble composent des Corps d'une grandeur sensible. Si c'est un Corps compacte , & qui pressé se plie ou cede en dedans , sans qu'aucune de ses parties échape , il est dur & élastique , reprenant sa figure en vertu d'une force qui provient de la mutuelle attraction de ses parties. Si les parties glissent l'une sur l'autre , le Corps est malléable ou mou. Si elles s'échappent aisément l'une de l'autre , & qu'elles soient d'une grosseur propre à être agitées par la chaleur ; & que la chaleur soit assez forte pour les tenir en agitation , le Corps est fluide ; & s'il est sujet à s'attacher à d'autres Corps , il est humide. Au reste , ce qui fait que les gouttes des Corps fluides prennent la figure ronde , c'est l'attraction réci-

puisque je démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de la Pesanteur & du Mouvement des Corps Célestes, que l'Attraction ou le Mécanisme des forces centrales, qui fait peser tous les Corps, les uns sur les autres, en raison inverse du quarré de leurs distances. Je prouve que les Corps graves suivent, en tombant sur la Terre, la proportion des forces centrales, & que le cours des Planetes est conforme à ces mêmes proportions. Il faut donc que l'Attraction soit une chose réelle; & quoique la cause m'en soit inconnue, je n'en découvre pas moins la nécessité.

Newton

proque de leurs parties, tout ainsi que le Globe terraqueé est déterminé à une figure ronde par une attraction mutuelle de ses parties, causée par la gravité. *Idem, ibid. p. 460, & suiv.*

²⁶ L'on devroit songer que l'on ne connoît pas plus la cause de l'Impulsion, que de l'Attraction, on n'a pas même plus d'idée de l'une de ces forces que de l'autre. Car il n'y a personne qui puisse concevoir pourquoi un Corps a le pouvoir d'en remuer un autre de sa place. Nous ne concevons pas non plus, il est vrai, comment un Corps en attire un autre, comment les parties de la Matière gravitent mutuellement. Aussi ne dit-on pas que Newton se soit vanté de connoître la raison de cette Attraction. Il a prouvé l'attrac-

Newton auroit pu répondre à ceux qui se récrioient sur son Système : Faites-en de plus probables, de plus conformes aux Expériences, & dès-lors j'abandonnerai le mien : mais je démontre la fausseté des vôtres, & vous ne me reprochez que le manque de clarté pour connoître la nature d'une chose, dont je ne veux & ne prétends développer ²⁶ que les effets.

Si l'on examine les raisons que la plupart des Philosophes apportent pour expliquer les Secrets de la Nature, & qu'on considère le peu de probabilité & de clarté qu'il y a dans leurs opinions, on concevra encore plus d'estime pour Newton, & l'on sentira que

plément qu'elle existe : il a vu dans la Matière un Phénomène constant, une propriété universelle. Si un homme trouvoit un nouveau Métal dans la Terre, ce Métal existeroit-il moins, parce que l'on ne connoîtroit pas les premiers principes dont il seroit formé ? Que le Lecteur qui jettera les yeux sur cet Ouvrage ait recours à la Discussion métaphysique sur l'Attraction, faite par Mr. de Maupertuis, dans le plus petit & dans le meilleur Livre qu'on ait écrit peut-être en François, en fait de Philosophie. On y verra à travers la réserve avec laquelle l'Auteur s'est expliqué, ce qu'il pense, & ce qu'on doit penser de cette Attraction dont le nom a tant effarouché. *Elémens de la Philosoph. de Newton, par Mr. de Voltaire. Chap. VII. p. 303 & 304.*

que ce n'est pas sans fondement qu'il a voulu établir l'Attraction. „Les parties de „tous les Corps durs homogènes, *dit ce savant Anglois*.²⁷, qui se touchent pleinement tiennent fortement ensemble. Pour „expliquer la cause de cohésion, quelques- „uns ont inventé des Atomes crochus; mais „c'est poser ce qui est en question. D'autres nous disent que les particules des „Corps sont collées ensemble par le repos, „c'est-à-dire, par une Qualité occulte, ou „plutôt par un pur néant; & d'autres, qu'elles sont jointes ensemble par des mouvemens *conspiraux*, c'est-à-dire par un repos „relatif entr'eux. Pour moi, j'aime mieux „conclurre de la cohésion des Corps, que „leurs particules s'attirent mutuellement par „une force qui dans le contact immédiat est „extrêmement puissante : qui à de petites „distances produit les Opérations chimiques „mentionnées ci-dessus; & qui, à de fort „grandes distances des Corps, n'agit point „du moins par des effets sensibles.”

Vous n'êtes point prévenu, *Monsieur*, en faveur d'aucun Philosophe : vous ne cherchez que la vérité : je suis assuré que vous trouverez les raisons que Newton donne de la

²⁷ Traité d'Optique de Mr. Newton, &c. Liv. III. p. 355.

la forte liaison des parties des Corps durs & homogènes pour le moins aussi satisfaisantes que celles des autres Physiciens; & que l'Attraction ou la Force attractive dans les plus petits Atomes vous paroîtra très-possible.

Je m'apperçois que le plaisir de louer Newton & ses opinions m'a presque fait oublier la loi que je me suis imposée; & que j'ai suivie jusqu'ici très-exactement, d'examiner le pour & le contre des opinions des plus grands Hommes avec une liberté honnête & Philosophique. Je vais donc, quoique plus persuadé des sentimens de Newton que de ceux des autres, les examiner en Critique sévère, & en Cartésien zélé.

Je réduirai à trois les Objections que je ferai. La première sera contre l'indivisibilité de la Matière à l'infini : la seconde contre le Vuide; & la troisième contre l'Attraction.

Newton prétend ²⁸, „Que les particu-
„les primitives de la Matière sont solides,
„incomparablement plus dures qu'aucun des
„Corps poreux qui en sont composés; &
„si dures qu'elles ne s'usent ni ne se rom-
„pent jamais, rien n'étant capable, selon le
„cours ordinaire de la Nature, de diviser en
„plusieurs

²⁸ Traité d'Optiq. Liv. III. p. 573.

„plusieurs parties ce qui a été fait originai-
 „rement *un*, par la disposition de Dieu lui-
 „même.” Voilà, comme nous l'avons déjà
 remarqué, les Atomes d'Epicure & de Gas-
 sendi. Examinons s'il est possible qu'il y
 ait dans la Nature des Corps qui soient in-
 divisibles.

Un Corpuscule, quelque petit qu'il soit,
 a de l'étendue, puisque tout ce qui est
 matière a nécessairement une extension: or
 une étendue, quelque petite qu'elle puisse
 être, a un côté qui regarde l'Orient: un
 autre qui regarde l'Occident: celui qui se
 trouve vers l'Occident n'est pas le même
 que celui qui est à l'Orient; donc un cor-
 puscule, quelque petit qu'il soit, est un
 assemblage de parties différentes.

Supposez le aussi subtil que vous vou-
 drez, dès qu'il sera étendu, la partie qui
 formera son côté droit ne sera pas la mê-
 me que celle qui fera son côté gauche.

Les Epicuriens & les Gassendistes con-
 viennent que deux Atomes, quelque déliés
 qu'ils soient, qui se trouvent accrochés en-
 semble, peuvent être séparés, parce qu'ils
 sont deux Corps différens. Par la même
 raison je dis qu'un seul Atome est divisible,
 puis-

puisque son côté droit & son côté gauche sont différens, & par conséquent composés de différentes parties.

Un Corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois : les deux côtés de l'Atome ne sont point dans un même lieu ; l'Atome peut donc être divisé , une étendue qui occupe plusieurs parties de l'Espace contenant nécessairement plusieurs parties.

L'Objection que font les Atomistes, lorsqu'ils disent qu'il est impossible d'admettre une chose qu'on ne sauroit concevoir, est très-foible, puisqu'il y a des choses qui sont incompréhensibles dans leur manière, dont on ne sauroit approfondir les qualités & connoître la nature, & qui-cependant sont très-certaines dans leur existence. Ainsi, quoiqu'on ne conçoive pas comme elles sont, il seroit ridicule de nier qu'elles sont réellement. Qu'y a-t-il de plus incompréhensible que l'Éternité, & qu'y a-t-il en même tems de plus certain ? La divisibilité de la Matière à l'infini est au-dessus des connoissances humaines : mais elle n'est pas moins réelle, puisque la Géométrie en fournit des preuves évidentes & aussi claires au

O 2

senti-

sentiment d'un grand Philosophe ²⁹, que d'aucune des vérités que nous découvrons cette

²⁹ Car la Géométrie nous fait voir qu'il y a de certaines lignes, qui n'ont aucune mesure commune, & qu'elle appelle pour cette raison incommensurables, comme la diagonale d'un carré & les côtés. Or si cette diagonale & ces côtés étoient composés d'un certain nombre de parties invisibles, une de ces parties invisibles seroit la mesure commune de ces deux lignes, & par conséquent il est impossible que ces deux lignes soient composées d'un certain nombre de parties indivisibles.

On démontre encore dans cette Science, qu'il est impossible qu'un nombre carré soit double un autre nombre carré; & que cependant il est très-possible qu'un carré d'étendue soit double d'un autre carré d'étendue. Or si ces deux carrés d'étendue étoient composés d'un certain nombre de parties finies, le grand carré contiendrait le double des parties du petit, & tous les deux étant carrés, il y auroit un carré de nombre double d'un autre carré de nombre; ce qui est impossible.

Enfin, il n'y a rien de plus clair que cette raison, que deux néants d'étendue ne peuvent former une étendue, & que toute étendue a des parties. Or en prenant deux de ces parties qu'on suppose indivisibles, je demande si elles ont de l'étendue, ou si elles n'en ont point? Si elles en ont, elles sont donc divisibles, & elles ont plusieurs parties; si elles n'en ont point, ce sont donc des néants d'étendue.

cette Science, Vous pourrez Monsieur,
en voir quelques-unes au bas de la page.

Le

Il faut renoncer à la certitude humaine, pour douter de la vérité de ces démonstrations : mais pour aider à concevoir, autant qu'il est possible, cette divisibilité infinie de la Matière, j'y joindrai encore une preuve qui fait voir en même tems une division à l'infini, & un mouvement qui se ralentit à l'infini, sans arriver jamais au repos.

Il est certain que quand on douteroit si l'étendue se peut diviser à l'infini, on ne sauroit au moins douter qu'elle ne se puisse augmenter à l'infini, & qu'à un plan de cent mille lieues on ne puisse en joindre un autre de cent mille lieues, & ainsi à l'infini. Or cette augmentation infinie de l'étendue prouve la divisibilité à l'infini ; & pour le comprendre il n'y a qu'à s'imaginer une Mer plate, que l'on augmente en longueur à l'infini, & un Vaisseau sur le bord de cette Mer, qui s'éloigne du Port en droite ligne. Il est certain qu'en regardant du Port le bas du Vaisseau au travers d'un Verre, ou d'un autre corps diaphane, le rayon qui se terminera au bas de ce Vaisseau passera par un certain point du Verre, & que le Rayon horizontal passera par un autre point du Verre plus élevé que le premier. Or à mesure que le Vaisseau s'éloignera, le point du Rayon qui se terminera au bas du Vaisseau montera toujours, & divisera infiniment l'espace qui est entre ces deux points : & plus le Vaisseau s'éloignera plus il montera lentement, sans que jamais il cesse de monter, ni qu'il puisse arriver au point du rayon horizontal ; par-

Le pouvoir de Dieu, sur lequel Newton fonde principalement la dureté & l'indivisibilité des Atomes, la Nature, selon ce Philosophe, ne pouvant diviser en plusieurs parties ce qui a été originairement un, ne conclut rien en faveur de l'existence réelle des Atomes ; mais seulement en faveur de leur possibilité. Il est vrai que lorsqu'on fait attention aux grandes choses que Dieu a produites dans cet Univers, & à l'Empire absolu qu'il a sur elles, on ne sauroit nier qu'il n'ait pu rendre par sa volonté toute-puissante des particules de matière indivisibles & inaltérables ; mais cette supposition est

ce que ces deux lignes se coupant dans l'œil, ne seront jamais ni parallèles, ni une même ligne. Ainsi cet exemple nous fournit en même tems la preuve d'une division à l'infini de l'étendue, & d'un ralentissement à l'infini du mouvement.

C'est par cette diminution infinie de l'étendue, qui naît de sa divisibilité, qu'on peut prouver ces problèmes qui semblent impossibles dans les termes : Trouver un espace infini égal à un espace fini, ou qui ne soit que la moitié, le tiers, &c. d'un espace fini. On les peut résoudre en diverses manières, & en voici une assez grossière, mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un quarré, & la moitié de cette moitié, & ainsi à l'infini ; & que l'on joigne toutes ces moitiés par

est purement arbitraire , & n'est soutenue par aucun Principe naturel ni par aucune Évidence. Or il est absurde de prétendre changer la nature des Corps par une simple supposition. Lorsqu'on veut détruire une chose fondée sur les Expériences & sur des Démonstrations, il faut d'autres choses que des Hypothèses établies sur des vraisemblances & sur de simples conjectures. Rohault a eu raison de se récrier contre la supposition gratuite & arbitraire des Gassendistes, & de soutenir qu'elle ne doit pas empêcher qu'on ne tienne pour certain que toute la Matière de ce Monde est divisible. Les
preu-

leur plus longue ligne, on en fera un espace d'une figure irrégulière, & qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui sera égal à tout le carré; car la moitié, & la moitié de la moitié, plus, la moitié de cette seconde moitié, & ainsi à l'infini, font le tout. Le tiers, & le tiers du tiers, & le tiers du nouveau tiers, & ainsi à l'infini, font la moitié. Les quarts pris de la même sorte font le tiers, & les cinquièmes le quart. Joignant bout à bout ces tiers ou ces quarts, on en fera une figure qui contiendra la moitié ou le tiers de l'aire du total, & qui sera infinie d'un côté en longueur, en diminuant proportionnellement en largeur. *La Logique, ou l'Art de Penser*, IV. Part. Chap. I. p. 448, & suiv.

preuves qu'il en donne sont très-fortes ¹⁰,
&

³⁰ Il y en a . . . qui tâchent de combattre la divisibilité de la Matière à l'indéfini, par une autre voie, en disant qu'il s'en suivroit de là qu'une petite portion de Matière, comme, par exemple, un Cube qui n'auroit qu'un quart de pouce de hauteur, & que l'on auroit divisé de la sorte que nous venons de dire, pourroit fournir un si grand nombre de tranches carrées, qu'elles suffiroient pour couvrir toute la Terre, quand bien même elle seroit beaucoup plus grande qu'elle n'est; ce qu'ils estiment absurde.

Toutefois ceux-ci n'ont pas plus de raison que les autres; & l'on peut dire que leur Objection n'est fondée que sur ce qu'ils établissent pour Maxime, qu'une chose doit passer pour absurde, lorsque l'on ne la peut comprendre par l'imagination; ce qui est une erreur fort grossière & indigne d'un Philosophe, qui ne peut pas ignorer qu'il y a une infinité de choses très-vraies, auxquelles il est certain que l'imagination ne sauroit atteindre. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples: mais deux me suffiront, qui appartiennent tous deux au sujet dont il s'agit, savoir la division qui se fait de l'Or chez les Batteurs d'or, & chez les Tireurs d'or.

Mais pour la comprendre, il faut premièrement savoir, que l'expérience nous a appris, que les pesanteurs des Masses égales d'or & d'eau sont entr'elles comme dix-neuf à un: si bien qu'un pied cubique d'eau pesant soixante & onze livres, il s'ensuit qu'un pied cubique d'or pèse treize cents quarante-neuf livres, ou vingt & un mille cinq cents quatre-vingt-quatre onces: or un pied cubique contient deux mil-

& il répond avec beaucoup de netteté aux
argu-

lions neuf cents quatre-vingt-quatre lignes cubiques ; partant une once d'or contient cent trente-huit lignes cubiques & $\frac{7392}{21584}$. D'où il suit, que si elle est réduite en forme de cube, sa hauteur est à peu près de cinq lignes & un septième, & que sa base est d'environ vingt-six lignes quarrées & $\frac{22}{49}$. De plus il faut savoir que les Batteurs d'or font d'une once d'or deux mille sept cents trente feuilles quarrées de net, chacune desquelles a pour côté deux pouces dix lignes ; sans comprendre ce qu'ils nomment le déchet, qui sont certaines rognures qui montent à près de la moitié. La surface de ces feuilles contient onze cents cinquante-six lignes quarrées ; si bien que toutes ensemble étant mises à côté les unes des autres, composent une superficie de trois millions cent cinquante-cinq mille huit cents quatre vingt lignes quarrées. A quoi si l'on ajoute seulement le tiers de cette quantité pour le déchet, il s'ensuivra que les Batteurs d'or auront fait d'une once d'or quatre millions deux cents sept mille huit cents quarante lignes quarrées. Comme donc ce nombre contient cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois la quantité de la base d'un cube d'or d'une once, il est indubitable que ce cube, qui, comme il a été dit, n'a que cinq lignes & un septième de haut, a été divisé au moins en cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze tranches quarrées.

Quoique cette division de l'Or soit déjà assez grande, il s'en faut pourtant beaucoup qu'elle n'égale celle qui se fait chez les Tireurs d'or. On m'y a fait voir plusieurs lingots d'argent de figure cylindrique, qui pé-

argumens dont on se sert pour la combattre.

Descar-

soient chacun seize Mares: l'un d'eux, qui me sembloit le plus régulier, étoit long de deux pieds huit pouces, & son circuit contenoit deux pouces neuf lignes; de sorte que la superficie cylindrique étoit de douze mille six cents soixante & douze lignes quarrées. Après que cette superficie a été couverte de plusieurs feuilles d'or, qui toutes ensemble pesoient une demi-once, le lingot a été tiré à la filière, & par ce moyen là a été converti en un fil, qui étoit à peu près de la grosseur du plus délié qu'on ait coutume de faire en cette Ville. J'en ai pris vingt-cinq toises, ou cent cinquante pieds, & ayant pesé cette quantité dans de fort bonnes balances, j'ai trouvé qu'il ne s'en falloit pas la soixante-quatrième partie d'un grain qu'elle ne pesât trente-six grains. Cela étant, le lingot entier a dû être converti en un fil à peu près long de trois cents sept mille deux cents pieds. D'où il suit qu'il a été alongé cent quinze mille deux cents fois plus qu'il n'étoit auparavant; & par conséquent que sa superficie est devenue trois cents quarante fois plus grande qu'elle n'étoit au commencement. A quoi si l'on ajoute que ce fil si délié étant applati en lame pour en couvrir du fil de soie, cette superficie augmente encore du double, il s'ensuit qu'elle est devenue six cents quatre vingts fois plus grande qu'au commencement, & ainsi elle contient alors huit millions six cents seize milles neuf cents soixante lignes quarrées. Or quand ce fil est ainsi applati en lame, sa superficie paroît toute couverte d'or; il faut donc que la seule demi once de ce Métal, dont la

Descartes a embrassé l'Hypothèse de la divisibilité à l'infini ³¹, & l'a soutenue avec succès

lame est couverte, soit devenue si mince, que sa superficie soit de huit millions six cents seize mille neuf cents soixante lignes quarrées. Si bien que cette quantité contenant trois cents vingt-cinq mille sept cents quatre-vingts quinze-fois vingt-six lignes & $\frac{22}{49}$ que vaut la base d'un cube d'or d'une once, c'est une nécessité que l'épaisseur de l'or dont la lame d'argent est couverte, ne soit plus à la fin que de la trois cents vingt-cinq mille sept cents quatre-vingts-quinzième partie de la moitié de la hauteur d'une once cubique d'or, ou de la six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dixième partie de la hauteur d'une once ; & qu'ainsi la quantité de cinq lignes & un septième ait été divisée en six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dix parties égales. Si l'on considère après cela qu'on pourroit encore pousser la division de l'or beaucoup plus loin, n'étoit que les choses sont destinées à certains usages qui ne permettent pas de passer outre ; & sur tout si l'on considère que ce ne sont que des hommes qui font ce que nous voyons, & qui le font avec des instrumens fort grossiers , & qu'il y a dans la Nature plusieurs autres Agens incomparablement plus subtils, l'on verra encore plus clairement que tout ce que notre imagination ne sauroit comprendre, n'est pas impossible. *Robault Traité de Physique, Première Partie. Chap. IX. p. 46, & suiv.*

³¹ Il est aussi très-aisé de connoître qu'il ne peut y avoir des Atomes ou des parties des Corps qui soient indivisibles, ainsi que quelques Philosophes ont imagi-

succès. Pendant un tems le sentiment des Atomistes avoit très-peu de partisans : aujourd'hui il regagne beaucoup : mais il y a bien encore des Philosophes qui le condamnent. Il se trouve même parmi eux de fameux Disciples de Newton qui sur ce point abandonnent leur Maître, & n'adoptent point l'indivisibilité des Atomes ni leur dureté.

Le savant s'Gravesande a fortement combattu en faveur de la divisibilité de la Matière à l'infini dans ses *Elémens Physiques, ou son Introduction à la Philosophie de Newton*. Il établit aux quatrième & cinquième Chapitres

né. D'autant que si petites qu'on suppose ces parties, néanmoins parce qu'il faut qu'elles soient étendues, nous concevons qu'il n'y en a pas une entr'elles qui ne puisse être encore divisée en deux ou en plus grand nombre d'autres plus petites, d'où il suit qu'elle est divisible. Car de ce que nous connoissons clairement & distinctement qu'une chose peut être divisée, nous devons juger qu'elle est divisible, parce que si nous en jugions autrement, le jugement que nous ferions de cette chose, seroit contraire à la connoissance que nous en avons. *Principes de la Philos. de R. Descartes, II. Part. p. 91.*

3^o Eo quod Corpus est extensum etiam est divisibile, id est in eo partes considerari possunt. *Physicæ Ele-*

tres du premier Livre de cet Ouvrage que tout Corps ³² est divisible, & que de ce que nous connoissons qu'une chose est étendue nous connoissons aussi qu'elle peut être divisée. Il n'hésite pas à condamner la supposition de ces parties, qui, ayant été faites *unes*, ne peuvent être divisées. „Les Philosophes, *dit-il* ³³, appellent un Corps dur, „celui dont les parties sont si parfaitement „liées, qu'elles ne sauroient être séparées ni „brisées par aucun choc; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature“.

Mr. Keil a employé deux Chapitres entiers, dans son *Introduction de la Physique*,
à

menta Mathematica experimentis confirmata, sive, Introductio ad Philosophiam Newtonianam, Auctore Guillelmo Jacobo s'Gravesande, &c. Lib. I. Part. I. de Corpore in genere, Cap. IV. p. 6.

Corpus est divisibile, in infinitum, id est in ejus extensione nulla pars quantumvis parva potest concipi, quin detur adhuc alia major. *Idem, ibid.*

³³ Philosophicè Corpus durum vocatur, cujus partes inter se coherent & neutiquam introcedunt, ita ut partes nullo motu affici possint quin dirumpatur corpus. Corpus tale perfecte durum nullum novimus. *Idem, ibid. Cap. V. p. 8.*

à établir la nécessité de la divisibilité de la Matière à l'infini. Il a répondu ³⁴ aux Physiciens, qui, pour défendre la nature des Atomes, veulent rejeter les Démonstrations Géométriques. Il les accuse même de ne vouloir refuser de suivre les Préceptes de la Géomé-

³⁴ Cum autem infinita hæc Materie divisibilitas rationibus ex Geometria petitis demonstranda sit, & cum hodie extent quidam Philosophi qui Geometriam ex Physica exulare cupiunt, eo quod ipsi divinæ illius Scientiæ imperiti sint; & dum inter doctissimos haberi satagunt, nullum non movent lapidem, quo harum Demonstrationum vim irritò uncunque convellant constatu: necesse erit, priusquam Argumenta nostra Geometrica proferamus, eorum vim stabilire, & Objectionibus quibusdam respondere.

Cum itaque, inter hujus generis Philosophos emineat Vir clarissimus Joannes Baptista *Du Hamel*, Philosophiæ Burgundicæ Scriptor, libet illius sententiam super hac re proferre. Dicit igitur Hypotheses Geometricas nec veras esse nec possibiles, cum scilicet nec puncta, nec lineæ, nec superficies, prout à Geometris concipiuntur, vere in rerum natura existant, adeoque Demonstrationes, quæ ex his afferuntur, ad res actu existentes applicari non posse, cum scilicet nihil eorum vere existat nisi in ideis nostris; jubet igitur Geometras sibi suas servare Demonstrationes, nec eas ad Physicam transferre, quæ non lucem, sed majores huic Scientiæ effundant tenebras. Miror ego hujus Viri alias doctissimi in hacce re imperitiam. Potuit sane eodem jure suppo-

Géométrie, qu'il nomme *une Science divine*, que parce qu'ils n'en ont aucune connoissance. Il me paroît pourtant qu'il auroit du considérer que Newton admettant des Particules dans la Nature, qui ne peuvent être divisées, & qui par leur essence ont été créées

unes,

sitiones etiam quascunque Physicas sustulisse, cum Hypotheses Géométricæ æque certæ & æque possibiles sint & reales, ac illæ sunt quas Physicas dicit : imo si existat Corpus, necessario etiam existent vera puncta, veræ lineæ, & vera superficies, prout à Geometris concipiuntur; quod facile ostendemus. Nam si detur Corpus, illud, cum infinitum non sit, suos habebit terminos: Corporis vero termini sunt superficies, & termini illi nullam habent profunditatem; si enim haberent, eo ipso quod profunditatem haberent, corpora essent, haberentque illa corpora alios rursus terminos, qui superficies essent, adeoque esset superficiei superficies. Vel igitur superficies illa omni destituta est profunditate, vel etiam profunditatem habebit: si prius, habemus quod petimus: sin posterius, ad aliam rursus pervenimus superficiem; atque sic progredereimur in infinitum, quod est absurdum. Quare dicendum est terminos illos omni profunditate privari, ac proinde veræ erunt superficies, & prout à Geometris concipiuntur, absque profunditate, seu quæ longitudinem & latitudinem tantum habent ad suam essentiam constituendam. *Introductio ad veram Physicam seu Lectiones Physicæ habitæ in Scholæ Naturalis Philosophicæ Academiæ Oxoniensis, &c. Auctore Joanne Keill, M. D. Astronomiæ Professore Savilliano. Lect. III. p. 19.*

ues, il pouvoit y avoir de grands Géomètres qui n'admissent point la possibilité de la division à l'infini, & qui crussent connoître ces Corps durs qu'il assure n'avoir été jamais connus. Du Hamel est le seul Philosophe que Mr. Keill ait cité parmi ceux qu'il blâme de ne point recevoir les Démonstrations Géométriques, sur le vain prétexte que les points, les lignes & les superficies des Géomètres n'existant que dans leurs idées, & pour ainsi dire en imagination, ils ne doivent point vouloir les appliquer à des choses réelles & les employer dans la Physique. Mr. Keill soutient que les Démonstrations Géométriques sont aussi certaines & aussi réelles que les Physiques, parce que s'il existe véritablement des Corps, les points, les lignes, & les superficies des Géomètres existent également. Supposons, *dit-il*, un Corps: puisqu'il n'est pas infini, il faut qu'il ait des extrémités: or les extrémités des Corps sont des superficies; & ces extrémités
n'ont

35 Rursus, cum superficies illa infinita non est, suis etiam clauditur terminis; termini vero illi lineæ dicuntur, quæ revera nullam habent latitudinem, alias enim superficies essent, & suos etiam haberent terminos, quos saltem concipere oportet omni latitudine destitutos; non enim (ut prius dictum est) dari potest progressus

n'ont aucune profondeur. Si elles en avoient, elles seroient des Corps, & ces Corps auroient de leur chef d'autres superficies; en sorte que les superficies auroient elles-mêmes des superficies. Qu'on choisisse de ces deux partis celui qu'on voudra: la superficie d'un Corps est ou déstituée, ou munie de profondeur: si elle en est déstituée, voilà le gain de cause pour les Géomètres: & si l'on veut soutenir qu'elle en a réellement, on est forcé de dire qu'elle est un Corps; par conséquent il faut qu'elle ait une autre superficie; & cette seconde superficie, une troisième. Ainsi on sera obligé de multiplier les superficies jusqu'à l'infini; ce qui est absurde. Il faut donc avouer que les extrémités des Corps n'ont aucune profondeur, & qu'ils sont de véritables superficies, qui n'ont aucune profondeur, ainsi que celles des Géomètres. A cette première Objection on en a ³⁵ joint quelques autres que vous pourrez voir au bas de la page.

Mr.

in infinitum, unde sequitur dari lineas quæ sunt tantum longæ absque omni latitudine; eodem prorsus modo, & lineæ sui etiam competunt termini, qui puncta vocantur, quibus nec longitudo, nec latitudo, nec profunditas convenit. Quare si corpus existere supponatur, necessario tam superficies, quam lineæ & puncta Geo-

Mr. Keil est si fort persuadé de la divisibilité de la Matière à l'infini, qu'il n'hésite pas de dire qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu de l'empêcher ³⁶. Ainsi il rejette, comme une chose impossible ces Particules que Newton prétend avoir été faites originairement *unes* par la disposition de Dieu lui-même. Dieu, dit Mr. Keil, peut faire tout ce qui ne répugne pas à la nature : mais puisqu'il est démontré que la Matière est nécessairement divisible à l'infini, il ne sauroit l'empêcher. Car si la puissance s'étendoit

metrica non tantum ut possibilia, sed etiam ut vere existentia ponuntur.

Sed respondebunt puncta illa, lineas & superficies non esse materialia. Quid inde? Quis unquam dixit Punctum Mathematicum materiam esse? Quis superficiem materiale[m] agnoscit? Si materialis esset, suam haberet etiam superficiem live terminum : superficiem autem superficiem quis unquam imaginatus est? Verum etiam si nec superficies, nec lineæ, nec puncta sunt ipsa Materia, in ea tamen existunt vel existere possunt tanquam illius modi, termini ; seu accidentia ; eodem prorsus modo, quo figura non est ipsum corpus, sed ejus tantum affectio, quâ corpus sub datis terminis comprehenditur, habetque hæc proprietates reales à corporis proprietatibus omnino distinctas. *Idem, ibid. p. 20.*

jusque-là, il pourroit faire des choses contradictoires; ce qui répugne à son essence.

Voilà, *Monsieur*, bien des Objections contre l'existence des Corpuscules durs, solides, inaltérables & indivisibles: quelque zélé Atomiste qu'on soit, si on les examine avec attention elles ont de quoi jeter dans le doute; & je ne crois pas qu'un homme sans préjugés regarde jamais comme bien certaine, encore moins comme évidente, une opinion combattue par des raisons aussi fortes.

Venons

36 Aliud perunt Argumentum contra infinitam Materie divisibilitatem ex Omnipotentia Divina. Dicunt enim Deum posse Continuum quodvis in partes suas infinitesimas resolvere, atque partes hæc à se invicem separare; sed si hoc fieret, daretur pars ultima, & divisibilitas continui tandem exhauriretur; ergo continuum non in infinitum sectibile est. Respondeo procul dubio Deum posse quidquid est possibile, aut quod immutabili ipsius nature non repugnat; at cum hætenus demonstravimus nullam dari posse Materie particulam utcunque parvam, quæ non iterum secari potest in infinitas alias etiam particulas; liquet exinde Deum non posse ita secare Materiam, ut detur pars ultima indivisibilis. Si enim ad hoc se extenderet Potentia divina, posset Deus aliquid quod contradictionem involveret, vel quod immutabili ipsius essentiae repugnaret. *Idem*, ibid. Lect. IV, p. 34.

Venons maintenant au *Vuide* ; & examinons si ce Principe, absolument nécessaire & fondamental au Système de Mr. Newton, est bien évident.

Plusieurs grands Mathématiciens disent, que le *Vuide* est absolument nécessaire pour que le cours des Planètes puisse avoir lieu. Ils prétendent que son existence est démontrée Mathématiquement. Si cela est, on pourroit soupçonner que les Vérités Mathématiques sont plus idéales que Physiques ? On seroit même autorisé à les regarder comme des sublimes Chimères, puisqu'elles démontrent l'existence d'une chose directement contraire aux notions les plus évidentes que nous ayons dans l'Entendement. Si ces notions peuvent être fausses dans quel affreux Pyrrhonisme ne serons-nous pas plongés ? Il me semble ouïr un Sceptrique dire à un Mathématicien : „La Nature dont „nous connoissons avec le plus d'évidence les „propriétés essentielles, c'est l'Étendue : l'idée claire que nous en avons nous montre „que son essence consiste dans les trois dimensions, & qu'il ne peut y avoir d'étendue qui ne soit divisible, mobile & impénétrable ; or si cette idée est fausse & illusoire, quelle est celle dont nous puissions „être assurés de la vérité ? Comment pouvons-

„vous-

„vons-nous être certains que les notions de
„notre Entendement, qui paroissent les plus
„évidentes, ne sont point trompeuses &
„chimériques? “

Je demande, *Monsieur*, si des Démonstrations, par lesquelles on prétend prouver l'existence du *Vuide*, sont plus évidentes que l'idée qui nous fait connoître clairement qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il est impossible qu'il soit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue?

S'il y avoit du *Vuide*, il seroit absolument nécessaire qu'il existât une Etendue mobile, divisible, & impénétrable : or nous n'avons absolument aucune idée d'une pareille extension ; donc il n'y a point de *Vuide*.

Il faut qu'un Etre soit, ou Substance, ou Mode ; il n'y a que ces deux seules façons d'exister. Si le *Vuide* est un Mode, il faut qu'on en définisse la substance, ce qu'aucun Philosophe ne sauroit faire. S'il est une Substance, je demande, si elle est créée ou incréée ? Si elle a eu un commencement, & qu'elle soit émanée par voie de création, il faut nécessairement convenir qu'elle peut être détruite sans que les corps dont elle est distincte réellement cessent d'exister. Car tout Etre qui a un commencement peut

avoir une fin ; & la ruine d'une Substance n'entraîne point celle d'une autre dont elle est distincte. C'est ainsi que la destruction du Corps n'occasionne point celle de l'Ame. Or il est absurde de prétendre qu'un Espace distinct des Corps soit détruit, & que cependant les Corps soient distans les uns des autres ; cela est contradictoire.

Supposons, *Monsieur*, que le Corps A est séparé du Corps B, par l'espace vuide marqué par des points : A - - - - - B, le vuide est détruit ; qu'y a-t-il pour lors entre le corps A & le corps B ? Ils sont toujours distans, ils n'ont reçu aucune altération, la ruine d'une Substance n'entraînant point celle de l'autre, il se trouve que le vuide est détruit : par conséquent il n'y a plus aucune étendue immobile, indivisible & pénétrable, ni aucune étendue mobile, divisible & impénétrable : & cependant les deux corps sont distincts, éloignés & séparés ; cela est absurde.

Les Newtoniens & les Gassendistes ne font point en droit de répondre, que si Dieu anéantissoit l'étendue immobile, indivisible & pénétrable, qui se trouve entre les deux corps, il n'y auroit plus alors d'éloignement, & qu'ils se réuniroient ; car eux-mêmes condamnent ce raisonnement dans les Cartésiens,

fiens, lorsque ceux-ci leur disent, que si Dieu anéantissoit l'air qui se trouve dans une chambre, les murailles se rapprocheroient & se toucheroient mutuellement. Ils ne peuvent point aussi soutenir que Dieu ne puisse anéantir le Vuide; car puisque le Vuide est une Substance créée, Dieu peut la réduire dans le néant d'où il l'a tirée. Ils conviennent d'ailleurs de bonne foi que Dieu a le pouvoir d'annihiler les Substances.

Il reste encore aux Newtoniens deux ressources. La première c'est de dire que l'Espace distinct des Corps est une Substance incréée; la seconde que le Vuide n'est rien, qu'il n'a aucune réalité, & que ce n'est que la privation des Corps. Examinons la première opinion.

Si l'Espace distinct des Corps étoit une Substance incréée, il faudroit nécessairement ou qu'elle fût Dieu elle-même, ce qu'aucun Philosophe n'oseroit dire, & qui seroit une opinion aussi monstrueuse que celle de Spinoza. Car toute étendue est composée de parties distinctes: ainsi la Divinité seroit non-seulement étendue, mais composée de parties distinctes; ce qu'il est affreux de soutenir. Ou si l'Espace n'étoit pas Dieu, il faudroit que Dieu ne fût pas la seule Substance qui existât nécessairement; ce qui est

est une impiété horrible , sa nature ne permettant pas qu'il y ait aucune Substance qui ne lui soit soumise , & qui ne soit émanée de lui par la voie de la création.

La seconde ressource ne vaut pas mieux que la première. Il est vrai que quelques Scholastiques ont eu l'impertinence , pour éluder les Argumens de leurs Adversaires, de soutenir que le Vuide étoit un *Rien*, une simple privation des Corps , en un mot le *Néant* : mais les grands Hommes qui ont admis le *Vuide* se sont bien gardés d'avancer une pareille absurdité. Gassendi a prétendu que le *Vuide* ⁸⁷ étoit un *Être* à sa manière, qui n'étoit ni Substance, ni Accident; mais

⁸⁷ Quod dixi porro, non posse tertiam præterea Naturam mente concipi, ideo est, quod, seu concipi dicas comprehensivè (quo modo ea quæ per se directe in noticiam cadunt, percipiuntur,) seu comparare ad ea quæ comprehensa fuerint (quomodo ea intelliguntur, quæ per proportionem solam innotescunt; ut circa anticipationem dictum est) id quodcumque, concipitur, aut aliquam molem, soliditatemque habeat sicque Corpus sit; aut omni prorsus mole, ac soliditate careat, sicque & inane. Intellige hoc tamen, si modo concipiatur, ut quedam per se existens, subsistens, coherens Natura, non vero quasi quoddam illius conjunctum, eventumve, seu accidens. *Philosoph. Epicuri Syntagma, &c. Pet. Gassend. Part. II. Cap. I. p. 20.*

mais qui pourtant étoit un Etre réel. Locke n'a pas fait difficulté de dire 3^e qu'il croyoit le Vuide un Etre positif, quoiqu'il ne fût s'il étoit Substance ou Accident. Ces deux grands Philosophes avoient trop de pénétration & de justesse dans le raisonnement pour prétendre que le *Néant* peut être étendu en longueur, largeur & profondeur. Il faut être aussi visionnaire que le sont les Scholastiques pour avancer une pareille absurdité.

Les raisons que les Gassendistes & les Newtoniens apportent pour prouver l'impossibilité du *Vuide* dans le *Plein*, ont été vivement combattues par des Philosophes Carté-

3^e Ceux qui soutiennent que l'Espace & le Corps sont une même chose, se servent de ce Dilemme : ou l'Espace est quelque chose, ou ce n'est rien. S'il n'y a rien entre deux Corps, il faut nécessairement qu'ils se touchent. Et si l'on dit que l'Espace est quelque chose, ils demandent si c'est Corps, ou Esprit ? A quoi je réponds par une autre Question : Qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il ne peut y avoir que des Etres solides, qui ne peuvent penser, & que des Etres pensants qui ne sont point étendus ? Car c'est-là tout ce qu'ils entendent par les termes de Corps & d'Esprit. *Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, &c. par Mr. Locke, Liv. II. Chap. III. p. 124, & suiv.*

Cartésiens. L'Auteur de l'Art du Penser ³⁹
a réfuté avec beaucoup de force les princi-
pales

³⁹ Le premier Argument que Mr. Gassendi employe pour prouver ce Vuide répandu, & qu'il prétend faire passer en un endroit pour une Démonstration aussi claire que celles des Mathématiques, est celui-ci :

S'il n'y avoit point de Vuide, & que tout fût rempli de corps, le mouvement seroit impossible, & le Monde ne seroit qu'une grande Masse de matière vuide, inflexible & immobile. Car le Monde étant tout rempli, aucun Corps ne se peut remuer, qu'il ne prenne la place d'un autre ; ainsi si le Corps A se remue, il faut qu'il déplace un autre Corps au moins égal à soi, savoir B ; & B pour se remuer en doit aussi déplacer un autre. Or cela ne peut arriver qu'en deux manières ; l'une que ce déplacement des corps aille à l'infini, ce qui est ridicule & impossible ; l'autre qu'il se fasse circulairement, & que le dernier corps déplacé occupe la place d'A.

Il n'y a point encore jusqu'ici de dénombrement imparfait : & il est vrai de plus, qu'il est ridicule de s'imaginer qu'en remuant un corps, on en remue jusqu'à l'infini, qui se déplacent l'un l'autre : l'on prétend seulement que le mouvement se fait en cercle, & que le dernier Corps remué occupe la place du premier qui est A ; & qu'ainsi tout se trouve rempli. C'est aussi ce que Mr. Gassendi entreprend de réfuter par cet Argument : Le premier corps remué, qui est A, ne se peut mouvoir, si le dernier qui est X ne se peut remuer. Or X ne se peut remuer, puisque pour se remuer il faudroit qu'il prit la place d'A, laquelle n'est pas en-

des Objections des Gassendistes. Il les accuse d'avoir raisonné fausement en suppo-
 sant

core vuide : & partant X ne se pouvant remuer, A ne le peut aussi ; donc tout demeure immobile. Tout ce raisonnement n'est fondé que sur cette supposition, que le corps X qui est immédiatement devant A ne se puisse remuer qu'en un seul cas, qui est que la place d'A soit déjà vuide lorsqu'il commence à se remuer ; en sorte qu'avant l'instant où il l'occupe, il y en ait un autre où l'on puisse dire qu'elle est vuide. Mais cette supposition est fausse & imparfaite, parce qu'il y a encore un cas, dans lequel il est très-possible que X se remue, qui est qu'au même instant qu'il occupe la place d'A, A quitte cette place ; & dans ce cas, il n'y a nul inconvénient que A pousse B, & B pousse C, jusqu'à X, & que X dans le même instant occupe la place d'A ; par ce moyen il y aura du mouvement, & il n'y aura point de vuide.

Or que ce cas soit possible ; c'est-à-dire, qu'il puisse se arriver qu'un corps occupe la place d'un autre Corps au même instant que ce corps la quitte, c'est une chose qu'on est obligé de reconnoître dans quelque Hypothèse que ce soit, pourvu seulement qu'on admette quelque matière continue ; car, par exemple, en distinguant dans un bâton deux parties qui se suivent immédiatement, il est clair que lorsqu'on le remue, au même instant que la première quitte un espace, cet espace est occupé par la seconde, & qu'il n'y en a point où l'on puisse dire, que cet espace est vuide de la première, & n'est pas rempli de la seconde. Cela est encore plus clair dans un Cercle de fer, qui tourne à

sant qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant. Le Philosophe Cartésien prétend

l'entour de son centre; car alors chaque partie occupe au même instant l'espace qui a été quitté par celle qui la précède, sans qu'il soit besoin de s'imaginer aucun vuide. Or si cela est possible dans un Cercle de fer, pourquoi ne le sera-t-il pas dans un Cercle qui sera en partie de bois & en partie d'air? Et pourquoi le corps A que l'on suppose de bois, poussant & déplaçant le corps B, que l'on suppose d'air, le corps B n'en pourra-t-il pas déplacer un autre, & cet autre jusqu'à X, qui entrera dans la place d'A, au même tems qu'il la quittera?

Il est donc clair que le défaut du raisonnement de Mr. Gassendi vient de ce qu'il a cru, qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant, & en un instant précédent; & qu'il n'a pas considéré, qu'il suffisoit qu'elle se vuidât au même instant.

Les autres preuves qu'il rapporte sont tirées de diverses Expériences, par lesquelles il fait voir avec raison, que l'air se comprime, & que l'on peut faire entrer un nouvel air dans un espace qui en paroît déjà tout rempli, comme on le voit dans les Balons & les Arquebuses à vent.

Sur ces Expériences il forme ce raisonnement: Si l'espace A étant déjà tout rempli d'air, est capable de recevoir une nouvelle quantité d'air par compression, il faut que le nouvel air qui y entre, ou soit mis par pénétration dans l'espace déjà occupé par l'autre air, ce qui est im-

prétend qu'il suffit qu'elle se vuide au même instant.

Rohault

possible ; ou que cet air enfermé dans A , ne le remplisse pas entièrement, mais qu'il y ait entre les parties de l'air des espaces vuides, dans lesquels le nouvel air est reçu ; & cette seconde Hypothèse prouve, dit-il, ce que je prétends, qui est, qu'il y a des espaces vuides entre les parties de la Matière ; capables d'être remplis de nouveaux Corps. Mais il est assez étrange que Mr. Gassendi ne se soit pas apperçu qu'il raisonnoit sur un dénombrement imparfait, & qu'outre l'hypothèse de la pénétration, qu'il a raison de juger naturellement impossible, & celle des vuides répandus entre les parties de la Matière, qu'il veut établir, il y en a une troisième, dont il ne dit rien, & qui étant possible, fait que son argument ne conclut rien ; car on peut supposer qu'entre les parties les plus grossières de l'air, il y a une Matière plus subtile & plus déliée, & qui pouvant sortir par les pores de tous les Corps, fait que l'espace qui semble rempli d'air peut encore recevoir un autre air nouveau, parce que cette Matière subtile étant chassée par les parties de l'air que l'on y enfonce par force, leur fait place en sortant au travers des pores.

Et Mr. Gassendi étoit d'autant plus obligé de réfuter cette Hypothèse, qu'il admet lui-même cette matière subtile qui pénètre les corps, & passe par tous les pores, puisqu'il veut que le Froid & le Chaud soient des corpuscules qui entrent dans nos pores ; qu'il dit la même chose de la Lumière, & qu'il reconnoît même que dans l'Expérience célèbre que l'on fait du Vif-Argent, qui de-

« *Notant* a. parfaitement discuté la Question du *Vuide*. Pour achever de l'examiner vous pouvez jeter les yeux sur quelques-uns de ses Argumens, que vous trouverez 40

au

meure suspendu à la hauteur de deux pieds trois pouces & demi dans les tuyaux qui sont plus longs que cela, & laisse en haut un espace qui paroît vuide, & qui n'est certainement rempli d'aucune matière sensible; il reconnoît, dis-je, qu'on ne peut pas prétendre avec raison, que cet espace soit absolument vuide, puisque la lumière y passe, laquelle il prend pour un corps. *La Logique, ou l'Art de Penser. Part. III. Chap. XIX. p. 377. & suiv.*

40 De . . . l'essence de la Matière, nous conclurons premièrement que le *Vuide* des Philosophes est impossible. Car par le *Vuide* ils entendent un Espace sans Matière, & chez nous Espace (ou Etendue) & Matière ne sont que la même chose: si bien que demander s'il peut y avoir un Espace sans Matière, c'est demander s'il peut y avoir une Matière sans Matière; en quoi il y a une manifeste contradiction. Et il ne sert de rien de dire, que l'on pourroit concevoir un Espace, dans lequel on ne supposeroit aucune lumière, aucune couleur, point de dureté, point de chaleur, point de pesanteur; en un mot, dans lequel on ne supposeroit pas une des qualités que l'on se puisse imaginer; car quand cela seroit, en niant toutes ces choses de l'Etendue on nie seulement les accidens d'un sujet, dont on suppose la vraie essence.

Et à l'occasion de ceci, nous ne nous mettrons pas en peine de répondre à ceux qui nous demanderoient, si Dieu par sa toute-puissance ne pourroit point faire du

au bas de la page. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire pour fortifier les Objections que vous venez de lire. Comme vous êtes exempt de préjugés, vous les trouverez sans

vuide, en anéantissant tout l'air d'une Chambre, & en empêchant que d'autre ne vînt en sa place ? parce que, comme nous l'avons déjà dit, il ne nous appartient pas de déterminer jusqu'où se peut étendre la puissance de Dieu. Mais si en changeant un peu la Question, on se contentoit de nous demander ce que nous concevons qui arriveroit, si Dieu anéantissoit tout l'air d'une Chambre, sans permettre qu'il y en entrât d'autre en sa place : nous pourrions bien alors y répondre ; & sans rechercher ni examiner ce qui devoit arriver au dehors de cette Chambre, nous dirions que les murailles s'approchoient, en sorte qu'il ne resteroit plus entr'elles aucun espace.

Quelqu'un repliquera peut-être, que les murailles d'une Chambre ont une existence indépendante de ce qu'elles contiennent, & conséquemment qu'elles peuvent demeurer en l'état où elles sont & sans s'approcher, encore que le dedans soit anéanti. A quoi je réponds, qu'il est bien vrai que l'existence des murailles est indépendante de ce qu'elles enferment ; mais que l'état où elles sont, ou la disposition qu'elles doivent avoir pour composer une Chambre, est nécessairement dépendante de quelque étendue, ou de quelque matière qui soit entr'elles ; & par conséquent qu'on ne sauroit détruire cette étendue, sans détruire non pas les murailles ; mais la disposition qu'elles avoient auparavant. *Traité de Physique par Jacques Bernoulli, Tom. I. Part. I. Chap. VIII. au commencement.*

sans doute capables d'obliger un homme qui cherche la vérité, à suspendre son jugement ; peut-être sont-elles fausses ; peut-être sont-elles vraies. Quoi qu'il en soit, elles sont assez fortes & assez spécieuses pour être regardées d'un poids bien approchant de celles qu'on leur oppose. Les Newtoniens devroient donc être moins scandalisés, de ce qu'on donne le nom d'Hypothèse aux Principes de la Philosophie de Newton, puisque, si par hasard il est vrai qu'il n'y ait point de *Vuide*, elle croule entièrement, & ne contient plus alors qu'un très-petit nombre de vérités.

Passons à l'Attraction. Mr. Newton convient qu'il n'en connoît pas la cause ; il ne l'admet que parce qu'il prétend en avoir calculé & démontré les effets. Les plus fameux Disciples de ce Philosophe avouent qu'ils n'en ont pas une connoissance plus grande que leur Maître. Mr. s'Gravesande dit ⁴¹ en termes précis & formels, qu'il entend par Attraction une certaine force, par laquelle deux corps s'attirent mutuellement. Il ajoute, que peut-être cette force inconnue agit

⁴¹ Per vocem *Attractionis* intelligo vim, quancunque, qua duo corpora ad se invicem tendunt ; licet forte illud per

agit par impulsion. Cette dernière opinion ne rend pas plus probable l'existence de la force attractive. Mr. de Fontenelle a donc raison de dire ⁴²: „Si l'Attraction pouvoit „agir par l'impulsion, pourquoi ce terme „plus clair n'auroit-il pas été préféré? Car „on conviendra qu'il n'étoit guère possible „de les employer tous deux indifféremment; „ils sont trop opposés.“ Convenons donc aussi, *Monsieur*, que la fin de la définition de Mr. s'Gravesande ne sert de rien pour établir une Cause dont on n'a aucune notion. D'ailleurs, ce n'est pas sur un peut-être qu'il faut fonder la vérité d'un Principe. On peut donc assurer que Mr. s'Gravesande ne connoît pas plus la nature de l'Attraction que son Maître.

Puisqu'un des plus savans & des plus illustres Newtoniens ignore la cause du premier Principe de la Philosophie Newtonienne, il n'y a pas d'apparence qu'il y ait des gens en Europe qui en ayent une plus parfaite connoissance: mais peut-être y en a-t-il beaucoup qui s'en croient bien instruits. Qu'il me soit permis de leur adresser cet avis salutaire

impulsum fiat. *Physices Elementa Mathematica*, &c. Liv. I. Cap. V. p. 9.

⁴² *Eloges des Académiciens*, &c. Tom. II. p. 302.

TOM. IV.

Q

lutaire de Mr. de Fontenelle : 43 „L'usage
 „perpétuel du mot d'Attraction , soutenu
 „d'une grande autorité , & peut-être aussi
 „de l'inclination qu'on croit sentir à Mr.
 „Newton pour la chose même , familiarise
 „du moins les Lecteurs avec une idée prof-
 „crite par les Cartésiens , & dont tous les
 „autres Philosophes avoient ratifié la con-
 „damnation : il faut être présentement sur
 „ses gardes , pour ne lui pas imaginer quel-
 „que réalité ; on est exposé au péril de croi-
 „re qu'on l'entend.“

J'ajouterai, *Monsieur*, à ce que dit Mr. de Fontenelle , qu'on se tromperoit beaucoup, si l'on se faisoit illusion jusqu'à ce point.

L'Attraction est donc inconnue , ou du moins sa cause, à tous ceux qui l'admettent. N'est-ce pas établir toute la Philosophie sur une Qualité occulte que de la fonder sur une cause dont on n'a aucune connoissance ? Un Philosophe moderne 44 n'a-t-il pas eu raison de dire : „Il falloit que le Physicien
 „qui mit ce Principe en crédit, fût un aussi
 „grand Philosophe qu'il l'étoit , pour rap-
 „peller

43 *Idem*, *ibid.*

44 *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, &c.* par

„peller avec tant de succès les Qualités oc-
 „cultes, ces Vertus actives, nées de la natu-
 „re particulière de chaque Espèce, ces Ver-
 „tus spécifiques des Corps, ces Je ne sai
 „quoi, qui pendant bien des Siècles ont
 „produit les plus beaux Phenomenes de la
 „Nature! Des Attractionns dont l'on
 „ignore parfaitement la cause, qui ne ré-
 „veillent dans l'esprit nulle idée, & qui néan-
 „moins font l'harmonie de l'Univers, ne
 „valent-elles pas bien des Qualités occultes?
 „Ces attractionns n'ont pas leur principe dans
 „l'impulsion, puisqu'on les fait régner jus-
 „que dans le Vuide; on ne les attribue pas
 „à une volonté immédiate de Dieu, qui ne
 „produit de changement dans les Corps qui
 „nous environnent, qu'au moment que la
 „percussion l'y détermine. Il faut donc
 „soupçonner des possibilités à perte de vûe,
 „& se jeter de gayeté de cœur dans les ténè-
 „bres, ou attribuer les attractionns à la nature
 „même des Corps. Et si ce n'est pas-là
 „rappeller, comme malgré soi, les Qualités
 „proscrites en divers endroits, c'est quelque
 „chose de bien approchant.“

A ce

le Pere Regnault de la Compagnie de Jésus. Tom. II.
 Entret. XXL p. 334.

A ce passage du Jésuite Regnault ajoutons en un autre de Mr. de Fontenelle ⁴⁵, bien délicat & peut-être bien véritable. „L'Attraction & le Vuide bannis de la Physique „par Descartes, & bannis pour jamais selon „les apparences, y reviennent ramenés par „Mr. Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, „& seulement peut-être un peu déguisés.“

Plusieurs semblent prouver évidemment que les Planetes nagent dans une Matière liquide qui est la cause de leur pesanteur, & non pas l'Attraction ou la Vertu occulte à laquelle on l'attribue.

On peut voir de tout un Hémisphère les Planetes, les Cometes & les Etoiles, en quelque endroit qu'elles se trouvent. On ne peut nier cette première Proposition; je passe à la seconde. Les rayons lumineux sont des lignes de filets de Matière qui causent des sensations, qui produisent des changemens dans les organes des yeux, qui les agitent, qui les blessent; il faut par conséquent qu'ils les touchent; or un corps ne peut être touché extérieurement que par un autre corps; & tout corps est nécessairement

⁴⁵ Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 305.

ment composé de matière. Ces Propositions sont aussi évidentes que la première. La Matière qui compose les sujets qui forment les rayons doit par conséquent être étendue depuis les Astres jusqu'à nous, puisqu'elle transmet à l'organe de nos Sens l'impression qui vient des Astres, & qui n'a lieu que par la communication successive des Corpuscules qui composent les rayons. Or la communication ne peut se faire que par le choc, & le choc exige nécessairement la présence des Corpuscules qui se frappent; donc les Cieux sont nécessairement remplis d'une Matière subtile, & n'en sont point dénués, ainsi que le veulent les Newtonistes: donc les Planetes nagent dans un Fluide; donc ce Fluide est la cause prochaine de leur pesanteur; donc l'Attraction est un Etre chimérique & inutile qui n'existe point.

On a calculé, disent les Newtoniens, les effets qu'on impute à l'Attraction: on les a trouvés conformes aux faits les plus constants établis par l'Astronomie: on a vu clairement que la révolution des Corps Célestes & leur distance à un centre commun de ces révolutions régnent dans tout le Ciel; en faut-il davantage pour prouver la réalité de l'Attraction, par le moyen de laquelle on explique très-aisément les Phénomènes & toutes

les opérations chimiques ⁴⁶ ? On peut répondre à cela : Qui vous a dit que plusieurs effets ne puissent pas être attribués & convenir à une cause qui cependant ne les aura pas produits ? Vos Calculs sont très-justes, ils s'accordent avec l'Attraction : mais ils conviendroient également à l'impulsion, ou à un autre chose qui seroit la cause de la pesanteur. Vous ignorez cette cause, vous l'a-

⁴⁶ Ope hujus legis (*Attractionis*) multa Phænomena facillime explicantur, & innumeris Experimentis Chemicis illa attractio & repulsio plenissimè probantur, etiam ex sequensibus Experimentis illas dari satis patet. *Physic. Chim. Mathem. &c.* Auctore s'Gravesande, Lib. I. Cap. V. p. 9.

⁴⁷ Ignore-t-on jamais que la Pesanteur & la Cause des fermentations fussent des Principes féconds de mouvemens. Ce seroit, si je ne me trompe, avoir fait de plus grands progrès, de reconnoître que ces Principes de mouvement consistent dans le mouvement même & dans l'impulsion, & je crois qu'on les a faits, ces progrès. Car enfin, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, un Corps n'est qu'un peu de matière, ce n'est naturellement, qu'une substance impénétrable, plus ou moins longue, large, profonde, modifiée, figurée ; en cela nul penchant, nulle efficace, indifférente parfaite pour le mouvement ou le repos, pour telle ou telle direction. faut donc que le Corps reçoive d'une cause étrangère le mouvement & la direction.

l'avouez ; ainsi je puis l'imputer à une autre Qualité occulte, comme vous l'attribuez à l'Attraction.

Je pourrois joindre, *Monsieur*, plusieurs Objections à ces premières : mais la brièveté de ma Lettre ne me le permet pas ; vous pourrez cependant en voir encore au bas de la page quelques-unes ⁴⁷ que me fournit un Physicien moderne.

C'est

Cette cause, est-ce la volonté de l'Homme ? Nous avons beau vouloir, les Corps inanimés ne se meuvent, ni ne changent de direction, sans le choc ou la rencontre d'un autre corps. Est-ce précisément la volonté de Dieu ? Non, l'Auteur de la Nature ne meut point les corps qui nous environnent, ni ne change leur direction, sans que le choc ou la rencontre d'un autre corps l'y détermine. Vous ne voyez point une pierre aller sans impulsion, vers l'Orient ou vers l'Occident, vers le Nord ou vers le Midi ; & nous ne voyons jamais un Corps changer d'état ni de direction, sans que nous ayons sujet de croire que la percussion a part à ce changement. Le Fer va comme de lui-même s'attacher à l'Aimant : mais on fait qu'il sort d'un Pole de l'Aimant une matière insensible, qui rentre par l'autre Pole en forme de Tourbillon, puisqu'on voit le Tourbillon tracé tout d'un coup sur de la limaille d'Acier. Ce Tourbillon attache le fer à l'Aimant, ou chasse d'entre le Fer & l'Aimant, la matière déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour précipité

C'est assez avoir attaqué un Système que je regarde comme beaucoup plus parfait & beaucoup plus probable qu'aucun autre: revenons au sentiment pour lequel je panche; & en répondant brièvement aux principales Objections que je me suis proposées sur la divisibilité de la Matière, sur le Vuide & sur l'Attraction, achevons d'établir les Principes sur lesquels Newton a fondé sa Philosophie.

Les Atomes ne sont point indivisibles par leur petitesse; mais à cause de leur nature, qui

pousse le Fer vers l'Aimant. Donc, la pesanteur qui porte les Corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agit en tout sens, ont leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulsion; si la pesanteur porte les Corps sensibles vers un Centre, une matière imperceptible les frappe & les dirige. Pourquoi le lait qui bout, s'élève-t-il par une sorte de fermentation? Les Corpuscules de feu plus légers que l'air d'alentour, & poussés en haut, pénètrent les pores du Vaisseau, s'élancent rapidement dans les interstices du liquide, les élargissent d'autant plus, qu'ils dilatent l'air intérieur; les interstices étant élargis le lait offre aux yeux un plus grand volume; c'est une sorte de fermentation, dont l'impulsion est la cause prochaine, & qui ne vient pas, ce semble, d'une force attractive dont le principe soit un mystère si profond. La cause des autres fermentations est une cause assez semblable, selon ce que nous avons dit, quand nous

qui ne permet pas qu'ils puissent être divisés ni endommagés par aucun choc. Gassendi & Newton se sont expliqués clairement sur ce point: ils n'ont pas fondé leur sentiment sur la petitesse des Corpuscules; c'est sur leur dureté. Le premier de ces Philosophes dit expressément ⁴⁸, que les Atomes ont une étendue véritable & formée par des parties; mais qu'ils diffèrent des autres Corps en ce que leur parties peuvent être désignées & non pas séparées ayant été créées pour être toujours

eumes un entretien sur les fermentations. L'Action d'une Matière subtile toujours violemment agitée, & les ressorts de l'air intérieur mis en liberté dans le mélange des liqueurs, en dérangeant, dissipent les particules, & sont des Principes Physiques de fermentations. *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Endoxe, &c.* Tom. III. p. 339.

⁴⁸ Id tamen discriminis est inter minimum mensuræ, & minimum tam sensus, quam mentis, quod illud sui repetitione intelligatur posse toti magnitudini cœquari; ista vero intelligantur oeu puncta quædam individua, quæ aut termini sunt magnitudinum, aut quasi quædam copulæ partibus sic interjacentes, ut respectus quorundam duntaxat ad parteis hinc inde copularas habeant, tametsi ejusmodi sint ut ab ipsis initium mensurationis fieri possit; quippe etiam in Atomo dimensiones quædam mente fieri nihil prohibet. *Syntagma Philos. Epicuri*, P. Gassend. Cap. VII. p. 256. & seq.

toujours étroitement unies. Newton s'exprime à peu près dans les mêmes termes. „Il me semble très-probable, *dit-il* 49, que „ces Particules primitives ne s'usent ni ne se „rompent jamais, rien n'étant capable, selon „le cours ordinaire de la Nature, de diviser „en plusieurs parties ce qui a été fait originai-
 „rement *un*.” Or qu'il soit probable que Dieu a fait réellement de ces Particules solides, inaltérables, indivisibles par leur essence, la Raison le montre clairement, & Newton, ainsi que Gassendi, en donnent une preuve qui me paroît une Démonstration. „Si ces Particules, *dit le premier* 50, pou-
 „voient s'user ou être séparées & mises en „pièces, la Nature des choses qui dépend de „ces particules telles qu'elles ont été faites „d'abord, changeroit infailliblement. L'Eau
 „&

49 Traité d'Optique, &c. par Mr. Newton. Liv. III. p. 173.

50 *Idem*, *ibid.* p. 573, & suiv.

51 Adde & tam multiplicem in Natura constantiam, ut in procreandis semper Animalibus ad certas usque virium, incrementi, ac vitæ metas; in imprimendis semper iisdem singulorum generum discriminibus, & notis, quæ præstitura sane non esset, nisi Principiis uteretur certis, & constantibus, atque adeo dissolutioni mutationique non obnoxiiis. *Syntagma Philosoph. Epicuri*, Cap. V. p. 239.

„& la Terre, composées de vieilles particu-
 „les usées & de fragmens de ces particules,
 „ne seroient pas à présent de la même na-
 „ture & contexture que l'Eau & la Terre qui
 „auroient été composées au commencement
 „de particules entières. Et par conséquent,
 „afin que la Nature puisse être durable,
 „l'altération des Etres corporels ne doit con-
 „sister qu'en différentes séparations, nou-
 „veaux assemblages & mouvemens de ces
 „Particules permanentes; les Corps compo-
 „sés étant sujets à se rompre, non par le
 „milieu de ces Particules solides, mais dans
 „les endroits où ces Particules sont jointes
 „ensemble, & ne se touchent que par un
 „petit nombre de points.” Gassendi ⁵¹ a fait
 la même remarque; & Mr. de Voltaire en a
 fait quelques autres ⁵², qui sont excellentes
 pour

⁵¹ Vous avez déjà compris quelle est l'extrême poro-
 sité de tous les Corps. L'Eau même qui n'est que dix-
 neuf fois moins pesante que l'Or, passe pourtant entre
 les pores de l'Or même, le plus solide des Métaux.
 Il n'y aucun Corps qui n'ait incomparablement plus de
 pores que de matière: Mais supposons un cube qui
 même, si l'on veut, ait autant de matière apparente
 que de pores: par cette supposition il n'aura donc
 réellement que la moitié de la matière qu'il paroît avoir;
 mais chaque partie de ce Corps étant dans le même

pour établir l'existence nécessaire des Atomes.
Il a parfaitement prouvé que la Géométrie
ayant

cas, & perdant ainsi la moitié d'elle-même, ce Cube ne sera donc par cette deuxième opération que le quart de lui-même; il n'y aura donc dans lui-même que le quart de la matière qui semble y être. Divisez ainsi chaque partie, restera le huitième de la matière; continuez toujours cette progression jusqu'à l'infini, & faites passer votre division par tous les ordres d'infini, la fin de la progression des pores sera donc l'infini, & la fin de la diminution de la matière sera zéro; donc si l'on pouvoit physiquement diviser la Matière à l'infini, il se trouveroit qu'il n'y auroit que des pores & point de matière; donc la Matière, telle qu'elle est, n'est pas réellement physiquement divisible à l'infini; donc il est démontré qu'il y a des Atomes indivisibles, c'est-à-dire, des Atomes qui ne seront jamais divisés tant que durera la constitution présente du Monde.

Présentons cette Démonstration d'une manière encore plus plus palpable. Je suis arrivé par ma division aux deux derniers pores: il y a entr'eux un Corps, ou non: s'il n'y en a point, il n'y avoit donc point de matière; s'il y en a, ce Corps est donc sans pores. Je dis qu'il est sans pores, puisque je suis arrivé aux derniers pores; cette particule de matière est donc réellement indivisible.

Au reste, que cette proposition ne vous paroisse point contradictoire à la Démonstration Géométrique qui vous prouve qu'une ligne est divisible à l'infini. Ces deux propositions qui semblent se détruire l'une

ayant pour objet les idées de notre Esprit,
il ne faut pas en appliquer les points sans
lignes.

L'autre, s'accordent très-bien ensemble. La Géométrie a pour objet les idées de notre esprit. Une ligne Géométrique est une ligne en idée, toujours divisible en idée comme une unité numérique est toujours réductible, en autant d'unités qu'il me plaira d'en concevoir. Je puis diviser l'unité d'un pied en cent-mille milliaffes d'autres unités; mais ensuite je pourrai toujours considérer ce pied comme une unité.

Les points sans lignes, les lignes sans surfaces, les surfaces sans solides, l'infini 1, l'infini 2, l'infini 3, sont en effet les objets de propositions certaines de la Géométrie; mais il est également certain que la Nature ne peut produire des surfaces, des lignes, des points sans solides. De même il est indubitable qu'une ligne en Géométrie est divisible à l'infini; & il est indubitable qu'il y a dans la Nature des Corps indivisibles, c'est-à-dire, des Corps qui resteront tels, tant que la constitution présente des choses subsistera. Tenons donc pour certain qu'il y a des Atomes.

Mr. de Malefieu, dans la Géométrie de Mr. le Duc de Bourgogne, n'a pas fait assez d'attention à cette vérité, p. 117. il trouve de la contradiction où il n'y en a point. Il demande, comme une question insoluble, si un pied de matière est une substance ou plusieurs? C'est une substance certainement, quand on le considère comme un pied cube. Ce sont dix-sept cent vingt-huit substances, quand on le divise en pouces. *Elémens de la Philosoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire Chap. X. p. 131, & suiv.

lignes, les lignes sans surfaces, les surfaces sans solides, aux Corps Physiques & matériels; & que de même qu'il est indubitable qu'une ligne en Géométrie est divisible à l'infini, il est indubitable qu'il y a dans la Nature des corps indivisibles par leur essence.

Le raisonnement que fait Mr. Keill est donc faux, ainsi que l'est ce qu'il dit de l'impuissance de Dieu à rendre des particules indivisibles. Il n'appuie son opinion que sur une pétition de principe: il conclut que la Matière ne peut pas être indivisible par le pouvoir divin, Dieu ne pouvant faire des choses contradictoires; parce qu'il suppose avoir démontré qu'il ne peut y avoir aucune particule, ou aucun Atome indivisible par sa nature. Or dès qu'on lui nie qu'il ait démontré cela, tout son Argument tombe, & ne sert à rien.

Les objections que l'auteur de l'Art de Penser fonde sur des Démonstrations Géométriques

13 Objiciunt Atomistæ: Si quantitas omnis est divisibilis in infinitum, magnitudine quævis minima æquabitur maximæ, cum scilicet tot partes habeat minima quot maxima. Qualis, quæso, est hæc consequentia? an quia ulna Anglicana dividi potest in centum partes, & pes Anglicanus etiam dividi potest in centum partes,

métriques, n'ont pas plus de force que celles de Mr. Keill. Dès qu'on établit, (comme il est nécessaire & certain) qu'il ne faut point appliquer à des Corps réels des Démonstrations qui concernent des points, des lignes & des surfaces purement idéales, tout ce qu'il dit devient inutile ; puisqu'il fonde toutes ses raisons sur un principe qu'on condamne & qu'on prouve être vicieux.

N'est-il pas étonnant qu'il y ait des gens qui puissent penser que l'aîle du plus petit Ciron peut être divisée en des millions de parties, & que dans la plus petite de ses parties tant de fois divisées, il reste encore une infinité réelle d'autres parties ? Si cela est, on en doit conclure que les corps les plus petits ont, autant d'étendue que les grands, puisqu'ils ont également une infinité de parties. Mr. Keill a répondu à cette Objection. Et quoi ! dit-il 53, parce qu'un Aune d'Angleterre peut se diviser en cent parties, est-elle

ideo sequitur pedem ulnæ æquari ? At ovum ovo non similis invenietur, quam est hæc argumentatio illorum objectioni ; quæ falsissimâ innititur Hypothesi qua magnitudines volunt solum per partium numerum, non item per earum quantitates esse mensurandas. Introductio ad veram Physicam, &c. Auctore Keill, Lect. IV. p. 33.

elle aussi petite qu'un pied d'Angleterre qui peut se diviser en autant de parties ? A cela je réponds que l'Aune est réellement plus grande que le pied, parce que, quoiqu'on puisse diviser également ces deux mesures jusqu'à une certaine quantité, si l'on pouvoit enfin la division fort loin, on trouveroit que les parties qu'auroit fourni l'Aune pourroient encore être divisées, lorsqu'il seroit impossible d'en faire de même à celles du pied. Il faut appliquer cette division grossière & manuelle à celle qui se fait dans la Nature, & conclurre qu'un Corps a réellement plus de parties divisibles qu'un autre, & qu'il est impossible de diviser un Moucheron en autant de parties qu'une Montagne de deux-cents lieues de longueur, quoiqu'on puisse également faire quatre parties de ces deux Corps. Or puisqu'une certaine quantité de Matière renferme plus de parties qu'une autre, il faut que la Matière ne soit pas divisible à l'infini ; car deux Corps qui seroient également composés de parties infinies devroient être réellement égaux en grandeurs.

Les Philosophes, qui parlent sans prévention, conviennent naturellement du peu de vraisemblance qu'il y a dans les Objections des Peripatéticiens & des Cartésiens. Voici l'aveu

l'aveu d'un grand Homme. „La divisibilité
 „de la Matière, *dit-il* ⁵⁴, est l'Hypothèse
 „qu'Aristote a embrassée, & celle de presque
 „tous les Professeurs en Philosophie, dans
 „les Universités, depuis plusieurs siècles.
 „Ce n'est pas qu'on la comprenne, ou qu'on
 „puisse répondre aux Objections: mais c'est
 „que cette Hypothèse fournit de
 „grandes commodités. Car lorsqu'on a
 „épuisé ses distinctions, sans avoir pu ren-
 „dre compréhensible cette Doctrine, on se
 „sauve dans la nature même du sujet, & l'on
 „allègue que, notre Esprit étant borné per-
 „sonne ne doit trouver étrange que l'on ne
 „puisse résoudre ce qui concerne l'*Infini*, &
 „qu'il est de l'essence d'un tel Continu d'être
 „environné de difficultés insurmontables à la
 „Créature humaine. Les Schola-
 „stiques ont armé cette Hypothèse de tout
 „ce que leur grand loisir leur a pu permettre
 „d'inventer de distinctions: mais cela ne
 „sert qu'à fournir quelque babil à leurs Dis-
 „ciples dans une Thèse publique, afin que
 „la parenté n'ait point la honte de les voir
 „muets. Un Pere se retire bien plus con-
 „tent, lorsque l'Ecolier distingue entre l'in-
 „fini

⁵⁴ Bayle, Diction. Histor. & Crit. Tom. IV. Art.
 Zénon.

„fini catégorématique, & l'Infini syncatégorématique, entre les parties communicantes & non-communicantes, proportionnelles & aliquotes, que s'il n'eût rien répondu. Il a donc été nécessaire que les Professeurs inventassent quelque *Jargon*; mais toute la peine qu'ils se sont donnée ne sera jamais capable d'obscurcir cette notion claire & évidente comme le Soleil : Un nombre infini de parties d'étendue, dont chacune est étendue, & distincte de toutes les autres, tant à l'égard de son entité, qu'à l'égard du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir dans un espace cent-mille millions de fois plus petit que la cent millième partie d'un grain d'Orge".

Malgré les Argumens les plus subtils, on ne peut parvenir tout au plus qu'à la division possible de toute sorte d'étendue : mais pour la division actuelle tous les plus grands philo-

ss Aliæ proponuntur; Objectiones in quibus ætually dari ponitur divisionem Corporis in partes numero infinitas & à se invicem separatas. Talem divisionem neque defendimus neque concipimus: Corpus quantumvis minutum ulterius posse dividi demonstravimus: & hoc merito vocari *Divisionem in infinitum* credimus; quod enim nullos habet limites infinitum dicitur. *Physices Et-*

Philosophes sont contraints de la fixer à un certain point. Mr. s'Gravesande n'hésite pas à rejeter les Objections que font certains Physiciens pour prouver la division actuelle. *Nous ne concevons, dit-il 55, ni nous ne défendons une pareille division.* Or si la Matière n'est réellement jamais divisée que jusqu'à un certain point : pourquoi ne veut-on pas qu'il soit très-probable, ainsi que l'a dit Newton, que Dieu en créant l'Univers ait fait certaines particules, qui par leur dureté, leur solidité & leur nature doivent toujours rester *unes* ?

Passons, Monsieur, à la nécessité du *Vuide*. Il est faux que l'idée que nous avons de l'étendue, contienne en elle celle de la solidité ; nous pouvons concevoir une étendue immobile & pénétrable.

L'Idée de la Solidité s'acquiert par le tact 56, celle de l'Etendue n'en a pas besoin ;
car

ment. Mathem. &c. Auctore s'Gravesande, Lib. I. Cap. IV. p. 7.

56 Soliditatis ideam acquirimus per contactum : corpora quædam nobis resistere sentimus, & quidem omnibus momentis nobis illa resistunt, quæ descensum versus inferiora loca impediunt ; ex qua resistentia apparet Corpus ex loco à se occupato omne aliud corpus

car un homme pourroit avoir l'idée de l'Espace, quoiqu'il n'eût jamais touché de Corps; mais il ne pourroit avoir celle de la solidité. Or si l'idée de l'étendue peut être dans notre entendement sans celle de la solidité: il peut exister réellement une étendue pénétrable; car tout ce que nous concevons distinctement ⁵⁷ est possible; donc le *Vuide* n'a rien de contraire aux notions évidentes de notre Esprit, ainsi que le prétendent les Cartésiens.

Il est impossible disent ces Philosophes qu'un pied d'étendue soit dans le même lieu que l'autre; Mr. s'Gravesande ⁵⁸ a parfaitement répondu à cette Objection. Ce que
VOUS

excludere; id est, illud solidum esse; quam soliditatis ideam ad corpora subtiliora quæ propter partium tenuitatem sub sensus non cadunt, transferimus, & Experientia constat, hæc ipsa, æque ac durissima, alijs corporibus resistere. *Element. Physic. Math. &c.* s'Gravesande, Cap. III. p. 4.

⁵⁷ Vacuum possibile esse ex solo examine idearum deducitur; omne enim quod clarè concipimus existere posse, possibile est.

Questio ergo eò redit, an habeamus ideam extensionis non solidæ? *Idem*, *ibid.*

⁵⁸ Soliditas à quibusdam impenetrabilitas vocatur, & ex natura extensionis illam deducere conatur: pedi cr-

vous dites-là, *replique-t-il*, est véritable; non pas cependant à cause des raisons pourquoi vous le prétendez. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parce que les parties de l'Espace sont immobiles; mais non pas parce qu'elles sont impénétrables.

Lorsque les Cartésiens demandent si le *Vuide* est une Substance, ou un Accident, il faut leur répondre ce que dit Mr. Locke : „Je n'en fai rien ⁵⁹; & je n'ai point de honte „d'avouer mon ignorance, jusqu'à ce que „ceux qui font cette question me donnent „une idée claire & distincte de ce qu'on nom- „me Substance.” En effet, nous ne connois-
sons

bico ex. gr. extensionis, pes alter cubicus extensionis addi non potest, quin habeamus duos pedes cubicos; singuli enim habent omnia quæ ad illam magnitudinem constituendam requiruntur; pars ergo una spatii partes omnes alias excludit, & ipsa illas admittere non potest.

Resp. Hæc omnia vera esse, quia partes spatii sunt immobiles, falsa vero essent nisi pars spatii in alio loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium spatii, non ex impenetrabilitate seu soliditate, profluunt. *Idem*, *ibid.* p. 5.

⁵⁹ *Essai. Philos. sur l'Entendement Humain*, Liv. II. Chap. XIII. p. 125.

sons que très-médiocrement la Nature & les qualités de la Matière dont nous sommes entourés & formés : nous ignorons si elle est capable de plusieurs attributs que les uns lui accordent & que les autres lui ôtent ; & nous voulons exiger qu'on donne une idée précise & distincte d'un Être qui ne tombe point sous nos Sens, & que nous ne connoissons que par les réflexions & la méditation.

Le mouvement prouve la nécessité du *Vuide* ; s'il n'y en avoit aucun, comment les Corps pourroient-ils céder les uns aux autres ? Lorsque les Cartésiens pour prouver la possibilité du Mouvement dans le Plein, apportent l'exemple du Poisson qui se meut dans l'Eau, ils ne font pas attention que ce Poisson n'a la faculté de nager que parce qu'il y a réellement du *Vuide* dans l'eau. Il est impossible, dit *Lucrèce* ⁶⁰, que les Poissons aient la liberté de se mouvoir, s'il n'y a quelque espace vuide, qui facilite le
mouve-

⁶⁰ Cedere squamigeris latices nitentibus aiunt ;
Et liquidas aperire vias : quia post loca Pisces
Linquunt, quò possint cedentes confluere Undæ :
Sic aliàs quoque res inter se posse moveri,
Et mutare locum, quamvis sint omnia plena.
Scilicet id falsa totum ratione receptum est :
Nam quò squamigeri poterunt procedere tandem

mouvement, & qui reçoive les particules de l'Eau.

Quelque subtile qu'on suppose la Matière, elle n'en a pas moins besoin du Vuide pour pouvoir se mouvoir. Mr. Locke a parfaitement prouvé cela; on n'a jamais rien dit d'aussi fort en faveur du Vuide. „Mais sans
 „sortir de l'Univers, dit-il ⁶¹, pour aller
 „au de-là des dernières bornes des Corps,
 „& sans recourir à la toute-puissance de
 „Dieu pour établir le *Vuide*, il me semble
 „que le mouvement des Corps que nous
 „voyons, & dont nous sommes environnés, en
 „démontre clairement l'existence. Car je
 „voudrois bien que quelqu'un essayât de di-
 „viser un Corps solide de telle dimension
 „qu'il voudroit; en sorte qu'il fût que ces
 „parties solides pussent se mouvoir libre-
 „ment en haut, en bas, & de tous côtés
 „dans les bornes de la superficie de ce Corps;
 „quoique dans l'étendue de cette superficie
 „il

Ni spatium dederint latices? concedere porro
 Quò poterunt undæ, cum Pisces ire nequibunt?
 Aut igitur motu privandum est corpora quæque;
 Aut esse admistum dicendum est rebus inane.

Lauret. de Rerum Natura, Lib. I. Vers 372. & seq.

⁶¹ Essai Philosophique sur l'Entendement Humain,
 Liv. II. Chap. XIII. p. 129.

„il n'y eût point d'espace vuide aussi grand
„que la moindre partie dans laquelle il a
„divisé ce Corps solide. Que si lorsque la
„moindre partie du Corps divisé est aussi
„grosse qu'un grain de semence de moutar-
„de, il faut qu'il y ait un espace vuide qui
„soit égal à la grosseur d'un grain de mou-
„tarde, pour faire que les parties de ce
„Corps ayent de la place pour se mouvoir
„librement dans les bornes de sa superficie;
„il faut aussi que, lorsque les parties de la
„Matière sont cent millions de fois plus pe-
„tites qu'un grain de moutarde, il y ait un
„espace vuide de matière solide qui soit aussi
„grand qu'une partie de moutarde, cent mil-
„lions de fois plus petite qu'un grain de
„cette semence. Et si ce Vuide proportion-
„nel est nécessaire dans le premier cas, il doit
„l'être dans le second, & ainsi à l'infini. Or
„que cet espace vuide soit si petit qu'on vou-
„dra, cela suffit pour détruire l'Hypothèse
„qui établit que tout est plein. Car s'il
„peut y avoir un espace vuide de Corps,
„égal à la plus petite partie distincte de ma-
„tière

6. Il paroît téméraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir sans étonnement, que d'une Théorie si abstraite, formée de plusieurs Théories particulières, tou-

„tière qui existe présentement dans le Mon-
 „de, c'est toujours un espace vuide de
 „Corps, & qui met une aussi grande diffé-
 „rence entre l'Espace pur & le Corps, que
 „si c'étoit un Vuide immense, μέγα χάσμα.
 „Par conséquent, si nous supposons que
 „l'Espace vuide qui est nécessaire pour le
 „mouvement, n'est pas égal à la plus petite
 „partie de la Matière solide, actuellement
 „divisée, mais à $\frac{1}{10}$, ou à $\frac{1}{1000}$ de cette
 „partie, il s'ensuivra toujours également
 „qu'il y a de l'Espace sans matière.”

Plusieurs Expériences achevent de prou-
 ver la nécessité du Vuide. Gassendi, New-
 ton, s'Gravesande, Musschenbroek, en rap-
 portent un nombre infini. Ainsi la justesse
 du raisonnement de ceux qui nient la conti-
 nuité du Plein est appuyée par les princi-
 pales choses qui doivent servir de pierre de
 touche pour distinguer la solidité des opi-
 nions humaines.

Je ne dirai ici qu'un mot de l'Attraction.
 Les Adversaires de Newton & les plus illu-
 stres Cartésiens ⁶² conviennent que les effets
 qu'il

tes très-difficiles à manier, il naît nécessairement des
 conclusions toujours conformes aux faits établis par
 l'Astronomie.

qu'il attribue à cette cause inconnue sont véritables: ils avouent que de la Théorie que le savant Anglois a établie sur l'Attraction, il naît nécessairement des conclusions toujours conformes aux faits établis par l'Astronomie: ils disent que toutes les bizarreries du cours de la Lune deviennent dans le Système qui admet l'Attraction, d'une nécessité qui les fait prédire; ils vont enfin jusqu'au point de convenir qu'il est difficile qu'un Système où elles prennent cette forme, ne soit qu'un Système. D'où vient donc ne
con-

Quelquefois même ces conclusions semblent deviner des faits, auxquels les Astronomes ne se seroient pas attendus. On prétend depuis un tems, & sur tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne sont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui est de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne sont plus de la même régularité que dans le reste de leur cours; & le Système de Mr. Newton en donne tout d'un coup la cause, qu'aucun autre Système ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils sont plus proches, & par-là la régularité du reste de leur cours est sensiblement troublée. On peut aller jusqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce dérèglement.

La Lune est la moins régulière des Planetes, elle échappe assez souvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes.

confessent-ils pas naturellement, qu'il faut qu'une chose, que tant d'autres authentiques concourent à établir, ait une existence réelle?

Vous avez déjà vu, *Monsieur*, cette foule de preuves fondées sur des Expériences que Newton apporte pour prouver la réalité de l'Attraction dans tous les Corps; ainsi je n'ajouterai rien à ce qu'il a dit, la brièveté de ma Lettre ne le permettant pas. Je renverrai même à celle où je vous parlerai de Mrs. de de Voltaire, s'Gravefande, &c. plu-

Mr. Halley, que son profond savoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poète, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3^e Edition des Principes de Mr. Newton, „Que la Lune jusque-là ne s'étoit point laissée assujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Astronome; mais qu'elle „l'est enfin dans le nouveau Système.” Toutes les bizarreries de son cours y deviennent d'une nécessité qui les fait prédire, & il est difficile qu'un Système, où elles prennent cette forme, ne soit qu'un Système heureux, sur tout si on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embrasse avec le même succès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre si naturellement par l'action de la Lune sur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phénomène semble en être dégradé. *Eloges des Académiciens, &c.* Tom. II. p. 303, & suiv.

plusieurs choses qui regardent cet illustre Philosophe. Je ne vous donnerai donc actuellement qu'un précis des découvertes que Mr. Newton a faites sur la nature de la Lumière: j'en traiterai plus amplement dans l'Article qui concerne Mr. de Voltaire.

Les Physiciens modernes ayant rejeté toutes les impertinences que ⁶³ débitoient les Scholastiques sur la nature de la Lumière, & les Hypothèses fausses & chimériques des Philosophes anciens, ont cherché à trouver de meilleures raisons pour expliquer les qualités de la Lumière & celle des Couleurs qui en émanent: mais on peut dire que jusqu'à Mr. Newton les nouvelles Hypothèses qu'on avoit inventées pour suppléer aux anciennes, n'étoient fondées que sur de
pures

⁶³ Les Grecs & ensuite tous les Peuples Barbares, qui ont appris d'eux à raisonner & à se tromper, ont dit de Siècle en Siècle: „La Lumière est un Accident, „& cet Accident est l'acte du Transparent, entant que „Transparent; les couleurs sont ce qui meut les Corps „transparens." Les Corps lumineux & colorés ont des qualités semblables à celles qu'ils excitent en nous, par la grande raison que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin, la Lumière & les Couleurs sont un mélange du chaud, du froid, du sec & de l'humide; car l'humide, le sec, le froid & le chaud, étant les principes de

purès suppositions, plus aisées à détruire qu'à inventer, & dont on ne pouvoit démontrer la vérité par aucune Expérience Physique. Descartes prétendoit que la Lumière étoit un Corps globuleux : il croyoit que ces corps qui étoient répandus par tout l'Univers, étoient poussés par le Soleil, ainsi qu'un long bâton qui agit à un bout lorsqu'il est pressé par l'autre. Mais cette Hypothèse ne peut avoir lieu ; car si elle étoit véritable, il faudroit que nous vissions aussi clair la nuit que le jour, puisque le Soleil sous l'Hémisphère poussant toujours les corps globuleux qui composent la Lumière en tous sens, ils agiroient également sur nos yeux qui en ressentiroient l'impression.

Les

tout, il faut bien que les Couleurs en soient un composé.

C'est cet absurde Galimatias que des Maîtres d'ignorance, payés par le Public, ont fait respecter à la Créduité humaine pendant tant d'années : c'est ainsi qu'on a raisonné presque sur tout, jusqu'aux tems des Galilée & des Descartes. Long-tems même après eux ce Jargon, qui deshonne l'entendement humain, a subsisté dans plusieurs Ecoles. *Elémens de la Philosophie de Newton, &c.* par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 14.

Les Couleurs , selon Descartes , sont les sensations que Dieu excite en nous selon les rapports du mouvement droit des globules célestes & de leur mouvement à leur centre. „Si le mouvement circulaire est beaucoup „plus prompt que l'autre , c'est le Rouge : „si le mouvement circulaire n'est qu'un peu „plus prompt , c'est le Jaune. Le mouvement droit ou contraire est-il beaucoup „plus rapide , c'est le Bleu”.

Mallebranche a eu un sentiment approchant de celui de Descartes ; mais plus simple. Il a prétendu que la différence des couleurs consistoit uniquement dans la vitesse ou la lenteur des vibrations de la Lumière. Ces suppositions purement arbitraires ont été détruites par Mr. Newton, qui, uniquement occupé à consulter la Nature, l'a forcée à lui découvrir son Secret. Ce fameux Physicien , avec le seul secours du Prisme , a trouvé que la Lumière est un amas de rayons colorés émanés du Soleil, & qui unis ensemble forment la couleur blanche.

Les rayons séparés & observés à part ont chacun leur couleur particulière, qu'ils conservent toujours, sans qu'aucune réfraction, ou

ou réflexion , ou mélange d'ombre, puisse l'altérer.

La différente réfrangibilité des rayons fait la différence de leurs couleurs; de sorte que les rayons qui ont une couleur particulière, ont aussi leur degré particulier de réfrangibilité, & diffèrent des autres en couleur au degré qu'ils en diffèrent en réfrangibilité.

Il résulte de-là que toutes les couleurs qui existent dans la Nature sont constamment telles que les doivent produire les qualités colorifiques & originales des rayons qui composent la Lumière.

Si la Lumière consistoit seulement en rayons également réfrangibles, il existeroit un seule & unique couleur dans le Monde; & quelque effort qu'on fît, on ne pourroit jamais en produire une seconde.

Mr. Newton ayant trouvé moyen par des Expériences certaines, de déterminer la réfrangibilité de chaque espèce de rayons, est venu à bout d'expliquer Mathématiquement toute sorte de Phénomènes concernant les couleurs qui peuvent être produites par la réfraction.

Cet habile Physicien a démêlé le résultat du différent mélange des rayons homogènes

nes ⁶⁴, qui composent la Lumière. Il a montré que le Blanc résulte du mélange parfait de toutes les couleurs simples; par-là il est évident que le Blanc n'est que le composé de toutes les couleurs primitives.

Si

⁶⁴ J'appelle Lumière simple, homogène & similaire, celle dont les rayons sont également réfrangibles; & j'appelle Lumière composée, heterogène & dissimilaire celle qui a des rayons plus réfrangibles les uns que les autres. J'appelle la première Lumière homogène, non que je veuille assurer qu'elle le soit à tous égards; mais parce que les rayons qui conviennent par rapport à leur réfrangibilité, conviennent du moins dans toutes leurs autres propriétés, que j'examinerai dans cet Ouvrage. *Traité d'Optique, &c. par Mr. Newton, Liv. I. p. 5.*

⁶⁵ Le Soleil ayant donné dans une Chambre obscure par un petit trou rond fait dans le Volet d'une fenêtre; & sa lumière ayant été rompue-là par un Prisme pour peindre sur le mur opposé l'image du Soleil P. T. je tins un morceau de papier blanc V. près de cette Image; en sorte qu'il pût être illuminé par la lumière colorée qui étoit réfléchie de cet endroit là, mais sans intercepter aucune partie de cette lumière dans son passage du Prisme à l'Image. Et je trouvai que lorsque le papier fut plus près d'une Couleur que des autres, il parut teint de la couleur dont il étoit plus près, mais que lorsqu'il fut à une distance égale, de toutes les couleurs, de sorte qu'il pouvoit être également illuminé par toutes à la fois, il parut blanc. Et

Si l'on intercepte une ou plusieurs de ces couleurs, la blancheur disparoit aussi tôt, & se trouve changée en une couleur ⁶⁵ qui provient du mélange des autres couleurs qui n'ont point été interceptées.

Si
lorsque le papier se trouvoit dans cette dernière situation, si quelques couleurs étoient interceptées, le papier perdoit aussitôt sa couleur blanche, & paroïssoit de la couleur du reste de la lumière qui n'avoit pas été interceptée. Ainsi donc ce papier étoit illuminé d'une lumière de diverses couleurs; savoir de Rouge, de Jaune, de Vert, de Bleu, & de Violet; & chaque partie de cette lumière retenoit sa propre couleur, jusqu'à ce qu'elle fût tombée sur le papier, & eût été réfléchie de-là dans l'œil; de sorte que si une de ces parties eût été seule (le reste de la lumière étant intercepté) ou de beaucoup supérieure en quantité au reste de la lumière réfléchie de dessus le papier, elle auroit teint le papier de sa propre couleur; & cependant étant mêlée avec le reste des couleurs dans une proportion convenable, elle faisoit paroître le papier blanc; & par conséquent c'est en faisant un composé avec le reste qu'elle produisoit de Blanc. Les différentes parties de la lumière colorée, qui est réfléchie de l'Image, retiennent constamment leur propre couleur pendant qu'elles se répandent de-là dans l'Air, puisqu'en quelque lieu qu'elles frappent les yeux du Spectateur, elles lui font voir les différentes parties de l'Image sous leurs propres couleurs. Ces différentes parties retiennent donc leurs propres couleurs dans le tems qu'elles tombent

Si l'on laisse repasser les couleurs qu'on avoit interceptées, & qu'elles se mêlent avec les autres qui forment la couleur existante, ou

sur le papier V; & c'est par la confusion & le parfait mélange de toutes leurs couleurs qu'elles composent la blancheur de la lumière réfléchie de dessus ce papier.

Que cette Image Solaire P, T, tombe maintenant sur la Lentille M, N, large de plus de quatre pouces, éloignée du Prisme A, B, C, d'environ six pieds, & figurée de telle manière qu'elle peut faire que la lumière colorée qui sort du Prisme en divergeant, devienne convergente, & se réunisse à son foyer G, qui est à environ six à huit pieds de distance de la Lentille; & qu'elle tombe perpendiculairement sur un papier blanc D, E. Si vous avancez ou reculez ce papier, vous verrez, que près de la Lentille, comme en D, E, toute l'Image Solaire, supposée en P, T, paroîtra sur le papier teinte de couleurs très-fortes, de la manière qui a été expliquée ci-dessus; mais qu'en le reculant de la Lentille, ces couleurs se rapprocheront continuellement, & que, s'entremêlant de plus en plus, elles s'affoibliront incessamment les unes les autres, jusqu'à ce qu'enfin le papier parvienne au foyer G, où par un parfait mélange elles s'évanouiront entièrement, & seront changées en une couleur blanche, toute la lumière paroissant alors sur le papier comme un petit Cercle blanc. Après quoi si l'on éloigne davantage le papier de la Lentille, les rayons qui auparavant étoient convergens, se croiseront dans le foyer G, & allant

ou qui paroît pour lors aux yeux, elles rétablissent la blancheur.

En

le-là en divergeant, ils feront réparaître les couleurs ; mais dans un ordre contraire, supposé en D, E, où le Rouge T, qui auparavant étoit en bas, est maintenant en haut, & le Violet P, est en bas qui auparavant étoit en haut.

Arrêtons présentement le papier au foyer G, où la lumière paroît entièrement blanche & circulaire, & considérons en la blancheur. Je dis que cette blancheur est composée des couleurs convergentes. Car si une ou plusieurs de ces couleurs sont interceptées à la lentille, la blancheur disparaîtra aussi-tôt, & sera changée en une couleur qui provient du mélange des autres couleurs non-interceptées. Et si faisant passer ensuite les couleurs interceptées on les fait tomber sur cette couleur composée, elles se mêleront avec elle, & établiront la blancheur par leur mélange. Ainsi, si le Violet, le Bleu & le Vert sont interceptés, le Jaune, l'Orangé & le Rouge qui restent, composeront une pièce d'Orangé sur le papier ; & si après cela on fait passer les couleurs interceptées, elles tomberont sur cet Orangé composé ; & mêlées avec lui, elles produiront encore du Blanc. De même, si le Rouge & le Violet, sont interceptés, ils tomberont sur ce Vert, mêlés avec lui, ils produiront encore du Blanc.

que dans cette composition qui fait le Blanc, les différens rayons ne souffrent aucun changement dans leurs qualités colorifiques en agissant l'un sur l'autre,

En interceptant à diverses reprises les rayons de différente espèce, on découvre les différentes couleurs qui proviennent du mélange de ceux qui restent.

Il est donc évident que la Lumière est composée de rayons qui portent avec eux une couleur qui leur est propre, & qui ne peut jamais être produite que par eux.

Un faisceau de rayons, qui, à nos yeux, ne paroît qu'un rayon très-subtil, est divisible de façon qu'on découvre les rayons élémentaires qui le composent, & qu'on les sépare les uns des autres.

Cha-

mais qu'ils soient seulement mêlés ensemble, & produisent le Blanc par le mélange de leurs Couleurs, c'est ce qui paroîtra encore davantage par les preuves suivantes.

Si après avoir mis le papier au delà du foyer G, comme en D, E, on intercepte, & laisse passer alternativement le Rouge, il n'arrivera par-là aucun changement au Violet qui reste sur le papier, comme cela devroit être si les différentes espèces de rayons agissoient mutuellement les uns sur les autres au foyer G, où ils se croisent. Le Rouge qui est sur le papier, ne sera pas changé non plus, quoiqu'alternativement on intercepte & laisse passer le Violet qui le croise.

Et si mettant le papier au foyer G, on regarde à travers d'un Prisme, l'image blanche circulaire en G, & que cette image transportée par la réfraction du

Chacun de ces rayons est teint d'une couleur qui après cette séparation ne peut jamais être altérée. Le premier est couleur de feu, le second citron, le troisième jaune, le quatrième vert, le cinquième bleu, le sixième *indigo*, le septième violet. Chacun de ces rayons tamisé par différens Prismes ne changera jamais sa couleur.

Il falloit une sagacité aussi grande que celle de Newton pour venir à bout de faire l'anatomie de la Lumière : mais il étoit encore nécessaire d'exceller dans l'art de faire les expériences les plus délicates & les plus sujettes

Prisme en R, V, y paroisse teinte de diverses couleurs, savoir de Violet en V, de Rouge en R, & d'autres couleurs dans l'entre-deux ; si après cela on arrête souvent le Rouge à son entrée dans la Lentille, & qu'on le laisse passer alternativement, le Rouge en R, disparaîtra & reparoîtra autant de fois ; mais le Violet en V, ne souffrira par-là aucun changement. De même si l'on intercepte le Bleu à son entrée dans la Lentille, & qu'on le laisse passer alternativement, le Bleu en R, disparaîtra & reparoîtra autant de fois, sans qu'il arrive aucun changement au Rouge en R. Donc le Rouge dépend d'une certaine espèce de rayons, & le Bleu d'une autre espèce, lesquels au foyer G, où ils sont mêlés ensemble, n'agissent point l'un sur l'autre : Il en est de même des autres couleurs. *Idem*, *ibid.* p. 175, & suiv.

sujettes à manquer. Celles par le moyen desquelles on fait la séparation des rayons sont si difficiles que Mr. Mariotte ayant voulu les exécuter, il ne put en venir à bout, lui qui d'ailleurs avoit tant de talens pour les Expériences, & qui avoit réussi sur beaucoup d'autres sujets. La faute de Mr. Mariotte ⁶⁶ sembla pendant un tems devoir nuire à la réalité des découvertes de Mr. Newton: plusieurs personnes crurent qu'elles étoient fausses; mais la vérité prit bientôt le dessus, & dans toute l'Europe, aujourd'hui, on est convaincu de la justesse & de la sûreté de ces Expériences. On les a faites

⁶⁶ Quoique Mr. le Chevalier Newton n'ait fondé la Théorie des Couleurs que sur des Expériences très-sensibles, l'art de les faire a été, pour ainsi dire, renfermé assez long-tems dans l'Angleterre; & il se trouva d'abord en France, en Allemagne, & ailleurs, des Savans, qui n'ayant pu séparer exactement les différentes espèces de rayons, dont la lumière est composée, regardèrent toute cette Théorie comme une simple Hypothèse, qui ne pouvoit point être démontrée par l'Expérience. Mr. Mariotte entr'autres tenta de faire cette séparation, & la fit d'une manière si imparfaite, que le Rouge, par exemple, qu'il avoit séparé par la réfraction d'un Prisme étant rompu par un autre Prisme, lui donna du Violet & du Bleu. Il conclut de là, que les rayons séparés par la réfraction du Prisme n'étoient

faites plusieurs fois à Paris à l'Académie des Sciences : on les fait tous les jours à Londres ; & Mr. s'Gravesande les exécute en Hollande d'une manière très-juste.

Après cela ne faut-il pas être bien téméraire pour vouloir nier une chose aussi généralement avouée & reconnue. Le Jésuite Regnaud n'a pas craint de le faire, & cela dans un tems où toute l'Académie des Sciences avoit donné son consentement à la réalité des Expériences ; consentement qui avoit été ratifié par Mr. de Fontenelle dans l'Eloge de Mr. Newton. Voici le passage du

point inaltérables par rapport à leur couleur & à leur réfrangibilité , comme on l'assûroit dans l'Optique de Mr. le Chevalier Newton. On trouvera pourtant ces rayons absolument inaltérables à ce regard , si l'on prend la peine de les séparer selon la Méthode décrite au long dans la IV. Proposition du I. Livre. C'est ce que Mr. Desaguliers fit voir distinctement à Londres à Mr. Remond de Montmor, Mr. le Chevalier de Louville & autres Membres de l'Académie Royale des Sciences, & qui a été démontré depuis quelque tems à Paris par le P. Sébastien, lequel, en présence de plusieurs personnes très intelligentes, a vérifié la plupart des Expériences de ce *Traité des Couleurs*, avec une entière exactitude. *Ibid. Préf. du Traducteur, p. XI.*

du Jésuite; vous y reconnoîtrez l'Esprit de la Société.

„*Eudoxe.* Mr. Newton suppose ⁶⁷, que les mêmes rayons conservent toujours la même couleur; & dans les Expériences de „Mr. Mariotte, un rayon violet, rompu „par un second Prisme, représentoit du „Rouge & du Jaune; un rayon rouge, rompu de la même manière, fit voir du Violet „& du Bleu.

„*Ariste.* Apparemment que les rayons n'étoient ni assez bien séparés, ni assez simples „dans les Expériences de Mr. Mariotte; car „Mr. Newton avant Mr. Mariotte n'a pu „rompre

⁶⁷ *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique Nouvelle en Dialogues, &c. par le Pere Regnaud de la Compagnie de Jésus, Tom. II. p. 421.*

⁶⁸ On pourroit croire que sa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géometre & Physicien; & en effet cette matière demande souvent des Calculs difficiles, & quantité d'Expériences chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par sa *Table des Effais de Monnoyes étrangères*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que son génie s'étendît jusqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mélange des Sciences spéculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choisi, de nouveau,

„rompre les rayons de manière qu'ils aient
„changé de couleur.

„*Eudoxe.* Nous ferons là-dessus, Ariste,
„dans des sentimens un peu opposés, sans
„en être moins bons amis.

Mr. Newton posséda dans sa Patrie des Charges très-considérables. Le Roi Guillaume créa en sa faveur celle de *Garde* des Monnoyes; trois ans après on lui donna celle de *Maître* de la Monnoye. Il se distingua dans les fonctions de ses Emplois, & l'Homme public ne diminua jamais le mérite du Philosophe ⁶⁸.

Mr.

Membre de cette Assemblée pour l'Université de Cambridge. Après tout, c'est peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme si incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues se réduisent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaisons délicates, que les Esprits accoutumés aux hautes spéculations saisissent plus facilement & plus sûrement, dès qu'ils sont instruits des faits, & fournis des matériaux nécessaires.

En 1703 Mr. Newton fut élu Président de la Société Royale, & l'a été sans interruption jusqu'à sa mort pendant 22 ans; Exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conséquences.

Mr. Newton pensoit en Sage qui connoît les foiblesses de l'Humanité. Il étoit charitable ⁶⁹, patient, doux, affable, complaisant, modeste ⁷⁰, peu sévère pour les autres, quoiqu'il fût pour lui-même d'une grande sévérité ; ses mœurs étoient très-pures. On prétend qu'il n'a jamais connu aucune femme. Mr. de Voltaire rapporte quelque

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705 titre d'honneur, qui marque du moins que son nom étoit allé jusqu'au Trône, où les noms les plus illustres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour sous le Roi George. La Princesse de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit assez de lumières & de connoissances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être satisfaite que par lui. Elle a souvent dit publiquement qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Nations auroit-il pu être placé, sans y retrouver une Princesse de Galles ? *Eloges des Académ. Tom. II. p. 313, & suiv.*

⁶⁹ Mr. Samuel Crellius, Ministre Unitaire de Konigswalde, étant à Londres, alla voir le célèbre Mr. Newton, qui le reçut fort honnêtement. Ils conversèrent ensemble pendant l'espace de deux heures : & en sortant Mr. Newton lui mit dix Guinées dans la main, en lui disant qu'il ne les lui donnoit pas comme croyant qu'il en eût besoin, mais qu'il le regardoit comme un hom-

quelque chose sur ce sujet qui me paroît assez singulier. „Mr. Newton, *dit-il* 71, „n'a jamais approché d'aucune femme; c'est „ce qui m'a été confirmé par le Médecin & „le Chirurgien entre les bras de qui il est „mort”. Je voudrois bien savoir comment est-ce que les Médecins & les Chirurgiens peuvent connoître dans un homme, & dans un

me qui voyageoit en Angleterre, c'est-à-dire comme un homme qui avoit occasion de dépenser beaucoup. Le fait que je viens de rapporter est très certain. *Recueil de Littérat. de Philosoph. & d'Hist. p. 41.*

70 Un caractère doux promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agissoit jamais d'une manière à faire soupçonner aux Observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assez le soin de se faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, & dont il est si difficile de se reposer sur personne? Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix! *Eloges de Académiciens, &c. Tom. II. p. 321.*

71 *Oeuvres de Mr. de Voltaire, Tom. IV. p. 247. Edit. 1738. chez Etienne Ledet & Comp. & Jacques Desbois, des, Libr. à Amsterdam.*

un homme plus qu'octogénaire la perte d'un pucelage. Car Newton est mort à 88. ans. S'ils ont ce don merveilleux, ce que j'ai bien de la peine à croire, je m'étonne que les Jésuites pour autoriser le Miracle qu'ils rapportent de leur „Pere Mariana ⁷², dont „les mains après la mort furent, à cause de „sa chasteté, aussi souples & aussi maniables, „que s'il eût encore été en vie, n'ayent pas „produit un Certificat de quelque Médecin „Espagnol. Au cas qu'ils veuillent profiter de l'Anecdote de Mr. de Voltaire, ils pourront fabriquer ce Certificat avec tant d'autres Pièces fausses qu'ils supposent tous les jours.

Ils me paroît que Mr. de Fontenelle ne s'est point expliqué assez nettement sur la Religion de Mr. Newton. „Quoiqu'il fût „attaché, *dit-il* ⁷³, à l'Eglise Anglicane, il „n'eût pas persécuté les Non-Conformistes „pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformistes étoient pour lui les Vicieux & „les Méchants. Ce n'est pas cependant qu'il „s'en tint à la Religion Naturelle, il étoit „persua-

⁷² Castitatis cultor studiosissimus, cujus aliquis effectus esse potuerit, quod mortuo manus fuerint ita tractabiles, ac si viveret. *Alegamb. Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, 258.

„persuadé de la Révélation ; & parmi les
 „Livres de toute espèce, qu'il avoit sans
 „cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le
 „plus assiduement étoit la Bible”. Mr. de
 Fontenelle n'a pas su sans doute que Mr.
 Newton étoit Arien. Ainsi il auroit été
 fort extraordinaire que n'étant de la Reli-
 gion Anglicane que par condescendance, il
 eût eu des sentimens de persécution. Or
 que Mr. Newton penchât vers l'Arianisme,
 c'est Mr. de Voltaire qui sera mon Garant.
 „Le grand Newton, dit-il 74, faisoit à cette
 „opinion l'honneur de la favoriser. Ce
 „Philosophe pensoit que les Unitaires rai-
 „sonnoient plus Geométriquement que
 „nous”.

Je suis bien assuré, que quand Mr. New-
 ton auroit été très-bon Anglican, il auroit
 toujours détesté la contrainte qu'on veut
 imposer aux Consciences ; un Philosophe
 aussi sage qu'il l'étoit ne peut jamais penser
 comme un Inquisiteur. Je n'ai fait cette
 remarque que pour montrer que Mr. de
 Fontenelle avoit eu peu de connoissance des
 véri-

73 *Eloges des Académ.* Tom. II. p. 322.

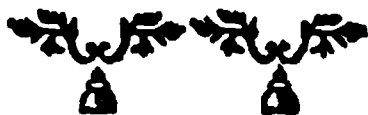
74 *Oeuvres de Mr. de Voltaire*, Tom. IV. p. 196. Edit.
 1739. Chez Jacques Desbordes, Libr. à Amsterdam.

véritables sentimens de Newton sur la Religion.

Ce grand Homme reçut pendant sa vie 75 tous les honneurs qu'il méritoit: ses Conci-toyens & ses Compatriotes rendirent justice à son mérite éminent; & après sa mort, les premiers de la Nation se disputèrent l'honneur de porter le Poële à son Enterrement. Il fût enterré dans l'Eglise où sont les Tombeaux des Rois, & les Anglois montrèrent par les témoignages d'estime qu'ils donnèrent à ce Philosophe, que leur Nation étoit véritablement digne de produire un aussi grand Homme. Je suis,

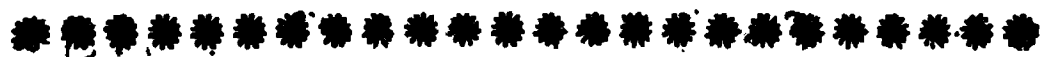
M O N S I E U R,

Votre très-humble & très Ec.



LET-

75 Tous les Savans d'un Pays, qui en produit tant, mirent Mr. Newton à leur tête par une espèce d'acclamation unanime: ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître; un Rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Société Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déjà



LETTRE DOUZIEME.

MONSIEUR,

§. I.

VOLTAIRE ET KEILL.

Les Elémens de la Philosophie de Newton par Mr. de Voltaire me paroissent mériter l'approbation de tous les gens qui honorent la Science partout où elle se trouve, & qui ne se laissent point aveugler par leurs passions, ou séduire par leurs préjugés. Bien des personnes ont condamné ce Livre, les unes sans l'entendre, les autres parce qu'il venoit d'un homme qu'ils n'aimoient point, & dont la gloire & la réputation excitoit leur jalousie. Une chose surprenante,

consacrée par le respect d'une longue suite de Siècles. Enfin, il a été révééré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs, il a vu son Apothéose. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. *Eloges des Académiciens, &c.* Tom. II. p. 314.

prenante, & qui sûrement ne fait pas l'Aôge de certains Savans, c'est qu'ils avoient blâmé cet Ouvrage avant de l'avoir lu, & qu'ils tâchoient de le décrier le plus qu'il leur étoit possible pendant qu'on l'imprimoit. Je pourrois vous nommer, *Monsieur*, plusieurs Gens de Lettres coupables du crime dont je vous parle: mais il vaut mieux laisser leur faute dans le silence, & ne leur imposer d'autre peine que celle que leur cause l'envie.

En prenant la défense du Livre de Mr. de Voltaire je ne prétends point soutenir qu'il n'y ait certains endroits très-susceptibles de critique: mais quel est l'Ouvrage qui ne fournisse pas des sujets de dispute, & dans lequel plusieurs personnes ne trouvent pas des opinions qui ne s'accordent point avec les leurs? Je dirai donc hardiment ce que je pense sur quelques défauts que j'ai cru appercevoir dans cet Ouvrage: mais je n'oublierai pas en même tems les belles choses & les faits curieux qui y sont en abondance.

Il me paroît que Mr. de Voltaire a gardé un ordre dans son Livre, qui en rend la lecture très-instructive. Il conduit le Lecteur d'une Proposition facile à une autre un peu plus difficile; mais toujours plus intéressante. Ainsi plus on avance dans l'exa-
men

men de son Ouvrage , & plus on s'attache
aux Matières qu'il traite. Il établit d'abord
„que la Lumière n'est que *le Feu lui-même*;
„lequel brûle à une petite distance , lorsque
„ses parties sont moins réunies, ou plus ra-
„pides, ou plus réunies; & qui éclaire dou-
„cement nos yeux, quand il agit de plus
„loin, quand ses particules sont plus fines,
„& moins rapides, & moins réunies.

„Ainsi une bougie allumée brûleroit l'œil
„qui ne seroit qu'à quelques lignes d'elle, &
„éclaire l'œil qui en est à quelques pouces.
„Ainsi les rayons du Soleil épars dans l'es-
„pace de l'Air , illuminent les objets, &
„réunis dans un Verre ardent fondent le
„Plomb & l'Or.

„Ce feu est dardé en tout sens du point
„rayonnant ; c'est ce qui fait qu'il est apper-
„çu de tous les côtés ; il faut donc toujours
„le considérer comme des lignes partant
„d'un centre à la circonférence. Ainsi tout
„faisceau, tout amas, tout trait de rayons
„venant du Soleil ou d'un feu quelconque,
„doit être considéré comme un cone dont
„la base est sur notre prunelle , & dont la
„pointe est dans le feu qui le darde” ¹.

Après

¹ Elémens de la Philosophie de Newton mis à la por-
tée de tout le monde par Mr. de Voltaire, Chap. 1. p. 24.

TOM. IV.

T

Après que Mr. de Voltaire a établi quelle est la nature de la Lumière, il passe à la manière plus lente, ou plus prompte, dont nous la recevons; ensuite il examine la proportion dans laquelle elle agit ².

Mr. de Voltaire tire une preuve de la progression ³ de la Lumière, qu'il est impossible qu'il

² *Idem*, *ibid.* p. 27.

³ Nous pouvons en passant conclurre de la célérité avec laquelle la substance du Soleil s'échappe ainsi vers nous en ligne droite, combien le *Plein* de Descartes est chimérique. Car 1. comment une ligne droite pourroit-elle parvenir à nous, à travers tant de millions de couches de Matière mûes en ligne courbe, & à travers tant de mouvemens divers? 2. Comment un Corps si délié pourroit-il en 7 ou 8 minutes parcourir l'espace de trente millions de nos lieues, qui est entre le Soleil & nous, s'il avoit à pénétrer dans cet espace une Matière résistante? Il faudroit que chaque rayon dérangeât en un moment trente millions de lieues de Matière subtile. Remarquez encore que cette prétendue Matière subtile résisteroit dans le *Plein* absolu, autant que la Matière la plus compacte. Car une livre de poudre d'Or, pressée dans une Boîte, résiste autant qu'un morceau d'Or pesant une livre. Ainsi un rayon du Soleil auroit bien plus d'effort à faire, que s'il avoit à percer un cône d'or, dont l'axe seroit trente millions de lieues.

Il y a plus: l'Expérience, ce vrai Maître de Philosophie, nous apprend que la lumière en venant d'un

qu'il n'y ait du vuide. Il passe ensuite plus avant, toujours guidé par les opinions de l'illustre Newton, & il prouve qu'avant ces Anglois, la propriété que la Lumière a de se réfléchir n'étoit pas véritablement connue; & qu'elle n'est point réfléchie 4 par les parties solides des Corps, comme on le croyoit,

Elément dans un autre Elément, d'un milieu dans un autre milieu, n'y passe pas toute entière, comme nous le dirons: une grande partie est réfléchie, l'air en fait rejaillir plus qu'il n'en transmet; ainsi il seroit impossible qu'il nous vînt aucune lumière des Etoiles, elle seroit toute absorbée, toute répercutée, avant qu'un seul rayon pût seulement venir à moitié de notre Atmosphère. *Idem*, *ibid.* p. 28, & suiv.

4 Tout corps opaque réduit en lame mince, laisse passer à travers sa substance des rayons d'une certaine espèce, & réfléchit les autres rayons: or, si la lumière étoit renvoyée par les Corps, tous les rayons qui tomberoient sur ces lames, seroient réfléchis sur ces lames. Enfin nous verrons que jamais si étonnant paradoxe n'a été prouvé en plus de manières. Commençons donc par nous familiariser avec ces vérités.

1. Cette lumière qu'on croit réfléchie par la surface solide des Corps, rejaillit en effet sans avoir touché à cette surface.

2. La lumière n'est point renvoyée de derrière un Miroir par la surface solide du vif-argent: mais elle est renvoyée du sein des pores du Miroir, & des pores du vif-argent même.

croyoit, vñ que plus les pores ⁵ sont petits & serrés, plus la lumière passe. „Un papier sec, *dit-il* ⁶, dont les pores sont très-„larges, est opaque, nul rayon de lumière „ne le traverse: étrecissez ses pores en l'imbibant, ou d'eau, ou d'huile, il devient „transparent; la même chose arrive au linge, „au sel, &c. Je vous ai parlé, *Monsieur*, dans ma Lettre précédente des fameuses découvertes de Mr. Newton sur la Lumière: Mr. de Voltaire les explique avec beaucoup de netteté; il examine aussi quelle est la conformation de nos yeux, & comment la lumière agit sur eux. En cela il est aussi Cartésien que Newtoniste, car tous les Philosophes modernes ont expliqué à peu près de la même manière les effets qui se passent dans l'intérieur des yeux, ou pour mieux dire les mystères de la vision; puisque enfin c'en sont de véritables, de l'explication desquels

3. Il ne faut point, comme on l'a pensé jusques à présent, que les pores de ce vif-argent soient très petits pour réfléchir la lumière: au contraire il faut qu'ils soient larges. *Idem*, *ibid.* Chap. II. p. 40, & suiv.

⁵ Ce sera encore un nouveau sujet de surprise pour ceux qui n'ont pas étudié cette Philosophie, d'entendre dire que le secret de rendre un Corps opaque, est souvent d'élargir ses pores, & que le moyen de le ren-

quels nous n'avons bien souvent que des conjectures apparentes. Mr. de Voltaire convient lui-même que les raisons qu'en donnent les Mathématiques ne sont point toujours suffisantes.

De la Lumière Mr. de Voltaire passe à l'Attraction & aux forces centrifuges, dont je vous ai parlé assez amplement dans l'Article de Mr. Newton. Je croirois cependant oublier un des meilleurs endroits du Livre de Mr. de Voltaire, si je ne faisois mention de celui où, en prouvant que la gravitation est dans chaque partie de la Matière, il a rendu non-seulement aisée, mais sensible une des plus sublimes & des plus abstraites découvertes de Mr. Newton, qui par les loix de la Gravitation a osé calculer quelle est la pesanteur des Corps dans d'autres Globes que le nôtre. Voyez,
Mon-

dre transparent est de les étrecir. L'ordre de la Nature paroîtra tout changé: ce qui sembloit devoir faire l'opacité, est précisément ce qui opérera la transparence; & ce qui paroîssoit rendre les Corps transparents, sera ce qui les rendra opaques. Cependant rien n'est si vrai, & l'expérience la plus grossière le démontrera. *Idem*, *ibid.* p. 41.

6 *Idem*, *ibid.* p. 41, & suiv.

Monsieur, ce passage 7 au bas de la page.
Je ne doute pas que ce ne soit un de ceux
qui

7 1. Quand on dit *densité, quantité de matière*, dans un Globe quelconque, on entend que la matière de ce Globe est homogène; par exemple, que tout pied cubique de cette matière est également pesant.

2. Tout Globe attire en raison directe de sa masse; ainsi, toutes choses égales, un Globe qui aura 10 fois plus de masse, attirera 10 fois davantage qu'un Corps 10 fois moins massif n'attirera à pareille distance.

3. Il faut absolument considérer la grosseur, la circonférence de ce Globe quelconque; car plus la circonférence est grande, plus la distance au centre augmente, & il attire en raison renversée du carré de cette distance. Exemple, si le diamètre de la Planete A est 4 fois plus grand que celui de la Planete B, toutes deux ayant également de matière, la Planete A attirera les Corps à sa superficie 16 fois moins que la Planete B, & ce qui pesera une livre sur la Planete A pesera 16 livres sur la Planete B.

4. Il faut savoir sur-tout en combien de tems les mobiles attirés par ce Globe duquel on cherche la densité, font leur révolution autour de ce Globe; car, comme nous l'avons vu au Chap. 19. tout corps circulant autour d'un autre, grave d'autant plus qu'il tourne plus vite; or il ne grave davantage que par l'une de ces deux raisons, ou parce qu'il s'approche plus du Centre qui l'attire, ou parce que ce Centre attirant contient plus de matière. Si donc je veux savoir la densité du Soleil, par rapport à la densité de

qui ont fait crier certains Newtoniens contre Mr. de Voltaire. Ils ont été sans doute fâchés.

notre Terre, je dois comparer le tems de la révolution d'une Planete comme Venus autour du Soleil, avec le cours de la Lune autour de notre Terre, & la distance de Venus au Soleil avec la distance de la Lune à la Terre.

5. Voici comme je procède. La quantité de matière du Soleil, par rapport à celle de la Terre, est comme le cube de la distance de Venus au centre du Soleil est au cube de la distance de la Lune au centre de la Terre (prenant la distance de Venus au Soleil 257 fois plus grande que celle de la Lune à la Terre,) & aussi en raison réciproque du quarré du tems périodique de Venus autour du Soleil, au quarré du tems périodique de la Lune autour de la Terre.

Cette opération faite, en supposant toujours que le Soleil est à la Terre en grosseur comme un million à l'unité, & en comptant rondement, vous trouverez que le Soleil, plus gros que la Terre un million de fois, n'a que 250000 fois ou environ plus de matière.

Cela supposé, je veux savoir quelle proportion se trouve entre la force de la gravitation à la surface du Soleil, & cette même force à la surface de la Terre; je veux savoir en un mot combien pèse sur le Soleil ce qui pèse ici une livre.

Pour y parvenir, je dis: La force de cette gravitation dépend directement de la densité des Globes attirans, & de la distance du centre de ces Globes aux

chés qu'il rendît faciles des connoissances qu'ils auroient voulu conserver pour eux seuls, & cacher aux autres hommes sous d'épaisses ombres. Un Régent de Collège & un Professeur d'Université ne pourront plus dire avec un air fastueux, nous pesons les Etoiles de notre Cabinet ; quelle force de génie ne faut-il pas pour cela ? Aujourd'hui le Public est en droit de leur dire : „Ne vantez plus tant vos rares connoissances, nous savons comment il faut s'y prendre pour cela ; nous connoissons ces fameux Calculs de Newton, & pour peser les Etoiles, comme vous, il ne nous faut que du tems & du papier. Une chose qui dépend uniquement du Calcul est à la portée

Corps pesants sur ces Globes : or les Corps pesants se trouvant à la superficie du Globe , leur distance est précisément le rayon du Globe ; mais le rayon du Globe de la Terre est à celui du Soleil comme 1 est à 100 ; & la densité respective de la Terre est à celle du Soleil comme 4 est à 1. Dites donc : comme 100, rayon du Soleil multiplié par un, est à 4, densité de la Terre multipliée par 1 : ainsi est la pesanteur des Corps sur la surface du Soleil à la pesanteur des mêmes corps sur la surface de la Terre : ce rapport de 100 à 4 réduit aux plus petits termes, est comme 25 à 1 ; donc une livre pèse 25 livres sur la surface du Soleil, ce que je cherchois.

„tête de tout homme qui a assez de génie
„pour faire quelque progrès dans l'Algèbre
„& dans la Géométrie". Avant Newton
un Philosophe qui eût voulu entreprendre
de peser la masse de la Lune, ou celle de
Saturne, & qui en eût connu le véritable
poids, auroit du être regardé comme un
mortel qui participoit aux connoissances de
la Divinité: mais depuis que l'illustre An-
glois a donné les règles qui l'ont conduit,
il ne faut plus être qu'homme pour le
suivre.

Le vingt-troisième Chapitre du Livre de
Mr. de Voltaire qui contient la Théorie de
notre Monde Planétaire est un Morceau
magnifique, & qui seul peut illustrer un
Savant.

J'ai supposé ici les densités respectives de la Terre
& du Soleil comme 4 & 1: mais ce n'est pas tout-à-
fait 4; aussi la pesanteur des Corps sur la surface du
Soleil est à celle des Corps sur la Terre environ com-
me 27 & non pas comme 25 à 1.

On ne peut avoir les mêmes notions de toutes les
Planètes, car celles qui n'ont point de Lunes, point
de Satellites, manquant de Planètes de comparaison, ne
peuvent être soumises à nos recherches; ainsi nous ne
savons point le rapport de gravitation qui est entre Mer-
cure, Mars, Venus & nous: mais nous savons celui
des autres Planètes. *Elémens de la Philosophie de New-*
ton, &c. Chap. XXII, p. 272, & suiv.

Savant. Que les ennemis de cet illustre Auteur disent ce qu'ils voudront, qu'ils se tourmentent pour diminuer, s'il leur est possible, sa réputation, on ne peut traiter des matières très-abstraites avec plus de clarté & de précision. Cet ingénieux Ecrivain a fait dans ce Chapitre une digression très-savante & très-curieuse sur la Période de 1944000 ans nouvellement découverte. Si ce Chapitre étoit moins grand, je me ferois un vrai plaisir de le rapporter en entier au bas de la page : mais comme il excède de beaucoup la longueur ordinaire des passages que je suis accoutumé de rapporter, je vous exhorte de le lire avec attention, il le mérite à tous égards.

Mr. de Voltaire aux questions Physiques qu'il traite en amène quelques-unes qui ont beaucoup de rapport à la Métaphysique, quoiqu'elles soient pourtant de la compétence du Physicien ; elles sont intéressantes & donnent un nouvel agrément à son Livre. En voici une qui m'a paru des plus curieuses & des plus remarquables.

„L'Ame, *dit-il* *, ne considère pas si
 „telle partie va se peindre au bas de l'œil ;
 „elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne
 „voit

* *Idem*, *ibid.* Chap. VI. p. 79, & suiv.

„voit point. L'œil se baisse seulement, pour
 „voir ce qui est près de la Terre, & se re-
 „leve pour voir ce qui est au-dessus de la
 „Terre.

„Tout cela ne pouvoit être éclairci, &
 „mis hors de toute contestation, que par
 „quelqu'Aveugle-né, à qui on auroit donné
 „le sens de la vûe. Car si cet Aveugle, au
 „moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé
 „des distances, des grandeurs & des situa-
 „tions, il eût été vrai que les Angles opti-
 „ques, formés tout d'un coup dans la *rétine*,
 „eussent été les causes immédiates de ses
 „sentimens. Aussi le Docteur Barclay assu-
 „roit après Mr. Locke, (& allant même en
 „cela plus loin que Locke), que ni situation,
 „ni grandeur, ni distance, ni figure, ne seroit
 „aucunement discernée par cet Aveugle,
 „dont les yeux recevroient tout d'un coup la
 „lumière.

„Mais où trouver l'Aveugle, dont dépen-
 „doit la décision indubitable de cette ques-
 „tion? Enfin en 1729. Mr. Chifelden, un
 „de ces fameux Chirurgiens, qui joignent
 „l'adresse de la main aux plus grandes lu-
 „mières de l'esprit, ayant imaginé qu'on
 „pouvoit donner la vûe à un Aveugle-né,
 „en lui abaissant ce qu'on appelle des cata-
 „ractes, qu'il soupçonnoit formées dans ses
 „yeux,

„yeux, presqu'au moment de sa naissance,
 „il proposa l'opération. L'Aveugle eut de
 „la peine à y consentir. Il ne concevoit pas
 „trop, que le sens de la vue pût beaucoup
 „augmenter les plaisirs. Sans l'envie qu'on
 „lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il
 „n'eût point désiré de voir. Il vérifioit par
 „cette indifférence, *qu'il est impossible d'être*
 „*malheureux, par la privation des biens dont*
 „*on n'a pas d'idée* : vérité bien importante,
 „Quoi qu'il en soit, l'opération fut faite &
 „réussit. Ce jeune homme d'environ qua-
 „torze ans, vit la lumière pour la première
 „fois. Son expérience confirma tout ce que
 „Locke & Barclay avoient si bien prévu. Il
 „ne distingua de long-tems ni grandeur, ni
 „distance, ni situation, ni même figure. Un
 „objet d'un pouce, mis devant son œil & qui
 „lui cachoit une maison, lui paroissoit aussi
 „grand que la maison. Tout ce qu'il
 „voyoit, lui sembloit d'abord être sur ses
 „yeux, & les toucher comme les objets du
 „tact touchent la peau. Il ne pouvoit dis-
 „tinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de
 „ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angu-
 „laire, ni discerner avec ses yeux, si ce que
 „ses mains avoient senti être en haut ou en
 „bas, étoit en effet en haut ou en bas. Il
 „étoit si loin de connoître les grandeurs,
 „qu'a-

„qu'après avoir enfin conçu par la vûe, que
 „sa maison étoit plus grande que sa cham-
 „bre, il ne concevoit pas comment la vûe
 „pouvoit donner cette idée. Ce ne fut
 „qu'au bout de deux mois d'expérience qu'il
 „put appercevoir que les Tableaux repré-
 „sentoient des Corps solides : & lorsqu'a-
 „près ce long tâtonnement d'un sens nou-
 „veau en lui, il eut senti que des corps &
 „non des surfaces seules, étoient peints dans
 „les Tableaux ; il y porta la main, & fut
 „étonné de ne point trouver avec ses mains
 „ces Corps solides, dont il commençoit à
 „appercevoir les représentations. Il deman-
 „doit quel étoit le trompeur, du sens du
 „toucher, ou du sens de la vûe ?

„Ce fut donc une décision irrévocable,
 „que la manière dont nous voyons les cho-
 „ses, n'est point du tout la suite immédiate
 „des angles formés dans nos yeux ; car ces
 „angles Mathématiques étoient dans les
 „yeux de cet homme comme dans les nôtres,
 „& ne lui servoient de rien sans les secours
 „de l'expérience & des autres sens”,

Parmi les Observations que Mr. de Vol-
 taire fait sur les principales matières qui
 concernent la Lumière, il y en a plusieurs
 qui expliquent le Méchanisme de l'Arc-en-
 Ciel, & qui prouvent, ainsi que l'a démontré
 Newton,

Newton, que ce Météore est une suite nécessaire des loix de la réfrangibilité. Le
Chapi-

9 Le célèbre *Antonio de Dominis*, Archevêque de Spalatro en Dalmatie, chassé de son Evêché par l'Inquisition, écrivit vers l'an 1590. son petit *Traité De radiis Lucis & de Iride*, qui ne fut imprimé à Venise que vingt ans après. Il fut le premier qui fit voir que les rayons du Soleil réfléchis de l'intérieur même des gouttes de pluie, formoient cette peinture qui paroît en Arc, & qui sembloit un Miracle inexplicable ; il rendit le Miracle naturel, ou plutôt il l'expliqua par de nouveaux prodiges de la Nature.

Sa découverte étoit d'autant plus singulière, qu'il n'avoit d'ailleurs que des notions très-fausSES de la manière dont se fait la vision. Il assure dans son Livre, que les images des objets sont dans la prunelle, & qu'il ne se fait point de réfraction dans nos yeux ; chose assez singulière pour un bon Philosophe ! Il avoit découvert les réfractions, alors inconnues, dans les gouttes de l'Arc-en-Ciel, & il nioit celles qui se font dans les humeurs de l'œil, qui commençoient à être démontrées ; mais laissons ses erreurs pour examiner la vérité qu'il a trouvée.

Il vit avec une sagacité alors bien peu commune, que chaque rangée, chaque bande de gouttes de pluie qui forme l'Arc-en-Ciel, devoit renvoyer des rayons de lumière sous différens angles : il vit que la différence de ces angles devoit faire celle des couleurs : il fut mesurer la grandeur de ces angles : il prit une Boule d'un Crystal bien transparent, qu'il remplit d'eau ; il la

Chapitre 9 où elles sont n'est pas un des moins intéressans de son Ouvrage.

Après

suspendit à une certaine hauteur exposée aux rayons du Soleil.

Descartes qui a suivi *Antonio de Dominis*, qui l'a rectifié & surpassé en quelque chose, & qui peut-être auroit du le citer, fit aussi la même expérience. Quand cette Boule est suspendue à telle hauteur que le rayon de lumière, qui donne du Soleil sur la Boule, fait ainsi avec le rayon allant de la Boule à l'œil, un angle de quarante-deux degrez deux ou trois minutes, cette Boule donne toujours une couleur rouge.

Quand cette Boule est suspendue un peu plus bas, & que ses angles sont plus petits, les autres couleurs de l'Arc-en Ciel paroissent successivement, de façon que le plus grand Angle, en ce cas, fait le Rouge, & que le plus petit angle de 40 degrez, 17 Minutes, forme le Violet. C'est-là le fondement de la connoissance de l'Arc-en-Ciel; mais ce n'en est encore que le fondement.

La réfrangibilité seule rend raison de ce Phénomène si ordinaire, si peu connu, & dont très-peu de Commençans ont une idée nette; tâchons de rendre la chose sensible à tout le monde. Suspendons une Boule de crystal pleine d'eau, exposée au Soleil: plaçons-nous entre le Soleil & elle; pourquoi cette Boule m'envoye-t-elle des couleurs? & pourquoi certaines couleurs? Des masses de lumière, des millions de faisceaux, tombent du Soleil sur cette Boule: dans chacun de ces faisceaux il y a des traits primitifs, des

Après avoir donné à l'Ouvrage de Mr. de Voltaire les louanges qu'il mérite, je
dirai

rayons homogènes, plusieurs rouges, plusieurs jaunes, plusieurs verts, &c. tous se brisent à leur incidence dans la Boule, chacun d'eux se brise différemment & selon l'espèce dont il est, & selon l'endroit dans lequel entre.

Vous savez déjà que les rayons rouges sont les moins réfrangibles; les rayons rouges d'un certain faisceau déterminé iront donc se réunir dans un certain point déterminé au fond de la Boule, tandis que les rayons bleus & pourpres du même faisceau iront ailleurs. Ces rayons rouges sortiront aussi de la Boule en un endroit, & les verts, les bleus, les pourpres en un autre endroit. Ce n'est pas assez: il faut examiner les points où tombent ces rayons rouges en entrant dans cette Boule & en sortant pour venir à votre l'œil.

Pour donner à ceci tout le degré de clarté nécessaire, concevons cette Boule telle qu'elle est en effet, un assemblage d'une infinité de surfaces planes; car le cercle étant composé d'une infinité de courbes, la Boule n'est qu'une infinité de surfaces.

Des rayons rouges A, B, C, viennent parallèles du Soleil sur ces trois petites surfaces. N'est-il pas vrai que chacun se brise selon son degré d'incidence? N'est-il pas manifeste que le rayon rouge A, tombe plus obliquement sur la petite surface, que le rayon rouge B, ne tombe sur la sienne? Ainsi tous deux viennent au point R, par différens chemins.

dirai naturellement que j'ai cru y appercevoir quelques légers défauts. Le premier, c'est

Le rayon rouge C, tombant sur la petite surface encore moins obliquement, se rompt bien moins, & arrive aussi au point R, en ne se brisant que très-peu.

J'ai donc déjà trois rayons rouges, c'est-à-dire, trois faisceaux de rayons rouges, qui aboutissent au même point R.

A ce point R, chacun fait un angle de réflexion égal à son angle d'incidence, chacun se brise à son émergence de la Boule, en s'éloignant de la perpendiculaire de la nouvelle petite surface qu'il rencontre, de même que chacun s'est rompu à son incidence en s'approchant de sa perpendiculaire; donc tous reviennent parallèles; donc tous entrent dans l'œil, selon l'ouverture de l'angle propre aux rayons rouges,

S'il y a une quantité suffisante de ces traits homogènes rouges pour ébranler le nerf optique, il est incontestable que vous ne devez avoir que la sensation du Rouge.

Ce sont ces rayons A, B, C, qu'on nomme rayons visibles, rayons efficaces de cette goutte; car chaque goutte à ses rayons visibles.

Il y a des milliers d'autres rayons rouges, qui, venant sur d'autres petites surfaces de la Boule, plus haut & plus bas, n'aboutissent point en R, ou qui, tombés en ces mêmes surfaces à une autre obliquité, n'aboutissent point non plus en R; ceux-là sont perdus pour vous, ils viendront à un autre œil placé plus haut, ou plus bas,

c'est qu'il me paroît que le Titre du Livre est fautif: *Elémens de la Philosophie de Newton*

Des milliers de rayons orangés, verts, bleus, violets, sont venus à la vérité avec les rouges visibles sur ces surfaces A, B, C: mais vous ne pourrez les recevoir. Vous en savez la raison, c'est qu'ils sont tous plus réfrangibles que les rouges; c'est qu'en entrant tous au même point, chacun prend dans la Boule un chemin différent; tous rompus davantage, ils viennent au-dessous du point R, ils se rompent aussi plus que les rouges en sortant de la Boule. Ce même pouvoir qui les approchoit plus du perpendiculaire de chaque surface dans l'intérieur de la Boule, les en écarte donc davantage à leur retour dans l'air; ils reviennent donc tous au-dessous de votre œil: mais baissez la Boule, vous rendez l'angle plus petit. Que cet Angle soit de quarante degrés environ dix-sept minutes, vous ne recevez que les objets violets.

Il n'y a personne qui sur principe ne conçoive très aisément l'artifice de l'Arc-en-Ciel; imaginez plusieurs rangées, plusieurs bandes de gouttes de pluie, chaque goutte fait précisément le même effet que cette Boule.

Jetez les yeux sur cet Arcs &c, pour éviter la confusion, ne considérez que trois rangées de gouttes de pluie, trois bandes colorées.

Il est visible que l'angle P, O, L, est plus petit que l'Angle V, O, L; & que l'Angle R, O, L, est le plus grand des trois. Ce plus grand Angle des trois est donc celui des rayons primitifs rouges: cet autre moyen est celui des primitifs verts; ce plus petit P, O,

ton mis à la portée de tout le monde. Il faut que Mr. de Voltaire ait une bonne opinion de

L, est celui des primitifs pourpres. Donc vous devez voir l'Iris rouge dans son bord extérieur, verte dans son milieu, pourpre & violette dans la bande intérieure. Remarquez seulement que la dernière couche violette est toujours teinte de la couleur blanchâtre de la nuée dans laquelle elle se perd.

Vous concevez donc aisément que vous ne voyez ces gouttes que sous les rayons efficaces parvenus à vos yeux après une réflexion & deux réfractions, & parvenus sous des angles déterminés. Que votre œil change de place, qu'au lieu d'être en O il soit en T; ce ne sont plus les mêmes rayons que vous voyez : la bande qui vous donnoit du Rouge vous donne alors de l'Orangé, ou du Verd, ainsi du reste ; & à chaque mouvement de tête vous voyez une Iris nouvelle.

Ce premier Arc-en-Ciel bien conçu, vous aurez aisément l'intelligence du second que l'on voit d'ordinaire qui embrasse ce premier, & qu'on appelle le faux Arc-en-Ciel ; parce que ses couleurs sont moins vives, & qu'elles sont dans un ordre renversé.

Pour que vous puissiez voir deux Arcs-en-Ciel, il suffit que la nuée soit assez étendue & assez épaisse. Cet Arc qui se peint sur le premier & qui l'embrasse, est formé de même par des rayons que le Soleil darde dans ces gouttes de pluie, qui s'y rompent, qui s'y réfléchissent de façon, que chaque rangée des gouttes vous envoie aussi des rayons primitifs ; cette goutte un rayon rouge, cette autre goutte un rayon violet.

de la sagacité & de la pénétration de l'esprit
des hommes qui passent même pour les plus
simples

• Mais tout se fait dans ce grand Arc d'une manière opposée à ce qui se passe dans le petit; pourquoi cela? C'est que votre œil qui reçoit les rayons efficaces du petit Arc venus du Soleil dans la partie supérieure des gouttes, reçoit au contraire les rayons du grand Arc venus par la partie basse des gouttes.

• Vous appercevez que les gouttes d'eau du petit Arc reçoivent les rayons du Soleil par la partie supérieure, par le haut de chaque goutte; les gouttes du grand Arc-en-Ciel au contraire reçoivent les rayons qui parviennent par leur partie basse. Rien ne vous sera, je crois, plus facile que de concevoir comment les rayons se réfléchissent deux fois dans les gouttes de ce grand Arc-en-Ciel, & comment ces rayons deux fois réfractés, & deux fois réfléchis, vous donnent une Iris dans un ordre opposé à la première, & plus affoiblie de couleur. Vous venez de voir que les rayons entrent ainsi dans la petite partie basse des gouttes d'eau de cette Iris extérieure.

Une Masse de rayons se présente à la surface de la goutte en G; là une partie de ces rayons se réfracte en dedans, & une autre s'éparpille en dehors; voilà déjà une perte de rayons pour l'œil. La partie réfractée parvient en H; une moitié de cette partie s'échappe dans l'air en sortant de la goutte, & est encore perdue pour vous. Le peu qui s'est conservé dans la goutte, s'en va en K; là une partie s'échappe encore; troisième diminution. Ce qui en est resté en K s'en va en M,

simples & les plus bornés, s'il a cru que son Livre étoit à la portée *de tout le monde*; car

& à cette émergence en M, une partie s'éparpille encore: quatrième diminution; & ce qui en reste parvient enfin dans la ligne M, N. Voilà donc dans cette goutte autant de réflexions que dans les gouttes du petit Arc; mais il y a comme vous voyez deux réflexions au lieu d'une dans ce grand Arc. Il se perd donc le double de la lumière dans ce grand Arc où la lumière se réfléchit deux fois; & il s'en perd la moitié moins dans le petit Arc intérieur, où les gouttes n'éprouvent qu'une réflexion. Il est donc démontré que l'Arc-en-Ciel extérieur doit toujours être de moitié plus foible en couleur que le petit Arc intérieur. Il est aussi démontré par ce double chemin que font les rayons, qu'ils doivent parvenir à vos yeux dans un sens opposé à celui du premier Arc, car votre œil est placé en O.

Dans cette place O, il reçoit les rayons les moins réfrangibles de la première bande extérieure du petit Arc, & il doit recevoir les plus réfrangibles de la première bande extérieure de ce second Arc; ces plus réfrangibles sont les violets. Voici donc les deux Arcs-en-Ciel ici dans leur ordre, en ne mettant que trois couleurs pour éviter la confusion.

Il ne reste plus qu'à voir pourquoi ces couleurs sont toujours apperçues sous une figure circulaire. Considérez cette ligne O, Z, qui passe par votre œil. Soient conçues se mouvoir ces deux Boules toujours à égale distance de votre œil, elles décriront des bases de cônes dont la pointe sera toujours dans votre œil.

qui dit *tout le monde* n'excepte personne. Or je suis persuadé qu'il n'y a pas peut-être trois mille personnes en France qui soient en état de pouvoir retirer quelque fruit de la lecture de son Livre ; encore parmi ces trois mille s'en trouvera-t-il bien qui n'y entendront rien dans plusieurs endroits. Il faut être absolument Géometre passable, pour s'en pouvoir servir utilement, sans cela dès le premier Chapitre on commence à ne plus comprendre l'Auteur. Je suis fermement

Concevez que le rayon de cette goutte d'eau R, venant à votre œil O, tourne autour de cette ligne O, Z, comme autour d'un axe, faisant toujours, par exemple, un Angle avec votre œil de 42 degrez deux minutes ; il est clair que cette goutte décrira un cercle qui vous paroîtra rouge. Que cette autre goutte V soit conçue tourner de même, faisant toujours un autre Angle de 40 degres 17 min. elle formera un cercle violet ; toutes les gouttes qui seront dans ce plan formeront donc un cercle violet, & les gouttes qui sont dans le plan de la goutte R feront un cercle rouge. Vous verrez donc cette Iris comme un cercle, mais vous ne voyez pas tout un cercle ; parce que la Terre le coupe, vous ne voyez qu'un Arc, une portion de cercle.

La plupart de ces vérités ne purent encore être aperçues ni par *Antonio de Dominis*, ni par Descartes : ils ne pouvoient savoir pourquoi ces différens Angles donnoient différentes couleurs : mais c'étoit beaucoup

ment persuadé que ce que je dis n'est point outré, & je crois en trouver une preuve évidente dans la Démonstration que donne Mr. de Voltaire pour prouver que la Lumière emploie sept à huit minutes dans le chemin qu'elle fait du Soleil à la Terre.

„On observe, dit-il ¹⁰, de la Terre en C,
„ce Satellite de Jupiter, qui s'éclipse régulièrement une fois en 42 heures & demie.
„Si la Terre étoit immobile, l'Observateur
„en C, verroit en trente fois quarante deux
„heures

d'avoir trouvé l'Art. Les finesse de l'Art sont rarement dues aux premiers Inventeurs. Ne pouvant donc deviner que les couleurs dépendoient de la réfrangibilité des rayons ; que chaque rayon contenoit en soi une couleur primitive ; que la différente attraction de ces rayons faisoit leur réfrangibilité, & opéroit ces écartemens qui font les différens Angles ; Descartes s'abandonna à son Esprit d'invention pour expliquer les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Il y employa le *tournoyement* imaginaire de ces globules & cette *tendance au tournoyement* ; preuve de génie, mais preuve d'erreur. C'est ainsi que pour expliquer la *Systole* & la *Diastrale* du cœur, il imagina un mouvement & une conformation dans ce viscère, dont tous les Anatomistes ont reconnu la fausseté. Descartes auroit été le plus grand Philosophe de la Terre, s'il eût moins inventé. *Elémens de la Philosophie de Newton*, Chap. XI. p. 144, & suiv.

¹⁰ *Idem*, ibid. Chap. I. p. 20, & suiv.

„heures & demie, trente émersions de ce Sa-
 „tellite: mais au bout de ce tems, la Terre
 „se trouve en D. Alors l'Observateur ne
 „voit plus cette émersion précisément au
 „bout de trente fois quarante-deux heures
 „& demie: mais il faut ajouter le tems que
 „la Lumière met à se mouvoir de C en D,
 „& ce tems est sensiblement considérable.
 „Mais cet espace C, D, est encore moins
 „grand que l'espace G, H; car C, D, est
 „corde du Cercle, & G, H, est le diamètre
 „du Cercle. Ce Cercle est le grand Orbe
 „que décrit la Terre, le Soleil est au milieu;
 „la Lumière en venant du Satellite de Jupi-
 „ter, traverse C, D, en dix minutes, & G,
 „H, en 15 ou 16 minutes. Le Soleil est
 „entre G, & H, donc la Lumière vient du
 „Soleil en 7 ou 8 minutes”.

Combien peu y a-t-il, je ne dis pas de Femmes, de Petit-Mâtres, de Courtisans, d'Officiers; mais de Magistrats, d'Avocats, qui soient en état de comprendre cette Démonstration? On peut être à coup sûr bon Juge, bon Théologien, & bon Jurisconsulte sans y rien entendre; il faut avoir pour le moins une connoissance médiocre des Mathématiques. Or c'est supposer une chose très-fausse que de prétendre que tout le monde est Mathématicien; à peine au con-
 traire

traire parmi quarante mille personnes s'en trouve-t-il une. Je joindrai ici une seconde preuve à la première que je viens de rapporter ; je la tire du Chapitre XX. où Mr. de Voltaire soutient avec raison , que les découvertes de Kepler , qui s'accordent avec les preuves de la Gravitation & les loix selon lesquelles Mr. Newton montre qu'elle agit, servent à démontrer que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. „Voilà donc, „dit Mr. de Voltaire ¹¹, cette loi de la Gravitation en raison du quarré des distances, démontrée.

„ 1. Par l'Orbite que décrit la Lune, & „par son éloignement de la Terre, son „centre :

„ 2. Par le chemin de chaque Planete „autour du Soleil dans une Ellipse ;

„ 3. Par la comparaison des distances & „des révolutions de toutes les Planetes „autour de leur centre commun.

„Il ne fera pas inutile de remarquer que „cette même Règle de Kepler , qui sert à „confirmer la découverte de Newton touchant la Gravitation , confirme aussi le Système de Copernic sur le mouvement de la „Terre. On peut dire que Kepler par cette „seule

¹¹ *Ibid.*, *ibid.* Chap. XX. p. 256, & suiv.

„seule Règle a démontré ce qu'on avoit trou-
 „vé avant lui , & a ouvert le chemin aux
 „vérités qu'on devoit découvrir un jour.
 „Car d'un côté il est démontré que si la loi
 „des forces centripètes n'avoit pas lieu, la
 „Règle de Kepler seroit impossible; de l'autre,
 „il est démontré que suivant cette même
 „Règle , si le Soleil tournoit autour de la
 „Terre, il faudroit dire: Comme la révolution
 „de la Lune autour de la Terre en un
 „mois , est à la révolution prétendue du
 „Soleil autour de la Terre en un an , ainsi
 „la racine quarrée du cube de la distance de
 „la Lune à la Terre, est à la racine quarrée
 „du cube de la distance du Soleil à la Terre.
 „Par ce calcul on trouveroit que le Soleil
 „n'est qu'à 510000. lieues de nous: mais il
 „est prouvé qu'il en est au moins à environ
 „30 millions de lieues; ainsi donc le mou-
 „vement de la Terre a été démontré en ri-
 „gueur par Kepler”.

Si cela est *à la portée de tout le monde*, il faut que les hommes de ce Siècle reçoivent en naissant la Science infuse.

Passons à un autre sujet de critique. „La lumière , dit Mr. de Voltaire ¹², est celui de tous les corps dont la nature intime est
 „le

¹² *Idem*, *ibid.* Avant-Propos, p. 11. ligne dernière.

„le plus développée”. Je crois que cet ingénieux Auteur est le seul entre les Modernes qui ose soutenir ce sentiment. Dire que la nature intime d'une chose est développée, c'est prétendre en connoître si parfaitement l'essence, & par conséquent toutes les propriétés, que cette chose n'ait d'autres qualités que celles que nous lui attribuons, & qui découlent par une suite nécessaire de son essence. Je connois, par exemple, la nature intime d'un Triangle, parce que j'en connois toutes les propriétés essentielles, & qu'il ne peut en avoir d'autres que celles que je lui connois : mais il en est de la Lumière comme de la Matière, c'est en vain que nous prétendons connoître son essence intime. La Nature ne se manifeste à nous que par des sensations ; les réflexions qu'elles occasionnent dans notre esprit ne pourront nous conduire qu'à découvrir certains rapports produits par ces mêmes sensations. Nous connoissons plusieurs propriétés essentielles de la Lumière, ainsi que nous en connoissons plusieurs de la Matière, comme d'être étendue, impénétrable, divisible, indifférente pour le repos ou pour le mouvement ; les notions que nous avons de la Lumière sont-elles plus propres à nous instruire de *sa nature intime* que celles que nous

nous avons de la Matière? Je suis assuré du contraire; & dès que l'on convient que l'on ne sauroit dire qu'on connoît la nature intime de la Matière, quoiqu'on en sache certaines propriétés essentielles, il faut aussi avouer que nous sommes dans la même ignorance à l'égard de la *nature intime de la Lumière*, dont nous avons cependant découvert certains attributs qui lui sont essentiels, mais que pourtant on ne sauroit assurer constituer eux seuls son essence, & par conséquent *sa nature intime*, que nous ne développerons peut-être jamais. Il semble même que Mr. de Voltaire n'a pas osé définir proprement ce que c'est que la Lumière; & sans doute il auroit pu le faire facilement s'il avoit connu *sa nature intime*. Il demande à la pag. 24, Qu'est-ce donc enfin que la Lumière? *c'est le Feu lui-même*, dit-il. Cette définition satisfait-elle? En connoissons-nous mieux par-là la nature de la Lumière

13 Varias Ignis proprietates novimus, multa tamen circa hunc nos latent.

Hypotheses non fingam, ex Experimentis ratiocinatus sum, & quod nondum plenissime notum est incertum relinquam.

Lumière? Supposez que la Lumière ne soit que la matière du Feu plus fine, moins réunie, du moins auroit-il fallu montrer quelle est la nature du Feu: mais de l'aveu des plus grands Philosophes *l'essence intime de ces Elémens*, ou, si Mr. de Voltaire aime mieux, *de la Lumière*, ne nous est point connue.

Citons un illustre Philosophe Newtoniste pour autoriser cette opinion, dont la doctrine ne fera point suspecte à Mr. de Voltaire. Mr. s'Gravesande avoue que nous ne connoissons point la nature du Feu. Voici les termes dont il se sert: „Nous avons „plusieurs notions distinctes de certaines „propriétés du Feu: mais il y en a plusieurs „dont nous n'avons aucune connoissance; „*Varias Ignis proprietates novimus, multa „tamen circa hunc nos latent*”. Après cet aveu modeste & véritable, Mr. s'Gravesande ¹³ examine quelles sont les propriétés du Feu

Ignis corpora quatenusvis densa & dura facillimè penetrat. Nullum enim novimus corpus quod admoto igne non in omnibus punctis calefiat.

Ignis celerrime movetur; constat hoc ex Observationibus Astronomicis.

Feu qui nous sont connues. Il cite celles de pénétrer dans tous les corps, quelque denses & quelque durs qu'ils soient; de se mouvoir avec beaucoup de rapidité; de se joindre aux corps; & d'être attiré par eux à une certaine distance. A ces premières observations il en ajoute une autre, c'est que tous les corps contiennent en eux des parties du Feu, puisqu'ils s'échauffent & s'embrasent même lorsqu'ils sont violemment agités & frotés les uns contre les autres. Il me paroît que Mr. s'Gravesande, qui avoue ignorer *la nature intime du Feu*, instruit cependant mieux ses Lecteurs de ses propriétés essentielles, que Mr. de Voltaire qui croit la connoître & qui n'en dit rien ou du moins très-peu de chose.

Un autre défaut que je condamne dans l'Ouvrage de Mr. de Voltaire, c'est qu'il fait quelquefois mention de certaines choses dont

Ignis sese corporibus jungit. Nam quando igni admoventur, ut jam dictum, incalescunt: in hoc etiam casu expanduntur; quæ expansio etiam observatur in corporibus quorum partes non coherent, in quo casu elasticitatem, sæpe perquam magnam acquirunt, ut illud observatur in Aëre & Vaporibus.

Ignem à corporibus ad certam ab his distantiam attrahi, in Parte sequenti patebit.

dont la connoissance est peu utile , & qu'il en oublie de beaucoup plus essentielles. En parlant de *l'iris* qui est sous la *cornée*, il dit ¹⁴, „que c'est cette *iris* , membrane colorée par elle-même ; qui tantôt brune, tantôt bleue, rend les yeux bleus ou noirs”. Cette remarque est peu instructive & peu importante pour un Physicien , eu égard à bien d'autres qu'auroit pu faire Mr. de Voltaire: Il me paroît qu'il devoit indiquer le principal usage de *l'iris* , qui est celui de réfléchir, ou de suffoquer les rayons , qui passant ou tombant trop obliquement sur les extrémités de la *cornée* transparente, & pénétrant jusqu'à la *rétine* ne pourroient s'y réunir au même point où les autres rayons de l'objet se réunissent ; parce que les premiers ne souffriroient point une assez grande réfraction , seroient moins convergens, & par-là causeroient de la confusion à la vue.

Les

Si corpora quæcunque juxta mutuo violento motu agitentur, ex attritu incalescunt, & quidem magnopere, quod Ignis præsentiam indicat, id est omnia Corpora ignem continere; ex attritu enim Ignis quidem moveri, à corpore separari, minimè vero generari potest. *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata.* Lib. III. Part. I. Cap. I. Tom. II. p. 1. . *Auctore Guillelmo Jacobo s'Gravesande, &c.*

¹⁴ Elémens de la Philosophie, &c. Chap. IV. p. 59.

Les rayons donc qui viennent trop obliquement, & qui tombent sur *l'iris*, se réfléchissent sur elle, & ressortent de l'œil, ou y sont absorbés par la matière noire que l'on trouve entre elle & le corps vitré; en sorte que par ce moyen il ne tombe sur la *retine* que les rayons qui étant entrés par la *cornée*, ou la prunelle, peuvent par leurs différentes réfractions se réunir en un point sur la *retine*, les autres par le moyen de *l'iris* ou de la matière noire qui est au-dessous entre elle & le corps vitré étant interceptés dans leur passage. Je pourrois encore citer plusieurs usages de *l'iris* mais je passe à une remarque qui me paroît plus essentielle.

Il semble que Mr. de Voltaire ait pris à tâche de parler non-seulement avec une hauteur infinie, mais avec un mépris outrageant des plus grands Hommes qu'ait produit la Nature. Les Modernes ne trouvent pas plus d'indulgence auprès de lui que les Anciens. Je ne condamnerois point cet ingénieux Ecrivain d'avoir relevé quelques fautes commises par les Auteurs les plus illustres:
la

¹⁵ *Elémens de la Philosophie de Newton*, par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 18.

¹⁶ Le Pere Mallebranche, génie plus subtil que vrai, qui consulta toujours ses méditations, mais non la Na-

la vérité doit-être plus chère & plus respectable que la mémoire & la personne des Savans les plus renommés : mais en critiquant leurs défauts, & en blâmant leurs erreurs, on ne sauroit employer des termes trop mesurés; la hauteur & le mépris n'ont jamais bonne grace, lorsqu'on parle de certaines gens qui ont mérité l'estime du Public, & qui sont encore regardés actuellement comme des Personnages qui par leurs rares productions font honneur à l'Humanité. On est fâché, par exemple, & j'ose dire indigné d'entendre assurer que Descartes ne savoit pas grand' chose; cette décision porte avec elle un certain air d'orgueil qui révolte le Public. Mr. de Voltaire eût beaucoup mieux fait de ne pas dire en parlant de cet illustre Philosophe, le destructeur des Chimères Scholastiques : „Il faut ¹⁵ avouer „que tout grand génie qu'il étoit, il savoit „encore peu de chose en vraie Philosophie.

On peut louer les nouvelles découvertes sans mépriser un des plus illustres Génies qu'il y ait eu. Mallebranche ¹⁶ a eu le même

ture, 'adoptra' sans preuve les trois Elémens de Descartes : mais il changea beaucoup de choses à ce Château enchanté. Il imagina sans autre preuve une autre explication de la Lumière, *Idem*, *ibid.* p. 23.

même sort que Descartes. Kirker ¹⁷ & tous les Savans qui vivoient de son tems n'ont pas été mieux traités. Albert le Grand ¹⁸ n'a obtenu ce titre, que parce que les hommes de son Siècle étoient bien petits. Les Anciens n'avoient pas le Sens-Commun sur ce qui concerne la Physique. Lucrèce ne débite au nom d'Epicure que des absurdités ¹⁹. Sans vouloir, *Monsieur*, redire ici les obligations que Newton a au Système d'Epicure, je me contenterai de vous prier de jeter les yeux sur la Septième Lettre que j'ai

¹⁷ J'avois toujours entendu dire, que c'étoit dans Kirker que Newton avoit puisé cette découverte de l'analogie de la Lumière & du Son. Kirker en effet dans son *Ars Magna Lucis & Umbrae*, & dans d'autres Livres encore, appelle le Son le Singe de la Lumière. Quelques personnes en inféroient, que Kirker avoit connu ces rapports: mais il est bon, de peur de méprise, de mettre ici sous les yeux ce que dit Kirker page 146 & suivantes. Ceux, dit-il, qui ont une voix haute & forte, tiennent de la nature de l'Ane: ils sont indiscrets & pétulants, comme on fait que sont les Anes; & cette voix ressemble à la couleur noire. Ceux dont la voix est grave d'abord, & ensuite aiguë, tiennent du Bœuf; ils sont, comme lui, tristes & caléres, & leur voix répond au Bleu céleste. Il a grand soin de fortifier ces belles découvertes du témoignage d'Aristote, C'est-là tout ce que nous apprend le Pere Kirker, d'al-

j'ai eu l'honneur de vous écrire; dans laquelle je crois avoir prouvé, & prouvé évidemment, qu'indépendamment des Principes généraux, Newton a adopté plusieurs opinions sur la Lumière, du Philosophe Grec.

Si Mr. de Voltaire avoit été moins séduit par la grande passion qu'il a pour la gloire de Newton, & par l'envie de rabaisser le Genre-Humain, pour élever ensuite des Autels au Physicien Anglois, il eût peut-être traité tous les Anciens avec moins de mépris: il eût imité un grand Philosophe; c'est

leurs l'un des plus grands Mathématiciens & des plus savans hommes de son tems; & c'est ainsi, à peu près, que tous ceux qui n'étoient que Savans, raisonnoient alors. *Idem*, *ibid.* p. 178, & suiv.

18 Albert qu'on a surnommé *le Grand*, parce qu'il vivoit dans un Siècle où les hommes étoient bien petits, imagina que les couleurs de l'Arc-en-Ciel venoient d'une rosée qui est entre nous & la nuée, & que ces couleurs reçues sur la nuée, nous étoient envoyées par elle. Vous remarquerez encore que cet Albert *le Grand* croyoit avec toute l'Ecole que la Lumière étoit un Accident. *Idem*, *ibid.* p. 143.

19 Et par toutes les absurdités qu'il débite au nom d'Epicure sur la Lumière & sur la vision, il paroît que son Siècle, si poli d'ailleurs, étoit plongé dans une profonde ignorance en fait de Physique. *Idem*, *ibid.* p. 142, & suiv.

c'est Mr. Keill, qui, Disciple de Newton, n'a pas cru cependant devoir injurier les autres Savans pour augmenter la gloire de son Maître. Il examine au contraire les différentes

• 10 Philosophorum, qui de Rebus Physicis scripserunt, quatuor præ cæteris Genera inclaruerunt. Primum est eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietates illustrarunt, dicunt an oculauerunt? quales scilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui Dogmata sua temerè in profanum vulgus effundere non sustinuerunt, ideòque larvis & Hieroglyphis ex Geometria & Arithmetica petitis Physicam suam velarunt, nec quisquam eorum Discipulus, nisi post plures exactos probationis annos, ad veram Physicam atque arcanam illorum Philosophiam perdiscendam admissus fuit. Quamvis hoc modo sua Philosophiæ dignitas conservata fuerit, pessimè tamen nobis horum Philosophorum posteris consultum est: exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad nostras pervenire manus eorum Dogmata, ut quales fuerint verè de rebus atque rerum naturis sententiæ, parum constet; quantumvis autem obscuram accepimus hujus Sectæ Philosophiam, certius tamen ex ea liquet Philosophos illos Geometriam & Arithmeticam ad solvenda Naturæ Phænomena necessarias duxisse, atque in hunc finem eas adhibuisse.

Secunda Physicorum Gens à Schola Peripatetici originem duxit. Hæc Secta per Materiam & Formas, Privationes, Virtutes elementares, Qualitates occultas, Sympathias & Antipathias, Facultates, Attractiones, & id

rentes façons de philosopher des principales Sectes, & il trouve dans toutes bien de bonnes & excellentes choses parmi d'autres qu'il rejette. Il loue beaucoup les Platoniciens²⁰ &

genus alia, Physicam suam explicavit. Verum, ut opinor, hujus nominis Philosophi non tam rerum causas indagasse visi sunt, quam idonea rebus imposuisse nomina, atque terminos adinvenisse, quibus actiones naturales rite designare possumus.

Tertium Philosophantium Genus per Experimenta procedit : atque in id solum incumbit, ut Corporis cujusque proprietates & actiones omnes, per Sensuum representamina nobis innotescant. Hujus Sectæ laboribus haud exigua debet Philosophia incrementa ; plura fortasse exinde receptura, si Methodi experimentalis sectatores nullas sibi ipsis finxissent Theorias, ad quas confirmandas Experimenta sua pessimè detorserunt.

Quarta denique Physicorum Classis Mechanica dici solet, & qui huic Sectæ nomina dant, omnia Naturæ phænomena, per materiam & motum, partium figuram atque texturam, particulas subtiles atque effluviolum actiones se posse enodare putant ; atque horum operationes secundum notas atque stabilitas Mechanicæ leges fieri contendunt.

Ex variis hisce philosophandi Methodis, uti nulla est in qua omnia placent, ita in omnibus quædam probare possumus ; quocircà ut delectus habeatur oportet, ea eligendo quæ usui maxime futura sunt, & rationem ex hisce omnibus compositam sequendo.

& les Pythagoriciens de s'être servis de la Géométrie & de l'Algèbre, pour expliquer les Phénomènes de la Nature, & d'avoir cru que ces Sciences étoient absolument nécessaires aux Physiciens : mais il les blâme d'avoir couvert leurs sentimens d'un voile obscur, & d'avoir rendu par-là leurs opinions incompréhensibles à la plupart des hommes. Il

con-

Et primo, cum antiquis Pythagoricis & Platonis, Geometriam & Arithmetica, tanquam Artes ad ritè philosophandum necessarias, in auxilium accersimus, sine quibus parum admodum certi de causis naturalibus constabit. Cum enim omnis Actio Physica à motu dependeat, aut saltem non fiat absque motu, motus quantitas & proportio, corporum motorum magnitudines, figuræ, numerus, collisiones, & vires ad alia corpora movenda, investiganda erunt. Verum hæc omnia, nisi ex nota quantitatis & proportionis natura, determinari non possunt: adeoque opus erit iis Artibus, quæ harum proprietates demonstrant: & proinde Geometria & Arithmetica necessarie ad ritè philosophandum censendæ sunt.

Secundo, cum Peripateticis non verebimur usurpare terminos Qualitatis, Facultatis, Attractionis, & similium: non quod his vocibus veram causam seu rationem physicam, & modum actionis definimus, sed quia actiones hæc possunt intendi & remitti: adeoque cum illa quantum proprietate gaudeant, jure possunt earum virtutibus insigniri, & sub hoc nomine virium seu intentionis &

convient que cette manière de s'expliquer auroit toujours conservé une certaine dignité à la Philosophie ; mais il croit avec raison qu'il valoit mieux qu'elle en fût privée, & qu'elle devint plus vulgaire, que d'exposer les hommes à recevoir comme des vérités des erreurs inintelligibles.

Ce

remissionis rationes expendi possunt : v. g. possumus Gravitatem Qualitatem dicere, qua corpora omnia deorsum feruntur, sive ejus causa à virtute corporis centralis oriatur, sive sit corporibus innata, seu ab actione ætheris vi centrifuga agitati, & altiora petentis procedat ; sive demum alio quocunque producat modo. Sic etiam Corporum conatus ad se mutuo accedendi attractiones vocabimus, qua voce non determinamus actionis istius causam, sive fiat ab actione corporum vel se mutuo petentium, vel per effluvia emissa se invicem agitantium, seu ab actione ætheris, aut aëris, aut mediæ cujuscunque corpora innatantia ad se invicem utrunque impellentis ; possumus, inquam, has actiones illis vocibus denotare . . . Denique Academici, cum antiquis Atomistis, & novæ Philosophiæ Sectatoribus, experiemur quæ & qualia Phænomena per Materiam & Motum, & notas atque stabilitas Mechanicæ leges explicari possunt. *Introductio ad veram Physicam, seu Lectiones Physicæ habitæ in Schola Naturalis Philosophiæ Academicæ Oxonensis, &c.* Auctore Joanne Keilio, M. D. Astronomiæ Professore Saviliano. Oxoniæ, Edr. 3. Læct. I. p. 1. & seq.

Ce sage Neutonian examine ensuite quel étoit la manière de philosopher des Péripatéticiens' qui cherchoient à donner des raisons des Causes physiques par la Matière, la Forme, la Privation, les Vertus élémentaires, les Qualités secrètes, les Sympathies, les Antipathies, les Facultés & les Attraction; il pense que ces Philosophes avoient plutôt pour but de définir les choses par des noms qui leur fussent propres & qui leur convinssent, que de découvrir les Secrets de la Nature, & de pénétrer dans ses mystères.

Mr. Keill vient ensuite aux Cartésiens, qu'il loue beaucoup d'avoir cherché à faire un grand nombre d'Expériences. Il convient qu'ils ont rendu par-là des services considérables à la Philosophie; & il ajoute sagement qu'ils l'eussent servie encore plus utilement, s'ils avoient toujours voulu conformer leurs opinions aux Expériences, au lieu de chercher par toute sorte de moyens à faire cadrer les Expériences à leur Système.

Il est encore une quatrième Secte de Philosophes, qui pensent que tous les Phénomènes de la Nature & l'arrangement de l'Univers peuvent s'expliquer par la Matière, le Mouvement, la différente figure des parties, la texture subtile des petits Corpuscules & leur écoulement; ils tâchent de faire ac-

corder

ordonner toutes leurs opinions avec les loix du Méchanisme. On voit, que Mr. Keill entend par ces derniers Philosophes les Gassendistes, ou les Epicuriens modernes : mais il n'adopte pas davantage leur manière de philosopher que celle des autres Sectes. Il croit que dans toutes il y a du bon & du mauvais, & que ce que l'on peut faire de mieux, c'est de les suivre dans ce qu'elles ont de plus avantageux ; d'imiter les Pythagoriciens & les Platoniciens dans leur amour pour la Géométrie & l'Algèbre, puisque rien n'est plus nécessaire que ces Sciences pour se perfectionner dans la Physique ; d'emprunter des Péripatéticiens les termes propres & significatifs, dont ils se sont servis pour exprimer les Facultés, les Qualités, les Attractions ; & d'imiter enfin les anciens Atomistes & les Cartésiens, en examinant quels sont les Phénomènes qu'on peut expliquer par la Matière, le Mouvement & les loix connues & établies du Méchanisme.

Il s'en faut bien que Mr. Keill affecte pour les Philosophes qui ont précédé Newton le mépris dont Mr. de Voltaire les accable sans distinction, & sans daigner examiner si parmi les erreurs qu'ils ont soutenues, il ne se trouve pas d'excellentes choses. Ce fameux Anglois qu'on peut regarder comme

le plus illustre Disciple de Newton, & j'ose dire, comme le plus digne d'être, après son Maître, le Prince de sa Secte, rend aux grands Génies de l'Antiquité, & aux Savans modernes, la justice qu'ils méritent. Il s'est bien gardé de dire „que Lucrèce ne débitoit „que des absurdités : que Descartes savoit „peu de choses en Philosophie : que Kirker „& tous les Savans de son tems raisonnoient „d'une manière pitoyable“; il auroit cru, en avançant des sentimens aussi faux & aussi choquans, diminuer le triomphe qu'il décernoit à Newton. Il ne l'estimoit pas moins cependant que Mr. de Voltaire, & n'avoit pas moins de vénération pour lui; puisqu'il n'hésite pas à dire ²¹, qu'il a éclairci des mystères & développé les causes de plusieurs Phénomènes, dont la connoissance sembloit être interdite aux mortels. On peut louer, & louer fortement un grand Homme, sans en injurier un autre.

Mr. de Voltaire a dû s'appercevoir que le Public a été très-choqué de la manière méprisante avec laquelle il parloit quelquefois des Ecrivains les plus respectables. Son

Temple

²¹ Cujus (Newtoni) sagacissimum ingenium plura & abstrusiora patefecit Naturæ mysteria, quam sperare mortalibus fas erat. *Idem*, *ibid.* in Pref.

Temple du Goût lui a nui, & quelques corrections qu'il ait faites à cet Ouvrage, il eût mieux valu le supprimer entièrement. C'étoit-la un moyen infailible pour terminer les reproches qu'on lui fait. D'ailleurs il n'est rien de si glorieux que de reconnoître qu'on s'est trompé en ne rendant pas à de grands Hommes toute la justice qu'on leur devoit. Si c'étoit la jalousie qui fît agir Mr. de Voltaire différemment, cette jalousie seroit bien mal placée. Quand on a autant de mérite qu'il en a, on ne doit pas craindre que celui des autres, quelque brillant qu'il soit, l'obscurcisse. Je ne parlerai point ici des Ouvrages historiques & poétiques de Mr. de Voltaire. J'en ferai mention lorsque je serai parvenu aux historiens & aux poètes françois. Je ne le considère actuellement que comme philosophe, & c'est en cette qualité que je crois devoir le justifier contre l'accusation atroce qu'on lui a intentée sur l'affaire qu'il a eue avec le Juif Hirsch, affaire indigne, & qui lorsqu'elle sera connue du public, fera éternellement la honte des gens qui l'ont suscitée à Mr. de Voltaire. L'on verra le détail & l'intrigue odieuse & secrète de cette affaire dans l'article suivant.

§. II.

MAUPERTUIS.

Moreau de Maupertuis, naquit à S. Malo l'an . . . Son pere Jean Moreau étoit un simple Matelot qui s'éleva par son mérite jusqu'au grade de Capitaine de Vaisseau Corsaire, Il prit plusieurs Navires aux Anglois, & les belles actions qu'il fit lui obtinrent des Lettres de Noblesse, bien plus honorables, que celles que tant de riches financiers achètent des deniers de la veuve & de l'Orphelin. Les richesses que Jean Moreau avoit gagnées par les prises qu'il avoit faites sur les Anglois lui fournirent le moyen de donner une éducation & un état convenable à son fils. Il le fit instruire par des Maîtres habiles, & lui acheta après qu'il eut fini ses Etudes, une Compagnie de Cavalerie. Le metier de Militaire, la contrainte qu'il exigeoit, déplut à Mr. de Maupertuis. Il revendit sa Compagnie, & s'appliqua uniquement aux sciences & aux belles Lettres. Il s'apperçut bientôt qu'il n'avoit reçu de la nature qu'un mediocre talent pour l'éloquence & pour la poésie. Et comme la vanité eut toujours beaucoup de part dans toutes les actions de sa vie, & qu'elle fut leur principale, & même leur unique source, il tourna ses vues du côté de la géomé-

géométrie. Il savoit qu'un génie médiocre soutenu par une grande patience & par une forte assiduité, peut toujours faire des progrès dans cette partie de la philosophie. Mr. de Maupertuis fut à Bâle; & prit des leçons de l'illustre Bernoulli, dont le mérite étoit connu & admiré de toute l'Europe. Sous un maître aussi savant, Mr. de Maupertuis acquit des connoissances assez étendues pour être reçu à l'Académie Royale des Sciences. Cela lui fut d'autant plus facile que Mr. de Fontenelle le servit avec zèle dans cette occasion. Ce juge éclairé des philosophes eut souvent lieu dans la suite de se repentir d'avoir contribué à faire entrer Mr. de Maupertuis dans l'Académie des Sciences. Quelque tems après il s'y forma un parti en faveur de Newton contre les partisans de Descartes, à la tête desquels étoit Mr. de Fontenelle. Mr. de Maupertuis fut autant déterminé par la vanité que par l'amour du vrai à défendre les nouvelles opinions. Il embrassa avec chaleur la défense du Newtonianisme, & sous le spécieux prétexte de soutenir la vérité, il persécuta les Fontenelle, les Mairan, les Réaumur, & tous les anciens Academiciens dont la gloire irritoit son orgueil.

La mesure des degrés de la terre prise par Mr. Cassini ne s'accordant pas avec celle que Newton avoit donné, & la dispute s'échauffant à ce sujet comme sur bien d'autres entre les Cartesiens & les Newtoniens, le gouvernement envoya aux poles des Académiciens pour examiner & décider cette question. Voici dequoi il s'agissoit.

Les philosophes anciens ont été divisés entre eux sur la figure de la terre, ainsi que l'ont été les modernes. Thales²², les Stoïciens & ceux qui suivoient leurs opinions, disoient que la terre étoit un globe sphérique. Aristote avoit la même opinion. Anaximandre assuroit qu'elle étoit faite comme une Colonne; Leucippe, comme un tambour; Democrite, comme un disque dont le milieu étoit cave; Anaximenes, comme une table. Les philosophes modernes, parmi toutes ces différentes opinions, en adopterent deux. La premiere faisoit la terre un sphéroïde parfait; & la seconde, un Ellipsoïde allongé vers les poles. Cette dernière opinion fut
recue

²² Θαλῆς καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, καὶ οἱ στωικοὶ, σφαιροειδῆ τὴν γῆν. Ἀναξίμανδρος λέγει κίον τὴν γῆν προσφιεῖν τῇ ἐπιπέδῳ. Ἀναξίμανης; τραπεζοειδῆ; Λεύκιππος, τυμπανοειδῆ. Δημόκριτος, δισκοειδῆ μὲν τῇ πλάτει, κοίλῳ δὲ τὸ μέσον. Thales, Stoici, & qui hos sequuntur, terram

recte de presque tous les philosophes, lorsque Mr. Cassini eut publié son livre de la grandeur & de la figure de la terre, dans lequel il rapportoit toutes les opérations qu'il avoit faites. Cependant, quelque tems après on découvrit que la terre, bien loin d'être allongée par les poles, étoit aplatie; & cette opinion a été si bien vérifiée, qu'il n'y a plus lieu d'en révoquer la vérité en doute. Voici un abrégé succinct de l'histoire de cette découverte qui a fait tant de bruit pendant plusieurs années dans la République des Lettres, & dont la République civile paroît avoir retiré si peu de profit, par le peu d'usage qu'elle a fait de ces decouvertes, qui ont coûté plus deux cents mille Ecus à l'Etat.

L'Illustre Dominique Cassini avoit commencé en 1701 cette Méridienne qui traverse la France; il avoit tiré, du pié des Pyrénées, à l'observatoire, une ligne aussi droite qu'on le pouvoit à travers les obstacles presque insurmontables que faisoient naître à chaque instant, la hauteur des Montagnes,

finerunt globi forma; Anaximander, planæ columnæ lapideæ; Anaximenes mensæ; Leucippus tympani, Democritus, disci in superficie, in medio cavam. Plat. de Plat. Philos. L. III, c. 10.

tagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, les altérations & les défauts des instrumens, quelque soin qu'on prit pour les rendre parfaits. Mr. Cassini ayant donc mesuré six degrés dix-huit minutes de cette Meridienne, trouva les degrés vers Paris (c'est à dire vers le Nord) plus petits que ceux qui alloient aux Pyrenées vers le Midi. Cette mesure étoit entièrement contraire à celle de Norwood, & à la nouvelle Théorie de la terre aplatie aux poles. Les Mathématiciens eurent beau s'étonner; des mesures prises avec beaucoup de précision, paroissent devoir être préférées à des raisonnemens qui, fondés sur des théories subtiles, laissent toujours des doutes (de l'aveu des Mathématiciens) si l'on n'y a fait entrer toutes les circonstances nécessaires. La terre passa donc pour être allongée, parce que, par les mesures de Mr. Cassini elle devoit avoir nécessairement la figure d'un spherôide allongé ou d'un citron. Ces mesures furent prises & répétées par Mr. Cassini en differents tems & en differens lieux. La Meridienne fut continuée sur ce principe, de Paris à Dunckerque; on trouva toujours les degrés du Meridien plus petits en allant vers le Nord. Enfin, pendant trente six ans, le gouvernement n'épargna ni les soins ni la dépense pour

pour la sûreté de cette découverte. Et le resultat des operations faites en 1701, 1713, 1718, 1733, 1734, & 1736, fut toujours que la terre étoit allongée par les poles. Car la question de la figure de la terre dépend absolument de la mesure exacte & juste des degrés du Méridien. Si ces degrés sont égaux, la terre doit être sphérique: s'ils sont plus petits vers le pole que vers l'Equateur, il faut absolument que la terre soit allongée: si au contraire les degrés sont plus petits vers l'Equateur que vers le pole, il faut qu'elle soit aplatie. En voici la preuve.

Si la terre étoit une sphere parfaite, & que ses Méridiens fussent des Cercles parfaits, il s'ensuivroit nécessairement que tous les degrés du Méridien seroient égaux; car toutes les lignes verticales se rencontreroient dans un seul point qui seroit le centre du Méridien, & le centre de la terre. Or, par les mesures prises, les degrés ne sont point égaux; donc la terre ne sauroit être un sphéroïde.

La terre n'étant pas sphérique, & son Méridien étant une courbe, si l'on suppose à la circonference de cette ovale toutes les lignes verticales tirées de la façon qu'elles soient toutes prolongées au dedans de l'ovale, & que chacune de ces lignes fasse avec

la verticale voisine un angle d'un degré, ces lignes ou ces verticales ne se rencontreront plus toutes au même point; & les arcs du Méridien, interceptés entre deux de ces verticales voisines, ne seront plus d'égale longueur. Il arrivera que dans l'endroit où le Méridien sera le plus courbe, qui est à l'extrémité du grand axe de l'ovale, le point de concours où se rencontrent les deux verticales voisines, sera moins éloigné; ou, si l'on veut, moins enfoncé au dessous de la surface de la terre; & ces deux lignes intercepteront une partie du Méridien plus petite que dans l'endroit où le Méridien est moins courbe, qui est à l'extrémité du petit axe de l'ovale: parce que la courbure des lignes étant en raison réciproque du rayon du cercle osculateur, il faut que la courbure de ces mêmes lignes soit toujours plus grande, plus le rayon du cercle osculateur est petit.

Considérons actuellement le Méridien de la terre comme formé d'un certain nombre de petits arcs de cercle, chacun d'un degré, dont les centres sont dans les points du concours des deux lignes verticales voisines & dont les rayons sont les parties de ces verticales comprises depuis les points, jusqu'à la surface de la terre: nous verrons qu'il est évident que là où les rayons de ces cercles

cles sont plus petits, les degrés de leur cercle, qui sont les mêmes que les degrés du Méridien, sont aussi plus petits : & là où les rayons des cercles sont plus grands, leurs degrés & ceux du Méridien doivent être aussi plus grands. Il est donc incontestable, que c'est aux deux bouts de l'ovale où les centres des cercles, qui sont les points de concours des deux lignes verticales voisines, sont le moins abaissés au dessus de la surface de la terre ; que c'est là où les rayons des cercles sont plus courts, & où les degrés, toujours proportionnés aux rayons, sont plus petits ; qu'au contraire au milieu de l'ovale, à égale distance de ces deux bouts, les rayons des cercles sont plus longs, & par conséquent les degrés plus grands.

Il s'ensuit de là que si les degrés du Méridien vont en diminuant de l'Equateur vers les poles, les poles sont aux bouts de l'ovale, la courbure y étant moins forte : & la terre est aplatie. Or, Mr. Cassini prétendoit que par les mesures, les degrés du Méridien devenoient plus petits en allant vers le Nord. Donc, par une suite de ces mêmes mesures, la terre devoit être allongée.

On auroit pu s'en tenir aux mesures de Mr. Cassini. Mais dans une affaire de si grande importance, on voulut lever tous les

doutes, & connoître évidemment, lequel des deux grands hommes s'étoit trompé, ou Mr. Newton, ou Mr. Cassini ? Le Ministère envoya en 1736, Mrs. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier & Cuthier, au cercle polaire. Ces Mrs. trouverent, par les mesures prises avec la plus scrupuleuse exactitude, que le degré étoit dans ces climats beaucoup plus long qu'en France. Lorsque ces Messieurs furent retournés à Paris, on douta entre eux & Mr. Cassini. Mais ils firent bientôt cesser tous les doutes. Car ils examinerent encore le degré que Mr. Picard avoit mesuré en 1670 au Nord de Paris ; & ils démontrèrent que ce degré est de 123 toises plus long que Mr. Picard ne l'avoit déterminé. L'erreur de Mr. Picard, qui servoit de fondement aux mesures de la Méridienne, excusoit celle qu'avoient pu commettre d'excellens Astronomes, qui avoient été séduits par la faute des mesures de Mr. Picard : car ce Mathématicien, malgré les précautions qu'il avoit prises, ayant fait son degré de 123 toises trop court, il étoit vraisemblable qu'on eût enfaite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devoient être. Enfin, après bien des écrits publiés par les différents partis, la dispute fut terminée par un aveu aussi honorable que

que sincere, & qui montrait la candeur & la probité de celui qui le faisoit. Mr. Cassini, petit fils de l'illustre Cassini, héritier du mérite de son Pere & de son grand Pere, après avoir achevé la mesure d'un parallele à l'Equateur, convint que cette mesure, prise avec tout le soin possible, donnoit la terre aplatie.

Mr. de Maupertuis revint triomphant de Torno. Il ramena avec lui deux Lapons, dont l'une après avoir resté plusieurs années chez Mad. la Duchesse d'Aiguillon, a eu il y a environ deux ans, un procès contre son Mari, qui l'accusoit d'adultere. C'est à ces deux Lapons que Mr. de Voltaire fait allusion, lorsqu'en parlant du retour des Academiciens qui étoient allés au pole, il dit :

Ramenez vos Secteurs, & surtout deux Lapons.

Cependant Mr. de Voltaire célébra d'abord, ainsi que tous les autres Newtoniens, l'arrivée de Mr. de Maupertuis, qui se fit peindre en habit de Lapon, aplatisant la terre. On grava une estampe où il étoit représenté de même. L'on y mit ces quatre vers de Mr. de Voltaire, qui ne s'accordent pas avec l'Akakia.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde :
Son sort est de fixer la figure Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

L'Union de Mr. de Voltaire & de Mr. de Maupertuis fut altérée par quelque démêlé qu'ils eurent ensemble au sujet de l'ouvrage de Mad. Du Chatelet, sur lequel il échapa quelque plaisanterie à de Mr. de Maupertuis. Cependant la rupture entre ces philosophes n'eut lieu que lorsqu'ils se trouverent tous les deux à la Cour du Roi du Prusse. Une chose l'avoit préparée; & c'est par elle que je commencerai le récit de cette fameuse dispute qui a tant fait de bruit dans la République des Lettres.

Mr. de Voltaire ayant été reçu à l'Académie françoise, il envoya à Mr. de Maupertuis son discours de réception, & lui remarqua que Mr. le Comte de Maurepas Ministre d'Etat l'avoit obligé de supprimer un endroit où Mr. de Maupertuis étoit comparé à Platon voyageant à la Cour de Denys. La vanité du philosophe de S. Malo fut d'abord révoltée, & le premier objet de sa haine tomba sur le Ministre d'Etat. Ayant été informé dans la suite (à ce qu'il disoit à ses Amis) que le poëte n'avoit pas songé à le louer, il ne put lui pardonner ce manque d'attention, & conçut contre lui la haine la plus forte. Mr. de Voltaire arriva peu de tems après à Potsdam, & entra au service du Roi de Prusse. Mr. de Maupertuis fut
obligé

obligé de cacher son inimitié; mais il travailla sourdement à porter les coups les plus sensibles. Il s'unit pour exécuter son dessein avec quelques François qui étoient à Berlin. Il se présenta bientôt une occasion pour exécuter ce dessein que les compatriotes de Mr. de Voltaire avoient formé contre lui. Mr. de Voltaire avoit remis de l'argent à un Juif pour acheter des billets de la banque de Leipzig (appellé la Steuer.) Peu de tems, après, jouant un personnage dans une tragedie avec des Dames de la Cour, il emprunta des Diamans, du Juif auquel il avoit remis son argent. Cet Israélite crut avoir trouvé le moyen de s'approprier la somme que lui avoit remis Mr. de Voltaire : il plaça plusieurs diamans faux parmi ceux qu'il lui prêta. Et lorsque Mr. de Voltaire vint à les lui rendre, il prétendit qu'il les avoit changés. Ce Juif fut d'abord protégé hautement par Mr. de Maupertuis & par tous les François de sa cabale. Mr. de Voltaire fut à la veille de passer pour avoir volé des diamans. Ses ennemis manderent à Paris cent mensonges. Enfin la verité prit le dessus, le Juif fut condamné malgré tous ceux qui le protégeoient ; & Mr. de Voltaire reparut à la Cour, où il avoit été obligé de cesser d'aller pendant la durée de ce procès.

Malgré une justification aussi authentique, M. de Maupertuis & ses partisans ne cessèrent de publier la même calomnie dans toute l'Europe : mais il furent dans la suite réduits au silence ; car le même Juif fut mis dans un cul de basse-fosse pour avoir fait six fausses lettres de change & plusieurs autres friponneries dans le goût de celle qu'il avoit voulu faire à Mr. de Voltaire. Il a été ensuite renfermé pour sept ans à la Citadelle de Magdebourg, où il est encore aujourd'hui.

Le procès du Juif avoit fait une trop grande blessure dans le cœur de Mr. de Voltaire pour qu'elle pût se cicatrifier par l'avantage qu'il remportoit sur ses ennemis. Il fit courir plusieurs pieces manuscrites contre M. de Maupertuis : quelques unes furent même imprimées. Enfin ce géomètre s'avisa de publier des Lettres pleines de rêveries qui ont donné sujet à l'Akakia, & qui seront par leur bizarre singularité une preuve éternelle des excès où l'envie de dire des choses nouvelles peut entraîner les hommes qui ont cultivé pendant toute leur vie un genre de science qui semble les obliger à raisonner toujours conséquemment. Les Lettres de Mr. de Maupertuis fournissent des armes à la simple logique contre la géométrie ;

métrie. Aquoi sert cette dernière dans tout ce qui n'est pas soumis au calcul, si lorsqu'il s'agit de raisonnement & de spéculation, les géomètres disent les plus grandes chimeres, & veulent les donner pour de rares découvertes ?

Jusques ici Mr. de Voltaire avoit eu raison : mais son tempérament ardent & son caractère vif & bouillant lui firent commettre plusieurs fautes qui lui attirerent de très-grands chagrins. Un Officier qui faisoit imprimer un Ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur, plusieurs feuilles de l'Akakia : il avertit Mr. de Maupertuis, qu'il alloit bientôt paroître une Satyre sanglante contre lui. M. de Maupertuis eut recours au Roi, pour en empêcher la publication. Sa Majesté ordonna qu'on fît tous les exemplaires, & qu'on les lui portât. Elle envoya ensuite chercher Mr. de Voltaire, & en lui montrant ces exemplaires, elle lui dit, Comment avez-vous pu, Monsieur, vous résoudre à Ecrire un Ouvrage aussi des-obligéant, contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma Table, & avec qui votre état vous oblige de vivre avec bien-seance. Je suis persuadé que vous comprenez actuellement combien votre vivacité est condamnable. Quant a moi, quoique vous

Y 5

m'avez

in'ayez manqué dans cette occasion, j'oublie entièrement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommo-der avec Maupertuis. Donnez-moi donc votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. Mr. de Voltaire sembla touché de ce que lui disoit le Roi, & lui promit que l'*Akakia* ne paroitroit jamais. Le Marquis d'Argens, qui fut le seul témoin de cette conversation, félicita Mr. de Voltaire en sortant de chez le Roi, de la manière sage dont il s'étoit conduit en parlant à Sa Majesté : mais trois semaines après l'*Akakia* parut imprimé à Berlin. Le Roi sensiblement & justement piqué, ordonna qu'il seroit brûlé par la main du Bourreau dans tous les Carrefours de la Ville. Voilà quelle a été la Cause de la disgrâce de Mr. de Voltaire. Il est certain qu'il avoit été poussé à bout par les mauvais procédés de Mr. de Maupertuis : mais il n'est pas moins certain, qu'il eût dû sacrifier son ressentiment à un Roi qui l'avoit accablé de bienfaits, & à qui il avoit donné sa parole de supprimer l'*Akakia*.

Je vais encor examiner avec la même impartialité deux affaires qui furent uniquement les suites des intrigues & de la vanité de Mr. de Maupertuis.

Mr.

Mr. de la Beaumelle en revenant de Copenhague, ayant passé à Berlin, se flata de pouvoir entrer au service du Roi. Il chercha auprès de Mr. de Voltaire une protection, pour obtenir ce qu'il souhaitoit : mais celui-ci qui avoit déjà essuyé tant de chagrin des François, ne crut pas devoir en multiplier le nombre à Berlin, & ne se conduisit pas avec beaucoup de Chaleur pour faire réussir les desseins de Mr. de la Beaumelle. Cependant les liaisons que ces deux personnes avoient eues ensemble alarmèrent Mr. de Maupertuis, qui commença à cabaler contre la Beaumelle : mais ayant appris qu'il étoit assez froidement avec Mr. de Voltaire, il conçut le dessein de le rendre son Ennemi. Le hasard favorisa son projet, peu de tems après. Dans un des soupers du Roi, où l'on étoit de très, bonne humeur, Mr. de Voltaire dit tout doucement au Marquis d'Argens, qui étoit auprès de lui : Frere, moderez votre Gaieté : un Auteur vient de nous comparer dans un ouvrage nouveau à des fous & à des nains. Cette idée fit rire le Marquis d'Argens. Le Roi s'étant appercu que Mr. de Voltaire avoit dit quelque chose tout bas, fut curieux de savoir de quoi il s'agissoit. Le Marquis, qui ne connoissoit ni l'auteur ni l'ouvrage, se contenta de

répon-

répondre, que c'étoit une plaisanterie qui ne valoit pas la peine d'être redite. Mais le Roi ayant insisté avec empressement, le Marquis lui répondit: Sire, Mr. de Voltaire m'a dit, qu'un Auteur avoit comparé les Gens de Lettres qui ont l'honneur d'être auprès de Votre Majesté, à des Fous & à des Nains: Le Roi ayant paru trouver cette plaisanterie assez mauvaise, demanda quel étoit cet auteur. Je ne connois, Sire, répondit le Marquis, ni l'Auteur ni le Livre, & je n'en fais que ce que vient de me dire Mr. de Voltaire. Le Roi ayant demandé alors à Mr. de Voltaire comment on appelloit cet Ecrivain, il se trouva malgré lui obligé, de nommer Mr. de la Beaumelle. Voila comme s'est passée cette affaire, que Maupertuis rendit le lendemain avec les Couleurs les plus Noires, à un homme déjà disposé à ne pas aimer Mr. de Voltaire. Dès ce moment Mr. la Beaumelle, entra dans toutes les vues de Maupertuis, & publia ces invectives qui ont été réfutées par d'autres invectives, & qui ne sont également dans la republique des Lettres d'aucune autre utilité, que de montrer jusqu'à quel excès la haine & la Vengeance peuvent porter les Gens de Lettres les plus estimables par leurs Talens.

La dispute que Mr. de Maupertuis a eue avec Mr. König a étonné avec raison toute l'Europe ; l'on peut dire hardiment qu'il n'y a aucun exemple dans la république des Lettres, d'une conduite aussi orgueilleuse, & aussi injuste. Mr. de Maupertuis voyant que les Operations faites pour mesurer les degrés de la terre lui étoient communes avec les autres Académiciens qui l'avoient accompagné, qui tous n'avoient fait d'ailleurs que vérifier ce que Newton par la force de son Genie avoit calculé dans son Cabinet ; s'apercevant encor, malgré son Amour propre, que sa *Venus physique* n'étoit regardée que comme une foible compilation, en style précieux & guindé, sur les différents sistèmes de la génération, & voulant publier quelque chose de nouveau, il prit malheureusement pour une découverte une Opinion aussi Ancienne que la philosophie : il annonça avec beaucoup d'Emphase, & avec tout l'appareil Scientifique du Calcul, que le mouvement dans la matiere étoit produit par la moindre quantité qu'il en falloit pour l'effectuer. Mais tous les philosophes Anciens avoient dit cela en d'autres termes ; car ils avoient établi, qu'il n'y avoit rien d'inutile dans la nature ; qu'elle n'employoit rien de superflus. Il s'ensuivoit donc

donc nécessairement de ce principe, qu'il n'y avoit dans la loi Generale du mouvement que ce qui étoit nécessaire à cette loi. Les Modernes ont tous repeté dans vingt endroits differents la même chose. Mr. de Fontenelle dit, que la nature agit avec la plus grande Economie; le Pere Mallebranche, que Dieu employe toujours les voies & les moyens les plus simples. Quoique la decouverte de Mr. de Maupertuis fût renouvelée des Grecs, il n'en étoit pas moins jaloux & moins glorieux. Mr. König, qui avoit été son camarade de Collège, & de tous tems son Ami, étant venu à Berlin, lui dit qu'il étoit dans le dessein de publier quelques Lettres de Mr. Leibnitz, où l'idée du *minimum*, (c'étoit la découverte de Mr. de Maupertuis) étoit traitée amplement. Mr. König s'étant apperçu, par la suite de la conversation, que ce qu'il avoit dit à Mr. de Maupertuis lui avoit déplu, il lui écrivit le lendemain en lui envoyant le manuscrit dont il étoit question; le priant de le bruler s'il le jugeoit à propos; & protestant qu'il n'avoit aucune idée de rien faire qui pût lui déplaire. La fierté de Mr. de Maupertuis lui fit mépriser la politesse de Mr. König, à qui il témoigna depuis ce tems beaucoup d'indifference, & même d'éloignement. Celui-ci
piqué

piqué d'un procédé aussi déplacé fit imprimer les Lettres de Mr. Leibnitz. Alors Mr. de Maupertuis devint furieux : il cita Mr. König devant le tribunal de l'Académie, & lui demanda d'y présenter la Lettre originale de Leibnitz. Mr. König répondit, qu'il avoit toujours dit qu'il n'avoit qu'une Copie de cette Lettre, qui lui avoit été communiquée par un des principaux Citoyens d'Amsterdam, dont il produisit un Certificat. Mr. de Maupertuis s'opiniâtra toujours à demander l'Original, à un homme qui avant la dispute avoit annoncé qu'il ne l'avoit pas. Toutes les raisons de Mr. König ne furent pas écoutées, il fut déclaré par l'Académie de Berlin, à laquelle Mr. de Maupertuis présidoit, que la Lettre n'avoit jamais été écrite par Mr. Leibnitz, & que la Copie qu'on en produisoit étoit fautive, & fabriquée selon toutes les apparences, pour ternir la gloire de l'illustre Président. Ce jugement de l'Académie ne fut rendu que par une très-petite partie des Académiciens. Le Comte Algarotti, Mr. de Voltaire, Mr. Sulzer, le Marquis d'Argens, & plusieurs autres ne furent pas à l'assemblée le jour de la condamnation de Mr. König, qui ne trouva pour la tranquillité de Mr. de Maupertuis que trop de défenseurs dans la république des Lettres.

Tant

Tant de peines, de soins, d'embarras, altérèrent la Santé de Mr. de Maupertuis. Il fit un voyage en France pour la remettre : mais la Guerre qui étoit pour lors entre les Francois & les Prussiens, & les Ennemis que lui avoient fait les disputes littéraires l'obligèrent à quitter Montpellier, & à se retirer à Bâle en Suisse, où il mourut entre les bras de deux moines Franciscains. Il avoit toujours été fort indévot, tandis que Mr. de Voltaire n'avoit pas été à Berlin : mais lorsqu'il y fut, Mr. de Maupertuis devint croyant, & même scrupuleux. L'on peut appliquer à la dévotion de Mr. de Maupertuis ces vers de la comédie de Don - Japhet.

„Deux Soleils dans un lieu trop étroit

„Rendent trop excessif le contraire du froid :

Au reste la dévotion de Mr. de Maupertuis ne l'empêcha pas de protéger toujours la Metrie, qu'il avoit fait venir à Berlin, parce qu'il espéroit pouvoir se servir tôt ou tard de cet insensé pour publier quelque Satyre contre Mr. de Voltaire. Mr. de Maupertuis ordonna par son testament, la France & la Prusse étant en Guerre, qu'il seroit enterré en terre neutre : un Prince Souverain n'eût pu agir avec plus de ménagement. Il est bien fâcheux que Mr. de Maupertuis
n'ait

n'ait pas eu un pré au delà du Rhin, & une Vigne en deçà : il auroit pu dire, pour rendre son testament plus digne d'un Roi, qu'il donnoit ses Domaines en delà du Rhin à son Neveu, & ceux en deçà à sa Niece.

§. III.

S'GRAVESANDE.

Mr. s'Gravesande est sans contredit un des plus illustres Disciples de Newton, & un des plus habiles Physiciens qu'il y ait en Europe. Le Cours de Physique qu'il a donné au Public, intitulé *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam*, est un excellent Ouvrage. Ce Philosophe Hollandois admet l'Attraction, ainsi que son Maître, dans toute son étendue, & la fait dominer dans l'explication de tous les Phénomènes; elle est après Dieu la première & la principale cause de l'harmonie de l'Univers. Mr. s'Gravesande a soin de prévenir ses Lecteurs, qu'il ne regarde pas la Vertu qu'ont les Corps de s'attirer mutuellement, & de se repousser, comme une Qualité occulte; mais qu'il la considère au contraire comme la Loi

universelle établie dans la Nature. Il cite ²³ à ce sujet ce qu'a dit Mr. Newton son Maître, & que je vous ai rapporté, lorsque j'ai parlé de ce grand Homme, qui prétend que c'est avoir fait un grand progrès dans la bonne Philosophie, que d'expliquer clairement par le moyen de deux ou trois Phénomènes de la Nature les Principes généraux du Mouvement, & les propriétés de toutes les choses qui découlent de ces Principes.

Mr. s'Gravesande réduit, ainsi que son Maître, à *trois loix* toutes celles du Mouvement. Par la première il établit que tout Corps persévère dans son état de mouvement ou de repos, s'il n'est déterminé par quel-

²³ Et ne quis credat, quia causam prædictæ Attractionis & repulsionis non damus, illas inter Qualitates occultas esse recensendas. Cum Newtono hic dicimus, nos illa Principia considerare non ut occultas Qualitates; quæ ex specificis rerum formis oriri finguntur, sed ut universales Naturæ leges, quibus res ipsæ sunt formatæ; nam principia quidem talia revera existere ostendunt Phænomena Naturæ, licet ipsorum causæ quæ sunt nondum fuerit explicatum. Affirmare singulas rerum species specificis præditas esse Qualitatibus occultis, per quas eæ vim certam in agendo habeant, hoc utique est nihil dicere. At ex Phænomenis Naturæ duo vel tria

quelque force, dont il reçoit une impression qui le fait changer d'état. Par la seconde loi le changement de Mouvement est toujours proportionné à la force motrice qui agit, & se fait toujours aussi selon la ligne droite par laquelle cette force agit. Par la troisième loi la réaction est toujours égale, mais contraire dans deux corps différens. Si on presse une pierre avec le doigt, le doigt à son tour est pressé par la pierre. C'est sur ces trois uniques Principes du Mouvement que Mr. s'Gravesande établit, ainsi que tous les Newtonistes, toutes les causes des mouvemens particuliers; il y a joint quelques explications assez courtes, & quelques exemples familiers que vous pourrez voir au bas de la page ²⁴.

Ces

derivare generalia Motus Principia, & deinde explicare quemadmodum proprietates & actiones rerum omnium, ex Principiis istis consequantur; id vero magnus esset factus in Philosophia progressus, etiamsi Principiorum istorum causæ nondum essent cognitæ. Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam, Auctore Guillelmo Jacobo s'Gravesande, &c. Tom. I. Libr. I. Part. I. Cap. V. p. 13.

²⁴ Tres à Newtono traduntur leges, quibus omnia quæ ad Motum pertinent explicari posse credimus.

Ces Eclaircissemens ne sont point inutiles : ils facilitent dans la suite l'intelligence de

LEX I.

Corpus omne perseverat in statu suo quiescendi vel movendi uniformiter in directum, nisi quatenus à viribus impressis cogatur statum illum mutare.

Videmus Corpus sua natura esse iners & incapax sese movendi ; unde nisi causâ extraneâ moveatur, in quiete semper necessario manet.

Corpus etiam semel motum, in motu secundum eandem rectam lineam eadem cum velocitate continuare quotidianis experimentis plenissimè constat ; nullam enim unquam mutationem in motu fieri videmus, nisi aliqua ex causa. Quomodo verò, cum Motus sit continua loci mutatio, mutatio secundi momenti ex mutatione primi momenti sequatur, & quænam sit causâ continuationis motus, mihi omnino ignotum videtur ; cum autem Phænomenon certum sit, pro Naturæ lege habendum est.

LEX II.

Mutatio Motus est semper proportionalis vi motrici impressæ, & fit semper secundum rectam lineam, quâ vis illa imprimitur.

Quando Corpori moto alia superadditur vis, ad illud movendum in eadem directione, motus celerior fit, & quidem pro ratione novæ impressionis.

Quandoq; nova impressio motui Corporis contraria est, retardatio sequitur proportionem impressionis, ita ut vis dupla aut tripla, &c. producat retardationem duplam aut triplam.

de bien des endroits du Livre de Mr. s'Gravefande. Ce n'est pas qu'on puisse l'accuser d'être

Et in genere, omnes vires producunt mutationes in motu secundum directiones suas, & pro magnitudinibus suis: aliæ actiones virium contradictionem involvunt; illud clariùs patebit per Experimenta in sequentibus circa vires obliquas memoranda.

LEX III.

Actioni contraria semper & æqualis est reactio, sive, corporum duorum actiones in se mutuo semper sunt æquales, & in partes contrarias diriguntur.

Quomodocunque Corpus in aliud agat, ipsum reactionem æqualem & contrariam pati semper videmus. Digito lapidem premo, premitur æqualiter digitus à lapide. Currum Equus protrahit, à Curru æqualiter retrahitur; lora enim æqualiter versùs utramque partem distenduntur.

Corpus in aliud impingitur, quæcunque sit impressio, utrumque æqualem patitur; impressiones vero contrariæ sunt: illud plenissimè confirmatur per Experimenta circa collisiones corporum.

Magnes Ferrum ad se trahit, trahitur æqualiter à Ferro.

EXPERIMENTUM.

Suspenditur Magnes M, ita ut facillimè moveri possit, & Ferro admoto ad certam distantiam, accedit Magnes ad Ferrum; & hoc retrahendo, antequàm Magnes ad hoc pervenerit, Magnes Ferrum sequitur; eodem omnino modo, ac Ferrum ad Magnetem accedit, & hunc

d'être obscur : mais il est ordinairement si concis, qu'il faut prendre garde aux moindres Principes qu'il établit ; sans cela on court risque de ne le plus entendre , ou de l'entendre fort mal.

L'ordre qu'il a gardé dans son Livre est fort beau ; les matières s'y succèdent à propos, & l'une conduit nécessairement & imperceptiblement à l'autre. Le Corps de son Ouvrage est divisé en quatre Livres, subdivisés chacun en deux ou trois Parties. Dans la première du premier Livre, il traite du Corps en général ; dans la seconde du mouvement des Corps solides.

La première Partie du second Livre concerne la gravité des parties fluides & les effets de cette gravité sur ces mêmes Fluides : l'autre est sur le mouvement des Fluides ;

sequitur, quando illud suspenditur, & Magnes admo-
vetur.

Sedet quis in Cymba, Cymbam aliam æqualem & æqualiter onustam; fune trahit: ambæ Cymbæ æqualiter moventur, & in medio distantie primæ concurrunt; si una Cymba altera sit major, aut magis onusta, pro diversis quantitibus materiæ in singulis celeritates erunt diversæ, quantitates vero motûs æquales ab utraque parte, sepositâ aquæ resistentiâ.

des; la troisième sur le fluide & l'élasticité de l'Air.

1. La nature du Feu : 2. L'inflexion, la réfraction & la réflexion de la lumière; 3. L'opacité des Corps & leurs couleurs sont les Matières qui sont examinées dans les trois Parties du troisième Livre.

Le Système du Monde est traité dans la première Partie du quatrième Livre, & dans la seconde les Causes physiques des Mouvements célestes.

Mr. s'Gravesande suit dans tous ces points différens, les sentimens de Newton. Ainsi que ce savant Anglois, il explique toute l'harmonie de l'Univers par le moyen de l'Attraction. Les Planetes sont retenues dans leurs Orbes par le pouvoir que tous les Corps ont de peser mutuellement les uns sur les autres ²⁵, & de s'attirer en raison inverse

Et hæc eadem Lex generaliter in omnibus Corporum actionibus in alia corpora locum habet. *Idem*, ibid. Cap. XVI. p. 36.

²⁵ Leges, juxta quas Corporum motus diriguntur, antea exposuimus. Si hisce unicam addamus, totum patet Artificium, quo ingens Machina, Systema Planetarium, regitur.

Lex cæteris addenda, hæc est : Omnia Corpora in se mutuo gravia sunt : gravitas hæc materia quantitati. pro-

verse du quarré de leurs distances. La Lumière qui nous vient du Soleil, son inflexion, sa réfraction & sa réflexion : tout cela est expliqué dans Mr. s'Gravesande selon les Principes de Newton que nous avons déjà vus amplement; ainsi, *Monsieur*, je ne m'y arrêterai pas d'avantage pour ne point tomber dans une répétition inutile.

Au reste, il y a dans le Livre du Disciple beaucoup d'Expériences, qui autorisent ses sentimens & ceux de son Maître. Mr. s'Gravesande en a marqué plusieurs sur toutes

portionalis est: ad inæquales distantias est inversæ, ut quadratum distantia. Id est, omnia Corpora sese mutuò petunt, aut versùs sese mutuò tendunt vi, quæ singulis particulis Materiæ in singulas particulas competit; & vis, qua corpus in alia agit, formatur ex omnibus viribus conjunctis virium particularium ex quibus corpus constat; sic vis hæc crescit in ratione, in qua materiæ quantitas augetur; & immutabilis est in singulis particulis, ad eandem distantiam semper eadem; auctâ autem distantia decrescit vis, ut quadratum distantie augetur. Phys. Elementa Mathem. &c. Tom. II. Lib. IV. Cap. XL p. 146.

²⁶ In omnibus Corporibus liquidis partes omnes sese mutuò attrahere videmus, ex figura spherica quam guttæ semper habent; ex eo etiam quod nullum detur

tes les matières qui semblent les plus douteuses, ou, si l'on aime mieux, les plus susceptibles de dispute. On ne sauroit trouver de meilleure Méthode pour soutenir son opinion, que de la fonder sur des Expériences; c'est un excellent moyen pour connoître la Nature que de la consulter avec attention dans ses opérations. Je vous ai parlé de plusieurs Expériences sur lesquelles Mr. Newton a établi la réalité de l'Attraction; Mr. s'Gravesande en rapporte quatorze. Vous pourrez en voir une ou deux au bas de la page ²⁶. La première paroît tous
les

liquidum, cujus partes non sint quasi conglutinatae, quod in ipso Mercurio clarè apparet.

Sed multo melius hæc mutua particularum attractio probatur, ex eo quod in omnibus liquidis duæ guttæ ut A, & B, statim ac se invicem quàm minimè tangunt, in unam guttam majorem F redigantur; quæ omnia cum etiam in Metallis liquefactis locum habeant sequitur particulas illa componentes & rum sese mutuo attrahere, cum motu ignis à junctione arcantur.

Hæc non oriuntur ab Aëris pressione, quia & in loco aëre vacuo procedunt, neque ab alia Materie cujuscunque pressione ab omni parte æquali; talis enim pressio ad figuram sphericam in guttis servandam quidem valet, minimè vero illam iis tribuere potest. Idem, Tom. I. Cap. V. p. 10.

les jours à nos yeux; deux gouttes d'eau, séparées par une petite distance, se réunissent, & n'en forment qu'une seule, pour peu surtout qu'elles viennent à se toucher. Lorsqu'on fait réflexion à cette facilité de s'unir, quelque Cartésien qu'on soit, si l'on veut se dépouiller de ses préjugés, il est impossible qu'on ne sente qu'il pourroit bien y avoir dans tous les Corps cette attraction que Newton leur accorde.

Quelques personnes ont prétendu que Mr. s'Gravelsande avoit rendu la Physique trop mécanique: ceux qui parlent ainsi, en croyant blâmer ce Philosophe, font son éloge; il n'est besoin pour le justifier que de répondre ce qu'a dit avec tant de raison l'illustre Fontenelle. „Assez de gens, *dit-il* ²⁷, „ont toujours dans la tête un faux Merveil- „leur

Vitrea duo Plana *A, B, C, D*, junguntur in *A, B*, & in *C, D*, interpositâ laminâ paululum separantur, aquæ aliquo colore tinctæ immerguntur, ita ut latera *A, B*, & *C, D*, sint verticalia; antea iisdem Planis intrus eodem liquore madefactis. Aqua jnter illa Plana, planorum attractione ascendit, & ad majorem altitudinem ascendit, pro minori inter plana distantia; cum vero continuò à *C, D*, versus *A, B*, illa minuat, aqua ubique ad diversas altitudines ascendit, & format lineam curvam *E, F, G*, ex cujus figura attractionem in distan-

„leux enveloppé d'une obscurité qu'ils re-
 „spectent. Ils n'admirent la Nature, que
 „parce qu'ils la croient une espèce de Magie
 „où l'on n'entend rien; & il est sûr qu'une
 „chose est deshonorée auprès d'eux, dès
 „qu'elle peut être conçue". Le savant Aca-
 démicien fait ces réflexions, parce qu'ayant
 dit à la Marquise, que qui verroit la Nature
 telle qu'elle est, ne verroit que le derrière du
 Théâtre de l'Opera, cette Dame répond:
 A ce compte, la Philosophie est devenue
 bien mécanique.

Après avoir loué Mr. s'Gravesande sur le
 grand nombre d'Expériences dont il a enri-
 chi sa Physique, je croirois oublier une des
 choses qui lui fait le plus d'honneur, si je
 passois sous silence sa modestie. Il ap-
 prend ²⁸ à ses Lecteurs qu'il doit aux An-
 glois

*ria minima subito admodum decrefcere; ad majorem ve-
 rò distantiam lentiffimè, primo intuitu patet. Idem,
 ibid. Tom. I. Lib. I. Cap. V. p. 11.*

²⁷ *Eutretius sur la Pluralité des Mondes, par Mr. de
 Fontenelle, Premier Soir, p. 19.*

²⁸ Mathematicus enim circa illa quæ mathematicè de-
 monstrantur, Experimenta superflua credit: nos autem
 Mathematicas Demonstrationes, semper abstractas, faci-
 liores reddi, si Experimentis conclusiones sub oculis
 ponantur, extra omne dubium habuimus: in hoc imita-

glois l'idée de démontrer par l'usage des Expériences ce qui peut l'être par des Démonstrations Mathématiques : la première façon d'instruire étant plus aisée & moins abstraite. A ce premier aveu il en ajoute un second ²⁹ encore plus rare & plus estimable dans un Auteur, c'est qu'il est redevable à Mr. Jean Musschenbroek de l'invention & de la connoissance de plusieurs Machines qui lui ont été très-utiles, & qui ont beaucoup enrichi ses Ouvrages.

Ce Jean Musschenbroek, bon Physicien, a un frère à Utrecht, qui a donné un Livre de Philosophie suivant les Principes de Newton. Cet Ouvrage est fort bon, d'une grande clarté, & sur-tout très-utile à l'instruction des Jeunes Gens pour lesquels il a été composé. Le stile en est aisé & clair : il n'en est pas de même de celui de Mr. s'Gravesande; il est souvent embarrassé, quelquefois

ti Anglos, quorum docendæ Philosophiæ Naturalis Methodus nobis occasionem dedit cogitandi de hac quam in hoc Opere secuti sumus; illorum vestigia tenere semper gloriabimur, qui, Principe Philosophorum Duce, primi in Philosophicæ detegendæ veritatis viam ingressi sunt. *Physices Elementa Mathematicis Experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam*, Auctore Jacobo s'Gravesande, Prefat. sub fin. Tom. I.

quefois confus & toujours dur. On peut dire que ce grand Philosophe dit de fort belles choses en de mauvais termes. Il est bien éloigné d'avoir la façon d'écrire claire & brillante des Bacon & des Descartes; encore moins celle des Gassendi. Il vous sera aisé de sentir toute la différence du stile de Mr. s'Gravesande & de celui de ces Philosophes, en comparant les différens passages que j'ai cités de ces Auteurs avec ceux que vous venez de lire, extraits du meilleur Ouvrage de Mr. s'Gravesande. Car, quoique son *Introduction à la Logique & à la Méta-physique* contienne d'excellentes choses, il s'en faut bien qu'elle égale ses *Elemens de Physique*. Cet Ouvrage a, selon moi, un grand défaut, c'est qu'il n'est point, en général, assez élevé, & si j'ose me servir de ce terme, assez approfondi pour les Savans; & qu'il est trop bref, trop concis, pour
les

29 Circa Machinas ulterius monebo, plerasque constructas esse ab Artifice in hac Urbe ingeniosissimo, & simul Philosopho non imperito, Joanne van Muschenbroek, cui omnes quæ hic explicantur plenissime notæ sunt; quod monere non ingratum fore iis credidi, qui forte quasdam Machinas inuitatas desiderarent. Idem, ibid.

les Ecoliers, quoiqu'il paroisse dans la Préface, qu'il a été fait pour eux.

Les Jeunes Gens ont souvent besoin, pour comprendre les choses, & sur-tout celles qui sont aussi abstraites que les plus sublimes Questions de la Métaphysique, qu'on les leur présente à l'esprit de plus d'une manière. Dans son *Introduction* Mr. s'Gravesande ne cherche point à suivre cette Méthode: il instruit ses Disciples d'une manière tout-à-fait opposée; il ne regarde que dans un seul point de vue la Question la plus épineuse. Il est vrai qu'ordinairement ce point est le véritable; mais lorsqu'il est obscurci par quelques nuages, ils ne sont point dissipés; or une bonne raison & un argument pressant peuvent être sujets à bien des difficultés. Je pense donc qu'il est d'un grand Philosophe de les prévenir, & d'obvier d'avance à tout ce qu'on pourroit faire pour empêcher la Vérité de paroître au grand jour.

Mr. s'Gravesande a traité la Question de l'immatérialité de l'Ame avec une brièveté qui ne contente point les Savans, & qui n'instruit

20 *Introduction à la Philosophie contenant la Métaphysique & la Logique*, par G. J. s'Gravesande, Liv. I. Part. II.

n'instruit guère les Ecoliers. Voici tout ce qu'il dit au sujet d'un Dogme si important & si souvent contredit. „Nous avons dit 30, „qu'il y avoit une étroite union entre l'Ame „& le Corps; cette union a jetté quelques „Philosophes dans une erreur très-dangereuse. Ils ont cru que notre Ame étoit „corporelle, & que nos pensées n'étoient „autre chose que l'agitation de certaines particules de Matière.

„D'autres remarquant que la Pensée & le „Mouvement n'ont rien de commun, & que „le Corps ne sauroit acquérir, par le seul „mouvement, la faculté de penser, ont cru „cependant que Dieu a pu donner aux Corps „cette faculté; & que pour cela même il est „impossible de décider, si notre Ame est corporelle ou non.

„Mais il me paroît, qu'on peut démontrer par un Argument très-simple, que la „faculté de penser ne sauroit être l'attribut „d'aucun Etre étendu.

„Tout ce qui a de l'étendue a des parties, „& on ne peut rien attribuer à cette étendue, qui ne convienne en même tems à ses „par-

„parties. Supposons à présent qu'un Etre
„étendu pense : ou la pensée sera entière
„dans chacun des points de cette étendue,
„ce qui est absurde ; ou elle' sera répandue
„dans toute l'étendue, & par cela même di-
„visible avec elle, ce qui est opposé à la na-
„ture des perceptions.

„Que si quelqu'un dit que les idées sont
„divisibles, & qu'il conçoit clairement que
„l'idée de l'Etendue est telle : je réponds
„qu'il confond l'idée de la chose avec la
„chose même. Celui qui a une idée, sent
„qu'il a cette idée ; mais personne n'affirme-
„ra, que ce sentiment soit divisible & éten-
„du ; cependant ce sentiment ne sauroit être
„séparé de l'idée, & devroit être partagé avec
„elle, si la pensée étoit étendue ; ainsi penser
„& être étendu ne sont pas les attributs d'un
„seul & même sujet”.

Je trouve plusieurs choses à reprendre
dans ce passage indépendamment de l'extrê-
me brièveté ; c'est qu'en proposant le senti-
ment de ceux qui ont cru qu'il n'étoit pas
impossible que Dieu pût communiquer la
pensée à la Matière, on ne fait aucune men-
tion des raisons très-fortes & très-embaras-
santes sur lesquelles ils fondent leur opinion.
Or ces raisons préviennent en quelque ma-
nière, & diminuent beaucoup la force de
l'Argu-

l'Argument que Mr. s'Gravesande considère comme une démonstration si évidente, qu'après l'avoir proposée de la manière la plus simple, il passe à une autre Question, & regarde celle-là comme entièrement éclaircie. Permettez, *Monsieur*, que je vous fasse sentir une foule d'Objections qu'on peut faire contre cette prétendue démonstration.

Vous prétendez, est-on en droit de dire à Mr. s'Gravesande, que la Pensée ne sauroit être le mode d'une Substance étendue, parce que „ou elle sera entière dans chaque point „de l'étendue, ce qui est absurde, ou elle „sera répandue dans toute l'étendue, & par „cela même divisible avec elle, ce qui est „opposé à la nature des perceptions. Qui „vous assure que la Matière est divisible à „l'infini physiquement ? Je vous le nie, & „vous le nie appuyé de l'autorité de Newton „votre Maître. *Il est, selon lui, des parti- „cules qui ont été créées indivisibles, inaltéra- „bles par leur nature :* Dieu peut avoir ac- „cordé la pensée à ces particules ; & par „conséquent la pensée répandue dans leur „étendue ne sauroit jamais être divisée. Tout ce que vous ajoutez est inutile, & ne „sert qu'à réfuter une réponse que vous „faites faire à votre fantaisie ; car loin de „prétendre que les idées sont divisibles, on

TOM. IV. A a „vous

„vous soutient que la Substance étendue, à „laquelle la pensée est attachée, ne sauroit „jamais être divisée”.

Voyons encore, *Monsieur*, une autre Objection qui se présente naturellement contre le sentiment de Mr. s'Gravesande. Nous ne connoissons que très-imparfaitement la Matière: nous ignorons une partie de ses attributs: un Philosophe moderne vient d'en découvrir un qui lui est aussi essentiel que l'étendue; c'est l'Attraction, vertu dont Mr. s'Gravesande convient, qui est attachée non-seulement à la Matière en général, mais à chaque partie de la Matière. Or y ayant des propriétés très-essentiellles dans la Matière qui peuvent nous être inconnues, comment pouvons-nous savoir si celle d'être susceptible, par le Pouvoir divin, de la pensée, n'en est pas une? L'Attraction n'est point divisible, plusieurs autres propriétés de la Matière ne le sont point, comme le mouvement, la vie, l'électricité, la végétation; donc la Matière a des propriétés qui ne sont pas divisibles; donc la Pensée en peut être une, sans qu'elle soit sujette à la division.

Les Bêtes n'ont point d'Ame spirituelle, Mr. s'Gravesande en convient. Jusqu'à présent personne, excepté Mr. Boulier, n'a soutenu une opinion aussi hétéroclite: ce pendant

pendant elles pensent, l'Expérience, la Raison, l'Evidence, nous en convainquent; donc la Pensée n'est point incompatible avec la Matière; donc elle est même le mode d'une Substance étendue. Je ne pousserai pas plus loin cette foule d'Argumens qu'on peut opposer à Mr. s'Gravesande : nous avons déjà examiné fort au long cette Matière dans l'Article de Mr. Locke ; vous pourrez y jeter les yeux, & vous serez encore plus persuadé que, soit pour la Satisfaction des savans, soit pour l'instruction des Jeunes Gens, il auroit été à souhaiter que Mr. s'Gravesande n'eût point traité si succintement la plus grande & la plus épineuse Question de la Métaphysique.

Au reste, je crois devoir vous faire remarquer que la difficulté que fait Mr. s'Gravesande sur *l'impossibilité que la Pensée soit entière dans chacun des points d'une étendue*, ne peut embarrasser qu'un Protestant. Car, dans l'état où est la question, un Catholique ne seroit point en droit de la proposer. Il s'agit de savoir si Dieu, qui a le pouvoir de se rendre en cent mille lieux différens tout entier, corporellement, de même enfin que lorsqu'il étoit homme, & cela dans le même tems, n'est pas le maître de faire le même Miracle, lorsqu'il s'agit de mettre la

Pensée entière dans chacun des points d'une étendue? Dès qu'on convient que Dieu peut changer l'essence des choses, comme il faut le soutenir quand on admet la *Transubstantiation*, on ne doit plus fonder la réjection d'une opinion sur la contrariété qu'on apperçoit avec la nature des choses, lorsqu'il est question du Pouvoir divin, qui ne trouve aucune borne. Je m'étonne, *Monsieur*, que nos Théologiens Catholiques, qui se sont récriés assez mal-à-propos contre le sentiment de Mr. Locke, n'aient pas fait cette réflexion. Car il ne s'agit point de savoir si l'Ame est matérielle ou spirituelle: on convient qu'elle est spirituelle, puisque la Religion nous l'a appris; mais on demande si elle n'auroit pas pu être matérielle si Dieu l'avoit voulu? Or soutenir le contraire chez les Catholiques, c'est détruire le plus sacré & le plus auguste de nos Sacremens: chez les Protestants, c'est borner mal-à-propos la puissance de Dieu; & chez les Philo-

3^e Pour faire mieux sentir l'usage de cette seconde Règle, je proposerai un Exemple, qui n'est pas des plus faciles quoiqu'assez simple. Il est en Latin, & a été écrit, en changeant la signification des lettres.

Il est indifférent que l'on emploie des lettres, des nombres, ou quelques autres caractères, La Méthode

Philosophes de toutes les Religions, c'est raisonner mal, & supposer pour certain ce dont on dispute.

Je viens d'accuser Mr. s'Gravesande d'avoir été souvent trop concis, je le condamne actuellement pour avoir examiné fort au long des Questions très-peu importantes, & même fort inutiles. Il eût mieux valu qu'il les eût omises, & qu'il en eût approfondi d'autres. Je mets aux nombre des endroits de son Livre qui me paroissent superflus, le long & presque inintelligible Chapitre qu'il a fait sur l'Art de déchiffrer les Lettres. Ce Traité n'est guère bon que pour des Ministres d'Etat, ou des Secrétaires d'Ambassade : il me paroît déplacé dans un Livre aussi court que celui de Mr. s'Gravesande; & je ne sai si beaucoup de ses Ecoliers y ont compris quelque chose. Vous pourrez juger de la clarté par quelques morceaux que vous verrez au bas de la page 31.

Le

de raisonner est toujours la même pour le déchiffrement.

*abcdefghikflmkgnkdgeihkfbceef
iclahfcgfgoinebhfbhiceikffmfpim
fhiabcqibcbieieacgb.fbcbgpigbgrb
kdghik.fsmkhitefm.*

**Le Traité de l'Argumentation, ou de
l'Art de raisonner par Syllogismes, qui ter-
mine**

Je commence d'abord par faire la liste des Caractères; je marque combien de fois chacun d'entr'eux est répété, & je mets les premiers ceux qui reviennent le plus souvent.

f. 14.	g. 10.	m. 5.	n. 2.	r. 1.
i. 14.	c. 9.	a. 4.	p. 2.	s. 1.
b. 12.	h. 8.	d. 3.	o. 1.	t. 1.
e. 11.	k. 8.	l. 2.	q. 1.	

J'observe qu'il n'y a que dix-neuf Caractères, entre lesquels il y en a cinq, qui ne se trouvent qu'une fois; d'où je conclus, qu'un seul Caractère est employé pour chaque lettre.

Pour qu'on entende plus facilement ce qui suit, je vais mettre des lettres capitales au-dessus de quelques endroits, dont il sera parlé dans la suite.

A.	B.	
a b c d e f g h i k f		l m k g n e
C.		
k d g e i h e k f :		b c e e f i c l a h
D.	E.	F.
f c g f g o i n e b h f b h i c e i a f :		
G.	H.	I.
f m f p i m f h i a b c q i b c b i e i e		
K.	L.	
a c g b f b c b g p i g b g r b k d		
M.		
g h i k f :		s m k h i t e f m.

mine *l'Introduction, à la Logique* ne me paroît ni plus clair ni plus utile que celui de

Je cherche à présent un petit nombre d'endroits plus remarquables que les autres; & je découvre que les cinq lettres *g, b, i, k, f*, se trouvent deux fois dans le même ordre (B, M.) que dans un autre endroit, les lettres *i, k, f*, (F.) se trouvent répétées. Enfin, je m'apperois que *h, e, k, f*, (C.) a de la relation avec *h, i, k, f*, (B, M.)

Je remarque ces endroits: & je conclus, qu'il est probable que des mots se terminent en ces quatre endroits; ce qu'il faut indiquer, en mettant des points.

Les trois dernières Règles doivent être appliquées indistinctement; & c'est en comparant l'arrangement des mêmes Caractères, en différens endroits de l'Ecrit proposé, avec l'ordre des lettres dans les mots Latins, qu'il faut former des Hypothèses, dont chacune doit être examinée, en l'appliquant aux autres endroits de l'Ecrit dont il s'agit. Je marquerai à présent, de quels raisonnemens je me suis servi autrefois, pour déchiffrer l'Ecrit en question; en me bornant à indiquer les raisonnemens qui m'ont donné quelque lumière, sans faire mention des autres.

Je compare *h, i, k, f*, (B, M.) avec *h, e, k, f*, (C). Quelques mots se terminent en ces endroits: or rien n'est plus ordinaire, dans la Langue Latine, que de trouver des terminaisons, dans lesquelles, entre les quatre dernières lettres, il n'y a de différence que dans les seules pénultièmes; lesquelles, en ce cas, sont ordinairement des voyelles. Cette conjecture, que *i*, & *e*, sont des

de déchiffrer les Lettres. Mr. s'Gravesand
de a crû devoir s'éloigner dans cette occa-
sion

voyelles, est confirmée parce que ces Caractères sont du
nombre de ceux, qui reviennent le plus souvent. Par
conséquent, *i*, & *e*, sont probablement des voyelles.

Voici le commencement d'un mot *f, m, f*, (G.) Par
conséquent, *m*, ou *f* est une voyelle: mais *m* ne se trouve
que cinq fois, & *f* quatorze fois; donc, il y a une plus
forte probabilité pour cette dernière.

Ainsi, *f* est probablement une voyelle, & *m* une
consonne.

J'examine l'endroit *g, b, f, b, c, b, g*, (K.): *f* est une
voyelle; donc *b* est une consonne; c'est pourquoi *c* doit
aussi être une voyelle.

Je marque donc, que *c* est probablement une voyelle,
& *b* une consonne.

Dans *g, b, g, r, b*, (L) il y a trois consonnes, savoir
b, b, & *r*, à cause que cette lettre ne se trouve qu'une
seule fois dans l'Ecrit; donc *g* est probablement une
voyelle.

Je ne donne toutes ces Conclusions que pour pro-
bables, quoique les dernières découlent manifestement
des Prémisses: mais le fondement de toutes n'est que
probable.

Dans *f, c, g, f, g*, (D) nous avons cinq voyelles,
mais les voyelles ne se trouvent jamais dans cet ordre,
quand même nous supposerions, que les lettres *o*, & *a*,
aussi-bien que *j* & *i*, sont marquées par les mêmes
caractères: ce que le nombre des caractères donne lieu

sion des routes ordinaires : il n'a pas jugé à propos de prescrire la forme que les Régens

de conclurre; ainsi le principe dont il a été déduit, que *f*, *c*, *g*, étoient des voyelles, est faux. Et nous affirmons que *f* n'est point une voyelle, mais que *m* en est une; & c'est de quoi nous ne doutons plus à présent.

Ainsi nous posons comme certain que *m* est une voyelle, & *f* une consonne.

Delà il s'ensuit, que *b* est une voyelle.

Dans 'g, b, f, b, c, b, g, (K) nous avons un endroit remarquable, dans lequel la même voyelle est répétée trois fois, & n'est séparée chaque fois, que par l'interposition d'une seule lettre. Voici donc comment j'écris les voyelles,

. a.	a.	a.
. e.	e.	e.
. i.	i.	i.
. o.	o.	o.
. u.	u.	u.

& en suppléant les consonnes, je cherche si je puis découvrir quelque chose qui ait du rapport avec la Langue Latine. D'abord les mots, *legere*, *edere*, *emere*, &c. s'offrent à mon esprit, & je découvre aussi, *amara*, *fi tibi* . . . J'en trouverois peut-être d'autres : mais je n'en cherche pas encore, à cause que je m'apperçois, que la voyelle *e* est celle, qui se trouve le plus souvent répétée ainsi trois fois.

Donc *b* est probablement *e*, & par la même raison *c* est probablement *r*.

gens ont coutume de donner pour servir de base à l'Argumentation ; mais ce qu'il sub-

J'écris ^{e r e} *q, i, b, c, b, i, e, i, e*, (I.), en mettant au-dessus des caractères connus leur signification. Outre cela, *i* & *e* sont des voyelles : mais elles ne sauroient être disposées comme elles le sont, si l'une des deux n'étoit pas employée pour une consonne, c'est-à-dire n'étoit pas *j* ou *v*.

En supposant, que c'est *j*, je ne découvre rien ; mais en supposant que c'est *v*, j'ai d'abord *revivi*.

Donc *i* est probablement *v*,

Et *e* est probablement *i*.

Cela étant, j'écris le même endroit avec ce qui précède & ce qui suit ;

n e r n e r e v i v i
i a b c q i b c b i e i e a c,

& je lis *uterque revivit* ; donc *a* est *t*, & *q* est *p*.

Je marque alors, dans cet autre endroit, la signification des caractères connus.

e n r i n
h f b h i c e i k f, (E, F.)

& je lis *esuriunt*.

Donc, *b* est *f*, *k* est *n*, & *f* est *t*. Mais nous avons déjà vu, que *a* étoit *t* ; ainsi il s'agit de déterminer de quel côté est la plus grande probabilité. Dans l'Ecrit on trouve quatre fois *a*, & quatorze fois *f* : parmi les consonnes, *t* est une de celles dont on fait le plus fréquent usage dans la Langue Latine : outre cela, *i*, *k*, *f*, se trouvent trois fois (B, F, M.), & *n r t* est une terminaison

substituée à la place de ce qu'il rejette, n'est à coup sûr ni plus clair ni plus utile. „Il „y a

Latine très-ordinaire ; donc *f*, sera *t*, & il faudra de nouveau chercher la signification de *a*, comme aussi celle de *q*. Cependant sans nous arrêter à cet incident, nous pourrons continuer notre recherche.

Nous avons déjà vu, que *m* étoit une voyelle : & *e*, *i*, *x*, sont connues : par conséquent, *m*, est *a*, ou *o* ; c'est pourquoi j'écris ainsi les endroits G, & H.

t a t . u a t s x

t o t . x o t s x

f m f p i m f h i.

Il est clair, qu'il faut lire

Tot quot su —

Donc *m* est *o*, & *p* est *q*.

J'ajoute l'endroit examiné dans l'Article 1028 : & après avoir rejeté les significations trouvées en cet endroit, j'ai

Tot quot su — er — nere vivi,

& je lis, *tot quot supersuere vivi p.*

Je corrige à présent les erreurs des No. 1028. & 1029. que j'ai découvertes ; & je m'aperçois que *a* est *p*, & que *q* est *f*.

Le commencement de l'Ecrit est

p e r . i t . f u n t

a b c d e f g h i k f,

& il est clair, qu'il faut lire, *perdita sunt* ; donc *d* est *d*, & *g* est *a*.

Comme je n'ai aucun lieu de douter de la vérité de ce que j'ai découvert ; & que j'ai eu soin de marquer,

„y a, dit-il, une Méthode plus facile de
 „prouver, qu'il n'y a que dix Modes con-
 „cluans ; & cela en considérant d'abord
 „les seules Prémises, & en faisant atten-
 „tion ensuite à la Conclusion.

„Les quatre lettres A, E, I, O, ne peuvent
 „être prises deux à deux, que de seize maniè-
 „res, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
 EE, EI, EO, IE, OE,
 II, IO, OI,
 OO.

„De

dans un endroit à part, la signification de chaque Ca-
 ractère, à mesure que je parvenois à la connoître, je mets
 ici cette liste.

a, p, } e, i, } i, n, } n, } r, }
 b, c, } f, t, } k, n, } o, } s, }
 e, r, } g, a, } l, } p, q, } t, }
 d, d, } h, s, } m, o, } q, f, }

Il ne sera pas difficile de suppléer ce qui manque,
 pourvu qu'on mette au-dessus de chaque ligne de l'Écrit,
 la signification connue de chaque caractère.

Perditasunt. ona. indaisint
ab c d e f g h i k l m k g n e k d g e i h e k f b
riit ur. pstrata. n. iest es n i n n t o
ce e f i c l a h f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f m
t q n o t s u p e r f a e r e v i o i p r a e t e r e a q u
f p i m f h i a b c q i b c b i e i e a c g b f b c b g p i
mea. endasunt. onsn. ito.
g b g r b k d g h i k f s k h i t e f m.

„De ces dispositions nous rejettons,
 „EE, EO, OE, II, IO, OI, OO: IE, doit
 „aussi être rejetée à cause que la Conclu-
 „sion seroit négative ; & par cela même,
 „le grand Terme universel, qui devoit
 „être de même dans la Majeure, ce qui
 „ne sauroit être dans I. Ainsi il ne reste
 „que ces huit dispositions des Prémises :
 „AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI.

„De AA, nous ne pouvons conclurre qu'en
 „A, ou en I. De AE, nous ne concluons
 „qu'en E. A la vérité la Conclusion en O
 seroit

Il est clair qu'il faut lire, *perdita sunt bona* ; donc l est
 b. Par conséquent en mettant b pour l dans l'autre en-
 droit, où cette dernière lettre se trouve, nous avons *Urbs*
 au lieu qu'il auroit du y avoir *Urbs*.

Il est facile de s'appercevoir, que dans l'endroit où il
 y a *strata*, n. i. est, il faut lire *strata humi est*.

Donc o est m, & le nom propre, dans la première
 ligne, est *Mindarus*, qui devoit être *Mindarus*.

Il ne reste à présent que r, s, t : mais on peut les
 trouver sans difficulté, & l'Ecrit se trouve déchiffré de la
 manière suivante :

Perdita sunt bona. Mindarus interit, Urbs
Strata humi est. Esuriunt tot quot superflue
viri. Præterea quæ agenda sunt consulti.

Introduction à la Philos. contenant la Métaphys. & la
 Logique, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 393, & suiv.

„seroit bonne, mais on n'en fait jamais usage, quand on en peut avoir une plus générale ; ce qui se peut toujours dans le cas présent, parce que le petit Terme est universel dans la Mineure. De AI, & de IA, on conclut seulement en I : de AO, OA, & EI, seulement en O ; de EA, seulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les Modes possibles des Syllogismes AAA, AAI, AII, IAI, qui sont les Modes affirmatifs ; AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui sont les négatifs ³²”.

Je vous demande, *Monfieur*, si vous trouvez cela fort intelligible ? Quant à moi, je pense que ces Préceptes figure-roient fort bien dans le Bourgeois Gentil-homme. Il me semble ouïr Mr. Jourdain : AEE, AOO, OAO, EIO, EIE, EAO ; que cela est beau ! que cela est savant ! la façon d'apprendre aux hommes à raisonner est bien sublime & bien élevée ! EAE, EAO, &c.

Quand on veut se vanter de donner de nouveaux Préceptes, ils doivent être plus clairs que ceux qu'on abandonne. Dites-moi,

³² *Idem*, *ibid.* p. 449, & suiv.

moi, je vous prie, *Monsieur*, si ces E A E,
E A Q, ont un grand avantage sur

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton:
Celantes, &c.

Puisque Mr. s'Gravesande avoit suivi dans tant d'endroits les opinions & les sentimens de Mr. Locke, il n'auroit pas mal fait de l'imiter dans ses Règles sur le Syllogisme & l'Argumentation.

En critiquant quelques défauts que je crois appercevoir dans le Livre de Mr. s'Gravesande, je suis bien éloigné de vouloir diminuer le prix des bonnes choses qu'il contient: il y en a une grande quantité, & quoique cet Ouvrage soit inférieur de beaucoup à ses *Elémens Physiques*, il est aisé de voir qu'il part de la main d'un grand Maître; il y a des Morceaux d'une beauté ravissante. Ne croyez donc pas que je cherche par mes critiques à diminuer la gloire d'un si grand Homme. Je remplis, ou du moins je tâche, autant qu'il m'est possible, de remplir le caractère que j'ai pris; & si je parle des fautes que j'apperois, ce n'est que pour empêcher que la réputation du Génie illustre qui les a commises, ne les fasse passer comme des beautés auprès de certaines gens, qui
ne

ne jugent guère de tout ce qui se trouve dans un Livre, que par le nom de celui qui l'a fait. Si je voulois vous parler de toutes les excellentes choses qui se trouvent dans celui

33 Quoique ce que nous venons de dire suffise, pour mettre dans un grand jour la matière de la Liberté, nous ne laisserons pas, eu égard aux Questions importantes qu'on agite sur cette matière, d'ajouter encore quelques Eclaircissemens, afin de prévenir quelques difficultés embarrassantes, auxquelles l'équivoque & l'abus des termes ont principalement donné lieu.

Il ne s'agit point ici de la Liberté de Dieu, laquelle est totalement différente de la Liberté Humaine; l'indépendance de Dieu est souveraine, & son Intelligence ne reconnoît aucunes bornes; en un mot, lui seul possède une liberté absolue & parfaite.

Il y a trois sentimens principaux concernant la Liberté Humaine.

1. Quelques Philosophes prétendent que l'Homme a une liberté, qu'ils appellent d'indifférence. Selon eux, Dieu a donné à l'Homme la faculté de choisir entre deux ou plusieurs objets, à l'égard desquels il a le pouvoir physique nécessaire; de sorte qu'il peut déterminer sa volonté, en mettant à part toutes les raisons & toutes les causes externes, qui pourroient le porter à préférer un de ces objets aux autres.

C'est ce qui paroît impossible. Il est question de choisir entre A & B : vous dites que, toutes choses mises à part, vous pouvez choisir l'un ou l'autre. Vous choisissez A; pourquoi? Parce que je le veux.

celui de Mr. s'Gravefande, l'étendue que j'ai prescrite à ces Lettres ne suffiroit pas. Je me contenterai de placer au bas de la page celles qu'il a dites sur la Liberté 33.
H.

dites-vous. Mais pourquoi voulez-vous A, & non point B? Vous répliquez, parce que je le veux; Dieu m'a donné cette faculté. Mais que signifie je veux vouloir, ou je veux parce que je veux? Ces paroles n'ont d'autre sens que celui-ci, je veux A. Mais vous n'avez pas encore satisfait à ma question, pourquoi ne voulez-vous point B? Parce que j'ai la faculté de me déterminer comme il me plaît. Pourquoi vous plaît-il de déterminer cette faculté en faveur d'A, & non point de B? Est-ce sans raison que vous rejetez B? Si vous dites, A me plaît, parce qu'il me plaît; ou cela ne signifie rien, ou doit être entendu ainsi: A me plaît à cause de quelque raison, qui me le fait paroître préférable à B; sans cela, le Néant produiroit un effet. Conséquence que sont obligés de digérer les défenseurs de ce premier Système.

Mais je sens, ajoutent-ils, que je suis libre. Qui a jamais songé à le nier? Mais cela empêche-t-il, que tout effet ne doive avoir une cause?

Si l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, continuent-ils, les Actions humaines deviennent nécessaires, les Loix sont inutiles, les récompenses & les peines absurdes; il n'y a ni vertu, ni vice, ni louange, ni blâme, &c.

Nous verrons dans la Logique, qu'une conséquence absurde forme une preuve en faveur du sentiment con-

Il examine, avec une pénétration & une sagacité merveilleses, toutes les différentes

traire ; mais que si le premier sentiment est prouvé d'ailleurs, ce sentiment ne sauroit être renversé par un pareil Argument, lequel en ce cas, ne fait que rendre incertaines les deux propositions opposées.

Ce n'est pas que nous croyions que cette Règle soit applicable à l'exemple en question ; car nous n'avons garde d'accorder d'un côté, que dans le Système de l'Indifférence, la Liberté Humaine soit exempte de toute nécessité ; & de l'autre, que toute nécessité donne lieu aux conséquences qu'on paroît craindre.

En admettant l'Indifférence dont il s'agit, je soutiens, que les déterminations de la Volonté Humaine n'en sont pas pour cela moins nécessaires. Il est vrai, que cette nécessité n'est ni absolue ni fatale : mais elle est telle cependant, que dans chaque détermination le contraire est impossible. Vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute, dès qu'on fait attention à la prescience de Dieu.

Ils répondent, que la prescience ne contraint pas la Volonté, & n'est pas cause de ses déterminations. Mais ce n'est pas de quoi il est question ; contraindre la Volonté, est une contradiction. Il s'agit de savoir, si le contraire de ce que Dieu a prévu peut arriver ? Or comme cela est impossible, ce que Dieu a prévu devient nécessaire, par la définition même de ce terme.

Ceux-mêmes qui, en admettant l'Indifférence dans la détermination de la Volonté, nient la prescience Divine, ne sauroient éviter d'admettre une sorte de Nécessité ; comme il seroit aisé de le faire voir. Mais, si c'en étoit ici le lieu, il seroit bien plus facile encore, de

tes opinions ; & conclut avec raison que celle qui tient un juste milieu entre l'Indifférence

prouver, que c'est la chose du monde la plus absurde, que de concevoir un Dieu qui ignoroit hier ce qu'il vient d'apprendre aujourd'hui.

J'ai dit secondement, que toute Nécessité ne donne pas lieu aux conséquences qui ont été indiquées. Ces conséquences ne font rien contre la Nécessité Morale, comme on le verra dans la suite.

II. Le second sentiment sur la Liberté, a été expliqué dans le Chap. X. Les partisans de ce sentiment soutiennent que l'Ame ne se détermine jamais sans cause : que la cause de ses déterminations n'est point physique, mais morale, & agit sur l'intelligence même ; de manière qu'un homme ne puisse jamais être poussé à agir librement, que par des moyens propres à le persuader.

Voilà pourquoi il faut des Loix, & que les peines & les récompenses sont nécessaires ; l'espérance & la crainte agissent immédiatement sur l'Intelligence.

En admettant l'Indifférence, ce n'est ni la crainte, ni l'espérance, ni la connoissance des Loix, qui déterminent la Volonté, mais le *Néant*. On répond que toutes ces choses déterminent la Volonté, mais non pas nécessairement ; c'est-à-dire, que la connoissance de la Loi étant posée, l'Ame peut s'y conformer, ou non : ce qui est très-vrai du pouvoir physique : mais, si la constitution présente de l'Ame étant posée, la connoissance de la Loi ne suffit pas pour que la Volonté se détermine, il faut quelque chose de plus ; & nous avons vu, que ce quelque chose, dans le Système de l'Indifférence, ne peut être que le *Néant* tout pur.

férence & la Fatalité , est la plus raisonnable.

Un

Examinons aussi ce qui regarde la Vertu , & nous ne trouverons plus de difficulté dans ce qu'on dit de la louange & du blâme.

Commençons par déterminer les conditions nécessaires , pour qu'une Action humaine puisse être appelée vertueuse.

1. Il faut que cette Action ait son origine dans l'intelligence de l'Homme , c'est-à-dire , qu'il agisse parce qu'il veut agir.

2. Il faut que cet homme , pendant qu'il agit , sache quel est son devoir dans les circonstances où il se trouve ; & qu'il soit constamment dans la disposition de diriger ses actions suivant la règle que lui a prescrit le souverain Maître du Monde.

3. Enfin , il faut que ces dispositions jointes à la connoissance de son devoir , soient les motifs qui pèsent sa volonté , & qui le déterminent à agir.

Ceux dont nous examinons les sentimens , ajoutent une quatrième condition aux trois que nous venons de proposer : ils disent , qu'une Action ne sauroit être vertueuse , à moins que celui qui l'a faite n'ait pu , dans ce tems-là même , s'en abstenir ; & que c'est dans l'usage de ce pouvoir , d'agir ou de ne point agir , qu'il faut chercher les fondemens de la Vertu.

Mais je demande , si l'amour de la Vertu ne pourroit pas monter à un tel point , que de l'aveu même de ceux qui admettent cette quatrième condition , la détermination opposée à la Vertu devint impossible ?

**Un Anonyme a attaqué assez impoliment
Mr. s'Gravelande sur ses sentimens sur la
Liber-**

Je suppose un homme éclairé sur ses devoirs, & qui, dans le tems qu'il doit agir, ait devant les yeux ce qu'il doit à la Divinité; qui apperçoive clairement, que son bonheur dépend de cet Etre bon & tout-puissant, & qu'il dépend de lui seul. Je suppose, que cet homme soit frappé si vivement de ces pensées, que toute autre considération ne le puisse toucher que foiblement. Je demande s'il est possible, que cet homme ne se détermine pas à ce qu'il sait que Dieu exige de lui? Il faudroit qu'il changeât sa propre nature, pour agir autrement. Voici donc une nécessité morale; & est-ce que, pour cela, cet homme ne mérite aucune louange?

Il peut donc y avoir au moins quelques cas, dans lesquels la Vertu se trouve dans un degré éminent, & où la quatrième condition manque; laquelle, par conséquent n'est pas essentielle à la Vertu.

Ceux qui admettent cette quatrième condition, disent que la connoissance de nos devoirs, & le desir de nous y conformer, sont inséparables de la Vertu; mais que notre Ame doit donner à ces motifs un degré de force, sans lequel ils deviennent inutiles; & que dans le tems qu'elle donne cette force aux motifs, elle peut ne la point donner,

Mais donner de la force à un motif, ou n'en point donner, sont des choses différentes; & on peut appliquer ici le raisonnement que nous avons proposé au commencement de ce Chapitre. Alors il paroîtra, que, si la Vertu consiste dans ce qui porte l'Ame à donner

Liberté: mais il est aisé de justifier ses sentimens chez tous les gens raisonnables, de quelque Religion qu'ils soient. Les Protestans ne sauroient les condamner, sans manquer à leur Synode de Dordrecht, ni les Catholiques sans blâmer en lui ce qu'ils approu-

aux motifs une force qu'elle pouvoit ne point donner, la Vertu est un pur *Néant*.

III. Le troisième sentiment est celui des partisans de la Fatalité.

Ce sentiment est sujet à toutes les difficultés que nous avons rapportées, & comme d'ailleurs il n'est appuyé sur aucun Argument solide, les difficultés dont il s'agit le renversent de fond en comble. Nous avons vu de quelle manière on doit s'y prendre, pour le combattre directement.

La détermination de la Volonté, quand la Fatalité a lieu, est l'effet d'une cause physique, & la persuasion précédente ne sauroit empêcher une détermination contraire; une persuasion qui est l'effet d'une cause mécanique, pouvant être changée par une autre cause mécanique, l'Homme n'est plus Auteur de ses actions, les Loix deviennent inutiles, &c.

Nous croyons avoir suffisamment démontré, que l'opinion qui tient un juste milieu entre l'Indifférence & la Fatalité, est la seule véritable. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux dernières opinions, quoique manifestement opposées entre elles, doivent leur origine à la même erreur.

prouvent dans St. Augustin, qui non-seulement bannit toute indifférence, & admet la Prédétermination absolue, ainsi que nous l'avons vu dans la seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire; mais qui regarde comme un crime d'attribuer rien au Hasard,

Cette Erreur consiste à confondre la Nécessité morale avec la Nécessité absolue. Quand on a démontré en général, que le contraire d'une chose est impossible, tout le monde dit, que cette chose est nécessaire: mais quand on regarde une chose comme nécessaire, il n'est que trop ordinaire de négliger toute distinction, & de s'imaginer d'abord, qu'il s'agit d'une Nécessité fatale.

Ceux qui admettent la Fatalité, prouvent que la Nécessité morale a lieu dans la détermination de la Volonté, & concluent, que cette Nécessité est fatale; sans se mettre en peine des conséquences, ils soutiennent, qu'elles doivent être admises, si le Principe est vrai.

D'autres, voyant que ces conséquences ne sauroient être vraies, concluent, que le Principe est faux, & rejettent la Fatalité: mais, comme ils confondent les deux Nécessités, ils ne veulent pas même admettre la Nécessité morale, & s'imaginent ne pouvoir trouver de sûr refuge, que dans l'indifférence; mais, sans y penser, ils sont tombés dans un autre genre de Nécessité, auquel je ne sai quel nom donner. *Idem*, *ibid.* Lib. I. Chap. XII. p. 74, & suiv.

à la Fortune & à l'Indifférence ³⁴, Dieu seul étant la cause unique de tous les événemens, & rien n'arrivant que par les ordres absolus de la providence.

Il est d'autant plus criminel de prêter des sentimens dangereux à Mr. s'Gravesande, que l'on voit par-tout dans ses Ouvrages le caractère d'un homme rempli de candeur & de probité. Tous ceux qui le connoissent personnellement assurent que ses Livres donnent une idée juste de son mérite, & qu'il est aussi galant homme que savant. Il est surprenant que l'Académie des Sciences, toujours attentive à s'honorer de la réception des plus grands Hommes, ait tardé jusqu'à présent à augmenter sa gloire, en recevant pour remplacer Newton un de ses plus illustres Disciples.

Je vous ai souvent parlé dans mes Lettres, *Monsieur*, du Jésuite Regnault: quelquefois je vous en ai dit du bien, & quelquefois du mal,

³⁴ Sed in iisdem tribus Libris meis (*contra Academicos*) non mihi placet toties me appellasse *Fortunam*, quamvis non aliquam Deam voluerim hoc nomine intelligi, sed fortuitum rerum eventum, vel in corporis nostri, vel in externis bonis aut malis, unde & illa verba sunt,

mal, je ferai encore de même. Ce Religieux a publié deux Ouvrages : le premier est intitulé , *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique Nouvelle en Dialogues* ; le second, *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle, où l'on voit dans des Entretiens par Lettres ce que la Physique nouvelle a de commun avec l'ancienne, &c.*

Le premier de ces Livres contient un Corps complet de Physique fondée sur les Principes Cartésiens. Cet Ouvrage est écrit d'une manière fort claire & à la portée de tout le monde. Il est même instructif, & peut seul rendre un jeune homme Physicien, sans qu'il ait besoin d'autre Maître. Il y a plusieurs choses intéressantes, & qui sont dignes de la curiosité & de l'attention des Savans. Ce Jésuite, quelque Cartésien qu'il soit, abandonne son Maître dans certains endroits, & les corrections qu'il fait au Système qu'il a embrassé sont ordinairement assez justes. Il rejette l'opinion qui range
les

quæ nulla Religio dicere prohibet , forte, forsan, forsitan, fortasse, fortuito ; quod tamen totum ad divinam Providentiam revocandum est. Sanct. Aurel. August. Hippan. Episcop. Retractionum, Lib. I. Cap. I. num. 2.

les Bêtes ³⁵ au rang des simples Machines. Quoiqu'il admette la Matière subtile , & qu'il rejette le Vuide , il ne pousse point les choses

³⁵ *Eudoxe.* On voit dans les Journaux des Savans un Cheval artificiel , capable de faire dans une platte Campagne 7 à 8 lieues en un jour ; & une Figure humaine , une Statue de fer , imaginée par un prisonnier , laquelle étant sortie d'une prison , alla par plusieurs détours présenter à genoux une Requête au Roi de Maroc dans son Palais , & revint dans la prison. Et ne dit-on pas qu'Albert le Grand fit une Tête , qui proféta quelques paroles ? Je ne garantis pas ces faits ; mais j'ai vu un Cheval d'airain que des ressorts secrets faisoient tourner comme les Chevaux tournent dans le Manège.

Si l'industrie des hommes fait des Machines d'une structure si ingénieuse , que ne peut pas faire une Sagesse infinie ?

Ariste. Ne bornons point une Sagesse sans borne ! mais mille endroits de l'Ecriture donnent , ce semble , quelque connoissance , quelques passions aux Animaux. L'Auteur de la Nature nous a fait naître avec un penchant qui nous porte tous à leur en attribuer , & qui dément peut-être intérieurement quiconque essaye de leur en refuser. Ils ont des Sens comme nous , & qui paroissent semblables à nos Sens. Les impressions que nous recevons par les Sens ne produisent point les mouvemens de notre Corps , sans que notre ame y soit pour quelque chose. Nous ne sentons pas dans nos membres des impressions , qui d'elles-mêmes nous transportent vers les objets sensibles. Nous ne nous sentons pas forcés d'user du pouvoir de notre Ame , pour arrêter l'impétuosité du Corps à la vue

choses à l'extrême, ainsi que Descartes, qui en nie ³⁶ la possibilité même par le pouvoir divin.

En

des mets les plus exquis, lors même que nous sommes pressés par la faim. Sur quels principes dirons-nous que les impressions sensibles reçues dans les Animaux par des organes qui paroissent si semblables à ceux de notre Corps, transportent par elles-mêmes les Corps des Animaux, sans qu'une Ame s'en mêle pour déterminer leur mouvement? *Entret. Physiques*, Tom. III. p. 98.

³⁶ *Ariste*. Le Vuide est proprement une surface capable de contenir un Corps, sans en contenir néanmoins aucun.

Endoxe. C'est-là l'idée que j'ai du Vuide ; mais le Vuide est-il possible ?

Ariste. La Raison peut-elle en douter ?

Endoxe. Ce qui ne renferme point de contradiction est possible : le Vuide ne renferme point de contradiction ; car quelle contradiction dans une surface propre à contenir un Corps, & qui cependant n'en contient point ? Ces termes ne se détruisent nullement ; donc le Vuide est possible.

En effet , si Dieu anéantissoit tout-à-coup l'air & toute la matière dont nous sommes enveloppés dans ce Cabinet, sans rien changer dans la situation du Cabinet ni des Corps qui l'environnent, il y auroit du vuide, & l'on peut dire qu'alors nous nous trouverions immédiatement au-dessous du rien : Or cette supposition n'a rien d'impossible, rien qui se contredise, rien qui soit au-dessus de la puissance d'un Dieu, qui n'a besoin de rien, qui conserve librement des Corps qu'il conserve ; qui peut anéantir les uns sans les autres, puisque-ce sont autant de Sub-

En général, on peut dire que l'Ouvrage du Jésuite Regnault est bon, & qu'il est peut-être plus vrai qu'aucun de ceux qu'ont écrit les autres Disciples de Descartes; mais il est dangereux d'y ajouter foi trop aisément sur certains Faits historiques, qui peuvent avoir quelque rapport avec la Société. Le Pere Regnault, ainsi que tous ses Confreres, n'oublie pas d'autoriser, tant qu'il peut, tout ce qui part de la main des Loyalistes,

stances distinguées, qu'il peut opérer du changement en elles, ou non; Donc, &c.

Eudoxé. Mr. Descartes, ni Mr. Rohault, ni Mr. Régis, deux des plus fameux Cartésiens, n'étoient pas de votre avis.

Ariste. Je le sai, mais je sai aussi qu'en ce point leur esprit fut la dupe de l'imagination: l'imagination leur faisoit voir de l'étendue dans tous les intervalles des Corps, & cette étendue, ils la prirent pour une étendue réelle, pour une portion de matière; mais ils prirent le Phantôme pour la réalité. Portons, tant qu'il nous plaira, notre imagination au-delà de 6000 ans environ, qui se sont écoulés depuis la Création du Monde: notre imagination s'y fait toujours de l'étendue; dans cette étendue y a-t-il de la solidité? Point du tout; autrement le Monde seroit éternel. Notre imagination se repait d'images corporelles, la vue des Corps la remplit de l'image de l'étendue. De-là par-tout où l'imagination se transporte, l'image de l'étendue l'accompagne.

listes, & de diminuer le poids de ce qui vient des gens qu'ils n'aiment point. Voici un exemple de la partialité de ce Religieux. Il se moque finement de ce que les Journalistes de Leipfick avoient dit au sujet d'un Lièvre; & il raconte comme un fait certain une Histoire encore plus surprenante qu'ont débité les Journalistes de Trevoux. Voyez, *Monsieur*, ces deux Passages au bas de la page 37.

Le

mais ce n'est qu'une étendue d'imagination, qui n'a point de corps, & qui s'évanouit aux yeux de la Raison.

Endoxe. Jusqu'ici je suis dans votre pensée sur le Vuide; mais y a-t-il du Vuide dans l'Univers? Je n'en crois rien; pourquoi? Parce que rien n'en prouve l'existence, & que je ne vois rien de plus inutile que le Vuide, pour opérer les merveilles de la Nature. *Entretiens Physiques*, Tom. I. p. 53.

37 Cet événement réel & singulier rend vraisemblable, du moins en partie ce que les Journaux d'Allemagne ont dit d'un Lièvre. Ce Lièvre célèbre avoit deux têtes, l'une sur l'autre; huit pieds, quatre sous le ventre, quatre sur le dos. Quand il étoit las de courir sur quatre pieds, les Journalistes l'ont fait courir sur les quatre autres; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir échappé par-là bien des dangers, il tomba entre les mains d'un Prince. *Entretiens Physiques, &c.* Tom. III. page 96.

Le stile du Pere Regnault est guindé très-souvent : il imite celui des Romans modernes ; & il n'y a au monde que les Auteurs du Journal Littéraire qui se soient avisés de lui donner les louanges. Ce Philosophe court après les pointes & les faillies : il cherche à mettre de l'esprit par-tout ; & l'on est souvent indigné des fades plaisanteries qu'il place dans les endroits qui en exigent le moins. Par exemple , en parlant du Vuide : „Voyons, *dit-il*, s'il y a réellement du Vuide dans la Nature, ou s'il „n'en est point d'autre que celui qui, selon „le langage du Vulgaire , se trouve souvent „dans la Bouteille, dans la Bourse, ou dans „la tête”.

Voici un autre endroit qui ressemble parfaitement à la *tirade* d'Arlequin Médecin 38.
 „Vous voyez des os , des cartilages, des
 „ligamens, des membranes, des fibres, des
 „nerfs, des veines, des artères, de la chair,
 „ou des muscles, le cœur dans son péricarde,
 „les poumons avec la trachée-artère, le
 „diaphrag-

Que pensez vous, Ariste, de ce qu'on dit d'un Aloës, qui, après avoir été de tems immémorial dans un Jardin de Montpellier, poussa tout d'un coup, lorsqu'il sembloit se dessécher & mourir, un jet si prodigieux,

„diaphragme, l'estomac avec l'œsophage, les
 „intestins, le mésentère, les glandes, les
 „vaisseaux lymphatiques, les veines lactées,
 „le réservoir du chyle, le canal thorachique,
 „le foye, le pancreas, la rate; les uretères,
 „la vessie l'abdomen, le péritoine, l'épiploon,
 „le cerveau, le cervelet, la moelle, les or-
 „ganes des Sens, la peau, le nez, la langue,
 „les oreilles, les yeux”.

Le Pere Regnault fait faire aussi quelque-
 fois de petits complimens à ses Interlocu-
 teurs, qui seroient beaucoup mieux placés
 dans la *Civilité Puérile* (Livre qu'on fait lire
 à des enfans de six ou sept ans) que dans
 un Ouvrage de Physique. Encore feroit-
 on mieux de les supprimer entièrement;
 car ils pourroient gâter les Jeunes Gens, &
 leur donner du goût pour ce douxereux
galimatias que quelques Auteurs ont tâché
 de mettre à la mode. Jugez vous-même,
Monsieur, de la justesse de ma critique par
 ce seul endroit que je me contenterai de
 rapporter 39.

„Eu-

qu'en moins de 24 heures le Jet s'éleva à la hauteur
 de 20 pieds avec un bruit de tonnerre. *Idem*, *ibid.* p. 65.

38 *Idem*, *ibid.* Tom. II. p. 148.

39 *Idem*, *ibid.* p. 24.

„Eudoxe. Vous raisonnemens sont solidés.

„Ariste. Ils doivent l'être; je les ai tirés de vos Ecrits.

„Eudoxe. Vous saisissez trop aisément, „Ariste, l'occasion de louer; le vrai goût de la vérité loue rarement.

„Ariste. Le vrai goût de la vérité rend „au mérite le tribut qu'on lui doit; & la „louange est le tribut naturel du mérite”.

Si ce n'est pas là du *Phabus*, & du plus mauvais, j'avoue que je suis bien trompé. Le Pere Regnault ne parle pas toujours sur le même ton: quelquefois il quitte le Chalumeau, & prend en main la Trompette: il a mis à la fin d'un de ses Livres de Physique la Peroration de quelqu'un de ses Sermons; car comment peut-on appeller autrement le Morceau que vous allez lire 40.

„Jusques à quand souffrirez-vous, Seigneur, que l'ingratitude, malgré les cris de „la Conscience & de la Raison, abuse de „votre lumière & de vos bienfaits pour „essayer de vous anéantir? Humiliez ces „Esprits présomptueux, inquiets & rebelles „contre le premier Souverain: *Imple facies „eorum ignominia.* Frappez, & ceux qui „mécon-

40 *Idem*, *ibid.* Tom. III. p. 367. & suiv.

„méconnoissent votre main bienfaisante, se-
 „tironent le poids de votre bras appesanti sur
 „leur tête: ne trouvant plus de ressource
 „dans la vanité, dans des amis frivoles, dans
 „les faveurs de la fortune, ils tourneront
 „leurs regards vers vous *Et quærent nomen*
 „*tuum*; ou plutôt, faites luire, dans le fond
 „de leur Ame, de ces rayons doux, mais
 „vifs & efficaces qui ont si souvent triomphé
 „de l'impie. Et l'incrédule réunissant enfin
 „sa voix avec celle de tout ce qu'il y a
 „d'hommes sages & sensés, fera gloire de
 „benir & d'adorer avec soumission la main
 „puissante qui tira du néant le Ciel & la
 „Terre: *Et adorabunt coram te, Domine*”.

Je suis encore plus étonné de trouver
 quelque'idée de la *Grace efficace* dans ce Pas-
 sage que de le voir placé où il se trouve.
 Est-ce que le Pere Regnault seroit par ha-
 zard Janséniste? Autrefois cela auroit paru
 impossible; mais depuis que Mr. de Mon-
 geron convertit de tems en tems quelque
 Jésuite, ce n'est plus une chose insoutenable
 que de croire qu'un Membre de la Société
 puisse avoir quelque opinion qui vise au
 Jansénisme.

Le second Ouvrage du Pere Regnault,
 intitulé, *l'Origine ancienne de la Physique*
nouvelle, est, à mon gré, au-dessus du pre-

mier; il y régné une érudition choisie. Il est vrai qu'il seroit à souhaiter quelquefois que les Passages que l'Auteur rapporte des anciens Philosophes Grecs & Latins fussent un peu plus étendus : on en comprendroit mieux le véritable sens; mais ce défaut est réparé par la fidélité avec laquelle ce Jésuite les cite & les explique. Ce Livre est l'Ouvrage d'un véritable Savant; c'est dommage que le stile soit celui d'un Petit-Maitre. On trouve dans trois Tomes assez médiocres tout ce que la nouvelle Physique a emprunté de l'ancienne; on y voit, pour ainsi dire, l'enfance, l'adolescence & l'âge viril de l'Esprit l'Humain.

Il auroit fallu, pour rendre cet Ouvrage plus parfait & plus utile, que le Pere Regnault eût voulu examiner la vraisemblance qu'il y a entre les Opinions Métaphysiques & Morales des Philosophes anciens & modernes; & qu'il ne se fût point borné uniquement à ce qui regarde la Physique.

Me voilà, *Monsieur*, parvenu au dernier des Philosophes dont je m'étois engagé de vous parler : j'ai tâché de vous donner de tous les différens Systèmes l'idée la plus juste & la moins confuse qu'il m'a été possible : j'ai traité, suivant les Auteurs dont je parlois, presque toutes les Questions les plus impor-

importantes de la Physique & de la Métaphysique; j'oserois presque nommer les huit Lettres que je vous ai écrites sur les Philosophes, *Un Cours de Philosophie ancienne & moderne.*

J'ai rarement embrassé avec vivacité les sentimens des Auteurs dont je parlois; parce que je crois qu'une juste méfiance de nos connoissances est la qualité la plus essentielle aux Gens de Lettres, qui ne veulent point être la dupe de leurs préjugés ni de leur bonne foi. Quel est l'homme en effet, qui faisant réflexion sur l'étonnante diversité, qui régné dans les sentimens de tous les Philosophes, ne se défie des opinions qui lui paroîtront quelquefois les plus claires? Descartes dit une chose, Gassendi soutient le contraire: Newton les condamne tous les deux; & un quatrième à son tour les blâme tous les trois. Chacun de ces Philosophes a ses Disciples, qui soutiennent que leur Maître est le seul fondé dans ses opinions; ils s'accusent mutuellement de prévention: ils apportent également des raisons vraisemblables; il faut être bien hardi & bien prévenu en faveur de son mérite, pour s'ériger en Juge souverain d'un procès aussi épineux.

Une sage retenue vaut cent fois mieux qu'un orgueil qui nous séduit & nous rend

le jouet du mensonge Mr. Huet, un des plus grands Hommes que la France ait produit, & des plus respectables Prélats, a écrit un excellent Livre pour montrer la foiblesse de l'Esprit Humain. Il regardoit cet Ouvrage comme un de ses meilleurs, & après l'avoir fait en François il le traduisit lui-même en Latin; nous avons l'un & l'autre, mais pour ne pas alonger inutilement ma Lettre par la citation des Passages Latins, je me servirai seulement de l'Edition Française. Dans le quatrième Chapitre du premier Livre, l'Auteur prouve avec beaucoup de force que l'Esprit Humain ne peut connoître l'essence & la nature des choses avec une certitude parfaite. „On ne sauroit avoir, dit-il ⁴¹, aucune connoissance de l'essence d'une chose, si l'on ne fait en quoi elle convient, & en quoi elle diffère des autres choses: c'est-à-dire, Si l'on ne connoît son genre & sa différence. Car les Philosophes conviennent, que c'est en cela que consiste l'essence des choses, & que la meilleure définition qu'on en puisse donner consiste dans leur genre & leur différence. Que
„si le

⁴¹ Traité Philosophique de la Foiblesse de l'Esprit Humain, par Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, Liv. I. Chap. IV. p. 55.

„si le genre & la différence des choses ne
 „peuvent donc pas être connus, on n'en
 „pourra pas non plus connoître la défini-
 „tion ni l'essence. Or on ne peut connoître
 „le genre d'une chose, c'est-à-dire, en quoi
 „elle convient avec une autre chose de diffé-
 „rente espèce, si l'on ne connoît l'essence de
 „l'une & de l'autre. Il est donc nécessaire
 „de connoître l'essence de cette chose, dont
 „on veut connoître le genre : or nous ve-
 „nons de dire que pour connoître l'essence
 „de cette chose, il en faut connoître le gen-
 „re ; ainsi l'essence & le genre ont besoin
 „l'un de l'autre pour être connus, & la con-
 „noissance de l'un dépend de la connoissance
 „de l'autre ; de sorte que l'on tombe dans un
 „cercle, qui est une sorte de raisonnement
 „défectueuse & qui ne prouve rien.

„On doit dire de la différence la même
 „chose que je viens de dire du genre ; car
 „je ne puis savoir en quoi une chose diffère
 „d'une autre, si je ne les connois toutes
 „deux. Cela s'éclaircira par un exemple.
 „Demandez aux Professeurs de Philosophie
 „ce que c'est que l'Homme ? Ils vous diront
 „que c'est un Animal raisonnable ; voilà le
 „genre & la différence. Or le genre doit
 „être commun également aux espèces qui
 „sont comprises sous ce genre ; l'Homme
 Cc 3 „doit

„doit donc être Animal d'une autre manière
 „que le Cheval est Animal. Car si l'Hom-
 „me est Animal d'une autre manière que le
 „Cheval, il y aura de la différence dans le
 „genre même comme genre, & partant il
 „ne sera point genre. Or comment saurez-
 „vous que l'Homme & le Cheval sont éga-
 „lement Animaux, si vous ne connoissez pas
 „leur nature, & même si vous ne connoissez
 „pas parfaitement ce que c'est qu'Animal &c.
 „c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car
 „si vous demandez à ces mêmes Professeurs,
 „ce que c'est qu'Animal? Ils vous répon-
 „dront que c'est ce qui vit, & ce qui sent, ce
 „qui a la vie & le sentiment. Or comment
 „pouvez-vous savoir, mes chers Maîtres, si
 „l'Homme & le Cheval sentent également,
 „si le sentiment de l'Homme est entièrement
 „égal au sentiment du Cheval?

„Voici Descartes, ce nouvel inventeur de
 „la Vérité, si on l'en veut croire lui-même,
 „qui soutient que le Cheval ne sent pas
 „mieux les éperons qui le piquent, que
 „l'Arbre sent la hache qui le coupe. Nous
 „voyons d'ailleurs de certaines Plantes, qui
 „donnent des marques de sentiment, quand
 „on les touche, & qui pourtant ne sont pas
 „Animaux, ni par conséquent le Cheval.
 „Ajoutez à cela, que l'on voit un Cheval,
 „que

„que l'on voit un Homme; mais que l'on
 „ne voit un Animal, que lorsque l'on voit
 „un Cheval, ou un Homme, ou un Poisson,
 „ou un Oiseau, ou quelque autre Animal.
 „On ne connoît donc l'Animal qui est le
 „genre, que par ses espèces: & nous cher-
 „chions tout à cette heure à connoître l'es-
 „pèce par le genre; nous tombons donc
 „dans ce genre vicieux de raisonnement, que
 „l'on appelle *diallète* comme qui diroit alter-
 „natoire; lorsque pour prouver une chose
 „qui est en question, nous nous servons
 „d'une autre chose dont la preuve dépend
 „de celle-là même qui est en question.

„De plus, puisque pour connoître l'essen-
 „ce d'une chose il faut connoître son genre;
 „pour connoître l'essence du genre, il faudra
 „connoître son genre, & le genre de ce gen-
 „re, & toujours de même en remontant.
 „Ainsi la chose ira à l'infini, & nous ne pour-
 „rons jamais parvenir à la connoissance de
 „la chose que nous cherchons; ou bien il
 „faudra s'arrêter à quelque genre supérieur,
 „dont on ignore le genre. Or si l'on ignore
 „le genre de ce genre supérieur, on ignorera
 „même ce genre supérieur & par consé-
 „quent tous les autres genres qui en dépen-
 „dent, & la chose même qui est en que-
 „stion. Venons maintenant à la différence

„qui, avec le genre, compose l'essence de
„l'Homme.

„Cette différence est tirée de la Raison,
„dont on prétend qu'il est doué: or c'est cela
„même qui est en question dans notre présen-
„te recherche, savoir si l'Homme est doué
„de raison, & s'il peut raisonner? puisque
„nous ne sommes pas assurés qu'il soit un
„Animal raisonnable, ni que la Raison soit
„soit sa différence. Supposons néanmoins
„qu'il soit raisonnable, sommes-nous assurés
„qu'il soit le seul de tous les Animaux qui
„soit raisonnable? Nous avons les Livres
„de quelques grands Philosophes, qui sou-
„tiennent que la Raison se trouve aussi dans
„d'autres Animaux. . . Personne ne peut dé-
„cider cette contestation, s'il ne connoît au-
„paravant ce que c'est que l'Homme & ce
„que c'est que ces autres Animaux. Il faut
„donc en revenir à la chose même qui est
„en question, savoir, ce que c'est que
„l'Homme; & on cherche dans ce qui est
„inconnu la connoissance de ce qui est in-
„connu, sans pouvoir sortir de cet em-
„baras”.

• Avant que d'apporter ces preuves, Mr.
Huet en avoit cité plusieurs autres que la
briève-

brièveté de ma Lettre ne me permet pas de rapporter. Il prétend que l'homme ne peut rien connoître avec une certitude entière, & qu'un objet extérieur ne répond pas exactement à l'idée qui en est empreinte. Parce que 1. les images, espèces, ou ombres, qui partent des Corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 2. La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou l'espèce de l'objet extérieur passe pour venir à l'instrument de notre sensation, est douteuse. 3. La fidélité des Sens est douteuse. 4. La fidélité des nerfs & des esprits animaux est douteuse. 5. La fidélité du cerveau est douteuse. 6. La fidélité de l'Esprit ou de l'Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.

Mr. Huet, pour donner plus de force à son sentiment, l'autorise par celui de presque tous les grands Philosophes anciens, qui ont avoué qu'ils ignoroient beaucoup de choses & qu'ils en connoissoient fort peu avec certitude. Il examine dans le douzième Chapitre du premier Livre tout ce qu'ils ont dit à ce sujet, & démontre évidemment que la loi de douter a été établie par tous les Philosophes; c'est en partie sur

11. 2. 11

12. 3. 11

13. 4. 11

14. 5. 11

15. 6. 11

16. 7. 11

17. 8. 11

18. 9. 11

19. 10. 11

20. 11. 11

21. 12. 11

22. 1. 12

23. 2. 12

24. 3. 12

25. 4. 12

26. 5. 12

27. 6. 12

28. 7. 12

29. 8. 12

30. 9. 12

31. 10. 12

32. 11. 12

33. 12. 12

34. 1. 13

35. 2. 13

CATALOGUE DE LIVRES

qui se trouvent

CHEZ HAUDE ET SPENER,
Libraires à Berlin.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences
& Belles-Lettres pour l'Année 1764. avec
Figures, Tome XX. 4. 3rthl.

Mémoires historique sur les principales époques
de l'Histoire d'Allemagne, par M. Wégue-
lin, 8. 1766. 3 gr.

Remarques de Grammaire sur Racine pour ser-
vir de suite à celles de M. l'Abbé d'Olivet,
avec des Remarques détachées sur quelques
autres Ecrivains du premier ordre par M.
Yemrof, 8. 1766. 8 gr.

Dissertation sur la Nature l'Espèce & les de-
grés de l'Evidence, 4. 1764. 16 gr.

• • • sur la Topographie ancienne, 4. 1764.
5 gr.

• • • sur l'Epoque de la Puissance Souverai-
ne des Papes, 4. 1764. 6 gr.

• • • sur le son & sur l'Ous, 4. 1764. 12 gr.

Lettre d'un Officier Hannovrien. 8. 1764. 2 gr.

Ocellus Lucanus avec des Dissertations, par M.
le Marquis d'Argens, 8. 1762. 1rthl.

Thesaurus trium linguarum, lat. gall. & græc.
4. 1762. 3rthl.

Timée de Locres avec des Notes par M. le Marquis d'Argens, 8. 1. rthl. 4 gr. .

Abrégé historique de l'Origine & des Progrès de la Gravure & des Estampes en Bois & en Taille douce, par Mr. Humbert. 8. 1752. 4 gr.

L'Art d'attaquer & de défendre les Places, par Mr. le Febure, Partie I. avec beaucoup des Planches. gr. 4. 1757. 4 Rthl.

• du Genie pour l'instruction des Gens de Guerre, avec Planches. gr. 8. 1755. 1 Rthl. 8 gr.

Il Bramino ispirato, tradotto dal Francese e dedicato all' Altezza Reale del Principe Ferdinand Fratello de Re da G. d. M. 8 1752. 2 gr.

Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoirs étrangers qui la concernent depuis la sorté d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone par Alphonse des Vignoles. gr. 4. 1738. 5 Rthl.

Dévoté, la, Comédie en trois Actes, traduit de l'Allemand de Mr. Gellert par Mr. Poizeaux 8. 1756. 6 gr.

Congrès, le, de Citère. 8. 749. 10 gr.

Conseils pour former une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie par Mr. Formey. gr. 8. 1750. 8 gr.

• d'un homme de Qualité à sa Fille par Mr. d'Halifax. gr. 8. 1752. 8 gr.

Dialogues, cinq, faits à l'imitation des Anciens par Oratius Tubero. 1) De la Philosophie sceptique. 2) De Banquet sceptique. 3) De la Vie privée. 4) Des rétes & éminen-

tes qualités des Ans de ce tems. 5) De la diversité des Religions. Nouvelle Edition augmentée d'une Refutation de la Philosophie sceptique, ou Préfervatif contre le Pyrrhonisme, par Mr. L. Kahle, 8. 1744. 12 gr.

Dissertation sur la Cause de l'Electricité des Corps & des Phénomènes qui en dépendent. Sujet proposé par l'Académie Royale des Sciences de Berlin pour le prix qui doit être distribué le 31 Mai 1745. dans l'Assemblée générale de cette Académie par Mr. Waiz, 4. Berlin, 1745. 14 gr.

• • Réflexion sur la Cause générale des Vents. Pièces qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1746. par Mr. d'Alembert des Académies Royales des Sciences de France & de Prusse à laquelle on a joint les Pièces qui ont concouru, 4. Berlin, 1747. 16 gr.

• • sur le Systeme des Monades avec les Pièces qui ont concouru. 4. 1748. 1 rthl. 16 gr.

• • sur les Progrès des Armes Romaines en Allemagne, avec les Pièces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.

• • sur la Generation du Nitre, qui a remporté le Prix de l'Académie Royale en 1749. François & Allemand. 4. 1750. 8 gr.

• • sur la Résistance des Fluides, qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1750. adjugé en 1752. 4. 6 gr.

Dissertation Piece qui a remporté le Prix sur le sujet des Evenemens fortuits, proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin pour l'Année 1751. avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.

- - **qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres sur les Anciens Habitans des Marches avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 8 gr.**

- - **sur le Principe de l'Action des Muscles avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 12 gr.**

- - **sur l'Optimisme avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1755. 8 gr.**

- - **sur le Mouvement diurne de la Terre qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1754. adjugé en 1756. 4. 1756. 6 gr.**

- - **qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres sur la Question de l'influence du langage sur les opinions, & des opinions sur le langage, avec les Pieces qui ont concouru, 4. 1760. 16 gr.**

l'Espion ou l'Histoire du faux Baron de Maubert, Auteur de plusieurs libelles qui ont paru pendant cette Guerre. gr. 8. Liege, 1759. 6 gr.

Essai sur le Caractere du grand Médecin ou Eloge critique de Mr. Hermann Boerhave. 8. 1747. 5 gr.

Expériences, nouvelles, & Observations sur les Eaux minerales de l'Allemagne; ou l'on donne la maniere de s'en servir pour la conservation de la santé & la guérison des maladies, traduites du célèbre Fr. Hoffmann, corrigées, mises en ordre & publiées en François par Coste, 8. 1752. 18 gr.

la France litteraire ou Dictionnaire des Auteurs François vivans; corrigé & augmenté par Mr. Formey. gr. 8. 1757. 1 Rthl.

Grammaire Françoisse, dans un goût nouveau reduite en Table à l'usage des Dames, & des autres personnes qui ne savent pas de Latin, ouvrage très utile aux Demoiselles Françoises qui enseignent cette Langue en Allemagne. 2 Tomes. gr. 8. 1762. 2 Rthl.

• nouvelle & parfaite, royale françoise & allemande, d. i. Neue und vollkommene Königl. französische Grammatica, mit einem neu eingerichteten und vielvergrößerten Titular-Buch des Königl. Preussischen Hofes, vermehrt von Mr. des Pepliers. Aufs neue überschen und verbessert. 8. 1762. 8 gr.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & de Belles-Lettres depuis son Origine jusqu'à présent, avec les pieces originales. gr. 4. 1752. 1 Rthl. 8 gr.

l'Honnet-Homme. Traduit de l'Allemand de Mr. Simonetti par Mr. Lunckenbein. 4. Königsb. 1755. 18 gr.

Introduction à la Grammaire des Dames. Zum grossen Nutzen und Gebrauch für allerley Anfänger. gr. 8. 1762. 1 Rthl.

Lettres sur l'Etat présent des Sciences & des mœurs, par Mr. Formey, IV Parties. gr. 8. 1759-1760. 3 Rthl.

Logique, ou Réflexions sur les forces de l'Entendement humain, & sur leur legitime Usage, dans la Connoissance de la vérité, par Mr. Chrétien Wolff. 8. 1736. 12 gr.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg Nouvelle Edition revuee & augmentée, III. Tom. 8. 1758. 1 Rthl.

- - pour servir à l'Histoire des années 1744-45. 8. 1746. 16 gr.

Mémorie per servire all' Istoria di Brandenburgo. Tradotto dal Francese da F. G. II Tomes. 8. 1752. 12 gr.

Panegyrique du Sieur J. M. Reinhart, Maître Cordonnier, prononcé le 13. Mois de l'Anne 1899. dans la Ville de l'Imagination par P. Mortier, Diacre de la Cathedrale. 4. 1759. 4 gr.

Pensées sur l'origine & le difference emploi des sciences & des beaux arts, par Mr. Sultzer, 8. 1757. 3 gr.

Principes du Clavecin par Mr. Marpourg avec vingt Planches, 4. 1756. 14 gr.

Recueil de cinq Sermons, prononcez par Mr. Reinbeck traduits par un Anonyme & par Mr. des Champs, 8. 1741. 12 gr.

- - nouveau de quatre Sermons par Mr. Reinbeck, 8.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte
par Mr. Formey, gr. 8. 1739. 6 gr.

- - sur le Mystere de la Naissance de J. C.
prononcés le premier & le second Jour
de Noël 1737. en Prèsence de Sa Maj. le
Roi de Prusse par Mr. Reinbeck, gr. 8. 1738.
5 gr.

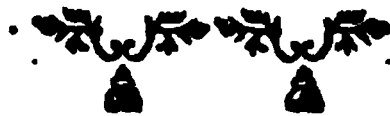
- - sur diverses Textes, expliqués selon la Me-
thode de Mr. Wolf prononcées par Jean
des Champs, gr. 8. 1740. 8 gr.

Speçtateur en Allemagne, ou Recueil de Lettres
curieuses, contenant un agréable mélange
de Politique, de Littérature & de Galanterie.
Ouvrage periodique, où l'on voit entre au-
tres matieres la Réfutation de l'Espion Turc
à Francfort. 8. 1742. 9 gr.

Traité de la Fugue & du Contrepoint divisé en
deux Parties par Mr. Marpourg, II. Tomes,
avec cent & vingt deux Planches. gr. 4. 1756.
4 Rthlr.

Traité, nouveau, du Nivellement, qui se enseigne
les precautions qu'il faut prendre pour servir
utilement du Niveau d'eau, redigé par Mr.
de H. avec Fig. gr. 1750. 4 gr.

Traité des Siéges pour servir de supplément à
l'Attaque & la defense des Places de Mr. le
Marchel de Vauban, gr. 8. 1747. 2 gr.



502537

